ZE CRAIGNOS MONSTERS

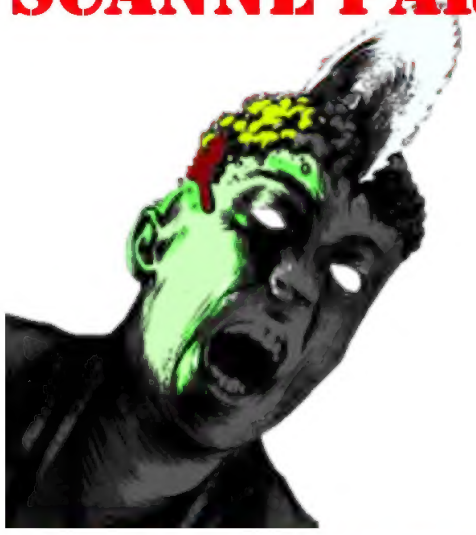
JEAN-PIERRE PUTTERS

LE CINEMA-BIS, DU NANAR AU CHEF-D'OEUVRE

Les Cahiers du Fantastique MAD MOVIES

EDITIONS VENTS D'OUEST

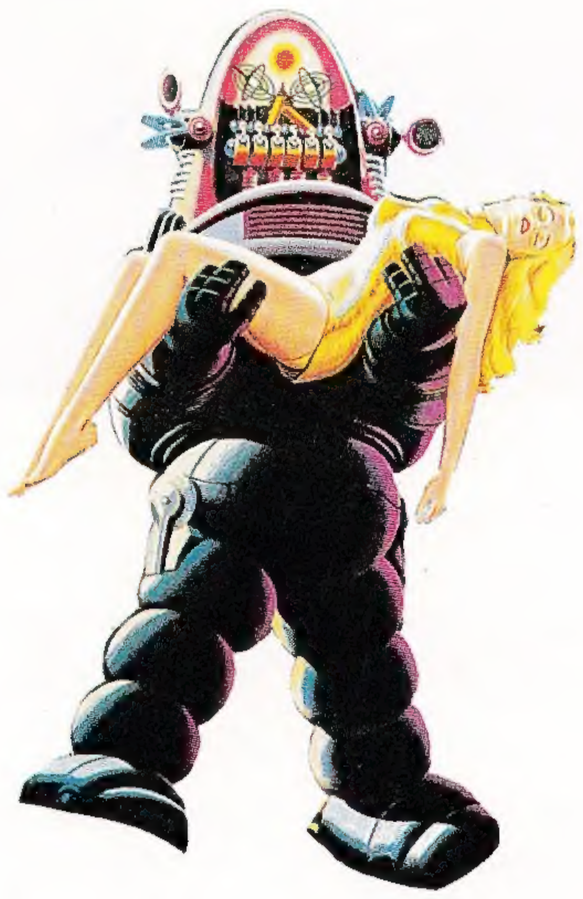
SCANNÉ PAR



ANACHO

ZE
CRAIGNOS
MONSTERS

ZE CRAIGNOS MONSTERS



JEAN-PIERRE PUTTERS

Mad Movies Ciné Fantastique

VENTS D'OUEST

A Betty et Anthony, with love...

Pour leur aide, notamment dans la périlleuse
quête de certaines illustrations, j'aimerais ici remercier
Lucas Balbo, Daniel Bouteiller, Marcel Burel,
Ciné-Plus, Patrick Giraud, Vincent Guignebert,
Christophe L., François Simiand, Carlos Sylva,
et d'une façon générale tous mes copains de Mad Movies.

Editions Vents d'Ouest
31-33, rue Ernest Renan
92130 Issy les Moulineaux

© 1991 Editions Vents d'Ouest
Dépôt légal Octobre 1991
ISBN : 2 86967 159 8
Photogravure : IGO
Maquette et fabrication : Jean-Pierre PUTTERS

Achevé d'imprimer en Octobre 1998
sur les presses de l'imprimerie LESAFFRE,
à Tournai, Belgique

AVANT-PROPOS

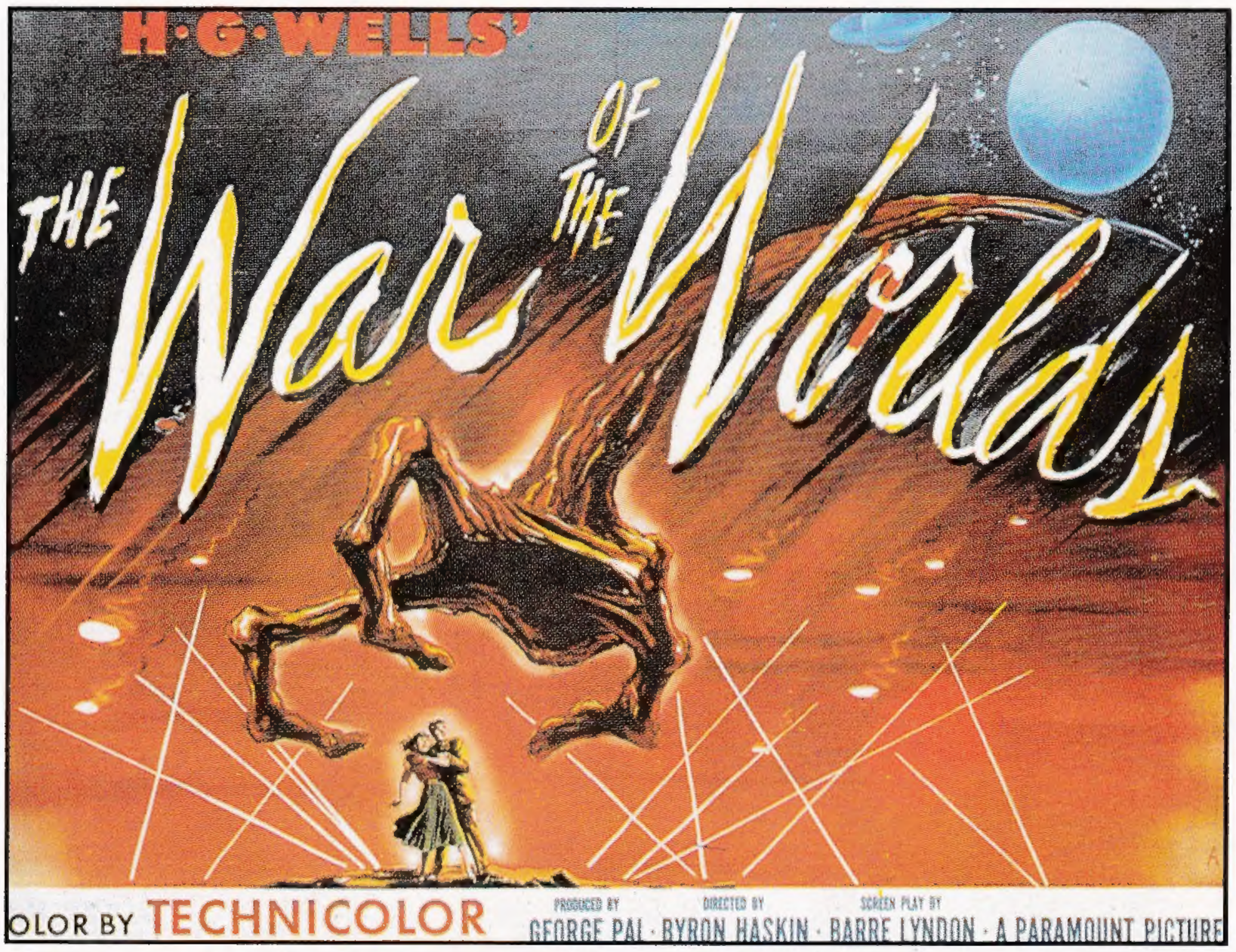
Relativement minoritaire sur nos écrans, le cinéma fantastique ou de science-fiction génère paradoxalement beaucoup de revues qui se penchent amoureusement sur son cas. Beaucoup d'ouvrages aussi. Souvent très beaux, toujours très chers, parfois gentiment vulgarisateurs, ou très pointus dans l'étude bien particulière du genre. Thématiques à outrance et sans respiration inconographique, ou bien, au contraire, réduits à la dimension d'un recueil de photos légendées.

Outre le fait que ces deux dernières tendances peuvent parfaitement s'équilibrer, il nous a paru essentiel de livrer, non pas une œuvre de professionnel doucement pédagogique, mais bien un ouvrage d'amateur, de spectateur, de visionneur de films. Le fantastique, cinéma de divertissement par excellence, mérite, plus que tout autre genre, la démarche ludique qui nous passionne ici. D'où le parti-pris volontaire de l'humour débridé, particulièrement dans la narration des scénarios. Bref, rangez tous vos affaires, c'est la récréation...

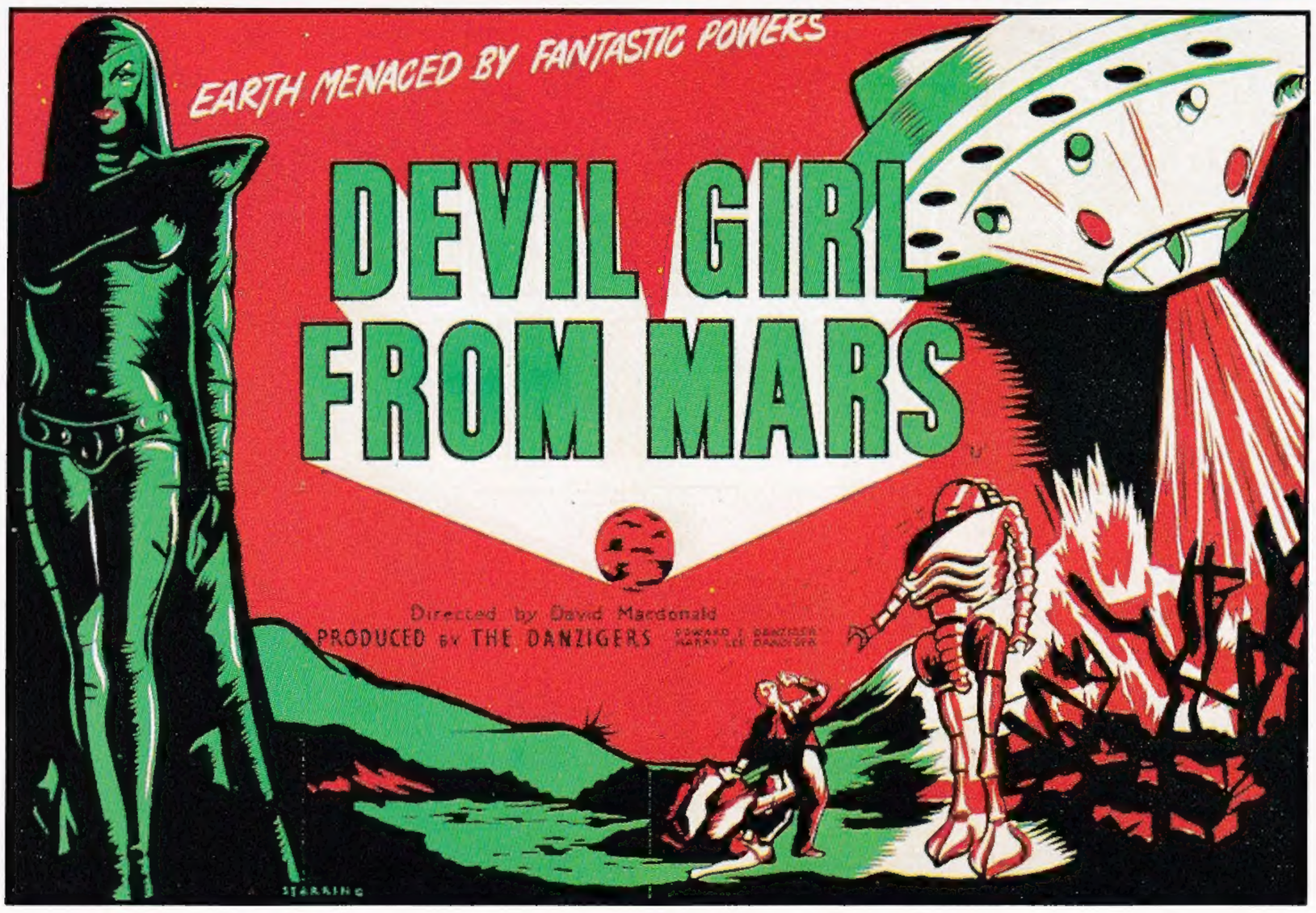
Par ailleurs, le lecteur habitué à la revue *Mad Movies* aura déjà remarqué que certaines pages proviennent de chapitres déjà parus dans ce magazine (pages sur fond bleu). Ce qui explique le découpage précis, la numérotation des chapitres, le petit texte d'introduction cernant d'autant mieux notre démarche à chaque fois, et surtout certaines allusions épisodiques à l'encontre des collaborateurs de la revue. Ce qui, pris isolément dans ce livre, pourra sembler abscons au lecteur non averti. On appelle ça le private-joke, et ça amuse généralement une centaine de personnes, pas plus. Mais, comme ça les amuse beaucoup, il faudra bien leur pardonner...

Mais ce ton volontiers badin ne signifie pas pour autant qu'il s'agit de dire n'importe quoi. Les renseignements techniques ou scénaristiques livrés en ces pages sont le fruit d'un véritable travail, rendu encore plus difficile par la rareté de la majorité des films choisis, tandis que les filmographies et biographies qui accompagnent le corpus de films tentent le plus souvent de les replacer dans un contexte significatif. Ce qui ne paraissait pas évident sous la forme non structurée de la simple succession de titres. Ce n'est pas seulement la simple galerie de monstres qui nous a passionnés, mais surtout la dynamique de ce cinéma dans son ensemble, ramenée à la dimension de ceux qui en furent les auteurs et les metteurs en scène.

En règle générale, nous avons donc choisi de suivre les carrières de personnalités, soit spécialisées dans le cinéma fantastique ou science-fictionnel, soit non spécialisées, mais ayant tout de même livré quelques œuvres essentielles au genre. Dans cette optique nous avons volontairement omis les réalisateurs occasionnels ayant par hasard signé un film significatif, mais parfaitement noyé dans une filmographie étrangère au fantastique. Car, dans la mesure du possible, c'est encore une fois la notion d'auteur, même si nous parlons ici le plus souvent de films de série, qui nous a le plus intéressés en ces pages. De même nous ne citerons dans les filmographies que les œuvres apparentées au fantastique (nous disons bien "apparentées", et là, nous revendiquons le bénéfice de la plus arbitraire subjectivité en ce domaine), et non pas la carrière complète du réalisateur en question, ce qui pour des William Beaudine, Sam Newfield ou autres Jésus Franco aurait réduit chaque chapitre à une simple succession de titres.


H·G·WELLS'
THE War OF THE Worlds
OLOR BY TECHNICOLOR
PRODUCED BY GEORGE PAL · DIRECTED BY BYRON HASKIN · SCREEN PLAY BY BARRE LYNDON · A PARAMOUNT PICTURE

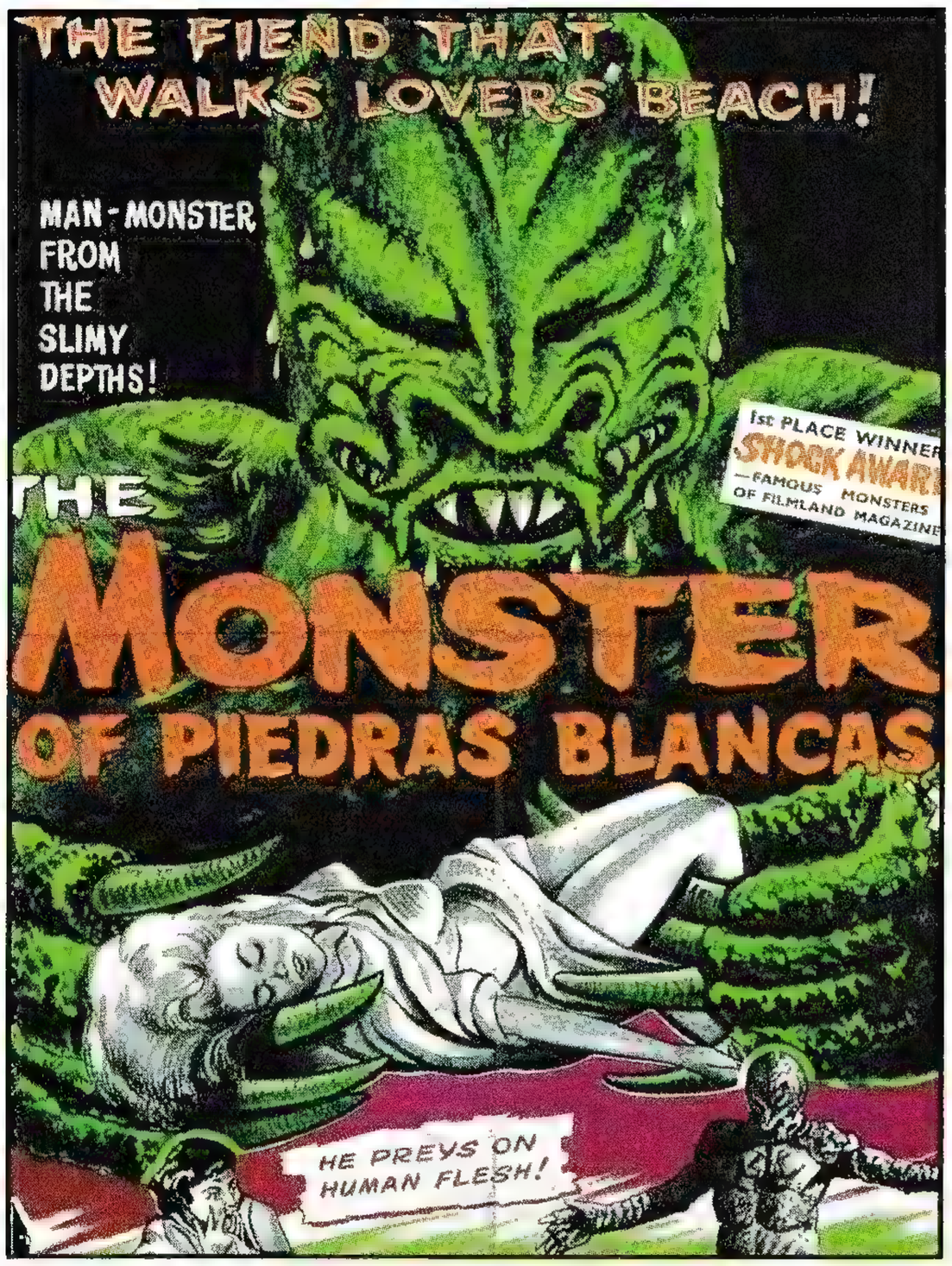
THE SCIENCE-MONSTER WHO WOULD DESTROY THE WORLD!
M·G·M PRESENTS
The Invisible Boy
STARRING RICHARD EYER · PHILIP ABBOTT · DIANE BREWSTER


EARTH MENACED BY FANTASTIC POWERS
DEVIL GIRL FROM MARS
Directed by David Macdonald
PRODUCED by THE DANZIGERS
STARRING

D'un côté nous trouvons la masse des gens normaux, se suveillant du coin de l'œil et rectifiant vite fait le tir si jamais l'un d'eux ne marchait pas à la cadence, ne pensait pas dans la norme, fiers de se rassembler, de se ressembler. Et de l'autre, le vilain petit canard, l'huluberlu chronique, celui qui se fait repérer dès qu'il glisse un tentacule ou une griffe dehors, avant de se faire traquer et finalement abattre par les gens biens en question, les gens normaux. Et comment ne pas se placer imédiatement du côté des plus faibles et des plus fantaisistes ?
Le monstre symbolise par ailleurs la fascination de l'homme pour tout ce qui lui est étranger ou inconnu. Le monstre, c'est l'exutoire d'une angoisse rêvant inconsciemment de catastrophe et de fin de civilisation. Une cristallisation simpliste, pratique et visuelle de toutes les peurs inavouées hantant l'ordre social. Un véritable psychodrame à l'issue toujours libératrice et apaisante.
Car le monstre intervient rarement par hasard. Il est le fruit d'une expérience ratée auquel le scientifique s'attache, emporté davantage par sa folle curiosité que par la raison pure. Il est l'instrument effroyable créé par le dictateur fou rêvant de pouvoir et de conquête. Il est le chaînon manquant retrouvé incidemment et remettant en cause la logique toute tracée de l'évolution humaine. Il est celui qui pourrait bien se reproduire et menacer ainsi toute la civilisation. Celui qu'on retrouve au lendemain de la troisième guerre mondiale et que son affreuse mutation désigne comme le nouveau maître de la planète. Celui aussi dont l'instinct, et la seule raison de vivre, consiste à communiquer aux autres le mal affreux qui l'a déjà contaminé. Celui qui, expédié dans l'espace, en revient profondément transformé et nous démontre l'existence d'une forme de vie totalement inconnue. Il peut être encore l'animal réveillé par des expériences chimiques ou nucléaires, ou subissant une croissance telle qu'il va dès lors fouler au pied tous les symboles de la civilisation.
Ou bien la créature extraterrestre en visite chez nous, en panne chez nous, ou en guerre chez nous, laquelle se verra dans tous les cas traitée de manière hostile, compte-tenu du danger qu'elle représente. Danger qu'on ira parfois jusqu'à travestir en lutte idéologique. Combien d'envahisseurs se sont vus, en de savoureuses et archaïques allégories, identifiés à la menace, bien terrienne elle, d'une autre forme de pensée politique tentant d'investir le monde.
Le monstre, c'est encore le zombie ranimé pour d'obscures raisons et qui vient s'attaquer aux vivants. L'insecte, dont la structure chimique particulière et la résistance aux agressions de tout ordre pourrait bien en faire le nouveau maître du monde. La momie, témoin d'une civilisation enfouie et dont l'irruption à l'époque contemporaine va accumuler les tragédies. Le loup-garou qu'une aberration physique aide surtout à mettre en lumière les aiguillages secrets entre l'homme et l'animal. L'être difforme, résultant d'amours interdites entre l'humain et les forces du mal. Le démon lui-même, dont les desseins visent à faire trébucher les hommes sur le chemin du bien. Ou encore les yétis, serpents de mer, gorgones, golem, fantômes et autres créatures mythiques dont la nature profonde consiste surtout à venir effrayer le monde.

REMETTONS LES MONSTRES A L'HEURE

A travers tous ces exemples qu'on pourrait prolonger à l'infini, une conclusion s'impose : le monstre dérange et remet en cause la bonne conscience et la sécurité des bons citoyens. A travers toutes ces apparences, toutes ces manifestations diverses, il brandit à la face du monde un danger précis, une peur archétypale. Il va donc falloir l'éliminer.
Il faudra, bien sûr, faire la part du monstre/objet, juste destiné à terrifier l'héroïne avant de se faire abattre par le héros, sans autre arrière-pensée que cette simple fonction de spectacle, et du monstre qui représente, lui, toute une forme de vie différente, tout un devenir possible. Ce monstre-là représente le danger relativisé et simplifié de toutes les terreurs impalpables. Celui qu'on aime à venir contempler



au cinéma à la fois pour se faire peur, tout en ressentant la jouissance suprême de savoir qu'on ne risque rien. Tout comme quand on pense à la pluie au dehors, bien enfoui à l'abri dans un lit douillet.
Quant au monstre étalon, celui qui revient traditionnellement nous apporter sa stricte valeur référentielle : momie, loup-garou, vampire, monstre de Frankenstein, homme invisible, zombie, etc., son intérêt tient moins au récit, composant généralement sur une trame habituelle, qu'au physique évocateur et folklorique, souvent générateur de savoureuses surprises visuelles.
Personnage isolé et rejeté, nous l'avons vu, le monstre permet toutes les paraboles, tous les discours propagandistes. Coupable d'une transgression sociale caractérisée, il sera évidemment puni, tout en servant d'exemple à tous.
Le scénario s'avère commun dans la plupart des cas : dans un premier temps naît l'angoisse, puis le monstre apparaît, le danger devient alors concret, tandis qu'on le laisse faire assez de victimes, d'une part pour que se remplisse sa stricte fonction de spectacle, d'autre part pour qu'il mérite bien son châtiment. Alors que tout danger disparaît, la morale demeure maîtresse et clame sa vérité : méfions-nous de l'atome, surveillons le ciel, ne jouons pas les apprentis-sorciers, écoutons nos aînés, ne réveillons pas les choses endormies, attention au démon, aux insectes, au péril rouge, ou à Dieu sait quoi d'autre...
Parfois, les autorités épuisent tout leur armement pour venir à bout d'une gigantesque créature. Bombardiers, tanks, engins nucléaires et déploiement de troupes viennent rassurer le public, tout en intimidant l'hypothétique adversaire qui viendrait se substituer à l'animal destructeur. C'est la méthode Couée, toujours valable de nos jours, bien qu'ayant passablement évolué. Aujourd'hui, on compte carrément sur le miracle (**Abyss, L'Expérience Interdite, Ghost, Predator 2**, etc...) pour parvenir aux mêmes fins.
Et tandis qu'on croit débattre de monstres et de créatures impossibles, le cinéma nous parle surtout de la seule chose qui nous intéresse encore : notre propre condition humaine.

Jean-Pierre PUTTERS

Paris, 12 septembre 91

AVERTISSEMENT

Pour chaque filmographie, les titres originaux sont suivis d'un titre français entre parenthèses lorsque les films connurent une sortie en France. Deux ou trois titres séparés par une barre oblique, ou slash, indiquent qu'il s'agit de plusieurs titres pour un même film, et non pas de plusieurs films différents. Le retour à la ligne est à chaque fois employé pour un nouveau film.

Dans la mesure du possible, et pour certains réalisateurs, il nous a paru intéressant de signaler quelques téléfilms ou séries télévisées dans la fimographie, mais nous n'avons nullement cherché l'exhaustivité qui, pour le coup, pourrait bien faire l'objet d'un autre ouvrage.

De nombreux films sont évoqués dans le corps du texte sous leur titre français, lorsque celui-ci en possède un, bien évidemment. Un procédé bien peu cinéphilique, il est vrai, mais qui nous paraît tellement plus simple qu'on y sacrifie la plupart du temps. Pour les productions japonaises, de même, on a préféré l'emploi des titres américains, nettement plus évocateurs. Encore une fois, la simplicité y gagnera ce que l'exotisme y perdra.

Un index final renvoit aux films et aux réalisateurs lorsqu'ils sont cités dans les résumés ou dans le corps du texte. Par contre, les titres simplement mentionnés dans les filmographies ne figurent pas forcément dans cet index s'ils ne font pas l'objet d'un développement particulier. Il nous a paru en effet inutile de renvoyer le lecteur au corps de l'ouvrage pour y trouver la seule répétition d'un titre de film.

INCREDIBLE, UNSTOPPABLE TITAN OF TERROR!

GODZILLA

It's Alive!

KING OF THE MONSTERS!

CIVILIZATION CRUMBLES as its death rays blast a city of 6 million from the face of the earth!

MONSTRE DANS LA NUIT

MONSTER ON THE CAMPUS

ARTHUR
FRANZ
JOANNA
MOORE

REGIE: JACK ARNOLD

MONSTER IN DE NACHT

Ils sont dingues... Ils font peur... Ils sont moches... Ils font rire:

THE CRAIGNOS MONSTERS

Les monstres les plus fous du cinéma n'apparaissent pas souvent dans les films dont nous traitons couramment. Il faut donc fouiller loin dans ses archives pour dénicher la pièce rare, la créature innommable, l'expérience scientifique la plus indéniablement loupée, l'envahisseur extra-terrestre le moins anthropomorphe (heureuses années 50...), la mutation génétique la plus ahurissante.
Un dossier pareil sans l'illustration immédiate, sans la preuve irréfutable sous les yeux, sans la référence chronologique incontournable n'existerait pas. Alors, au mépris de toute analyse visant à étaler ma science, j'ai préféré le simple plaisir des yeux, la narration (j'allais dire "la marration") la plus objective qui soit.
Si certaines créatures prêtent le flanc aux sarcasmes (elles ne le font pas méchamment pour la plupart), les films, eux, gardent encore à nos yeux l'attrait du mystère dans une époque où la production fantastique sur nos écrans français frisait l'inexistence.
Quant aux renseignements fournis, ils sont le plus exact possible ramenant cette galerie cocasse à la dimension de l'hommage le plus respectueux.
Devant l'abondance du sujet, nous envisageons déjà une seconde partie pour le prochain numéro, sauf si vous protestez entretemps, bien entendu. Oui je sais, c'est très dur!

Champions toutes catégories, les monstres de la série THE OUTER LIMITS

Toujours THE OUTER LIMITS. *En France:* AU DELA DU REEL.

THE [illegible]
(La Femme-sangsue)
1960. U.S.A. Réal.: Edward Dein. Avec Coleen Gray et Philipp Terry.

Une femme plus ou moins mûre, enfin moins mûre que sur la photo, quand même, entend parler du secret de longévité que détient une tribu africaine. Il s'agit pour elle d'extraire, en les tuant un peu sur les bords, le liquide contenu dans la glande pinéale des mâles qu'elle rencontre (taisez-vous pendant les cours de sciences-nat...). Hélas, les effets du rajeunissement ne cessent d'aller en s'amenuisant. Les choses se gâteront lorsque notre apprentie-sorcière voudra utiliser un cobaye femelle.

THE [illegible]
1952. U.S.A. Réal.: E. A. Dupont. Avec Robert Shaye et Richard Crane.

Le Pr. Groves cherche à découvrir le chaînon manquant entre l'homme et l'animal (c'est tout simplement "la laisse", en fait, mais il ne le savait pas). Il invente donc un sérum à base de cellules cérébrales inactives qu'il expérimente sur un chat qui devient sauvage, puis tente l'expérience sur lui-même, le fou. Il se transforme donc en ce monstre violent habitué à chasser pour survivre. Évidemment il n'a pas sa place dans la société américaine et tout cela finira mal!

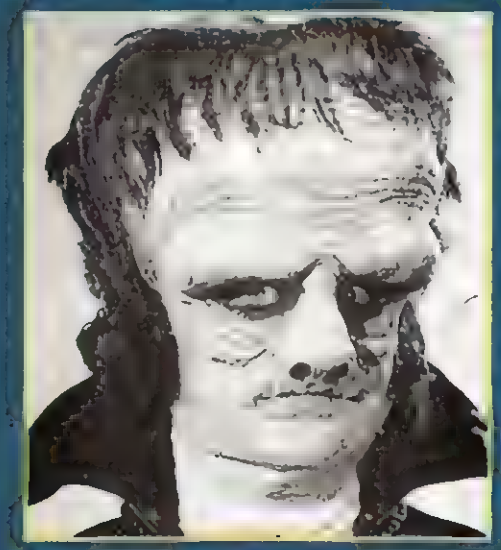
JUNGLE GIRL
1941. U.S.A. de W.Witney et J.English. Avec Frances Gifford. D'après E.R. Burroughs.

A l'époque on s'effrayait d'un rien: "Ah, j'ai filé mon bas, quelle catastrophe!", ou bien: "Je suis communiste - Au secours, abattez-le!". Et puis, comme c'est le cas ici: "Bonjour madame, je suis un singe - Ah mon Dieu, quelle horreur!", ou bien encore: "Hello! I'm lipipi partout and I'm writing an hilarous article about rigolar's monsters. Very funny, is n't it? - Damned! vite un exorciste, c'est le diable!", etc. **Jungle Girl** est donc un sérial de la *Republic Pictures*, en 15 épisodes, qui relate les aventures d'une jeune fille (Nyoka) élevée dans la brousse, et qui connut même une suite: **Perils of Nyoka**.

[illegible]

1961. U.S.A. De Edward Bernds. Avec Larry, Moe, Joe et Raymond Barnes (Zogg).

Mon Dieu, quelle horrible bête; c'est au moins un étranger, ça?
Ce film nous présente *Les Trois Stooges* (comiques américains à l'humour très épais) aux côtés d'un savant ayant mis au point un assez curieux engin. Cela tient à la fois du sous-marin, du tank, de l'hélicoptère et du préservatif à trois vitesses. Evidemment, une telle invention suscite les convoitises les plus diverses. Mais ces espions-là se font très vite repérer: ce sont des martiens!
Vedettes de nombreux courts, *les Trois Stooges* tournèrent aussi quelques longs. Ils rencontrèrent ainsi Hercule (film d'E. Bernds) et se rendirent sur Vénus (D.L. Rich) où ils retrouvaient l'araignée Tarantula. Pas bêcheurs, les producteurs avaient repompé la scène du film de Jack Arnold.



SON OF GODZILLA

1966. Japon. De Jun Fukuda. Avec Tadao Takashima et un tas d'autres japonais.

Une équipe de chercheurs débarque sur une île déserte et découvre, à la surprise générale... Robinson Crusoë! Mais non, voyons (ah, on pourrait vous dire n'importe quoi, alors?). Oui, donc ils découvrent un œuf d'une taille respectable, que vous feriez pas une omelette avec, quoi, et, ô surprise, qu'est-ce qui éclot? Le Fils de Godzilla, parfaitement. Il a bien répondu le jeune lecteur du Finistère, il gagne un 45t de Dorothée le lecteur (bien fait pour lui!).
Bref, on assiste à la lutte du bébé Godzilla, crachant de splendides ronds de fumée, avec d'autres méchantes bêtes, jusqu'à ce que les chercheurs se décident à réfrigérer toute l'île. Et on hibernera jusqu'au prochain film!

I TEMPI DURI PER I VAMPIRI

(Les Temps sont durs pour les Vampires)

1959. Italie. De Steno. Avec Christopher Lee, Renato Rascel et Sylva Koscina.

Schwarzie et De Vito trente ans avant Jumeaux? Non, vous n'y êtes pas...
Dans la foulée du **Cauchemar de Dracula**, de Fisher, l'Italie (déjà elle!) se jetait sur les restes pour tourner le mythe vampirique en dérision. Ici, Chris Lee, las de sa condition de Prince des Ténèbres, venait repasser le flambeau à son lointain cousin, Renato Rascel. Mais l'apprenti-vampire commettra bien des gaffes et notre Christopher préféré aura l'occasion de se retourner maintes fois dans son cercueil.
A l'époque, il était de bon ton d'agoniser d'injures cette comédie, mais après 30 ans de Maccione et de Hill/Spencer, elle pourrait bien faire figure de chef-d'oeuvre.

TWINS OF EVIL

(Les Sévices de Dracula)

1971. Angleterre. De John Hough. Avec Peter Cushing et Damien Thomas.

En fait, le Dracula du titre français n'est qu'un "Comte Karnstein" (car le film s'inspire très librement d'une nouvelle de Sheridan Le Fanu) que traque inlassablement le chasseur de vampire, Peter Cushing. Fidèle à la tradition, Karnstein succombera à l'apposition trop brutale d'un pieu dans le cœur et c'est là que surviendra cette décomposition finale dont les amateurs se lèchent encore les canines, ou les babines, comme vous voulez.
Comme disait le vampire ordonné à Van Helsing: "Essuyez vos pieux avant d'entrer enfin quoi, c'est toujours pareil avec vous, on va finir par attraper des maladies!" Diatribe acerbe à laquelle nous ne pouvons que souscrire, bien évidemment.

[illegible]

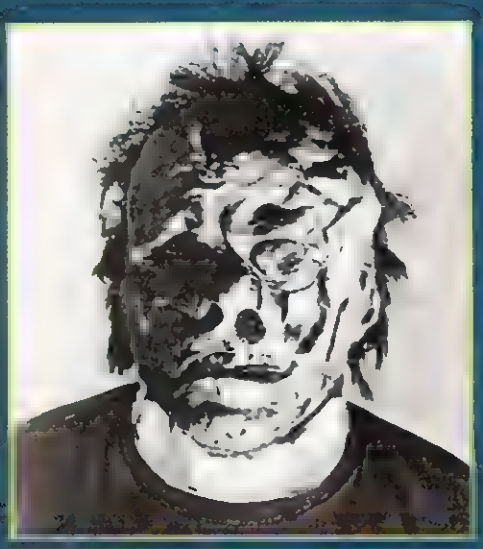
1946. US.A. Sérial de la Republic. De Fred C. Brannon et William Witney. Avec Charles Quigley et Linda Sterling.

Le professeur Chambers a inventé un dis[illegible] qui court-circuite les rayons émis (non, je ne sais pas comment ça marche, mais c'est comme ça et c'est tout!).
The "Crimson Ghost", une sorte de Fantômas, mais sans Jean Marais et déguisé en [illegible] et il est prêt à tout, le vilain. Son arme favorite: placer un collier mortel autour du cou de ses victimes afin de pouvoir les menacer ou même les exécuter à distance.
Cela nécessitera quand même 12 épisodes pour en venir à bout. Evidemment, pour abattre Maguy, il en faudra certainement beaucoup plus!

[illegible] BEYOND SPACE

1958. U.S.A. De Edward L. Cahn. Avec Marshall Thompson, Ray Carrigan (le monstre).

Un vaisseau spatial terrien se dirige vers Mars pour tenter de retrouver un équipage disparu 4 ans plus tôt. Un survivant hébété leur racontera que tous ont succombé, tués par une créature monstrueuse qui se nourrit de sang humain. Le retour ne manquera pas d'imprévu car la bête s'est cachée à bord et va traquer les pauvres humains.
Evidemment, le costume fait quelques plis, alors on tente de ne pas trop éclairer le monstre, ce qui donne peut-être un des films les plus maîtrisés du prolifique E.L. Cahn. Disons [illegible] que la créature ressemble pas mal à Alien (idem pour son scénario) et que ce n'est certes pas elle qui a pu copier, mais d'aucuns sont si médisants, vous savez...



1957. De Herbert L. Strock. Avec Gary Conway, Whit Bissell et Phyllis Coates

Alors lui, il n'est pas beau du tout et pourtant le Dr. Frankenstein a fait ce qu'il a pu (est-on bien sûr qu'il était vraiment docteur, ce Frankenstein, au fait?).
Ce monstre est un jeune homme victime d'un affreux accident que Frankenstein ressuscite et recoud comme il peut. Puis, il emmène son monstre se balader en ville afin qu'il choisisse lui-même sa nouvelle tête, en tuant très légèrement au passage celui qui la porte, bien entendu. La transplantation se déroule et tout semble aller bien, mais le cerveau a pourtant été endommagé et le patient finira par tuer son créateur assez étourdiment. Allez faire le bien après ça!

1939. U.S.A. Serial de Ford Beebe et Saul A. Goodkind. Avec Bela Lugosi (à gauche).

Le Dr. Zorka (Lugosi) a bricolé un robot géant destiné à l'armement militaire. Malheureusement la mort de sa femme l'a rendu un peu fou et il rêve soudain de dinguer le monde! L'armée ne l'entend pas de cette oreille et bombarde son laboratoire (boum!). Mais il s'échappe en avion et menace de balancer un fragment de météorite qui pourrait bien détruire la Terre et lui avec (paf!).
Comme on le voit, c'était le bon vieux temps du serial avec ses rebondissements et ses extravagances comme en offraient chaque semaine les salles de cinéma.
Heureusement la civilisation devait passer par là et vint enfin l'ère du cathodique chamboulement: *Dallas*, *Dynastie* et toutes ces belles choses. Ah oui, on peut dire qu'on l'a échappé belle...

1958. U.S.A. De Irvin Berwick. Avec Les Tremayne, Don Sullivan et Forrest Lewis.

Les années cinquante déliraient pas mal, surtout lorsque les Américains s'obstinaient à voir des monstres partout: à l'intérieur d'eux-mêmes, dans les étoiles, sous la terre, dans les airs et, comme c'est le cas ici, surgissant des mers pour attaquer le pauvre monde.
Cette redoutable créature semait la panique le long des côtes et prenait un panard assez ostensible à arracher la tête des gens qu'elle rencontrait (on s'amuse suivant ses moyens). Remarquez, dans leur malheur, les yankees ne s'en tiraient encore pas trop mal, parce qu'elle aurait pu être communiste, en plus, la pauvre bête...

(La Mouche noire)
1958. U.S.A. De Kurt Neumann. Avec Vincent Price et David Hedison.

C'est la tête du savant, telle qu'on ne la voit pas très longtemps dans The Fly, l'original. Conscient de ce que cette vision aurait pu entraîner comme effets fâcheusement burlesques dans un film à la fois émouvant et fort réussi, les auteurs avaient préféré la suggestion à une trop grande mise en évidence, et on les comprend. La patte de mouche furtivement entrevue et le voile noir sur le visage du savant n'en prennent qu'une force encore plus évocatrice dans l'esprit des spectateurs.
La suite, **Return of The Fly**, saura ne pas tomber dans ce piège trop facile de la discrétion.

(La Machine à explorer le Temps)
1959. U.S.A. De George Pal. Avec Rod Taylor, Yvette Mimieux et Alan Young.

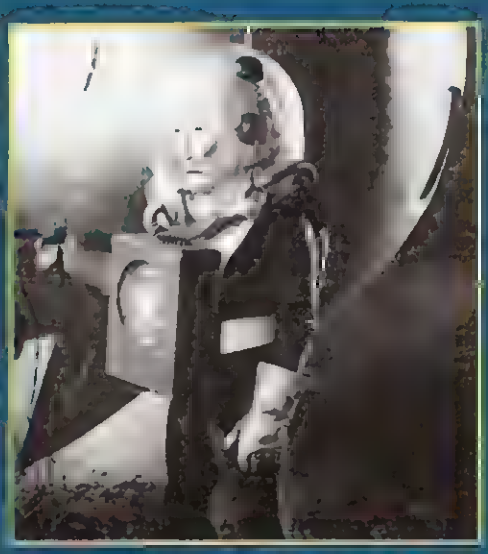
J'adore ce film mais décidément l'affreux Morlock qui menace ici la ravissante Yvette Mimieux se trimballe vraiment un look infernal (the destroy look from Hell, indeed).
En l'an 80.000 de notre ère, les Morlocks sont d'affreux cannibales vivant sous Terre, détenant l'intelligence et faisant fonctionner les machines; tandis que les beaux humains comme vous et moi vivent à la surface, en gibier, insouciants et inutiles, la tête vide comme s'ils venaient de se taper en boucle toutes les émissions de "La Roue de la Fortune" (décidément l'ère effraie!).
Dans son livre (d'où est tiré le film), c'est comme cela que H.G. Wells voyait notre futur, le jour où la facilité et la médiocrité s'empareraient du Monde. Très inquiétant

(Les Monstres sur notre Planète. Titre belge)
Réal.: Gene Fowler, Jr. Avec Tom Tryon, Gloria Talbott et Chuck Wassil.

Allons bon, qu'est-ce que c'est encore que ça? Je vous explique dès que vous aurez fini de rire. Des extra-terrestres dont la race s'éteint désirent convoler avec des terriennes mais ils ont peur de se faire repérer (on se demande bien pourquoi...). Alors ils copient l'apparence humaine et prennent la place des hommes de la Terre dans le lit de leur compagne.
Mais l'une d'entre elle, Marge, a senti percer le monstre sous les traits de son mâle heureux et va contribuer à conjurer l'odieuse invasion. Les aliens seront tous abattus dans [illegible] à l'exception du brave Ronald Reagan qui en réchappera (ah bon, vous ne saviez pas?).

(Frankenstein contre les Faux-Monnayeurs)
1966. U.S.A. De Earl Bellamy. Avec Fred Gwynne, Yvonne de Carlo et J. Carradine.

Tiré du feuilleton TV "The Monsters", **Munster Go Home** met toujours en scène cette famille composée du grand-père vampire, du papa monstre de Frankenstein, de la maman sorcière/vampire, du fils loup-garou et de la nièce monstrueusement normale. Ici, Herman (Fred Gwynne, voir photo) déménage avec sa petite famille car il vient d'hériter d'un vieux manoir en Angleterre. Les locataires actuels étant d'affreux faux-monnayeurs, on tente aussitôt de les faire déloger, mais peut-on vraiment effrayer la famille Munster avec de simples fantômes anglais? En revanche, ils devront affronter plus tard les pubs de *Canal +* et ça c'est plus dur.



1951. U.S.A. D'Edgar G. Ulmar. Avec Robert Clarke, Margaret Field et Raymond Bond.

Un savant prévoit l'approche imminente d'une planète qu'il a appelée "X". Et justement, sa fille va tomber nez à nez avec un vaisseau spatial où séjourne notre étrange personnage. A vue de nez, donc, elle a senti qu'il n'était pas terrien et alors elle a [illegible]. En fait l'étranger fait preuve de jovialité mais il se trouve que l'un des assistants du savant va tenter de s'arroger les facultés hypnotiques du Xman, cela pour dominer les autres et faire le mal, bien évidemment.
Les choses se gâtent et c'est l'étranger lui-même qui se détruira avec son vaisseau. Quant à la planète "X", elle s'éloignera, sans doute pour prévenir tout l'univers que les terriens ne sont décidément pas très sympas.

(Les Monstres se révoltent)
1956. U.S.A. De Reginald Le Borg. Avec Basil Rathbone, Lon Chaney Jr, Bela Lugosi, John Carradine et Tor Johnson.

Il s'agit donc de **The Black Sleep** (autrement dit "Le Slip Noir" pour la version française. Oui, ça fait du bien...) nous montrant le pauvre Pr. Cadman (B. Rathbone) à la recherche d'un remède miracle censé soigner sa compagne victime d'une maladie inconnue. Hélas ses expériences ratent périodiquement et ses caves s'emplissent de bien sinistres résultats.
A la fin de l'aventure les monstres vont quand même finir par se révolter. A la tête du commando cégétiste, nous pouvons observer sur notre cliché (de gauche à droite) John Carradine, Lon Chaney Jr. et Tor Johnson. Quel beau plateau!

1959. Mexique. De Rogelio Gonzales. Avec Lorena Velasquez et Ana Bertha Lopez.

Un robot complètement dingue, un monstre à la "**Survivants de l'Infini**" et au costume pelucheux dont le bas plisse (le bas du corps, je veux dire...), un cyclope géant à trois doigts (de nous faire rire), une femme-vampire et plein d'autres créatures assez folles peuplent ce petit film mexicain sorti aux U.S.A. sous le titre **The Ship of the Monsters**. L'histoire contait l'atterrissage en nos contrées d'un vaisseau spatial ayant collecté des curiosités de la faune galactique pour le zoo d'une autre planète. Et évidemment, elles s'échappent ces braves bêtes, sinon ça n'aurait rien de drôle.
A signaler que ce monstre bien sympathique avait déjà fait la couverture du *Mad* 19 consacré au Fantastique mexicain. La gloire!

(Le Peuple de l'Enfer)
1956. U.S.A. De Virgil Vogel. Avec John Agar, Cynthia Patrick et Alan Napier.

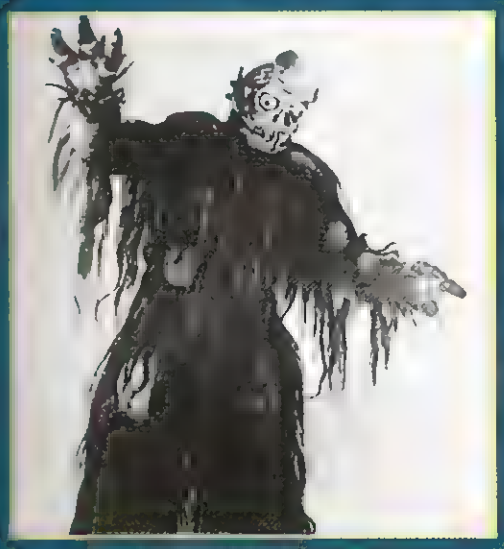
Une équipe de joyeux spéléos s'enfonce dans les entrailles de la terre et découvre une civilisation d'humains albinos qui craignent la lumière du jour. Ces êtres, assez sachos sur les bords, utilisent comme esclaves des hommes-taupes qui jardinent pour eux pendant qu'ils se prélassent tranquilles (attention, à la troisième taupe il sera précisément l'heure de ma Suze). Ici, un de ces monstres (sous le masque: Eddie Parker) espère abuser d'une fragile enfant qu'il emporte en douce dans sa taupinière. Va-t-on le laisser faire? Je vous pose la question. Non, bien sûr. Décidément, on ne peut jamais rigoler se lamente la bête majestueuse.

GODZILLA VS. M[illegible]

(Godzilla 1980)

1973. Japon. Jun Fukuda. Avec Katshuhiko Sasaki et encore d'autres japonais.

Lassés des explosions nucléaires successives qui menacent leur cité souterraine mystérieuse, les habitants de Cytopia (ou de Mû, c'est selon les versions) délèguent sur Terre leur terrible monstre, Megalon (non, c'est pas lui sur la photo...).
Qui pourrait lutter contre cette affreuse chose sinon le rusé Godzilla (oui, là c'est lui), aidé en cela par le robot Jet Jaguar (il faut bien vivre avec son temps)? Godzilla expédiera-t-il sa botte secrète qui consiste dans le gratt-gratt de la braguette de l'adversaire, l'accompagnant, du cri de guerre qui tue: "Hé, ho, t'as vu mes galons"? Effet assuré.



[illegible]

[illegible] U.S.A. De Kevin Gaffney. Avec James Karen et Nancy Marshall

Encore un film qui se distingue en ne mettant pas en scène le personnage du titre. En fait de Frankenstein, il s'agit d'un robot élaboré à l'image de l'homme (ça, je subodore mais n'est pas Dieu qui veut, non plus) qu'on lance dans l'espace. Bien.
Là-dessus de vilains extra-terrestres rêvant d'envahir la Terre (ils sont tous comme ça!) vont lui balancer des rayons laser plein la figure et il va se mettre à tuer tout ce qui bouge. On sort de la projection en se demandant si nos yeux n'ont pas trahi, mais non c'est bien aussi nul que ça, nous n'avions pas rêvé.
Merci au Festival Lyonnais de Bordeaux qui nous a permis récemment de redécouvrir cet incunable. Si, si, merci les gars (on se [illegible]

[illegible]

([illegible] contre le Dr. Jekyll and [illegible])

1953. U.S.A. De Charles Lamont. Avec Bud Abbott, Lou Costello et Boris Karloff.

Les "Deux Nigauds" (tandem comique qui eut son heure de gloire. On les voit d'ailleurs en extrait vidéo dans le récent et excellent **Rain Man**) se retrouvent membres de la police londonienne au moment où sévit un odieux meurtrier. Leurs aventures burlesques les conduiront auprès du Dr. Jekyll qu'ils ne soupçonnent pas encore de cacher le redoutable Hyde.
Le final, un modèle du genre, procède de la poursuite échevelée où tour à tour Jekyll, Costello et même les policiers se transforment en monstres velus (merci d'être velus, c'est trop gentil de votre part).
Jekyll était joué par Boris Karloff, fortement doublé par Eddie Parker (encore lui).

THE MUTA[illegible]

(Mutations - Titre Vidéo)

Réal.: Jack Cardiff. Avec Donald Pleasence, Julie Ege, Brad Harris et Michael Dunn.

Oui, on le reconnaît, il avait déjà fait le *Titre Mystérieux* du numéro 27, c'est la célébrité! Bon.
En fait, cette pauvre bête est encore la victime d'un savant cherchant à établir un lien entre le règne animal et végétal (mais qu'est-ce qu'ils ont tous?). Comme un cirque séjourne dans les environs, ce savant (appelons-le Donald Pleasence une fois pour toutes) va mêler aux monstres déjà exposés les résultats de ses petites expériences ratées. Pratique. De méchantes langues ont vu là-dedans l'exploitation d'un thème déjà rencontré dans **Freaks**. Elles n'ont pas tout à fait tort pour ce qui concerne les séquences se déroulant dans les coulisses du cirque.

ATTACK OF THE CRAB MONSTERS

1957. U.S.A. De Roger Corman. Avec Richard Garland, P. Duncan et Mel Welles.

C'était au temps où l'on s'inquiétait des mutations génétiques provoquées par l'utilisation de l'atome. Au cinéma on avait déjà vu grandir des mantes religieuses, des araignées, des fourmis et même des hommes, alors pourquoi pas des crabes?
Un seul problème: on se demandait bien où on allait trouver assez de mayonnaise pour aller avec, mais enfin bon.
Roger Corman, toujours à l'écoute d'affaires fructueuses, se lançait donc dans la veine offerte et nous proposait ces crabes géants qui s'attaquaient aux hommes pour manger leur cerveau. On ne saurait mieux conclure! Observez bien l'air abattu du sensible crustacé. Eh oui, on sent qu'il a bien conscience de tourner dans un film fauché; ah mais tout le monde ne peut pas être Marilyn, non plus!

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

(la suite au prochain numéro... Si, si...)

AI ADAMSON

Réalisateur et producteur de petits budgets, Al Adamson entreprend une trentaine de films où son mauvais goût agressif et son absence de talent éclatent à la face du monde. Il fait encore l'objet d'un culte auprès de certains aficionados extrémistes, adeptes du second degré.

Al Adamson démarre sa carrière plus ou moins encouragé par son père, Victor Adamson, lui-même producteur, réalisateur et acteur à l'occasion (sous le pseudo de Denver Dixon).
Il aborde la mise en scène avec **Psycho a Go-Go !**, un film qui ressortira une première fois sous le titre tentateur de **Fiend with the Electronic Brain**, pourvu de quelques scènes additives de laboratoire tournées par John Carradine, puis plus tard sous celui de **Blood of Ghastly Horror**, toujours pimenté de quelques nouvelles scènes. A chaque fois, bien évidemment, l'histoire évolue (?) dans le sens du vent. On pressent déjà la manière d'un grand maître dans l'art de la manipulation et surtout dans celui de s'adapter aux modes et aux goût du public.
Il touche à l'érotisme, toujours graveleux et bien lourd, et ne déteste pas utiliser les playmates des revues de charme, tout en se désolant lorsqu'il ne peut pas placer le mot "Blood" dans l'un de ses titres. Heureusement, au besoin, il rebaptise les films.
Il donne dans les récits de motards parce que c'est la mode (**Hell's Bloody Devils** ou **Satan's Sadist**), tâte du western, mollement, avec **Five Bloody Graves** et **The Gun Riders**, exploite le succès de **L'Exorciste** avec son **Nurse Sherri**, celui de **Star Wars** avec **Cinderella 2000** où il détourne façon sexe et SF le mythe de Cendrillon : nous sommes en 2047 et le cartel dirigeant a proscrit l'acte amoureux. L'héroïne saura évidemment libérer la planète de ce joug tyrannique. Et tout cela en chantant, car le film se veut aussi une comédie musicale. Il s'essaie au film de karaté, en employant James Kelly (**Opération Dragon**) et George Lazenby (le furtif Bond d'**Au Service Secret de sa Majesté**) dans cette **Dimension de la Mort** où le méchant s'appelle "Le Porc" et où l'on torture en menaçant de vous dévorer à coups de morsure de tortue (une scène de tortue vraiment insoutenable !).
Sur **Dracula VS. Frankenstein**, il espère retrouver la verve des vieux classiques et il mélange les mythes, brassant tour à tour un savant fou, un assistant niais et assassin, la visite de Dracula, des jeunes filles décapitées, la résurrection du monstre de Frankenstein. Et tout ça dans le plus total désordre, car il filme à l'aveuglette, remonte pour remonter encore, pendant qu'il vit de cruels ennuis de production. Le tournage dure plus de deux ans, d'autant que le studio garde quelques mois le négatif en otage en attendant d'être payé !

Une des plus mauvaises interprétations de Dracula, DRACULA VS. FRANKENSTEIN.

Adamson tourne de façon épouvantablement naïve en ne craignant pas de souligner par trois fois ce que tout le monde, même l'ouvreuse, avait compris depuis une bonne demi-heure. Il adore appuyer ses effets sanglants de furieux coups de zoom pour bien montrer toute l'horreur des situations, qu'il alterne souvent de séquences en gros plan d'une fille en train de crier. En fait, il prend son public pour un enfant qu'il s'agit de manipuler à sa guise et ne laisse nulle place à une quelconque peinture des personnages apparaissant ou disparaissant sans autre raison qu'une nécessité immédiate de narration. Sa désinvolture semble sans bornes et il n'hésite pas, sur **Horror of the Blood Monsters**, à intégrer des stock shots en noir et blanc alors qu'il tourne en couleurs. Et d'expliquer dans le récit que l'air de la planète où se déroule une partie de l'action altère ainsi le spectre solaire et le rendu des couleurs. Elémentaire, mon cher Adamson, il fallait y penser !
Ce n'est pourtant pas l'amateurisme négligeant et cet aspect besogneux qui nous gênent chez Al Adamson, mais bien plutôt un solide mépris du public qui transparaît nettement à la vision de ses films.

Dans BRAIN OF BLOOD, le héros s'appelle Gor, et il a bien la tête à ça !

FILMOGRAPHIE

1965 Psycho a Go-go !/Fiend with the Electronic Brain/Blood of Ghastly Horror/Echo of Terror/ Man with Synthetic Brain
1967 Blood of Dracula's Castle/Dracula's Castle
1969 Satan's Sadists
Doomsday Voyage
The Female Bunch/A Time to Run (Les Amazones du Désir)
1970 Five Bloody Graves/The Lonely Man/Horror of the Blood Monsters (ou Vampire Men of the Lost Planet, ou Creatures of the Prehistoric Planet)
1971 Brain of Blood/The Creature's Revenge
Dracula VS. Frankenstein/The Blood Seekers/Blood of Frankenstein/ Revenge of Dracula
1977 Cinderella 2000
Death Dimension/Freeze Bomb/Kill Factor (Dimension de la Mort)
Nurse Sherri/Beyond the Living/Killer's Curse/Hospital of Terror
1981 Doctor Dracula
Carnival Magic

TARANTULA!

JOHN AGAR
MARA CORDAY
LEO G. CARROLL

Regie - Jack Arnold

Jack ARNOLD

Véritable auteur dans une période où proliférait surtout le film de série, Jack Arnold impose une œuvre où le classicisme de sa mise en scène, son éclairage particulier d'une Amérique profonde et son goût pour l'unité de lieu, rendent encore plus crédibles le bascul du quotidien et le réel suspense qu'il sut conférer à ses films.

1916

Né en 1916, dans le Connecticut, Jack Arnold vient du théâtre et aborde le cinéma par le documentaire. Attiré par la mise en scène, il plonge d'emblée dans la science-fiction des années cinquante, et intervient sur le registre à la mode des insectes géants, envahisseurs extraterrestres ou autres monstres impossibles.
Il se fait rapidement remarquer par une certaine philosophie, assez commerciale pour être entendue, et surtout assez élémentaire pour être comprise. Ce qui le fascine, c'est l'expérience, la quête du savoir, la transcendance de la nature humaine. Lorsque la bête s'identifie à l'homme (**L'Etrange Créature du Lac Noir**, **La Revanche de la Créature**), quand le héros retrouve le chaînon manquant (idem, plus **Le Monstre des Abîmes**), ou bien lutte contre un environnement soudain rendu hostile (**L'Homme qui Rétrécit**) ou disproportionné (**Tarantula**). Il n'a pas son pareil pour dénoncer les dangers de la science (**Les Enfants de l'Espace**, **Tarantula**, **Le Monstre des Abîmes**) et surtout ceux de l'arme atomique (**Les Enfants de l'Espace**, **L'Homme qui Rétrécit**, et même **La Souris qui Rugissait**).

A la découverte du chaînon manquant, LA CREATURE DU LAC NOIR

Pour mieux séduire son public, il adopte toujours un point de départ conventionnel et familier, que va alors rompre l'élément perturbateur : une étrange lueur dans le ciel, une mutation impossible, une expérience interdite. Il sait mieux que personne jouer sur l'attente et la progression des événements pour, à la fois effrayer le spectateur et renverser les valeurs bien établies de l'anthropomorphisme et de la toute puissance planétaire. Il prêche souvent la tolérance, la paix, le droit à la différence et le respect des autres, mais c'est pour encore mieux montrer combien ses personnages sont étrangers à ce discours. Parfois ce sont les enfants qui comprennent le message pacifiste d'un être venu d'ailleurs (**Les Enfants de l'Espace**) car, mieux que l'adulte, ils se sentent prêts à accepter la rupture avec le quotidien et à faire face à l'aventure, pour eux surtout synonyme de découverte et d'inconnu.
Mais Jack Arnold ne manque pas d'humour, il nous l'a montré dans **L'Homme qui Rétrécit** et surtout dans le très britannique **La Souris qui Rugissait** : un minuscule Duché déclare la guerre aux U.S.A. et dépêche une trentaine d'archers sur le sol américain qui, à la surprise générale, et aidés par des circonstances favorables, reviennent vainqueurs tout en ramenant les secrets de l'armement atomique !
Bien qu'il puisse faire aussi dans le sentencieux. A l'occasion, l'étranger se comporte de manière divine, réfute la violence, édicte ses lois, provoque des miracles ou punit les méchants, avant de repartir, son message ainsi délivré. Les références à Dieu ne manquent d'ailleurs pas : qu'on se souvienne du final pompeux de **L'Homme qui Rétrécit** (grand ou minuscule, l'Homme est égal aux yeux du Créateur) ou de la citation du "Royaume de Dieu ouvert aux humbles" intervenant *ex abrupto* dans **Les Enfants de l'Espace**.
Son film le plus célèbre, **L'Etrange Créature du Lac Noir**, auquel il donne une suite (**La Revanche de la Créature**, où il offre à Clint Easwood son premier rôle),

Le coelacanthe à l'origine de la mutation du MONSTRE DES ABIMES

traite encore d'une humanité ne pouvant accepter une ramification voisine, même si la dite créature montre qu'elle peut éprouver des sentiments analogues aux nôtres. A certains moments, on sent qu'il prend partie pour elle, et cherche à la défendre. Victime du phénomène anthropomorphe, la créature du lac noir connaîtra son chemin de croix dans le refus de sa propre nature, la captivité (dans le second épisode, on l'exhibe et on essaie même de lui apprendre à parler), avant que de la jeter brutalement aux chirurgiens qui l'amèneront physiquement à des normes plus humaines. Ceci dans le troisième volet, il est vrai cette fois réalisé par John Sherwood - un proche d'Arnold toutefois -, mais quand même inspiré des deux premiers épisodes.

Arnold sait traduire à l'avance nos émotions et, plus que l'origine incroyable de la créature, il sait que c'est l'attrait du monstre aquatique pour la belle qui va nous la rendre surtout attachante, et parfois même pitoyable.

Humaniste en diable, il s'agit sans doute de l'auteur le plus perceptible, mais hélas aussi le plus prévisible de cette période science-fictionnelle américaine des années cinquante.

FILMOGRAPHIE

1953 It Came from Outer Space (Le Météore de la Nuit)

1954 Creature From the Black Lagoon (L'Etrange Créature du Lac Noir)

1955 Revenge of the Creature (La Revanche de la Créature)
Tarantula (Idem)
This Island Earth (Les Survivants de l'Infini. Réalise quelques scènes. Non crédité au générique)

1957 The Incredible Shrinking Man (L'Homme qui Rétrécit)
The Monolith Monsters (scénario + supervision)
The Land Unknown (L'Oasis des Tempêtes) (réalise quelques scènes. Non crédité)

1958 Monster on the Campus (Le Monstre des Abîmes)
The Space Children (Les Enfants de l'Espace)

1959 The Mouse that Roared (La Souris qui Rugissait)

1968 Hello Down There

1977 Wonder Woman, épis. The Queen and the Thief (TV)

1981 Buck Rogers, épis. The Guardians, et The Dorian Secret (TV)

William BEAUDINE

1892 - 1970

Acteur dans les burlesques au temps du muet, William Beaudine amorce en 1916 une carrière de réalisateur étonnamment diversifiée et portant sur quelque deux cents films. Sa filmographie fantastique explore souvent le genre par le biais de la comédie. Opiniâtre, ou au contraire très dilettante, il fait parfois merveille, suivant ses humeurs et sa bonne volonté..

C'est aux tout débuts de sa carrière que William Beaudine montra quelques velléités créatives, dirigeant tour à tour Mary Pickford (**Little Annie Rooney, Sparrows**), W.C. Fields (**The Old Fashioned Way**) ou Harry Langdon. Certains de ses films de l'époque pouvant être alors considérés comme de petits chefs-d'œuvre. Mais, dès le début des années quarante, sa carrière se cantonne à l'entreprise de multiples séries Z, où savants fous, maisons hantées, crimes mystérieux, et en général remakes plus ou moins avoués de productions plus ambitieuses alternent à foison. Il faut dire que jamais William Beaudine ne refusa de diriger un film, ce qui explique évidemment son étonnante prolixité.

Fait étrange, il connut une certaine célébrité avec **Mom and Dad**, un des premiers films d'éducation sexuelle, qui n'hésitait pas, déjà (en 1949), à montrer une scène d'accouchement.

Son talent, parfois assez surréaliste, et sa parfaite connaissance de la technique (il a tout appris sur le tas), s'évanouissent le plus souvent dans la tourmente de tournages speedés aux budgets minuscules sur des scénarios homéopathiques à l'envi. Il faut dire que William Beaudine passa une bonne partie de sa carrière à remplir les poches de maisons de production telles que la *Monogram*, ou pire encore, de la *P.R.C.*, ou de gens comme Sam Katzman, bien connus pour leur manque d'ambition et leur ladrerie notoire.

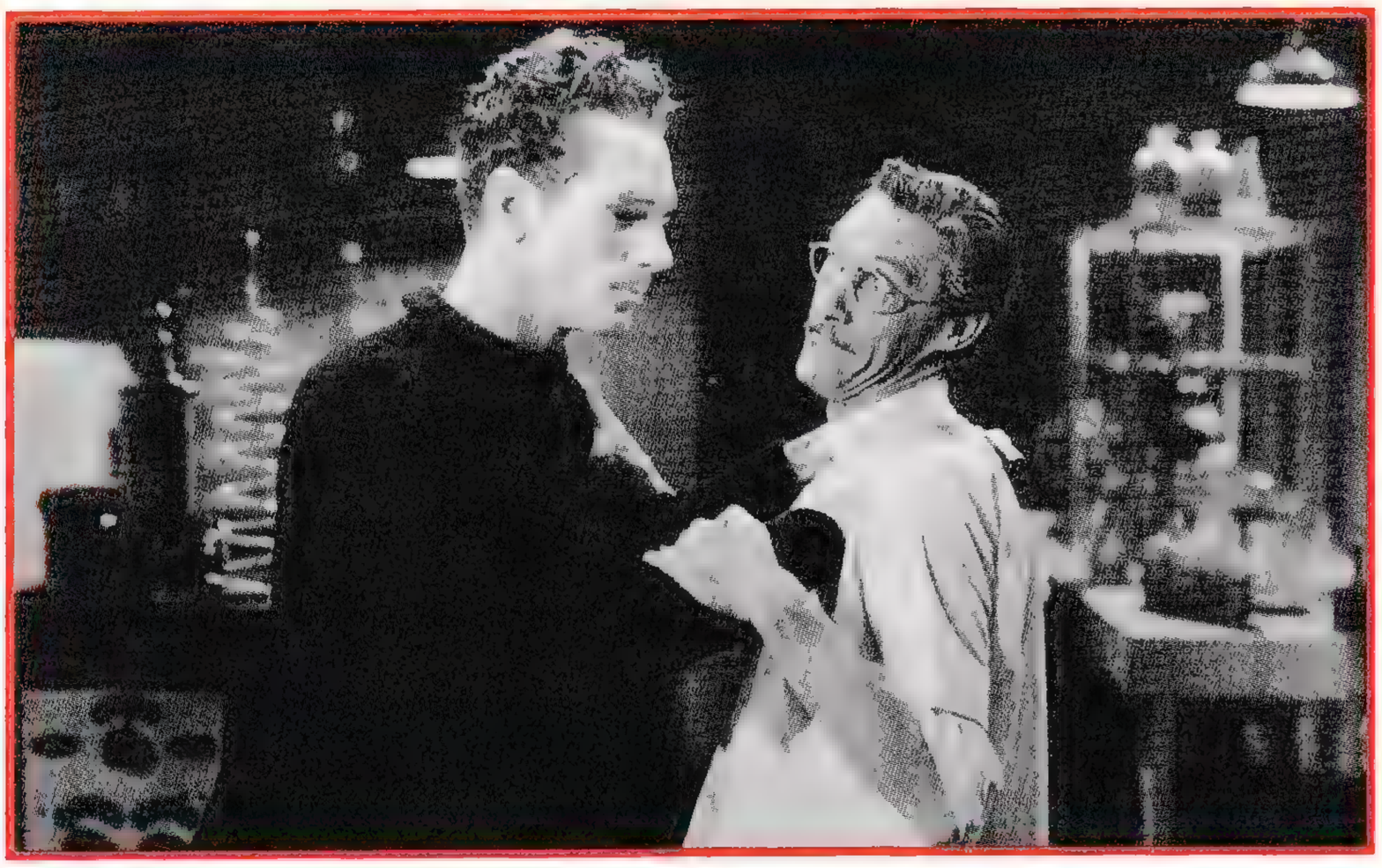
Venu du burlesque, on lui confie évidemment des comédies, et c'est ainsi qu'il se retrouve le principal illustrateur de la carrière fournie des *Bowery Boys*, en compagnie de ses collègues de la *Monogram*, Reginald Le Borg, Phil Rosen, Jean Yarbrough ou Edward Bernds. Beaudine signant, pour sa part, une bonne moitié de la cinquantaine de films tournés par cette troupe à l'humour bruyant, non sensique et destructeur, empruntant souvent les voies de la parodie fantastique.

Il dirige d'autres teams comiques (notamment Duke Mitchell et Sammy Petrillo), un Charlie Chan (**The Feathered Serpent**), un curieux film de zombies joué entièrement par des acteurs noirs (**Condemned Men**), tourne pour John Carradine (**Voodoo Man, Face of Marble, Billy the Kid Vs. Dracula**), ou encore George Zucco, Tor Johnson, Lon Chaney Jr., et autres personnalités vigoureuses du fantastique d'arrière-garde. C'est ainsi qu'il dirigea souvent Bela Lugosi, alors à la recherche de sa belle prestance et de son visage aristocratique (**Ghost on the Loose, Voodoo Man, The Ape Man, Ghost Crazy, Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla**), le faisant tour à tour espion nazi, hypnotiseur ou savant fou. Dans ce dernier film, justement, il utilise l'acteur vieillissant, malade et connaissant toute sorte de problèmes privés, pour lui faire incarner le Dr. Zabor, mettant plaisamment au point une drogue capable de transformer un homme en gorille. On se demande toujours l'utilité finale de ce genre de recherches, mais on suppose que le savant, lui, le sait. L'action se déroule dans une île tropicale du Pacifique et se veut d'un comique poussif où quiproquos et poursuites vont bon train. Mais le plus étonnant dans cette production consiste à observer le travail du duo Duke Mitchell et Sammy Petrillo, se prenant respectivement pour Dean Martin et Jerry Lewis. Si Mitchell ne brille guère plus que Martin dans les films du tandem, en revanche Petrillo compose un personnage hallucinant, singeant à loisir les grimaces, en principe inimitables, de Jerry Lewis. Ce dernier, du reste, sans doute moins halluciné que nous, s'empressa d'intenter un procès à son sosie, qu'il gagna d'ailleurs, étouffant ainsi dans l'œuf la carrière prometteuse du jeune acteur.

Illustrateur d'un fantastique convenu et archétypique, William Beaudine explore les thèmes à la mode et sacrifie ainsi à celle du méchant gorille effrayant de préférence les jeunes femmes, et sur lesquels on pratiquait de fort curieuses expériences (sur les gorilles, hein ! ou tout du moins sur l'homme en costume de singe jouant le rôle, ce dont l'acteur Ray Corrigan devait se faire rapidement une spécialité). Dans le genre, **Professor Creeps, The Ape Man, Spook Busters, Ghost Crazy** ou le film cité plus haut peuvent être considérés comme de véritables chefs-d'œuvre du Kitsch.

Un autre ingrédient indispensable du fantastique des années quarante consistait dans

VOODOO MAN (ci-dessus), à droite : John Carradine et Bela Lugosi.
THE FACE OF MARBLE, à droite : John Carradine.



Bela Lugosi et son gorille favori, THE APE MAN

l'inévitable maison hantée, par de faux ou de vrais fantômes, suivant le cas. Ce dont William Beaudine fait évidemment une consommation pour le moins abusive (**Mystery of the 13th Guest, Professor Creeps, Ghosts on the Loose, Living Ghost, Smuggler's Cove, Ghost Crazy, Ghost Chasers, Fight that Ghost**, etc.).
Les deux derniers films de sa carrière bien remplie étonnent de la part de quelqu'un qui versa tant dans la comédie, voire la parodie, sans jamais livrer un seul film fantastique relevant sérieusement du genre. Car, comprenne qui peut, ses incroyables **Billy the Kid Vs. Dracula** et **Jesse James Meets Frankenstein's Daughter** n'utilisent aucunement la veine comique que l'on pourrait attendre de tels titres. Au contraire, passé le surréalisme engendré par le cumul des genres, qui voit une bagarre de western succéder à une scène de laboratoire très "universalienne", le spectateur accepte le concept de base et savoure sans se poser de question la suite, pourtant tout aussi dérangeante et inusuelle. Beaudine soigne, comme rarement il le fit, ses éclairages et sa mise en scène, exploite de fort beaux décors, ou une simple toile de fond (la mission servant de laboratoire à **Jesse James Meets Frankenstein's Daughter**), parvenant quand même à renouer avec un certain gothisme dans ces aventures à la simplicité narrative et aux dialogues assez confondants.
Le premier, **Billy The Kid Vs. Dracula**, offre à John Carradine en Comte Dracula, un rôle à sa mesure, et qu'il interpréta plusieurs fois (**House of Dracula, House of Frankenstein**, et plus tard, **The Blood of Dracula's Castle** ou **Nocturna, Grand Daughter of Dracula**), sans toutefois l'enthousiasmer outre mesure. Carradine, en effet, souhaita souvent pouvoir brûler le négatif du film de ses propres mains !
Le second, **Jesse James Meets Frankenstein's Daughter**, montre la petite fille de Frankenstein reprenant les expériences de grand papa les soirs d'orage, et tentant de placer à toute force le cerveau d'un humain dans le corps d'un autre. Ceci sans grand succès, d'autant que son assistant de frère, timoré et moyennement motivé, injecte sournoisement du poison aux pauvres cobayes, ce qui précipite évidemment ses échecs. A chaque fois, la sœurette, décontenancée, va vérifier dans le livre de grand père si elle n'aurait pas commis une erreur quelconque. Elle réussira enfin avec le vigoureux copain de Jesse James, qu'elle se met, sous le coup de l'émotion, à appeler Igor, en bonne fervente des grands films classiques. L'atavisme, sans doute...
Fort bien réalisés, ces deux films représentent le contrepoint logique de moult productions irrévérencieuses et doucement provocatrices, en ce sens qu'elles échappent sans cesse aux normes, tant leur auteur, semble-t-il, ne les a jamais vraiment prises au sérieux lui-même.
Spécialiste des tournages rapides (entre deux jours et deux semaines, suivant les productions), et surnommé parfois "The one-shot Beaudine", sous prétexte qu'il répugnait toujours à tourner une seconde prise, William Beaudine filme utile et accepte toutes les tâches, valorisantes ou non. Pas étonnant dès lors si sa filmographie accuse davantage de ratages que d'honorables productions.
William Beaudine est de la race de ces artisans qui fabriquent à la chaîne sans prendre le temps de se retourner jamais sur leur besogne. D'autres, plus critiques, l'ont fait pour lui, avec toute leur suffisance et leur sacro-saint concept artistique. Mais Beaudine ne fait pas de l'art, il se contente de faire du cinéma.

FILMOGRAPHIE

1940 Condemned Men
1942 Living Ghost
Phantom Killer
Professor Creeps
1943 The Ape Man
Ghost on the Loose
The Mystery of the 13th Guest
1944 Ghost Crazy/Crazy Knights
Voodoo Man
1946 Face of Marble
Mr. Hex
Spook Busters
1948 The Feathered Serpent (Charlie Chan à Mexico)
Smuggler's Cove
1951 Ghost Chasers
1952 No Holds Barred
Hold that Line
Fight that Ghost
Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla
1953 Jalopy
1954 Paris Play Boys
1958 Up in Smoke
1965 Billy the Kid Vs. Dracula
Jesse James Meets Frankenstein's Daughter

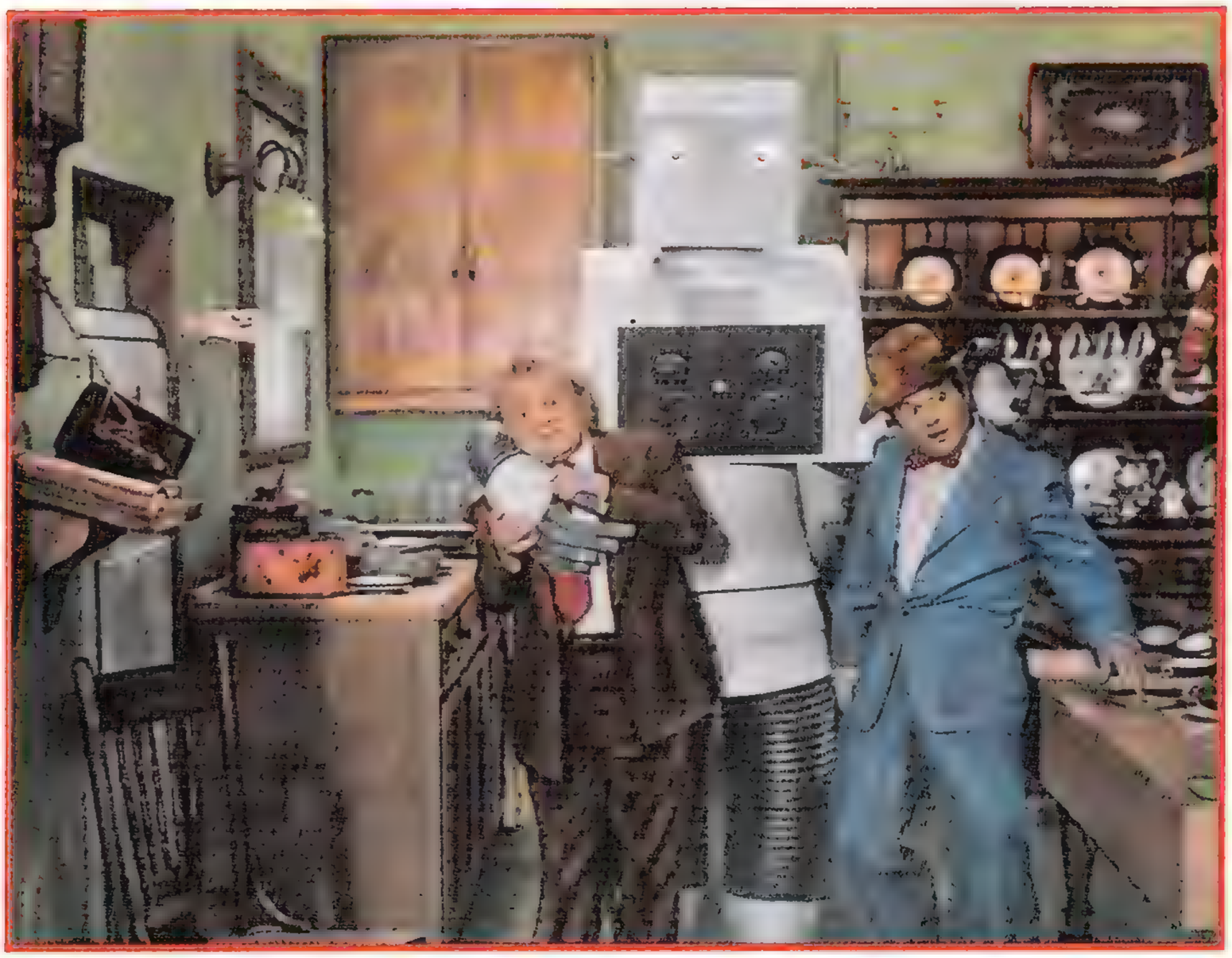
Edward BERNDS

***Venu de la radio, il entre à la* Columbia *dans les années trente où il signe tour à tour courts et longs métrages pour les burlesques de la maison. A partir de 1954, il va entreprendre une série de films de science-fiction comptant parmi les plus réjouissants jamais tournés.* Au dizième degré, bien entendu...**

1911

Edward Bernds, dans ses premiers longs métrages, prend la relève sur la série des *Blondie*, films avec Arthur Lake et Penny Singleton, tirée du personnage de comic créé par Chic Young. Puis, il poursuit avec celle des *Bowery Boys*, troupe de comiques à la pantomime speedée assez souvent aux prises avec quelques éléments fantastiques. Anciennement appelés les *East Side Kids*, les *Little Touch Guys*, ou bien encore les *Dead End Kids*, l'équipe des *Bowery Boys* se compose, en principe, de Huntz Hall et de Leo Gorcey, auxquels se joignent de nombreux autres habitués, au hasard des tournages. Bernds les dirige dans **The Bowery Boys Meet the Monsters**, une comédie à base de maison hantée, gorille, vampire, robot, plante carnivore et savant fou, ainsi que dans **Bowery to Bagdad**, une farce arabisante, avec génie sortant de la lampe traditionnelle.
En 1961, il passe aux *Trois Stooges*, qu'il dirigea souvent dans des courts métrages, en écrivant parfois leurs scénarios. Question scénarios, ça ne variait guère : Curly joue du trombone à coulisse, et bien sûr la coulisse s'envole aussitôt pour s'enrouler autour du cou de Larry, qui lui balance un coup de clef à molette en retour. Mais il le rate et frappe Moe, derrière lui. Moe tord le nez de Larry, qui mord le pied de Curly, lequel, en battant des bras, se prend dans la tringle à rideaux, etc, etc... Tout cela souligné d'une musique assez "pouêt pouêt" et de bruitages cacophoniques marquant bien les diverses catastrophes et les traditionnels coups sur la tête.
C'est ainsi qu'ils tournent ensemble deux longs métrages. **The Three Stooges Meets Hercule**, où nos héros remontent le temps et rencontrent Hercule (en fait, un fanfaron), mais aussi Achille et Ulysse. Et **The Three Stooges in Orbit** où, cette fois, ils sauvent des mains de Martiens assez rigolos l'invention excentrique d'un savant pas très net. Deux trames assez folles pour qu'éclate tout le burlesque échevelé de notre trio de clowns sado-masos. Malgré toutes ces divertissantes gourmandises, les amateurs trouveront généralement ses films de SF encore plus drôles, même s'il s'agit le plus souvent de comique involontaire.
World Without End annonce **La Planète des Singes** avec ces astronautes retournant sur une Terre post-apocalyptique et luttant contre mutants et araignée géante, sans oublier d'imiter au passage le succès "Cormanien"

Les amazones guerrières et leur gros engin, dans QUEEN OF OUTER SPACE



Le look franchement destroy, et proche des sérials des années trente, du robot de THE BOWERY BOYS MEET THE MONSTERS.

de l'année précédente, **The Day the World Ended**. Pour les amateurs de références, on peut aussi signaler une parenté flagrante avec *La Machine à Explorer le Temps* (le livre), au point que les héritiers d'H.G. Wells crurent bon d'intenter une action en justice.

Space Master X7 évoque, lui, **Le Monstre** de Val Guest, la première aventure de Quatermass au grand écran. **Return of the Fly** est la séquelle lourdingue et morale de **La Mouche Noire**, tandis que **Valley of the Dragons** reprend des plans d'effets spéciaux de **Tumak, le Fils de la Jungle** (**One Million B.C.**, 1940) et l'araignée de **World Without End** pour illustrer une nouvelle de Jules Verne.

Mais c'est surtout avec **Queen of Outer Space** qu'Edward Bernds frappe très fort. De beaux Américains, aux uniformes tout pimpants (et tout droit sortis de **Planète Interdite**) débarquent sur Venus et rencontrent une civilisation d'amazones ayant tué ou relégué dans une prison de l'espace leurs congénères masculins. Bernds se mêle ici de dénoncer les dangers de la science en

La malheureuse victime d'une non moins malheureuse expérience : RETURN OF THE FLY.

Les trois Stooges (à gauche) et les deux Martiens de THE THREE STOOGES IN ORBIT.

L'une des curieuses créatures du monde sauvage de VALLEY OF THE DRAGONS.

nous montrant les dirigeantes vénusiennes porteuses d'un masque dissimulant sur leur visage les ravages d'un affrontement nucléaire. La tendance déjà très "opérette de l'espace" éclate lorsque le final triomphant démasque, aux deux sens du terme, ces dirigeantes, qui projetaient la destruction de notre planète, tandis que l'équipage ramène sur terre les autres amazones prestement

converties aux délices de l'American Way of Life. Tant de bons sentiments et de propagande patriotique achèvent, en principe, les plus insensibles des spectateurs.

Que ce soit dans le comique ou dans le space-opéra, Bernds nous fait toujours cruellement sentir le manque de finesse de son propos, et sa démarche, uniquement commerciale, manque singulièrement de rigueur. Il est de fait qu'il n'a pas son égal pour faire surgir des scènes mélodramatiques là où on l'attendait le moins (**World Without End** ou **Queen of Outer Space**, notamment) tout en martelant puissamment ses effets dès qu'il est censé se passer quelque chose. Procédés bien lourds pour un panel de spectateurs bien nigauds. Bernds est de la race des tâcherons pas doués appelés à très mal vieillir.

FILMOGRAPHIE

1954 The Bowery Boys Meet the Monsters
1955 Bowery to Bagdad
1956 World Without End
1958 Queen of Outer Space
Space Master X7
1959 Return of the Fly
1961 Valley of the Dragons/ Prehistoric Valley
1962 The Three Stooges Meet Hercule (Les Trois Stooges contre Hercule)
The Three Stooges in Orbit

Paul BLAISDELL

Maquilleur, concepteur de masques et de costumes, acteur à l'occasion, et ne détestant pas revêtir la panoplie des monstres qu'il élabore, Paul Blaisdell laisse le souvenir d'un artiste laborieux, mais rapide, à l'imagination fertile et au design terrassant.

1929

Paul Blaisdell naît en 1929 et débute professionnellement comme illustrateur ou directeur artistique de diverses revues, dont *Spaceway*, justement un magazine de science-fiction. Il effectue ses débuts au cinéma sous la férule, terrible, de Roger Corman, lequel se démène en pleine production du **Beast with one Million Eyes**, de Paul Kramasky. Jusqu'ici l'équipe a tout prévu, sauf la bête en question et, bref, tout le monde est bien embêté. C'est alors que quelqu'un conseille à Corman d'appeler Ray Harryhausen, le grand spécialiste.
- "*Quoi, mais ce gars va me prendre 10.000 dollars par tentacule, si je signe avec lui !*" s'écrie alors Corman. (Encore heureux qu'il n'ait pas compté ça "à l'œil"...).
Patient, on lui parle d'un second artiste, moins cher, mais hélas encore trop cher. "*Bon, combien voulez-vous mettre pour cette créature ?*" lui demande-t-on. "*Ben, 200 dollars !*" réplique le producteur...
Même un débutant comme Blaisdell trouve qu'il envoie un peu loin le bouchon, et les deux hommes se mettront finalement d'accord sur 200 dollars pour le concept et 200 autres dollars pour le matériel. Vous pouvez compter, même en argent de 1955, cela ne fait toujours pas grand chose...

L'Alien méchant (!) de
IT CONQUERED THE WORLD

Bien que l'affiche adopte ce look d'une bête aux yeux multiples, Paul Blaisdell n'en retiendra que deux, l'astuce consistant à prétendre que cette créature extraterrestre, investissant les corps qu'elle rencontre, voit dorénavant à travers tous les yeux qu'elle domine. On se rassure, ou on se justifie, comme on peut.
Blaisdell n'en finit pas pour autant avec Corman avec qui il travaille encore sur **Not of this Earth**, confectionnant pour l'occasion un animal curieux, tenant à la fois de la chauve-souris et du parapluie volant. Pour **The Day the World Ended**, il joue lui-même le monstre mutant, conçu par lui, sans la moindre expérience du travail d'acteur, la production d'*AIP* considérant une fois pour toute qu'il est plus pratique et moins onéreux que le concepteur se charge des deux boulots. Evidemment les séquences ne manquent pas de charme, d'autant que l'apparence du mutant atteint des sommets burlesques. Dans le doute, l'héroïne hurle d'épouvante à chaque fois que celui-ci entre dans le champ. C'est toujours ça de pris...
Corman toujours, avec **It Conquered the World**, où il exécute sans doute le chef-d'œuvre de sa carrière dans la construction de ce Vénusien conique à face de concombre. Blaisdell concède volontiers que son look prêtait un peu à sourire, mais il se défend, arguant du fait que l'aspect physique correspondait en quelque sorte à ce qu'on pouvait attendre des conditions de vie climatiques d'une planète comme Vénus.
En bref, sur une terre où la chaleur et l'humidité règnent, il faut s'attendre à ce que ce style de cucurbitacée se reproduise assez bien (on exagère à peine...). De toute façon, et en dernière instance, Blaisdell rejette entièrement la responsabilité de l'apparence de l'Alien sur la pusillanimité des producteurs.
Paul Blaisdell pensait bien que la créature ne devrait pas trop bouger, mais un manque d'éclairage intempestif fit qu'il fallut faire évoluer l'animal en extérieurs, et là les choses se compliquèrent. Blaisdell utilisa alors les roulettes qui servaient à véhiculer l'animal d'une scène à l'autre, reproduisant là une démarche singulière et ne manquant pas de pittoresque. On peut d'ailleurs en apercevoir un échantillon dans la séquence pré-générique du récent **Elvira, Maitresse des Ténèbres**.
L'anecdote de l'héroïne avisant le concombre en lui criant "*Ah c'est toi, le monstre venu de l'espace qui veut tous nous assassiner, tiens, prends ça !*", tout en lui décochant un grand coup de talon n'a, hélas, pas été confirmée. Mais je compte effectuer des recherches...
Les dirigeants de *AIP* lui demandent ensuite un nouveau costume pour le **The She Creature** qu'ils s'apprêtent à tourner (évidemment très émus par les succès soudain

Les Martiens de INVASION OF THE SAUCER MEN avec, envers du décor, l'acteur nain en train d'enfiler son costume.

L'Extraterrestre belliqueux de IT ! THE TERROR FROM BEYOND SPACE

au box-office d'une certaine **Créature du Lac Noir**). L'idée de départ consistait en une créature composite tenant à la fois du félin, de l'animal préhistorique et du monstre marin, compte-tenu qu'il devait aussi posséder une énorme queue traînant par terre et donner l'impression qu'elle était bien du genre féminin (la créature, pas la queue). Pas facile, en fait, mais Blaisdell relève le défi et ajoute encore quelques griffes, écailles, ergots et cornes à l'animal, pour le coup passablement surchargé.
Il réutilisera pourtant trois fois ce costume, pour le mieux rentabiliser, et surtout gagner un temps considéré comme précieux par les producteurs. C'est ainsi qu'il va lui enlever divers appendices, puis lui ajouter une robe et une perruque, de façon à la transformer en la femme-vaudou de... **Voodoo Woman**. Ou la resservir dans **How to Make a Monster**, en compagnie de divers autres masques. Ou bien encore mobiliser cette... dépouille, pourrait-on dire, dans le comique **The Ghost of Dragstrip Hollow**, où une bande de jeunes investit une vieille maison hantée pour la fête d'Halloween.
Entretemps, il aura encore conçu les gnomes martiens de **Invasion of the Saucer Men**, pour Edward L. Cahn, où la touche particulière des envahisseurs va faire évoluer progressivement un film, prévu sérieux au départ, en comédie science fictionnelle. Les producteurs, conscients du danger encouru, ayant eux-mêmes finement changé

Les guêpes grandeur nature avec plein de poils au nez de MONSTER FROM GREEN HELL.

leurs plans en cours de route.
Il épaule à l'occasion cet autre spécialiste des effets spéciaux, Bert I. Gordon, sur ses **Fantastique Homme Colosse** et **Attack of the Puppet People**, élaborant principalement des objets gigantesques ou minuscules, à l'échelle de géants ou, au contraire, d'homoncules. On lui doit notamment cette seringue énorme avec laquelle on poursuit l'homme colosse en question.

Le loup-garou et le monstre de Frankenstein de HOW TO MAKE A MONSTER

Sur **The Cat Girl**, il sauve carrément le film. Appelé d'urgence le vendredi soir, il promet un masque de femme-chat pour le lundi matin, et il tient parole.
Avec **Monster from the Green Hell** et **The Spider**, il contribue à l'effort de guerre national sur le terrain fertile des insectes géants.
Pour **It, the Terror from Beyond Space**, un savoureux huis-clos précurseur du fameux **Alien**, il conçoit la bête jouée par Ray Corrigan, jusque là spécialiste des rôles de singes en habit de fourrure.
Comme on le voit, il s'agit d'une carrière très concentrée dans le temps, et rayonnant dans tous les genres, où son travail, rarement reconnu, a pourtant marqué cette folle décennie des années cinquante braquée sur les monstres en cavale et les Martiens envahisseurs. Plus tard, les effigies et les masques de ses créatures se vendront comme des petits pains, et certains de ses films seront devenus des objets de culte.
Dans **The Ghost of Dragstrip Hollow**, film prémonitoire s'il en est, il ôte finalement son costume pour révéler à la fois son vrai visage et les motivations de son personnage dans le film : un maquilleur spécialiste de l'horreur, fort dépité de se retrouver au chômage, car on ne tourne plus ce genre de productions.
Chômage, disions nous ? On y arrive lorsque Corman, encore lui, refuse de lui confier la tâche de fignoler les sangsues voraces de sa prochaine production, **Attack of the Giant Leeches**. Ah oui, la raison ? Paul Blaisdell, en sept ans de carrière, était déjà devenu trop cher. La boucle est bouclée...

FILMOGRAPHIE

1955 Beast with one Million Eyes
1956 The She Creature
Not of this Earth
It Conquered the World
The Undead
The Day the World Ended
Voodoo Woman
1957 From Hell it Came
Amazing Colossal Man (Le Fantastique Homme Colosse)
Invasion of the Saucer Men
Cat Girl
Monster from Green Hell
1958 It ! The Terror from Beyond Space
The Spider
How to Make a Monster
Attack of the Puppet People
1959 The Ghost of Dragstrip Hollow
1962 The Cliff Monster

PANORAMIC PRODUCTION

ANNE
BANCROFT

CAMERON
MITCHELL

LEE J.
COBB

PANIQUE SUR LA VILLE

Technicolor

GORILLA AT LARGE

Production
ROBERT L. JACKS · HARMON JONES

Mise en Scène

d'après LEONARD PRASKINS et BARNEY SLATER

DISTRIBUÉ PAR

20th CENTURY FOX

PANIEK OVER DE STAD

Imp. L. & H. VERSTEEGEN Bruxelles

Ils sont dingues... Ils sont moches... et en plus ils reviennent:

THE

CRAIGNOS MONSTERS

PART TWO

En Guest-Star, les inévitables monstres de THE OUTER LIMITS

IT CONQUERED THE WORLD

1956. U.S.A. De Roger Corman. Avec Peter Graves, Beverly Garland et Lee Van Cleef

Ne cherchez plus, l'alien le plus ringue de toute la galaxie, c'est lui! Et pourtant Corman avait déjà fait fort avec ses crabes mutants du précédent numéro.
Cette chose d'aspect conique (conique aussi, oui) débarque de Vénus car un savant (Lee Van Cleef!) lui envoie des messages depuis la Terre. On note le relent d'anti-communisme qui baigne presque tout le cinéma de SF de cette période: le scientifique fraternise avec l'envahisseur car il croit cette invasion profitable à l'humanité.
Pourtant le vénusien (sous le chapiteau c'est le grand créateur de monstres Paul Blaisdell) ne plaisante pas: il a une façon de s'emparer de l'esprit des gens en leur lançant à la tête des chauve-souris qui fige instantanément les rires dans la gorge. Un parfait méchant, quoi, et un portrait idéal du "Bug Eyed Monster". Un terme forgé tout exprès pour désigner ce genre de monstres indescriptibles sévissant dans les années 50. La morale de l'oeuvre: attention l'ennemi est en nous!

Le retour le plus attendu de la saison, c'était bien sûr celui de nos monstres préférés. Ils piaffent tous d'impatience (vu leur grand âge, certains moins que les autres) et nous sommes ravis de les retrouver, eux les expérimentateurs maladroits. Les victimes de malédiction. Les ceux qui se trompent de fiole lorsqu'ils s'agit de prendre un remède. Les qui se trouvaient là par hasard lorsqu'émanaient des radiations nocives. Les qui sont nés comme ça et que c'est pas leur faute. Les qu'on a construits comme ça et que c'est pas leur faute non plus. Les qui nous ressemblent pas assez. Les qui sont laids. Les qui sont méchants. Et puis ceux qu'ont pris la mauvaise galaxie et qui se retrouvent là tout surpris, et nous encore plus. Les autres aussi qui sont venus expres pour nous faire du mal et que si les Américains n'étaient pas là qu'est-ce qu'on deviendrait? Ceux encore à qui une bombe atomique a servi de réveil (comment ça, y'a plus de tartines?).
Ceux qui sortent d'un cocon, d'un caveau, d'une cornue, d'un oeuf, de la mer, de la jungle, d'une soucoupe ou avec nos petites copines (ce sont les pires).
Ils sont venus, ils sont tous là, pour trouver en ces pages le hâvre de paix auquel ils aspirent. Restez là, les enfants. Vous êtes arrivés, vous êtes ici chez vous.

KILLERS FROM SPACE

1954. U.S.A. De W. Lee Wilder. Avec Peter Graves, Barbara Bestar et James Seay

Attention, cet humanoïde vient de la planète Delta et lui aussi compte bien envahir la Terre avec ses petits copains (attendez votre tour, SVP, c'est occupé). Pour ce faire ils ont fourni un coeur neuf à notre héros de Peter Graves dont ils se font ainsi un complice. Mais lorsque ces abjects parlent de lâcher sur le Monde des reptiles géants, des insectes carnivores et la série des Vendredi 13, notre homme se révoltera et saura lutter pour sauver la patrie. C'est beau!
Côté maquillage: une paire de sourcils, un capuchon, une balle de ping pong coupée en deux pour les yeux, et allons-y.

Toujours THE OUTER LIMITS: Cold Hands, Warm Heart, épisode avec William Shatner

FRANKENSTEIN'S DAUGHTER

(La Fille de Frankenstein)

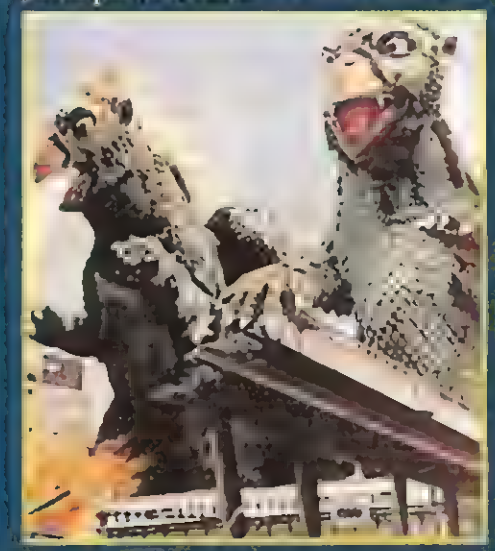
1958. U.S.A. De Richard E. Cunha. Avec Donald Murphy et John Ashley.

L'assistant, descendant des Frankenstein, drogue la nièce de son patron qui devient périodiquement monstrueuse (ce qui ne sert à rien dans l'histoire). Puis, il vole un corps à la morgue et se met à écraser une jeune fille pour lui transplanter son cerveau (il aurait plus vite fait de laisser la fille vivante et de tout laisser tomber, mais enfin, bon...). Donc, voici le résultat de ses travaux dévoilé pour la postérité à nos yeux ébahis. Si, si, c'est bien une jeune fille, vous pouvez y aller.
Cette oeuvre (!), relevant de la tendance "teenagers" de la fin des années 50 (avec les Blood of Dracula, La série des I Was a Teenage... quelque chose...) qui mettait en scène des adolescents confrontés à divers monstres, circula pendant des années dans les circuits spécialisés des Colorado, Brady, Mexico et Midi-Minuit avec les incontournables Décapité Vivant, Monstre au Masque et autre Maîtresses du Dr. Jekyll. Une curiosité anthologique!

(Gamera, le Descendant de Godzilla)
1967. Japon. De H. Noguchi. Avec Tamio Kawaji, Koji Wada et Tatsuya Fuj

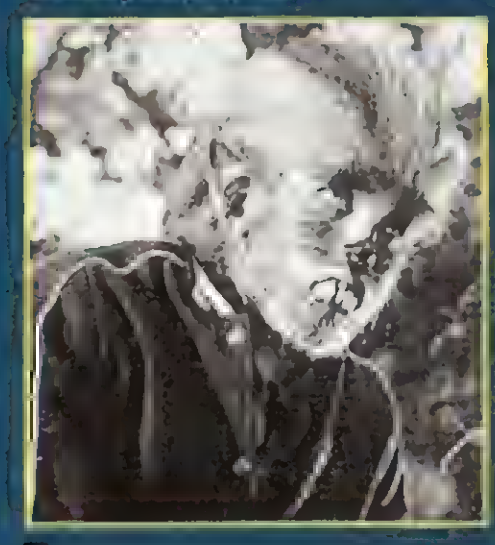
Le film de monstres japonais dans toute sa splendeur. Dans une île lointaine une pieuvre géante casse un œuf d'une tonne et il en sort un monstrueux dinosaure (le genre gros poulet à pas rentrer dans votre four. The Canardos Gallinaced, une espèce très rare).

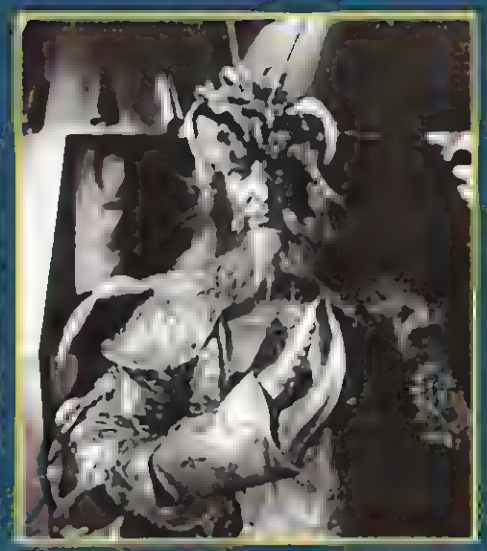
mène le bébé à la civilisation. Le père et la mère, pas contents, protestent et viennent détruire Tokyo. L'aviation peinée ntre-attaque en leur balançant des pichenettes et malgré ça les monstres continuent à casser toutes les jolies maquettes censées représenter la ville. Comprenant enfin que les mastodontes ne contrôlent pas bien leur sens de l'humour, les autorités décident de rendre l'enfant à la famille affligée. On l'a encore échappé belle, surtout vous si vous n'avez pas vu le film...



Michael landon, Whit Bissell, Yvonne Lime.

Monsieur le rédacteur en chef,
Dans votre précédent numéro, vous vous êtes gaussé à bon compt confrère, The Teenage Frankenstein. Or, j'ai vécu moi-même un cas similaire et croyez que cela n'a rien de drôle. Je me transforme en loup-garou, non pas sous l'effet de la pleine lune, mais parce qu'un sombre docteur m'a hypnotisé. Autant le dénoncer tout de suite, il s'agit du Pr. Brendon. Comme ça me prend n'importe quand, et surtout au lycée d'ailleurs, j'ai bien des problèmes. Tonton Mad, que me conseillez-vous?
Signé: The Teenage Werewolf.
De surveiller vos dents, cher ami, elles vont encore rayer le parquet!





(Voyage au Fond des Mers)
1964-68. U.S.A. Série TV en 110 épisodes. De Irwin Allen. Avec Richard Basehart et David Hedison. Episode: The Lobster Man.

Sillonnant toutes les mers du globe, le Seaview, un sous-marin perfectionné, abandonne volontiers sa mission scientifique pour affronter les divers méchants fréquentant les profondeurs (des savants fous, des yétis, des loups-garous, des R.P.R. et jusqu'à des dinosaures!). Comme on le voit: Seaview et Enterprise, même combat, il n'y a que l'élément qui change.
Cet étrange homme-langouste appartient à la quatrième saison (67/68) et représente un extra-terrestre sournois menaçant de détruire le Monde. Moi si j'étais vous, serrerai pas la pince...
Décidément, du crabe au dernier numéro de la langouste aujourd'hui. Pour 20F c'est très raisonnable. Encore merci *Mad Movies*.

(La Guerre des Mondes)
1953. U.S.A. De Byron Haskin. Avec Gene Barry, Anne Robinson et Henry Brendon.

Inspirées par le célèbre roman de H.G. Wells, des soucoupes volantes martiennes se posent sur le sol américain (Wells préférait l'Angleterre, mais enfin bon) et menacent de conquérir la Terre. Heureusement ces invincibles monstres se verront décimés par des germes terriens placés là bien évidemment par la main de Dieu (qui d'autre?).
Violence et mysticisme pompeux font ici bon ménage dans ce très inquiétant pamphlet philosophique que Byron Haskin ramène aux dimensions réductrices du cataclysme divin. Le Martien très furtivement entrevu nous renvoie l'image d'un membre très éminent de notre confrérie des "craignos". Hello mec, bienvenue au Club!

(Le Secret du Lac Salé)
1957. U.S.A. De Arnold Laven. Avec Holt, Audrey Dalton et Casey Adams

la chenille qui

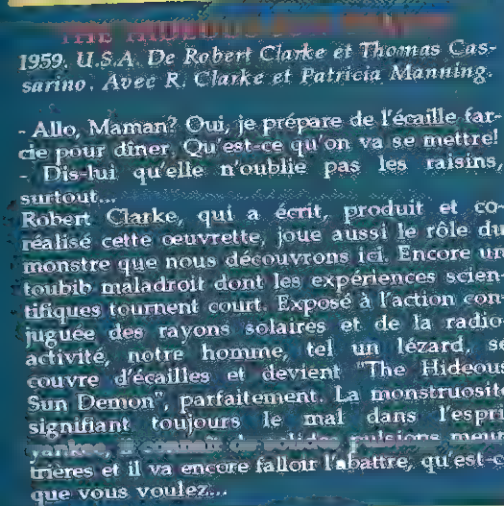
Heureusement, le beau commandant saura nouer une idylle avec une belle autochtone d'une main, tout en se débarrassant du monstre de l'autre (ou le contraire, je ne sais plus). Bref, un virtuose...

1962. Japon. De Inoshiro Hon . Avec Yumi et Jelly Itoh Kenji Sahara et Kyoto Kagawa.

Dans notre série Japon à la découverte des grandes mites", voici aujourd'hui: Mothra. Il s'agit d'une chenille (celle qui l'air de se battre contre la Tour Eiffel) récemment éclose d'un œuf gardé par un peuple de lilliputiens. Mais une expédition débarquant dans l'île (air connu) enlève deux jeunes filles pour les exhiber comme des phénomènes. La larve devient mite et va détruire Tokyo jusqu'à ce qu'on finisse par libérer ses deux gardiennes. Et tout le monde rentrera bien content dans son île (c'est tout comme d'habitude, quoi!).
Euh, dis Monsieur Météo, on reconstruit Tokyo maintenant où tu nous prévois encore une tempête de monstres force 6 pour la quinzaine à venir?

1956. U.S.A. De Edward L. Cahn. Avec Chester Morris, Marla English et Tom Conway.

Le concepteur du design de la créature (Paul Blaisdell) n'a pas craint une seconde de revêtir lui-même le costume de ce monstre à écailles (kaï, kaï, kaï...) et on le félicite. Le Pr. Lombardi, un hypnotiseur réputé qui n'en finit plus de prédire des meurtres, utilise une charmante jeune fille comme médium. Il parvient à la faire régresser jusqu'à une période antédiluvienne où elle se dédouble en cette chose farouche représentant en fait sa forme primitive.
Le costume un peu surchargé du monstre (bonjour, ici Antenne 2) pouvant nuire à la crédibilité de cette émouvante fable sur les origines de la vie, le réalisateur ne le montre que dans la pénombre, gagnant ainsi en émotion ce qu'il aurait pu perdre en ridicule. Mais ne quittez pas l'écoute, nous le retrouvons tout de suite. A vous la pub...



1959. U.S.A. De Robert Clarke et Thomas Cassarino. Avec R. Clarke et Patricia Manning.

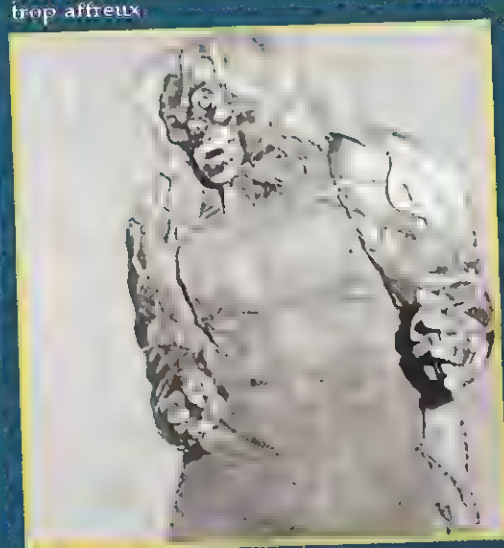
- Allo, Maman? Oui, je prépare de l'écaille farcie pour dîner. Qu'est-ce qu'on va se mettre!
- Dis-lui qu'elle n'oublie pas les raisins, surtout...
Robert Clarke, qui a écrit, produit et coréalisé cette œuvrette, joue aussi le rôle du monstre que nous découvrons ici. Encore un toubib maladroit dont les expériences scientifiques tournent court. Exposé à l'action conjuguée des rayons solaires et de la radioactivité, notre homme, tel un lézard, se couvre d'écailles et devient "The Hideous Sun Demon", parfaitement. La monstruosité signifiant toujours le mal dans l'esprit yankee, il connaît de pénibles pulsions meurtrières et il va encore falloir l'abattre, qu'est-ce que vous voulez....

1947. U.S.A. De Harry L. Fraser. Avec Ray Corrigan et Lorraine Fraser.

Décidément, le racisme montre son vilain nez partout. Voici un gorille nommé (blanc) qui se voit mis au ban de sa race sous prétexte qu'en principe les gorilles sont noirs (prétexte fallacieux à mon avis: s'ils se lavaient plus souvent, les gorilles seraient peut-être plus blancs que nous, qui sait?). Bref du coup la bête n'est pas contente.
Tel était l'argument de ce film, qui suivait la trace des **White Pongo** et **Nabonga** tournés deux ans plus tôt par le très ringard Sam Newfield, et qui se permettait en outre d'utiliser des séquences entières d'un **Perils of the Jungle** datant cette fois d'une vingtaine d'années. Est-ce vraiment possible? Oui, avec Harry Fraser (déjà auteur d'un fauché **Jungle Man** en 1941), tout paraît hélas possible.

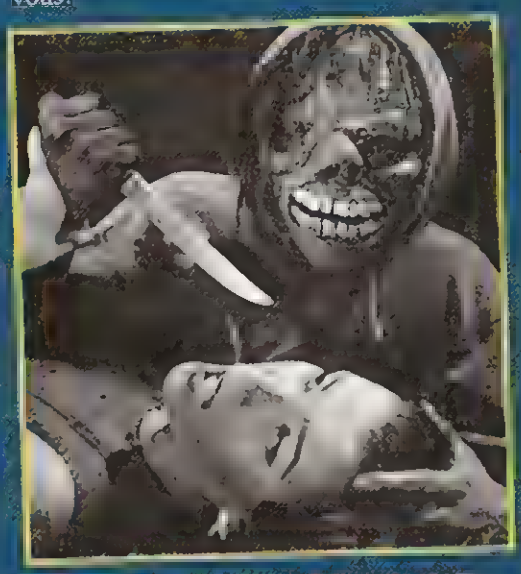
1957. U.S.A. De Edward L. Cahn. Avec Marla English, Tom Conway et Lance Fuller.

Edward L. Cahn, un habitué désormais, utilise quelques restes de son **The She-Creature** réalisé l'année précédente pour nous offrir ce truc assez incroyable.
Comparons en effet les deux monstres (les deux photos de cette colonne) et nous pouvons remarquer que le corps est identique, on a seulement ôté les cornes, les antennes, les arcades sourcilières, puis rajouté une perruque blonde, une robe en sac à patates et le tour est joué (au spectateur bien sûr...). Economique, non?
Quant au scénario, il y est question d'un scientifique transformant des jeunes femmes en esclaves obéissantes en pleine jungle et soudain, qu'est-ce qui apparaît à nos yeux incrédules? Ah non, arrêtez tout, c'est trop affreux.



1958. Mexique. De Rafael Baledon. Avec Abel Salazar, Martha Roth et Henry Rambal.

Un homme a vendu son âme au diable en échange de certains dons pianistiques. Hélas, il s'agit d'un marché de dupes car, lorsqu'il joue du Tchaïkovsky, il se met à se transformer en cette sorte de loup-garou encore assez folklorique, mais qui tue tout de même le monde avec une bonne volonté méritoire. Comment? Il n'a qu'à jouer autre chose et il sera guéri? Ah ben avec vous, il n'y aurait plus de film, alors. Et qu'est-ce que vont manger les producteurs, d'après vous?



1963. Angleterre. De Dennis Steckler. Avec Cash Elagg, Atlas King et Carolyn Brandt.

Le titre complet de ce film a nourri une génération de pigistes payés au feuillet. Jugez plutôt: **The Incredibly Strange Creatures who stopped Living and Became Crazy Mixed-up Zombies** - on respire... on souffle... - qui pourrait se traduire par quelque chose comme "Autant en emportent les trois mousquetaires dans le couffin de la rivière Kwaï trois fois", ou quelque chose d'approchant.
Le scénario conte l'histoire divertissante d'une diseuse de bonne aventure défigurant ses clients à l'acide pour conserver les plus moches dans sa cave. Surprise, ils vont s'échapper pour devenir "ces étranges créatures incroyables qui cessent de vivre et deviennent dingues en se transformant en zombies" (ça y est, on a retrouvé le titre). Messieurs les jurés, pour le maquillage, on attend vos notes! Comment ça, zéro?

SEDDOK, L'EREDE DI SATANA

(Le Monstre au Masque)

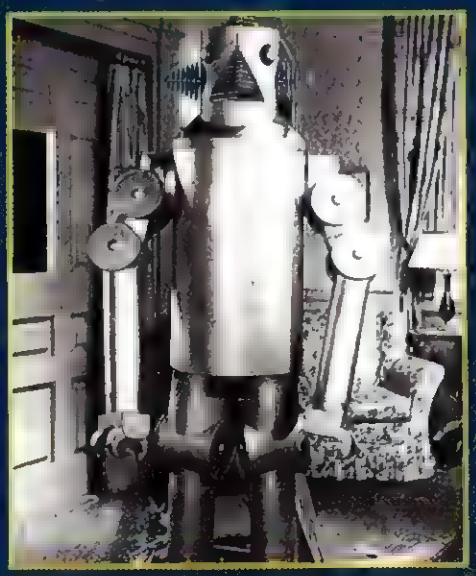
1961. Italie. De Anton Giulio Majano. Avec Alberto Lupo, Suzanne Loret et S. Fantoni.

Le Dr. Lewyn s'occupe de tissus cellulaires. Il soigne une jeune fille défigurée, mais seules certaines glandes prélevées sur des femmes vivantes pourraient la guérir.
Comme il a un peu la trouille d'aller tuer ces patientes involontaires, il utilise un sérum le transformant en ce monstre assez glauque. Un gorille ayant eu la bonne idée de s'échapper d'un zoo, on lui colle les crimes sur le dos, ce qui ne tombe pas trop mal.
Une fois guérie, la jeune fille aura pourtant l'audace de se soustraire à ses avances (pas à celles du gorille, à celles du toubib. Essayez de suivre ou j'arrête tout). A partir de là rien ne va plus: le fiancé de la fille revient, la police fait irruption et le savant sera abattu par son serviteur. Y'a des jours comme ça...

BLOOD OF DRACULA

1957. U.S.A. De Herbert Lee Strock. Avec Sandra Harrison et Louise Lewis.

Maître es-ringardise, Strock nous balance son chef-d'œuvre dont la particularité consiste à ne pas mettre en scène le Dracula en question. C'était ça l'idée forte!
Nancy accepte de servir de cobaye (on aime tous les films de cobayes...) à son prof de chimie. Mais la malheureuse va alors se transformer périodiquement en ce que vous voyez actuellement sur vos écrans: un monstre suçant nuitamment le sang de ses victimes. Puis, prenant conscience de son état, elle se retournera contre son bourreau.
Film pour jeunes, avec des jeunes, flattant les jeunes. Seul le producteur n'est pas jeune, mais lui il est malin.



THE VANISHING SHADOW

1934. U.S.A. Serial de Louis Friedlander (Lew Landers). Avec Onslow Stevens.

Un joyau, une synthèse, la pièce maîtresse de ce musée, la justification même du dossier "Craignos Monsters", la voilà.
Au moment de publier un tel document, j'ai connu le doute: ne va-t-il pas nuire au sérieux de mon exposé? Mais l'information prime avant tout et le Monde doit savoir.
Ce robot fou constitue l'un des instruments de vengeance d'un aventurier dont le père fut la victime d'une campagne de dénigrement de la part d'un homme politique dont il aime la fille. Cornélien, non? (n'hésitez pas à relire si vous n'avez pas tout compris). Heureusement, les affaires ont douze épisodes pour s'arranger.
On a beau être en 1934, le robot fait tout de même très mal (n'hésitez pas à revoir la photo si vous doutez toujours).

TARANTULA

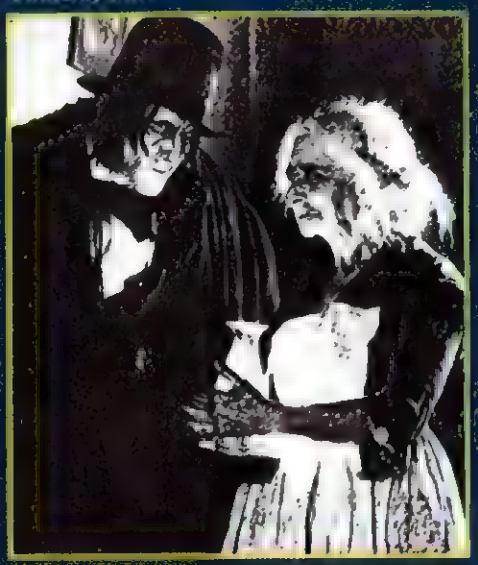
1955. U.S.A. De Jack Arnold. Avec John Agar, Mara Corday et Lee G. Carroll.

Avec **Tarantula**, nous abordons le thème des insectes géants qui proliférèrent joyeusement après le **Them** de Gordon Douglas (1954) où des fourmis de deux mètres, victimes de radiations, menaçaient la ville.
Le Pr. Demeer travaille sur un sérum visant à accroître la taille des animaux domestiques, ce qui résoudrait bien des problèmes alimentaires (une cuisse de grenouille se change en gigot pour huit et celui qui se tape une douzaine d'escargots ne mange plus pendant trois mois. Quelle économie!). Hélas, une tarantule traitée s'échappe et va semer la panique dans les environs avant qu'on ne finisse par lui lancer une grosse bombe sur la figure (ou ce qui lui en tient lieu). Pour la petite histoire, le lanceur de bombes/aviateur, c'était Clint Eastwood.

DR. JEKYLL AND MR. HYDE

1920. U.S.A. De John Stuart Robertson. Avec John Barrymore, Nita Naldi et C. Lane.

C'est ici le grand acteur John Barrymore qui jouait le double rôle de Jekyll/Hyde dans cette production Paramount tournée en 1920.
Quand le cinéma muet se voulait sardonique cela donnait toujours d'inquiétants résultats. Le carton disait "Oui, c'est affreux", et l'image suivante montrait que, décidément, c'était bien aussi affreux qu'on le prétendait. Ce qui fascine avec le muet c'est qu'on pouvait aussi changer les cartons et atteindre ainsi une toute nouvelle dimension. Essayons avec la scène ci-dessous, par exemple:
- Mais dites-moi Mary, qu'est-ce que vous avez encore fait à manger que ça schlingue jusqu'ici?
- Oh lui, hé? De toute façon ça sera toujours assez bon pour la sale gueule à Monsieur! Sublime, non?

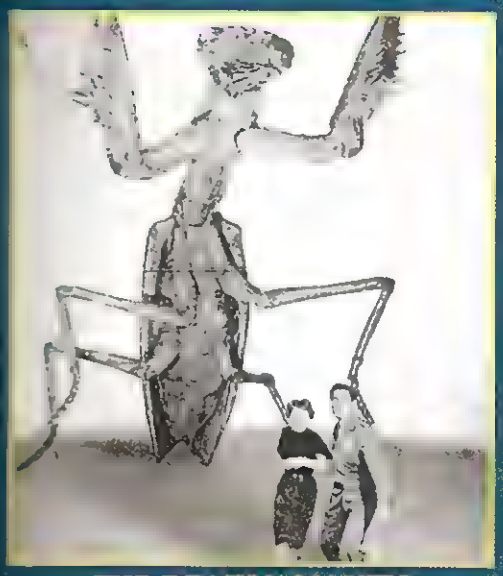


THE REPTILE

(La Femme Reptile)

1965. Angleterre. De John Gilling. Avec Noël Wilman et Jennifer Daniel.

Cette figure à la mord-moi le cou est issue du film pas si mauvais que ça de John Gilling, quand la Hammer brillait encore de ses derniers feux, après la série de classiques tournée par Terence Fisher.
Suite à la mort affreuse d'un parent, un couple vient s'installer dans sa maison en Cornouailles. Il s'aperçoivent très vite que le village vit dans la terreur, car on n'en finit plus de retrouver des victimes, le visage noirci et portant au cou la trace d'une horrible morsure. Nos héros vont-ils découvrir le coupable, s'agit-il d'une bête, d'un vampire? (ceux qui ont lu le titre et regardé la photo n'ont pas le droit de jouer).



THE DEADLY MANTIS

(La Chose Surgit des Ténèbres)

1957. U.S.A. De Nathan Juran. Avec Craig Stevens, Alix Tilton et Paul Smith.

Voici la vilaine bête en question qu'un tremblement de Terre vient tout juste de libérer des glaces où elle hibernait.
Imaginée dans la foulée des films de propagande pour la défense américaine en cette période de guerre froide, cette "chose" représente une mante religieuse (à ne surtout pas confondre avec l'amante religieuse, alias "la belle encore nette mais ça ne va pas durer"...) dont va se débarrasser à grand bruit la fière aviation yankee. A qui le tour?
Le monde entier comprit d'ailleurs très bien cet avertissement péremptoire puisqu'à aucun jour plus une seule mante religieuse géante n'a osé réattaquer les Etats-Unis. Non, mais alors!

GUILALAH

(Itoka, le Monstre des Galaxies)

1968. Japon. De Kazui Nihonmatsu. Avec Eiji Okada et Peggy Neal (une espionne...).

Guilalah n'est autre qu'une semence intergalactique tombée sur Mars et que ramènent chez eux des astronautes japonais.
Prenant vie sous la forme de ce que vos yeux osent vous montrer, Gui l'an neuf se nourrit d'énergie, épuisant ainsi toutes les mines et la bonne volonté des militaires.
Ils ont beau le torpiller, peine perdue, le vilain Tralala leur jappe au nez (un comble!).
Heureusement, les scientifiques trouvent une matière (genre Kryptonite pour Superman) qui viendra enfin à bout du terrible Guilalah. Profitant d'un arrêt de jeu, les Japonais le renvoient dans l'espace, réduit à son état primitif de substance blanchâtre, ceci en tendant très fort l'orbite autour de la Terre. Finalement c'est assez dégueulasse...

THE WOLF MAN

1941. U.S.A. De George Waggner. Avec Lon Chaney Jr, Bela Lugosi, E. Ankers, C. Rains.

Ce film permit à l'*Universal* de créer un nouveau mythe, Larry Talbot, le loup-garou, qui revint quatre autres fois tout au long des années 40 (**Frankenstein Meets the Wolf Man, House of Dracula, House of Frankenstein et Abbott and Costello Meet Frankenstein**) et qui fut toujours interprété, chose rare, par Lon Chaney Jr.
Notre héros n'a pas de chance. En effet, une étrange malédiction le poursuit à cause d'une morsure de loup: lorsque vient la pleine lune, il lui tombe soudain toutes sortes de produits de maquillage sur la figure qui le transforment ainsi en un monstre griffu et velu.
Ici la vilaine bête emporte la ravissante Evelyne Ankers pour se consoler. Hélas ce n'est qu'une pose publicitaire et justement nous en parlons tout de suite. Pub, météo, pub, Tapis vert, pub et je reviens immédiatement.

THE VAMPIRE

1957. U.S.A. De Paul Landres. Avec John Beal, Coleen Gray et Kenneth Tobey.

Le vampire en question concerne plutôt un savant expérimentant une potion qui va le rendre très monstrueux. Quoique...
La scène du monstre emportant l'héroïne dans ses bras est une des constantes d'un certain cinéma fantastique aujourd'hui surranné (nous dirons caduc, pour parler mode).
Comparons les deux scènes: même expression censément terrifiante du vilain, même évanouissement de la victime, déshabillé suggestif (pour l'époque), main à la traîne et chevelure en cascade. Pas de doute c'est très beau et on croirait que les monstres vont se mettre à parler:
- Alors tu la prends ta photo, Ducon, c'est qu'elle est pas légère la meuf? Ah et puis zut, je laisse tomber, tien.

FLASH GORDON

1936. U.S.A. Serial de Frederick Stephani avec Buster Crabbe et Jean Rogers.

Flash Gordon et la ravissante Dale Arden (d'où la célèbre expression "j'ai la dale" quand vraiment on n'en peut plus!) rencontrent le Pr. Zarkov et finissent par partir avec lui sur la planète Mongo.
Le brave Flash en verra de toutes les couleurs et devra notamment affronter des hommes-singes aussi cocasses que belliqueux. Pour ceux qui auraient regardé le cliché trop furtivement, précisons qu'il ne dansent pas le tango mais sont en train de se battre. On n'est pas là pour rigoler.
Nous tiendrons nos chers lecteurs au courant de la suite des événements et de l'issue du match.

FRANKENSTEIN

1910. U.S.A. De J. Searle Dawley. Avec Charles Ogle, Augustus Phillips et Mary Fuller.

Nous allons reprendre notre calme et finir en beauté avec ce document unique et impressionnant puisqu'il nous dévoile la première illustration du mythe de Frankenstein à l'écran. Un look ravageur qui n'apparaît pas si éloigné que ça de la créature incarnée 20 ans plus tard par Boris Karloff.
Un étudiant quitte son père et sa fiancée, il veut poursuivre ses études et découvrir le secret de la vie. Il crée un être parfait (?) mais qui va vivre intensément en lui, au point de ressentir les mêmes émotions que lui et se confondre avec lui. Quand Frankenstein abandonnera ses recherches pour s'intéresser davantage à sa fiancée, le monstre disparaîtra de lui-même, carrément évaporé.
C'est ce qui arriva hélas à ce film tourné en 1910, aujourd'hui perdu pour toujours.

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

(A suivre... To be continued... et toutes ces sortes de choses)

Larry BUCHANAN

Acteur, puis assistant de George Cukor, Larry Buchanan devient réalisateur en 1960. A partir de 1965, il entreprend les remakes de certains films de science-fiction de l'AIP déjà bien connus pour leur ringardise et leur budget dérisoire. Mauvaise nouvelle : les nouveaux budgets seront encore plus dérisoires.

La très moche créature issue des éprouvettes d'un savant fou. Est-ce vraiment une excuse ? CURSE OF THE SWAMP CREATURE.

Larry Buchanan se fait d'abord connaître par des films dans lesquels il tente de donner sa propre vision des événements à certaines histoires réelles. **The Trial of Lee Oswald** (1964), par exemple, traitant de la mort de l'assassin de Kennedy. Plus tard, il signera même **Down on Us**, où il pense voir derrière les morts de gens comme Hendrix ou Morrison un complot visant à éliminer les rock-stars. Son entourage prétend d'ailleurs qu'il y croit dur comme fer.

Mais c'est en 1965 que Buchanan se signale aux amateurs, lorsqu'il signe avec *AIP* un contrat visant à refaire pour la TV américaine quelques succès bien cheap de la même firme, tournés dans les années cinquante.

Il commence avec **The Eye Creatures**, démarquant le film de Edward Cahn, **Invasion of the Saucer Men**, où des extraterrestres aux multiples yeux tentent de nous envahir. Dès le départ, ça marche moyennement car Larry Buchanan obtient un budget lui permettant d'élaborer seulement deux créatures, alors que le scénario en prévoyait huit ! Buchanan s'en sort presque en tournant en nuit américaine avec d'autres acteurs, grossièrement costumés. John Agar, le héros du film, les compare pourtant à des bonhommes *Michelin* tentant d'effrayer le monde. Triste !

Puis, il enchaîne avec **Curse of the Swamp Creature**, où un docteur fou crée des monstres reptiliens avec des yeux en demi-balles de ping-pong. **In the Year 2889** où, à la manière du **The Day the Worl Ended**, de Corman, un groupe de survivants lutte contre des mutants cannibales. Puis **Zontar : The Thing from Venus**, qui copie le **It Conquered the World**, du même Corman, où un scientifique se voit dominé par la créature vénusienne censée venir conquérir notre monde. Déjà, le titre impressionne ! Quand on pense que certains vont chercher des Rambo, des Rocky, Matrix ou Conan... Avec Zontar au moins, on sait où on en est. Une curiosité : la pellicule vire au négatif lorsque le héros utilise son rayon laser.

Dans **Creature of Destruction**, il reprend la trame de **The She Creature**, d'Edward Cahn, où un hypnotiseur met en transes une jeune femme, laquelle se prend alors pour un monstre marin.

Le monstre mutant à chemise à pois de IN THE YEAR 2889

Avec **It's Alive**, il tourne et monte en neuf jours, une histoire de fermier qui découvre une bête préhistorique et s'arrange pour la nourrir avec les touristes de passage. Il tombera bien sûr victime de sa créature. Pour **Mars Needs Women**, il s'occupe de l'écriture, de la direction de la production et du montage. Ce qui est bien utile pour ne pas chercher d'autres responsables à ce complet ratage hilarant, considéré aujourd'hui comme un des cinq plus mauvais films de SF de tous les temps.

Mais, sans doute lassé par tant de bestioles agressives, il se réfugie plus tard dans un certain bucolisme, en signant ce curieux **Strawberries Need Rain**, une fable poétique où la mort, venue pour emporter une jeune fille, lui laisse 24 heures pour découvrir l'amour. Puis, la laisse en vie le lendemain en s'apercevant qu'elle porte déjà en elle une nouvelle existence (eh oui, ça va très vite !). Puis ce sera **La Maîtresse des Singes**, où une jeune femme, à la recherche de son mari, s'installe, faute de le retrouver, au sein d'une tribu d'hommes singes dont elle deviendra plus que la mascotte.

Sa dernière réalisation le ramènera toutefois à ses amours premières avec le très prévisible, et fauché, bien entendu, **The Loch Ness Horror**.

Souffrant d'une réputation épouvantable, Larry Buchanan, comme tant d'autres, s'est souvent laissé jouer par des producteurs voulant en faire beaucoup avec très peu d'argent.

Ces derniers temps, il a repris les commandes de sa carrière et, tout comme Ted Mikels, Russ Meyers, Andy Milligan et quelques autres qui travaillent encore en indépendants, il réalise et produit ses propres sujets. La vie d'artiste, quoi !

FILMOGRAPHIE

1965 The Eye Creatures
1966 Curse of the Swamp Creature
Zontar : The Thing from Venus
In the Year 2889
Mars Needs Women
1967 Creature of Destruction
1968 It's Alive
1972 Strawberries Need Rain (les Fraises ont Besoin de Pluie)
1977 Mistress of the Apes (La Maîtresse des Singes)
1982 The Loch Ness Horror

PAUL NASCHY in

LES FANTÔMES DE DRACULA EN DE WEERWOLF

HELL'S CREATURES

MANUEL MANZANEQUE · AURORA DE ALBA · ROSSANA YANNI · GUALBERTO GALBAN

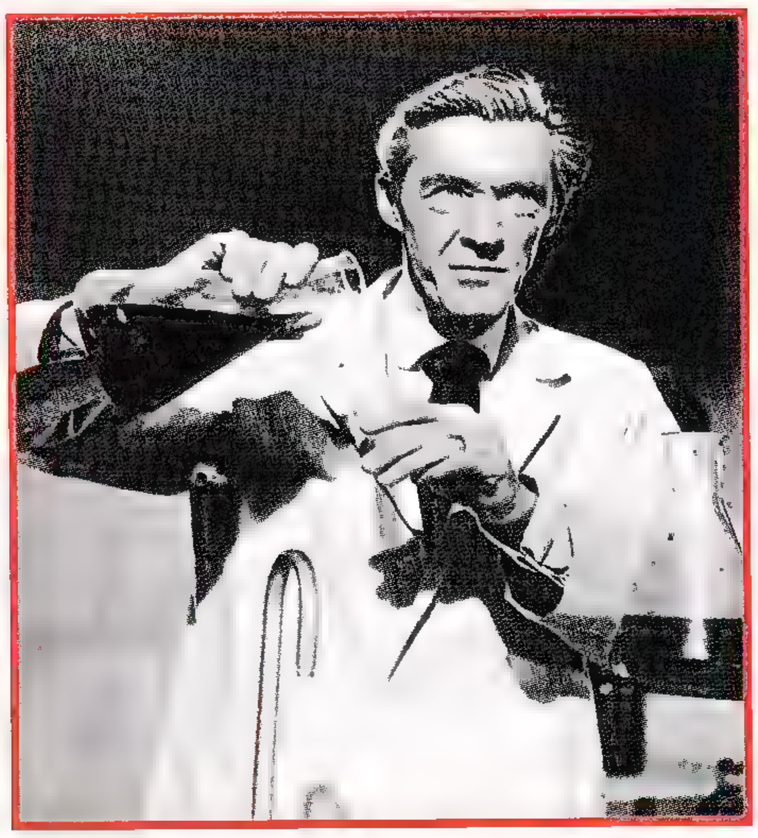
EASTMANCOLOR Regie: E.L. EGUILUZ CINEMASCOPE

Edward L. CAHN

Venu du montage, il démarre une carrière de réalisateur en 1931, et signe tour à tour films de guerre, westerns ou comédies musicales. Il connaît une éclipse dans les années quarante, où il tourne principalement des courts métrages. A partir de 1955, il entreprend une série inégale de films de science-fiction, dont hélas aucun ne sortira en France.

Né en 1899, Edward L. Cahn aborde le cinéma par le montage, l'assistanat, puis tourne, en 1931, son premier western, **Law and Order**. Il semble au fil des années saisi d'une ardeur grandissante puisqu'il filme de plus en plus vite, s'attelle à des tâches de plus en plus nombreuses. Ses producteurs l'apprécient justement pour sa faculté à mettre en boîte une quantité impressionnante de prises dans une seule journée. Il faut dire que Cahn hante tous les studios, visite toutes les productions (*Universal, M.G.M., Monogram, A.I.P., P.R.C., Fox, R.K.O.* ou *Artistes Associés*), qu'il connaît la technique et la manière de s'en servir.

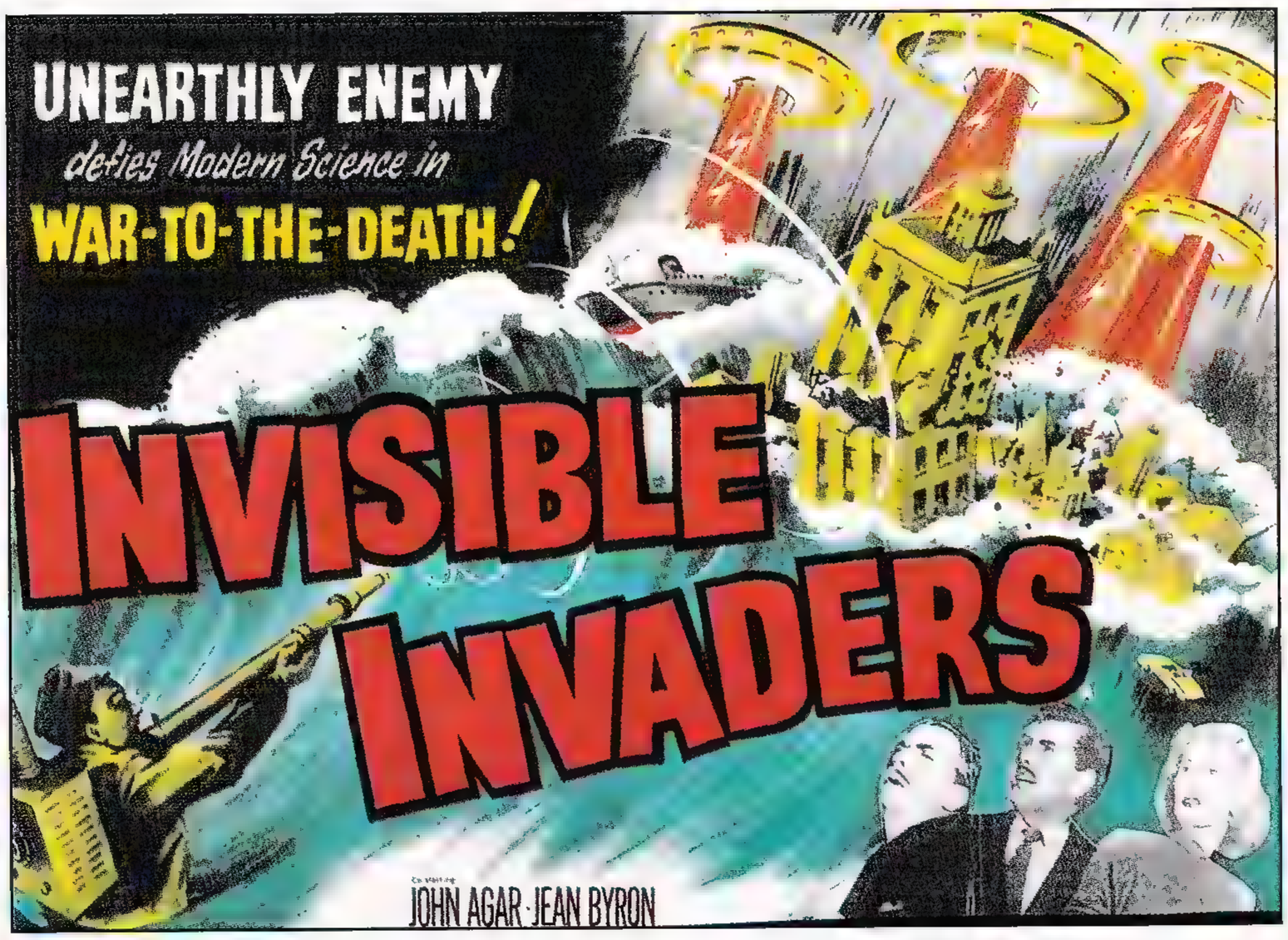
Un des Aliens à tête de chou de INVASION OF THE SAUCER MEN. Ci-dessous, le monstre de THE SHE CREATURE. Attention, c'est une femelle !



John Carradine, un savant dans INVISIBLE INVADERS.

Il lui arrive de tourner vers la fin de sa carrière 5 ou 10 films par an, et on ne relève pas moins de 30 réalisations dans ses quatre dernières années d'activité. Cahn laisse le souvenir d'un metteur en scène aux procédés un peu lourds, mais capable de traverser quelques périodes d'inspiration fulgurante où il parvient à surprendre. On peut voir parfois quelques uns de ses courts métrages sur *FR3*, avant le *Cinéma de Minuit*, faisant la part belle à une bande de gosses insupportables, justement appelés ici "*Les Petites Canailles*", qui situent assez bien la colossale finesse de ses trucs et l'an-

tédiluvien archaïsme de ses traits d'humour. Mais Edward Cahn se fit connaître de l'amateur de SF par son étonnant et très réussi **Creature with the Atom Brain**, où un savant, manipulé par un gangster vindicatif, contrôle des cadavres revenus à la vie grâce à du sang synthétique et à un... cerveau atomique ! Une "nuit des morts-vivants" curieuse où les zombis servent ici la vengeance d'un forçat faussement condamné. La pauvreté du budget fait d'autant mieux mesurer l'extrême habileté du réalisateur à entretenir un fameux suspense qui se concluera joyeusement par une bataille rangée entre morts-vivants et forces de police. De ce qui est considéré comme son meilleur film, Cahn se souviendra à travers diverses réalisations futures comme **Zombies of Maura Tau**, où les zombies veillent consciencieusement sur un trésor englouti dont dépend



INVISIBLE INVADERS. Les envahisseurs (invisibles...) sont à l'intérieur !

leur survie, et **Invisible Invaders** où ces "envahisseurs invisibles" viennent investir le corps de cadavres terriens pour conquérir notre monde. Comme d'habitude, la science trouvera le talon d'Achille de ces êtres venus d'ailleurs (de la Lune, nous précise justement le scénario) sous la forme d'une fréquence sonore qui les rend visibles, puis finit par les anéantir
Cahn souscrira encore au pot commun des envahisseurs de l'espace avec d'abord ces curieux monstres verts à tête de choux de son comique **Invasion of the Saucer Men**, sensibles, eux, à une trop violente lumière, puis surtout avec **It !, the Terror from Beyond Space**, annonciateur précoce d'un **Alien** claustrophobique.
Dans ce dernier, un vaisseau spacial aborde la planète Mars à la recherche d'une précédente expédition terrienne. Un seul survivant leur déclare alors que les autres membres furent décimés par une créature extraterrestre. De retour vers la Terre, le groupe s'apercevra qu'il embarque un dangereux passager clandestin : un monstre affreux, amateur de sang humain, qui va se mettre à les traquer. Démarre alors un huis clos infernal entrecoupé d'affrontements entre les hommes et la créature, rarement montrée à l'écran ou alors dans la pénombre, tout comme dans le film de Ridley Scott, affrontements qui se concluront à chaque fois par la mort de l'un des membres de l'équipage. On expédiera finalement le cruel prédateur dans l'espace, toujours à la mode d'**Alien**, bien entendu.
Son film le plus curieux reste cependant **The She Creature**, hélas un peu terni par l'aspect guignol à antennes de la bête élaborée par Paul Blaisdell, qui ne sut jamais hélas conférer une forme naturelle et crédible à ses créations. L'animal en question représente en fait la forme primitive d'un cobaye ayant régressé jusqu'à l'ère tertiaire, et qui surgit en pleine époque contemporaine pour commettre de sanglants ravages. Le scénario fumeux de Lou Russof prétend que l'âme de la victime revient ainsi habiter son premier corps, un monstre préhistorique amphibie. Belle allégorie pour qui fait l'effort de croire à l'immortalité de l'âme ! Le film fonctionne pourtant par ce climat d'étrangeté que Cahn lui prête et surtout lorsqu'il transfère les sentiments de la jeune femme à la créature en question. Un film étrange, parfois poétique et qui ouvre une sacrée fenêtre sur le rêve hypnotique et l'origine des temps.
Mais Edward L. Cahn revient trop à de sinistres besognes (**Voodoo Woman**, **Curse of the Faceless Man**, ou le ridicule **Beauty and the Beast**, qui évoque très vaguement le film de Cocteau, avec un loup-garou en guise de bête) pour qu'on puisse encore parler de créativité à son sujet. Dans le meilleur des cas, il tâcha d'employer ses réelles qualités techniques au service de bons scénarios, quand il eut la bonne fortune d'en rencontrer. Il meurt quelques mois après le tournage de **Beauty and the Beast**, en 1963.

L'alien ravageur de It ! THE TERROR FROM BEYOND SPACE.

Ci-dessous : la simili momie de THE CURSE OF THE FACELESS MAN.

FILMOGRAPHIE

1955 Creature with the Atom Brain
1956 The She Creature
Voodoo Woman
1957 Invasion of the Saucer Men
Zombies of Mora-Tau
1958 Curse of the Faceless Man
It !, the Terror from Beyond Space
1959 The Four Skulls of Jonathan Drake
Invisible Invaders
1963 Beauty and the Beast

René CARDONA

Anciennement acteur et parfois scénariste, René Cardona représente le vétéran des réalisateurs mexicains. Besogneux, rapide et particulièrement prolifique, il ne répugne guère aux compromissions commerciales afférentes à sa dure condition de pourvoyeur de séries B fantastiques, face à des producteurs rarement scrupuleux.

le crie qui tue dans LA VENGEANCE DE LA MOMIE.

A l'inverse de réalisateurs tels que Federico Curiel ou Chano Urueta dont il faut, pour découvrir les œuvres, se livrer à d'obscurs échanges de cassettes, certains films de René Cardona débarquèrent très tôt en France, ce qui permit d'ailleurs de mettre en doute les capacités artistiques du personnage. Il démarre sa carrière en 1943, en filmant les aventures d'un magicien se faisant appeler Fu Manchu, suspecté de décapiter des jeunes femmes pour en faire des personnages de cire et de supprimer par télépathie d'autres collègues (**La Mujer Sin Cabeza**). Idem pour la suite, **El Museo del Crimen**.
En 1959, il apporte sa pierre au mythe de la Llonora, le spectre d'une femme suicidée à la suite de la perte de son enfant et revenant ainsi effrayer le monde en tenue de deuil.
En 1962, il filme les aventures d'un lutteur au masque d'or, sans doute pour faire la pige au Dieu Santo, catcheur au masque d'argent. Celui-ci s'attaque à un tueur ayant volé à un savant le secret de l'invisibilité, ainsi qu'une machine capable d'exécuter les gens à distance. Le pauvre se fera prendre car l'invisibilité ne dure que quelques heures et va le lâcher à un moment crucial.
Cardona récidive la même année en lançant la série des "Luchadoras", des catcheuses sexy (Lorena Velasquez et Elisabeth Campbell), en cinq films échelonnés de 1962 à 1969. Dans le premier, **Las Luchadoras contra el Medico Asesino**, elles rencontrent un sinistre docteur rêvant de combiner hommes et animaux pour une meilleure adaptation aux conditions de vie futures (trame qu'il reprendra en 1968 dans son **Horror y Sexo**). Le second sort en France, en 68, sous le titre de **La Vengeance de la Momie**, où la malédiction pharaonique tape fort, aussi fort que nos catcheuses dans les multiples scènes de combat parsemant le film. Elles reviendront dans **Las Lobas del Ring** et **Las Mujeres Panteras**, et nous les quitterons dans le **Las Luchadoras contra el Robot Asesino** (cette fois avec de nouvelles actrices), sorti chez nous sous le titre **Sex Monster**. Un sinistre savant parano fabrique des monstres qu'il veut lancer à la conquête du monde et, pour lutter contre nos héroïnes, leur bricole même une super catcheuse.
Toujours féministe convaincu, il crée en 1967 **La Mujer Murcielago**, une version en jupette de Batman, que les connaisseurs évoquent encore avec émotion, mais qui ne connut hélas qu'un épisode.
Nous parlions de Santo (on parle toujours de Santo, dès que l'on aborde le Mexique, sauf dans les agences de voyage, bien entendu...), et justement, on raconte souvent que René Cardona signa sa première aventure, en 1952, avec son **El Emmascarado de Plata**. Mais il semble bien que le célèbre catcheur n'apparaisse nullement dans le film, et qu'il fit ses premiers pas cinématographiques un peu plus tard. Cardona sacrifia largement au mythe puisqu'il dirigea huit films de la série, dont deux avec son rejeton de René Cardona Jr (lui, un joyeux irrécupérable) et deux autres relatant les méfaits d'un étrangleur de femmes, jadis défiguré par l'une d'elles, et très habile dans l'art de confectionner des masques pour prendre l'identité des gens (**Santo VS. el Estrangulador** et **El Espectro del Estrangulador**). Mais c'est dans **Santo en el Tesoro de Dracula** que Cardona donne la pleine mesure de ses possibilités. Santo invente une machine à projeter les gens dans le passé et il explique à une assistance flegmatique qu'il suffit de décomposer les atomes des gens au départ et qu'une fois expédiés dans le passé, si vous voulez, les atomes se recombinent astucieusement. Il dit aussi que, pour l'expérience, il vaut mieux utiliser une femme, vu que du point biologique, leurs cellules peuvent mieux se dissocier ! Dans un odieux pompage d'*Au Coeur du Temps*, Santo expédie donc une malheureuse consentante au 19ème siècle où elle subira les canins assauts du Comte Dracula en personne (ne pas rater la scène où le Van Helsing de service découvre dans la glace qu'Alucard = Dracula). Pendant ce temps, Santo et quelques ballots regardent tranquillement les événements sur un moniteur télé.
Le bilan reste lourd, dans la mesure où René Cardona a sans cesse copié sur tout le monde, retourné des plans pour érotiser des produits certainement inexportables sans cela, et souvent pris ses spectateurs pour de doux irresponsables. Il filme la plupart du temps en plaçant sa caméra comme dans *Au théâtre ce Soir*, tout en saturant ses décors d'éclairages exagérément colorés. Il souligne ses effets comme une brute, ou braque systématiquement ses projecteurs en contre-plongée dès qu'il s'agit de présenter au public le méchant de l'histoire, tandis que la musique n'hésite pas à marteler comme une folle dans le sens de l'émotion désirée.
Besogneux de l'image, Cardona s'est depuis reconverti dans la production où il livre des œuvres pas forcément meilleures (**Guyana, Secte de l'Enfer**, etc...) signées de son fils. Aux dernières nouvelles, et après René Cardona Jr., (**Les Diamants de l'Amazone, Le Gorille et l'Enfant**), il sévirait un René Cardona III (!) venant de commettre **A Close Encounter with Keiko**, une comédie où des extraterrestres et leur fiston visitent la Terre pour récupérer un cétacée provenant de leur planète. Décidément, quelle dynastie !

Le fier robot de LAS LUCHADORAS CONTRA EL ROBOT ASESINO, baptisé chez nous SEX MONSTER, et dont il existe plusieurs versions.

Bas : attention à la Bat Woman mexicaine ! LA MUJER MURCIELAGO.

FILMOGRAPHIE

1943 La Mujer sin Cabeza
El Especto de la Novia
El As Negro
1944 El Museo del Crimen
1952 El Emmascarado de Plata
1957 The Living Idol (*en co-réalisation*)
1959 La Llorona
Santa Claus
1960 Aventuras de Joselito y Pulgarcito
1962 El Asesino Invisible/ El Emmascarado de Oro contra el Asesino Invisible
Las Luchadoras contra el Medico Asesino
1963 Santo VS. El Estrangulador
El Espectro del Estrangulador/ Santo contra el Espectro
1964 Las Luchadoras contra la Momia (La Vengeance de la Momie)
Las Lobas del Ring
1966 El Tesoro de Moctezuma (série des Santo)
Las Mujeres Panteras
Operacion 67 (série des Santo)
1967 La Mujer Murcielago
1968 Horror y Sexo/La Horripilante Bestia Humana/Gomar, the Human Gorilla
Santo Contra Capulina
Santo en el Tesoro de Dracula/El Vampiro y el Sexo (Santo contre le Trésor de Dracula)
1969 Las Luchadoras contra el Robot Asesino (Sex Monster)
Santo en la Venganza de la Momia
1971 Santo contra los Jinetes del Terror
El Incredible Profesor Zovek
1972 La Invasion de los Muertos
Santo contra Los Cazadores de Cabezas

VILLA DELGADO Y ELENA
ETHEL CARRILLO en

EL IMPERIO deDRACULA

- LAS MUJERES DE DRACULA -

Dirección FEDERICO CURIEL
Fotog. LUIS ENRIQUE VERGARA C.

MARAVILLOSOS COLORES
ERASTUR COLUMBIA PICTURES

HECHO EN MEXICO - MADE IN MEXICO -

REGINA TORNE - MIGUEL A. ALVAREZ - ISELA VEGA
HN CARRADINE - ANDRES GARCIA - GUILLERMO ZETINA

PACTO DIABOLICO

LAURA FERLO / GLORIA MUNGUIA / SILVIA VILLALOBOS

DRAMA BASADO OBRA DE A. TORRES PORTILLO BASADA EN LA NOVELA "DR. JEKYLL & MR. HYDE"
DIRECCION JAIME SALVADOR / PRODUCTOR LUIS ENRIQUE VERGARA C.

EN LUJOSOS COLORES

Distribuidora COLUMBIA PICTURES

William CASTLE

1914 - 1977

Acteur de cinéma, et de la scène, William Castle devient régisseur de théâtre, scénariste et réalisateur de radio, puis se forme à la discipline cinématographique au début des années quarante. Après divers assistanats, il débute une carrière de metteur en scène en 1943 et, à partir de 1958, se spécialise dans le genre fantastique.

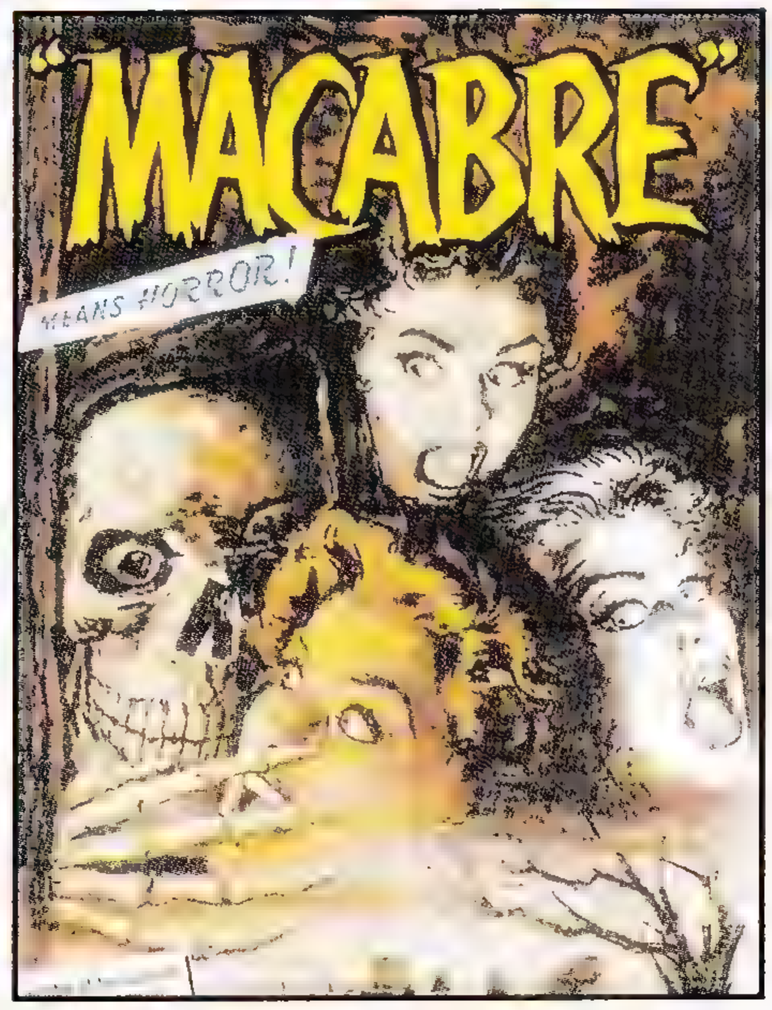
William Castle démarre sa carrière de réalisateur en tournant principalement des polars, avant d'illustrer les exploits de Cochise, Jesse James, Billy the Kid et autres frères Dalton. De sa fourmillante filmographie, en France, hormis quelques films d'aventures (**Intrigues sous les Tropiques, La Caverne des Hors-la-Loi, le Gang de l'Or Noir, Rendez-vous sur l'Amazone, Duel sur le Mississipi**), nous n'avons pu voir, de ses films fantastiques, que **La Nuit de tous les Mystères, Celui qui n'Existait plus, Tuer n'est pas Jouer** (rien à voir avec le "Bond"), **La Meurtrière Diabolique** et, très furtivement, **The Tingler**, farceusement appelé en belgique : **Le Désosseur de Cadavres**.

Après Hitchcock, surnommé le roi du suspense, et que Castle vénéra justement tout au long de sa carrière (au point d'apparaître lui aussi de temps en temps dans ses films à la manière du maître), les Américains l'ont appelé "le roi de l'horreur". Et c'est vrai qu'il cherche à terrifier, à verser dans l'effet coup de théâtre, mais tout cela avec la distance nécessaire d'un auteur jamais dupe de ce qu'il propose réellement.

Son suspense à lui ressemble à de l'Alfred Hitchcock visitant la Foire du Trône. Homme de spectacle avant tout, Castle mise sur l'effet choc, le retournement de situation, le piège du faux coupable, la machination criminelle visant à accaparer un héritage, etc.

Tout cela agrémenté d'apparitions horrifiantes frôlant parfois le burlesque, ou d'autres fois le complet surréalisme.

En fait, et pour pousser la comparaison évoquée plus haut, Castle a trouvé dans **Psychose** ce qu'il cherchait déjà inconsciemment avant, et qui l'inspirera généreusement par la suite. Il suffit d'observer cette scène de **La Meurtrière Diabolique**, où la fille de la présumée coupable se précipite, la hache à la main et déguisée comme sa mère, révélant ainsi dans la scène finale sa culpabilité, pour comprendre à quel point notre homme fut marqué par ce film de manière indélébile. Un des premiers, il sut déceler dans **Psychose**, à la fois l'humour noir sous-jacent et la fabuleuse manipulation du public qu'on peut y observer.

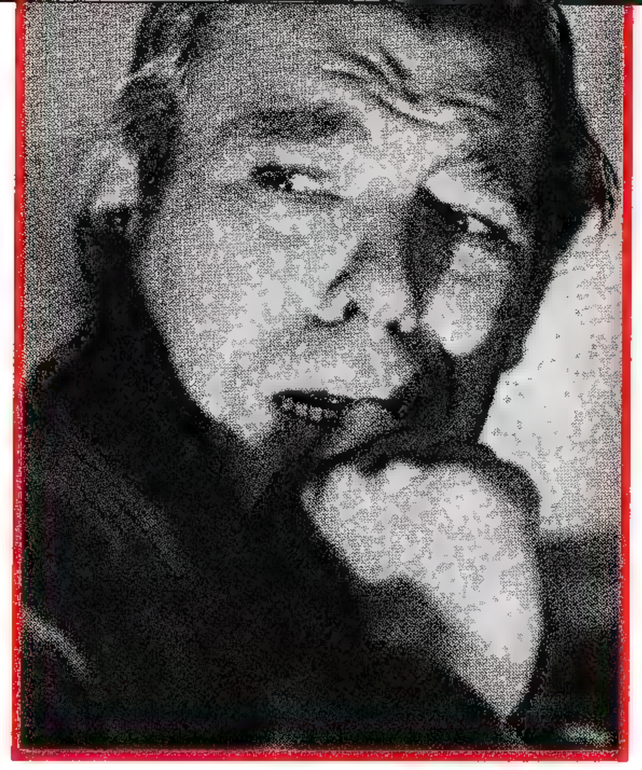


Sans doute par rivalité, il s'amuse à suivre Hitchcock sur le terrain de l'inconscient, ne détestant pas donner dans la séquence psychanalytique. Castle prétendait en effet que la vision de ses films pouvait fort bien remplacer le processus de catharsis dans la mesure où ce genre de cinéma libérait les gens de leurs complexes. Mais, contrairement à Hitchcock, ou surtout à Roger Corman, lequel, jeune loup, prétendit un temps jouer les gourous (un jeune loup gourou ?), on sent chez Castle l'immédiat clin d'œil qui vient aussitôt infirmer la tirade. On le sent trop complice du spectateur, trop comédien. Qu'il nous concocte des scènes humoristiques ou des

Le spectre vengeur surgissant dans les rêves de THE NIGHT WALKER. Et Joan Crawford en MEURTRIERE DIABOLIQUE.

Lon CHANEY Jr.

Fils de Lon Chaney, grand acteur du muet, il entame lui aussi une féconde carrière d'acteur où il campe de solides silhouettes, traversée de quelques rares véritables rôles où il parvient à montrer quelque talent. Lon Chaney Jr. eut surtout la chance de reprendre tous les rôles du répertoire fantastique, passée la mode des grands classiques.



1906 - 1973
Lon Chaney Jr. dans UNE SOURIS ET DES HOMMES.

LE FANTOME DE LA MOMIE... accro à l'héroïne !

Sous son vrai nom de Creighton Chaney, il commence sa carrière, en 1932, avec **Girl Crazy** (il utilisera ensuite ce patronyme de Lon Chaney Jr. lorsque viendront ses premiers rôles fantastiques). On raconte aussi qu'il figura la même année dans **Les Chasses du Comte Zaroff**, pour une séquence coupée en montage.
Son physique un peu pataud le cantonna souvent à jouer les utilités morphologiques dans les sérials ou les films de série. Mais il connut aussi de grands moments, avec notamment le magnifique rôle de Lennie dans **Une Souris et des Hommes**, tiré de Steinbeck, où sa lourdeur naïve fait évidemment merveille. Un rôle qui lui ouvrit, semble-t-il, les portes du vedettariat. L'année suivante, on le retrouve dans la peau du chef de tribu de **Tumak, Fils de la Jungle (One Million B.C.)** où, encore une fois, et le maquillage aidant, ses traits facilement veules et sa gestuelle balourde cadrent bien dans le décor. Même chose, l'année suivante (en 1941), lorsqu'il rencontre le double rôle du loup-garou (**The Wolf Man**), où il exprime avec la même conviction le caractère timoré et accablé de Larry Talbot, par des mimiques douloureuses montrant ainsi sur son visage toutes les tortures intimes de l'affreuse malédiction. Il fait ainsi sourdre toute l'animalité requise du personnage de l'humain habitant le corps du loup-garou.
Cette animalité, cette présence de brute épaisse à la fois victime et bourreau, c'est d'ailleurs son seul réel talent, à Lon Chaney Jr.. Porteur de masques par excellence, il montre bien le caractère inhumain et massif de la momie égarée dans une époque inconnue (**Le Fantôme de la Momie, La Tombe de la Momie, La Malédiction de la Momie, La Casa del Terror**) ou celui tout autant strictement physique du monstre de Frankenstein (**Le Spectre de Frankenstein, Tales of Tomorrow**).
Intervenant sur la série des Frankenstein, juste après les trois interprétations décisives de Boris Karloff, Lon Chaney Jr. promène dans **Le Spectre**... sa stature massive de grand gosse irresponsable. L'expression figée, la démarche hésitante, il s'étonne devant un troupeau d'oies, suit bêtement son guide (Igor) et ne se déride que lorsqu'on lui agite une petite fille sous le nez. Nulle perversité là-dedans, bien au contraire, seulement la reconnaissan réciproque de deux esprits naïfs.

Le monstre, l'enlevant plus tard (pour qu'on lui greffe le cerveau de la fillette !), n'oubliera pas d'emporter en même temps le joli ballon auquel elle semblait tenir.
Une exception notable dans l'interprétation de la créature, et Dieu sait si elle furent

Un rôle fétiche pour Lon Chaney Jr., LE LOUP-GAROU (1941)

nombreuses, que cette innocence du monstre vue sous l'angle de l'irresponsabilité enfantine. N'oublions pas ses quatre reprises du rôle de Larry Talbot (toujours le loup-garou), où il n'en finit plus de gémir sur sa triste condition de lycanthrope, et où il se contente surtout de partager la vedette avec tel ou tel autre monstre invité sur la série.

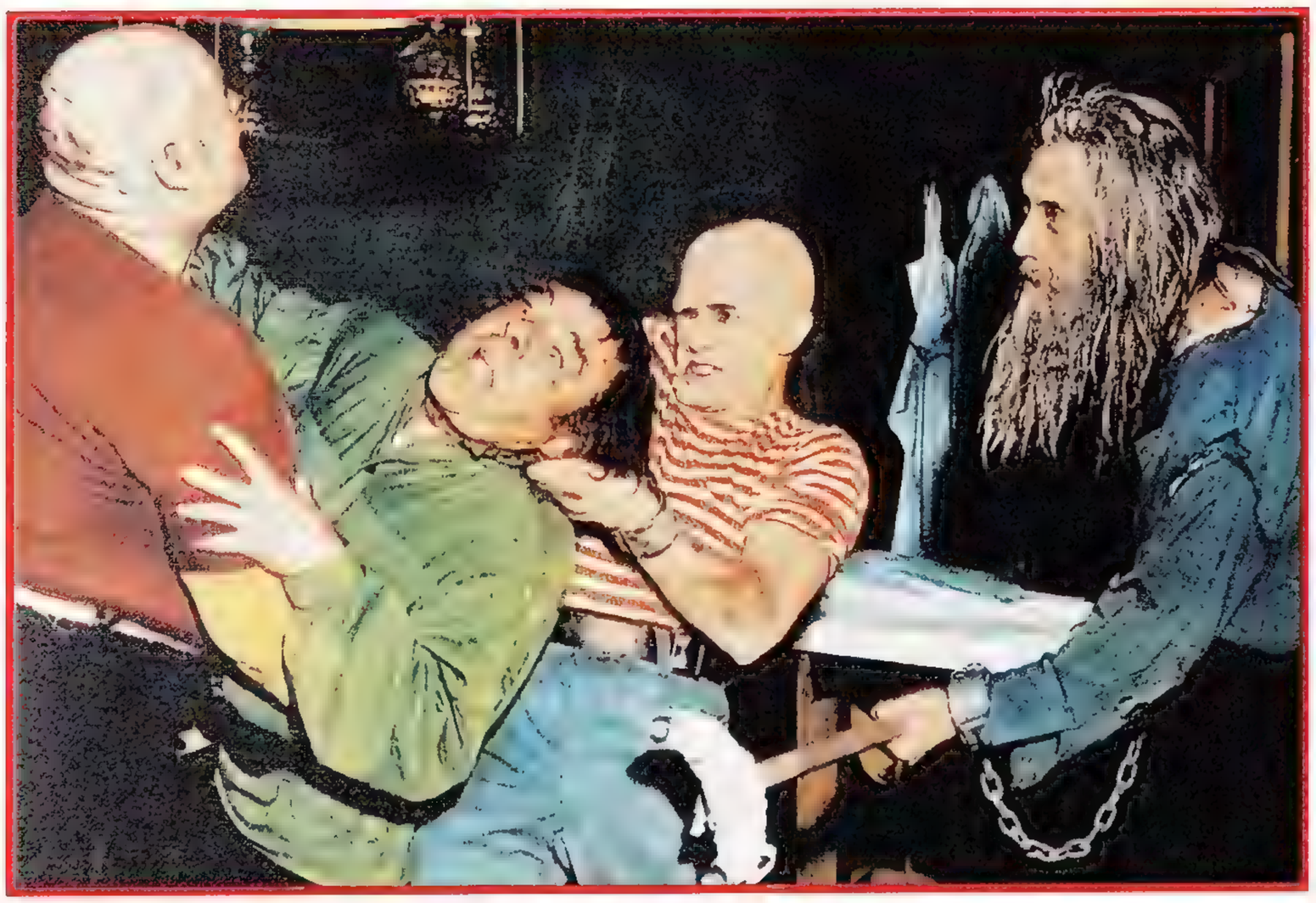
Il réussit tout aussi bien dans ses prestations de brute épaisse, d'ivrognes ou de serviteurs un tantinet débiles (**Le Mystère du Château Noir, Alligator People, La Malédiction d'Arkham, Dracula Vs. Frankenstein**), mais par contre il échoue lamentablement dès que ses metteurs en scène l'utilisent à contre-emploi ou tentent d'en faire autre chose qu'un acteur/objet. Un rôle peut éventuellement lui aller, mais jamais Lon Chaney Jr. ne peut aller à un rôle.
Robert Siodmak s'en apercevra très vite lorsqu'il le revêtira de la défroque de Dracula (en fait Alucard) dans **Le Fils de Dracula**. Sa première apparition nous le montre, de dos, en train d'observer de loin une soirée mondaine, alors qu'il tourne très lentement la tête pour lancer un œil sombre à la caméra, chargé de toute sa force tranquille (Belushi s'en est-il souvenu lorsqu'il nous la joue identique, en surveillant une jeune femme occupée à se déshabiller dans l'**American College** de ce fou de John Landis ?). Puis, vérifiant qu'il est seul, se met à battre des bras pour se transformer soudain en chauve-souris ! Siodmak l'utilise dès lors très parcimonieusement, lui réservant surtout de théâtrales apparitions, et montrant à chaque fois tous ses interlocuteurs sous la domination du personnage. La plus réussie reste ce magnifique plan d'un cercueil émergeant d'un marais, et qu'on voit une fumée s'en échapper en formant progressivement la silhouette de Dracula, qui va alors glisser sur les eaux tout en hypnotisant la jeune fille témoin de cette apparition. Saisissant ! Mais pour le reste, Lon Chaney Jr., malgré cette cape censée le grandir, ne correspond guère au rôle titre et fait plus sourire qu'il ne terrifie son public.

Sous la menace de L'ECHAPPE DE LA CHAISE ELECTRIQUE.

Lon Chaney Jr. en pleine période sérial dans UNDERSEA KINGDOM. On notera le design très futuriste des robots...

On le vit tour à tour en frère Dalton, en Sinbad le marin, en Satan, en chef indien, en ours, même, pour les besoins de **Ghost Catchers**, ou bien dans des rôles de méchants de western ou bien d'ivrognes hâbleur dont il se fit rapidement une spécialité.
Mais déjà considéré comme un has been à la fin des années 50, souvent malade et connaissant de véritables problèmes de boisson, il travaillera pourtant jusqu'à l'extrême limite de ses forces, tombant hélas bientôt de Jean Yarbrough (**Hillbillys in a Haunted House**) en Al Adamson (**A Time to Run**, **Dracula Vs. Frankenstein**).

La révolte des monstres dans THE BLACK SLEEP (Lon Chaney Jr., en vert).



Le monstre et l'innocence enfantine, LE SPECTRE DE FRANKENSTEIN.

FILMOGRAPHIE

1932 Bird of Paradise (L'Oiseau du Paradis)
1934 Sixteen Fathom Deeps
1935 Scream in the Night
1936 Undersea Kingdom
Ace Drummond
1937 Secret Agent X9
Charlie Chan on Broadway
1938 Mr. Moto's Gamble (Monsieur Moto sur le Ring)
1939 Charlie Chan in the City on Darkness
1940 One Million B.C. (Tumak, Fils de la Jungle)
1941 The Wolf Man (Le Loup-garou)
The Man Made Monster (L'Echappé de la Chaise Electrique)
1942 Ghost of Frankenstein (Le Spectre de Frankenstein)
The Mummy's Tomb (La Tombe de la Momie)
1943 Cobra Woman (Le Signe du Cobra)
Frankenstein Meets the Wolf Man (Frankenstein rencontre le Loup-garou)
Son of Dracula (Le Fils de Dracula)
Calling Dr. Death
1944 House of Frankenstein (La Maison de Frankenstein)
Weird Woman
The Mummy's Ghost (Le Fantôme de la Momie)
Dead Man's Eyes
The Mummy's Curse (La Malédiction de la Momie)
Ghost Catchers
1945 Strange Confession
House of Dracula (La Maison de Dracula)
The Frozen Ghost
1946 The Pillow of Death
1948 Abbott and Costello Meet Frankenstein (Deux Nigauds contre Frankenstein)
1951 Bride of the Gorilla
The Thief of Damascus (La Revanche d'Ali-Baba)
1952 The Black Castle (Le Mystère du Château Noir)
Tales of Tomorrow (Frankenstein - TV)
1957 The Cyclops
Manfish
1958 The Indestructible Man
The Black Sleep
1959 The Alligator People
La Casa del Terror/Face of the Screaming Werewolf
The Devil's Messenger
1962 Route 66 (Lizard's Leg and Owlet's Wing - TV)
1963 The Haunted Palace (La Malédiction d'Arkham)
1964 Witchcraft
Night of the Beast/House of the Black Death
1965 Spider Baby/The Maddest Story ever Told
1967 Hillbillys in a Haunted House
Gallery of Horrors/Dr. Terror's Gallery of Horrors
1971 Dracula Vs. Frankenstein/Blood of Frankenstein

UNIVERSEL DISTRIBUTION présente

LES ENVAHISSEURS DE L'ESPACE

EASTMANCOLOR

MISE EN SCÈNE
ISHIRO HONDA

Quand la morosité s'empare du monde, priez pour qu'ils reviennent:

THE CRAIGNOS MONSTERS

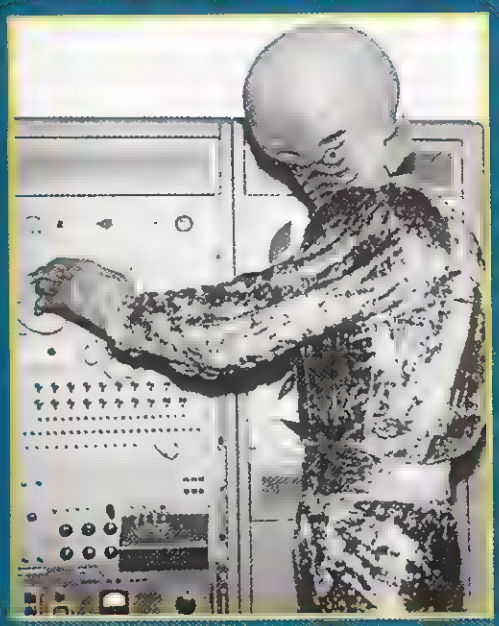
ACTE TROIS

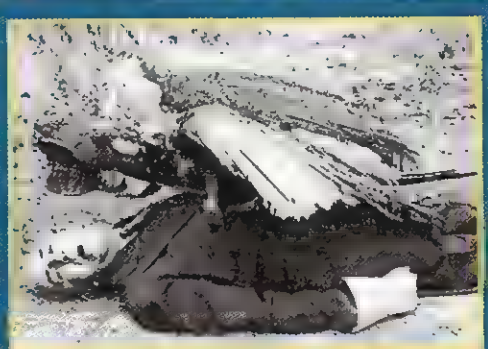
Avec le retour de nos chers monstres, nous vous présentons aujourd'hui le triptyque maudit, en attendant la tétralogie infernale qui clôturera certainement (qui a dit "enfin!"?) cette somme filmique dont l'intérêt vital ne vous aura pas échappé une seule seconde au fil des divers épisodes.

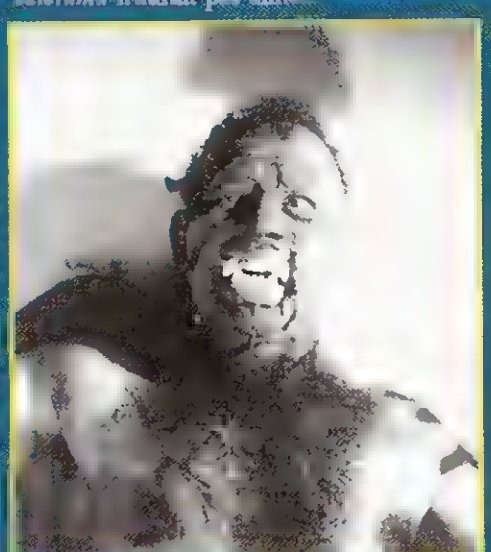
Nous retrouvons donc nos héros dans l'état où nous les avions laissés en partant, c'est-à-dire très mal en point, et certains lecteurs nous proposent même de les rajeunir un peu en collant davantage à l'actualité. Mais c'est justement pour échapper à cette actualité parfois morose (nous avons démarré ce dossier au mois de mai de cette année et, depuis, les chefs-d'œuvre n'ont pas trop encombré nos écrans) que nous nous penchons ainsi sur presque soixante-dix ans de ciné-fantastique. La majeure partie de ces films restant inaccessible aux amateurs, il nous a paru essentiel de les faire connaître, de les rassembler, de les tirer de leur anonymat et d'offrir enfin un visage à certaines œuvres dont nous ne connaissions bien souvent que le titre.

Dans cette optique, notre démarche (par ailleurs fort grâcieuse) rejoint dans son inaltérabilité le discours révolutionnaire dont on nous a tant rebattu les oreilles.

Les Craignos, c'est la revanche du petit, le pied de nez de l'obscur, le triomphe de l'humble. C'est beau, c'est grand, c'est généreux, c'est *Mad*, quoi...







1946. U.S.A. De Sherman Scott. Avec George Zucco, Ralph Lewis et Eddie Acuff.

Un archéologue un peu dingue, George Zucco (voir photo), se sert d'un ancien Dieu Aztèque, mi-serpent, mi-oiseau (revoir photo) pour tuer ceux qui s'approchent d'un trésor mythique. Il lui suffit de déposer une plume de l'oiseau en question sur quelqu'un, et paf c'est fait (Zizi Jeanmaire ne survivrait pas dans des contrées pareilles...)

Le document publié ici ne procède nullement du coït furtif au coin d'un bois, mais bien de la punition finale de l'apprenti-sorcier. Un certain Sherman Scott devait signer cette belle chose, mais on sait depuis qu'il s'agissait d'un pseudo du terrifique Sam Newfield (Nabonga), un pervers qui n'a œuvré toute sa vie durant que pour mieux figurer dans ce merveilleux dossier des Craignos Monsters.

S.A. De Al Adamson. Avec J. Carrol Naish, Lon Chaney Jr. et Zandor Vorkov.

Une historiette qui aurait pu faire sourire en 1940 lorsque les anciens monstres se livraient au stupre de la comédie d'épouvante, mais, tournée en 1971, personne n'y croit plus, c'est trop...
Un descendant des Frankenstein poursuit de curieux travaux (et aussi de frétillantes demoiselles) dans son laboratoire proche d'un musée des horreurs. Dracula lui rend visite (entrez donc, vous connaissez ma femme, quel bon sang vous amène?...), on ressuscite le monstre de Frankenstein, on décapite des jeunes filles, bref, on ne sait plus quoi faire et on le fait très mal, tandis qu'on enregistre là les derniers sursauts de J. C. Naish et de Lon Chaney Jr.
Exit le maquillage élaboré du monstre, il ne s'agit plus que d'un masque aux allures de steak trop cuit. Faudra bien faire avec.

1958. U.S.A. De Edward Bernds. Avec Zsa Zsa Gabor, Eric Fleming et Laurie Mitchell.

Suite à une guerre atomique, les jolies vénusiennes ont assez étourdiment massacré tous les hommes de leur planète. Alors, quand un vaisseau terrien tout plein rempli de très beaux militaires américains vient à se crasher sur Venus, pensez si c'est la panique dans la volière et dans quel état se trouvent les amazones. (n'y pensez pas trop quand même!).
Bien que les dirigeantes masquées (on en démasque une pour vous) tentent de détruire nos yankees, l'amour finira par triompher et il n'y aura plus qu'à sabler la bouteille de coca. Ceci dit, pas question de faire des frais: les costumes sortent tout droit de **Planète Interdite**, l'araignée géante de **World Without End** et la fusée de **Flight to Mars**. Sacré Edward Bernds!

1965. Mexique. De Alfredo Crevenna. Avec Javier Solis, Kitty de Hoyos et C. Dominguez.

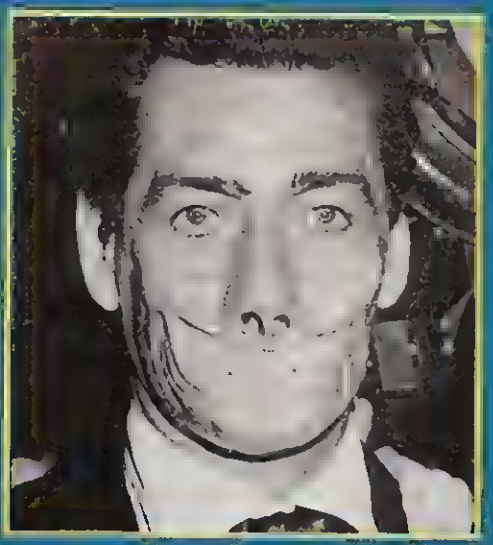
Quand les Mexicains s'y collent, ça fait toujours très mal. Témoin ce fier animal, ayant sans doute lu les chapitres précédents, et qui emporte furtivement sa dose d'héroïne en tendant très fort les oreilles si des fois que le héros serait dans le coin à encore vouloir lui reprendre, flûte alors! (vous avez remarqué, vous aussi, comme ils n'aiment pas partager, ces gens-là?).
Crevenna s'inspirait là du **Voyage au Centre de la Terre** tourné six ans plus tôt par Henry Levin et confrontait ses personnages à un cyclope, des dinosaures et ce monstre à peluche assez satisfait de se retrouver dans *Mad*. On le comprend: la gloire, enfin...

MONSTER FROM GREEN [illegible]
1957. U.S.A. De Kenneth Crane. Avec Jim Davis, Barbara Turner et Robert E. Griffin.

[illegible] générés par la grande peur atomique des années cinquante, nous vous présentons aujourd'hui: "Les Guêpes".
Un missile expérimental transportant ces bêtes irradiées s'écrase en pleine Afrique. Heureusement l'Afrique est indemne, mais en revanche les guêpes sont devenues gigantesques. Mais que fait donc Tarzan: encore sur Jane, c'est pas Dieu possible!
Alors que les héros s'empêtrent lamentablement, une éruption volcanique se charge *in* [illegible]
Tantôt filmées en animation, tantôt en gros plan avec une maquette à l'échelle (comme sur la photo), les braves bêtes, à peine crédibles, font ce qu'elles peuvent pour évoluer vaillamment parmi des stock-shots du film **Stanley and** (I presume) **Livingstone**. Pratique et pas cher, vous devriez essayer...

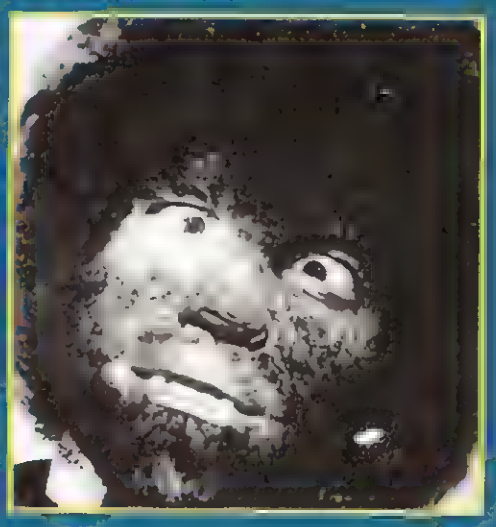
1961. U.S.A. De Willam Castle. Avec Guy Rolfe, Ronald Lewis et Oscar Homolka.

Cette face de présentateur télé qui chercherait à vous vendre une R25 avec reprise minimum de 5000F sur votre ancien frigo, n'est autre que le Baron Sardonicus. Son histoire est étrange...
Par cupidité, il a autrefois profané la tombe de son père et sa frayeur l'a ainsi défiguré à jamais. Après moult remèdes et opérations successives, le toubib venu à son secours conclura que la guérison repose en fait dans l'esprit de son patient.
William Castle, maître du gadget pour la promotion de ses films, tourna deux fins différentes et offrait au public de voter lors des projections pour décider de l'issue du film (en cas de ballottage, les gens revenaient-ils alors le dimanche suivant?).



1972. France/Espagne. De Jésus Franco. Avec Dennis Price et Howard Vernon.

La vie de loup-garou comporte déjà bien des aléas, mais si en plus ça se passe dans un film de Franco et qu'il faut se traîner une tête pareille, alors là ça dépasse les bornes.
Dans les années 72/73, le bon Jésus se prit d'affection pour les grands mythes et nous offrit (infligea?) coup sur coup **La Fille de Dracula**, ce joyau et **Les Expériences érotiques de Frankenstein**. Trois films d'horreur vraiment horribles, sans scénario, sans budget, sans émotion, sans rien d'autre que 3 ou 4 filles déshabillées et quelques monstres peinturlurés à la hâte.
Ici, le Baron Frankenstein s'empare de Dracula pour conquérir le monde, mais le loup-garou va se battre contre le monstre de Frankenstein, provoquant ainsi la révolte des vampires. Ah bon!



THE ALLIGATOR [illegible]

(L'Homme-Alligator. Titre belge)

1959. U.S.A. De Roy Del Ruth. Avec Beverly Garland, Bruce Bennett et Lon Chaney Jr.

Encore un savant de génie (Génie, le savant [illegible] un grand brûlé vont donner des résultats assez folkloriques.
Son patient (de moins en moins patient, on le comprend), traité aux glandes d'alligator, voit progressivement sa peau se craqueler, puis se strier, avant de devenir... l'homme-alligator, mais oui! Comment ça, c'est pas possible? Arrêtez, j'ai des photos...
Heureusement, il a gardé son pantalon, parce que vous imaginez la queue qu'il doit se trimbaler, le salaud...

[illegible]

1965 à 1968. Série TV de Irwin Allen. Avec Guy Williams, June Lockart. Episode: There Were Giants in the Earth. 1ère saison.

[illegible] robot et un passager clandestin, le Dr. Zachary Smith, se perdent dans le cosmos et échouent sur une planète inhospitalière où ils vont précisément jouer les... Robinson.
83 épisodes aux scénarios bien déjantés vont permettre à nos héros de rencontrer force créatures, machines bizarres et intelligences extraterrestres souvent moches et parfois très hostiles. Mais le cyclope qui menace ici leur mignon chariot de l'espace ne le fait sûrement pas méchamment. Lui, ce qu'il [illegible] grosse tuture et c'est tout. Faut pas prendre les choses trop au tragique, non plus.

[illegible]

(L'Épée Enchantée)

1961. U.S.A. De Bert I. Gordon. Avec Basil Rathbone, Estelle Winwood, Vampira.

La princesse Hélène vient d'être enlevée (comment ça encore?), qui veut aller la délivrer? Choeur des Chevaliers: "Ouais, euh... quel âge elle a, déjà? Et combien on va gagner?" En récompense le héros vainqueur recevra la moitié du royaume et la main de la princesse avec la bague avec.
"Voilà, voilà, on arrive..."
Et c'est comme cela que notre homme devra affronter les pires épreuves (on va jusqu'à lui lire l'article de fonds de O.K. *Magazine*) semées par le très vilain sorcier Basil Rathbone. Là, le preux chevalier est sur le point de succomber aux charmes de la belle sorcière Vampira (Maïla Nurmi) qui se transforme soudain en cette hideuse créature. Evidemment, ce n'est pas la même chose...

GOG

(Le Robot qui tue. Titre belge)

1954. U.S.A. De Herbert L. Strock. Avec Richard Egan, Herbert Marshall et J. Wengraf.

A force d'avoir sans arrêt mal quelque part, Noah finit par nous casser les nôtres. Au moins, avec ce remplaçant, et une bonne coupe rasta: ni vu, ni connu, vive la France, à nous les médailles et en plus on a même pas à le payer, ça alors!
Et puis réussir à jouer au tennis, regarder l'heure, se gratter le manomètre, lire *Mad Movies*, se préparer une blanquette, évaluer la croupe de sa partenaire, et tout ça en même temps, voilà de quoi vous réconcilier avec le sport, non? (si!). Où en étais-je?
Ah oui: en fait, le film de Strock (une vieille connaissance maintenant) raconte l'histoire de deux super computers (taisez-vous...), les robots Gog et Magog, que convoitent de lâches espions. On les reconnaît facilement: ils ne sont pas américains, les cons...

[illegible]

1962. U.S.A. De Bruno Ve Sota. Avec Bob Ball, Frankie Ray, Gona Victor et Dolores Reed.

Cette comédie écrite par Jonathan Haze (le héros naïf du **The Little Shop of Horrors** version Corman) se trimbale la sinistre réputation du plus épouvantable film de SF jamais tourné (**Plan Nine from Outer Space** restant bien entendu hors concours, il y a des limites...). Ce truc végétal (mais oui, observez bien les jolies feuilles poussant très naturellement...) représente l'un des monstres censés conquérir la Terre. Pour ce faire, ils utilisent deux belles amazones et les lancent à l'attaque (allez-y, les filles!). Heureusement, deux idiots de service, des militaires justement, sauront les ramener à de plus justes valeurs en leur faisant connaître leur premier émoi amoureux. La sauvegarde passant par la virilité masculine, c'est beau, ça flatte, et c'est tellement américain...

[illegible]

1965. U.S.A. De Leonard Katzman. Avec Russ Bender, Francine York et Baynes Barron.

Un vaisseau spacial terrien, avec la première femme à bord (ouais, les mecs, tous dessus, elle est cernée!) et un équipage normal par ailleurs, donc masculin... (laissez tomber, c'est de l'humour...) atterrit sur une planète mystérieuse. Comme il y a des crabes géants et d'autres créatures marines, la discussion s'engage immédiatement: "Hello, have you seen this ridiculous crab monster in Craignos part one?" - "Oh yes, my God, and the lobster in part two, incredible, no?"...
Bref, ils rencontrent aussi ce curieux personnage, passager inquiétant d'un astronef échoué, avant de revenir sur Terre tout nous raconter. La routine, quoi!

(Les Envahisseurs de l'Espace)

1970. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Akira Kubo, Kenji Sahara et Yuko Sugihara.

Des aliens s'emparent d'un vaisseau humain lancé vers Jupiter et nous le renvoient avec accusé de réception. Ces gens-là projettent évidemment d'envahir la Terre et, pour ce faire, il font grandir et manipulent quelques animaux marins: tortue, araignée de mer, pieuvre et bigorneau (attendez, je compulse mes notes... Non, pas bigorneau, finalement).
La scène se passe dans une île où un quarteron de héros, dont un traître, viendra finalement à bout de la cocasse invasion.
La pieuvre infernale, belle bête au demeurant, s'avance ici majestueusement en se dandinant sur ses jolis tentacules. Les mots nous manquent pour décrire nos impressions! Félicitons au passage la censure qui avait gaillardement interdit le film aux moins de 13 ans. Les fous...

1945. U.S.A. Sérial en 15 épisodes de Howard Bretherton. Avec Robert Lowery, Ralph Morgan et Eddie Parker.

A la pensée que sans les Craignos Monsters nous ne connaîtrions pas cette belle créature, une immense terreur rétrospective nous serre la gorge. Vous aussi, pas vrai?
Nous voici dans un centre de recherche où l'on présente fièrement "The Metalogen Man", un robot magnifique, tendance tuyau de poêle, à l'allure très pré-années 50 et portant une ravissante jupe de métal (un robot pédé, peut-être? Ca c'est de la SF, alors!)
Mais un agent étranger se camoufle dans le groupe, qui projette de s'emparer de l'invention. Un homme-singe (très à la mode à l'époque) le seconde hardiment dans cette entreprise. Les méchants échoueront au bout du 15ème épisode. Etions-nous vraiment inquiets?

1959. U.S.A. de Edward Bernds. Avec Vincent Price, Brett Halsey et Dan Seymour.

Chassez les mouches et elles reviennent au galop (enfin, façon de parler). Après The Fly dans le premier volet des Craignos, voici plus fort: Return of the Fly ! Au secours...
Le récit raconte comment le fils du héros (le savant mort dans le premier film, vous suivez?) reprend l'expérience paternelle et, trahi par son assistant, un espion, se retrouve avec cette tête idéale pour briller au bal masqué mais moche dès qu'il s'agit de prendre le bus incognito (papa! s'écrie-t-il en se voyant dans la glace! Eh oui, le malheureux...).
Edward Bernds, qui ne fit jamais dans la demi-mesure, repousse ici très loin les limites du ridicule et les connaisseurs prisent encore certaines scènes fortes, véritables sommets de comique involontaire.

1957. U.S.A. De Bert I. Gordon. Avec Dean Parkin, James Craig et Gloria Talbot.

Susan Winters monte une expédition pour retrouver son mari disparu en pleine jungle mexicaine. Sur les lieux, elle s'aperçoit que le sol riche en uranium provoque des phénomènes de gigantisme chez certains animaux. C'est alors que débarque un cyclope de huit mètres de haut qui ne semble pas disposé à plaisanter et sous le pagne duquel ne bat plus rien de civilisé (quelle horreur!).
Bien entendu c'est son mari, et la scène de ménage gronde. Résultat, le cyclope va se retrouver avec une lance dans l'oeil. En avoir plus qu'un seul et se faire crever justement celui-là, c'est tout de même pas de chance, gémit notre colosse en versant des larmes de 5 litres. (rigolez pas: sans yeux c'est pas facile...).

(Les Survivants de l'Infin

1956. U.S.A. De Joseph Newman. Avec Jeff Morrow, Faith Domergue et Rex Reason.

Un mutant particulièrement mutin (Eddie Parker) se prend d'affection pour la belle (si on veut...) Faith Domergue dans le final, sur la Planète Metaluna mourante, du plus beau film de SF des années 50. Heureusement, à l'heure où nous mettons sous presse, le héros est déjà en train de s'élancer pour sauver la fragile enfant (au popotin assez popotelé quand même, il faut dire...).
Rien que le costume de la créature, au cerveau palpitant et aux membres d'insecte devait coûter à l'époque la bagatelle de 25.000 dollars, une fortune.

1959. Japon. De Teruo Ishii. Avec Ken Utsui, Han Hayashi et Hiroshi Asami.

Savez-vous qui était Spaceman? Vous là-bas au fond? Un homme de l'espace. oui, c'est pas mal. Mais en fait Spaceman fut pour les japonais ce que Superman représente aux U.S.A. Un héros venu d'ailleurs luttant pour le bien, un tantinet naïf et aimé des enfants. On appréciait surtout sa petite antenne sur le front et son aspect vaguement balourd.
Neuf épisodes de 40 minutes furent combinés pour former quatre longs métrages, dont trois sortirent en France (avec L'Invincible Spaceman et Spaceman contre Satellites). Celui-ci met aux prises notre héros avec des monstres (pas beaux) délégués par les redoutables envahisseurs Kapiens.
Des films pareils reposent l'esprit: on sait tout de suite qui sont les bons et où sont les méchants (en l'occurrence sous le héros!).

(Le Monstre aux Filles)
1961. Italie. De Richard Benson (Paolo Heusch). Avec Barbara Lass, Carl Schell et Alan Collins.

Dans un collège pour jeunes délinquantes sévit un tueur qui se transforme en loup-garou les nuits de pleine lune. Le suspense va bon train: qui est le coupable, quelle sera la prochaine victime, qui se cache sous le pseudo du réalisateur et pourquoi le déshabillé des pensionnaires n'est pas plus transparent? Autant de questions qui nous laissent pantelants.
On découvrira le tueur sous les traits du directeur, lequel se soignait aux hormones de loup pour faire cesser ses crises (apparemment ça ne marchait pas...)
Pour la petite histoire, Barbara Lass, l'héroïne, était à l'époque la petite copine de Polanski. Ce qui n'apporte d'ailleurs strictement rien au film... ni à l'histoire du cinéma, il faut bien en convenir.

(La Guerre des Monstres)
1966. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Russ Tamblyn, Humi Mizumo et Kenji Sahara.

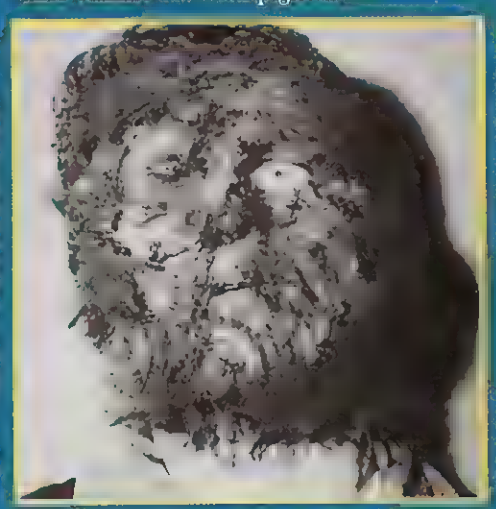
On aime dans les films japonais cette symbolique du bien et du mal immédiatement accessible au premier spectateur venu.
En effet, parmi les deux monstres géants ici présentés, l'un est méchant (le vert. Désolé, on a plus de couleurs...), l'autre est gentil (le brun. Même chose...). Evidemment ça ne fait pas une grosse différence s'ils vous marchent dessus pendant la bagarre, mais enfin c'est comme ça, il faut savoir de quel côté se situent l'ordre et le désordre.
Le méchant naît d'une expérience scientifique [illegible] nature en train de se défendre et de défendre aussi l'espèce humaine. Vous voyez que c'est moins con que ça en a l'air.

1943. U.S.A. De Lew Landers. Avec Bela Lugosi, Nina Foch et Frieda Inescort.

Bela Lugosi devait incarner une nouvelle fois Dracula, mais L'*Universal* ne voulut pas prêter le nom à la *Columbia* (ils sont personnels, ces mecs!). Donc un vampire roumain du nom d'Armand Tesla repose au cimetière où des bombardements allemands détruisent sa tombe. Fort [illegible] rudemment, des ouvriers vont lui retirer le pieu fiché dans sa poitrine. Du coup il revient à la vie et projette de se venger de celle qui le mit ainsi au pieu 25 ans plus tôt.
Comme larbin, il traîne un loup-garou (Matt Willis, voir photo), très propre sur lui, mais qui finira par se révolter en tuant une seconde fois ce vampire en rupture de tombeau. Décidément, quand la révolution gronde, c'est la chute de l'empire Roumain.

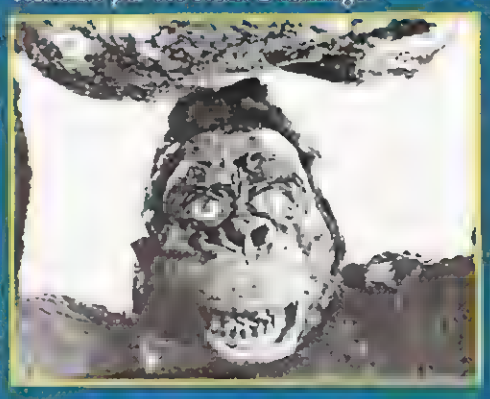
964. U.S.A. De Hugo Grimaldi. Avec Richard Garland, Willam Leslie et D. Faith.

Gare, il ne s'agit pas de **Baxter II**, mais d'un monstre à poils qui ne dort que d'un œil...
Après une mission sur le sol lunaire, [illegible] astronautes rejoignent leur base spatiale. Hélas, ils rapportent avec eux un champignon qui va rapidement proliférer sous l'effet de la chaleur pour devenir une menace pour toute la station (imaginez ça chez RTL, par exemple... encore que là ça participerait de la légitime défense). Les victimes se couvrent de poils, puis finissent par succomber dans les douleurs d'usage.
Influencé par **Space Master X-7** (d'Edward Bernds, 1957), lequel s'inspirait déjà beaucoup du **Quatermass Xperiment** (Val Guest, 1956), **Mutiny in Outer Space** montre que les mythes aussi peuvent se reproduire comme des champignons.



1961. U.S.A. De Gene Nelson. Avec John Agar, Paula Raymond et Joe Besser (des Trois Stooges).

Un savant (John Agar) met au point un gaz meurtrier dans son laboratoire en plein désert (parce que les gaz meurtriers dans l'ascenseur, bonjour...). En fait, il œuvre pour la paix et espère ainsi éviter une troisième guerre mondiale. Au lieu de ça, il se transforme en cette chose assez bouffie dont les mains se mettent à tuer tout ce qu'elles touchent. Bien sûr, il est très contrari
Pour ne pas se faire remarquer, il arbore un très beau chapeau et un imperméable, pensant ainsi se faire passer pour Bogart, mais hélas, personne ne s'y laisse prendre.
John Agar interpréta une douzaine de films de SF (**Tarantula, Invisible Invaders, The Rocket Man**, etc.). Un visage sympathique, mais toujours l'air de ne pas se sentir concerné par ses rôles. Dommage.



(La Revanche de King Kong)
1968. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Rhodes Reason, Akira Takarada et E. Amamoto.

Cinq ans plus tôt, King Kong rencontrait Godzilla dans un match au finish encore assez mémorable. Il revient donc, avec un air content, respectant la règle d'or du cinéma nippon qui veut que plus les monstres réapparaissent et plus ils deviennent gentils
[illegible]
Un certain Dr. Who et une incertaine madame Piranha (des affreux!) l'enlèvent pour lui faire forer une mine à la recherche d'un minerai censé les aider à conquérir le monde. Kong va bien sûr s'échapper (sinon à quoi ça sert que le film s'appelle **King Kong Escapes**?) et combattre dans la foulée un autre singe, géant celui-là, tout droit sorti des boîtes de meccano du redoutable Dr. Who [illegible]
Brave bête, va ! allez couché, maintenant...

Dossier (*à suivre... Oui c'est très long, hein?*)
réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

Roger CORMAN

D'un diplôme d'ingénieur au premier emploi de garçon de courses dans l'industrie du cinéma, le virage surprend et montre bien la vocation de ce fabriquant d'images fort du besoin de tourner. Scénariste, réalisateur, producteur, mais aussi pygmalion d'une génération de jeunes talents, Roger Corman tient une place à part dans l'histoire du cinéma.

1926

Roger Corman produit son premier film, **The Monster from the Ocean Floor**, en 1954, et ceci pour une somme dérisoire (moins de 12.000 $). Une histoire de pieuvre géante pourchassée par un sous-marin de poche. Puis il tourne lui-même des films d'aventures, de rock, des westerns, policiers et films pour teenagers, tandis que se regroupe autour de lui une équipe d'acteurs fidèles : Jonathan Haze, Dick Miller, Jack Nicholson, Susan Cabot, Barboura Morris, Richard Devon, Beverly Garland... ainsi que de techniciens prometteurs : Ronald Stein (musique), Floyd Crosby (images), Daniel Haller (direction artistique) Ronald Sinclair (montage), etc. Dès 1955 il se spécialise aussi dans une série de B.E.M. (Bug Eyed Monsters : monstres folkloriques et résolument pas anthropomorphes) ou de films de SF traditionnels.

L'Alien tendance cucurbitacée de IT CONQUERED THE WORLD.

Ainsi, **The Day the World Ended** : des mutants ravagent une terre post-apocalyptique, tandis que des rescapés tentent de survivre. **It Conquered the World** : un envahisseur nous arrive par un de nos satellites et se mêle de vouloir conquérir la Terre. **Attack of the Crab Monsters** : des essais nucléaires font croître anormalement ces crustacés qui dévorent allègrement le monde. **Not of this Earth** : un extraterrestre tente d'installer chez nous la tête de pont qui fournira à ses congénères le sang humain nécessaire à leur survie. **The Undead** : une jeune femme se retrouve quelques siècles plus tôt condamnée pour sorcellerie, ceci du fait d'un hypnotiseur l'ayant suivie dans le passé. **War of the Satellites** : un message issu de l'espace intime l'ordre aux Terriens de suspendre leurs essais spatiaux. Suite à notre refus, diverses catastrophes "naturelles" vont se produire. **The Viking Women and the Sea Serpent** : un monstre marin, invoqué par une tribu de femmes à la recherche de leurs compagnons, extermine les ennemis. **Teenage Caveman** : aux temps préhistoriques, un jeune homme (Robert Vaughn) brave un tabou tribal en abordant une contrée florissante interdite. Nous découvrirons ultérieurement qu'il s'agit de notre propre futur après une catastrophe nucléaire. **The Wasp Woman** : une esthéticienne désirant effacer ses rides expérimente un nouveau produit à base de venin de guêpe. Elle se transformera périodiquement en femme-insecte, suçant nuitamment le sang de ses victimes. **The Last Woman on Earth** : deux hommes et une femme, au retour d'une plongée sous-marine, découvrent qu'ils sont les seuls survivants d'une guerre éclair. **Creature from the Haunted Sea** : un monstre marin décime un groupe de personnes naufragées sur une île...

Autant d'exemples de récits assez simplistes, mais manipulant presque à chaque fois un danger à la mode. Non pas que Corman tienne absolument à nous faire la morale, encore que ces diverses fables se ponctuent parfois de savoureux avertissements, mais il s'amuse simplement là à stigmatiser des peurs universelles qui lui fournissent un semblant de véracité et surtout un sensationnel impact commercial.

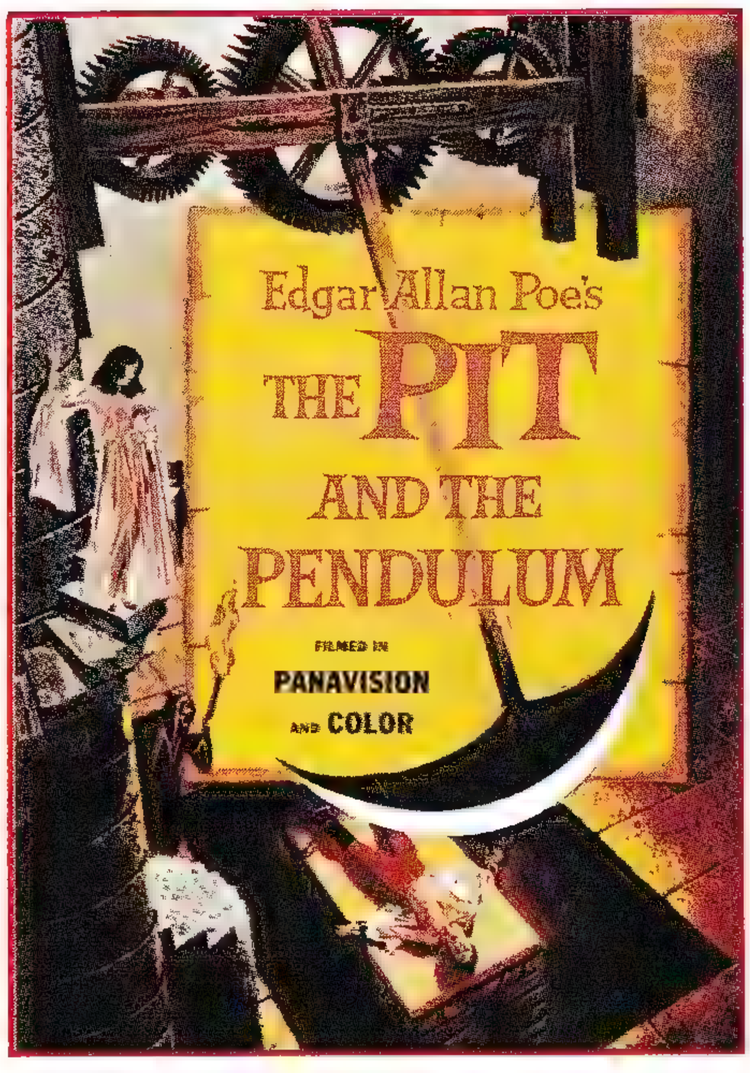
Tournés très vite, ces films n'échappent pas au bavardage ni à la naïveté, compte-tenu des budgets plus que modestes, et du look ravageur des monstres mis en scène. Paul Blaisdell, créateur, et souvent manipulateur de ceux-ci, s'étant fait à cette époque une sérieuse réputation de rapidité, d'ingéniosité et surtout d'économie. On n'oubliera pas celui de **The Day the World Ended**, avec ses griffes, ses trois yeux, ses quatre bras et surtout ses nombreuses cornes balottant au vent. Ou celui

de **It Conquered the World**, sorte de monstrueux concombre en forme de cône aplati, avec des cornes un peu partout et le sourire ravageur planté d'une ribambelles de dents acérées, sans parler de sa démarche encore assez clownesque.
Toutes ces créatures évoluent dans un microcosme restituant la société moyenne avec son méchant de service, sa douce jeune femme rêvant d'une vie matriarcale et de portée future, son militaire courageux et jusqu'au-boutiste, son héros naïf (souvent c'est le même) amoureux de l'héroïne (ça tombe bien !), sa vamp un peu vulgaire (du genre de celle qui retouche son maquillage en pleine fin du monde : **It Conquered the World**), et parfois aussi son ringard de service, car il faut bien rire un peu.
Les méchants seront punis tandis que la nature reprendra ses droits et que le couple élu s'en ira vite procréer au son d'une musique altière et nationaliste en diable.
Après une transition marquée par l'humour de ses deux plaisantes comédies d'horreur, **Un Baquet de Sang** et **La Petite Boutique des Horreurs** (cette dernière tournée en deux jours !), Roger Corman signe en 1960 la première de ses adaptations tirées d'Edgar Poe, **La Chute de la Maison Usher**.
Du texte de l'écrivain, et ceci à travers toute la série, Corman retiendra davantage l'esprit que la lettre, et c'est ainsi que certains scripts se cantonnent à inclure un seul élément de la nouvelle ou du poème librement adaptés. Le pendule pour la **Chambre des Tortures (The Pit and the Pendulum)**, la transformation de Peter Lorre en oiseau dans **Le Corbeau**, Prospero et la Mort, plus la pitrerie macabre tirée de *Hop Frog* dans **Le Masque de la Mort Rouge**, etc.
L'esprit, disions-nous, Corman le restitue à travers ces lieux désolés montrés au début des récits, où la nature semblent déjà s'incliner devant la malédiction humaine (sauf dans **La Tombe de Ligeia**, tourné en extérieurs, ou, au contraire, la nature s'étale comme pour mieux souligner la force vitale de Lady Rowena, par rapport à la morbidité languissante de Ligeia). A travers aussi cet ennui chronique et bien aristocratique de ses héros, dans des huis-clos claustrophobiques, où s'étirent souvent les dialogues au détriment de l'action, et surtout dans cet humour particulier traduisant, à la fois par l'horreur et la satire grinçante utilisées, le terme de "grotesque" qualifiant si bien les textes du poète maudit. Corman déploie là tout un artifice à base d'éclairages outrageusement colorés, de brumes noyant ses décors cinémascopés, d'angles de vue bizarres ou de philtres censés accuser le surnaturel des situations.
C'est ainsi qu'il se complait dans les séquences oniriques, distanciant son récit et jouant de ses effets comme un enfant de ses jouets (le faux enterrement dans **L'Enterré Vivant**, le match de foot avec la tête de Peter Lorre dans **L'Empire de la Terreur**, la galerie des ancêtres de Roderick dans **La Chute de la Maison Usher**...).
Croyant percer les arcanes de la dialectique freudienne, il place souvent ses héros en des situations plaisamment psychanalytiques dont il aime à tirer les ficelles. Le transfert d'identité entre Nicholas et son père inquisiteur, dans **La Chambre des Tortures**, celui de Charles Dexter Ward avec son ancêtre, dans **La Malédiction d'Arkham** (tiré à la fois de Poe et de Lovecraft), ceux de Morella et Lenora aussi bien que de Rowena et Ligeia, dans, respectivement, **L'Empire de la Terreur** et **La Tombe de Ligeia**. La paranoïa de presque tous ses héros : Erasmus (**Le Corbeau**), Prospero (**Le Masque de la Mort Rouge**), Carrell (**L'Enterré Vivant**).
La démarche auto-punitive : Roderick, dans **La Chute de la Maison Usher**, Montresor dans **L'Empire de la Terreur**...
Ici les brumes deviennent celles de l'inconscient, l'étirement des scènes la mélancolie chronique, le destin punitif la victoire finale du sur-moi, etc... Corman n'oublie pas qu'Edgar Poe précéda parfois Freud dans certains mécanismes inconscients. A cet effet, voir les spectaculaires itinéraires mentaux illustrant à la fois la culpabilité et l'autochâtiment dans des nouvelles comme *Le Chat Noir*, ou mieux encore dans *Le Cœur Révélateur*.
Après quelques films de gangsters pour exploiter le succès de **Bonnie and Clyde**, de dérives à la Hell's Angels ou d'anarchisantes bluettes pré-baba-cool, Corman cesse de tourner lui-même pour se consacrer à sa propre firme de production, *New World Pictures*, qui fournit, au hasard des modes, films de motards, de prison de femmes, films policiers et, bien sûr, fantastiques avec des titres tels que **Piranhas** (après **Les Dents de la Mer**), **Les Mercenaires de l'Espace** (après **Star Wars**, évidemment), **La Galaxie de la Terreur**, **Les Monstres de la Mer**, **La Course à la Mort de l'An 2000**, **Mutant**, **Androïde**, etc.
Il revient pourtant à la réalisation, avec sa nouvelle compagnie, *Concorde*, en signant **Frankenstein Unbound**, une nouvelle et gothique adaptation du célèbre mythe.
Roger Corman se vante de n'avoir jamais perdu d'argent de toute sa carrière. C'est qu'il allie l'adresse, l'intelligence et l'économie, et surtout, plus que tout autre, il se montre attentif aux goûts du public et aux phénomènes de mode. Seul a de l'intérêt pour lui ce qui fonctionne et gagne de l'argent. En commerçant avisé, il a su optimiser la fonction artistique et la rentabilité à court terme. Une adroite adéquation annonciatrice d'un état de fait aujourd'hui singulièrement banalisé.

Vincent Price, Peter Lorre et Basil Rathbone dans L'EMPIRE DE LA TERREUR

Sans doute fier de son œuvre - et n'est-ce point là après tout l'essentiel ? - Roger Corman se penche maintenant sur sa carrière passée pour en extirper quelques remakes. En d'autres termes, il persiste et signe.

Vincent Price et Mirna Fahey dans LA CHUTE DE LA MAISON USHER



FILMOGRAPHIE
(réalisation)

1955 The Day the World Ended
1956 It Conquered the World
Attack of the Crab Monsters
Not of this Earth
The Undead
1957 The Viking Women and the Sea Serpent
1958 War of the Satellites
Teenage Caveman
1959 A Bucket of Blood (Un Baquet de Sang)
The Wasp Woman
1960 The Little Shop of Horrors (La Petite Boutique des Horreurs)
The Last Woman on Earth
Creature from the Haunted Sea
House of Usher (la Chute de la Maison Usher)
1961 The Pit and the Pendulum (La Chambre des Tortures)
1962 The Premature Burial (L'Enterré Vivant)
Tales of Terror (L'Empire de la Terreur)
The Tower of London
The Raven (Le Corbeau)
1963 The Terror
X-The Man with X-Ray Eyes (L'Horrible Cas du Docteur X)
1963 The Haunted Palace (La Malédiction d'Arkham)
1964 The Masque of the Red Death (le Masque de la Mort Rouge)
The Tomb of Ligeia (La Tombe de Ligeia)
1967 The Trip
1970 Gas-s-s-s !
1990 Frankenstein Unbound

Alfredo B. CREVENNA

Alfredo B. Crevenna fait partie de cette poignée de réalisateurs mexicains qui, tout au long des années soixante, livrèrent à tout va des serials sauce mexicaine plus volontiers destinés aux enfants qu'aux adultes. Il allie tour à tour charme et puérilité dans une une carrière on ne peut plus fournie.

Alfredo B. Crevenna aborde le fantastique en souplesse, et en 1957, avec **El Hombre que Logro Ser Invisible**. Un savant découvre l'habituelle formule d'invisibilité et la teste sur son frère, un faux coupable emprisonné. Hélas, après s'être évadé, le sérum cause la folie progressive du cobaye qui, du coup, projette de devenir le maître du monde grâce à ses nouveaux pouvoirs. Il faudra l'abattre !

Toujours en 1957, il traite de magie noire avec **Yambao, la Fille de Satan** (sorti en France l'année suivante), film on ne peut plus moral et joyeusement naïf.

Puis ce sera une longue série de films en trois épisodes, les trois réunis formant un long métrage, comme cela se pratiquait à l'époque au Mexique.

Avec **Rostro Infernal**, toujours de la magie, permettant ici d'acquérir la vie éternelle. **La Huella Macabra**, une histoire d'enfant vampire. **Enchenme al Vampiro**, où une famille passe un mois dans un château hanté par un vampire pour hériter de la fortune d'un défunt. **Gigantes Planetarios**, une comédie science-fictionnelle à la Jules Verne (dont Crevenna adapta également *Le Voyage au Centre de la Terre*), où savant, fille de savant et amoureux transi, plus un boxeur et son entraîneur visitent une planète inconnue. Et enfin sa suite, **El Planeta de las Mujeres Invasoras**, avec cette planète dominée par des femmes guerrières rêvant de venir conquérir notre monde.

Une transition idéale puisqu'il attaque aussitôt après, comme tout bon réalisateur mexicain qui se respecte, la série des "Santo" avec l'illustration presque comique d'une invasion une nouvelle fois venue de Mars, **Superman contre l'Invasion des Martiens**. Car il faut dire que lorsque les *Films Fernand Rivers* et *Mondial Film* se décidèrent à sortir deux aventures de Santo dans les années soixante (le second étant **Superman contre les femmes Vampires**), la firme rebaptisa notre héros du doux nom de Superman, à leur avis plus commercial. A la grande déception des admirateurs des deux personnages, soit dit en passant. Remarquez, ce n'est pas les Américains qui pourront nous jeter la première pierre, eux qui avaient affublé le lutteur masqué du nom tout aussi évocateur de Samson !

Reprenant à son compte, et un peu tard, les avertissements anti-nucléaires des films de S.F. américains des années cinquante, Crevenna fait débarquer sur Terre une poignée de Martiens ressemblant fortement à des catcheurs (il s'agit justement de catcheurs dans la vie civile, ce qui est donc tout à fait normal), qui lancent un vibrant ultimatum à la population. Soit nous arrêtons nos essais atomiques et nos envois de satellites, soit ils anéantissent la planète. Très méchants, donc, les Martiens possèdent un œil capable d'émettre un rayon qui désintégre leurs adversaires. Sauf Santo, apparemment, puisque personne n'a l'idée de le désintégrer, préférant plutôt le combattre à coups de prises de catch, ce qui ne vaut pas un bon PM, soit dit entre nous... Santo finira par pénétrer à l'intérieur de la soucoupe des camarades martiens pour la détruire. Cette bande s'adresse surtout aux amateurs de catch et de décolletés fringants, car ces veinards de Martiens ont amené avec eux quatre vamps superbes, également catcheuses (!), devant lesquelles, hélas, ce ballot de Santo se montre incorruptible. En définitive, seul le catch semble prévaloir comme moyen de lutte entre mondes différents, ceci malgré l'armement sophistiqué dont disposent les deux parties. Etait-ce bien la peine que Marcel Dassault se décarcasse ?

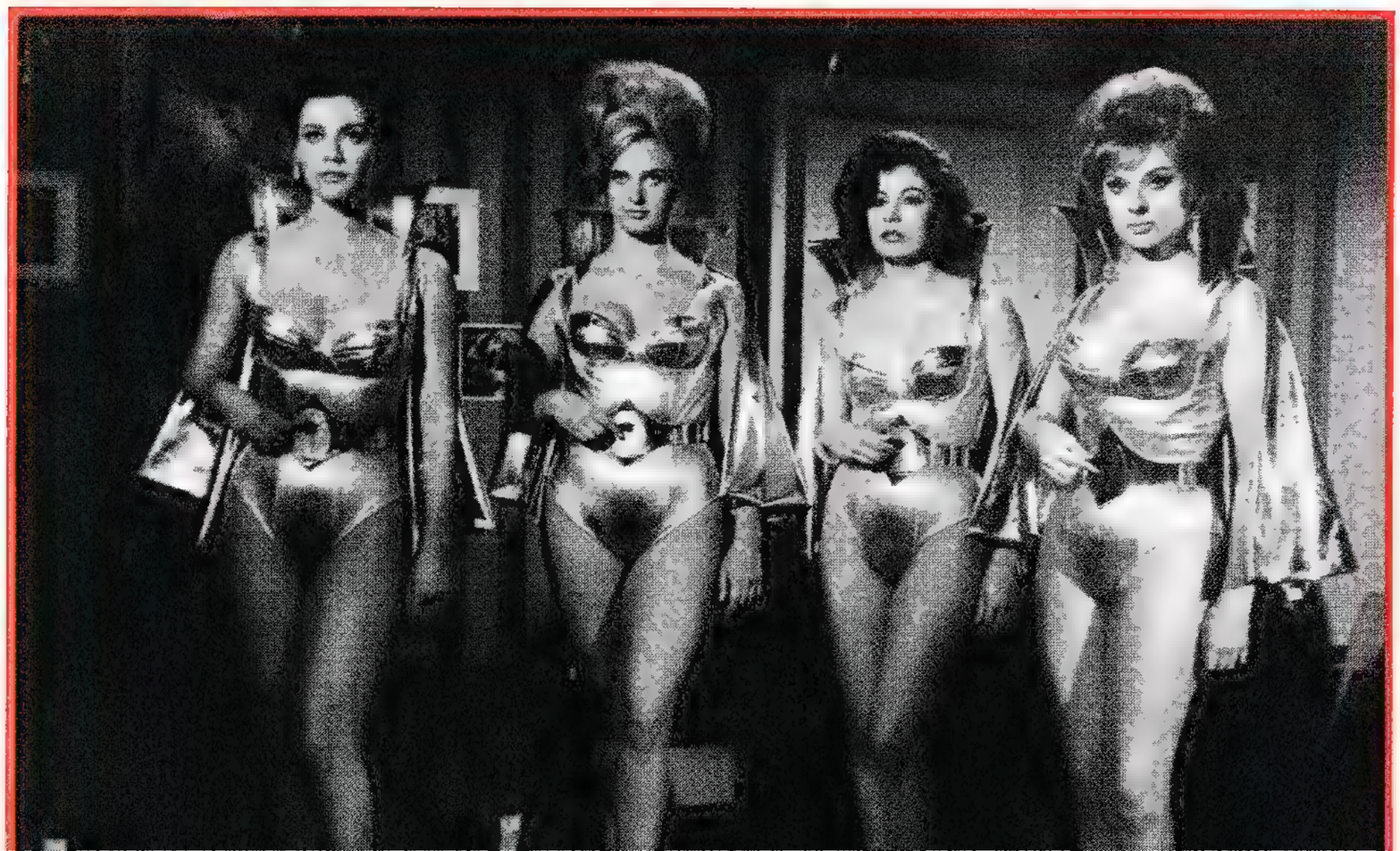
Le film, évidemment, ne donne pas dans l'écologie ou la non-violence avant l'heure, mais il reflète surtout la préoccupation des producteurs de ne pas trop choquer un public jugé naïf, et le plus souvent enfantin.

Condamné, sans doute pour mauvaise conduite, aux "Santo" en série, Crevenna poursuit son effort avec **Santo contra los Villanos del Ring**. Des vilains du ring, rendez-vous compte ! Puis **Santo contra la Magia Negra**, sorti en France sous le titre **Magie Noire à Haïti**, et aussi, dans quelques villes, sous celui de **Santo contre les Morts-Vivants**. Santo luttant ici contre une prêtresse vaudou ayant zombifié un trio de savants détenteurs d'une nouvelle arme révolutionnaire. Puis, il en termine avec le catcheur masqué dans **Las Bestias del Terror**, **Santo y el Aguila** et encore **Santo contre le Poing de la Mort**, un des derniers "Santo".

Alfredo B. Crevenna trimbale avec lui la réputation d'un mauvais faiseur, aux procédés risibles et à la patte éléphantesque. Et il est de fait que ses films ressemblent assez aux matchs de catch dont il sait si bien truffer ses films. Bons contre méchants, lutte inégale en nombre, injustices à réparer, instincts guerriers investis dans la fonction de spectacle, mise en scène naïve d'un moralisme au ras des pâquerettes... Tout cela pour conforter un public pas trop exigeant qui, ailleurs, irait voir un Maciste quelconque combattre à mains nues le tyran de service exploitant le bon peuple. La thématique à l'emporte-pièce d'un Crevenna balance ainsi entre la gratuité et l'absence d'ambition, noyé qu'il fut très tôt dans cette étonnante et fantaisiste production fantastique mexicaine où il importait avant tout de tourner à la chaîne, sans autres prétentions artistiques.

L'enfant-vampire de LA HUELLA MACABRA.

Santo (haut) et les belles martiennes de SUPERMAN CONTRE L'INVASION DES MARTIENS.



FILMOGRAPHIE

1957 El Hombre que Logro Ser Invisible
Yambao (Yambao, Fille de Satan)
1961 Rostro Infernal
1962 La Huella Macabra
1963 Neutron contra los Asesinos del Karaté
1964 Enchenme al Vampiro
Neutron contra el Criminal Sadico
1965 Aventura al Centro de la Tierra
Gigantes Planetarios
El Planeta de las Mujeres Invasoras
1966 Santo contra la Invasion de los Marcianos (Superman contre l'Invasion des Martiens)
Santo contra los Villanos del Ring
1971 Santo y el Aguila
1972 La Mujer del Diablo
Santo contra la Magia Negra (Magie Noire à Haïti)
Las Bestias del Terror
1978 La Dinastia de Dracula
1981 El Puno de la Muerte (Santo contre le Poing de la Mort)

DAY THE WORLD ENDED

SUPERSCOPE

Starring RICHARD DENNING

★

LORI NELSON

★

ADELE JERGENS

with TOUCH CONNORS

★

PAUL BIRCH

ATTACKED... by a creature from hell!

RAYMOND HATTON • PAUL DUBOV
JONATHAN HAZE • PAUL MARCHAL

Produced and directed by ROGER CORMAN

Story and screenplay by LOU RUSOFF

A Golden State Production

Released by ALLIED ARTISTS

American

Richard E. CUNHA

Il travaille d'abord sur des films industriels, puis pour la télévision, avant de fonder sa propre maison de production, où les sous manquent apparemment. Hormis un Girl in the Room 13, ***sa courte carrière au cinéma se consacrera au fantastique.***

Richard Cunha s'initie à la technique cinématographique dans le corps de l'armée de l'air pendant la seconde Guerre Mondiale, puis fignole aussi bien films industriels et spots publicitaires. Il travaille ensuite sur des show TV avec un ami, Arthur Jacobs, qui l'aidera à monter sa propre compagnie, *Screencraft Enterprises*.
Sur un budget microscopique (moins de 50.000 dollars), et dans des délais ultra-rapides, ils mettent alors en chantier **Giant from the Unknown** que réalisera Richard Cunha. L'idée part d'une discussion entre les deux hommes et le scénariste, Frank Taussing.
- Et si nous faisions un film de monstres ? Cela marche en ce moment...
- Oui, mais quel sorte de monstre ?
- Eh bien un lézard géant, par exemple, Bert I. Gordon réussit bien ce genre de truc.
- Non, mais ça va coûter des fortunes en effets spéciaux...
Bref, du coup, les trois hommes décident d'utiliser un de leurs copains, Buddy Baer, un lutteur géant, spécialiste des rôles d'ogre et autres personnages du même ordre. Du coup, le monstre prévu devient le spectre d'un conquistador réveillé par un orage, et venant terroriser les habitants d'un petit village. Maquillé par le grand spécialiste des années trente, Jack Pierce, le soldat en question arbore cicatrice, barbe et le joli casque espagnol qu'il avait providentiellement conservé. Un monument...

Un conquistador est caché dans cette photo. Saurez-vous le retrouver ? GIANT FROM THE UNKNOWN.

Les indigènes cobayes de SHE DEMONS passent à l'attaque !

Puis, Cunha enchaîne sur **She Demons**, d'après son propre scénario, pour lequel il engage Irish McCalla, pin-up sexy ayant déjà incarné Sheena, la Reine de la Jungle, à la TV américaine. Des naufragés abordent une île où séjournent des planqués du troisième Reich. Leur leader, un savant nazi, tente désespérément de remodeler le visage de sa femme horriblement défiguré. Pour ce faire il utilise quelques jeunes indigènes qu'il va bien sûr défigurer à leur tour. On n'en sort pas ! Les méchants trouveront la mort grâce à une éruption volcanique providentielle. D'après les connaisseurs, l'humour volontaire employé ici n'arrangerait pas vraiment les choses.
L'histoire n'innove d'ailleurs pas davantage. Pendant qu'un vieux professeur poursuit d'honorables recherches, son assistant, descendant des Frankenstein, soumet derrière son dos la fille du professeur à un traitement qui la rend indéniablement très moche. Puis il transplante le cerveau d'une autre fille dans le corps d'un mec encore plus moche. Sans oublier quelques notes de musique rock pour parachever le tout, et lorgner un peu du côté des teen-agers. C'est tellement laid que ça en devient fascinant, quelque part.

Parlons plutôt d'humour involontaire puisqu'il met bientôt en chantier son inimitable **La Fille de Frankenstein**. Pour mener à bien ce projet (à l'impossible nul n'est tenu, ceci dit), il collabore avec une nouvelle maison de production, *Layton Film Productions*.
Le budget, malheureusement, n'augmente guère et le maquillage de la jeune héroïne (réalisé par Harry Thomas) et celui du monstre (par Paul Stanhope) peuvent sans conteste être considérés comme les pires ratages jamais vus sur un écran. Cunha tente bien de protester un moment lorsqu'il découvre, sincèrement terrifié (et ce sera bien le seul...), le look de sa créature de Frankenstein, mais hélas, pressé par le temps, et aussi par l'argent, il se soumet quand même aux dures lois du business en l'utilisant telle quelle. Comme il dira plus tard : *"The show must go on"*...

Le poster américain du film, dans toute sa laideur tranquille...

Richard Cunha, sans doute satisfait de cette maigre tentative science-fictionnelle, décide alors d'entreprendre le remake de **Cat Women of the Moon**, avec son mémorable **Missile to the Moon**. Il tente désespérément là de faire jouer un bataillon de jolies filles, la plupart reines de beauté locales, destinées à figurer les sélénites, mais n'ayant strictement aucune expérience cinématographique. Et elles ont bien du mal, les pauvrettes, à faire semblant d'avoir peur lorsque la grosse araignée en caoutchouc leur fait "scritch scritch" dans le dos pour les effrayer.
Richard Cunha assiste plus tard Ralph Brooke sur **Bloodlust** (1961), ce remake inavoué des **Chasses du Comte Zaroff**, et tourne lui-même **The Girl in the Room 13**, film de détective à suspense. Puis, à partir de 1962, il revient à la télévision pour diriger pubs et courts métrages.
De sa courte carrière au grand écran, Richard Cunha laisse l'image d'un homme sans cesse pressé par le temps, avare de son budget et dégageant un mauvais goût presque agressif à force d'insistance. A cet effet, la vision aujourd'hui de **La Fille de Frankenstein** pourra servir de test, et même de modèle à éviter pour les générations futures.

FILMOGRAPHIE

1958 Giant From the Unknown
She Demons
Frankenstein's Daughter (La Fille de Frankenstein)
1959 Missile to the Moon

GROWING...!
GROWING...!
GROWING...!
to a GIANT...!
to a MONSTER...!

WHEN WILL IT STOP?

THE AMAZING COLOSSAL MAN

Starring

GLENN LANGAN · CATHY DOWNS · WILLIAM HUDSON · LARRY THOR

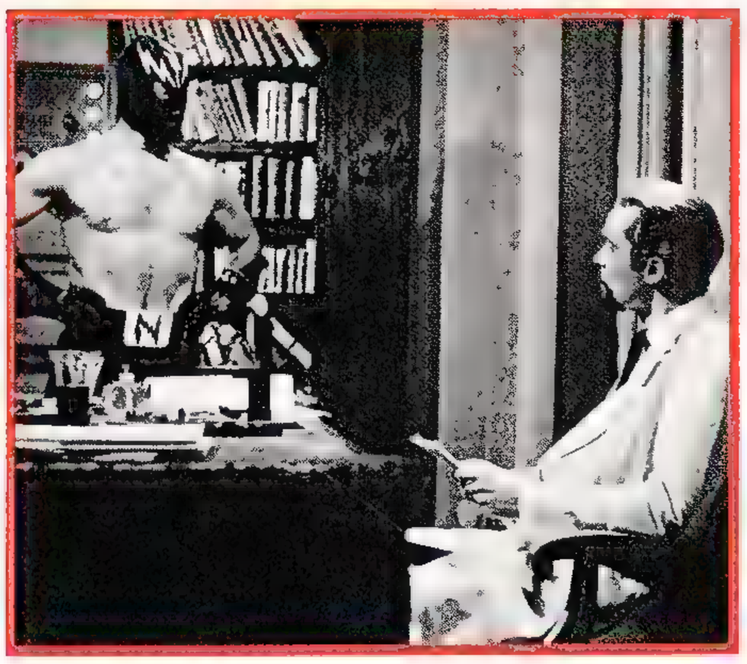
Produced & Directed by **BERT I. GORDON** · Screenplay by MARK HANNA and BERT I. GORDON

A JAMES NICHOLSON-SAMUEL Z. ARKOFF PRODUCTION

Federico CURIEL

Scénariste et réalisateur mexicain, Federico Curiel employa sa carrière à écrire ou à filmer les exploits toujours renouvelés de divers lutteurs masqués face à nombreuses puissances maléfiques. Il illustra particulièrement ceux de Neutron, Mille Masques, Santo, Blue Demon (catcheurs), ou de Nostradamus (Vampire).

Parmi les nombreux metteurs en scène qui tournèrent à bobines rabattues les aventures étranges de monstres innombrables face à leurs valeureux adversaires musclés, Federico Curiel reste sans doute l'un des plus prolifiques et des plus talentueux.
Il démarre sa carrière en fixant sur pellicule les méfaits du vampire Nostradamus en quatre films, montés à partir d'une série de 12 épisodes. Nostradamus est le fils du célèbre prophète/alchimiste du même nom, qui s'est juré de réhabiliter son père. Joué par German Robles, spécialiste des rôles de vampires (**Les Proies du Vampire, El Ataud del Vampiro, El Castillo de Los Monstruos, Los Vampiros de Coyoacan**), notre vilain porte une barbe lucéférienne et se fait aider dans ses œuvres d'un serviteur bossu, tout aussi démoniaque. Nos deux amis prennent pour cible le professeur Dolan, lequel a l'audace de présider une association luttant contre toutes les superstitions, dont bien entendu le vampirisme. On va lui montrer qu'il ne s'agit pas de plaisanter, en tuant tour à tour et de façon affreuse les membres

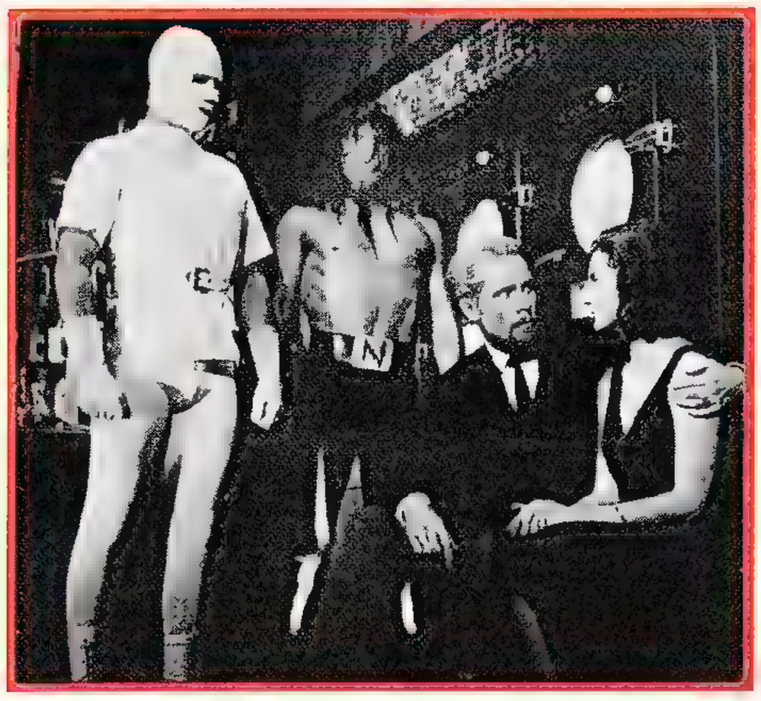


Neutron, face au super-vilain Dr. Caronte, NEUTRON CONTRA EL DR. CARONTE.

de l'association. Les quatre films de la série fonctionnent un peu à la manière des *Fantômas* d'antan, où l'on pense à chaque fin d'épisode vaincre définitivement le monstre, mais dont on apprend l'ultime esquive au début de l'aventure suivante, ce qui entretient évidemment le suspense. Curiel s'applique, par sa manière de filmer, à souligner l'aspect irréel du personnage, soignant décors et éclairages, et s'ingéniant par ses prises de vues à le dépeindre comme un être irrémédiablement différent.
Il revient au mythe vampirique, en 1968, avec **Las Vampiras**, où il fait de John Carradine le chef d'une secte de femmes-vampires auquel il oppose le catcheur Mil Mascaras (Mille Masques).
Il prend la relève de ses collègues sur la série des "Santo" dont il va tourner huit aventures, comprises entre 1962 à 1971. Puis il va enchaîner sur celles de Blue Demon, un autre lutteur masqué, aux prises chez Curiel avec de détestables araignées de l'espace, dans **Aranas Infernales**. Elles imitent la silhouette humaine mais, à la manière des **Envahisseurs**, elles ne peuvent dissimuler une énorme main pourvue de griffes et de poils. Dans **La Sombra del Murcielago**, le même Blue Demon s'attaque cette fois à l'athlète défiguré **El Murcielago** (La Chauve-souris !) qui enlève des femmes et les séquestre dans son sinistre château, en jetant les importuns aux oubliettes, où les dévorent gros rats et autres chauve-souris.
Curiel illustre aussi les exploits de Neutron, encore un athlète (porteur d'un masque noir zébré d'éclairs blancs) qui, au fil des épisodes, va affronter le très vilain Dr. Caronte rêvant de dominer le monde au moyen d'un gigantesque cerveau vampire construit à partir de ceux de trois savants, de divers robots humains, et de sa grosse bombe à... neutrons. Elle est bonne !
A la fin de l'histoire, l'héroïne s'apercevra, frémissante, que Neutron, jusqu'ici toujours porteur de son masque, cache en fait, qui ça ? Son propre fiancé, ça alors !

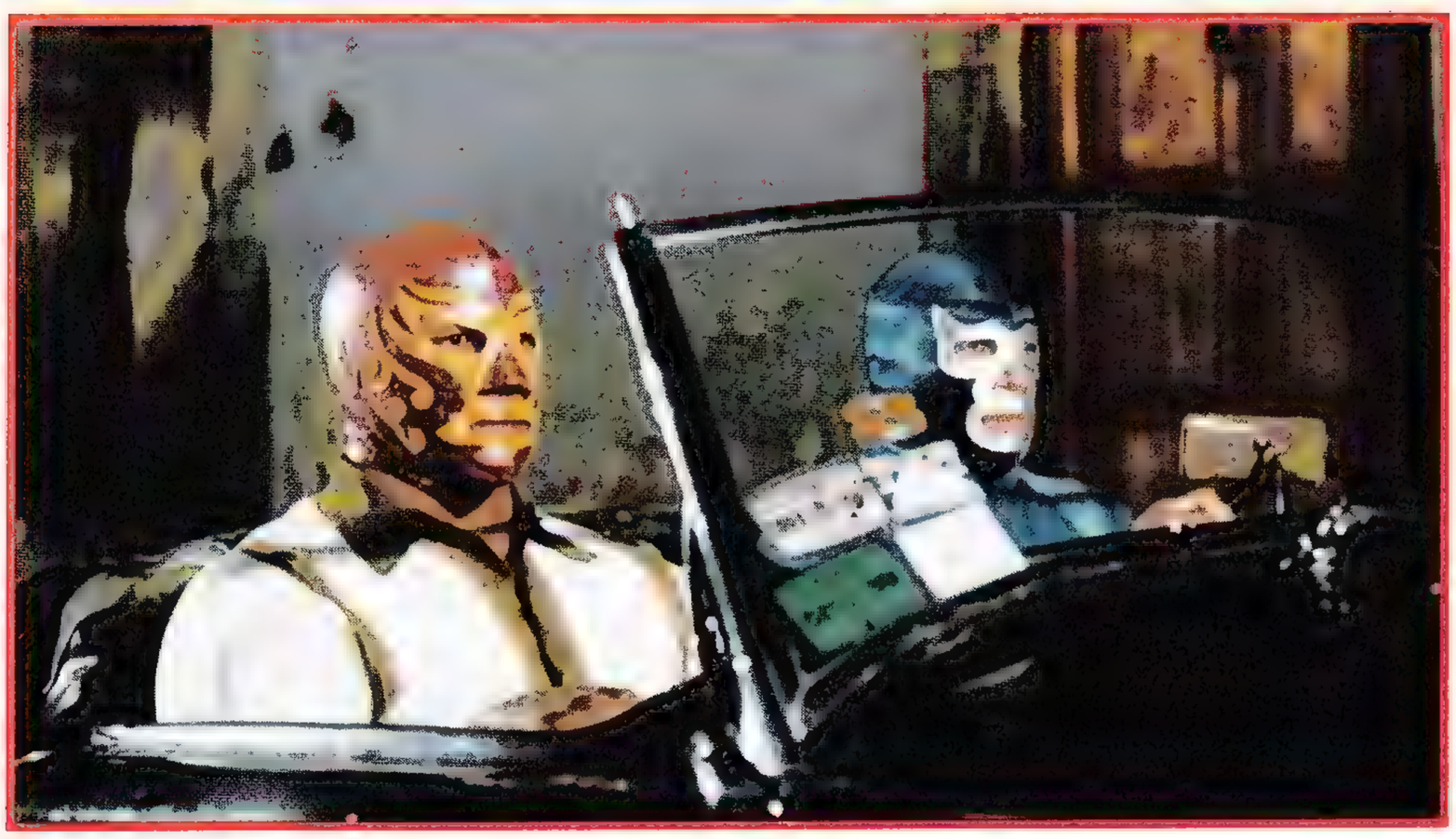
Une des momies de Guanajuato. Comme on le voit la momification se montre inexplicablement sélective !

Cinéaste du divertissement sans prétention, comme on dit dans les revues sérieuses, Federico Curiel sut montrer un réel talent, compte-tenu du champ de manœuvre étroit laissé par ses producteurs, et aussi une imagination débordante, issue des serials d'antan.



Le Dr. Caronte et ses robots de la mort, LOS AUTOMATES DE LA MUERTE.

Mille Masques et Blue Demon se la jouent tranquille dans SANTO CONTRE LES MOMIES...



FILMOGRAPHIE

1960 La Maldicion de Nostradamus
La Sangre de Nostradamus
Nostradamus y el Genio de las Tinieblas
Nostradamus y el Destructor de Monstruos
1961 Neutron, el Emmascarado Negro
Neutron contra el Dr. Caronte
Neutron VS. the Maniac
Los Automates de la Muerte -Neutron-
Santo contra el Cerebro Infernal/Santo contra el Cerebro Diabolico
Santo contra el Rey del Crimen
Santo en el Hotel de la Muerte
1966 Aranas Infernales
El Imperio de Dracula
La Sombra del Murcielago
1968 Enigma de Muerte
1969 Santo en la Venganza de las Mujeres Vampiro
Las Vampiras
1970 Las Momias de Guanajuato (Santo contre les Momies de Guanajuato
Santo Mission Sabotaje
1971 Santo Mission Suicida
Vuelven los Companeones Justicieros
1972 Santo contra la Mafia del Vicio

BUD ABBOTT Y LOU COSTELLO CONTRA LOS FANTASMAS

DIRECTOR
CHARLES T. BARTON

LON CHANEY
BELA LUGOSI

¡MAHER!

Gene FOWLER JR.

Gene Fowler Jr. aborde le cinéma comme assistant monteur chez* Fox, *puis travaille pour la télévision. Le producteur Herman Cohen va décider de son passage à la réalisation en lui annonçant : je détiens à la fois un excellent script et le titre le plus mauvais de la terre :* I Was a Teenage Werewolf *!

Herman Cohen, pour qui Gene Fowler tourne son premier film, était déjà à l'origine de ces curieuses productions aux fameux titres que furent dans les années cinquante **Bride of the Gorilla, Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla**, ou le vraiment destroy **Target Earth**. Plus tard, il livrera encore **I Was a Teenage Frankenstein, Blood of Dracula, How to Make a Monster** ou le nullissime **Konga**. Encore une histoire de gorille. Décidément, comment aurait-on fait sans cet animal dans le cinéma fantastique ?

C'est avec ce **I Was a Teenage Werewolf** qu'il lance la mode "teenager" appliquée aux films de science-fiction. Et le succès fut tel que ce petit budget favorisa aussitôt, outre les productions Cohen, des **Invasion of the Saucer Men, Teenage Monster, The Blob, The Monster of Piedras Blancas, Teenagers from Outer Space, Monster on the Campus**, et bien d'autres films où les traditionnels héros quadragénaires se voyaient promptement remplacés par de juvéniles acteurs, entraînant du même coup une audience rapidement croissante auprès du public adolescent.

La grande chance de cette vague naissante fut de bénéficier de la présence du plus doué des réalisateurs du moment, du chef de file, bien qu'il s'agisse ici de son premier film, Gene Fowler Jr.

D'une histoire relativement banale - un étudiant instable confié à un psy subit une expérience hypnotique et physique qui le fait régresser à l'état animal - Gene Fowler transcende son sujet et parvient à le traiter avec sérieux, installant même un savoureux suspense, là où on attendait le traditionnel film à monstre habituel. Mais Gene Fowler s'intéresse au script, vit avec, l'emporte chez lui le soir et, comme il le dit lui-même, "*nous avons tourné* ***I Was a Teenage Werewolf*** *comme s'il s'agissait de* ***Autant en Emporte le Vent***" !

Manipulant lui-même le scénario, parfois à l'insu de Cohen, il fait du docteur "'soignant" son cobaye un vrai personnage désaxé, croyant fermement que le devenir humain réside dans l'holocauste final et qu'en conséquence, l'homme doit retrouver ses racines primitives, avec ce retour au stade animal, pour mieux subsister dans un futur post-apocalyptique. De même, il fait ressortir l'aspect rebelle et dramatique du jeune héros, lui conférant une dimension humaine peu coutumière en ce style de productions.

Là-dessus, il greffe des éléments aussi porteurs que le décor du campus, le groupe d'étudiants, le héros réagissant contre l'environnement universitaire, les bagarres à coups de poing, et toutes ces choses qui nous rappellent incidemment que **La Fureur de Vivre** ne datait jamais que d'une petite paire d'années.

Michael Landon (l'homme de ***La Petite Maison dans la Prairie***, décédé tout ré-

Un des Aliens de I MARRIED A MONSTER FROM OUTER SPACE...

cemment), le jeune interprète de ce loup-garou new look, symbolise on ne peut mieux l'adolescent incompris, solitaire et agressif, dont la fin malheureuse va encore aider à la mythification et à la tragédie du personnage.
Tourné en seulement six jours, et comme un pur produit de série, **I Was a Teenage Werewolf** reste pourtant une des œuvres les plus maîtrisées et les plus noires de cette glorieuse période des années cinquante américaines.
Cette maîtrise et ce sérieux, Gene Fowler les retrouve l'année suivante dans le tout aussi étonnant **I Married a Monster from Outer Space**. D'un tel titre on pouvait tout attendre, excepté le pathétisme et le regard adulte que Fowler confère à ce film, nous rappelant parfois les meilleures scènes du chef-d'œuvre de Don Siegel, **L'Invasion des Profanateurs de Sépulture**.
Le récit décrit l'insidieuse invasion d'une petite ville des U.S.A. par un groupe d'extraterrestres prenant progressivement possession des habitants, adoptant leur apparence, et agissant à leur manière. L'héroïne découvre justement que l'homme qu'elle vient d'épouser se comporte de manière étrange, distante, parfois terrifiante, et finit par découvrir son horrible secret. En fait les Aliens recherchent avant tout des femmes pour perpétuer leur race s'éteignant, du fait de la disparition de l'élément féminin sur leur propre planète. Mais ils n'arriveront pourtant pas à procréer avec les femmes terriennes pour une raison cruciale de chromosome, et ils seront finalement traqués puis détruits.
Le physique des monstres, que l'on aperçoit la plupart du temps dans un halo lumineux les dissimulant en partie, laisse entrevoir un corps spongieux, aux membres terminés par trois doigts, un cerveau presque apparent dont sortent deux grosses veines plongeant directement dans le torse, des yeux vitreux et une bouche toute ronde, assez proche de la ventouse.
Bien qu'ils prennent la forme de la personne possédée, Gene Fowler compose une vision

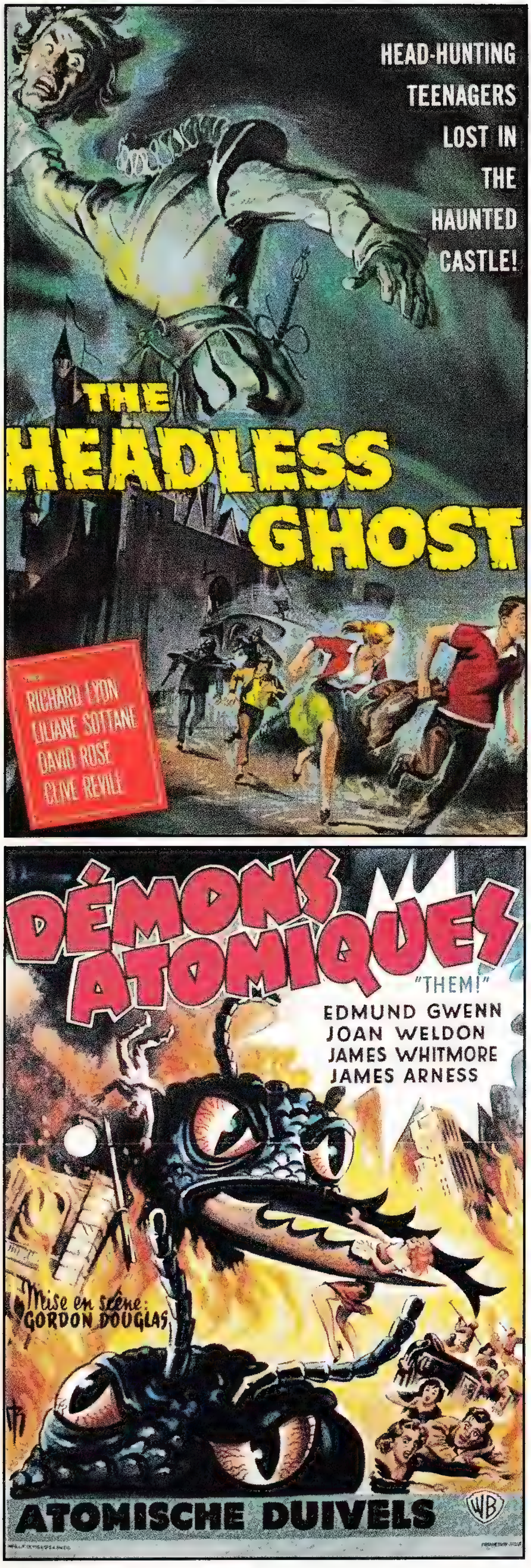
La conquête de la Terre passe avant tout par celle de la femme, I MARRIED A MONSTER FROM OUTER SPACE.

Le loup-garou nouvelle génération, I WAS A TEENAGE WEREWOLF.

géniale quand, à la faveur d'un éclair, le visage du monstre apparaît fugitivement derrière les traits du héros, scène qu'il reprendra plusieurs fois, et dont l'effet s'avère saisissant. Comme pour **L'Invasion Vient de Mars**, où l'action se visualise subjectivement par les yeux de l'enfant, ici, la majeure partie de l'histoire se déroule du point de vue de l'héroïne qui découvre la menace et tente d'en avertir son entourage.
Les effets spéciaux, dûs à John P. Fulton, sont aussi simples que parfaitement crédibles. Un nuage enveloppe les humains, pour signifier la possession, ou un liquide gélatineux s'échappe d'eux lorsque celle-ci s'interrompt tragiquement pour les envahisseurs. Et le film de se conclure sur une fantastique vision d'une centaine de vaisseaux aliens s'éloignant de la Terre, après l'échec de leur tentative d'ensemencement de notre planète.
Gene Fowler tournera encore une demi-douzaine de films, principalement des westerns, dont un seul est sorti en France, **Les Comanches Passent à l'Attaque**. Puis reviendra au montage, et finalement à la télévision pour laquelle il livrera une quantité impressionnante de séries. On regrettera pour le genre science-fictionnel que ses artisans les plus doués ne soient pas toujours les plus prolifiques.

FILMOGRAPHIE

1957 I Was a Teenage Werewolf
1958 I Married a Monster from Outer Space



CRAIGNOS OR NOT CRAIGNOS ?

Il importe peut-être maintenant de définir ce que l'on entend ici par cette appellation hâtivement évocatrice, pour ne pas dire provocatrice de "*Craignos Monsters*". Est-ce à dire que toutes les œuvres, tous les monstres, tous les auteurs rencontrés ici vont "craindre", comme on dit ? Bien évidemment pas. Dans la mesure où nous allons aussi montrer des créateurs indéniables, brosser des carrières fertiles, aussi bien en réussites incontestables qu'en ratages invétérés. Personne ne songerait à sourire de la très belle Créature du Lac Noir, pathétique dans ses motivations et sa conduite, magnifique par son désign complètement crédible. Il en va de même pour bien d'autres créations, et il ne faut voir dans ce néologisme pittoresque de "*Craignos Monsters*" qu'un simple titre générique tentant de rassembler à la fois des auteurs et des films ignorés depuis longtemps, ou méprisés depuis toujours.

A l'heure où le cinéma rejoint la civilisation "McDonalds", dans le sens : on produit, on distribue, on jette, il nous a paru exaltant de déterrer des oeuvres méconnues, mais surtout sympathiques, même si elles prêtent souvent à sourire, même si les raisons évidentes de leur mise en chantier transparaissent à travers les récits, même si l'archaïsme de leurs trucages (pas toujours, d'ailleurs) nous semblent aujourd'hui désuet et dépassé.

Si certains films paraissent fauchés ou malhabiles, pensons qu'ils représentent surtout le fruit d'un travail souvent passionné de la part de quelques responsables immédiatement identifiables par leur talent bien sûr, mais aussi par leurs défauts.

Et que l'on ne vienne surtout pas mettre en cause le caractère aseptisé, répétitif, voir naïf des productions ici envisagées. A l'heure actuelle de la suite envahisseuse, de la numérotation frénétique, du team de scénaristes détruisant ou reconstruisant à l'envi des oeuvres censées plaire au plus grand nombre et dévitalisant à l'excès ce qui aurait dû rester de tout temps à l'échelle humaine, on s'aperçoit que nombre de bandes des années cinquante ou soixante nous paraissent aujourd'hui des monuments de subtilité, des sommets de sensibilité. D'ailleurs, l'entreprise multinationale cinématographique moderne n'engendre plus de créateurs, mais seulement des actionnaires.

C'est de cinéma-bis dont nous allons débattre ici, et le lecteur n'y trouvera donc pas les noms bénis de James Whale, Tod Browning, Terence Fisher, et encore moins ceux de Lucas, Spielberg ou autres Zemeckis. Ce qui ne veut d'ailleurs pas dire qu'il ne nous plairait pas un autre jour de nous attacher à leurs œuvres.

Nous allons défendre, pour l'heure, un autre cinéma. Parcourir les carrières de réalisateurs géniaux ou besogneux, parfois notoirement dépourvus du moindre talent, ou carrément fous dans leur tête. Ce qui n'est pas le moins fascinant de notre démarche. Notre but s'attache ici à faire revivre les films de drive-in, ou ceux qui passaient dans les nombreuses salles populaires aujourd'hui disparues au profit des multi-salles, ceux que les collectionneurs s'échangent encore dans les coins, à coups de K7 pal ou NTSC. Les films que nous verrons peut-être un jour sur nos chaînes câbleuses, ceux qu'une Elvira de passage pourrait bien nous exhumer un jour sur les chaînes officielles à l'heure où les Sabatier/Foucauld partent se coucher. Ceux, enfin, que ce livre aura permis de faire connaître et, pourquoi pas, de reconnaître.

LE MONSTRE, USTENSILE PSYCHANALYTIQUE

La question que vous aimeriez poser, c'est assurément : "mais pourquoi tant de monstres ?" Vrai, vous la posez, cette question ? Bien. Alors ce qui fascine dans la créature monstrueuse c'est surtout sa dimension pathétique, isolée, son destin toujours tragique.

COSMOPOLIS FILMS presente

LA PLANETE DE GODZILLA

REGIE:
ISHIRO HONDA

eastmancolor
cinemascope

Un dernier petit tour et puis s'en vont...

THE CRAIGNOS MONSTERS

Part 4
LE CHAPITRE FINAL

Après six mois passés en compagnie de nos chers monstres, la mesure nous conseille de clore enfin ce tour d'horizon des faciès et créatures les plus horriblement drôles de notre univers fantastique.
La matière ne manquait pourtant pas et nous aurions pu continuer encore longtemps dans la mesure où la réaction des lecteurs se montrait largement favorable.
Quelques lettres, cependant, déplorent notre sévérité à l'égard de films qui, s'ils ne furent pas toujours des chefs-d'œuvre constituent les ancêtres de nos **Alien**, **La Mouche** ou **RoboCop** actuels. J'en prends note, mais je ne voulais pas figer ces films dans une espèce de respectabilité humectée pour nostalgique inébranlable. Traité avec un sérieux académique, un tel dossier aurait découragé les plus avertis. Je voulais faire vivre ces films et non pas les enfermer dans une crypte, rire avec eux et non pas pleurer sur leur beauté disparue.
D'ailleurs, celui qui n'a pas décelé qu'au delà de la bonne humeur, du ton goguenard, se cachait aussi la tendresse pour toute une époque, ne connaît rien au second degré et ne mérite pas de lire *Mad Movies*. Na !

ANGRY RED PLANET

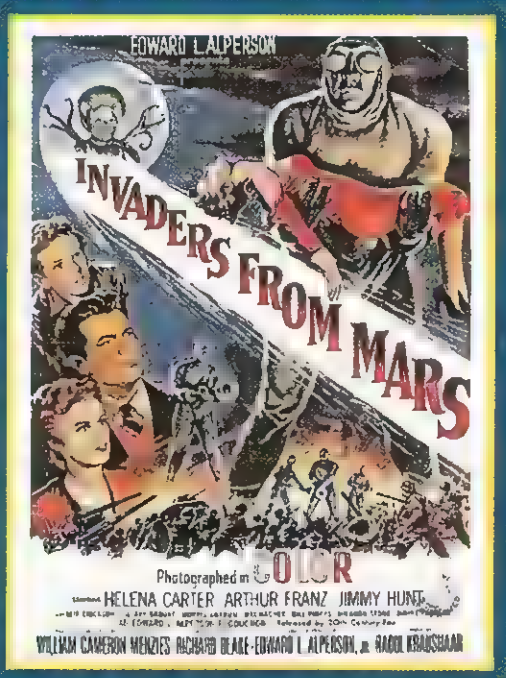
1959. U.S.A. De Ib Melchior. Avec Gerald Mohr et Les Tremayne.

Quatre astronautes, dont une femme, explorent la planète Mars et vont devoir affronter d'effrayantes créatures relevant à la fois du rat, de l'insecte, du crabe et de la jolie chauve-souris (Baaaaaat-Maaaan !). Après ça, la rencontre avec les martiens (voir photo ci-dessous. Avec des têtes comme ça, comment voulez-vous construire l'Europe ?) ne peut plus vraiment les surprendre... Et pourtant le maquilleur ne les a pas ratés.
Seule la femme en réchappera, pour venir conter son histoire. Le film étant vécu comme un rêve, la photographie prend des tonalités roses, violettes, proches du dessin animé, tout cela dans de fabuleux décors complètement irréels.

[illegible]

1958. U.S.A. De Herbert L. Strock. Avec Robert H. Harris, Gary Clarke et Gary Conway.

On pensait avoir touché le fond du malheur avec **I was a Teenage Frankenstein** (voir *Craignos* 1) et **I was a Teenage Werewolf** (*Craignos* 2), mais les petits brigands reviennent ensemble dans le **How to Make a Monster** de cet incorrigible Herbert Strock. Gonflés, non ?
"Mais ils étaient morts..." glapit la foule en larmes... Oui, mais ici un maquilleur de film d'horreur, récemment mis à la porte, drogue deux acteurs portant ces masques et les manipule afin qu'ils assassinent le producteur, carrément.
Un film très mode (pour l'époque, car plus c'est mode et plus ça vieillit vite) dans la mesure où il utilisait de jeunes acteurs gesticulant très fort sur de la musique rock. On devrait essayer avec la lambada, par exemple, tiens.



[illegible]

1955. Mexique. De Julian Soler. Avec A. M. Resortes, Evangelina Elizondo et A. Solar.

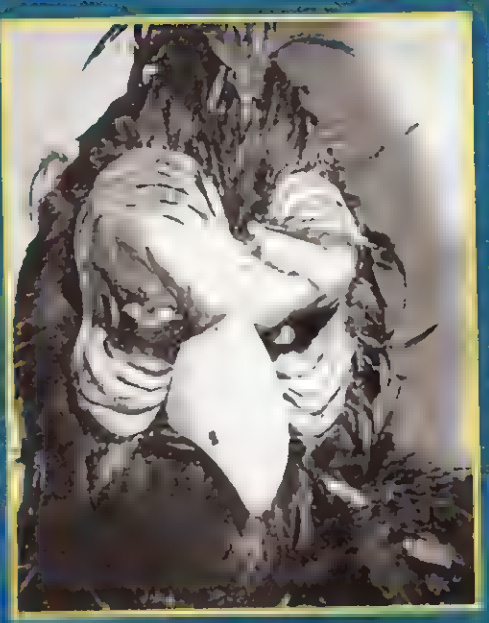
Dans la compète du robot le plus craignos, le Mexique parvient sans peine à égaliser.
Je vous raconte tout si vous me promettez de ne pas rire: notre héros, au long bec emmanché d'un long cou (non, c'est pas ça !). Le héros fabrique une voiture étrange équipée d'un moteur d'avion. Le fripon compte bien ainsi gagner une course et ramasser plein de fric. Mais voilà-t-il pas qu'avec un engin pareil, lui et sa copine passent pour des martiens en visite auprès de paysans crédules. Ils jouent le jeu pour ne pas les décevoir jusqu'à ce que de vrais martiens finissent par venir mettre la pagaille.
La morale du film tentait de démontrer qu'avec une population gentiment naïve, il y aurait moins de guerre. Après tout c'est loin d'être idiot.

[illegible]

(Ulysse)

1954. Italie. De Mario Camerini. Avec Kirk Douglas, Silvana Mangano, Anthony Quinn.

N'ayons l'air de rien, mais un œil noir nous observe... Vous connaissez tous l'Odyssée ? Mais si : la suite de l'Iliade où la guerre de Troie éclate parce que la belle Hélène fricote avec le beau Pâris (comme quoi, Pâris sera toujours Pâris...). Eh bien le film de Camerini raconte le retour d'un Ulysse victorieux vers sa patrie Ithaque. Hélas, les Dieux le mettent à l'épreuve et il rencontrera maints obstacles sur sa route, dont ce cyclope géant, le vilain Polyphème.
Heureusement, Ulysse sait comment enfoncer la poutre dans l'œil de son voisin et le cyclope s'en prendra plein la vue. D'où la célèbre expression: jeter de la poutre aux yeux, bien évidemment. Merci *Mad*, je m'amuse et j'apprends en même temps; quel panard !



[illegible]

(épisode The Squire of Gothos - 1ère saison)

1966. U.S.A. De Donald McDougall. Avec Shatner, Nimoy, etc... et William Campbell.

A l'instar de Spock avec ses grandes oreilles, on reconnaît ici l'alien à son grand nez (très révélateur, le nez, d'après ce qu'en disent les copines...) Evidemment, les querelles inter-raciales démarrent dès l'arrivée de l'Enterprise dans les parages. Quel besoin aussi avait McCoy de lâcher, pour faire rire tout le monde: "Ouah, les mecs hé, visez-moi ces nez gros ridicules !" Eh oui, résultat ils ne sont pas contents et il va encore falloir se battre, avec l'Enterprise comme enjeu. L'air peu rigolard du chef fait douter de l'issue du combat, mais heureusement Spock ne l'entend pas de cette oreille et nos amis vont encore en réchapper (c'est qu'il y a 50 épisodes à se taper, derrière...).

[illegible]

(Robots 2000: Odyssée Sous-marine)

1967. Japon. De Hajime Sato. Avec Peggy Neal, Frank Gruber et Steve Queens.

Ne dérangez pas le cyborg, il est au water ! Ces curieux individus (mais on a l'habitude [illegible] savant fou. Encore un qui rêve de dominer le monde par le mal, sans trop lésiner sur les moyens. Il capture des humains et les change en ces robots amphibies dont l'appa[illegible]ture du lac noir.
Il nous dirait : j'ai fait ça pour rire, excusez-moi, qu'est-ce que je vous offre à boire ? On passerait l'éponge. Mais il fabrique ces robots pour conquérir le monde. Oui, encore un ! Là c'est trop. Même les cybogs trouvent que cela suffit au bout d'une heure trente, et vont se révolter. Bien fait pour lui !

[illegible]

[illegible]

- Non, arrêtez tout, la Momie ! Juste une petite photo, c'est pour Mad Movies...
- Ho, les journalistes, vous allez me laisser travailler tranquille, oui ?
Paul Naschy, titulaire sans rival du rôle du [illegible] tres classiques du répertoire. Il endosse là le costume de la Momie et il faut dire que ça fait très mal. L'accent porte sur les mutilations et les détails sanglants montrés en gros plan. Tandis que les flash-back illustrant l'ancienne Egypte achèvent de terrasser les plus résistants.
Comme on disait dans les classiques: une momie sème la terreur, comment s'en débarrasser: heureusement, le ridicule s'en charge !

[illegible]

([illegible]e de la Terreur)

1962. U.S.A. De Roger Corman. Avec [illegible]

Cette créature à face de junkie en manque surgit du sketch Morella, un de ces trois "contes de terreur" inspirés d'Edgar Poë, servant de trame au film.
Le Spectre de Morella prend possession de sa fille, Leonora, pour se venger d'elle qui causa sa mort en venant au monde. Vincent Price, en héros tourmenté à la "Roderick Usher", voit ainsi arriver sa fin avant qu'un [illegible] conte qu'il s'agit du même ayant servi pour toute la série Poë) ne vienne effacer les traces de l'horrible drame. Tragique, non ?

[illegible]

([illegible])

[illegible]

Au temps du muet, on savait encore rire. Témoin cet animal figurant, à qui on demande de parler très fort dans le micro parce que c'est pour l'émission du Triceratops 50. Oui, ces braves bêtes s'amusent d'un rien...
Il s'agit de la première adaptation à l'écran du livre d'Arthur Conan Doyle relatant les exploits du Pr Challenger dans une contrée perdue où les grands sauriens ont survécu. Les effets spéciaux sont de Willis O'Brien et ce brontosaure ramené à New York annonce déjà le King Kong que ce génie de l'animation créera en 1933.
Bon, fini de rigoler maintenant les bestioles, silence on tourne...

(Frankenstein s'est échappé)
1957, G.B. De Terence Fisher. Avec Peter Cushing, Christopher Lee et Hazel Court.

Pas question de nous gausser d'une œuvre qui annonça l'âge d'or du cinéma fantastique britannique et prépara de beaux jours pour la célèbre firme *Hammer-Films*. Mais franchement, le concept de ce monstre new look avait de quoi surprendre les fanas des chefs-d'œuvre des années trente.
Le maquilleur Phil Leakey (**Le Cauchemar de Dracula, La Revanche de Frankenstein...**), décidé à rompre avec la tradition karloffienne du mythe, poussa même peut être la dissidence un peu loin !
Contrairement à la série américaine de *l'Universal*, les créatures de Frankenstein britanniques ne servaient jamais deux fois de suite. Vu leur état avancé, on commence à comprendre pourquoi.

1970. U.S.A. De Freddie Francis. Avec Joan Crawford et Joe Cornélius (le singe).

En marchant joyeusement dans la [illegible] des étudiants découvrent un humanoïde visiblement retardé dans son évolution.
- "Arg - beurk - ougah ougah - m'balaoué Tarc Moullec tsoin tsoin", leur déclare très finement le bel animal, hilare.
Déduisant qu'il s'agit certainement d'un étranger, si ce n'est pire, les jeunes le ramènent à la civilisation. Baptisé Trog (pour troglodyte), il subira les passions contraires de militaires bornés qui cherchent à le supprimer et de scientifiques humanistes qui préféreraient l'étudier.
Le maquilleur s'inspire là visiblement d'une technique utilisée deux ans plus tôt sur **La Planète des Singes** et le nom de l'acteur, Joe Cornélius, ne fait que souligner la référence.
- Oh, le singe, on dirait de la petite fille maintenant...

1957. U.S.A. De Charles Marquis Warren. Avec John Howard et Mala Powers.

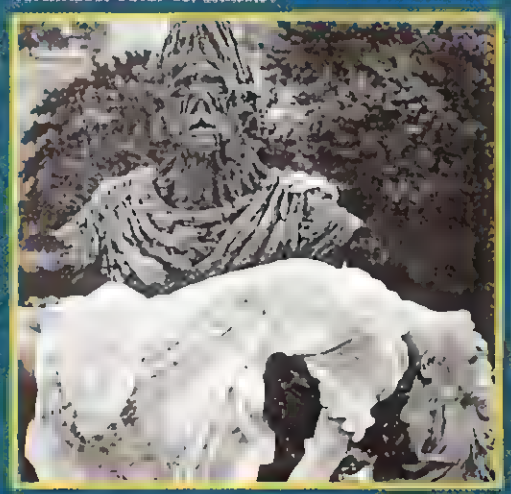
Un on pousse, deux ça mousse.
Un savant assez atteint expérimente une curieuse substance qui se reproduit comme un champignon. Les sujets soumis à ses expériences se changent en monstres mousseux du plus surprenant effet.
Prudent, le maquilleur n'hésite pas à jouer la sobriété: un peu de mousse de savon répandue sur les acteurs et vogue la galère (en plus ça les lave, ce qui ne peut pas leur faire de mal). N'importe, Mala Powers réussit très bien à faire semblant d'avoir peur et n'est-ce point là l'essentiel ?...
Après le robot, le mutant, l'extraterrestre, le monstre géant, voici que naissait le mythe du savon fou, ça fait peur, quand même.

1964. U.S.A. De W. Lee Wilder. Avec Dick [illegible]

On découvre un curieux yéti, la face glabre mais avec plein de poils tout autour, et on le ramène à Los Angeles (L'animal se laisse faire car il avait compris L'os en gélatine, erreur tragique...). Là il va s'échapper avant que des méchants l'abattent.
W. Lee Wilder (frère de Billy et qui nous avait déjà bien éclatés avec son **Killers from Space** - voir *Craignos 2*) dirige ici Dick Sands (le **Phantom from Space**, du même Wilder) dans le rôle de cet abominable homme des neiges qui porte bien son nom.
Evidemment, la fourrure fait quelques plis, mais si le yéti court assez vite ça ne devrait pas trop se voir. Quoi, le cameraman ? Eh bien il n'a qu'à courir derrière lui, rigolo, où est le problème ?

1965. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Nick Adams et Tadao Takashima.

Le Japon, toujours en délire, tente d'illustrer le mythe de Frankenstein, mais sans renier pour autant son amour des monstres géants. Comment on pourrait bien faire ?
"Hé, les gars, et si on disait comme ça que la créature de Frankenstein elle serait géante aussi, hein dites voir, c'est finement chié ça, non ?"
Et voilà comment s'élabore un scénario...
Donc, un jeune garçon trouve le cœur atomisé du monstre de Frankenstein dans les débris d'Hiroshima et le mange (il avait faim, faut dire !). Il se met alors à grandir de façon inquiétante et pourra ainsi combattre le terrible reptile Barugon (déjà vu dans **Les Monstres Attaquent**) qui fait rien qu'à menacer la Terre, zut alors.
Aux dernières nouvelles, Frankie aurait la situation bien en mains.

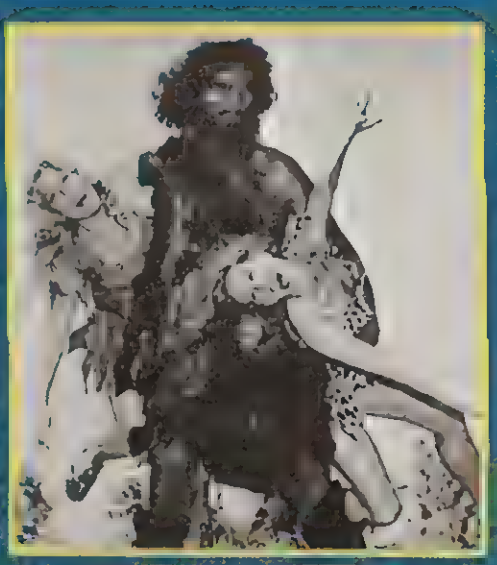


1966. G.B. De Herbert J. Leder. Avec Roddy Mc Dowall, Jill Haworth et Paul Maxwell.

Fusion et confusion des mythes...
Arthur Pimm (Mc Dowall) travaille dans un musée de Londres et conserve le corps de sa mère momifié, avec qui il fait couramment la causette (**Psychose** toujours !). Quand il ne se fait pas la causette lui-même (comment ça comme Jean Valjean ? Oh là là, décidément Tonton Mad ça s'arrange pas...), il contrôle les agissements d'une statue de pierre, le Golem, dont il se sert pour tuer ceux qui lui veulent du mal.
Dommage que Paul Maxwell en fasse un peu trop dans son rôle (on lui avait pourtant dit: Maxwell, ce n'est pas la peine d'en rajouter). Ici, comme d'habitude, l'héroïne s'évanouit, puis elle se réveille, voit la tête du monstre et s'évanouit encore, puis se réveille, etc...
Le monstre va-t-il tenir le coup ?

(Le Maître du Monde)
1953. U.S.A. De Lee Sholem. Avec Charles Drake, Karin Booth et Billy Chaplin.

Un vieux savant crée un robot qui pilotera la première fusée américaine habitée. Comme il se méfie, il l'a appelé Tobor, espérant bien qu'avec une anagramme aussi parfaite, personne ne soupçonnera qu'il s'agit d'un robot. Oui, enfin...
Mais pourtant des espions l'enlèvent, lui et son petit-fils (le petit-fils du savant, hein, pas celui du robot, banane !). Ils veulent bien sûr le forcer à livrer ses secrets à une puissance étrangère, les lâches. Heureusement, Tobor a été pourvu d'une intelligence (américaine, il est vrai, mais quand même...) et le petit garçon pourra [illegible] l'appeler à l'aide. Se défaire des vilains espions ne relève plus dès lors que de la simple formalité. Pourquoi faire compliqué ?



[illegible]
De Greg Tallas. Avec Allan Nixon, Laurette Luez et Mara Lynn.

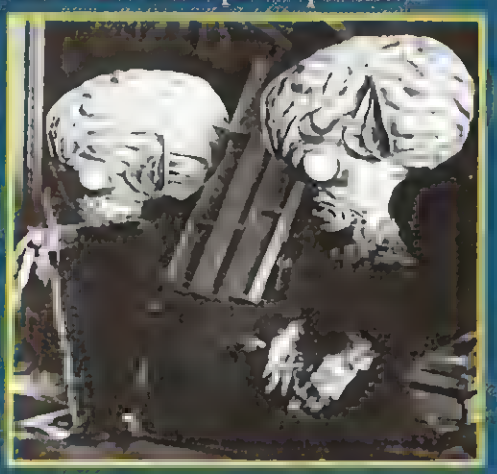
Accepteriez-vous d'échanger votre vieille grand-mère contre deux ravissantes amazones de marque indéterminée ? Oui, bien sûr et vous auriez raison. Ca, y'a pas à dire, avec le système du troc c'était tout de même autre chose.
Le film de Greg Tallas met en scène, non sans un certain humour imperturbablement involontaire, une tribu de femmes préhistoriques qui chassent le mâle, découvrent le feu, combattent les grosses bêtes (ougah, ougah, ça y'en a Charles Pasqua...), et tout ça sans qu'une bouclette de leur magnifique permanente ne frétille une seule seconde, faut le faire !
Que dire encore de leur maquillage, du rouge à lèvres et surtout de ces pimpantes robes en fourrures si bien coupées. Evidemment, vu la tête du géant, on voit qu'elles vont se faire fourrer par un spécialiste !

(Le Mort dans le Filet)
1959. RFA/ Yougoslavie. De Fritz Bottger. Avec Alex D'Arcy et Barbara Valentin.

Le film ringue par excellence, qui compte encore de fervents inconditionnels, malgré ses trente ans d'âge.
Une troupe de danseuses et un seul mec se crashent sur une île où séjourne une araignée géante. Au bout d'un moment les filles n'en peuvent plus (nous non plus, faut dire) et n'arrêtent pas de danser, de se battre, de prendre des douches (avec Tahiti douche...) ou de se trémousser. C'est assez dire que l'érotisme monte furtivement au compteur.
L'homme, lui, se fait piquer bêtement par l'araignée et devient ce hideux monstre qui va flanquer la panique dans la petite troupe.
On ne sait plus s'il faut crier au chef-d'oeuvre ou à la nullité, mais en tout cas ça dégage pas mal.

[illegible]
De Julian Soler. Avec Clavillazo, E. Elizonda et German Robles.

Lorsque le fantastique tombe entre les griffes de la comédie mexicaine, c'est le sauve qui peut général. Déjà, l'histoire donne le [illegible] proximité d'un château inquiétant. Et alors il va se passer des choses inquiétantes... Nous voilà tous rongés d'inquiétude.
A juste titre puisque débarquent tour à tour une momie, un loup-garou, un vampire, joué par German Robles qui incarna deux fois le Comte Alucard (dont le nom inversé donne : La chèvre de Mr. Seguin ! Oui, c'est très curieux...), une étrange créature du lac noir au costume qui plisse partout (attention la typ[illegible]), Quasimodo, et enfin le monstre de Frankenstein en personne. Doit-on ajouter que le château est hanté ? Non, n'est-ce pas ?



[illegible]
(Sex Monster)
1969. Mexique. De René Cardona. Avec Joachim Cordero, Régine Torne et C. Agosti.

Un décryptage hâtif du titre français Sex Monster pourrait faire croire aux lectrices qu'il s'agit d'un héros au sexe monstrueux, mais rassurez-vous il n'en est rien (d'ailleurs le CSA veille, donc nous voilà sauvés...). Le pauvre homme que nous voyons ci-dessous sort tout droit des éprouvettes du Dr. Orlac, un savant créant des robots humains destinés à conquérir le Monde.
Mais ses expériences ratent souvent (sinon nous ne ririons pas tant) et notre monstre se contente de courir après toutes les nanas qui passent à sa portée (pire que Longo...) Jugez de la stupeur navrée du savant. A vous dégoûter d'être malhonnête, tiens !

[illegible]N OF THE SAUCER MEN
[illegible]. U.S.A. De Edward L. Cahn. Avec Steve Terrell, Gloria Castillo et Russ Bender.

Dans la mouvance prolixe des envahisseurs de planète Terre, en voici deux qui gagnent à être connus. Leur sang charrie de l'alcool qu'ils injectent à l'aide de griffes servant de seringues (scène inénarrable des ados, complètement folle, qui tentent de convaincre la police de leur agression) et ils craignent la lumière du jour comme le premier vampire venu. On les détruira de cette façon.
Imaginées par l'incontournable Paul Blaisdell, les créatures étaient jouées par des nains revêtus de gants et de cette énorme tête en chou qui s'effilait comme un ananas. Ne dites pas, le film fit un malheur au box-office (jeunes + musique + aliens = $). Comme disait le 1er monstre à son copain : [illegible] (comprenne qui peut...)

THE BLOOD BEAST TERROR

(Le Vampire a Soif)

1968. G.B. De Vernon Sewell. Avec Peter Cushing, Robert Flemyng et Wanda Ventham.

Sorti en France sous le curieux titre de **Vampire a Soif** (nous aussi, et alors ?), cette oeuvre n'aborde pas vraiment le thème du vampirisme au sens strict.
Le Pr. Mallinger, un entomologiste renommé, fait l'objet de soupçons à l'occasion d'une série de meurtres horribles. Au fil de l'enquête, le commissaire Quennell (Cushing), un policier habile et très pratiquant (ses collègues ne l'ont-ils pas judicieusement surnommé le Quennell dévot... Fabuleux, non ?) découvrira le vrai coupable. Un affreux mutant (voir photo) tenant à la fois du papillon et de la propre fille du professeur. Au programme [illegible]

BRIDE OF THE GORILLA

1951. U.S.A. De Curt Siodmak. Avec Lon Chaney Jr, Raymond Burr et Barbara Payton.

Fils du célèbre Lon Chaney (Le Fantôme de l'Opéra), Lon Chaney Jr (à gauche sur la photo... non, attendez, à droite !) accuse une carrière impressionnante (voir Mad [illegible], si vous l'avez). Hélas il ne brille jamais par la finesse de son jeu, témoin le gorille, qui n'a pu le supporter plus longtemps sur le tournage.
L'histoire raconte comment Raymond Burr (l'Homme de Fer, dit Gaston... Bon, c'est fini toutes ces parenthèses ?) vit un véritable calvaire depuis qu'il se croit envoûté par un docteur [illegible]. Se transforme-t-il vraiment en gorille ou est-il le jouet d'une machination ? N'importe, la police est sur les dents et il faudra bien que le singe parle.
Ce film marque aussi les débuts à l'écran d'un certain Woody Strode, les bisseux [illegible]

SANTO CONTRE LES MOMIES DE GUANAJUATO

1972. Mexique. De Federico Curiel. Avec Santo, Blue Demon, Mil Mascaras et J. Cruz.

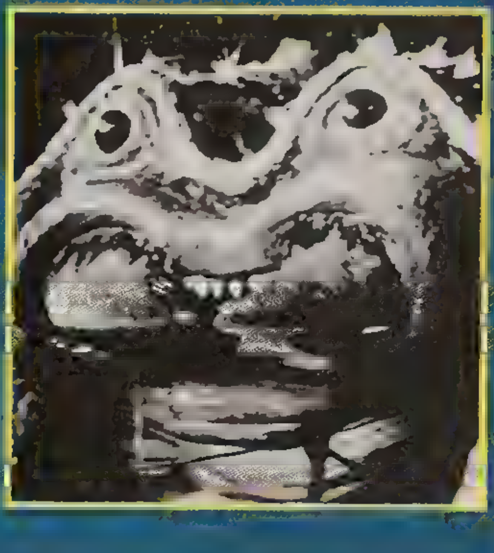
Santo, dont nous vous avons déjà parlé, intervient ici en compagnie de deux autres catcheurs (Blue Demon et Mille Masques) pour combattre de sympathiques momies encore assez agiles pour leur âge. Mais [illegible] comment l'histoire démarre :
Un groupe de touristes visite une crypte où reposent, [illegible] quelques momies bien en chair. Le guide explique : "Oui, une légende raconte que les momies revivront dans 100 ans pour accomplir leur vengeance. Ça devrait d'ailleurs arriver... euh, parcourant le calendrier... Ah, mais alors donc, ça tombe juste aujourd'hui. C'est y pas Dieu possible, ça alors, etc."
Evidemment, imaginez qu'il [illegible] dix ans de plus au cinéma, c'est gênant). Hasard providentiel qui n'a d'égal que la présence de Santo dans les parages, bien sûr.

THE BLACK SCORPION

(Le Scorpion Noir)

1957. U.S.A. De Edward Ludwig. Avec Richard Denning, Mara Corday et C. Rivas.

Nos lecteurs ont suivi avec intérêt [illegible] le phénomène bizarre qui touchait les insectes dans les années 50. Après **Them** (fourmis), **Tarantula** (araignée), **Beginning of the End** (sauterelles), **Monster from Green Hell** (guêpes), **The Deadly Mantis** (mante religieuse), voici donc les scorpions qui se livrent au gigantisme aigu. Des scorpions noirs, en plus, vous imaginez la tête des militaires...
L'atome, une nouvelle fois [illegible], provoquait ces horribles mutations que surveillait de près le génie des effets spéciaux, Willis O'Brien en personne. Malgré la tête fort sympathique du délinquant, je ne vous raconte pas la fin, c'est beaucoup trop triste.



WEREWOLF OF LONDON

(Le Monstre de Londres)

1935. U.S.A. De Stuart Walker. Avec Henry Hull, Warner Oland et Valerie Hobson.

Un des premiers loups-garous de l'histoire du cinéma, six ans avant la série des "Larry Talbot" évoquée récemment (Craignos 2). C'est en recherchant une plante rare dans les montagnes du Tibet (bien forcé, il n'y a que des montagnes au Tibet) que notre héros rencontre, qui donc ?... Charlie Chan !
Ou tout du moins un de ses interprètes (Warner Oland), qui lui inocule [illegible]. Résultat, mordu [illegible], notre homme se transforme périodiquement en monstre, jusqu'à ce que la mort lui rende enfin la paix et sa véritable physionomie. Comme Jekyll, le héros souffre de sa condition et appelle inconsciemment sa chute dans une auto-punition bien pathétique. Merci Tonton Freud, vous revenez quand vous voulez...

THE HORROR OF PARTY BEACH

1964. U.S.A. De Del Tenney. Avec John Scott, Alice Lyon et Allen Laurel.

Écologiste avant l'heure, le film de Del Tenney, un spécialiste du film de teenagers à tendance gore, décrit les ébats nautiques et amoureux de quelques adolescents tandis que de curieux monstres rôdent alentour.
Nous tenons là (ne le lâchez pas surtout) le principe du film de plage tel qu'il fleurissait au milieu des années 60 (le pré-Porky's version marine en quelque sorte).
Une substance radioactive agissant sur de la tourbe génère une floppée de créatures grotesques à la recherche de sang frais. Imaginez la stupeur des pauvres bêtes lorsqu'elles tombent sur une espèce encore plus primaire qu'elles : les teenagers en question. Beaucoup mourront sans avoir eu le temps d'offrir à l'Amérique une descendance [illegible] qui périrait aujourd'hui sous les coups de Jason. Quel dommage, tout de même !

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

Jésus FRANCO

Précurseur du cinéma fantastique en Espagne, Jésus Franco tourne sans arrêt tout au long d'une carrière qui l'a conduit à tous les coins de l'Europe. Maladivement pressé, mais amoureux de la belle image, Franco éclabousse depuis trente ans ses fantasmes sur grand écran. Et parfois, ça fait très très mal.

1930

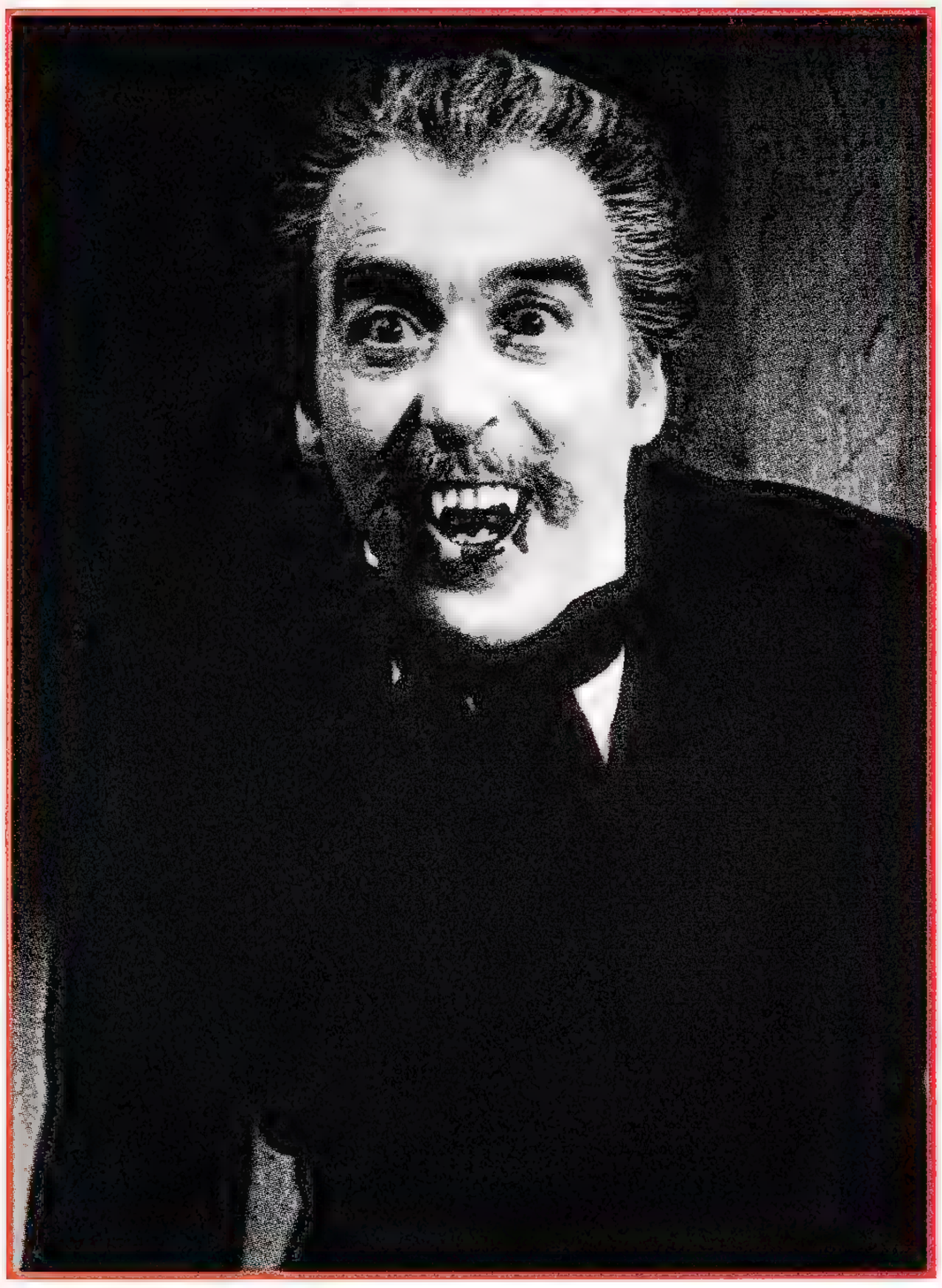
Critique de cinéma et romancier, l'Espagnol Jésus Franco accède à la réalisation en 1959, après avoir été assistant sur de nombreux films et livré quelques courts métrages. Pris d'un irrésistible besoin de tourner, il semble apprécier tous les genres et accepte tous les contrats. C'est lui qu'on choisit pour poursuivre la série des "Eddie Constantine" commençant à s'essouffler. Ou pour reprendre celle des "Fu Manchu" produits par Alan Towers, après les premiers épisodes signés Don Sharp et Jeremy Summers.
Mais Franco porte en lui le délire iconoclaste, la force de transgression, la fibre provocatrice et il se met très tôt à tourner ses premières œuvres fantastiques où la morbidité, le sadisme, l'érotisme voyeur et la perversité maladive des personnages inquiètent en ce début des années soixante. La mélancolie suave qui baigne un film comme **Le Sadique Baron Von Klaus** où la folie du personnage principal vous imprègne intimement au point de vous rendre mal à l'aise, la froideur nauséeuse des **Maîtresses du Dr. Jekyll**, le climat morbide et théâtral d'un **Horrible Dr. Orlof**, où l'on opère les malheureuses victimes en habit de soirée, tout cela instaure une école Jésus Franco, un style bien particulier, que l'on retrouvera tout au long de sa première carrière.

Chez lui, les personnages n'ont pas grand chose à dire et Franco les laisse se taire, tirant dès lors un poids considérable de leur silence, qui fait sourdre encore davantage leurs tares, le poids de leur destin, leur maladie mentale ou leurs instincts inavouables. Ou alors, ils se lancent dans de grandes envolées lyriques, tel Orlof dissertant sur le progrès scientifique, le Baron Frankenstein lorsqu'il évoque ses expériences, l'inquisiteur pourchassant les pauvres sorcières, ou bien Cagliostro, tout à son rêve d'une génération de surhommes. Ici, l'être supérieur et marginal devient le vrai maître, celui qui peut tout se permettre : assumer ses perversités, sa bestialité, agir sur l'autre, pervertir l'innocent, le torturer, lui prendre la vie, tout cela au mépris des lois, des usages, de la religion, et de tous les autres.
Nitzchéen du pauvre, Jésus Franco promène un œil condescendant sur l'humanité souffrante. La plupart de ses personnages secondaires traînent un incommensurable ennui, que vient seulement égayer la promesse d'une péripétie érotique, toujours filmée lascivement, complaisamment, sur une musique répétitive et obsédante, ou l'assouvissement de quelques autres bas instincts.
Mais c'est sa maladresse, ses tics, l'inconsistance et jusqu'à l'invraisemblance de

ses scénarios, qu'il signe souvent lui-même, qui le font reconnaître à la fois de ses fans et surtout de ses nombreux détracteurs. C'est pourquoi il balade une flopée de pseudos que les amateurs finissent pourtant toujours par repérer. De Jess Frank, en Clifford Brown, David Khune, James P. Johnson, et bien d'autres.

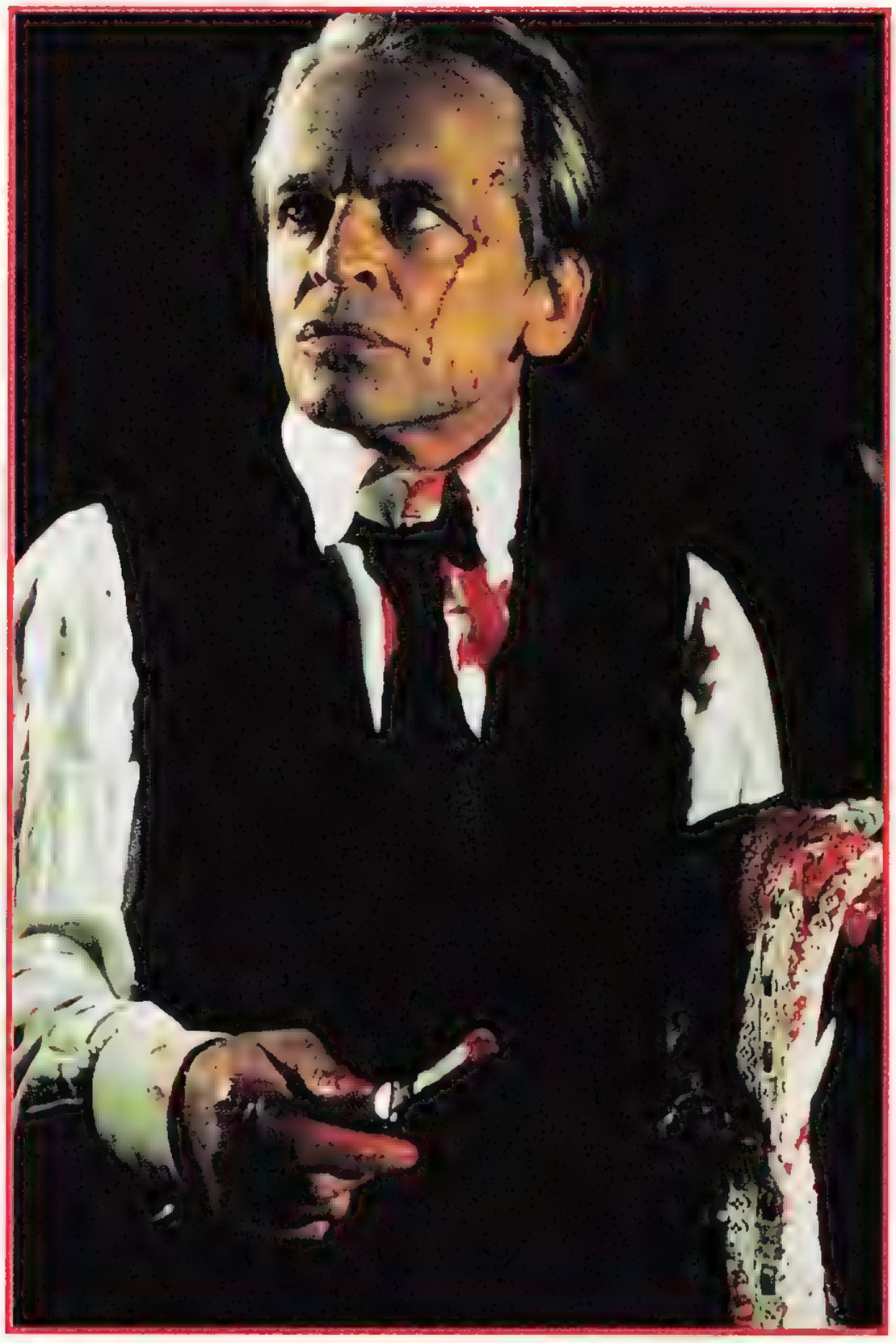
L'HORRIBLE DOCTEUR ORLOF.

Christopher Lee reprend son rôle du Prince des Ténèbres pour Jésus Franco : LES NUITS DE DRACULA.



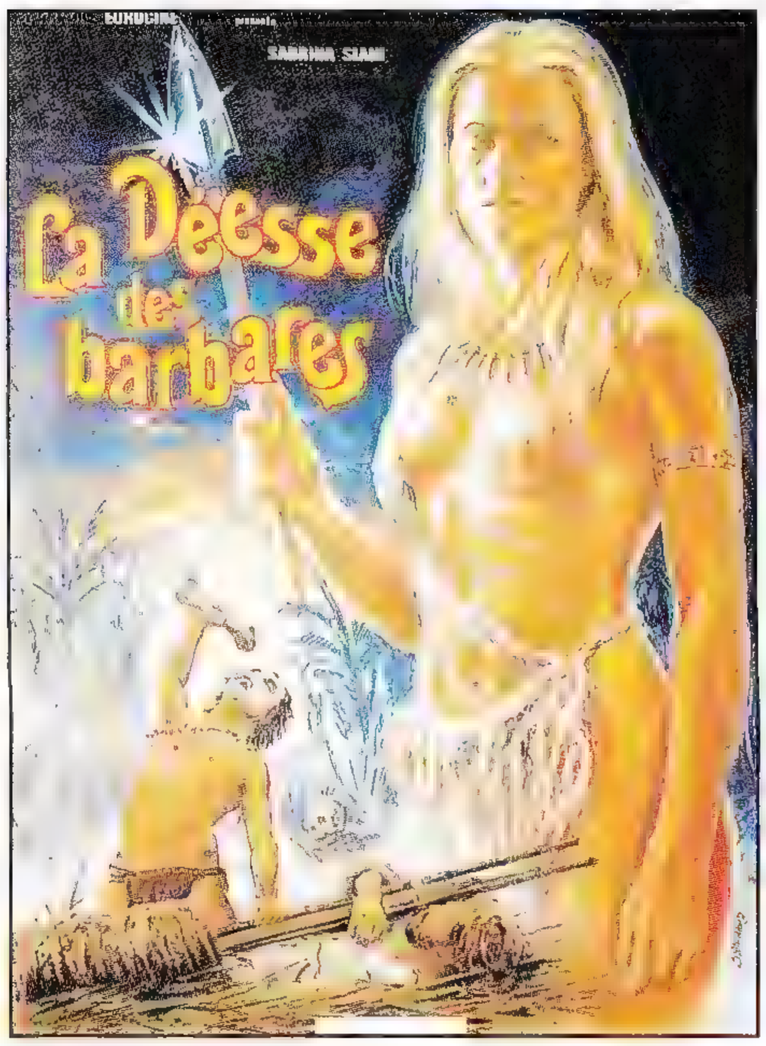
La créature pathétique de DRACULA CONTRE FRANKENSTEIN et Klaus Kinski dans la peau de JACK L'EVENTREUR.

Car les films de Jésus Franco, s'ils relèvent tous plus ou moins d'une thématique similaire, n'en sont pas pour autant de véritables films.
Entendons par là qu'ils ne respectent plus depuis longtemps une structure narrative cohérente, cursive, et qu'ils lassent à force d'incohérence. En fait, Franco s'amuse, tout comme Benazeraf le faisait au début de sa carrière, ou comme Mocky le fait encore parfois, lorsque les diverses scènes s'enchaînent au mépris de toute vraisemblance.
Sur **La Fille de Dracula**, un de ses films les plus décousus, il aligne des plans, balade sa caméra, s'étonne lui-même des possibilités de la technique, et utilise le zoom comme un enfant tripote son nounours. Zoom sur une tête, sur un tiroir, des mouettes, le visage d'Howard Vernon (Dracula) à l'interprétation complètement paralytique, ce qui donne toujours un peu de mouvement, puis encore sur le ciel, ou sur le sexe de l'héroïne. Bref, sur tout ce qui passe à sa portée. Et puis zoom avant et arrière. Chouette alors, ça marche dans les deux sens ! Et le flou artistique, alors, quelle découverte... On ouvre au flou, on ferme au flou, quel effet ! Et tant pis si à la fin de l'histoire le spectateur n'en ressort pas plus intelligent, ni bien au fait de ce que peut raconter le film. Franco s'est fait plaisir, c'est là l'essentiel.
Dans **Les Nuits de Dracula**, en plus des zooms habituels dont il mettra du temps à se débarrasser,



c'est avec les éclairages qu'il s'amuse, noyant ses décors gothiques de bleus et de rouges du plus bel effet. Là, il reprend plus ou moins l'histoire de Bram Stoker à sa source et livre, techniquement parlant, un vrai film. Mais que dire de l'invraisemblance des personnages, de la longueur des scènes, de l'inexistence de tout suspense. Et il livre sans doute là le film le plus plat de toute sa carrière.
C'est pourtant avec son beau doublé de **Dracula contre Frankenstein** et **Les Expériences Erotiques de Frankenstein** qu'il atteint le fond du malheur. Sans doute inspiré par une certaine renaissance des grands mythes à l'aube des années soixante-dix (**Les Horreurs de Frankenstein, Dracula contre Frankenstein, La Comtesse Dracula, Les Cicatrices de Dracula, Lady Frankenstein, Les Vampires du Dr. Dracula**, etc.), Jésus Franco maltraite ici de grands noms du fantastique qui n'en demandaient pas tant. Il mêle allègrement les époques, mélange les mythes, utilise les personnages sans vergogne comme dans les pires comics d'*Elvifrance*.
Et c'est bien là la meilleure parenté qu'on pourra lui trouver que ces bandes dessinées pour adultes, aussi brouillonnes que racoleuses.
La simple évocation du scénario des **Expériences Erotiques de Frankenstein**, par exemple, pouvant parfaitement bien rendre fou : une femme-oiseau vampire

créée par Cagliostro tue le Baron Frankenstein et enlève sa créature, beau monstre au corps argenté, ceci sur l'ordre de son maître. Elle devra enlever de jeunes vierges pour le plaisir de Cagliostro, mais aussi pour ses futures expériences. Pendant ce temps, la fille de Frankenstein ressuscite son père qui lui demande de retrouver sa créature. Elle se livre donc elle-même comme victime à Cagliostro (curieuse méthode !). Devant une secte hallucinée de morts-vivants en rupture de tombeau, ce dernier décapite une jeune femme en lui promettant qu'elle sera bientôt la plus belle et la plus parfaite (à la limite, il l'aurait laissée telle quelle, tout le monde était content et il gagnait du temps...).



Bref, regroupant la tête de l'une et le corps d'une autre, Cagliostro fait ressusciter le tout par la fille de Frankenstein, et offre alors le corps obtenu aux ardeurs du monstre, dans l'idée de faire naître, comme ça, toute une descendance de surhommes, ceci à la grande excitation de la secte zombie annoncée plus haut. Mais ce vilain rapporteur de Dr. Seward crie alors au monstre de Frankenstein que Cagliostro a fait assassiner son créateur, et que donc, c'est pas bien. Celui-ci attaque mollement le mage, tandis que les zombies s'éparpillent dans tous les sens. Tenez le coup, on approche de la fin ! Seward prétend alors que Cagliostro a quand même vaincu, ceci devant l'incompréhension notoire des personnages en présence et du spectateur en particulier. Fin.

Evidemment, ça laisse perplexe, d'autant que les scènes on ne peut plus bizarres abondent comme vaches en jour de foire, et que le ridicule vole assez bas.

C'est cela, Jésus Franco, le fou lâché sur grand écran, qui oublie sa dernière besogne pour entreprendre aussitôt la suivante, sans tenter d'améliorer quoi que ce soit à sa manière. Car Franco n'évolue jamais, il régresse. Opportuniste en diable, il tourne **L'Horrible Dr. Orlof** après **Les Yeux sans Visage**, **Il Trono di Fuoco** après **Le Grand Inquisiteur**, **Les Démons** après **Les Diables**, de Ken Russell, **Nécronomicon (Succubus)** après **Incubus**, **Lorna L'Exorciste** et **Exorcisme et Messes Noires** après **L'Exorciste**, etc... Balottant au fil des modes et au vent de producteurs pas trop regardants, Franco s'intéresse encore aux prisons de femmes, aux mercenaires, verse son obole à la mode cannibale, fraye un temps avec les zombies, puis tombe dans le porno lorsque le marché s'ouvre en Espagne pour cette frénétique activité. Jamais réalisateur n'aura montré autant d'insouciance vis-à-vis de son œuvre, ni autant de fièvre à impressionner de la pellicule. Un cas unique !

Frankenstein (Dennis Price) et son monstre, belle créature au corps argenté, dans le très confus LES EXPERIENCES EROTIQUES DE FRANKENSTEIN.

FILMOGRAPHIE

1961 Gritos en la Noche (L'Horrible Dr. Orlof)
1962 La Mano de un Hombre Muerto (Le Sadique Baron Von Klaus)
1964 El Secreto del Dr. Orloff (Les Maîtresses du Dr. Jekyll)
1965 Miss Muerte (Dans les Griffes du Maniaque) Cartas boca Arriba (Cartes sur Table)
1967 Besame Monstruo
Sadisterotica/El Caso de las dos Bellezas
Necronomicon (Necronomicon)
1968 Justine (Les Infortunés de la Vertu)
Fu Manchu y el Beso de la Muerte/Kiss and Kill
El Castillo de Fu Manchu
Sumuru/Ciutad sin Hombres
1969 Paroxysmus/Venus in Furs
De Sade 70 (Les Inassouvies)
El Proceso de la Brujas/ Il Trono di Fuoco
1970 Sie Totete in Ekstase
Eugenie (Eugénie de Sade)
El Conde Dracula (Les Nuits de Dracula)
El Dr. Mabuse/ La Venganza del Doctor Mabuse
1971 Christina, Princesse de l'Erotisme/Une Vierge chez les Morts-Vivants
El Diablo que Vino de Akasawa
Les Cauchemars Naissent la Nuit
Las Vampiras/Vampyros Lesbos (Sexualité Spéciale)
El Muerto hace las Maletas
La Hija de Dracula (La Fille de Dracula)
1972 Dracula contra el Dr. Frankenstein (Dracula Prisonnier de Frankenstein)
La Maldicion de Frankenstein (La Malédiction de Frankenstein/ Les Expériences Erotiques de Frankenstein)
Les Démons
Los Ojos del Dr. Orloff
1973 Al Otro del Espejo
Outre-Tombe
La Comtesse Noire/La Comtesse aux Seins Nus
Maciste contre la Reine des Amazones
Les Exploits Erotiques de Maciste dans l'Atlantide/Les Gloutonnes
1974 Exorcisme et Messes Noires
Lorna l'Exorciste/Les Possédées du Diable
El Sadico de Notre-Dame (Sexorcisme)
1975 Das Bildnis des Doriana Gray
Shining Sex (La Fille au Sexe Brillant)
1976 Jack The Ripper
1980 Sexo Canibal/Il Cacciatore di Uomini
Colegialas Violadas
1981 La Tumba de los Muertos Vivientes
1982 El Siniestro Dr. Orloff
1983 El Hundiamento de la Casa Usher
1986 El Asesino Llevaga Medias Negras
1988 Les Prédateurs de la Nuit

Une Vierge chez les Morts Vivants

Bruce **CABOT** Fay **WRAY** Robert **ARMSTRONG**

KING KONG

Regia: **M. COOPER** e **E. SCHOEDSACK**

Jun FUKUDA

Réalisateur japonais, Jun Fukuda vient prendre la relève d'Inoshiro Honda sur les "Godzilla" écrits depuis douze ans par l'imperturbable Tomoyoki Tanaka. Avec lui, la longue saga va se rapprocher des dessins animés japonais, avec ses combats titanesques, sa multiplicité de monstres cocasses, et toujours cette naïveté confondante.

Après un **The Secret of the Telegian** traitant d'une machine capable de téléporter un héros à la façon des ondes télévisuelles, Jun Fukuda s'attelle à la série des "Godzilla" avec son **Ebirah, Horror of the Deep**. Ici, le monstre maison va affronter une langouste géante sur une île où de méchants militaires fabriquent des armes nucléaires, certainement destinées à conquérir notre planète. Hélas, les dialogues rampent au degré zéro de balourdise et le gigantisme des invraisemblances n'a d'égal que la taille des mastodontes en présence. Mais c'est bien sûr le combat qui reste anthologique : Godzilla lance une roche, Ebirah détourne d'un revers de pince, le premier *shoot again* tandis que son adversaire retourne le projectile. Tête de Godzilla qui renvoie la balle au centre (dans les tribunes Bernard Tapie se ronge les ongles jusqu'aux épaules...). Alors que la

langouste challenger soulève une vague gigantesque, Godzilla réplique d'un long jet de feu auquel Ebirah échappe en plongeant dans les flots, etc., etc... On s'amuse bien, et pendant ce temps-là, au moins, on échappe aux dialogues ! Le final, qui voit Mothra, la mite géante, sauver nos héros en les emportant loin dans les airs, badine assez bien, lui aussi, dans le genre final d'opérette.
Fukuda poursuit son effort avec **La Planète des Monstres**, où naît le fils de Godzilla, que papa défend contre d'énormes mantes religieuses, et contre Spiga, l'agressive et géante araignée. L'action se déroule sur une

Le vaisseau intergalactique de LA GUERRE DE L'ESPACE. Le combat du siècle : Jet Jaguar contre Gigan, GODZILLA 80.

Prêt pour la téléportation ? THE SECRET OF THE TELEGIAN.

île (comme souvent dans les films de monstres japonais. On se demande d'ailleurs pourquoi...) où, cette fois, des savants effectuent quelques expériences au sujet de variations climatiques qui finiront par dépasser leurs compétances. Fukuda donne sec dans la gaudriole, certain de séduire le public enfantin, en faisant du rejeton Godzilla un gros maladroit facétieux réprimandé par le papa Godzilla tentant de lui apprendre les rudiments de la vie de tous les jours. Comme cracher du feu, par exemple, ce qui se traduit chez le fiston par l'exhalation de quelques gracieux ronds de fumée.

Dans **Destination Terre, Mission Apocalypse**, il oppose, d'un côté Godzilla et Anzilla, de l'autre Gigan et Guidrah, deux monstres venus de l'espace, et justement manipulés par les habitants d'un monde mourant, qui rêvent de conquérir la Terre.

A travers ce film et le suivant, **Godzilla 80** (datant de 1973...), il tente d'inclure à la série certains problèmes contemporains, comme la pollution ou le désarmement nucléaire. En effet, voilà qu'une civilisation, style Atlantide, dépêche à la surface deux monstres, Gigan et Megalon, afin de protester contre de continuels essais atomiques. L'omniprésent Godzilla se fait cette fois aider d'un robot géant, Jet Jaguar, dont les transformations à vue rappellent trop bien le succès d'un certain Goldorak.

La tendance s'affirme avec l'épisode suivant, **Godzilla Contre Mecanik Monster**, où, cette fois, l'animal va lutter contre un double cybernétique à son image.

Jun Fukuda s'extraie enfin de ce monde dinosaurien en livrant la même année que **La Guerre des Etoiles** sa propre... **Guerre de l'Espace** ! Un scénario hâtivement mis en chantier

Godzilla contre la langouste géante, EBIRAH, HORROR OF THE DEEP.

GODZILLA 80.

nous permet de retrouver, sur une trame cousine du film de Lucas, une force extraterrestre totalitaire et belliqueuse, une jeune héroïne enlevée, un héros se portant à son secours, une poursuite dans l'espace et un affrontement final à grand recours d'effets spéciaux fracassants. Le contrat est rempli, et il ne reste plus qu'à encaisser la monnaie.

En passant des monstres géants clownesques aux vaisseaux de l'espace voltigeurs, Jun Fukuda a surtout montré une aptitude à filmer au niveau de son public enfantin, n'hésitant pas à trahir une certaine cohérence narrative pour en tirer ses effets spectaculaires. Sa distance humoristique, le schématisme effroyablement manichéen de ses personnages, et surtout la trahison systématique d'une VF hyper ravageuse ont fait de ses films de petits monuments de second degré qu'on apprécie encore parfois du fond de son canapé le long des après-midi pluvieuses.

FILMOGRAPHIE

1960 The Secret of the Telegian
1966 Ebirah, Horror of the Deep/Big Duel in the North Sea. Godzilla VS. the Sea-Monster
1967 Son of Godzilla (La Planète des Monstres)
1971 Godzilla VS. Gigan (Destination Terre, Mission Apocalypse)
1973 Godzilla VS. Megalon (Godzilla 80)
1974 Godzilla VS. the Bionic Monster (Godzilla contre Mecanik Monster)
1977 War of the Planet/The War in Space (La Guerre de l'Espace)

FROM A BLACK HOLE IN SPACE... THEY CAME TO CONQUER EARTH...!

MIRACLE FILMS presents

MONSTERS FROM AN UNKNOWN PLANET

THE MOST COLOSSAL CONFLICT THE SCREEN HAS EVER KNOWN!

JOHN BECK presents

KING KONG vs. GODZILLA

TECHNICOLOR®

SCOPE

Universal

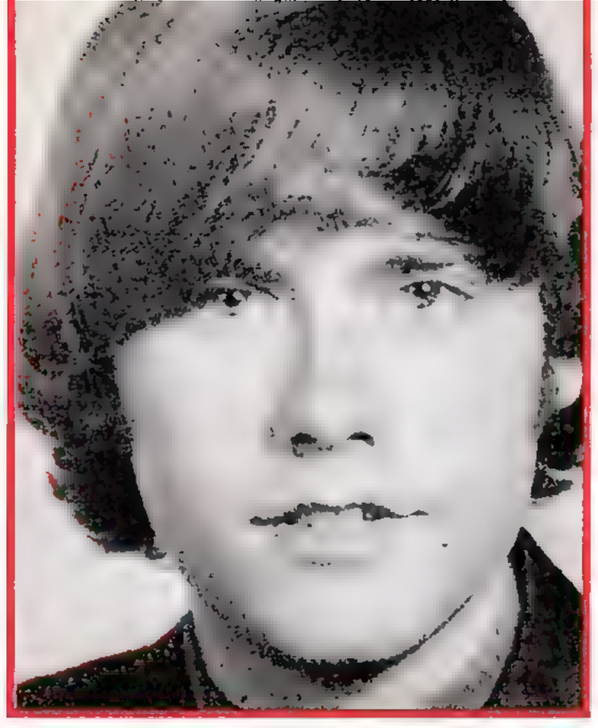
COSMOPOLIS · FILMS

LA REVANCHE DE KING KONG

DE WRAAK VAN KING KONG

Don GLUT

Don Glut écrit pour les revues américaines spécialisées, tout en tournant ses premiers films, en 8 mm, puis en 16. Plein de bonne volonté et amoureux de tous les thèmes du cinéma fantastique, il va refaire à sa manière films à grands monstres, serials, films d'animation ou grands classiques. Un vrai touche à tout.



1942

Don Glut au temps de ses premiers films.

A priori, il semble que tout passionne Don Glut, étant donné la quantité de choses auxquelles il participe, avec plus ou moins de succès. Il joue dans un groupe rock, publie des nouvelles, donne des articles à *Moddern Monsters* ou *Fantastic Monsters*, écrit des scénarios de comics, signe des livres sur les dinosaures ou un essai sur Frankenstein (*The Frankenstein Legend*). Aujourd'hui, il collabore à la revue *Filmfax*, spécialisée dans la SF sympa, comme on l'aime ici. Bref, il est partout.

Dans ses films, Don Glut s'occupe aussi de tout : des maquillages, des effets spéciaux, des costumes, de la prise de vue, et même des séquences d'animation image par image, où il fait volontiers intervenir triceratops ou diplodocus, tout ça comme un grand et à la manière de Ray Harryhausen (**Diplodocus at Large, The Earth Before Man** ou **The Age of Reptiles**).

Ses premiers essais illustrent les exploits de Spy Smasher, Superman, Captain Marvel, La Torche Humaine, Captain America, L'Homme-Araignée, Batman et tous les héros dont il lit les exploits dans ses comics préférés. Les héroïnes sont évidemment les copines du moment, et le producteur de ses films Papa Glut lui-même, avec comme producteur exécutif, le fiston et son propre argent de poche.

Don Glut se réserve toujours le beau rôle dans les adaptations de ses héros favoris. Le voici en Homme-Araignée, en Batman et en Captain America.

Mais Don Glut s'intéresse tout autant aux héros de cinéma, et là encore il fait preuve d'un parfait éclectisme. Sa passion des grands films classiques lui inspire quelques savoureuses rencontres entre divers mythes, du genre **Frankenstein Meets Dracula**, **The Day I Vanished** (une histoire d'homme invisible), **Revenge of Dracula**, ou bien **Return of the Wolf Man** (avec le loup-garou, mais aussi Frankenstein et Dracula). Cet intérêt pour les classiques ne l'empêche pas de lorgner du côté des nouveaux films, et il se passionne très tôt pour la série des **I Was a Teenage...**, en proposant à son tour **I Was a Teenage Vampire**, **The Teenage Frankenstein**, **Teenage Werewolf**, et même l'impensable **Teenage Frankenstein Meets Teenage Werewolf**.

Mais surtout, il tente ce que personne n'avait osé faire avant lui : confronter l'ancienne et la nouvelle école. Dans **The Teenage Frankenstein**, il oppose en effet le monstre classique karloffien au "Teenage Frankenstein" sorti du film de Herbert Strock, **I Was a Teenage Frankenstein**, au look déjà beaucoup plus destroy. Il récidivera d'ailleurs pour **Monster Rumble**, où cette fois, il joue lui-même huit rôles, dont celui des deux monstres de Frankenstein, des deux loups-garous (le classique et celui de **I Was a Teenage Werewolf**), Igor, Dracula, plus quelques autres...

Mais son coup de génie fut de proposer à l'acteur Glenn Strange de reprendre, dans son **Adventures of the Spirit**, le rôle du monstre de Frankenstein qu'il tint jadis dans **House of Dracula**, **House of Frankenstein** et **Abbott et Costello Meet Frankenstein**. Quelque vingt ans plus tard, le vrai monstre de Frankenstein se fera donc bastonner d'importance par un fier Captain America, évidemment interprété par Don Glut en personne.

Sa nostalgie des vieux sérials lui fait mettre en œuvre des films aux titres fous, bien dans la lignée des classiques du genre, avec ces étonnants **Captain America Vs. the Mutant**, dans lequel son héros affronte le mutant des **Survivants de l'Infini**, **Atom Age Vs. the Martians Invaders**, ou carrément **Superman Vs. the Gorilla Gang**, très certainement inspiré des courts métrages de Ray Dennis Steckler avec son équipe des *Lemon Grove Kids*.

Une bonne santé pareille, et surtout de la part de quelqu'un qui connaît parfaitement les classiques dont il s'inspire, ça se respecte, quoiqu'on puisse en penser.

Don Glut représente le parfait amateur, au sens étymologique où amateur signifie surtout "celui qui aime". Et ils sont devenus trop rares aujourd'hui pour laisser passer celui-là.

FILMOGRAPHIE

1953 Diplodocus at Large
1957 Frankenstein Meets Dracula
The Earth Before Man
Return of the Wolf Man
1958 Revenge of Dracula
The Frankenstein's Story
1959 The Teenage Frankenstein
I Was a Teenage Vampire
Teenage Werewolf
The Day I Vanished
Teenage Frankenstein Meets Teenage Werewolf
1960 The Age of Reptiles
1961 Monster Rumble
1962 Captain Marvel
Dragstrip Dracula
1963 The Adventures of the Spirit
1964 Batman and Robin
1965 Captain America Vs. the Mutant
Superman Vs. the Gorilla Gang
1967 Atom Man Vs. the Martian Invaders

APOLLON FILMS présente

DONALD WOLFIT
BARBARA SHELLEY
VINCENT BALL
VICTOR MADDERN

le Sang du Vampire

UN FILM DE HENRY CASS

EASTMANCOLOR

HET BLOED VAN DE VAMPIER

DOLL DWARFS

VERSUS

THE CRUSHING GIANT BEASTS!

ATTACK OF THE PUPPET PEOPLE

starring JOHN AGAR · JOHN HOYT · JUNE KENNEY

Produced and Directed by BERT I. GORDON

Screenplay by GEORGE WORTHINGTON YATES

From a Story by BERT I. GORDON · A JAMES H. NICHOLSON and SAMUEL Z. ARKOFF Production · AN AMERICAN INTERNATIONAL Picture

Résumé des épisodes précédents : ils sont moches et en plus ils reviennent...

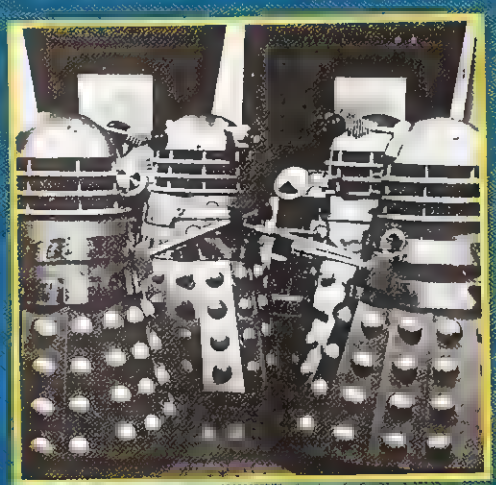
THE CRAIGNOS MONSTERS

OPUS 5

Jean-Paul Sartre l'avait bien compris lorsqu'il déclarait : "Tiens, au fait, je reprendrais bien un peu de tarte aux myrtilles !"... Non, attendez, c'est pas ça, je me suis trompé de citation. Ah oui, voilà : "L'enfer, c'est les autres", qu'il disait ; signifiant par là que notre conscience s'oppose au regard de l'autre, en créant une situation de conflit du fait de notre seul désir d'exister. En effet, si je me sens exister, comment puis-je ressentir que l'autre existe aussi ? Et l'autre, comment peut-il m'accepter ou me juger, puisqu'il est différent ? Hein, qu'est-ce que vous en pensez ? Comment ça, rien ?
Eh bien voilà pourquoi nous avons créé cette rubrique, car nous touchons là au problème de la tolérance, du racisme et du respect des autres, tellement à la mode en ces périodes troublées. *Mad* reprend le flambeau en accueillant ici tous les vilains, tous les pas beaux, ceux qu'on rejette habituellement : les extraterrestres à pseudopodes, les ptérodactyles atomisés, les mastodontes tricéphales, les anthropoïdes à tentacules, les Janpièrefouko à sacréçouarrée, ou les créatures cybernétiques.
S'il était encore de ce monde, Sartre aurait sûrement écrit les *Craignos Monsters* à ma place, et moi je serais mort de jalousie. Voilà !

(La Malédiction d'Arkham)
1963. U.S.A. De Roger Corman. Avec Vincent Price, Debra Paget et Lon Chaney Jr.

Motus et bouche cousue : impossible d'interviewer ce figurant d'un célèbre film de Corman. Même en lui proposant un abonnement gratuit à *Monstres et Travaux*, il n'ouvrait pas la bouche !
Renseignements pris, ce personnage vit à Arkham, une contrée où foisonnent des monstres et autres mutants, fruits de grossesses mystérieuses et œuvre de Satan (enfin, c'est l'alibi que donnaient les femmes du coin, en tout cas. Pas folles...). On s'apercevra effectivement qu'un sorcier, autrefois brûlé vif par la population et pourvoyeur du démon, sévit à nouveau à travers l'esprit de son descendant, Charles Dexter Ward. Du Lovecraft à la sauce Corman, un vrai régal.



(L'Île du Docteur Moreau)
U.S.A. 1932. De Erle C. Kenton. Avec Charles Laughton, Richard Arlen et L. Hyams.

Le malheur avec cette rubrique, c'est que l'on ne s'attaque pas toujours à des nanars. Ainsi aujourd'hui, nous évoquons le classique d'entre les classiques, le chef-d'œuvre tiré du beau roman de H.G. Wells (couplé avec *La Machine à Explorer le Temps*, chez *Poche*) où Charles Laughton, en Dr. Moreau, joue comme un Dieu. D'ailleurs, on devrait détrôner Dieu pour y mettre Laughton à la place, ce serait tout pareil.
Bref, on se demandait pourquoi certains humanimaux restaient dans l'ombre d'une caverne, et pourquoi le génial Karl Struss à la photographie ne les éclairait pas davantage. Malheur, un coup de projo nous le révèle enfin : ils étaient vraiment trop moches !

(Les Daleks Envahissent la Terre)
1966. G.B. De Gordon Flemyng. Avec Peter Cushing, Bernard Cribbins et Ray Brooks.

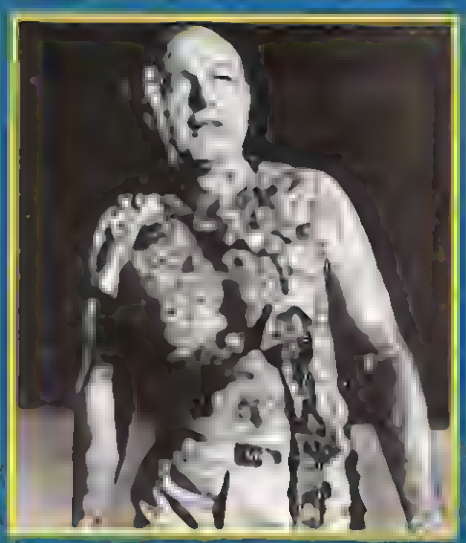
Le Dr. Who se perd un peu dans l'espace-temps et débarque en pleine année 2150. Jugez de sa stupeur lorsqu'il découvre... *Mad Movies* 992 ! Oui, mais aussi une Terre dévastée par de vilains extraterrestres : les Daleks ! Très jolis, brillants, métalliques et multicolores, mais vraiment méchants quand même. En fait, ces bestioles, tendance grosse poubelle à roulettes, comptent utiliser notre planète comme vaisseau spatial et racontent, pour ce faire, qu'ils vont en dévier l'orbite (de la Terre, hein !). Le Dr. Who se fâche alors très fort (Who, Who, Who, crie-t-il !) et tout rentrera bientôt dans l'ordre.
Ce film fait suite au **Dr. Who and the Daleks**, lui-même tiré de la série anglaise de Terry Nation, toute aussi folle.

THE AMAZING COLOSSAL MAN

(Le Fantastique Homme Colosse)

1957. U.S.A. De Bert I. Gordon. Avec Glenn Langan, Cathy Downs et Russ Bender.

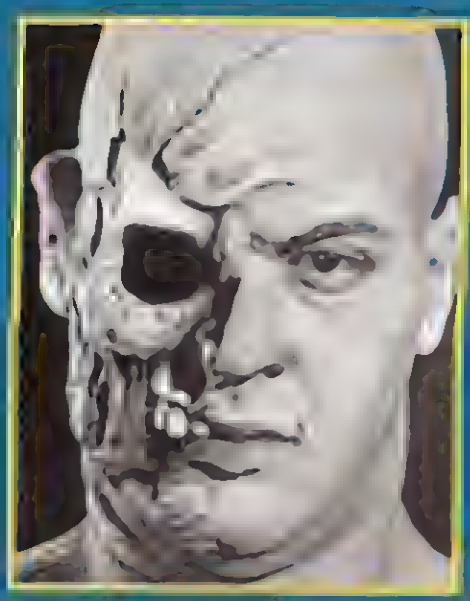
Jack Arnold ayant connu le succès la même année avec **L'Homme qui Rétrécit**, le maniaque des effets spéciaux Bert I. Gordon ne voulut pas en rester là. Mais lui, son truc, son obsession presque, c'était le gigantisme (une dizaine de films en témoignent). Pratique, il démarre le récit en imitant le film de Jack Arnold : un militaire traverse un champs de radiations. Horriblement brûlé, il survit pourtant et ses tissus se régénèrent. Puis il se met à grandir à raison de trois mètres par jour. Arrivé à 20 mètres, sa fiancée entrevoit déjà des problèmes pratiques, tandis qu'un savant tente de soigner notre colosse en lui courant derrière, armé d'une seringue d'un mètre de long ! Eh oui, l'affaire est grave, d'autant que le monstre devient fou et commence à tout détruire. Heureusement l'armée prend ses responsabilités et finit par l'abattre. Je n'aurais pas dû vous raconter la fin, maintenant tout le monde est triste !



GAMERA VS. GAOS

1967. Japon. De Noriaki Yuasa. Avec Kojira Hongo, Kichijiro Ueda et Taro Marui.

Pour ce qui est de battre des ailes, croyez-moi, Batman n'a rien inventé du tout.
Témoin ce facétieux volatile, réveillé par des éruptions volcaniques, qui fait rien qu'à agacer le monde en détruisant tout. Comme il crache une espèce de rayon laser tout en lançant son cri : gaos, gaos ! les Japonais, s contrariants, l'ont appelé Gaos. Encore eux qu'il ne crie pas "Schwarzenegger", le film durerait une heure de plus. Bref, vu les dégâts rapidement enregistrés, c'est qu'en plus il tue des gens, le coquin... on se dit qu'il faudrait lui opposer rapidement un adversaire à sa taille : Gamera, par exemple ! Il s'agit d'une tortue géante capable de voler, de cracher le feu, par ailleurs mangeuse de bombe A et protectrice des enfants. Décidément avec le Japon, pas la peine d'en rajouter : le simple résumé des scénarios suffit.



[illegible]

1958. U.S.A. De Bert I. Gordon. Avec Dean Parkin, Sally Fraser et Russ Bender.

Vous savez pas quoi ? Ce fier héros qui vous fait de l'œil présentement n'est autre que notre homme colosse de la colonne précédente. Si ! A part qu'il ne s'agit pas du même acteur, sinon c'est tout pareil. La sœur du géant n'arrivant pas à croire à sa mort, et apprenant qu'il disparaît des camions entiers de victuailles, a soudain la révélation : c'est lui ! Et en effet, le monstre a survécu, défiguré et mesurant toujours près de 20 mètres. L'armée décide de l'isoler dans une île, mais notre homme, qui a déjà entendu parler de Napoléon, refuse et prend en otage tout un car de jeunes kids. La sœur le persuade heureusement que ça c'est vraiment pas bien, et notre géant, tout penaud, va alors s'électrocuter sur quelques lignes à haute tension qui ssaient par là négligemment. D'émotion, 'image, jusqu'ici en noir et blanc, tourne à la couleur sans autre raison apparente.

INVADERS FROM MARS

(Vidéo : Les Envahisseurs de la Planète Rouge)

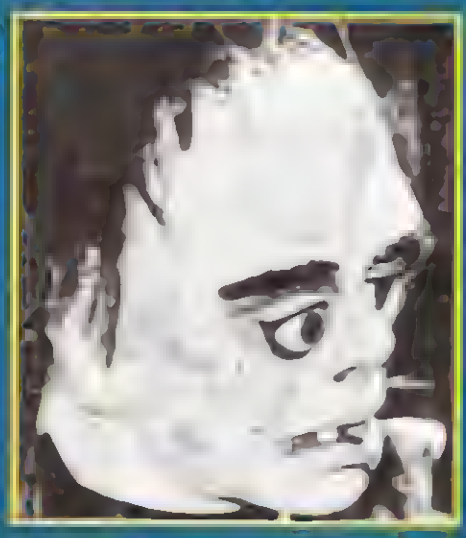
1953. U.S.A. De William Cameron Menzies. Avec Helena Carter, Arthur Franz et J. Hunt.

Le petit David voit des martiens atterrir dans son jardin, observe ses parents subir l'influence extraterrestre, tente d'avertir les autorités, puis finit par convaincre l'armée, et tous ensemble d'anéantir l'ennemi. Ouf, on a eu chaud ! Ah mais attendez, ce n'était qu'un rêve... Ah bon, on nous a dérangés pour rien alors ? Si, car voici justement u'une soucoupe atterrit. Ah non, hé, on a éjà vu le film, ça suffit comme ça...
Couleurs criardes, bavardages incessants, gamin insupportable, martiens ridicules : à revoir ce classique de la SF ringarde, on finirait par réhabiliter le remake qu'en fit Tobe Hooper en 86. C'est un signe ça, non ?

[illegible]

1966. U.S.A. De Don Weiss. Avec Boris Karloff, Suzan Hart et Basil Rathbane.

"Monsieur, vous avez cru devoir ignorer ma présence dans votre dossier, excellent par ailleurs, sur le monstre de Frankenstein dans votre récent N° 64. Si l'on mentionne bien le titre dans la filmo, en revanche, pas un mot sur moi. Elle est bonne, avouez-le ! Sachez que j'apparais dans le musée des horreurs de Boris Karloff, lequel, au soir de sa mort, se voit tenu d'accomplir une bonne action dans les 24 heures à venir, pour retrouver la jeunesse et gagner sa part de paradis. J'exige donc une place où vous pourrez dans votre superbe revue. Dans l'horoscope, la météo marine, les résultats du quarté, les fiches cuisine, n'importe où".
Bon, O.K., il me reste justement un espace dans les Craignos, ça alors, ça tombe bien,



[illegible]

1959. Mexique. De René Cardona. Avec Jose E. Morena, Cesareo Quezadas et M. Veyran.

Commise par le plus prolifique des cinéastes mexicains, cette bluette force l'émotion. Santa Claus (alias the Père Noël, with the hotte sur le dos, O.K. ?) s'allie ici à Merlin (l'Enchanteur, heu, pas celui qui construit des cages à lapins sur le littoral...), ceci pour combattre le très méchant Diable Rouge. Hélas, son signalement reste vague : un collant rouge, des oreilles géantes et noires, une paire de cornes, allez donc reconnaître uelqu'un dans le métro avec ça !
Michael Weldon, in *Psychotronic Encyclopedia of Film*, le déclare tout net : "si Santa Claus passe dans votre contrée, laissez tout tomber et partez vite en vacances..." Diable !

THE CATMAN OF PARIS

1946. U.S.A. De Lesley Selander. Avec Carl Esmond, Lenore Aubert et Gerald Mohr.

Emoustillés par les succès de **The Wolf Man** ou de **Werewolf of London**, les grands pontes de la *Republic* se réunirent vite fait pour un décisif brainstorming. Et si on faisait **The Teckel of Rocamadour**, les gars ? Mouais... et **The Giraf of Plougastel Daoulas** plutôt, non ? Et pourquoi pas **The Dromadair of Livry-Gargan**, hein, dites voir ? Bref, j'abrège, ce fut **The Catman of Paris** et rien d'autre. Au retour d'un voyage en Orient, un jeune écrivain perd un peu la mémoire et se convainc lui-même d'être le *Werecat*, auteur de divers crimes qui ravagent Paris. Le maquillage joue sobre : Des oreilles à la Spock, des ongles à héritage (euh non... très longs), des canines à la Dracula, des petites moustaches félines, quelques coups de crayon gras, et hop, c'est pesé ! A l'époque, le *New York Times* chroniquait, fataliste : inspire davantage de pitié que d'effroi. Quelle lucidité dans ce laconisme...

LE MEDECIN DEMENT DE L'ILE DE SANG

1969.U.S.A./Philippines. De Gerardo de Leon, Avec John Ashley et Angélique PettyJohn.

Sorti au début de l'année 1972, ce truc fit l'effet d'une bombe. Bon, disons d'une petite grenade. Pour des effets gore jusqu'ici inhabituels alliés à un érotisme assez naïf (évoquant l'héroïne, le chroniqueur fou dans *Mad* n'allait-il pas jusqu'à parler de "mes deux seins déments" ? On n'oserait plus en faire des comme ça de nos jours. Hein ? Si, vous croyez ?). Ici, un savant soigne son patient à la chlorophylle, ce qui le transforme en un monstre au sang vert qui va dès lors tuer tout ce qui bouge. Angélique PettyJohn donnera bientôt dans le porno sous le nom de Heaven St John, tandis que la série des *Blood Island* entamait là une carrière restée inédite en nos contrées.

MYSTERIOUS DR. SATAN

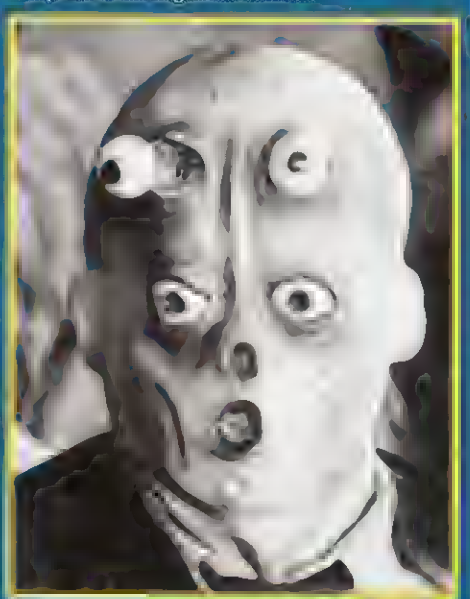
1940. U.S.A. Serial. De William Witney et John English. Avec Eduardo Cianelli, Robert Wilcox et William Newell.

Dans cette rubrique nous avons beaucoup fait pour une meilleure connaissance de la robotique altière, façon "mecano/boîte en fer blanc", et nous en sommes fiers.
Cette nouvelle pièce au dossier représente le moyen par lequel le Docteur Satan (Cianelli, spécialiste des rôles de gangster dans les années 30) espère bien dominer le monde. Oui, c'est pas encore dans la poche, mais il a 15 épisodes devant lui pour parvenir à ses fins. Hélas, un bel héros masqué va faire échouer tous ses affreux projets ; ça, évidemment, dès qu'on commence à rigoler...
Nous intervenons ici en pleine séquence cruciale où le robot demande à l'infirmière à la fois un ouvre-boîtes et le chemin des toilettes. Quel suspense...

THE MONSTER CLUB

1970. G.B. De Roy Ward Baker. Avec Vincent Price, John Carradine et D. Pleasence.

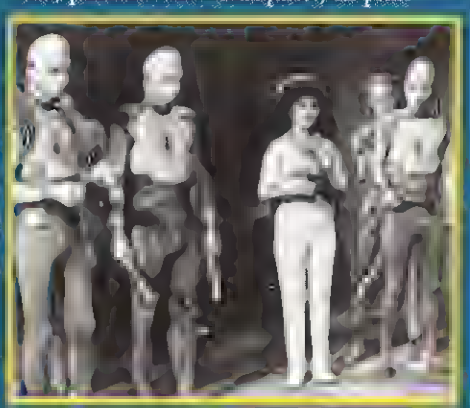
Au Monster Club, pas besoin de carte de membre : pour rentrer, c'est à la tête du client. Celui-là, par exemple, n'a pas connu trop de problèmes, on s'en doute.
Subotsky, grand spécialiste des films à sketches du temps de l'*Amicus* (**Tales from the Crypt**, etc.), repuise aux mêmes comics, de William Gaines pour nous proposer trois histoires qui marqueront le retour à l'écran, après cinq ans d'absence, du vétéran Vincent Price. Notons que la musique de jeunes groupes anglais branchés ne parvient pas toujours à arranger les choses.



ERCOLE ALLA CONQUISTA

(Hercule à la Conquête de l'Atlantide)
1961. Italie. De Vittorio Cottafavi. Avec Reg Park, Fay Spain et Ettore Manni.

Apprenant qu'un terrible péril menace le pays, venu d'au-delà des mers, les Grecs réagissent aussitôt : surtout ne rien faire ! Et d'étayer leur lâcheté par des raisons où l'intérêt personnel l'emporte avantageusement sur l'amour de la patrie. Même Hercule (à gauche sur votre écran, affrontant là le Dieu Protée), pressé de rejoindre Déjanire, refuse catégoriquement d'esquisser le moindre geste. Vous voyez un peu le pétrin : un peu plus, y'avait même pas de film ! Heureusement, Androcles dragué (non, drogué...) notre héros et l'embarque de force vers l'Atlandide où réside le danger. Tout ça pour découvrir encore une colonie de surhommes que la cruelle Antinéa se propose de lancer sur le Monde (ce nom d'Antinéa resservira bien plus tard pour le célèbre zine de Tarc Moullec, alias Tarcec Moulle, et ça, trop souvent les dictionnaires l'ignorent). Hercule, en colère ce jour-là, et aidé par Zeus il est vrai, se débarrassera très fort de l'Atlantide dont nous sommes toujours sans nouvelles aujourd'hui. Et vous remarquerez qu'à part moi, personne ne s'en inquiète, en plus.



THE TIME TRAVELERS

1964. U.S.A. D'Ib Melchior. Avec Preston Foster, Merry Anders, John Hoyt et Carol White.

A l'heure où nous prenons l'antenne, la guerre nucléaire a complètement dévasté la planète (mesdames et messieurs, bonsoir, dans un instant : *Tapis Vert*), les survivants se cachent sous terre, tandis que d'affreux mutants vivent à la surface. Et voilà que débarque un groupe de scientifiques issu du passé (1964, date de réalisation du film). Au final, tout le monde se retrouvera prisonnier dans une boucle du temps, condamné à revivre éternellement les mêmes situations et refaire les mêmes gestes.
Les personnages représentent ici les androïdes chargés de construire un astronef destiné à rejoindre une autre planète. Chauves, avec des petites oreilles rondes, pas de nez et un simple trou pour la bouche, ils portent tous un numéro (et à gauche ! Ce qui n'est pas incompatible...).

[illegible] TREK

1966. U.S.A. Episode The Man Trap. De Marc Daniels. Avec William Shatner, Leonard Nimoy, DeForest Kelley

Premier épisode de la première saison après le pilote en deux parties démarrant la série, The Man Trap fonctionne en huis clos, à bord de l'Enterprise.
On recueille la dernière survivante d'une planète désolée, mais celle-ci, une ancienne copine à Mc Coy, cache une étrange personnalité. Elle peut changer de forme à volonté, endosse diverses apparences et se comporte en véritable vampire en absorbant certaines substances vitales du corps de ses victimes.
Du coup, [illegible] la pauvre bête... On la comprend.

THE MUMMY'S GHOST

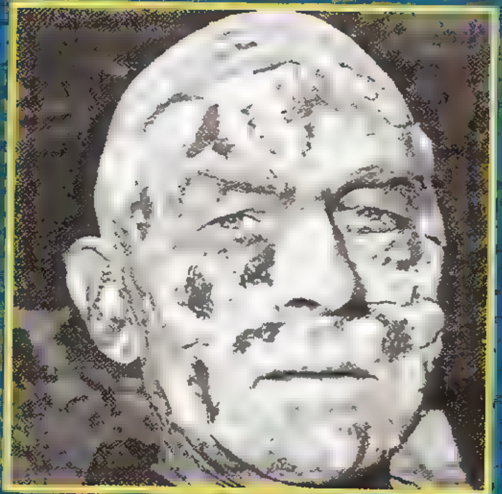
(Le Fantôme de la Momie)
1944. U.S.A. De Reginald Le Borg. Avec Lon Chaney Jr, John Carradine et Ramsay Ames

– Et comme ça, monsieur, ça va ?
– Oui, et vous me dégagerez bien derrière les oreilles aussi (j'ai mis les oreilles pour ne choquer personne, vous remarquerez).
Nous intervenons là en pleine séance de maquillage où Jack Pierce (génial concepteur des grands monstres de l'*Universal*) applique la couche de terre qui confère aux jolies bandelettes cet aspect réjouissant de vieille momie sur le retour. Le maquillage de la tête restant à effectuer.
Lon Chaney Jr (après Boris Karloff et Tom Tyler) tiendra le rôle de la momie trois fois consécutives (The Mummy's Tomb - 1942, The Mummy's Curse - 1944, et celui-ci). De nos jours ils aurait sûrement tourné The Mummy Exterminator, mais le bon Dieu ne l'a pas voulu (merci petit Jésus...).

THE BEACH GIRLS AND THE MONSTER

1965. U.S.A. De Jon Hall. Avec Jon Hall, Sue Casey et Arnold Lessing

Cette vilaine bête [illegible] les jeunes filles sur la plage. Les malheureuses qui ne surfoment pas de [illegible] aussitôt tombent alors sous les coups du monstre marin (en V.O. : the Marrane Monster). L'enquête révèlera qu'il s'agit en fait d'un océanologue déguisé, compensant ainsi ses propres déboires familiaux. Le réalisateur et également interprète du monstre, tourne à l'économie et en noir et blanc, à l'exception d'une très jolie séquence de surfing en couleurs, récupérée d'un quelconque docu tourné aux Iles Hawaï, comme cela se pratiquait couramment à l'époque avec les films de jungle. Encore heureux qu'il n'ait pas inversé les bobines avec celles d'un Tarzan. Imaginez les éléphants passant négligemment sur la plage, la girafe risquant un œil étonné à la caméra, l'anaconda glissant majestueusement du transat après sa petite sieste réparatrice. Ah non, arrêtez, c'est trop.



THE GIANT BEHEMOTH

1959. G.B. De Eugène Lourié. Avec Gene Evans, André Morell et Jack MacGowran

Avec son Monstre des Temps Perdus, six ans auparavant, Eugène Lourie servait déjà un modèle au fameux Godzilla. Il se spécialisa dans les grosses bêtes ravageuses et Gorgo reste encore sa meilleure réussite.
Il promène là un dinosaure réveillé par des essais atomiques, dont les grosses pattes s'amusent à dévaster un Londres de carton. Non contente d'écraser les gens, elle les contamine, et nous voyons ici une victime prestement congédiée avec effets radioactifs. Hélas, le héros la torpillera au radium, juste au moment où l'on commençait à s'attacher à elle.

ALICE IN WONDERLAND

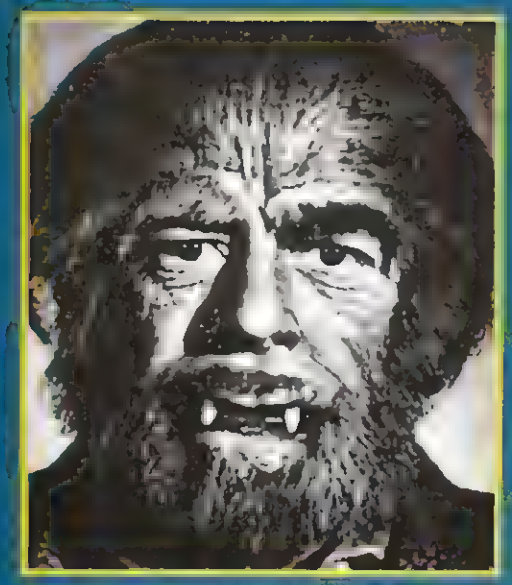
(Alice au Pays des Merveilles)
1933. U.S.A. De Norman Z. Mc Leod. Avec Charlotte Henry, [illegible]

[illegible] jurant qu'il s'agissait du vilain Pizza the Hutt dans La Folle Histoire de l'Espace de Mel Brooks, avouez-le... Eh bien vous l'auriez perdu ! Il s'agit en fait de l'affreux Humpty-Dumpty, joué par un W.C. Fields endiablé dans cette adaptation du célèbre texte de Lewis Carroll. Wally Westmore (frère du maquilleur Bud Westmore, tous deux grands pourvoyeurs de monstres dans les années 50), signe ici une belle série de masques portés par des figurants de marque, dont Gary Cooper et Cary Grant, carrément.
Comme la petite Dorothée du Magicien d'Oz, Alice se réfugie dans le rêve pour échapper à son morne quotidien. Jugez de la tristesse de ces temps obscurantistes où il n'existait pas encore Mad Movies pour s'évader. Quelle horreur !

THE DAY THE WORLD ENDED

1955. U.S.A. De Roger Corman. Avec Richard Denning, Lori Nelson et Paul Birch

Regardez bien cette vilaine bête avec ses deux yeux. Eh oui, elle en possède trois. Pratique pour ouvrir l'œil, même les yeux fermés. Ce Bug-Eyed Monster surgit farouchement du survival post-apocalyptique tourné par Corman pour la modique somme de 65.000 dollars, 125 fois moins cher que Jack Nicholson dans le rôle du Joker. Une affaire ! Sept personnes ont survécu à une guerre atomique et aussitôt chacun veut évidemment devenir le chef. En plus, il ne reste que deux femmes, imaginez la panique ! Un malheur n'arrivant jamais seul, un mutant rôde dans la plaine et Elvis Presley n'est plus là. Télépathe [illegible] et un peu cannibale sur les bords, le rôle échoit à Paul Blaisdell, créateur du costume. Le couple restant, véritables Adam et Eve, se verra heureusement sauvé par la pluie qui détruit le monstre. Ben oui, la pluie, quoi, vous savez, cette eau qui tombe du ciel.



THE MAD MONSTER

1942. U.S.A. De Sam Newfield. Avec Glenn Strange, George Zucco et Anne Nagel.

Glenn Strange, avant ses trois apparitions en monstre de Frankenstein dans la série *Universal*, incarne ici l'assistant simplet d'un savant génial (George Zucco). Génial au point de tenter la folle transfusion sanguine entre un loup et notre robuste personnage. Ceci dans l'espoir fallacieux d'offrir au pays une armée invincible (nous sommes en 1942 et les U.S.A. se demandent justement s'ils doivent intervenir dans la seconde Guerre Mondiale). Au lieu de ça, notre cobaye joue les indiens (!), mutile les gens et court après les petites filles (nous aussi, bien sûr, mais quand même...). On suppose que le ringard Sam Newfield espérait là renouveler le très bon score réalisé l'année précédente par le **Wolf Man** de George Waggner. C'est toute l'excuse qu'on pourra lui trouver.

GODZILLA CONTRE LES MONSTRES

1965. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Nick Adams, Akira Takarada et plein de Japonais.

Les gens de la Planète X exagèrent un peu. Prétextant qu'un monstre à trois têtes ravage leur monde, ils proposent aux autorités terriennes de nous emprunter Rodan et Godzilla pour en venir à bout. Bonne pomme on accepte, et voilà que ces rascals nous renvoient les trois monstres sur la figure car, bien entendu, ce qu'ils voulaient, c'était conquérir notre jolie planète et rien d'autre. Agaçant, non ? Heureusement, un hululberlu construit un instrument bizarre dont les sons vraiment discordants vont faire fuir tous ces vilains extraterrestres. On raconte que Rika Zaraï racheta plus tard l'invention pour elle, mais là je ne suis pas sûr...

[illegible]

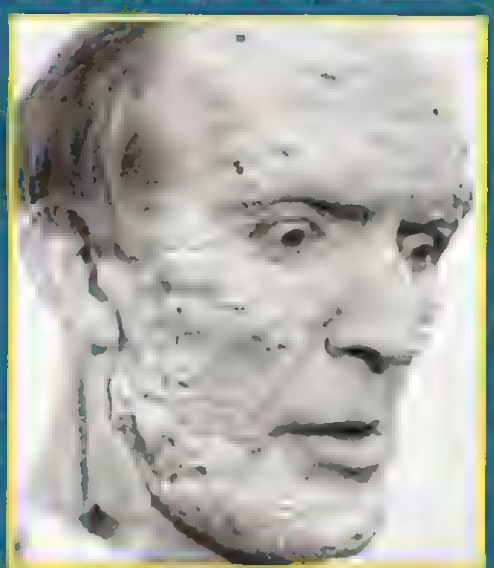
1966. U.S.A. De Byron Mabe. Avec Claire Brennan, Lee Raymond et Lynn Courtney.

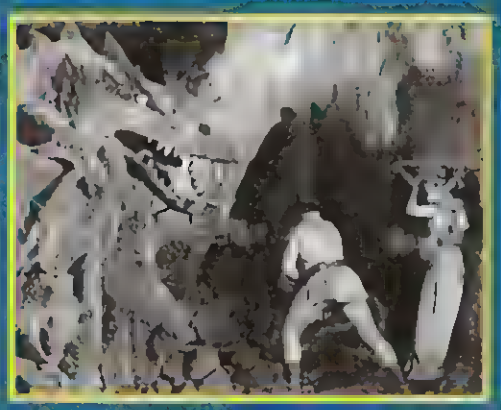
De profil, elle serait plutôt mignonne, mais évidemment, tout dépend de quel côté on se place. L'histoire s'avère plutôt crapuleuse, inspirée du **Freaks** de Browning, et écrite par David Friedman, acolyte habituel de Herschell Gordon Lewis dans ses premiers films [illegible]ore. L'héroïne épouse par intérêt le propriétaire d'une baraque foraine exhibant quelques monstres humains. Elle pousse ensuite son amant à tuer le mari, puis le dénonce. Seule propriétaire de l'attraction, elle persécute avec plaisir les pensionnaires. De [illegible] méchanceté à ce niveau-là, ça vire à l'œuvre d'art ! Les monstres vont alors se venger très fort en la mutilant, et elle les rejoindra dans le spectacle. Décidément, l'horreur est humaine...

[illegible]

U.S.A. De Herschell Gordon Lewis. Avec Phil Morton, June Travis et Henry Hite.

H.G. Lewis, dont nous parlions à l'instant, tente ici une habile mayonnaise. Prenez quelques scènes d'un film inachevé de Bill Rebane (appelons-le **Terror at Halfday**), ajoutez quelques scènes pour faire la mesure, n'hésitez pas à lier avec une petite voix off permettant d'éclairer un récit bien décousu, secouez fort et servez chaud sous le pseudo de Sheldon Seymour, le tour est joué. En gros ça raconte l'histoire d'un cosmonaute, en retour de mission, victime d'une étrange mutation. Le film axait sa publicité sur Henry Hite, le plus grand acteur du monde (par la taille, hein ?), et sur son slogan : "Vous n'avez jamais vu un film comme ça". Thank Goodness ! concluait la presse, et certains précisaient même qu'il ressemblait autant à un film de SF qu'une crotte de rat à du caviar. Belle métaphore, non ?



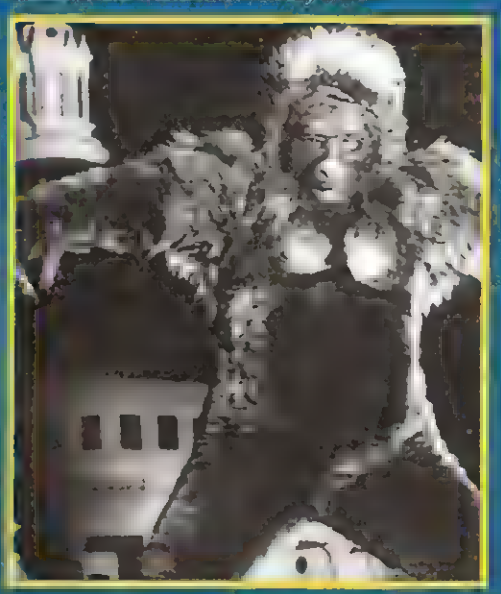


LA VENDETTA DI ERCOLE

(La Vengeance d'Hercule)

1960. Italie. De Vittorio Cottafavi. Avec Mark Forest, Broderick Crawford et Eleonora Ruffo.

Quand on lui demandait "Allez vas-y, avance Hercule !" le pauvre homme se montrait bien indécis. Ce qui n'a rien à voir avec notre sujet, reconnaissons-le bien volontiers. A part que les américains préférèrent chanter le titre en **Goliath and the Dragon**. Mark Forest (qui incarna souvent un fort estimable Maciste) joue ici le demi-Dieu malaxant un peu la mythologie pour vivre de fumeuses aventures. Il descend justement aux enfers (splendides couleurs dans des décors qui resserviront pour le **Hercule contre les Vampires** du même producteur) et affronte quelques dragons animés des pires intentions, et par des manipulateurs visiblement pas à ce qu'ils font. Le bel animal (pas Hercule, le dragon...) fut récupéré et coule encore de beaux jours dans une maison des horreurs à Hollywood.



[illegible]

1976. Italie. De Frank Agrama. Avec Ray Fay.

Dans la foulée de la nouvelle mode "King Kong" amorcée par l'annonce du tournage du remake, en 1976, une flopée de projets assez fous encombrèrent les téléscripteurs. Si le film de Guillermin traduisait déjà bien une certaine évolution du féminisme avec cette Jessica Lange qui ne se laissait pas faire, Frank Agrama voulut aller plus loin en renversant complètement les valeurs. Cette fois, une femme cinéaste part en expédition sur une île avec un beau mec au pseudo fleurant bon la référence : Ray Fay (pour Fay Wray, l'héroïne du classique de 1933). La belle Queen Kong en tombera bien entendu amoureuse et l'emportera au sommet de la cathédrale de Londres, où elle se fera finalement abattre. Puisqu'on ne respecte plus les classiques, je m'en vais, tiens. Si, si !

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

Bert I. GORDON

Venu du film publicitaire et de la télévision, Bert I. Gordon s'est toujours passionné pour les effets spéciaux. A partir de 1954, il livre une vingtaine de films où le trucage est souvent la véritable vedette, ceci d'après des histoires originales généralement conçues par lui.

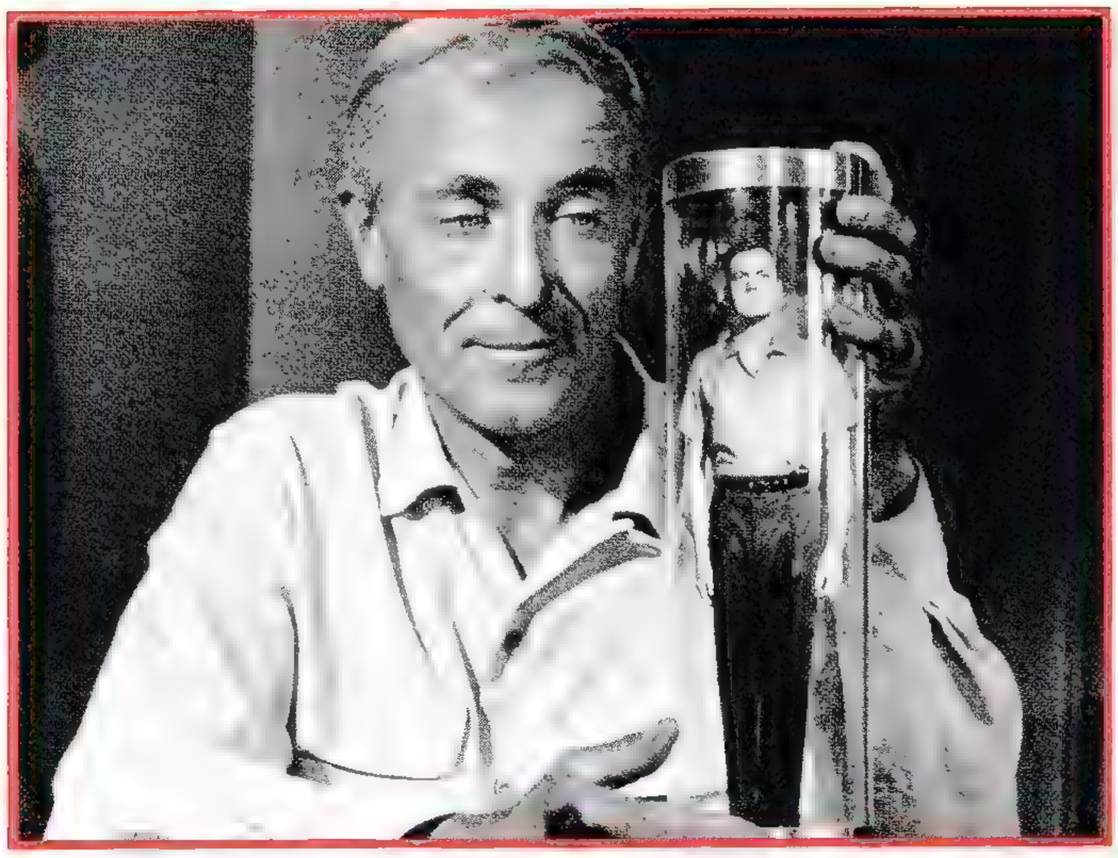
1922

Curieux parcours que celui de ce réalisateur pour qui l'inspiration première, l'obsession même, demeure le gigantisme. Volonté de s'élever dans un monde où il faut savoir jouer des coudes, désirs de puissance inconscients où l'image première du pouvoir se mesurerait au mètre, illustration vague d'une menace surhumaine, et donc primairement surdimentionnée, paradoxe nietzschéen de l'homme en train de se dépasser lui-même ? Toujours est-il que Gordon passa la moitié de sa carrière, et surtout ses toutes premières réalisations, à dresser héros ou vilaines bestioles largement au-dessus de l'échelle humaine. Il fit ainsi grandir des hommes (**The Cyclops**, **Le Fantastique Homme Colosse**, **War of the Colossal Beast**, **L'Epée Enchantée**, **Village of the Giants**), des animaux (**Serpent Island**, **Beginning of the End**, **Village of the Giants**, **L'Epée Enchantée**, **The Spider**, **L'Empire des Fourmis Géantes**, **Soudain... les Monstres**) ou bien encore manipula des bêtes mythiques ou des monstres préhistoriques (**Serpent Island**, **King Dinosaur**, et toujours **L'Epée Enchantée**, qui, à cet égard, constitue un véritable catalogue).
Il est de bon ton de villipender fermement ses œuvres, où, certes, l'amateurisme transparaît souvent à l'écran. Mais il faut savoir que Bert I. Gordon est avant tout un self made man, un gars qui a tout appris sur le terrain. Pour son premier film, **Serpent island**, traitant de malédiction vaudou et de... serpent géant, il produit, dirige, conçoit les effets spéciaux et tient lui-même la caméra (aidé il est vrai par le réalisateur Tom Gries). Hélas, la sanction ne tarde pas : le film ne sera quasiment pas distribué en salles, mais tout juste montré à la sauvette à la télévision américaine.
Pas découragé, il récidive très vite, imposant son travail auprès des producteurs, car il peut faire pour rien et très vite, ce que d'autres pondent en plusieurs mois et avec beaucoup d'argent.
Ses effets utilisent à fond le système des transparences, avec projection arrière, des mattes pour les décors, et parfois même de simples cartes postales, ce qui évidemment, économise au maximum le budget.
A la manière de Ray Harryhausen, dans un autre domaine, il peaufine sa technique de film en film et se remet sans cesse à l'ouvrage avec une bonne volonté qui force le respect.

Son film le plus reconnu, **L'Epée Enchantée**, une fantasmagorie inusuelle dans sa carrière, regorge d'effets spéciaux divers. Bert I. Gordon y emploie tout son savoir et sa technique à illustrer le thème de la sorcellerie, façon "Chevaliers de la Table Ronde". Un véritable *Best of* ! Magicien, épée enchantée, ogre géant, dragon, vampire, sorcière, zombies, nain et monstres en tous genres s'y côtoient durant les 80 minutes d'une fantaisie très bon enfant, mais artistiquement très riche, et presque exagérément colorée.
Mais, invariablement, Mr. BIG (appréciez le jeu de mots, au passage), comme on l'appelle couramment, reviendra toujours à sa grande passion, le gigantisme.
Dans le très sensuel, hystérique et teenagerisant **Village of the Giants**, inspiré d'H.G. Wells semble-t-il, il sacrifie à la mode rock à travers une série de happening dansés dévorant une bonne moitié du métrage. Là, un jeune garçon, jouant les Pr. Cosinus, découvre et teste un sérum qui va faire grandir canards, chien, chat et araignée, plus une bande de rockers aux partenaires assez sexy, lesquelles perdent imprudemment leurs sous-vêtements dans cette grandissante mutation. Bien que Gordon filme assez souvent au ras du décolleté de ces demoiselles, le visuel reste

L'Alien rigolo d'un projet TV non abouti, TAKE ME YOUR LEADER. Quel dommage !

Un appétit vorace, SOUDAIN... LES MONSTRES.



John Agar réduit à l'état d'homoncule dans ATTACK OF THE PUPPET PEOPLE.

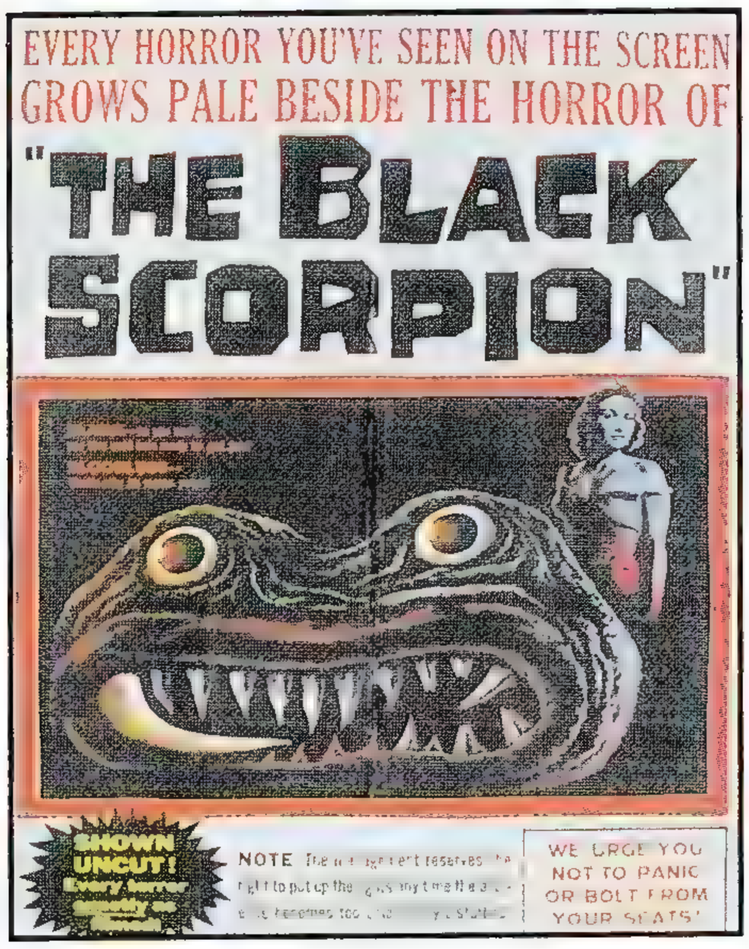
L'EPEE ENCHANTEE, un véritable catalogue de maquillages et de fantasmagories en tous genres.

prudemment chaste et utilise moult plongées, contreplongées et transparences à montrer le face à face entre ces géants et le reste de la population de la petite ville entièrement sous leur domination. Heureusement que le gamin invente bien vite une autre drogue capable de faire rétrécir tout le monde...

Au début de sa carrière, dans les années cinquante, Bert I. Gordon trouve une cause plus idéale à la plupart de ses mutations : l'atome. Mais, contrairement aux films de Jack Arnold, ou de Gordon Douglas, ou encore ceux d'un Inoshiro Honda pour qui ces dangers s'inscrivent presque dans la culture générale, notre homme l'utilise pour sa seule praticité dans un processus narratif qui l'arrange. Mieux, il ignore superbement la question, lorsqu'il dévaste la planète de **King Dinosaur** où s'ébat toute une faune antédiluvienne. Après avoir traversé divers dangers sur ce sol inhospitalier (d'après nos propres valeurs, bien entendu...), l'équipage utilise l'arme atomique avant de quitter les lieux. Nul message là-dedans, mais un athéisme scientifique privilégiant avant tout le spectacle à la réflexion. Dans **Beginning of the End**, et son invasion de sauterelles géantes due au fait que les insectes ont absorbé des aliments traités aux radiations, il arrête de justesse le militaire responsable de la défense, qui pense larguer une bombe atomique en pleine ville. Pour **The Cyclops**, ou encore le **Fantastique Homme Colosse**, il reprend l'idée de **L'Homme qui Rétrécit** de Jack Arnold (à l'envers...), mais en utilisant cette fois les radiations comme simple prétexte à ces étranges crises de gigantisme.

C'est à ce titre que le cinéma de Bert I. Gordon demeure un cinéma essentiellement récréatif, où le réalisateur casse ses maquettes de villes, tout comme l'enfant adore parfois briser ses propres jouets. Et c'est là où il rejoint, malgré tout, l'œuvre d'un Inoshiro Honda, dans ce plaisir qu'il prend à faire partager au spectateur cette tentation masochiste et destructrice que l'être civilisé porte quelque part en lui, telle une soupape libératrice, face à un monde trop bien construit, trop bien régencé, et finalement carcéral.

Bert I. Gordon est un iconoclaste ludique, qui fait du cinéma pour ceux qui veulent bien jouer avec lui, et chez qui la force destructrice se pare d'un grand souffle de naïveté. C'est en ce sens qu'il ravit à la fois les enfants et un certain public des années cinquante, et aussi pourquoi il devient de plus en plus difficile aujourd'hui de regarder ses films sans un certain sourire. On ne peut pas tout avoir.



FILMOGRAPHIE

1954 The Serpent Island
1955 King Dinosaur
1957 Beginning of the End
The Cyclops
Amazing Colossal Man (Le Fantastique Homme Colosse)
1958 Attack of the Puppet People
War of the Colossal Beast
The Spider
1960 The Boy and the Pirates
Tormented
1962 The Magic Sword (L'Epée Enchantée)
1965 Village of the Giants
1966 Picture Mommy Dead
1969 How to Succeed with Sex
1971 Necromancy
1972 The Mad Bomber (Le Détraqué)
1976 Food of the Gods (Soudain... les Monstres)
1977 Empire of the Ants (L'Empire des Fourmis Géantes)
1980 The Coming
1990 Satan's Princess/Malediction, a Portrait of Terror

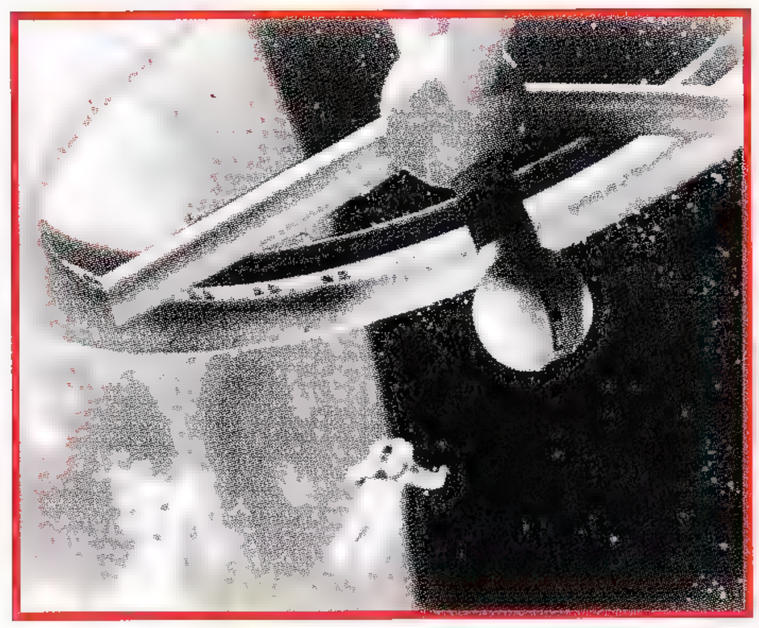
Byron HASKIN

Dessinateur, caricaturiste, publicitaire, Byron Haskin devient assistant cameraman au début des années vingt, puis passe à la réalisation, en 1927, alternant avec des tâches de directeur de la photographie et des effets spéciaux. Sa rencontre avec le producteur/réalisateur George Pal va l'amener à œuvrer dans une SF à la papa, moralisante à l'excès, encore que foncièrement sympathique.

L'aspect étrangement mignon des cruels envahisseurs martiens fugitivement aperçus dans LA GUERRE DES MONDES.

Après quatre premiers films tournés en 1927, Byron Haskin revient à la technique pour ne reprendre la mise en scène qu'en 1947. Livrant alors des œuvres diverses, dont le moralisme satisfait préfigure déjà sa prochaine carrière dans la science-fiction.
L'Homme aux Abois (1947), histoire d'un ancien gangster du temps de la prohibition, désormais repenti. **Le Mangeur d'Hommes** (1948), honneur et coutumes dans la brousse, avec le bon docteur et le fauve mangeur d'hommes. **La Tigresse** (1949), où de l'argent mal acquis provoque un crime. **Le Sentier de l'Enfer** (1950), avec la vengeance d'un homme dans un régiment de cavalerie où se réfugient les assassins de sa fiancée, etc...
Puis, il signe sa version de **L'Ile au Trésor** (1950), ainsi qu'un Tarzan avec Lex Barker, **Tarzan et la Reine de la Jungle**.
Grâce au producteur George Pal, il va alors livrer sans doute son film le plus reconnu, **La Guerre des Mondes**.

Une symphonie guerrière, bruyante et génialement colorée que cette invasion martienne, appuyée par d'étonnants effets spéciaux qui, à l'époque devaient remporter un Oscar. Haskin, une nouvelle fois, encourage les bons sentiments, prêche pour le miracle et remet la destinée humaine entre les mains de Dieu. Contrairement au texte de Wells, où le héros se prend en charge, émet clairement l'idée que les hommes doivent tirer les leçons de cette invasion et même, prévoir déjà un scénario de risposte au cas où la récidive interviendrait. Mais ici, pas de conseil du genre "aide-toi, le ciel t'aidera", qui signifie bien : "n'attends rien des autres, et surtout pas de la providence, débrouille-toi plutôt tout seul". Dans le film, au contraire, nous voyons le prêtre s'en remettre à la clémence divine, déclarer naïvement que, si la créature martienne est plus évoluée que l'homme, c'est que, par conséquent, elle ressemble davantage au Créateur ! Jusqu'au final, incroyablement emphatique et prêcheur, qui vient remercier Dieu de sa clémence, tandis que le dernier mot du film nous parvient à la figure : "Amen" ! Qu'importe, Haskin va se venger deux ans plus tard avec **La Conquête de l'Espace**, puisque, cette fois, ce sont les humains qui vont aller sur Mars. Et toc !



A mi-chemin entre l'œuvre de fiction et le documentaire, LA CONQUETE DE L'ESPACE.

Le film prend des allures de documentaire pour nous montrer une mission dans l'espace, prête à bondir, alors qu'arrive l'ordre du haut commandement d'aller explorer la planète Mars. On a droit au quotidien de l'équipage, au courage de certains, aux remords des autres, et notamment du commandant de la mission, qui voit soudain dans ce voyage une manière de blasphémer Dieu, et qui va dès lors tout faire pour faire rater l'expédition. Après un splendide atterrissage sur Mars, au sable rouge s'étendant à l'infini, les hommes connaissent diverses infortunes, dont une cruelle perte d'eau provoquée par le capitaine. Là comme d'habitude, le miracle intervient : tandis que les hommes se recueillent en cette veillée de Noël, la neige se met soudain à tomber sur Mars, qui va les fournir ainsi en eau potable (?!). Une nouvelle fois, il faudra se pencher sur les décors et les nombreux effets spéciaux, en oubliant au plus vite la poussiéreuse idéologie pour Américains bercés de bons sentiments.
Et c'est encore dans une bonne adaptation vernienne, **De La Terre à la Lune**, que Byron Haskin va se reconnaître. Une SF pour grand public toute rose bonbon et vert guimauve, pouvue d'effets spéciaux sommaires (voir les plans de vol de la fusée, sorte de gros cigare crachant huit bouts de flammèches) et d'une intrigue assez naïve. On y observe l'antagonisme indéfectible de Joseph Cotten et George Sanders. Deux savants désireux d'œuvrer pour le progrès de l'humanité, mais absolument pas d'accord sur les moyens de parvenir à ce fameux progrès.
Le premier prône les idées nouvelles et la propagation des découvertes, même dange-

reuses, à tous les pays, tandis que le second en tient pour un conservatisme rassurant, le bons sens commun et le souci de ne pas défier le créateur (on y revient !), n'hésitant pas à sacrifier sa vie pour détruire son adversaire, et avec lui ses inventions, dont celle d'une arme effroyablement puissante. Les deux savants s'échouent sur la Lune, tandis qu'un jeune couple, promesse d'une descendance future, reviendra toujours miraculeusement sur Terre.

Ce concept du miracle typiquement américain, et qui ressurgit généreusement de nos jours dans le cinéma américain, Haskin nous l'assène à nouveau dans le très sympathique **Robinson Crusoë sur Mars**.

Là encore, un vaisseau échoue sur Mars et le héros, seul humain survivant, se retrouve en compagnie d'un singe et d'un drapeau américain vers qui va toute sa dévotion. Il vit dans une grotte et trouve des rochers dégageant quelque oxygène qu'il parvient à stocker pour survivre. Une soucoupe extra-terrestre chargée d'esclaves, ressemblant assez à celles de **La Guerre des Mondes**, justement, va lui fournir le Vendredi que nous attendions tous. Echappant de peu à une pluie de météorites, les deux hommes parviendront à communiquer avec la Terre et à se faire secourir par un vaisseau spacial de passage. C'est presque trop !

Revenu sur terre avec **La Guerre des Cerveaux**, Byron Haskin nous parle toujours de la même chose, dans ce **Scanners** avant la lettre opposant deux super cerveaux, l'un bon, et l'autre évidemment criminel et assoiffé de pouvoir.

Passant de Walt Disney à George Pal, Byron Haskin filme avant tout pour le grand public à qui il ne ménage pas ses effets emphatiques et ses homélies enflammées. Nationaliste à tous crins, il filme en tenant sa caméra tel un drapeau et sa foi est telle qu'elle finit par ébranler les plus rétifs à ce genre d'envolées lyriques. C'est Tonton Haskin, dont on aime écouter les belles histoires le soir au coin du feu. Comme dans ce **Captain Sinbad**, où Guy Williams (le Zorro disneyen), tente de sauver sa belle des mains du méchant magicien, Pedro Armendariz.

Une savoureuse retransposition du mythe : ROBINSON CRUSOE ON MARS.

Gene Barry et Ann Robinson, rescapés de LA GUERRE DES MONDES.

Ce paternalisme bienveillant, Byron Haskin nous le prodigue à nouveau dans ses épisodes d'*Au-delà du Réel* que nous avons pu voir parfois. *L'Ennemi Invisible*, par exemple, où encore une fois, des astronautes débarquent sur Mars et se font piéger par "l'ennemi invisible" en question. En fait, un monstre des sables avec des grosses pinces de crustacé et une tête très carton-pâte prolongée d'un long cou, utilisant le sable de la planète comme une mer dont il surgit pour agripper les membres de l'expédition. Deux hommes en réchapperont (dont notre *Batman* d'Adam West), avant que le commentaire ne s'extasie lourdement sur ces multiples dangers qui font toute la beauté de la légende de la conquête de l'espace.

Mais derrière le nationalisme convaincu du personnage et sa dialectique volontiers pontifiante se cache surtout, n'en doutons pas, un grand amour des hommes, et aussi de son public.

FILMOGRAPHIE

1950 Treasure Island (L'Ile au Trésor)
1951 Tarzan's Peril (Tarzan et la Reine de la Jungle)
1953 War of the Worlds (La Guerre des Mondes)
1955 Conquest of Space (La Conquête de l'Espace
1958 From the Earth to the Moon (De la Terre à la Lune)
1963 Captain Sinbad
The Outer Limits (TV) : The Hundred Days of the Dragon et The Architects of Fear
1964 Robinson Crusoe on Mars (Robinson Crusoë sur Mars)
The Outer Limits (TV) : Feasibility Study, Behold, eck !, Demon With a Glass Hand et The Invisible Enemy
1968 The Power (La Guerre des Cerveaux)

METRO-GOLDWYN-MAYER présente une Production KING BROTHERS

Capitaine Sindbad

CAPTAIN SINDBAD

GUY WILLIAMS • HEIDI BRUHL • PEDRO ARMENDARIZ • ABRAHAM SOFAER

Réalisation: BYRON HASKIN • Production: FRANK et HERMAN KING TECHNICOLOR WONDRASCOPE

KAPITEIN SINDBAD

panique sur le monde, les deux monstres ...

KING KONG

CONTRE GODZILLA

... réalisation de Thomas Montgomery et Toshiro Honda

avec MICHAEL KEITH
et TADAO TAKASHIMA

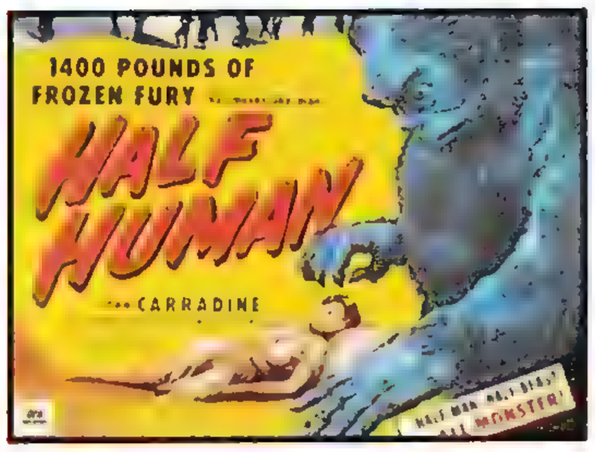
Inoshiro HONDA

Il interrompt en 1933 une formation artistique (peinture) pour approcher le milieu cinématographique. Technicien, puis réalisateur d'une poignée de films d'aventures, il aborde, à partir de 1954 une longue série de films de SF en tant que réalisateur fétiche de la firme Toho. Puis, sur le tard, devient le collaborateur attitré d'Akira Kurosawa.

1911

Ses premiers films nous sont totalement inconnus car, dans l'esprit du public, Inoshiro Honda reste avant tout le grand manipulateur de monstres, celui qui en plus d'une vingtaine d'années anima tout le bestiaire de la prolifique compagnie *Toho Films*. A la source de cette étonnante filmographie, nous trouvons bien entendu Godzilla, le roi des monstres, né en 1954 sur les écrans nippons.

Le succès immédiat de l'animal auprès des Japonais s'explique sans doute par le fait qu'il représente un peu la mauvaise conscience de l'homme. Réveillé par des essais atomiques, il illustre ce danger lui-même, tout en symbolisant par ses nombreux ravages ceux des premières bombes lancées sur le Japon. Si au regard du public, il se rattache à l'espèce la plus commune de la faune préhistorique (plus précisément au Tyrannosaure), il faut aussi se rendre compte qu'il incarne tout autant le dragon mythique. Celui qui détruit, punit ou venge. Dès lors, dans l'imagerie populaire, il connote toute une tradition de folklore et de vieilles légendes qui ne demandent qu'a ressurgir en toute éternité. Mais Godzilla joue aussi sur la constante de sado-masochisme qui caractérise, non seulement le public japonais, mais cette fois tous les autres publics. Il existe en effet une fascination presque perverse à venir contempler au cinéma la catastrophe tant redoutée, qu'il s'agisse de catastrophe nucléaire ou de catastrophe naturelle, ceci tout en restant dans l'environnement douillet d'une confortable salle de spectable. Phénomène d'autant plus sensible en des pays comme le Japon, déjà bien éprouvé par la bombe, les tremblements de terre et autres raz de marée.



Godzilla et l'héritier du nom dans GODZILLA'S REVENGE.

Le combat titanesque de Frankenstein et de la pieuvre géante ! FRANKENSTEIN CONQUERS THE WORLD.

Les premières images de **L'Homme H**, par exemple, ouvrent tragiquement sur une explosion expérimentale dans le Pacifique. Les radiations modifient alors la cellule vivante de quelques marins et recomposent un nouvel être, ectoplasme verdâtre aux intentions assassines. L'action se déroulant dans les milieux de la drogue, et la gelée verte s'investissant de la pensée de ses victimes, les règlements de compte vont bon train, jusqu'à ce qu'on se décide à brûler les monstres, en calcinant du même coup la moitié de la ville. Il faut savoir ce que l'on veut !

Eiji Tsuburaya, responsable des effets spéciaux sur la plupart des films de Honda, s'amuse ici à faire courir le blob inquiétant le long des murs et à faire fondre les personnages avec une rare maîtrise et un véritable sens du suspense.

Bien qu'il s'agisse d'un des seuls films d'Inoshiro Honda à ne pas traiter de monstres géants, **L'Homme H** parle pourtant toujours de la même chose, et se veut un vibrant manifeste contre l'arme atomique avec, en conclusion, l'avertissement solennel que, peut-être, l'homme H règnera sur la Terre après notre propre destruction.

Mais, comme dans tout succès, on connut très vite la surenchère, et des films sérieux au départ, comme le premier **Godzilla**, **L'Homme H**, **Rodan** ou encore **Half Human**, versèrent volontairement dans la comédie au fil des années. Ceci en multipliant à la fois les monstres et les gags visuels (King Kong se mesure à Godzilla en utilisant des prises de catch, Godzilla, lui, shoote dans

Un King Kong cybernétique, dans LA REVANCHE DE KING KONG.

des rochers énormes qu'il envoie "aux têtes" de Guidrah (un monstre tricéphale venu de l'espace) ou bien les gigantesques animaux manifestent leur joie de vaincre en se comportant en véritables supporters sportifs).
On assiste là à un glissement progressif du comique involontaire, jusqu'ici généré par le schématisme des caractères et le descriptif ultra-sérieux des thèses scientifiques les plus fantaisistes, qui aboutit au burlesque assumé, débouchant sur un foisonnement de créatures géantes bizarres et une acception très cartoon des divers scénarios. Les monstres, d'une part, subissent une institutionnalisation inévitable puisqu'ils reviennent de films en films et que le public finit par reconnaître leur caractère, leur force, leurs gadgets ou leurs pouvoirs. D'autre part, les films s'élargissent à une fonction totale de grand spectacle avec parfois des parties chantées (**Mothra, Godzilla VS. the Thing**) et des séquences finales tombant comme de vrais tableaux d'opérette. Le lyrisme de certaines scènes se mariant du mieux possible à celui d'une partition musicale sentencieuse et ultra sensorielle.
Honda tente de changer dans la continuité en faisant de plus en plus manipuler les "méchants monstres" par des conquérants extraterrestres, aborde comme il peut le problème de la pollution (**Dogora, Matango**...), digère la mode cybernétique en égayant ses histoires de doubles d'acier (Godzilla dans **Les Monstres du Continent perdu**, ou King Kong dans **La Revanche de King Kong**). Le "bon" héros luttant désormais contre sa copie gigantesque de métal symbolisant d'autant mieux le "Mal" que constitue l'expérimentation scientifique laissée aux mains des "vilains". Sans oublier d'intégrer d'anciennes séquences d'effets spéciaux à des films nouveaux, de façon à réutiliser à moindre frais costumes et trucages.

Le méchant contre le gentil, ou LA GUERRE DES MONSTRES.

Mais en définitive, quelles que soient l'époque ou les innovations successives, les films d'Inoshiro Honda se réduisent à la représentation de cette lutte éternelle entre le Bien et le Mal, montrant sans cesse bons et méchants, bonne ou mauvaise science, bons et mauvais héros, bons ou vilains monstres dans une simplicité charmante immédiatement et universellement perceptible de tout un chacun et, bien sûr, avant tout, du public ici visé, à savoir les enfants.
Au fil des épisodes, il y a malheureusement laissé sa personnalité, et on ne saurait plus vers la fin de sa carrière définir ses films par rapport à ceux de Yoshimitu Banno, Koji Hashimoto ou autre Jun Fukuda intervenant sur la série. Dès lors il suffit de prendre ses œuvres pour ce qu'elles sont réellement : de simples fables moralistes où le pire des méchants, homme ou animal, trouve toujours un plus vilain que lui pour qu'il puisse encore se comporter en héros. Quelque part, on appelle sûrement ça de l'humanisme.

Attention, le combat va commencer... LES MONSTRES DU CONTINENT PERDU.

FILMOGRAPHIE

1954 Godzilla (Godzilla)
1955 Half Human
1957 The Mysterians (Prisonnières des Martiens)
Rodan
1958 Varan the Unbelievable
The H. Man (L'Homme H)
1960 Battle in outer Space Bataille dans l'Espace)
The Human Vapor
1961 Mothra
1962 Gorath
King Kong contre Godzilla
1963 Ataragon
Matango/Attack of the Mushrom People
1964 Dogora the Space Monster
Frankenstein Conquers the World/ Frankenstein Vs. The Giant Fish
Godzilla Vs. the Thing
1965 Ghidrah the Three Headed Monster
Monster Zero/ Invasion of Astro-Monsters (Invasion Planète X)
1967 War of the Gargantuas (La Guerre des Monstres/ Les Monstres des Planètes Secrètes)
King Kong Escapes (La revanche de King Kong/ King Kong s'est Echappé)
1968 Yog the Space Monster (Les Envahisseurs de l'Espace)
1969 Godzilla's Revenge
Latitude Zero (Latitude Zéro)
Destroy all Monsters (Les Envahisseurs Attaquent)
1975 Terror of Mechagodzilla/Monsters from the Unknown Planet (les Monstres du Continent Perdu/ Les Ogres de l'Espace)

Nathan JURAN

Décorateur de théâtre, puis directeur artistique au cinéma à partir de 1937, il débute à la réalisation en 1952 et livre tour à tour westerns, policiers ou films de science-fiction, avec la belle naïveté filmique du technicien s'attachant avant tout à l'aspect visuel de ses mises en scène.

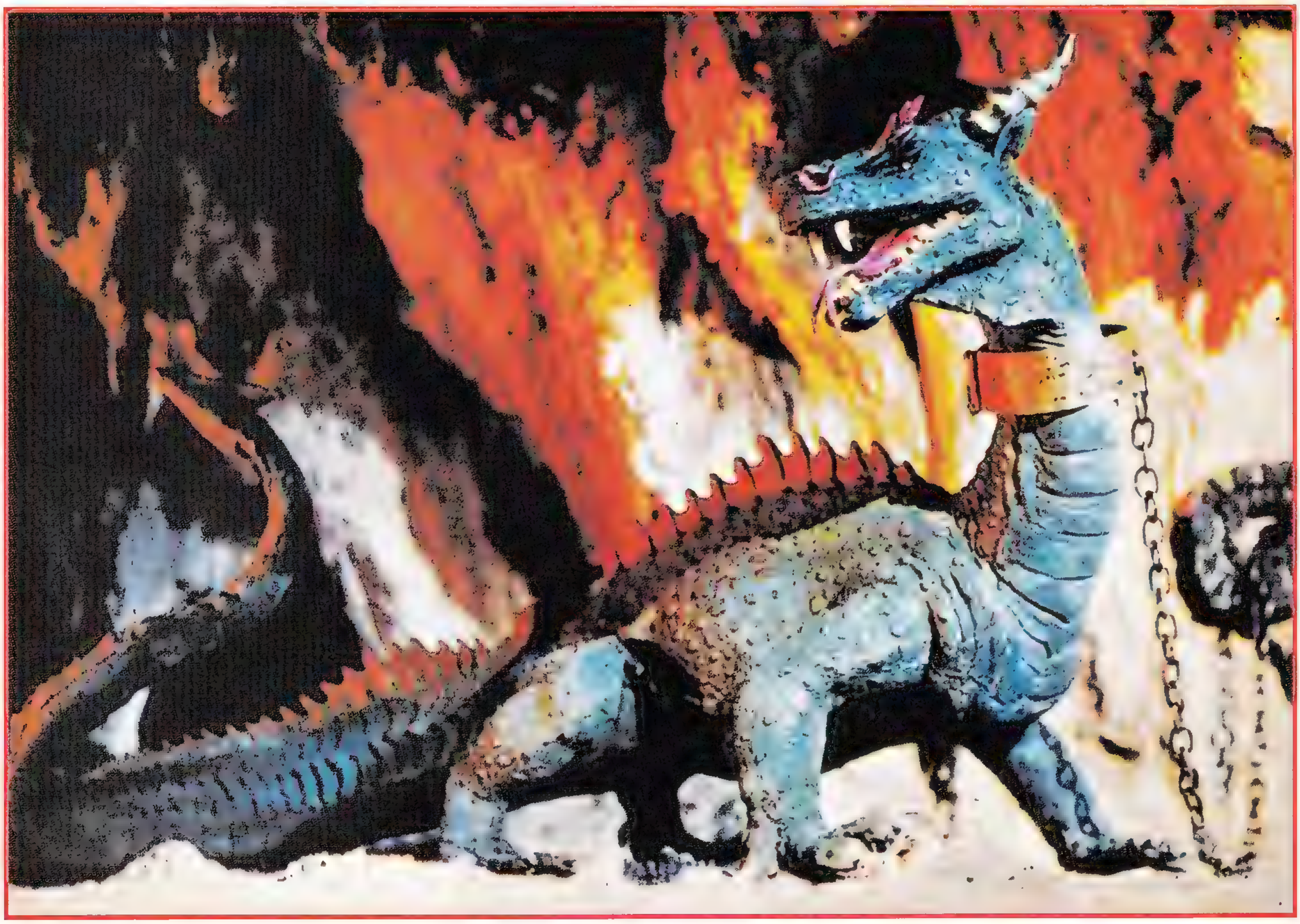
Nathan Juran travaille d'abord en tant que directeur artistique sur des films comme **Qu'Elle Etait Verte ma Vallée**, de John Ford, **Harvey**, une histoire de lapin invisible avec James Stewart, ou encore **Dr. Renault' Secret**. Homme à tout faire, il entame une carrière de réalisateur et signe tour à tour des westerns avec Audie Murphy (**Le Tueur du Montana, Qui est le Traître, La Rivière Sanglante**), quelques polars (**Highway Dragnet, The Crooked Web**), des films à costumes (**Le Mystère du Château Noir**, avec Boris Karloff), donne généreusement dans le conte oriental, où le héros s'en va renverser les tyrans pour conquérir la douce princesse (**Le Septième Voyage de Sinbad, La Légende de l'Epée Magique**), mais surtout il sacrifie à la mode des films à grands monstres tout au long des années cinquante.

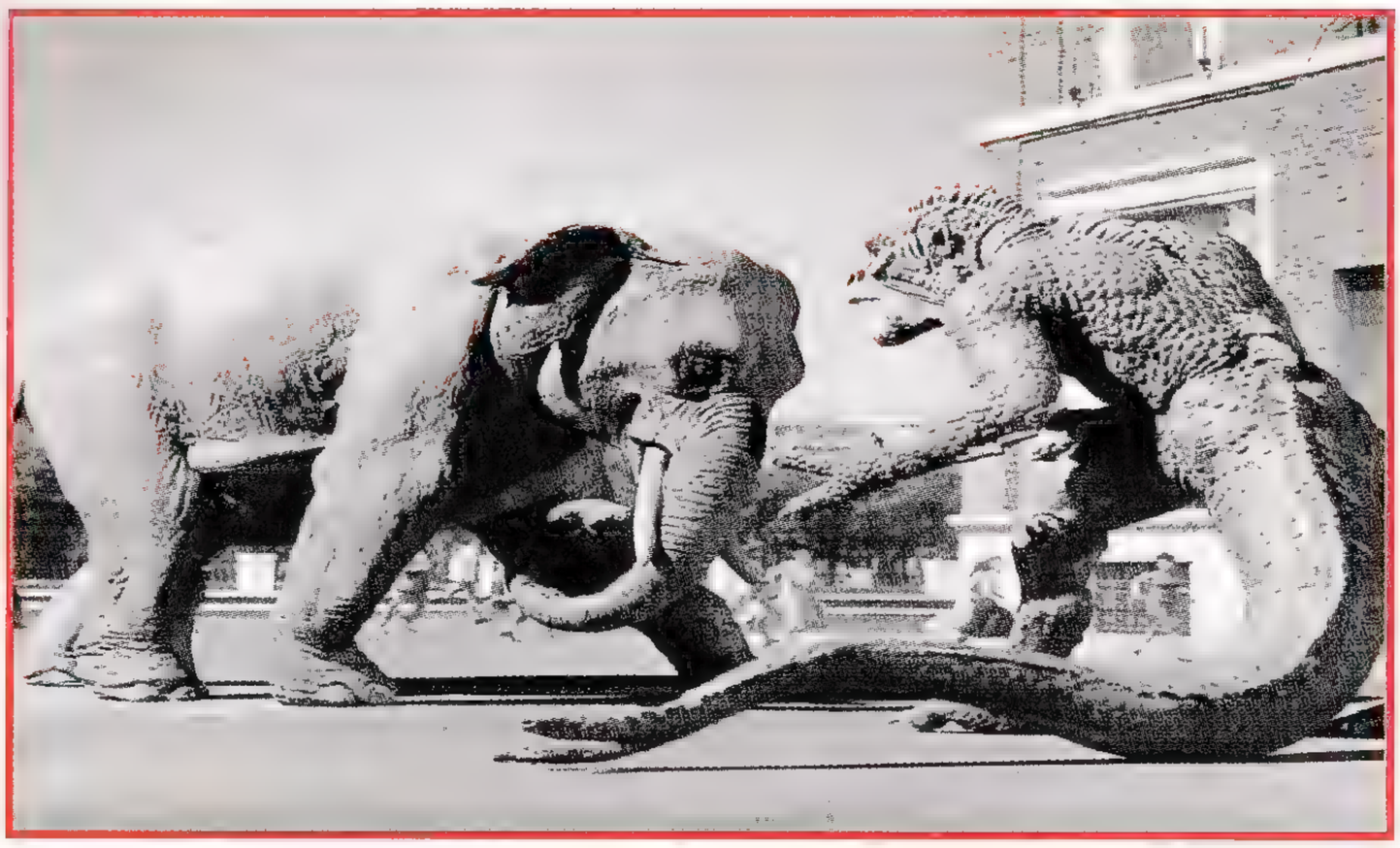
Il démarre avec **A des Million de Kilomètres de la Terre**, où un fœtus ramené d'une expédition sur Venus, grandit dans des proportions inquiétantes et ravage la ville de Rome, prenant un plaisir tout particulier à démolir les monuments historiques. Il rencontre là le magicien de l'animation, Ray Harryhausen, qu'il retrouvera deux autres fois au cours de sa carrière.

Du nom de Nathan Hertz, il signe alors **The Brain from Planet Arous**, très référentiel à la période de guerre froide alors à l'ordre du jour, y compris dans le domaine artistique. L'allégorie transparaît à travers cette histoire d'un cerveau supérieur extra-terrestre s'emparant de l'esprit d'un savant, de façon à prendre le pouvoir sur Terre. En clair : le citoyen, aveuglé par ses idéaux, sa faiblesse ou son inattention, risque fort de perdre sa conscience et sa liberté s'il prête l'oreille, ou pire encore, une aide, à un certain discours venu d'ailleurs. Nathan Juran filme, apparemment pas convaincu, cet étrange cerveau, odieusement montré en transparence pendant tout le film, et ne se matérialisant au final que pour mieux se faire détruire.

Puis il participe, comme nombre de ses collègues à la longue série des insectes géants menaçant la ville. On sent bien que sur cette **Chose Surgie des Ténèbres**, Juran n'a pu laisser courir sa fantaisie coutu-

Le méchant dragon du SEPTIEME VOYAGE DE SINBAD sur le point de se libérer. Belle bête au demeurant...





Le combat du siècle entre le tenant du titre terrestre et son homologue vénusien : A DES MILLIONS DE KILOMETRES DE LA TERRE.

mière, trop écrasé par les intentions résolument propagandistes du discours. Ici, un interminable prologue nous expose la fiabilité exemplaire des systèmes de défense américains, en illustrant le commentaire pompeux d'images de radars innombrables, de bombardiers prêts à s'élancer, ou de militaires constamment sur le pied de guerre.
Ce préambule alarmiste insiste tellement qu'on finit par s'attendre à une offensive humaine, et non à l'arrivée intempestive de cette monstrueuse mante religieuse, grosse comme deux avions et dévorant les hommes. Comme pour **Them**, ou **Tarantula**, Nathan Juran entretient le suspense en nous décrivant d'abord les dégâts causés par la bête avant de nous la montrer enfin, magnifique lorsqu'elle intervient sur Terre, ou se découpe, menaçante, sur un ciel grisâtre, mais, par contre, légèrement ridicule filmée en plein vol. Réveillé par une secousse sismique, traqué par les hommes, finalement abattu par une escadrille militaire, puis achevé dans un tunnel routier, cet improbable insecte surgi de la préhistoire n'aura hélas servi qu'à l'auto-congratulation des forces atlantistes.
Mais il va délirer davantage (car ces deux précédents films sont graves comme des conciles romains...) avec **Attack of the Fifty Feet Woman**, signé Nathan Hertz, où Allison Hayes fait l'expérience d'une étrange rencontre du troisième type. Elle tombe sur un satellite extraterrestre et subit les effets d'un terrible rayon de l'espace qui va soudain la faire grandir d'une quinzaine de mètres. L'alien procède ainsi pour voir s'il pourrait éventuellement s'accoupler avec elle, ce qui évidemment ne peut pas faire de mal. Mais elle semble dès lors s'intéresser davantage à son mari qui la trompe qu'aux forces lancées contre elle par les autorités très inquiètes. Les effets spéciaux font ce qu'il peuvent pour faire illusion, mais ils se contentent souvent de balader vaille que vaille une main gigantesque menaçant invariablement les gens de passage.
On se perd également en conjectures sur le fait troublant que les vêtements de la jeune femme grandissent en même temps qu'elle. Il faut dire qu'à l'époque, le code Hays ne rigolait pas avec ça, préférant sans doute l'invraisemblance au licencieux.
En 1961, il renoue avec la veine "Sinbad" pour **Jack le Tueur de Géants**, une savoureuse histoire assez naïve et très haute en couleurs où un paysan fait chevalier va combattre le magicien félon qui a enlevé la fille du Roi. Une trame conventionnelle, prétexte à de multiples effets spéciaux saisissants, même si un peu moins bons que ceux d'Harryhausen pour **Le Septième Voyage de Sinbad** qui servit à l'évidence de modèle, où monstre à deux têtes, géant et dragon volant s'en donnent à cœur joie dans une action qui ne faiblit jamais, jusqu'au dénouement classique on ne peut plus moral.
Après l'illustration relativement fidèle des **Premiers Hommes dans la Lune** de H.G. Wells, Nathan Juran entreprend **The Boy who Cried Werewolf**, où il retrouve Kerwin Matthews (Jack et Sinbad) dans le rôle d'un père de famille mordu par un lycanthrope, et subissant à son tour la malédiction, pendant que son propre fils crie à qui veut l'entendre que son père est devenu loup-garou.
Mis à part le contestable **La Chose Surgie des Ténèbres**, trop marqué par cette obédience propagandiste, l'œuvre de Nathan Juran force la sympathie. Le spectateur sort de ses films sous le charme poétique de ce raconteur de fable alliant souvent le merveilleux à la quête mystique. Le texte de Jules Verne, ou d'H.G. Wells (**Flight of the Lost Balloon** ou **Les Premiers Hommes dans la Lune**), convient parfaitement à cet auteur, plus soucieux de voyages extraordinaires que d'une quelconque prétention intellectuelle. Quant à sa morale, elle ne dépasse en principe jamais l'habituel manichéisme des contes de fées. La magie des images lui tient lieu de discours et il peut se permettre d'illustrer les récits les plus patauds (**La Légende de l'Epée Magique**, **Sinbad** ou mieux encore **Jack**...) sans démériter une seconde ni sombrer dans le ridicule. En fait, Nathan Juran porte en lui une espèce d'innocence qui le place au-dessus des sarcasmes et nous renvoie immédiatement au monde merveilleux de l'enfance. Et c'est sans doute ce qui nous émeut le plus, chez lui.

Une des nombreuses apparitions cocasses de JACK, LE TUEUR DE GEANTS.

FILMOGRAPHIE

(réalisateur)

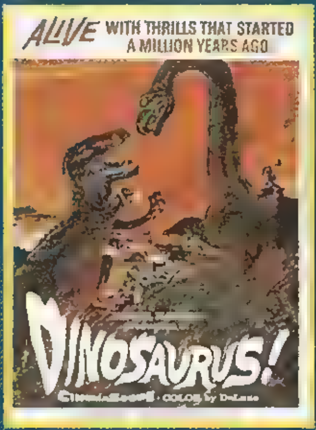
1952 The Black Castle (Le Mystère du Château Noir)
1953 The Golden Blade (La Légende de l'Epée Magique)
1957 The Brain from Planet Arous
The Deadly Mantis (La Chose Surgit - ou "Surgie"- des Ténèbres)
20 Million Miles to Earth (A des Millions de Kilomètres de la Terre)
1958 Attack of the Fifty Feet Woman
The Seventh Voyage of Sinbad (Le Septième Voyage de Sinbad)
1961 Flight of the Lost Balloon
1962 Jack The Giant Killer (Jack le Tueur de Géants)
1964 The First Men in the Moon (Les Premiers Hommes dans la Lune)
1966 Voyage to the Bottom of the Sea, épis.
The Shape of Doom (TV)
Lost in Space, épis. West of Mars (TV)
1968 Land of the Giants, épis. Ghost Town (TV)
1969 Land of the Giants, épis. Deadly Pawn et The Clones (TV)
1970 Land of the Giants, épis. Nightmare (TV)
1972 The Boy who Cried Werewolf

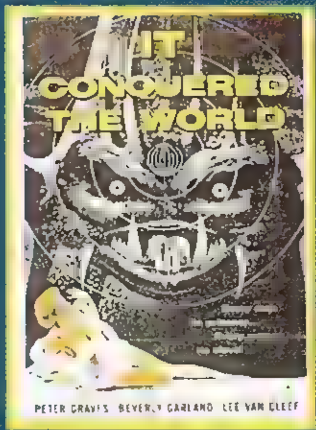
ATTACK OF THE 50 FT. WOMAN

The Return of the Curse of the Revenge of... euh... Mayonnaise of the Son of

THE CRAIGNOS MONSTERS

chapitre 6: the massacre





On pensait le délit de sale gueule définitivement tombé en désuétude, mais c'était compter sans l'inspiration prolifique des maquilleurs en délire et l'imagination fertile des producteurs en folie. Tous ces dangereux individus sont recherchés à travers la galaxie. Merci de faire passer le message...

[illegible]

1925. U.S.A. De Harry Hoyt. Avec Lewis Stone, Bessie Love et Wallace Beery.

[illegible] dans le [illegible] sur le dinosaure, à lambada, croyez-moi, c'est très difficile. J'ai souvent mordu des gens comme ça ! Et il faut tout le talent d'un Willis O'Brien (huit ans avant King Kong) pour rendre une pareille scène crédible.
Tiré du roman d'Arthur Conan Doyle, cette histoire montre le Pr. Challenger et son expédition explorer un plateau inconnu du Brésil (d'où la lambada, vous suivez ?) et y rencontrer de gigantesques sauriens ayant survécu à travers les âges. Face à tant de merveilles, ils restent sans voix (ça tombe bien, il s'agit d'un film muet !) puis se décident à ramener l'un d'eux à Londres d'où il va aussitôt s'échapper. Après les démolitions d'usage prétextes à de très réussis effets spéciaux, la bête reprendra son autonomie en s'enfuyant par le fleuve pour rejoindre la mer. Après le monde perdu, voilà qu'on perd aussi le brontosaure, quelle poisse, alors !

[illegible]

1902. France. De Georges Méliès. Avec Méliès, Victor André, Henri Delannoy.

Dans un souci de vaste exploration du phénomène cinéma, nous remontons presque 9[illegible] ans en arrière pour y découvrir l'ancêtre du film de space-opéra. Cette féerie en tableaux digne du Châtelet raconte le parcours d'un groupe de voyageurs, partis en fusée tirée d'un canon, et rencontrant sur la Lune de vilains sélénites (photo) qu'ils massacrent à grands coups de parapluie. Ces derniers explosant alors littéralement dans un nuage de fumée (mais non, pas les parapluies...). Il ne suffira plus qu'à pousser la fusée vers le vide pour retomber naturellement sur la Terre. Ça c'est de la SF, alors... Et pas n'importe laquelle : de la SF française, en plus !

[illegible]

1959. U.S.A. De Edward L. Cahn. Avec Richard Anderson, Elaine Edwards et Bob Bryant.

Dans les ruines de Pompéi, les curieuses fouilles des archéologues (attention à bien prononcer...) mettent à jour le corps d'un homme enseveli par l'éruption de qui vous savez. Il s'agit d'un ancien gladiateur et celui-ci, suivant la trame bien attendrissante des momies ramenées à la vie, reporte une passion vieille de 2000 ans sur une jeune femme contemporaine qu'il prend pour l'ancienne (vous suivez ou pas ?). Complètement dingue, le brave homme essaie maintenant de la convaincre de la prochaine éruption du Vésuve (le malheureux, excusez-le, sa montre retarde). Le scénariste, jugeant sans doute le métrage suffisant, décide soudain que l'eau de mer sera fatale à notre ressuscité et l'exécute sans autre forme de procès.

[illegible]

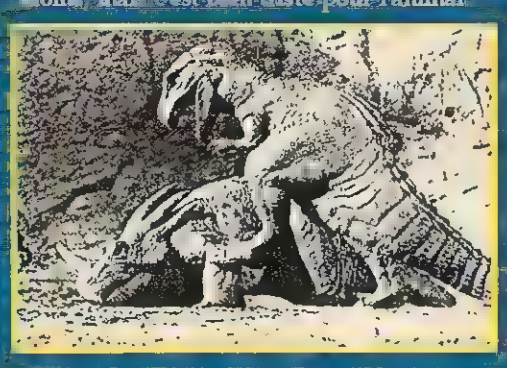
1962. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Hideo Takamatsu, [illegible] Sakai.

Cette brave bête jouissait un peu trop, vous l'avez tous reconnue, c'est King Kong qui une expédition japonaise vient de ramener de son île de Skull Island. Evidemment l'animal, qui connaît ses classiques, s'échappe aussitôt et détruit tout.
De son côté, Godzilla sort d'une hibernation datant de la fin de son second film et, en se dégourdissant les jambes, détruit tout. Ou lui aussi. Les Japonais très contrariés, tentent bien de les abattre à coups de gros boum boum, mais rien n'y fait. L'un d'eux conçoit alors l'idée charmante d'exciter les deux monstres, afin qu'ils se combattent.
- Euh, dis donc, Godzilla, y'a King Kong qui dit, comme ça, que t'étais un gros con !
- Ouah l'autre, attends tu vas voir sa gueule...
Je traduis très approximativement, bien sûr, mais toujours est-il que démarre alors le plus titanesque des combats dont Godzilla sortira finalement vainqueur. Sauf dans la version U.S. où nos yankees bidouillèrent le montage afin de laisser la victoire à King Kong, un héros plus typiquement américain. Naïf, mais touchant, non ?

[illegible]

1958. U.S.A. De Lewis Gilbert. Avec James Franciscus, Richard Carlson et G. Gabor.

Au secours, arrêtez tout, les lecteurs nous regardent ! Ah ce sont vraiment des bêtes... Ces mastodontes délurés se livrent en fait bataille dans cette très réjouissante aventure dont Willis O'Brien, concepteur du **King Kong** original, eut le premier l'idée. Ce fut son élève, Ray Harryhausen, qui s'en occupa finalement, sur une trame empruntant les grandes lignes du même **King Kong**, mais transposée sous une forme western. Un dinosaure, ramené à la civilisation et exposé dans un cirque, s'échappera bien entendu pour semer une panique raisonnable, jusqu'à ce qu'on se décide à le brûler en pleine église. Evidemment, il faut toujours une église à proximité, mais c'est bien triste pour l'animal.



[illegible]

1966. G.B. De Ian Curteis. Avec Bryant Haliday, Mary Peach et Tracy Crisp.

Le professeur Steiner, ayant sans doute vu projeter **La Mouche**, projette à son tour de téléporter des trucs au moyen d'un rayon laser. "Et pourquoi pas moi, zut, alors..." ignorant, le pauvre, que pour transporter la matière, un bon quinze tonnes en état de marche ferait tout aussi bien l'affaire. Bref, ça fonctionne à peu près sur un cochon d'Inde et le bon Steiner rentre alors lui-même dans la machine infernale. Non ne fais pas ça, au secours !", hurle le public. Peine perdue, il n'écoute personne.
Comble de malchance, on lui a saboté son expérience des communistes vraisemblablement et le malheureux va en sortir dans un état pas possible que seule une photo pourrait décrire. Il tente bien d'arranger les choses en arborant fièrement un très joli bonnet de nuit, mais quand même ça craint un peu.

[illegible]

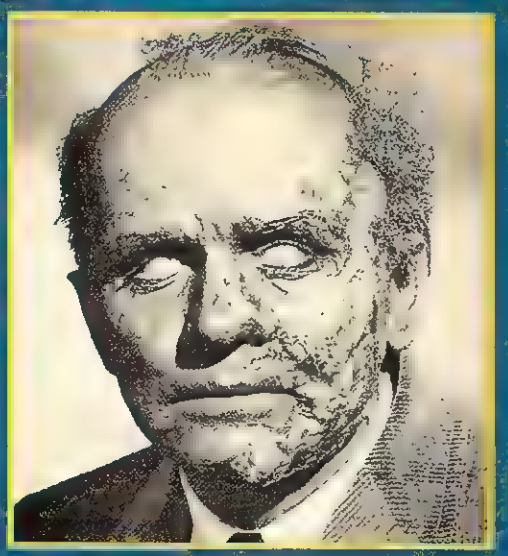
1956. U.S.A. De Bert I. Gordon. Avec Keith Ritch, Don Megowan et Joyce Holden.

Deux savants expérimentent une drogue censée guérir des sujets atteints par les radiations atomiques. Ils traitent un peu abusivement un cobaye humain qui, à la grande surprise de tout le monde, et surtout de l'intéressé lui-même, se transforme en loup-garou. Il s'enfuit, fait peur à quelques badauds de rencontre, avant de se faire descendre lamentablement par la police qui passait par là.
Il s'agit sans doute du monstre le plus triste et le moins chanceux de la création. Il a des ennuis de famille, il se plante en voiture, est blessé, perd la mémoire, puis se retrouve loup-garou et n'en finit jamais de pleurer sur son sort. Pour un peu on lui caresserait bien la tête à coups de "ouh, qu'il est beau avec tous ses poils, comme il est mignon le gros ouaff ouaff... Ah, mais dites donc c'est qu'en plus il mord, le salaud !"

[illegible]

1962. U.S.A. De William Castle. Avec Robert Taylor, Barbara Rush, Diana Hyland et Estelle Hudson.

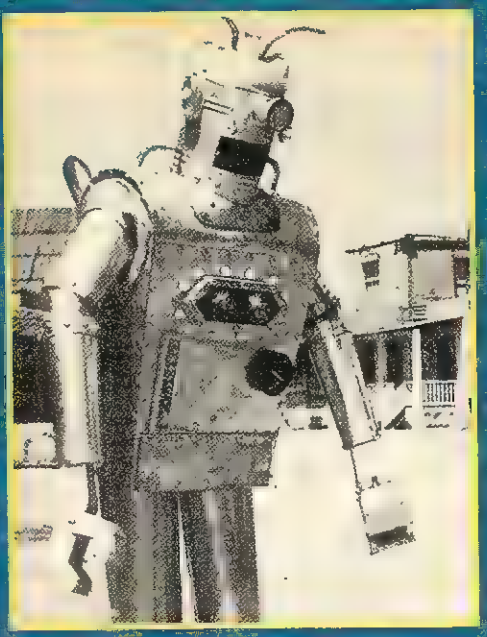
L'homme trompe lâchement de la cécité de son conjoint pour se faire son amant (et réciproquement, d'ailleurs). Le couple s'échangeant tranquille, suivant la formule facile et rassurante du fameux "pas vu, pas pris" !
Hélas, le mari a beau être aveugle, il n'est pas sourd, et la jeune femme commet justement l'imprudence de parler de son amant durant son sommeil.
Plus tard, le mari meurt dans une explosion à son laboratoire. Très culpabilisée, la jeune femme va alors vivre de terrifiants cauchemars de plus en plus réels, où elle voit l'époux défiguré revenir la hanter et l'accuser. William Castle, se prenant pour Hitchcock, nous apprend qu'il s'agissait d'une machination visant à la faire passer pour folle, et ainsi récupérer son argent. Heureusement que la censeur veillait, dites donc. Hein ? Ah oui, le censeur, c'est parait.



[illegible]

1961. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Toho Fujiwara, Yoshio Kosugi et Le Fou.

Depuis une vingtaine d'années, un capitaine de l'armée nippone prépare la revanche de son pays en construisant un sous-marin atomique géant, capable de voler, de forer le sol, de lancer un rayon réfrigérant et accessoirement de servir aussi de sous-marin, ce qui n'est furieusement pas son. De plus, comme il l'a appelé du même nom que le titre du film, ça tombe tout à fait bien.
Là-dessus, l'Atlantide, suite à notre douloureuse question du numéro précédent, se signale aux humains en annonçant sans rire qu'elle prendra, comme ça, le contrôle de la planète. L'Atlantide devra donc partir en guerre et combattre en passant le Dieu Manda, un serpent gigantesque et peu jovial auquel le sous-marin réservera un accueil particulièrement glacial. L'Atlantide disparaîtra une nouvelle fois dans les flots, nous laissant tous dans un désespoir irracontable.



[illegible]

1959. Mexique. De Rogelio Gonzalez. Avec [illegible] Velasquez et Ana Bertha Lopez.

Nous avons déjà évoqué ce film, mais il eut été dommage d'ignorer plus longtemps ce digne représentant de la robotique en folie trop furtivement aperçu au second plan dans notre n°59. Quand il est de bonne humeur ce métallogène man, tout droit issu des vieux sérials d'antan, répond au doux nom de Tor. Il fait partie du curieux équipage extraterrestre d'un vaisseau spacial collectant des curiosités animales à travers la galaxie (cyclopes, hommes-poissons, australopithèques, tarquemoulèques, léonzitronoptères et autres monstres du genre).
Les cinéphiles chanceux l'avaient déjà repéré dans **El Robot Humano** (de Rafael Portillo, 1957) où il affrontait une terrible momie astèque qui finissait par le mettre proprement en pièces. Mais le rusé producteur mexicain sut très vite en rafistoler les morceaux. Ah Mexico, Mexiiiiiiiiico...

[illegible]

1977. U.S.A. De Michael Rae. Avec Kim Milford, [illegible] Wynn et Roddy McDowall.

Un jeune homme trouve une arme curieuse dans le désert qui, en s'inscrustant à son bras qu'elle prolonge, le transforme en ce personnage aussi verdâtre que l'incroyable Hulk. Alors pris d'une folie destructrice, il massacre tout ce qui bouge en provoquant force incendies et explosions. Après quoi, il revient à son état normal, en l'occurrence de jeune homme assez niais. Les dégâts vont rapidement s'interrompre lorsque deux petites créatures aliennes à tête de tortue, mais sans la carapace, viendront reprendre au héros l'arme atomique oubliée par elles sur le sol terrestre. Un film drôle, vu les personnages caricaturaux, et aussi charmant, grâce aux créatures animées par le talentueux Dave Allen, mais doucement nul quand même.

[illegible]

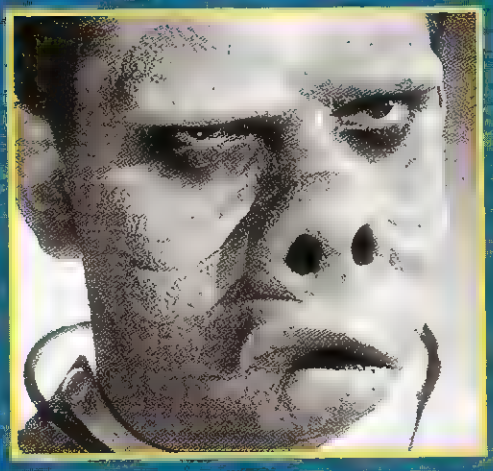
1961. Canada. De Julian Roffman. Avec Paul Stevens, Claudette Nevins et Bill Walker.

Une plaisante expérience où l'interactivité joue à fond entre le spectateur et les personnages. En effet, le récit relate le pouvoir infernal d'un masque ancien permettant de vivre des scènes modérément terrifiantes : un trio d'illuminés traîne une jeune femme pour la sacrifier sur un autel ("Non, vous êtes trop moches, je ne monte pas à l'autel avec vous", proteste-t-elle...) ou bien une ghoule décharnée mène un cercueil à travers une mer noyée de brumes. Ces quelques séquences, tournées en 3D, interviennent lorsque le héros voit à travers le masque, ce qui le pousse au crime, tandis qu'une voix off très "j'en fais trop, mais c'est pour votre bien" ordonne "mettez le masque, mettez le masque !" (en fait, les lunettes distribuées à l'entrée). Hormis cet intérêt restreint et des effets reliefs réussis, le film se perd dans les considérations ridicules du héros à la recherche de son inconscient et de ses pulsions meurtrières. Qu'il les retrouve vite et qu'on en finisse...

[illegible]

1966. U.S.A. De Francis D. Lyon. Avec Scott Brady, Virginia Maye et Hugh Marlowe.

Kovec, un savant fou, défiguré lors de fameuses expériences, vient de décéder dans son île. C'est vrai que c'est triste, mais là n'est pas le sujet. Aussitôt, ses héritiers surgissent ventre à terre au château familial, appâtés par la fortune du défunt.
Hélas, ces chers appâtés (génial, non ?) vont tomber sous les coups d'un robot meurtrier créé par Kovec à son image, c'est-à-dire très très moche. Un malheur n'arrivant jamais seul, la clause testamentaire stipulant qu'en cas de décès d'un des héritiers, les survivants se partageraient sa part, fait rien qu'à pas arranger les choses. Chacun essayant dès lors de reprogrammer le robot pour qu'il élimine les autres. La pub, jamais en reste, promettait un enterrement gratuit au spectateur qui mourrait de peur à la vision du film. C'était très exagéré, d'autant que rien n'était prévu s'il mourrait plutôt de rire.



[illegible]

1966. U.S.A. Episode Eye of the Beholder. De Douglas Heyes. Avec William B. Gordon, Jennifer Howard et Joanne Hayes.

Voici la tête des gens ordinaires dans un monde futur où les problèmes de différence subsistent toujours. Une jeune femme, sur qui les médecins tentent une ultime greffe afin de lui rendre visage humain, voit arriver avec angoisse le jour où on doit lui retirer ses pansements. Le spectateur la découvre alors très belle et ne comprend pas la réaction terrifiée des docteurs et infirmières. Tout s'explique lorsque nous découvrons le visage, jusqu'ici caché, de tous ces gens, monstres hideux, mais pourtant parfaitement normaux dans cette société futuriste. Elle rejoindra un groupe d'inadaptés physiques à son image, et tâchera de vivre en harmonie avec les siens. Une bien belle illustration de la caverne de Platon, façon SF. Prenez des notes au lieu de rire !

[illegible]

1961. U.S.A. De Sidney J. Furie. Avec Kieron Moore, Hazel Court et Ian Hunter.

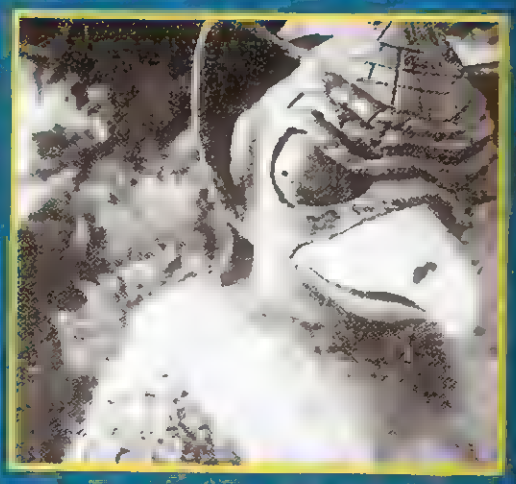
Le docteur Peter Blood (déjà, on sent qu'on n'est pas là pour rigoler...) possède un sens inné des valeurs essentielles, indépendamment de solides talents chirurgicaux. Il utilise le cœur de pauvres hères (à propos, quel hère est-il ?) inutiles à la société pour ressusciter, par des procédés à lui, des personnalités intellectuellement plus intéressantes. Une jeune veuve découvre ses travaux et menace de le dénoncer. Blood lui fait revivre aussitôt son mari, afin de la réduire au silence. Evidemment, le corps se décompose bien un peu, mais enfin, il est là. Hélas le malheureux, visiblement mécontent de l'expérience, va se retourner contre le toubib et tout le monde mourra dans un ensemble touchant. Dallas, à côté d'un truc aussi émouvant, c'est du bébête-show, croyez-moi.

Toler, Manton Moreland et Ben Carter

THE APE MAN

1943. U.S.A. De William Beaudine. Avec

GARGOYLES



(Créateur de monstres)

Newfield. Avec

GAMERA VS. VIRAS

CONTRE FRANKENSBERG

Blin, Michel Piccoli et Véra Norman

DOCTOR CYCLOPS

1940. U.S.A. De Ernest B. Schoedsack. Avec Albert Dekker, Janice Logan et Thomas Caley.

Chérie, j'ai rétréci les personnages !
- Très bien, mais pourrais-tu rétrécir aussi le vilain crocodile qui nous attend en bas ?
Le Dr. Thorkel utilise le radium et la désintégration nucléaire pour réduire les êtres à des dimensions ridicules. Le groupe de héros, victime de l'expérience, va tenter de s'emparer du talon d'Achille de leur tortionnaire : ses lunettes. Ce dernier tombera finalement dans un puits de mine, et nos personnages n'auront plus qu'à reprendre l'expérience, mais cette fois à l'envers. Et à la surprise générale, ça marche.
Dans une scène, qu'on dirait calquée, Schoedsack, n'oubliant pas qu'il co-réalisa le **King Kong** de 1933, ne résiste pas à l'envie de fourrer l'héroïne (...), minuscule, dans la [illegible] fantasmes qu'on peut...

VOODOO ISLAND

1957. U.S.A. De Reginald Le Borg. Avec Boris Karloff, Beverly Tyler et Elisha Cook.

On envoie une équipe d'étude sur une petite île en vue d'y construire un super hôtel. Et [illegible]
Pas découragé, on envoie une seconde expédition plus spécifiquement au fait des problèmes occultes, car on pense que la [illegible]ière est tombée victime du culte vaudou. A partir de là tout va mal : des gens se transforment en zombies, d'autres se font dévorés par les plantes carnivores, l'héroïne se casse un ongle et les indigènes commencent à regarder les survivants d'un petit air bizarre. Avec emphase, le final entonne un [illegible]çoit que l'abandon du beau projet touristi[illegible]nez, la contagion n'a pas encore envahi les clubs Med, mais prions quand même, on ne sait jamais...

HOUSE OF WAX

(L'Homme au Masque de Cire)

1953. U.S.A. De André De Toth. Avec Vincent Price, Phyllis Kirk et Charles Buchinski.

Qui ose ainsi copier le célèbre **Lectures Diaboliques** ? Tant pis, dénonçons-le, c'est **L'Homme au Masque De Cire**. Et ceci, notez-le bien, 36 ans avant le modèle. Un vrai miracle... Comment a-t-il fait ?
Notre héros, défiguré à la suite d'un incendie, pratique la sculpture sans peine en plongeant ses victimes dans un bain de cire et en les façonnant à son idée. Il arbore à la [illegible] s'agit que d'un masque cachant son horrible physionomie (ne pas rater le bruit du visage de cire se brisant sous les coups d'une [illegible]tite main féminine). Charles Bronson, l'assistant fidèle, se cache lui aussi sous le nom de Charles Buchinski, qu'il utilisait au tout début de sa carrière.

VARAN THE UNBELIEVABLE

1958. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Myron Healy, Kozo Nomura et Ayumi Somoda.

Des industriels peu scrupuleux balancent [illegible]agon. Et voilà que surgit soudain des pro[illegible] qu'une Annie Cordy bramant Tata Yoyo [illegible] en l'occurrence un monstre très mécontent de [illegible] désirant faire valoir ses droits au titre de la convention collective des co-propriétaires.
Suivant le scénario interchangeable des grands monstres japonais, la créature commence à tout casser tandis que les militaires lui catapultent toute sorte de choses : missiles, roquettes, bombes diverses, cacahuètes grillées... Mais hélas rien n'y fait. Alors que les [illegible] dans l'espace ? Ou bien appeler Godzilla ? Et si on essayait plutôt de la faire rire en lui lisant les dernières conclusions du Comité Central du PCF ?", la bête majestueuse décide de retrouver son gîte sans autres explications [illegible]erflues. Le message anti-pollution sera-t-il entendu ? Comment ? Parlez plus fort...

CURSE OF THE FLY

1965. G.B. De Don Sharp. Avec Brian Donlevy, George Baker et Carole Gray.

Suite aux désolantes e[illegible]iences déjà évo[illegible] souvient des malheurs arrivant sur **The Fly**
Donlevy, le Quatermass des deux [illegible] de la série) reprend vaillamment le flam[illegible] résultats, et pire encore, car les sujets arrivent cette fois au second télépôle en état de chair purulente, tels des zombies recombinés. Stoïque, notre homme enferme les pauvres mutants dans un hangar, tout en tentant d'améliorer le système. Au bout de 90 minutes, la police trouve que ça commence quand même à bien faire, et notre savant tente alors de s'échapper à l'aide de sa jolie machine. Hélas il se perdra dans la quatrième dimension, où on le recherche encore activement.

THESEE ET LE MINOTAURE

1960. Italie. De Silvio Amado. Avec Bob Mathias, Rosanna Schiaffino et Rick Battaglia.

Comme le disait si bien le Minotaure : J'attends un coup de fil d'Ariane, figurez-vous que je me sens une très grosse envie de [illegible]ésée"... C'est vrai qu'il a l'air gentil, comme ça, mais avec lui faut Pasiphaé (bon d'accord, j'arrête...)
Le film nous conte donc la classique histoire de Thésée, ici confronté à deux Ariane, l'une bonne et l'autre pas (c'est comme nos [illegible] l'une tout en sauvant la seconde des griffes du monstre, fruit des amours tumultueuses de la reine Pasiphaé et d'un beau taureau fringant. Ce n'était pas de sa faute, le taureau lui avait dit qu'il venait de la part des Dieux. [illegible]ique, mais très efficace. Moi-même j'utilise assez souvent ce truc infaillible...

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

Leon KLIMOVSKY

Né en Argentine, en 1900, il commence une carrière de dentiste, puis de journaliste, pour devenir assistant metteur en scène en 1944. Venu en Espagne, il y réalise une centaine de films. Parfait faiseur, il s'adapte à toutes les disciplines, tous les genres.

Western, mélodrame, film fantastique, policier, et érotique, Leon Klimovsky est l'exemple idéal du réalisateur faisant ce qu'on lui dit de faire. Ses premiers titres argentins donnent déjà dans le film de série, illustrant à l'envi Monte-Cristo ou Lagardère. En Espagne, il poursuit dans cette même voie, signant trois films fantastiques avant de se lancer dans la grande fureur du western, lorsque les co-productions italo-espagnoles sacrifièrent à cette nouvelle mode.

Le cinéma ibérique, de tout temps "protégé" par l'état franquiste, versait plus souvent dans la comédie niaise ou le mélodrame lacrymal que dans le cinéma-bis. Mais les multinationales et surtout l'obédience américaine dans les circuits de production et de distribution firent que s'ébauchèrent progressivement des sous-James Bond, des westerns puis finalement, à la fin des années soixante, toute une production fantastique.

Klimovsky en fut un des artisans et, avec **La Furie des Vampires**, il intervient dans la grande lignée des loups-garous espagnols joués par l'athlétique Paul Naschy. On ôte les balles d'argent du corps d'un cadavre et celui-ci retourne aussitôt à son état de lycanthrope habituel, assassine quelques malheureux, assiste à la résurrection d'une femme-vampire, tombe amoureux de l'héroïne, supprime la vampire et se voit enfin délivré de son mal par sa dulcinée, mais en meurt du même coup. Le dernier referme la porte en sortant et laisse les lieux intacts pour le prochain film de la série.

Paul Naschy, l'éternel loup-garou.

Ci-dessous : une victime du Prince des Ténèbres dans LA FURIE DES VAMPIRES.

Il fera ensuite se rencontrer le Dr. Jekyll et ce même loup-garou dans un film beaucoup plus réussi que ses modèles antérieurs, puis renouera avec le classicisme gothique avec son assez réussi **La Saga de Los Dracula**, où le comte vieillissant s'inquiète de voir sa dynastie s'éteindre. Mais heureusement, avant le mot fin, une goutte de sang sur les lèvres d'un bébé laisse espérer une relève assez rapide.

Klimovsky s'attaque tour à tour à la sorcellerie, au vampirisme, souvent sur le ton de la comédie, brosse un portrait farouche d'un Gilles de Rais, incarné par l'omniprésent Paul Naschy, puis se tourne vers le polar, et même l'érotisme dès que la libéralisation galopante des mœurs le permet. Il termine apparemment sa carrière avec une série télé espagnole, ***La Barraca***.

On ressent chez lui le désir de bien faire et même quelques velléités poétiques se traduisant parfois par de très beaux ralentis (**La Furie des Vampires**) ou par une recherche dans les décors et les éclairages (**La Saga de los Dracula**, notamment) mais, emporté par la rapidité des tournages et les exigences de ses producteurs, il se contente de livrer des produits de consommation courante, tout comme ses confrères de l'époque, composant sur la trame des classiques américains des années trente ou des films de la *Hammer*. On sent là une application totale à faire revivre une époque surannée, démarche qui ne manque pas de charme dans sa naïveté même.

FILMOGRAPHIE

1954 Maleficio
1956 Miedo
1962 Ella y el Miedo
1970 La Noche de Walpurgis (La Furie des Vampires)
1972 Dr. Jekyll y el Hombre Lobo
La Saga de los Dracula
La Rebelion de Las Muertas
La Orgia Nocturna de los Vampiros
1973 Una Libelula para Cada Muerto
Odio Mi Cuerpo
1974 El Mariscal del Infierno
1975 El Extrano Amor de los Vampiros
La Muerte de un Quinqui
Planeta Ciego
1976 Tres Dias de Noviembre

TIMOTHY BOTTOMS en

CENTRE PAULINE

présente

SERPIENTE DE MAR

JANO.

Bernard L. KOWALSKI

Bernard Kowalski, comme beaucoup d'autres, doit son début de carrière à Roger Corman, pour qui il réalise ses premiers films. Fils d'un assistant réalisateur de télévision, il s'initie au cinéma dès l'âge de 16 ans, et dirige aussi quelques épisodes de séries TV (Frontier, Baretta, Boots and Saddles).

Le résultat, indéniablement raté, d'une utopie scientifique, SSSNAKE.

Bernard Kowalski fait ses premiers pas avec **Hot that Girl**, produit par Gene Corman (frère de Roger), lui-même producteur exécutif sur cette histoire de jeunes voleurs de voitures, avant tout destinée au public adolescent, et exploitant la mode "jeunes rebelles" instaurée tout récemment par **La Fureur de Vivre**.
Puis la même année, et toujours pour les Corman, solidement implantés chez *AIP*, il explore, avec **Night of the Blood Beast**, la mode des envahisseurs d'outre-espace, tout aussi à la mode en cette fin des années cinquante.
Le costume de l'extraterrestre provient du stock d'un ancien film de Corman, **The Teenage Caveman**, où Robert Vaughn se mesurait à quelques bêtes curieuses dans un désert post-apocalytique.
Ici, un astronaute revient de mission et son comportement change du tout au tout, car une créature inconnue a pris possession de son corps et dirige désormais ses actes. Son grand plaisir consiste dès lors à décapiter les gens et à implanter sa petite graine dans le sang du pauvre astronaute, espérant ainsi assurer sa descendance et envahir notre Monde. Un pervers !
Le final prêche encore pour le contrôle de l'armement nucléaire, qui avait déjà détruit la planète de notre envahisseur. Tandis que le héros, enceint (tiens, ça sonne mal !) du monstre, se sacrifie pour la patrie.
L'année suivante, il attaque une nouvelle production Corman, **Attack of the Giant Leeches**. Autrement dit : l'attaque des sangsues géantes !
L'action se déroule à proximité d'un marais en Floride, où résident d'étranges créatures qui agressent les promeneurs pour les entraîner sous la surface des eaux. On retrouve plus tard leur corps, vidé de leur sang et portant une blessure à la gorge. Des hommes-grenouille repèrent finalement les créatures et les font sauter à la dynamite.
Les sangsues en question sont évidemment d'autant plus géantes qu'elles cachent en fait un acteur dans un costume de caoutchouc. L'un d'eux étant justement notre extraterrestre du film précédent. Un dangereux récidiviste, en quelque sorte...
On nous apprend qu'elles sont intelligentes (?) et vivent dans une grotte aux abords des marais. Mais, comme dit Yvette Vickers, l'héroïne pourchassée par les bêtes : "*Ces grosses sangsues ressemblaient davantage à des gars enfermés dans des bagages à main qu'à des monstres semant la terreur*". Il faut dire que le costume figurant les sangsues provient d'anciens imperméables en caoutchouc rebricolés pour l'occasion et que les jambes des comédiens se distinguent parfaitement à travers. Evidemment, ça rompt un peu le charme. Les corps de ces étranges animaux purement cinématographiques forment une multitude de mini ventouses et leur face se résume à une énorme ventouse, elle aussi, avec laquelle les créatures aspirent le sang de leurs victimes.
Le film s'inscrit dans la parfaite lignée des grosses bêtes dont *AIP* faisait grande consommation à l'époque, et Kowalski se contente d'illustrer du mieux qu'il peut la pittoresque invasion.
Après de nombreux travaux pour la télévision, dont un curieux **Black Noon**, avec Roy Thinnes, alliant la sorcellerie à l'univers du western, Bernard Kowalski revient en 1973 au grand écran avec son film le plus personnel, **Sssnake**, ou pour parler en version originale : **Sssssssss !** (n'essayez pas de le prononcer...).
Un savant, spécialiste des serpents, décide tout de go que, dans ce monde livré aux pluies acides, déjections diverses et autres pollutions, seuls les reptiles pourront survivre dans une éventuelle société future. Il expérimente donc sur son assistant une drogue visant à le faire muter en homme-serpent, de façon à générer un nouvel être, et surtout une nouvelle espèce infiniment plus viable. Et le pauvre cobaye, pas au courant des projets de son patron, se retrouvera effectivement changé en cobra royal aux yeux bleus et au cerveau humain, hélas à cet instant terrassé par une mangouste de passage.
Il s'agit sans doute du meilleur film de ce réalisateur, terrifiant par endroits, mais qui ne manque toutefois pas d'une bonne dose d'humour noir. Témoin cette scène, à la fois pittoresque et tragique, où nous découvrons, exhibé parmi les phénomènes de foire, un ancien cobaye du savant, monstre semi-reptilien transformé en homme-tronc et pourvue d'une gueule de serpent. Le film utilise une quantité de véritables reptiles et met à l'épreuve la sensibilité des spectateurs par une atmosphère oppressante et la méchanceté foncière du propos.

Faut ramer pour combattre les monstres de ATTACK OF THE GIANT LEECHES...

Une filmographie éminemment animalière où Kowalski n'hésite pas à forcer ses effets pour faire frémir son public. Nonobstant l'aspect rudimentaire des créatures de ses deux premiers films, il s'arrange toujours pour asséner la scène choc dont on se rappellera, d'autant qu'il s'y entend pour faire ressortir le potentiel tragique et émouvant des monstres mis en présence. Son travail sur **Sssnake** l'a bien montré, il aurait gagné à disposer de budgets plus conséquents.

FILMOGRAPHIE

1958 Night of the Blood Beast
1959 Attack of the Giant Leeches/Giant Leeches/Demons of the Swamp
1971 Black Noon (TV)
Terror in the Sky
1973 Sssssssss ! (Sssnake/Sssnake le Cobra)

Universal Film Inc. présente:

CRAIG STEVENS - ALIX TALTON - WILLIAM HOPPER

Dans une Production de WILLIAM ALLAND

LA CHOSE SURGIT DES TENEBRES

(The Deadly Mantis)

avec FLORENZ AMES - DONALD RANDOLPH

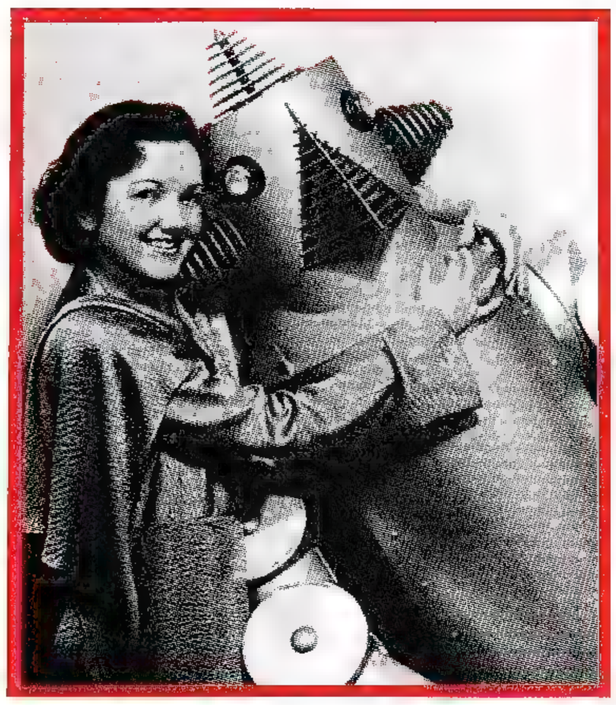
Mise en Scène de NATHAN JURAN

Universal International

la lithotyp

Lew LANDERS

De son vrai nom de Louis Friedlander, il n'a signé que quelques sérials et ses premiers longs métrages. Son travers expéditif (il livre souvent une douzaine de titres en une seule année) n'a épargné que certains de ses films fantastiques : The Return of the Vampire, The Mask of Dijon, et surtout The Raven, avec Boris Karloff et Bela Lugosi.



Un robot de sérial comme on les aime, THE VANISHING SHADOW.

Lew Landers, né en 1901, effectue ses premiers pas de metteur en scène en illustrant l'éternelle lutte du Bien et du Mal à travers les sérials des années trente. Qu'il s'agisse de westerns (**Red River**, avec Buck Jones, **Rustlers of Red Dog** : trois justiciers protègent les fermiers des Indiens et des bandits), de film d'aviation (**Tailspin Tommy**, sur les premiers vols long courrier), d'aventures dans la jungle (**The Call of the Salvage** : un groupe de scientifiques cherche à découvrir un remède miracle), il nous raconte toujours un peu la même histoire. En douze ou quinze épisodes, les héros vont déjouer les tours des vilains qui mordront la poussière au dernier round.

Et si, sérial toujours, **Vanishing Shadow** emprunte les voies de la science-fiction délirante, avec une ceinture conférant l'invisibilité, un rayon de la mort, et un robot rigolo tel qu'on n'oserait l'imaginer dans nos rêves les plus fous, c'est encore pour déjouer un complot politique et venir à bout d'un super méchant de service.
Devant ce mécanisme narratif ultra simpliste, on en vient à se demander comment Lew Landers put livrer en cette même période un film aussi cruel et aussi sadique que **The Raven**, qui reste son grand titre de gloire.
Bela Lugosi y incarne un chirurgien esthétique hanté par l'œuvre d'Edgar Allan Poe et qui possède sa petite chambre des tortures personnelle. Les allusions à l'écrivain se bornent à une statuette d'oiseau, un monologue de Lugosi, et cet épouvantable pendule dont le couperet descend un peu plus à chaque trajectoire pour venir lentement découper la victime étendue sur une table de pierre ; comme nous le décrit Edgar Poe lui-même dans sa nouvelle **The Pit and the Pendulum**.
Lugosi emploie à son servive un criminel échappant à la police, Boris Karloff, qu'il a défiguré intentionnellement et qu'il force à l'assister dans ses œuvres perfides, moyennant la promesse de lui fabriquer un nouveau visage. Il utilise quelques gadgets, tels une chambre escamotable, ou une cellule avec des murs venant écraser le supplicié, cellule dont il tombera lui-même victime à la fin de l'aventure.
Lugosi personnifie génialement le Mal, avec cette aristocratie toute sadienne qu'il savait si bien composer, et Lew Landers dirige de manière grandiose, imprégné qu'il est ici de la traditionnelle école de *Universal*, alors en plein essor. Passe ici un souffle magique qui en impose encore aujourd'hui, d'autant que les décors sont splendides, expressionnistes, gigantesques, qui ajoutent encore à la dimension tragique de l'œuvre et à son irréalité cauchemardesque.
Il tourne ensuite une impressionnante série de policiers, westerns et films d'aventure, avant de revenir au fantastique avec **The Boogie Man Will Get you**, dont l'avertissement grand guignolesque du titre original deviendra, en Belgique... **Le Château des Loufoques** !
Là, Boris Karloff et Peter Lorre s'en donnent à cœur joie dans cette comédie des années quarante singeant à loisir les films de savants fous de la décade précédente. Il s'agit pour les deux hommes de fournir à l'armée américaine des cobayes involontaires transformés par les bienfaits d'une machinerie sophistiquée en combattants invincibles (nous sommes en 1942...). Mais l'affaire tourne mal et tout le monde se retrouvera dans un asile psychiatrique, heureusement tenu par Peter Lorre...
Dans un style très comédie britannique d'humour noir, Landers compose une parodie bien folle avec un appareillage à l'avenant qui tient davantage du biglotron à la Pierre Dac, avec ses fils, casque encéphalogramme, écrans de verre et joyeux manomètres, que du laboratoire sérieux. Landers fustige au passage l'effort de guerre entrepris à l'unisson par les studios cinématographiques, dont le nationalisme exarcerbé fournit au début des années quarante ces fiers héros que furent Captain Marvel, Dick Tracy, Captain Midnight, Batman ou Captain America. Des héros toujours prêts à chasser le crime, dépister les espions, et repousser l'ennemi, tout en sauvegardant les grandes valeurs traditionnelles.
En 1943, Landers retrouve le gothisme des œuvres de *Universal* pour livrer à *Columbia* ce **Return of the Vampire** préfigurant déjà les prochaines rencontres entre les grands monstres du répertoire classique. Bela Lugosi y compose encore une fois son personnage de vampire aristocratique, ici appelé Armand Tesla, et non Dracula, qu'un loup-garou servile plus que servant vient aider dans ses projets de vengeance envers les descendants d'un Van Helsing, débaptisé lui aussi. Le film hésite entre le classicisme figé et la tentation parodique. Lew Landers noie ses décors de brume dès que son vampire apparaît et s'arrange pour resacraliser l'image d'un Bela Lugosi déjà sur le déclin.

Bela Lugosi et Boris Karloff (LE CORBEAU).

Hormis un curieux **Masque de Dijon** offrant à Eric Von Stroheim l'occasion d'un cabotinage outrancier dans le rôle d'un hypnotiseur de music-hall assassin, Lew Landers voit sa carrière décliner rapidement en tombant aux mains du producteur Sam Katzman pour qui il boucle vite fait quelques "Jungle Jim" (**Jungle Man Hunt**, **Jungle Jim in the Forbidden Land** avec, dans ce dernier, un homme-singe géant, représentant savoureux du fameux chaînon manquant que pourchassent assidument quelques anthropologues), ainsi qu'une comédie arabisante où Raymond Burr joue les méchants califes.
Sa fin de carrière sera plus clairsemée avec, en conclusion, un terrifiant... **Terrified**. Sombre histoire de maison hantée où un tueur masqué, ventriloque à ses heures, aime à trucider les jeunes de passage. Pas convaincus du résultat, les producteurs ne sortiront le film que deux ans plus tard. Juste après la mort de Lew Landers.

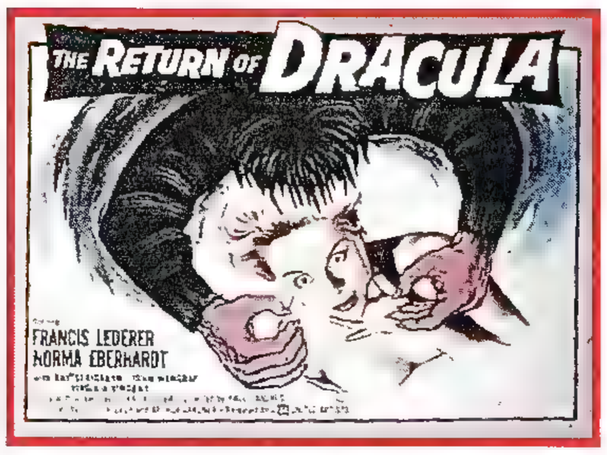
Un homme-singe géant, adversaire de Jungle Jim, dans LA FORET DE LA TERREUR.

FILMOGRAPHIE

1934 Vanishing Shadow
1935 The Raven (Le Corbeau)
1942 The Boogie Man Will Get you
1943 Return of the Vampire
1945 Enchanted Forest
The Power of the Whristler
The Mask of Dijon (Le Masque de Dijon)
Shadow of Terror
1947 Seven Keys to Baldate
1948 Inner Sanctum
1951 Jungle Man Hunt
Jungle Jim in the Forbidden Land (La Forêt de la Terreur)
The Magic Carpet (L'Aigle Rouge de Bagdad)
1952 Aladdin and his Lamp (La Princesse et le Voleur)
1953 à 1957 : épisodes de *Superman*
1955 à 1957 : épisodes de *Science-Fiction Théâtre*
1962 Terrified

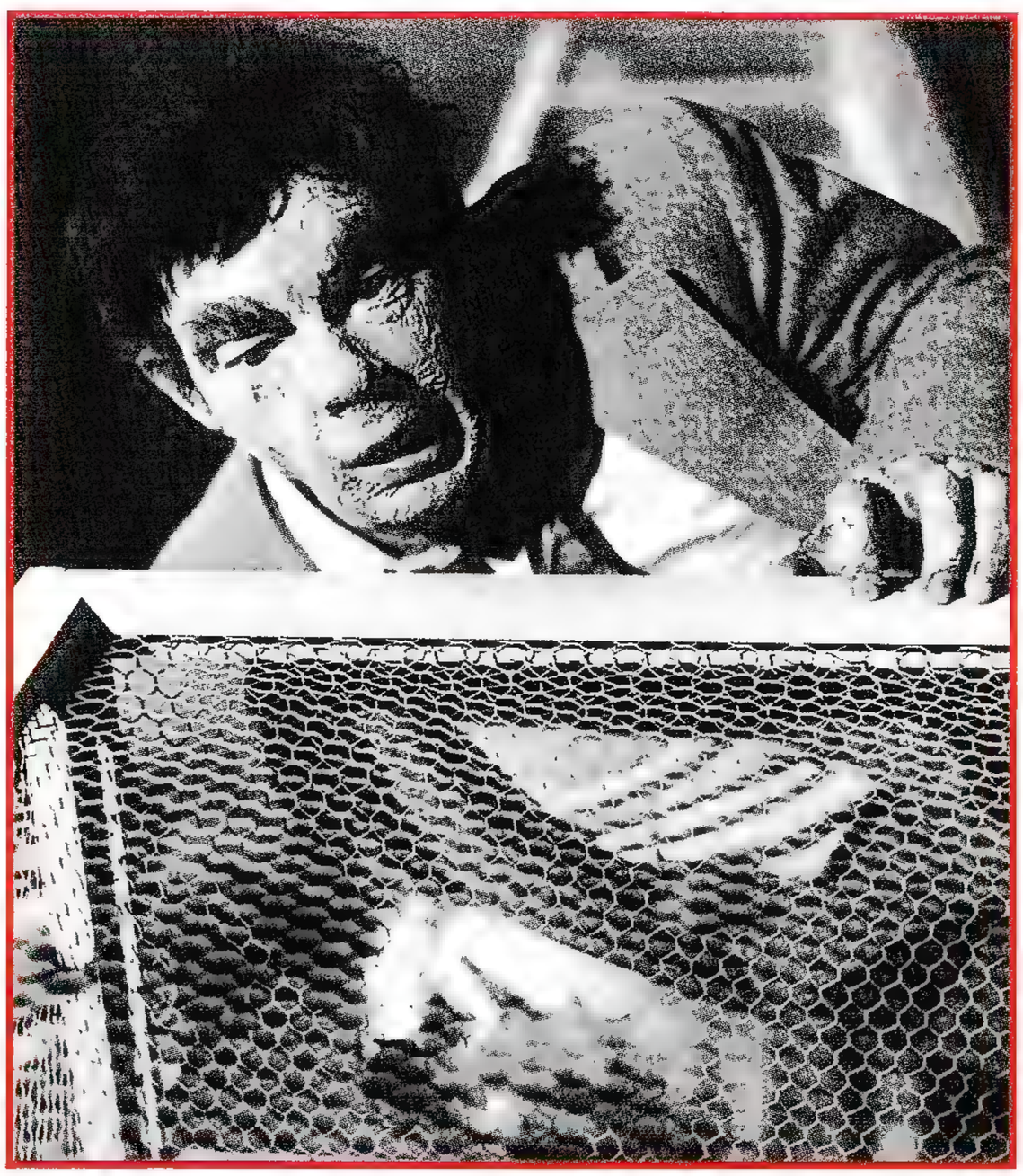
Paul LANDRES

Paul Landres effectue ses débuts au cinéma dans les salles de montage de l'Universal et collabore ainsi à la série des Sherlock Holmes, avec Basil Rathbone. Sa contribution au fantastique des années cinquante portera sur trois films, très différents, mais tous produits par Gramercy Pictures, firme dirigée par Jules Levy, Arthur Gardner et Arnold Laven (The Monster that Challenged the World).



Paul Landres tourne son premier film en 1949, avec un western intitulé **Grand Canyon**, puis il travaille successivement pour *Monogram*, *Lippert Films* ou *Republic*, livrant thrillers, westerns et films d'aventures sur des budgets des plus réduits. Parallèlement, il tourne beaucoup pour le petit écran et on aperçoit encore son nom au générique de certains épisodes de **Bonanza** ou de **Daktari**.

Les films fantastiques de Paul Landres, tournés pour un peu plus de 100.000 dollars chacun, se distinguent de ceux de ses confrères de l'époque par un certain classicisme, et surtout un refus de tomber dans le piège facile de la "teenagerisation" opportuniste du genre. Son **The Return of Dracula**, au contraire, fait plutôt songer aux classiques en nous renvoyant à des films comme **Son of Dracula**, ou même plus avant encore.
Son film le plus attachant, **The Vampire**, met en scène un personnage relevant plus directement du mythe du Dr. Jekyll et Mr. Hyde que du vampire traditionnel. Le héros avale par erreur quelques pilules récupérés auprès d'un confrère mourant qui voulait extérioriser ses pulsions agressives. Après la mort violente de plusieurs de ses patients et quelques réfexions à ce sujet, il finira par s'apercevoir qu'il est lui-même le responsable de ces meurtres affreux, et que les pilules contiennent en fait un extrait de tissu cellulaire de chauve-souris. Soumis aux effets de ce médicament, il se transforme physiquement en monstre ridé attaquant ainsi ses victimes.
Mais on sent bien que l'auteur cherche avant tout à mettre en avant l'aspect mental de cette mutation. Le héros commettant ses crimes à l'insu de sa conscience et menaçant par le fait sa propre fille demeurant auprès de lui. Puis il va consulter un psychiatre pour lui avouer son trouble au sujet de ces tragiques événements, lequel met plaisamment tout cela sur le compte d'un moment de fatigue.
Le monstre dans l'univers quotidien, on le retrouve dans **The Return of Dracula** où, non pas Dracula mais un certain Bellac, venu de l'Est, s'installe dans une petite famille américaine en lieu et place d'un certain cousin tué pour l'occasion, et inquiète l'entourage par son curieux comportement.
L'innocence et la paisibilité des hôtes contrastent ici avec les noirs desseins du sinistre locataire. Paul Landres s'applique à ciseler la sihouette de son vampire, lui réservant de longs moments de silence et de félines apparitions, quand il ne surgit pas derrière un simple nuage de fumée dans un fondu enchaîné énergique pour tout effet spécial. Aussi bien dans **The Vampire** que dans **The Return of Dracula**, il mise avant tout sur la performance de l'acteur (respectivement John Beal et Francis Lederer) pour faire deviner le terrible mal perçant sous l'apparence tranquille du personnage.
Avec **The Flame Barrier**, Paul Landres sacrifie à la mode du "retour du satellite", provoquée par l'envoi dans l'espace des premiers spoutniks (voir **Night of the Blood Beast, The Crawling Hand, Space Master X7, First Man into Space**, etc...). Une jeune femme monte une expédition pour retrouver son mari perdu dans la jungle du Yucatan, et le découvre sans vie, auprès d'un satellite échoué. Ce dernier est habité par une subtance protoplasmique, venue de l'espace, capable de digérer tout être soumis à son contact et projetant un rayon d'une telle chaleur qu'il peut séparer la chair et les os de ses victimes. Cet être ne cherche qu'à s'emparer du monde, comme tous les copains de son espèce.
On voit le melting pot des thèmes à la mode que peut constituer ce film, sans doute le moins intéressant de la trilogie de Paul Landres.
Adorant les scènes de suspense, les longues plages d'attente, et ne détestant pas clore une scène sur le visage pensif d'un de ses acteurs pour prolonger l'atmosphère, Landres verse volontiers dans un fantastique feutré et souvent très artistiquement réalisé. Il n'échappe pourtant pas à une certaine théâtralisation de l'image, dont l'excès touche parfois à la préciosité ou au bucolisme lénifiant. **The Return of Dracula** représentant sans doute la plus lente des adaptations vampiriques de tous les temps. Ses productions suivantes, **Frontier Gun, Go, Johnny Go !, The Lone Texan**, jusqu'à son dernier film, **Son of a Gunfighter** (1966), retrouveront plus de nervosité, sans laisser pourtant un grand souvenir dans l'esprit des cinéphiles.



Francis Lederer dans THE RETURN OF DRACULA (à gauche) et John Beal dans THE VAMPIRE.

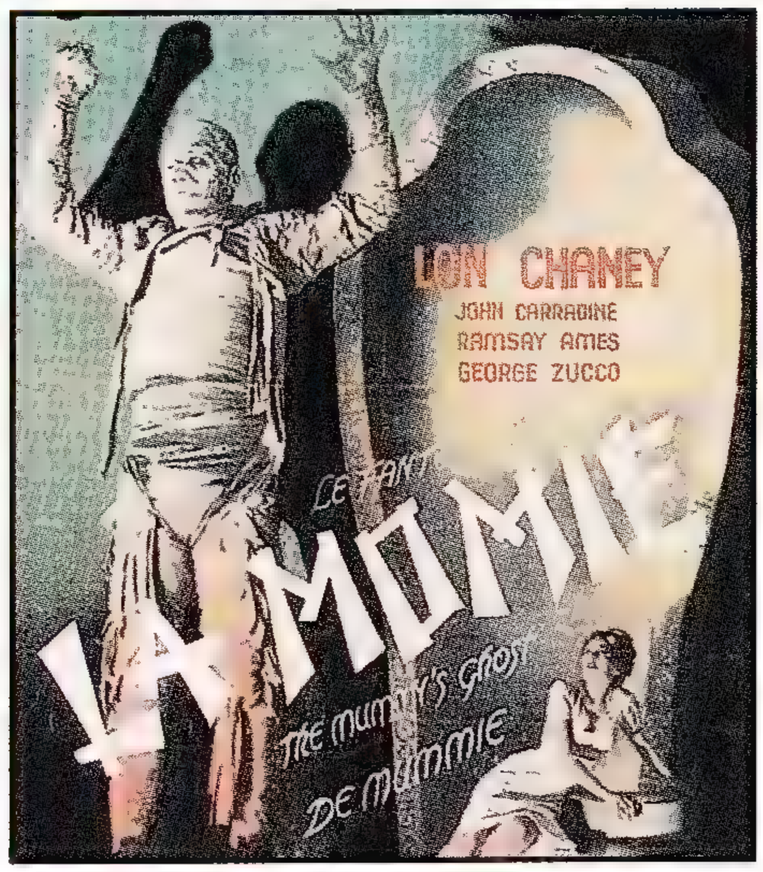
FILMOGRAPHIE

1957 The Vampire
1958 The Return of Dracula
The Flame Barrier

Reginald LE BORG

Exemple parfait du réalisateur de série B, Reginald le Borg vient du court métrage, à* Universal, *puis tourne pour cette même firme, comédies musicales, thrillers et films fantastiques. Le succès de son* Fantôme de la Momie *le cantonne un temps dans ce genre cinématographique pour lequel il ne se sent pas vraiment attiré.

1902 - 1989



Reginald Le Borg se défendait de cette étiquette de faiseur de films d'épouvante que lui attribuèrent producteurs et gens de presse. Ses goûts allaient plutôt à la comédie et aux films musicaux. Mais il s'attela à toutes les besognes et à tous les défis. Il tenta même parfois de faire passer Lon Chaney Jr. pour un acteur possible, tâche honorable s'il en fut.

En 1946, Reginald Le Borg quitte *Universal* et rentre à la *Monogram* où il va filmer l'interminable saga des "Joe Palooka", avec Joe Kirkwood, un héros à la Rocky issu de la BD, se partageant entre les difficiles succès du ring et la chasse aux gangsters.

Parallèlement, il livre une demi-douzaine de films fantastiques, genre qu'il abandonnera puis reprendra une dizaine d'années plus tard, et avec des fortunes diverses, pour diriger certains grands acteurs du genre, comme Boris Karloff, Basil Rathbone, John Carradine, Vincent Price, Bela Lugosi et toujours l'infatigable Lon Chaney Jr.

Mais c'est avec **Le Fantôme de la Momie** qu'il tourne son film le plus attachant. Et qui motivera le départ d'une série de films plus médiocres : **Calling Dr. Death, Dead Man's Eye, Jungle Woman, Weird Woman...**

Joué au départ par Boris Karloff, en 1932, le personnage de la momie appartient au patrimoine *Universal* et ressert à loisir au fil des années quarante. Tom Tyler, acteur de western à la *Monogram*, reprendra en effet le rôle pour **The Mummy's Hand** (1940), pour laisser la place à Lon Chaney Jr. avec la trilogie **La Tombe de la Momie** (1942), **Le Fantôme de la Momie** et **La Malédiction de la Momie** (1944). Le monstre réapparaîtra toutefois bien plus tard, et toujours pour *Universal*, dans la comédie **Deux Nigauds contre la Momie** (1955), interprété par le cascadeur Eddie Parker, lequel avait déjà copieusement doublé Lon Chaney Jr. sur les adaptations antérieures.

Le Borg reprend l'histoire là où l'ont laissée ses prédécesseurs, en négligeant toutefois la fin de **La Tombe de la Momie**, qui montrait Kharis, la momie, disparaître dans les flammes.

Un grand prêtre délègue John Carradine, afin qu'il ramène le corps de la princesse Ananka et retrouve Kharis, lequel serait encore vivant. Et en effet, la momie rôde toujours aux alentours du sarcophage où repose celle qu'il aimait 3000 ans plus tôt. Or, celle-ci va se réincarner dans une de ses descendantes, Ramsey Ames, dont Carradine désire s'emparer afin de lui faire boire le breuvage de vie éternelle. Reginald Le Borg parvient à décrire toute la tragédie d'une telle histoire et fait de Lon Chaney Jr. un monstre pathétique, à la fois victime et bourreau. Borgne, le bras replié sur le ventre, et boîteux de surcroît, Kharis ressent le douloureux fardeau d'une malédiction millénaire et ne veut surtout pas que la princesse aimée connaisse les mêmes tourments.

Dans un final des plus curieux, où le visage de l'héroïne se momifie progressivement, retrouvant ainsi les traits de sa lointaine ancêtre Ananka, Kharis la prend dans ses bras et va doucement s'enliser avec elle dans les marais avoisinants. Ce qui, bien évidemment, n'empêchera pas la momie de réapparaître l'année suivante...

Une très belle photographie, de splendides décors, quelques trouvailles (l'héroïne se parant au fil des séquences de quelques mèche blanches supplémentaires, genre "La Fiancée de Frankenstein", ceci avant le blanchissement complet de sa chevelure), et surtout une réelle poésie imprègnent ce film. Eléments dont le metteur en scène se montrera plutôt avare dans sa carrière future.

Cinéaste prosaïque, bouclant traditionnellement ses films dans la semaine de tournage impartie, Le Borg fait dans l'efficacité, sans se montrer tout à fait dupe des scénarios qu'il tourne à tour de bras. Sa morale on ne peut plus manichéenne, son sens de l'emphase hyper téléphonée (voir ce qu'il peut faire dans **L'Etrange Histoire du Juge Cordier**), sa symbolique primaire et parfois ses élans naïvement religieux ont pourtant fait illusion tout au long de sa carrière, même s'il ne connut jamais les faveurs des critiques. Mais si les critiques remplissaient les salles de cinéma, ça se saurait depuis longtemps.

Les pièges végétaux de VOODOO ISLAND.

FILMOGRAPHIE

1943 The Mummy's Ghost (Le Fantôme de la Momie)
Calling Dr. Death
1944 Dead Man's Eye
Jungle Woman
Weird Woman
Destiny
1953 Sins of Jezebel
1956 The Black Sleep
1957 Voodoo Island
1961 The Flight to Disappeared
1962 Diary of a Madman (L'Etrange Histoire du Juge Cordier)
1963 Eyes of Annie Jones
House of the Black Death (co-réal.)

LES MONSTRES SE REVOLTENT

THE BLACK SLEEP

basil RATHBONE · akim TAMIROFF · lon CHANEY · john CARRADINE · bela LUGOSI

A PAN EDWARD W. KOCH PICTURE

MONSTERS IN OPSTAND

UNITED ARTISTS

Herschell G. LEWIS

Venu du porno soft et du 16mm, Herschell Gordon Lewis s'est rapidement imposé comme le précurseur du cinéma gore. Producteur, réalisateur, parfois scénariste et même compositeur de la musique de ses films, il ouvre la voie aux petits faiseurs, à ceux qui tournent plus vite que leur ombre, à ceux qui n'affichent aucune pudeur, aucun complexe .

1926

Herschell Gordon Lewis explose dans le petit monde du fantastique en tournant en une semaine, et pour pas cher, ce petit chef-d'œuvre du kitsch que représente l'incroyable **Blood Feast**. Mais pas incroyable au sens où la légende l'avait précédé en France. Rappelons-nous les articles hautement laudatifs de *Midi-Minuit-Fantastique*, insistant lourdement sur la peur qu'engendre le film et jamais sur l'humour et le mauvais goût volontaire l'accompagnant. Plutôt incroyable en ce sens qu'il représente l'archétype parfait des futures aventures de Jason ou de Michael Myers. Un fou immole sadiquement des personnages inintéressants, dont nous ne saurons rien, sinon qu'ils servent de victimes, sacrifiées au culte bizarre d'une déesse antique. Le sadisme des meurtres, la théâtralisation de la mise en scène, les grands effets sanglants ramènent immédiatement **Blood Feast** à la plus pure tradition du grand guignol, où l'exagération se veut la parfaite unité de mesure. Enucléation pratiquée en gros plan, arrachage de langue, mutilations diverses et tout autres sévices abondamment montrés dans le film sont au fantastique ce que les pantomimes d'un clown sont aux pensées de Jules Renard. En clair, il s'agit d'une autre forme d'expression, en plus exagérée, et qu'on ne doit pas remettre en cause au nom de telle ou telle autre forme d'expression idéalement désignée comme supérieure, ou plus artistique.
D'autant que Lewis réfute le terme de violence souvent avancé pour qualifier ses œuvres. Pour lui le gore n'est pas l'expression de la violence, au contraire, le gore est avant tout un spectacle drôle, "cool", comme il dit.
Il récidive avec **2000 Maniacs**, où cette fois tous les habitants d'une petite ville (Pleasant Valley !) s'amusent, une fois par siècle, à tourmenter, puis trucider, les touristes de passage. Lewis joue sur le parallèle anachronique entre l'horreur des diverses tortures infligées aux victimes et les cris enthousiastes des citoyens fêtant ainsi l'anniversaire de leur propre massacre cent ans auparavant. A la fin de l'histoire, ils rangeront leur attirail pour attendre patiemment le siècle suivant.
Dans **Color me Blood Red**, à la manière de Corman, il imagine un peintre brossant ses toiles avec le sang de ses victimes.
Sur **A Taste of Blood**, le descendant de Dracula venge son ancêtre en perçant les gens d'un pieu rageur.
A l'occasion de **How to Make a Doll**, il s'essaie à la science-fiction, mâtinée d'érotisme, en faisant fabriquer à un savant fou quelques ravissantes femmes robots. Puis lassé des amours cybernétiques, il souhaite connaître une véritable femme, mais ayant cassé ses lunettes, s'amourache d'un véritable laideron. Ne pas manquer la scène où la machine lui sort une lapine après qu'il lui ait demandé une superbe "Bunny girl"!
Avec **Wizard of Gore**, il nous montre les tours horribles d'un magicien découpant les femmes sur scène, tours qui se révéleront réels lorsque celles-ci regagnent leur domicile.
Pour **Gore Gore Girls**, il mêle encore davantage l'érotisme et le gore, toujours plus ou moins liés dans ses films, dans l'illustration de cette troupe de danseuses trucidées une par une dans une profusion de détails sanglants, pour ne pas dire sordides. Et tout cela dans une bonne santé renversante, un mauvais goût typiquement agressif (voir les cravates, encore plus horribles à chaque plan, du héros de **Wizard of Gore**).
A cet effet, on a souvent critiqué Gordon Lewis pour sa vulgarité, son mauvais goût, son humour de taverne et son érotisme tapageur de voyeur lubrique. Mais il ne faudrait pas oublier qu'il le fait exprès, qu'il en est parfaitement conscient, et surtout que ça le fait marrer. Tel un Russ Meyer, ou mieux encore un John Waters, il utilise le vulgaire telle une arme lancée à la face de ses contemporains, pour choquer le yuppie et villipender l'*American way of life*.
Et tant mieux s'il déstabilise ainsi le système, tant mieux s'il horrifie toutes ces têtes de premiers de la classe, s'il perce une brèche dans l'establishment yankee. Ainsi, le personnage de la vamp, chez Lewis (voir à cet effet **2000 Maniacs**), c'est le stade ultime d'une Marylin Monroe dans la représentation idéale de la femme pour individu frustré.
Attention, nous ne disons pas que Marylin était vulgaire, mais que ceux qui lui taillaient des rôles sur mesure l'étaient pour elle. Et il fallait, en plus, tout son talent d'actrice pour transformer cette démarche vulgaire en exercice de grande classe.
En fait, qu'il s'agisse de cinéma d'horreur ou d'érotisme, Herschell Gordon Lewis possède surtout l'étoffe d'un immense provocateur ayant su plaire à la fois aux tenants du premier et du second degré. Hélas, son sens de l'humour n'a pas toujours été perçu des prétentieux et des imbéciles, et là réside tout le drame. Un exemple de cet humour ? A l'issue d'une projection de **Wizard of Gore**, un spectateur lui demande ce qu'il ferait s'il disposait de budgets plus importants. "*Eh bien, je suppose que j'ouvrirais aussitôt un compte bancaire au Mexique*" rétorque-t-il du tac au tac. Un personnage pareil pouvait-il vraiment faire de mauvais films ?

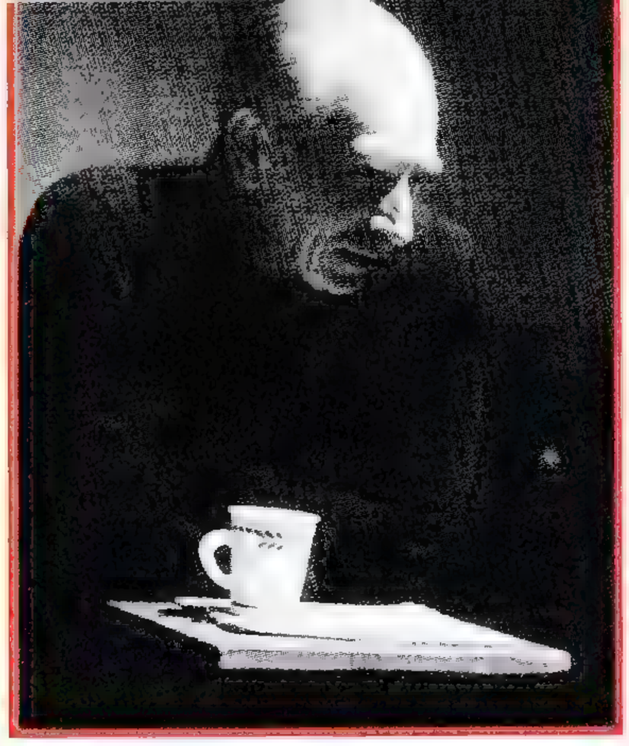
Une constante dans l'oeuvre de Herschell Gordon Lewis, la mutilation de la gente féminine. Ici WIZARD OF GORE (haut) et BLOOD FEAST (bas).

FILMOGRAPHIE

1963 Blood Feast
1964 Color me Blood Red
1965 2000 Maniacs
Monster A Go-go
1966 Gruesome Twosome
1967 A Taste of Blood
Moonshine Mountain
1968 She Devils on Wheels
Something Weird
How to Make a Doll
Just for the Hell of It
1970 Wizard of Gore
1972 Gore Gore Girls

PLANET OF DINOSAURS

Eugène LOURIE



1902 - 1991

Peintre et décorateur, Eugène Lourie nait en Russie, émigre en France où il collabore notamment avec Jean Renoir et Sacha Guitry, puis aux U.S.A., où il va très vite se passionner pour les effets spéciaux et les créatures gigantesques. Il terminera sa carrière en revenant aux décors et à la direction artistique.

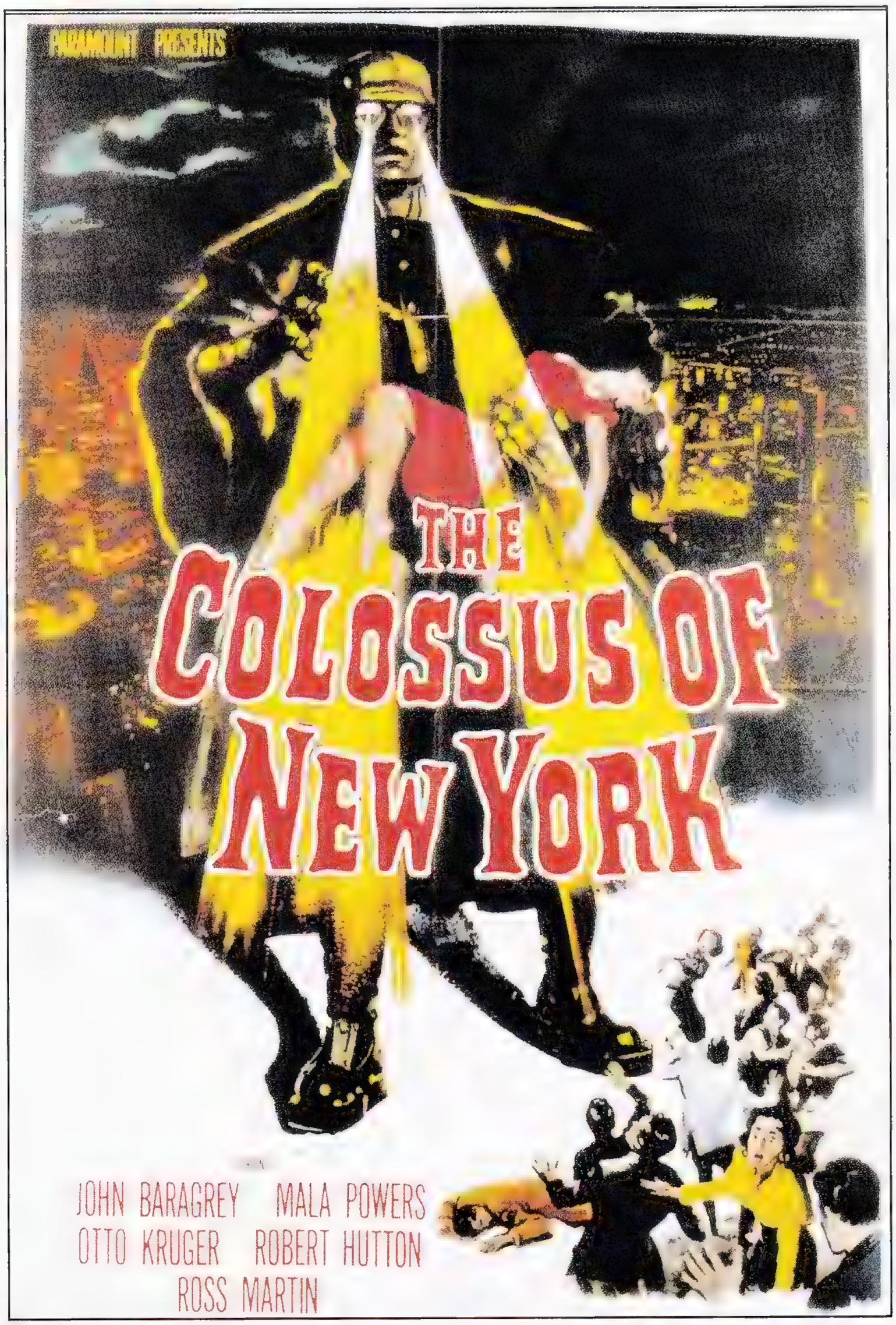
Eugène Lourie se différencie de tous ces gens qui manipulèrent avec plus ou moins de bonheur les grosses bêtes, en ce sens qu'il semblait s'y attacher. Il prenait partie pour elles et parvenait toujours à faire ressortir l'aspect pathétique de leur condition. Dans **Le Monstre des Temps Perdus**, par exemple, le dinosaure surgit à l'occasion d'une explosion atomique et se demande bien ce qu'il fait là, en pleine époque contemporaine. Ses valeurs ne sont pas les nôtres, et s'il piétine les édifices, c'est parce qu'il ne connaît qu'une nature vierge qu'il peut fouler aux pieds sans dommage. S'il se retourne sur les hommes, c'est parce qu'eux-mêmes en veulent à son existence. Et sa mort, une des plus grandiose du film à grand monstre, Eugène Lourie nous la montre pénible, pathétique, lors d'une scène où la créature s'empêtre dans une gigantesque attaction foraine, avant de se faire abattre par l'armement ayant justement causé son réveil. Signalons que ce film, réalisé un an avant le mythique **Godzilla** d'Inoshiro Honda, décida sûrement les producteurs japonais à entreprendre la longue série.

The Giant Behemoth reprend une trame assez identique avec ce brontosaure piétinant Londres, et brûlant ses victimes avec des rayons radioactifs. Eugène Lourie, après Ray Harryhausen, emploie cette fois les talents d'un Willis O'Brien (**King Kong**) vieillissant pour animer sa créature.

Avec **Gorgo**, où il utilise cette fois une technique "à la japonaise" (un homme dans un costume en latex), le schéma, quoique légèrement différent, reprend le parti du monstre, une sorte de gigantesque dinosaure aquatique. Fait unique, Gorgo repartira dans les profondeurs abyssales sans que les hommes ne puissent rien faire pour l'abattre ou l'arrêter. Il était juste venu rechercher son rejeton, capturé par des pêcheurs, puis exhibé en phénomène de foire. Gorgo, c'est l'acceptation d'une nature différente dans toute sa splendeur, et un des films les plus adultes qui soit sur le thème du gigantisme.

En 1958, Eugène Lourie déroge à sa manière filmique en entreprenant le curieux **Colosse de New York** où le cerveau d'un savant décédé est transféré dans la carcasse métallique d'un robot et vit les tourments de son nouvel état. L'intrigue, intéressante, ménage un suspense peu coutumier dans la production de cette époque, jusqu'au final émouvant où le héros demande qu'on le détruise.

En nous parlant de monstres, c'est surtout de l'homme que Lourie essaie de nous entretenir, et c'est peut-être ce qui nous émeut le plus à travers toute sa production.



THE GIANT BEHEMOTH.

FILMOGRAPHIE

1953 Beast from the 20.000 Fathoms (Le Monstre des Temps Perdus)
1958 Colossus of New York (Le Colosse de New York)
1959 The Giant Behemoth/Behemoth the Sea Monster
Gorgo (idem)

Une constante dans l'inspiration d'Eugene Lourie : le monstre préhistorique ravageant la ville. Ci-dessous : GORGO.

BUD ABBOTT & LOU COSTELLO

2 Nigauds chez les Pharaons

"ABBOTT & COSTELLO MEET THE MUMMY"

REGIE : JACK ARNOLD

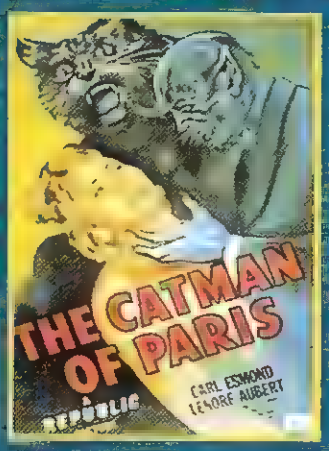
2 SNULLEN BIJ DE PHARAOS

Dans la série "Plus fort que les Vendredi 13", voici :

THE

CRAIGNOS MONSTERS

Part 7 : Bientôt l'égalisation

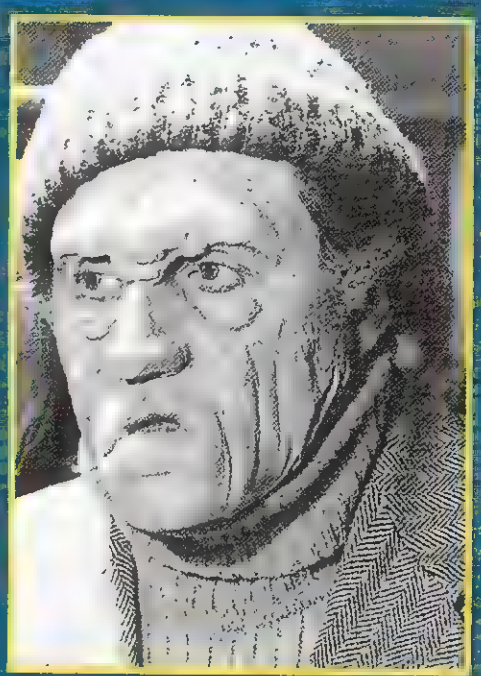


Voici encore cette impensable galerie de monstres que le monde entier nous envie, dans l'optique d'une meilleure connaissance des classiques, et aussi pour le simple plaisir de nos yeux ébahis. Nous clôturons là provisoirement la série et nous vous donnons rendez-vous au printemps prochain pour d'autres délires cinématographiques. Je signale aux collectionneurs avertis que je recherche toute photo susceptible de figurer dans ce musée des horreurs permanent. Baille baille à tous...

[illegible]

1959. Mexique. De Gilberto Martinez Solares. Avec Lon Chaney Jr. et Tin Tan.

On savait fou découvre une momie et parvient à la faire revivre pour s'apercevoir qu'il s'agissait en fait d'un loup-garou féroce momifié vivant pour ses crimes. Comment s'en débarrasser ? (en tirant sur un bout des bandelettes pour que le reste vienne, vous croyez ?). Lon Chaney Jr., couvert de poils ou de bandelettes suivant les prises (le temps que ça devait prendre sur le plateau !) retrouve quelque quinze ans plus tard deux de ses emplois habituels dans les classiques. Jerry Warren, producteur et tripatouilleur devant l'Eternel, racheta le film pour l'exploiter six ans plus tard aux U.S.A. En gommant au passage les aspects burlesques de cette comédie d'épouvante. Le rire perdait au premier degré ce qu'il récupérait au second. Nous, du moment qu'on se marre...



[illegible]

1972. S.B. De Peter Sandy. Avec Ian Bannen, Judy Geeson et George Sanders.

Ne dites surtout pas "on comme il a vieilli, ce pauvre Raymond Barre", parce que ce n'est pas ça du tout.
Ce précurseur du film écolo-santé d'une pollution marine provoquée par deux types de déchets entreposés en pleine mer et qui, combinés, deviennent furieusement radioactifs. La communauté riveraine s'auto-culpabilise comme s'il s'agissait d'une malédiction et cache ses sujets atteints tout en entravant les recherches d'une mission scientifique dépêchée en observation. Une belle parabole sur la responsabilité des militaires et des industriels coupables chacun de cette catastrophe écologique.

[illegible]

(Les Monstres de l'Espace)

1967. S.B. De Roy Ward Baker. Avec Andrew Keir, Barbara Shelley et James Donald.

Quatermass (à gauche), déjà héros d'une série télévisée et de deux longs métrages, découvre ici les corps momifiés de sauterelles martiennes ayant échoué sur Terre il y a cinq millions d'années (à peu près, hein !) Incapables de survivre sur notre planète, elles ont transmis leur civilisation à nos ancêtres les plus psychologiquement réceptifs, et cette tradition maléfique se perpétue depuis à travers les guerres et notre instinct de destruction. Car on apprend que la civilisation martienne cultivait la violence et finit par détruire sa propre planète. Derrière Satan se cache donc un Martien. Encore une fois, les curés n'avaient rien compris !

[illegible]

1[illegible]. U.S.A. De Harold Young. Avec Lon Kruger, Rondo Hatton et Vicky Lane

Suite aux succès [illegible] People et autres The Wolf Man, l'Universal mit en chantier une série de trois films où une jeune fille (Acquanetta dans les deux premiers, Captive Wild Woman et Jungle Woman, puis Vicky Lane dans celui-ci) se transforme périodiquement en femme-gorille dès qu'elle éprouve une passion amoureuse. Est-ce qu'une bonne crème épilatoire n'aurait pas résolu tout aussi bien le problème ? Enfin bref, il s'agit toujours d'un savant inspiré prélevant des extraits glandulaires humains pour les injecter dans un corps d'orang-outan (traduisez un homme dans un habit de singe). Celui-ci se transforme d'abord en belle jeune fille, puis en gorillette mi-ours suivant ses humeurs du moment. Il suffit de remettre la peau de singe à chaque fois, vous voyez que tout ça n'est pas très compliqué.

THE DEAD ONE

1[illegible]. U.S.A. De Barry Mahon. Avec Lynda Ormond, Monica Davis et Clyde Kelly

Un couple de jeunes fiancés visite la plantation familiale du côté de la Nouvelle-Orléans. Mais une cousine, accessoirement grande prêtresse du culte vaudou et jalouse pour des raisons financières, réveille d'entre les morts son propre frère afin qu'il supprime la douce fiancée. Penser à placer quelques pubs pour faire monter le suspense...

Hélas, sans doute mal réveillé, le zombie se trompe de victime et enclenche une série de catastrophes qui verra finalement la demoiselle tomber sous les balles de la police et le mort-vivant se désintégrer au soleil. À vous dégoûter de rester malhonnête, tiens !

LOST IN SPACE

1[illegible]. U.S.A. Episode One et Our Dogs in Missing. De Sutton Roley. Avec Guy Williams, June Lockhart et Billy Mumy

Dans l'espace personne ne vous entend crier et c'est bien dommage, car la douce Martha Kristen a eu bien peur face à ce monstre magnifiquement raté. La famille Robinson, en 1997, décide de quitter une terre surpeuplée pour explorer d'autres horizons hors du système solaire. Hélas un vilain saboteur va les expédier, et lui avec, dans l'inconnu et ils vont aimer errer dans l'espace rencontrant les êtres et les créatures les plus inattendus (voir *Craignos* in Mad 61). La fille Robinson tente ici d'échapper aux griffes, aux cornes et, en attendant mieux, à la barbe, de cet extraterrestre peu enclin à la plaisanterie (enfin, faut voir...). Ses parents auront recours à un mignon chien de l'espace rencontré en route pour la secourir. Dépêchez-vous quand même car l'acteur doit crever sous son costume.

THE KILLER SHREWS

1959. U.S.A. De Ray Kellog. Avec James Best, Ingrid Goude et Ken Curtis

À la fin des années 50, les producteurs se retrouvèrent perplexes et à court d'idées ayant déjà fait grandir toute sorte d'animaux ou d'humanoïdes. Il ne restait presque plus rien à exploiter.

- Et si on essayait avec un chien les gars !

- Un chien !!!???

- Mais oui, vous savez, ces bêtes avec plein de poils, qui font "ouah ouah" tout le temps...

- Hé dites, pourquoi pas une musaraigne qui deviendrait géante et carnassière, hein les gars, hé ho, où vous êtes ?

C'est comme cela qu'un scientifique se retrouve à expérimenter un curieux sérum sur de petits rongeurs qui vont bien vite se transformer en gigantesques loups féroces et s'échapper en semant la terreur. Le héros, partagé entre son devoir et les bras de Ingrid Goude (Miss Univers 1957 quand même...) parviendra à conjurer l'invasion juste après que ces fauves aient tout de même dévoré leur créateur. Bien fait pour lui, il fera attention la prochaine fois.

[illegible]

(Dans les Griffes de la Momie). G.B. De John Gilling. Avec André Morell, John Phillips et Eddie Powell

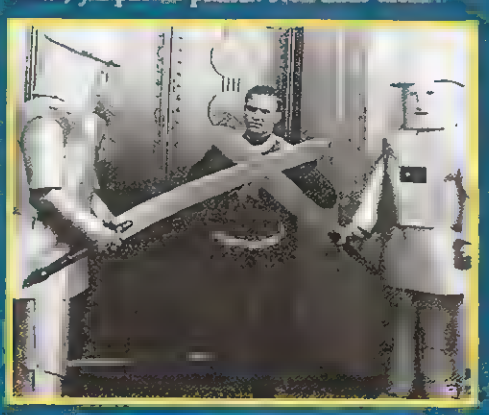
Allons bon, qui a touché la tombe de Kah-to-bé ? Évidemment, vous allez voir que c'est encore personne.

Ce que j'aime pas avec les films de momie, c'est que c'est toujours pareil. Une expédition explore une région, découvre un tombeau, pénètre dans une chambre secrète et découvre une momie. Puis la momie se venge des profanateurs, mais échoue à la dernière tentative contre la jeune première très occupée à draguer la jeune première. La momie se prend les pieds dans ses bandelettes et meurt tandis que les héros convolent joyeusement. Bref, tout va bien à part que tout le monde est mort et qu'il faudra désormais respecter les sites pharaoniques, ce que ne feront évidemment pas les producteurs des films suivants. Cinquante ans que ça dure et personne ne dit rien à part moi, bien sûr. Incroyable, non ?

[illegible]

1936. U.S.A. Scén. de Otto Brewer et [illegible]. Avec Gene Autry et [illegible]

Gene Autry, le cow-boy chantant, fredonne quotidiennement ses romances sur une radio installée dans une ferme moderne. Sans doute indisposés par ces couplets sirupeux, les habitants d'un monde étrange situé sous la ferme réagissent violemment et se mettent soudain en tête de venir conquérir la Terre (ne leur jetez pas la première pierre si vous habitiez sous Julio Iglesias, vous en feriez tout autant...). Ce monde a déjà inventé les rayons cosmiques, la bombe A, les robots, la télévision et son très dangereux carrefour de 20 heures 30. Mais lorsque ces rascals se décident à s'emparer de l'émetteur de nos amis fermiers, le beau cow-boy se fâche en leur montrant que là où il y a de Gene, y'a pas de plaisir. Non mais oleum !



[illegible]

1972. U.S.A. De Charles Nizet. Avec Ray Molina, Philip Ahn et [illegible].

Le producteur Ray Molina (voir photo. Oui, ça use, la production !) fait ici jouer son fils et se réserve le rôle principal, histoire d'économiser sur les cachets. Le Docteur Blake (en fait, il est blanc...) surprend un cérémonial vaudou et dérobe un certain "sérum de Satan" qui, le croit-il tout au moins, lui conférera une éternelle jeunesse. Au lieu de ça, il se transforme illico en un monstre assez moche (faut dire qu'il n'était pas très beau au départ, ça aide...) avec des canines proéminentes, des rouflaquettes de chanteur de rockabilly et de fâcheuses tendances vampiriques. Ne surtout pas manquer les scènes de danses vaudou, avec négresses en bikini véritable imitation peau de tigre, et ce thème de boîtes de nuit louches pour touristes en vadrouille, ce serait dommage.

WORLD WITHOUT END

1956. U.S.A. De Edward Bernds. Avec Hugh Marlowe, Nancy Gates, Rod Taylor.

Un équipage [illegible] lancé dans l'espace (avec une fusée, heureusement...) atteint une planète décimée par une guerre atomique. Mine de rien les voilà rendus dans le futur, en 2508, et ils rencontrent quelques survivants conduits par Rod Taylor (coucou, **La Machine à Explorer le Temps**...) qui végètent sous la terre, tandis que des araignées géantes et d'inquiétants mutants rôdent à la surface (on n'aurait pas une photo, personne ne nous croirait). Les astronautes découvriront bientôt qu'il s'agit de la Terre (coucou, **La Planète des Singes**...) et sauront très vite prendre les choses en mains pour redonner vie à l'humanité. Il faut dire aussi que nos descendants sont impuissants et que les belles troglodytes n'en peuvent déjà plus. Edwards Bernds se montre ici fidèle à lui même, c'est-à-dire assez médiocre.

HYPNOTIC EYE

1960. U.S.A. De George Blair. Avec Allison Hayes, Jacques Bergerac et Merry Anders.

Un grand illusionniste suggère aux gens montés sur scène des singeries extravagantes pour faire rire tout le monde. Mais, dans le privé, il continue à s'amuser en commandant à des spectatrices de se livrer aux actes les plus horribles sitôt rentrées chez elles. Comme de prendre une douche à 100 degrés, se défigurer à l'acide, se brûler les cheveux, ou carrément s'abonner à *Télé 7 Jours* (oui, c'est très douloureux !) et autres choses divertissantes du même genre.

La leçon resservira à H. G. Lewis lorsqu'il réalisera son fameux **Wizard of Gore**, lui aussi un monument de mauvais goût et de second degré à redécouvrir de toute urgence.

KING OF THE ROCKET MEN

1949. U.S.A. Serial de Fred Brannon. Avec Tristram Coffin, Mae Clarke et Eddie Parker.

Non, il ne s'agit pas d'un nouveau casque de soudeur, mais bien d'un "Rocket-Propelled-Flying-Suit". A vos figures égarées, je sens bien qu'il faut qu'on vous explique. Le méchant Dr. Vulcan s'empare des recherches d'autres savants et met au point le terrible "Decimator" (comme quoi, c'est du sérieux...) avec lequel il compte bien raser la cité de New York. Le héros, muni d'une panoplie de super-héros lui permettant de voler, le fameux "Rocket-Suit" en question (j'en vois des qui n'écoutent pas) va vite lui montrer ce qu'on fait des méchants dans les serials, et ce en 12 épisodes vite fait bien fait. La même tenue resservira pour **Zombies of Stratosphère** ("une histoire de zombies dans l'espace", nous apprenait jadis un fanzine inspiré...) et dans le **Radar Men from the Moon** avec le fameux Commando Cody, du même Fred Brannon. Ça c'est de la SF !

EL MUNDO DE LOS VAMPIROS

1962. Mexique. De Alfonso Corona Blake. Avec Mauricio Garcés et [illegible].

Alors elle, si c'est pas un travelo, c'est au moins une vampire. Gagné ! Elle fait partie d'une communauté de suceurs de sang dirigée par un comte habitant dans un château noyé dans les brumes. Il adore jouer langoureusement de son orgue, fabriqué à base de crânes et autres ossements humains. Par contre, il ne supporte pas qu'on lui joue de la musique religieuse (c'est tout comme moi, tiens !). Tandis que tous ses congénères meurent d'entendre justement cette tragique musique, il aura la bonne idée de se boucher les oreilles (on ricane, mais beaucoup n'y auraient pas pensé). Et puis finalement, il se fait bêtement embrocher par des pointes acérées en tombant au fond d'un trou. Une cruelle façon de se mettre au pieu que les vampires n'apprécient généralement pas.

DR. JEKYLL Y EL HOMBRE LOBO

1971. Espagne. De Léon Klimovsky. Avec Paul Naschy, Shirley Corrigan et Jack Taylor.

Le souvenant qu'il fut champion culturiste réputé en Espagne, Paul Naschy s'exerce encore sur le plateau de cette sixième aventure du loup-garou ibérique. L'histoire conte comment Waldemar Daninsky sauve une femme des mains entreprenantes de trois assaillants qui viennent juste de tuer son mari. Elle est assez contrariée, d'autant qu'elle s'aperçoit par la suite que Waldemar se transforme nuitamment en loup garou. Ils décident alors d'aller trouver le Bon Dr. Jekyll, mais est-ce vraiment une bonne idée ? Soigné par le fameux sérum du docteur, Waldemar, lorsqu'il n'est pas victime de sa lycanthropie, se change désormais en Mr. Hyde et continue d'assassiner les gens. De temps à autres il redevient loup-garou et tue encore... Ah c'est pas une vie, vous savez !

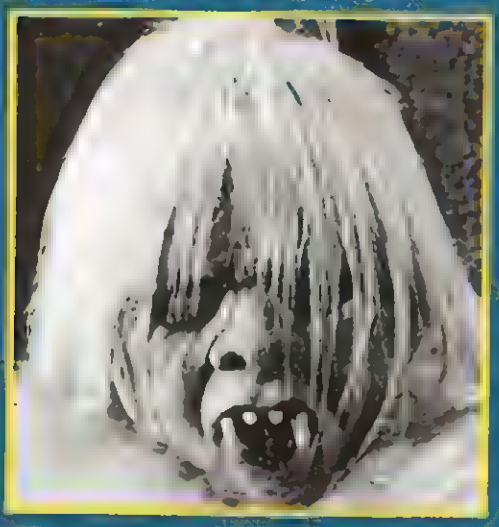
1964. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Yosuko Natsuki et Yoko Fujiyama.

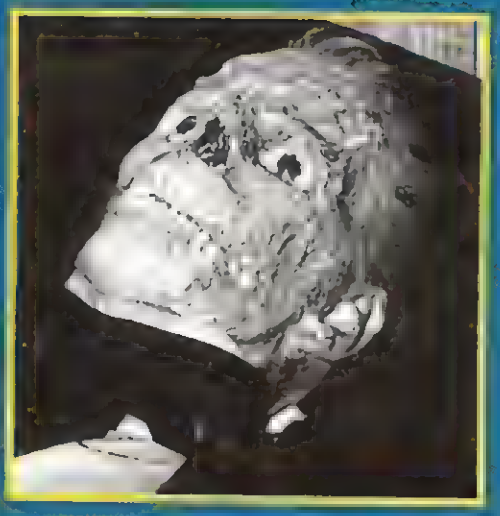
Ces très jolies créatures représentent des cellules ayant muté, suite à une irradiation atomique, pour devenir ces énormes étoiles de mer dotées d'une force extraordinaire. Elles volent, dévorent le carbone et se délectent de diamants, ceci au grand désespoir d'une bande de trafiquants, menacés de manquer de matière première.
Pendant qu'elles détruisent villes, ponts et navires, un savant recherche inlassablement l'arme ou la substance qui pourrait bien les vaincre. "Voyons j'ai déjà testé le crottin de cheval, le rhum coca, le bœuf miroton, la lecture de *Bonnes Soirées*, le dernier Doillon, la pub Meuble 7 façon Léon Zitrone (en principe, là, même les plus courageux capitulent). Ah les vaches, elles résistent encore."
Il trouvera quand même l'arme fatale grâce au venin de guêpe ! Et tout le Japon d'en fabriquer désormais, ceci dans un ensemble touchant et jusqu'à la victoire finale...

U.S.A. De George Pal. Avec Tom Randall, Arthur O'Connell et Barbara Eden.

Le docteur est-il là haut ?

son cir[illegible] opprimés. On le voit se transformer en Merlin l'Enchanteur, en Apollon, en Gorgone, en Dieu Pan, en serpent de mer ou, comme ici en yéti, suivant les besoins du scénario. Un film moraliste et bon enfant, comme souvent chez George Pal, mais techniquement impressionnant grâce aux génies conjugués de l'animateur Jim Danforth et du maquilleur William Tuttle, lequel fut le premier à remporter un Oscar dans sa disci[illegible]





(Les Nuits de Dracula)
1970. Espagne/ G.B. De Jésus Franco. Avec Christopher Lee et Soledad Miranda.

Ah bon, c'est Dracula ? Mon Dieu, comme il a maigri ! Un peu plus il nous faisait peur... Jésus Franco, jusqu'ici prêtre désordonné d'un fantastique érotisant à budget réduit, livre une œuvre curieusement très fidèle au texte de Bram Stoker. Christopher Lee allant même jusqu'à déclarer qu'il s'agissait là de la meilleure approche, à sa connaissance, du rôle titre. Klaus Kinski compose pour sa part, un Renfield hallucinant, [illegible]cula retrouve ses moustaches originelles et rajeunit à mesure qu'augmente le nombre de ses victimes. Bref, tout le monde croit très fort à un nouveau classique, bien qu'il s'agisse sûrement du moins personnel des [illegible]
fin aux âmes sensibles, parce que c'est toujours aussi triste.

1972. U.S.A. Film TV de Daniel Petrie. Avec David Janssen et Barbara Rush

Enfin un loup-garou aux poils bien taillés, ça nous change un peu de tous ces lycanthropes à la limite de la voyoucratie. Celui-ci sévit dans les bayous de la Louisiane, de nos jours (enfin, ceux de 1972...), tout en essayant de garder sa che-
Sherif local lui court éperdument après et réussira à le confondre sous la personnalité de Bradford Dillman, maquillé pour l'occa-
lui, décidément !

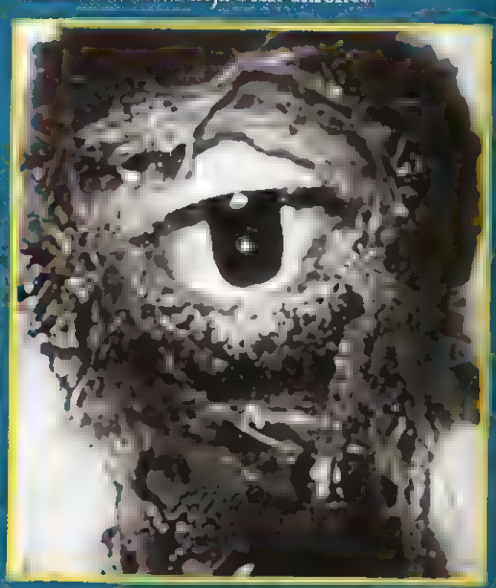
1955. Japon. De Motoyoshi Honda. Avec Hiroshi Koizumi et Setsuo Wakayama.

- Bon, les petits enfants, vous criez dès que vous voyez le méchant Anzilla...

Un an après son premier film, le célèbre monstre japonais réapparaît pour affronter un autre mastodonte à sa mesure : le bel Anzilla au look passablement attractif. Les deux monstres vont se livrer bataille sans épargner les jolies maquettes des villes étalées sous leurs pieds, jusqu'au final qui verra la victoire du tenant du titre, hélas à ce moment enseveli par une gigantesque avalanche. Réveillé par des explosions atomiques, rendormi par une catastrophe naturelle, Godzilla, tel un Rambo avant la lettre, véhicule toutes les peurs mal refoulées et détournées ici dans un spectacle burlesque censé les exorciser. Merci Tonton Freud, ça fait tellement du bien quand vous nous [illegible]

1960. U.S.A. De Spencer Gordon Bennett. Avec Arthur Franz, Dick Foran et Brett Hasley.

Un sous-marin atomique ("The Atomic [illegible]
toutes jambes (enfin, façon de parler...) vers le Pôle Nord où l'on signale de mystérieuses disparitions. C'est la faute à ce cyclope (un seul œil peut-être, mais ouvert), monstre extraterrestre à tentacules utilisant une soucoupe volante à l'aspect conventionnel, mais capable aussi de plonger sous les mers. Faut-il y voir là l'œil de Moscou ?
[illegible]
belle Amérique, ceci dans une période où les rapports Kennedy/Khrouchtchev n'incitaient guère à la rigolade. Les extraits d'actualités relayant d'ailleurs dans ce film les images de fiction, comme pour mieux écraser un clou déjà bien enfoncé.

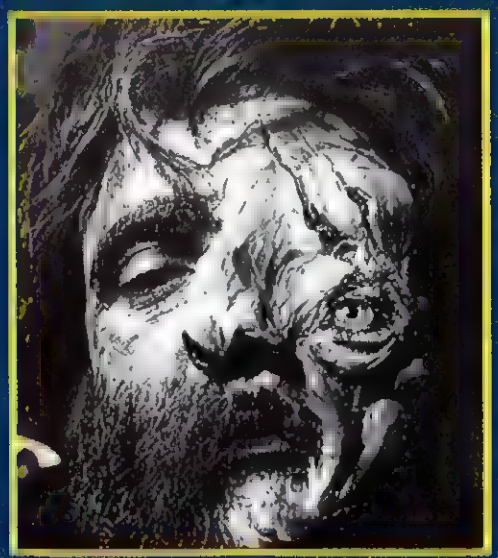


ABBOTT AND COSTELLO MEET THE MUMMY

(Deux Nigauds et la Momie)

1955. U.S.A. De Charles Lamont. Avec Bud Abbott, Lou Costello et Marie Windsor.

Après avoir rencontré le Dr. Jekyll, l'homme invisible, Frankenstein et quelques autres monstres épouvantables dont leur impresario, les deux comiques mettent un point d'orgue à la série en affrontant cette fois une momie nommée Klaris (pour le Kharis de la série *Universal*). Hélas, en 1955, l'aventure apparaît furieusement "outdated".
Nos héros, explorateurs, s'opposent à deux bandes rivales afin de récupérer un précieux médaillon devant leur indiquer l'emplacement d'un tombeau de l'ancienne Egypte. Là ils vont évidemment rencontrer... qui ça ? Mais non, pas le Dr. Livingstone (le lecteur de Vitry-sur-Seine : au piquet !), la momie en question bien sûr, jouée par le cascadeur Eddie Parker, et qui va courir très fort après nos deux nigauds. What a suspense !



METEMPSYCHO (Le Spectre Maudit)

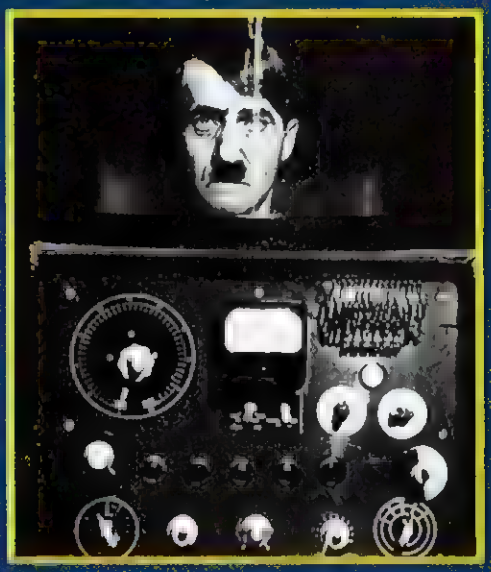
1963. Italie. De Anthony Krysile. Avec Annie Albert, Elisabeth Queen et Mark Marian.

Les années 60 italiennes tentèrent vaille que vaille de recréer l'univers gothique de la *Hammer Film* à l'aide de petites productions souvent plus folkloriques que réellement passionnantes. Ce beau spécimen à l'oeil de velours évoque par ailleurs le Carl du Sang du Vampire (1958), une autre production britannique de l'époque.
On nous raconte l'histoire d'une jeune fille se demandant si elle ne serait pas la réincarnation d'une comtesse assassinée la veille de son mariage. Des filles se font torturer, des portes grincent, une armure déambule dans les couloirs d'un château et une arbalète tendue depuis des années attend sagement la fin du film et notre présence pour décocher sa flèche vengeresse. Bref, les clins d'oeil abondent. Euh, le monstre, pour les clins d'oeil, ça suffira , merci...

MADMEN OF MANDORAS

1963. U.S.A. De De David Bradley. Avec Walter Stocker, Audrey Caine et Nestor Paiva.

Très craignos le monstre, puisqu'il s'agit de la tête d'Adolph Hitler qu'une poignée de fanatiques de la grande époque tente de préserver. Sur une île des Caraïbes, ils ont mis au point une machine régénérant son cerveau et lui servant de corps nourrissier. Evidemment, la fureur du Fuhrer ne désarme pas, bien au contraire, puisqu'il formule toujours des projets de conquête du monde au moyen de gaz meurtriers. Incorrigible décidément ! La tête, magistralement incarnée par l'acteur Bill Freed, finira providentiellement dans les flammes, et si personne ne fouille pas trop dans les cendres, nous devrions être tranquilles un moment.



LA LUPA MANNERA

(La Louve se Déchaîne)

1976. Italie. De Rino Di Silvestro. Avec Annick Borel, Frederick Stafford et Dagmar Lassander.

Possédée par l'esprit d'une ancêtre loup-garou (louve-garoute, vous croyez ?) à qui elle ressemble étrangement, une jeune fille se transforme elle aussi en un joli monstre poilu. Un doigt d'érotisme (où va-t-on le mettre ?) accompagne les transformations toujours assez folkloriques. Frederick Stafford balade là sa belle prestance d'ancien OSS 117 dans le rôle du flic chargé de l'enquête, et attend patiemment les 90 minutes règlementaires pour découvrir le coupable et la solution. La jeune personne, ravissante au demeurant, finira tristement ses jours dans un asile. Un simple coup d'oeil au titre et il démasquait tout de suite le responsable. On perd un de ces temps, alors...
Assez souvent à l'affiche du Brady ces derniers temps.

ALIEN FACTOR

1979. U.S.A. De Don Dohler. Avec Don Leiffert, Tom Griffin et George Stover.

Don Dohler fut d'abord fanéditeur (*Cinemagic*) avant de se lancer dans la fabrication de petits produits louchant très fort du côté des films d'envahisseurs des années cinquante. Ici trois aliens, particulièrement pas beaux, sortent d'une soucoupe volante tombée sur Terre et s'en prennent à la petite ville de Perry Hill (déformation de la véritable ville natale de Don Dohler). Il s'agit d'un Leemoid (reptile suçant la force vitale des humains), d'un Inferbyce (une gluante créature griffue) et du Zagatile (photo), une peluche géante de plus de deux mètres, vraisemblablement montée sur échasses et s'attaquant ici à George Stover, un autre fanéditeur américain. Quand on dit que la fanédition traverse une crise !
La même année se tournaient aussi Alien ou Attack of the Killer Tomatoes... A chacun son truc et ses envahisseurs !

MARS NEEDS WOMEN

1966. U.S.A. De Larry Buchanan. Avec Tommy Kirk, Yvonne Craig et Byron Lord.

Les Martiens ont besoin de femmes (nous aussi, et alors ? On n'en fait pas tout une affaire...). Donc ils débarquent sur Terre, vu que c'est là qu'elles sont les mieux. Enfin les plus belles qu'elles sont là (bon, laissez tomber, ça fait rien...). Les militaires, incorrigibles, pensent aussitôt à l'avant-garde d'une invasion massive et sortent la grosse artillerie (leurs armes, j'entends). Ceci dit, les effets coûtant cher, on préfère utiliser des stock-shots provenant d'autres productions. Finalement, les Martiens repartiront tout tristes et sans femmes, les antennes rabattues en évoquant très fort la paix des races. Quand même, on aurait pu leur balancer Dorothée, Régine, Rika Zarai, ou bien d'autres qui ne nous servaient plus. C'est pas très sympa, tout ça...

Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

Ib MELCHIOR

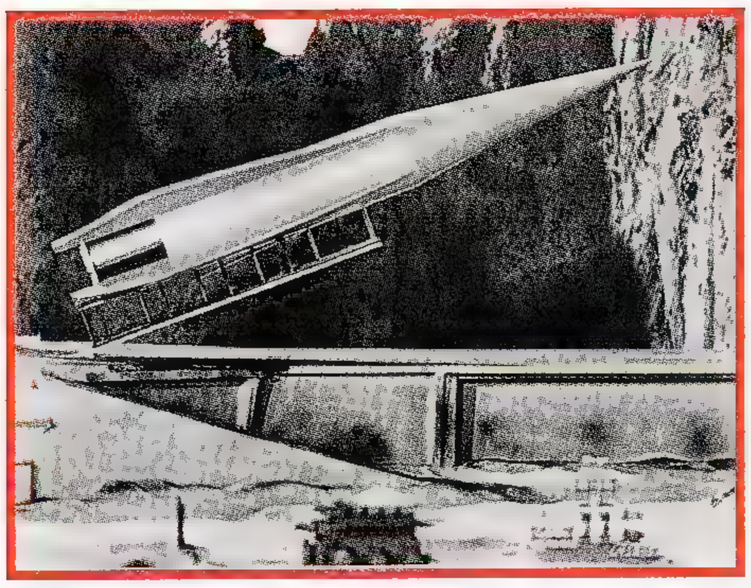
Venu du Danemark, et acteur de théâtre à Paris, Ib Melchior s'établit dans les années cinquante aux U.S.A., où il va travailler essentiellement pour la télévision. A partir de 1960, il tourne, ou bien écrit les scénarios d'une demi-douzaine de films de SF, dont le mythique Terrore Nello Spazio *(*Planet of the Vampires*)* ***de Mario Bava.***

Avant tout romancier et scénariste, Ib Melchior aborde la science-fiction en 1960, et travaille en collaboration avec le producteur Sidney Pink, lequel à l'occasion ne déteste pas approcher la caméra (**Reptilicus** et **Journey to the Seventh Planet**). Les deux hommes entreprennent tout d'abord **The Angry Red Planet**, fabuleux voyage sur la planète Mars, où les Terriens rencontrent un environnement étrange. Ils vont affronter notamment une plante-carnivore géante, un animal composite (rat + araignée + chauve-souris avec pinces de homard !), jusqu'à ce qu'un blob verdâtre avec œil rotatif se mêle de les empêcher de repartir. Une civilisation martienne existe aussi, dont on devine l'architecture étonnante d'une ville futuriste, tandis qu'un Martien, monstre à antennes pourvu de trois yeux, conseille à nos astronautes de plier bagages et d'éviter désormais tout contact avec sa planète. La sensation d'étrange et d'inconnu est ici favorisée par un curieux procédé, appelé "Cinemagic", dont le principe consiste à montrer la surface de Mars en négatif, mais colorisé à outrance.

Un système qui resservira pour le prochain **Journey to the Seventh Planet**, toujours écrit par Ib Melchior, mais là réalisé par Sidney Pink. On y retrouve une fusée terrienne lancée cette fois sur Uranus, la septième planète. Les cinq hommes d'équipage, au lieu de la surface aride qu'ils s'attendaient à explorer, découvre une surface boisée, agréable, à l'atmosphère tempérée et parfaitement respirable. Leur étonnement va grandissant lorsqu'ils rencontrent des femmes surgies de leur propre passé, dans des lieux déjà connus d'eux. En fait, un gigantesque cerveau alien utilise leurs souvenirs pour recréer ce monde illusoire, tout en les considérant comme des envahisseurs qu'il va essayer de détruire. Il se servira également de leurs peurs enfouies pour matérialiser quelques monstres folkloriques, comme une araignée géante ou un gigantesque rat cyclopéen. Là encore, Pink et Melchior dressent une vision fantômatique de la planète, lorsque les explorateurs découvrent l'autre côté du miroir, avec une terre désolée, des cristaux acérés, des sables mouvants et une température invivable. Une belle histoire, que l'on croirait sortie de ***La Quatrième Dimension***, et dont les protagonistes sortent vainqueurs, mais bien éprouvés.

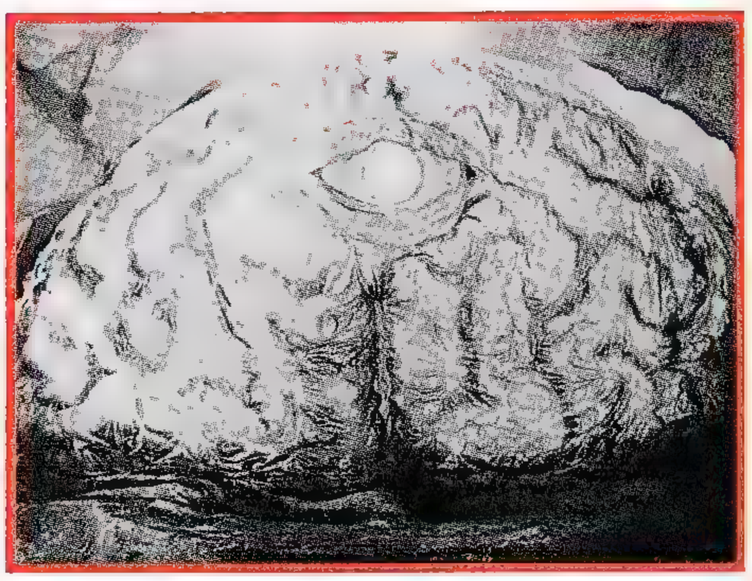
Avec **The Time Travelers**, Ib Melchior promène quatre scientifiques à travers une faille temporelle, pour les confronter à une civilisation post-nucléaire particulièrement effrayante. Des mutants peuplent la surface de la planète, tandis que les survivants humains habitent les sous-sol et comptent sur une armée de robots pour les défendre, et accessoirement construire une fusée devant les transporter sur un autre monde. Un ton quelque peu moralisateur n'empêche pas l'œuvre de décoller, grâce notamment à quelques effets spéciaux réussis et des maquillages étonnants pour l'époque. Melchior nous montre là une vision particulièrement pessimiste du futur et livre surtout une fin percutante lorsque les héros, prisonniers d'une boucle temporelle, voient leur histoire reprendre et s'accélérer sans cesse, jusqu'à la fin des temps.

Ib Melchior écrira aussi **Robinson Crusoe on Mars**, pour Byron Haskin, où un homme échoue sur cette planète et tente d'y survivre, **Reptilicus** (encore un monstre dans la ville, pas vraiment meilleur que ses nombreux homologues japonais), un épisode de *The Outer Limits* (**The Premonition**, un pilote d'essai sur le point de s'écraser survit grâce à une providentielle suspension du temps), et il est également à l'origine de l'histoire des **Seigneurs de la Route** (ex **La Course à la Mort de l'An 2000**).



La fusée de THE TIME TRAVELERS.
L'être suprême dirigeant le monde de JOURNEY TO THE SEVENTH PLANET.

Les créatures hostiles de JOURNEY TO THE SEVENTH PLANET et THE ANGRY RED PLANET.



Chantre lyrique d'une science-fiction très début de siècle, Ib Melchior fait la part belle à l'exploration spatiale et ménage quelques bons moments de suspense dans chacune de ses histoires. La découverte d'un monde différent le met en joie, même s'il en tire invariablement la conclusion que le Terrien devrait avant tout rester sur sa planète. Chez lui, la tentation colonisatrice tourne court lorsqu'il nous dépeint l'homme conquérant, agressif et un peu benêt. Nous ne méritons pas de répandre notre culture et le mieux pour nous serait de continuer à cultiver notre jardin. La belle vision d'un Uranus modelé à l'image de la mémoire des héros dans **Journey to the Seventh Planet** fournit la métaphore idéale à ses yeux d'un monde bien trop occupé à contempler son nombril pour accepter l'existence d'une civilisation différente. Victime de budgets par trop étriqués, et de la balourdise notoire d'un Sidney Pink (voir le ratage complet de **Reptilicus**), Ib Melchior n'a certainement pas pu donner la pleine mesure de son talent.

FILMOGRAPHIE
(réalisation)

1960 The Angry Red Planet
1964 The Time Travelers

SPECTACULAR ADVENTURE
BEYOND TIME AND SPACE...
AS CINEMAGIC
TAKES YOU TO THE
ANGRY RED PLANET
IN MAGNIFICENT COLOR

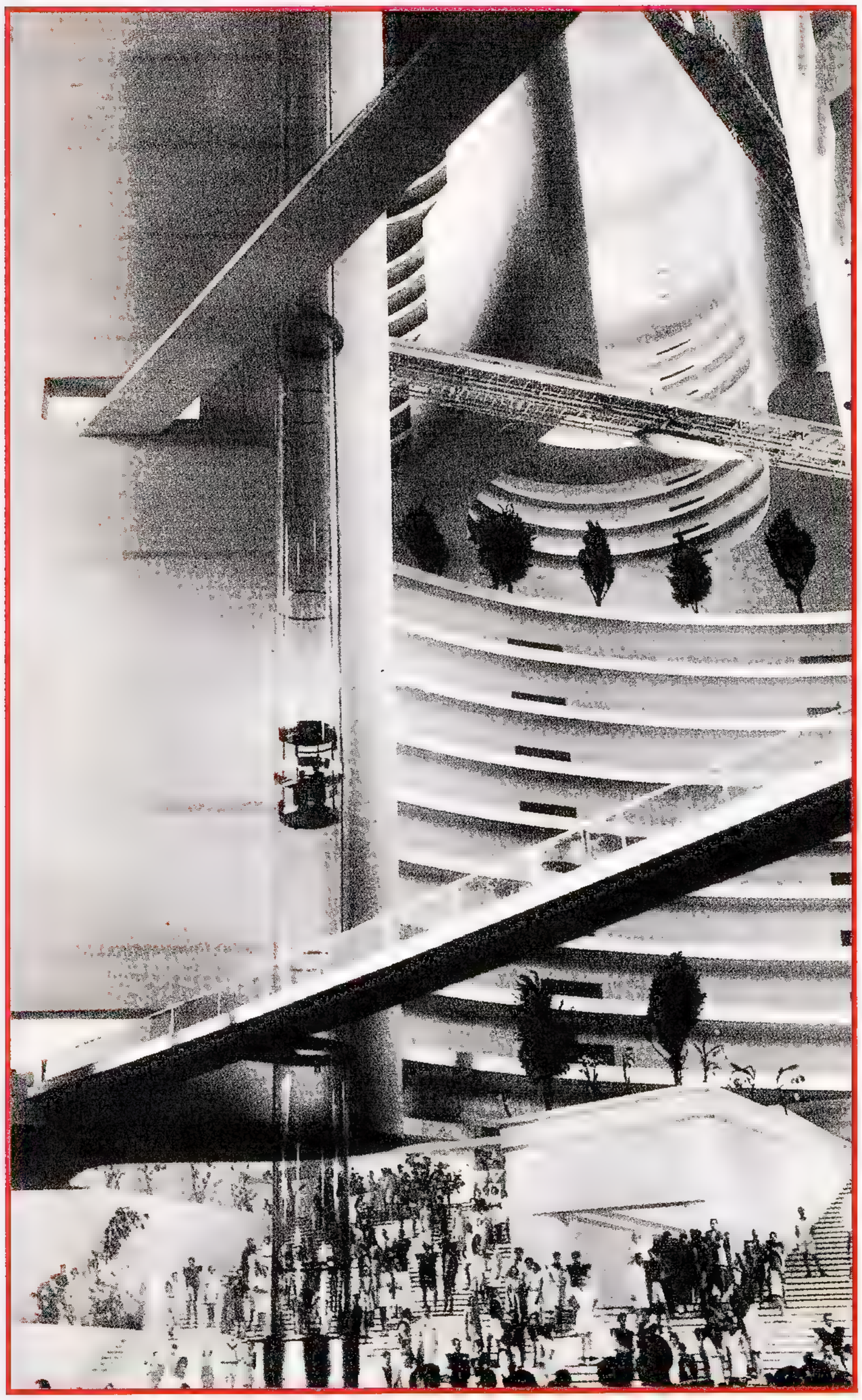
William C. MENZIES

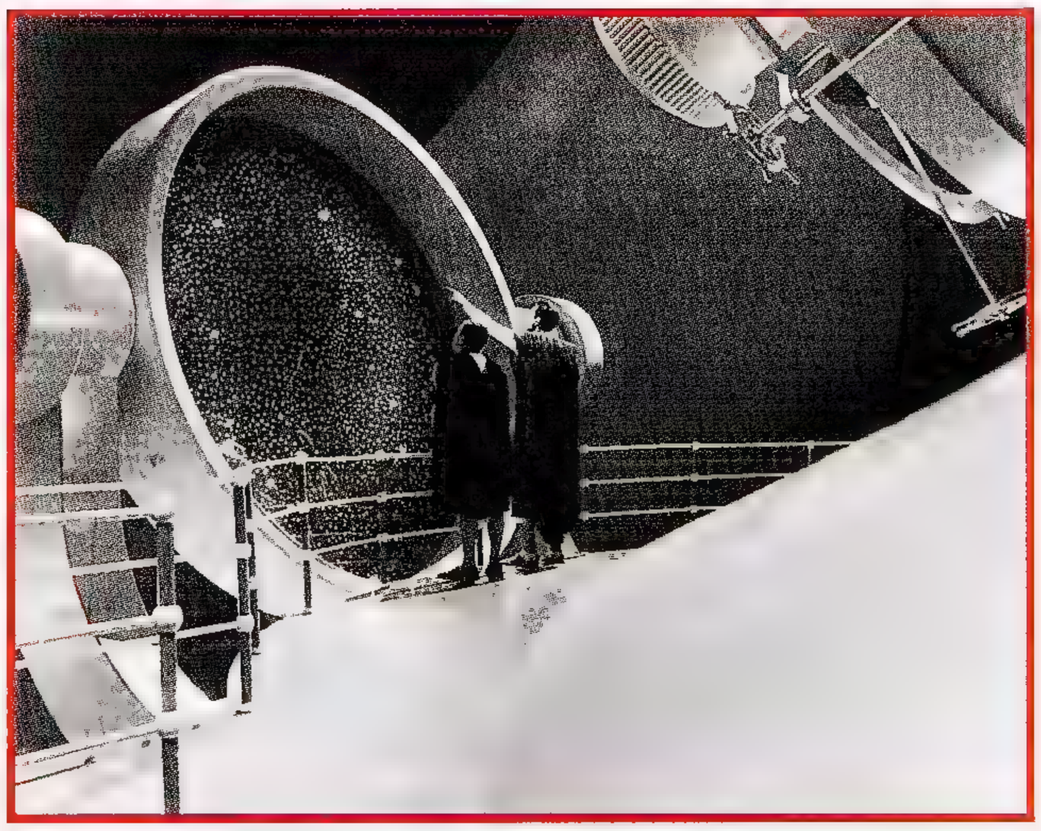
William Cameron Menzies fut d'abord décorateur et directeur artistique sur des films comme* Autant en Emporte le Vent, Thief of Bagdad *et* Alice au Pays des Merveilles, *de Norman McLeod, avant de se lancer, en 1931, dans la réalisation. Il s'applique davantage au visuel de ses films qu'à la crédibilité de sa mise en scène.

La dirigeante martienne dans son habitacle de cristal : INVADERS FROM MARS.

Assistant réalisateur pour ses débuts derrière la caméra, il co-signe avec Kenneth McKenna **Always Goodbye** et **The Spider**, en 1931. Ce dernier adapté d'une pièce de théâtre montrant un garçon capable de lire dans les cerveaux, avec des séquences d'hypnotisme et autres phénomènes paranormaux.
Il co-réalise encore, l'année suivante, avec Marcel Vanel cette fois, **Chandu le Magicien**. Il s'agit de l'adaptation d'une série radiophonique à succès, où Bela Lugosi incarne un super-vilain employant ses pouvoirs et des armes sophistiquées à conquérir le monde. Chandu, magicien et maître yoga à ses heures, l'affronte et, bien entendu, remporte la partie. Curieusement, c'est Bela Lugosi qui reprendra le rôle titre dans le sérial en 12 épisodes **Return of Chandu** (1934), de Ray Taylor, également exploité en deux longs métrages : **Return of Chandu** et **Chandu on the Magic Island** .
Mais c'est avec **La Vie Future**, en 1936, que Menzies accède à la renommée pour cette adaptation d'une histoire d'H.G. Wells, justement arrangée par l'auteur lui-même. Déjà illustrateur de sociétés futures ou extraterrestres (*La Machine à Explorer le Temps* ou *Les Premiers Hommes dans la Lune*), Wells décrit ici, de 1940 à 1970, une guerre meurtrière qui va dévaster la planète. Puis, il montre comment le monde se relève, construit des machines et s'envole vers le "bonheur" et le "progrès". Comment on réduit à néant ceux qui refusent ce pseudo confort, comment on invente le travail à la chaîne, comment le devoir collectif remplace la démarche individuelle, comment on réinvente l'ordre, fut-ce en négligeant l'humanisme. Certes, les décors et les effets spéciaux étonnent pour l'époque, en rappelant parfois les plans saisissants de la gigantesque Metropolis du film de Lang, mais on peut tout de même contester cette illustration tranquille de la montée d'un fascisme urbain, où tous les citoyens se voient fichés, surveillés, pris en otage par la technologie avancée, cantonnés dans des travaux répétitifs et fastidieux, tout en priant à la fois Dieu, l'armée et la machine souveraine.
On s'étonne quand on connaît les idées plutôt libérales de Wells, et il faut sans doute y voir plutôt une allégorie à la *1984*, inspirée par l'inquiétante percée hitlérienne de l'époque.
Là, comme ailleurs, Menzies surprend surtout dans l'élaboration visuelle de ces décors surdimentionnés, comme pour mieux écraser l'individu. Des décors conçus et dessinés par lui-même.
L'autre grand moment du réalisateur survient avec l'inquiétante invasion extraterrestre de **Invaders from Mars**. Entièrement, et subjectivement visualisé avec les yeux d'un enfant, le récit prend des tonalités cauchemardesques pour illustrer les diverses péripéties vécues par lui. Et c'est en ce sens qu'il faut interpréter le schématisme des situations, l'exagération complaisante des tons oranges, verts, roses et violets inondant les décors, toujours imaginés par Menzies, et le caractère on ne peut plus manichéen des divers personnages.
Un parti-pris qui arrange on ne peut mieux la dialectique tranchée et simpliste de l'auteur et son moralisme on ne peut plus conservateur.
Car ici, il faut se méfier de tout. Les parents, les amis, jusqu'aux représentants de l'autorité peuvent agir contre l'Amérique, pour peu qu'ils se laissent manipuler par une conscience étrangère.

Edmund Lowe dans CHANDU THE MAGICIAN, et la reprise du rôle par Bela Lugosi dans RETURN OF CHANDU (page ci-contre).





Les décors résolument futuristes de la méga-production LA VIE FUTURE (les deux photos).

On voit clairement ce que cela peut signifier dans une période baignant volontiers dans le Maccarthysme le plus aigu, stigmatisée plus encore par la guerre froide et les échos d'essais nucléaires et de conquête spaciale. L'instance dirigeante martienne, sorte de femme-tronc pourvue de tentacules (jouée par l'actrice naine, Luce Potter), s'exprimant par télépathie et vivant dans un globe de verre, développe une énergie mentale sans pareille et commande une armée de robots verts démesurés, au costume de fourrure et aux bras prolongés de mains à trois doigts. Tout s'achève par la destruction de la soucoupe et le réveil du petit garçon. Mais pourtant, alors qu'il tente de se rendormir, on nous montre que la véritable invasion martienne est en train de commencer.
Traduction : malgré le caractère irréaliste d'une telle aventure, méfions-nous de tout, car cela pourrait réellement nous arriver.
La même année, il s'applique sur les décors gothiques de **The Maze**, une sombre histoire d'ancêtre mutant changé en batracien, se déroulant dans un château écossais dont le héros vient d'hériter. Puis, il réalise pour la TV un pilote intitulé **The Adventures of Fu-manchu**, avec John Carradine dans le rôle du cruel docteur et Sir Cedric Hardwicke dans celui de Nayland Smith.
Cinéaste à la symbolique un peu primaire qui relève parfois de l'amateurisme, Menzies privilégie la forme par rapport au fond et patauge souvent dans d'indéfendables pamphlets politiques bavards et risibles à force de simplicité. Voir son **Whip Hand**, où il tente maladroitement de dénoncer une manipulation des masses américaines par une poignée d'anciens nazis colportant désormais la bonne parole communiste (1).
Il meurt en 1957 (à 61 ans), encore tout auréolé du retentissement de ses deux films de science-fiction qui l'avaient imposé en véritable précurseur du genre.

(1) En fait l'histoire originale, écrite en 1950, montrait bien un complot nazi, visant à réinstaller au pouvoir le véritable Adolf Hitler, miraculeusement rescapé. Mais le producteur, Howard Hugues, décida que tout ceci n'était pas de très bon goût et le récit fut remanié en tâchant d'y inclure le plus possible de séquences déjà tournées.

FILMOGRAPHIE

1931 The Spider
1932 Chandu The Magician (Chandu le Magicien)
1936 Thing to Come (La Vie Future)
1949 Heartbeat
1951 The Whip Hand
1953 Invaders from Mars
The Maze

merican International

CARL OTTOSEN
ANN SMYRNER

REPTILICUS

PROD: SIDNEY PINK · CINEMAGIC COULEUR

M-G-M PRÉSENTE

PLANETE INTERDITE

"FORBIDDEN PLANET"

EN COULEURS

CINEMASCOPE

WALTER PIDGEON

ANNE FRANCIS

LESLIE NIELSEN

SURPRENANT !

Ted V. MIKELS

Réalisateur, producteur, scénariste, musicien, cameraman, monteur, Ted Mikels aborde le cinéma comme cascadeur puis comme directeur de la photo. Il devient réalisateur, en 1959, en finançant lui-même son premier film,* Strike Me Deadly, *puis se lance dans la confection de petits produits ultra fauchés à la thématique incertaine.

De son vrai nom Théodore Vincent Mikacevich, Ted Mikels s'intéresse très tôt à la magie, la musique et d'une façon générale à tous les arts du spectacle. Il s'initie à la scène via des shows donnés dans des écoles, ou pour quelques voisins. A 17 ans, il part en tournée avec un numéro intitulé "Mandrake le Magicien" et commence à filmer, en 8mm, puis en 16, tous les sujets qui l'intéressent. Et justement, il s'intéresse à tout !

A la manière de ces autodidactes du style Al Adamson, ou Herschell Gordon Lewis, il démarre sa carrière en vendant tout ce qu'il possède pour produire son premier film, **Strike me Deadly**. Il y est question du témoin d'un meurtre, traqué dans une forêt par l'assassin. Et, en 1967, il tourne son premier film fantastique, **Astro-Zombies**, pour une somme dérisoire, compte-tenu du fait qu'il réussit tout de même à y diriger John Carradine.

Ceux qui n'ont pas vu **Astro-Zombies** ignorent sans doute le sujet de ce film. Qu'ils se rassurent, ceux qui l'ont vu... l'ignorent aussi !

En gros, on apprend qu'une série de meurtres désole une région et que le responsable se procure ainsi les corps nécessaires à ses expériences. En effet, John Carradine construit là une curieuse combinaison entre l'humain et le robot, injecte une extraction de mémoire à ses cobayes et parvient à les diriger grâce à l'énergie solaire. Et lorsque le soleil manque, l'astro-zombie continue d'évoluer en se braquant lui-même une torche électrique sur le front. Comme quoi, c'est très pratique. Pendant ce temps la police piétine,

et d'autres savants tentent de comprendre quelque chose et nous disent au passage que des éléments subversifs possèdent des informations sur ce mystère. On peut déjà éliminer tous les spectateurs du nombre des suspects, eux qui ne comprennent absolument rien depuis le début. En fait, parallèlement à tout ça, une équipe d'espions assez folklo, managée par une vamp plutôt tigresse, tente aussi de s'emparer de la nébuleuse invention.

Heureusement, le savant explique des choses. A son assistant surtout, lequel, bossu, moche et muet, le regarde sournoisement sans paraître comprendre plus que les autres. Et là ça fait très mal. Heureusement, j'ai pris des notes. "*Nous allons vider ce circuit de mémoire dans le contrôleur de quotient émotionnel, de manière à déterminer la présence de quelques impuretés*", lui lance-t-il, sans réaction apparente, du reste. A mon avis, l'assistant est sourd, en plus. "*Je viens d'introduire dans la console le limiteur électronique, qui nous aidera à déceler toute interférence survenant entre le programme déterminé et le corps mécanique*", poursuit John Carradine, très excité. Pour ceux qui voudraient essayer la recette, il faudra pourtant se méfier car "*avant d'estimer avoir fait une nouvelle création, nous devons essayer de diriger son index émotionnel en puisant le maximum de voltage à la transmission de fréquence*", précise utilement l'homme de science. Et, effectivement, nous n'y aurions jamais songé tout seul. Puis on dirait que cela ne se passe pas exactement comme prévu, puisqu'il commande soudain : "*Franco, apporte-moi le fer à souder !*". Bref, on se marre copieusement...

Alors que tous les protagonistes se sont faits très mal, vers la fin, le héros n'hésite pas à tirer la morale de l'histoire : "*Il y a un élément de base dans la vie humaine que l'on ne poura jamais remplacer, c'est l'émotion*". Ce qui est tout à fait juste d'une part, mais n'a rien à voir avec le film, d'autre part. Et tandis que le mot "fin" tombe sur l'écran, de petits robots en jouets battent frénétiquement des bras et des jambes. Dans la salle, le public tente désespérément de reprendre connaissance...

Fort de cette première expérience, Mikels revient au fantastique quatre ans plus tard avec un **The Corpse Grinders** décisif. Cette fois, le scénario s'annonce plus clair. Les propriétaires d'une usine d'aliments pour chats s'aperçoivent que les ventes progressent depuis qu'une malheureuse victime humaine est tombée acccidentellement dans le broyeur. Et, bien entendu - vous en feriez autant à leur place - ils vont désormais fignoler la recette avec les corps de gens plus ou moins fraîchement décédés. Puis, les affaires marchant de mieux en mieux, ils finissent par embaucher un tueur maison qui leur fournira directement la matière première indispensable. Et tout se passerait le mieux du monde si les chats nourris à ce nouvel aliment ne se comportaient pas soudain en véritables fauves.

Un monument de mauvais goût bien réjouissant, comme cette affiche vantant le fameux Ronron humain : "*pour les chats qui aiment les gens*"!

Ted Mikels se plait à préciser que la sinistre machine (cette "corpse grinders" en question) lui a coûté envirron 38 dollars, pas un cent de plus, ce qui n'aurait même pas payé le café des gens devant la construire, s'il s'était agi d'une production normale. Il faut dire qu'ici Mikels manœuvre à l'économie, dirige, produit, monte le film et en compose même la musique.

Pour **Blood Orgy of the She Devils**, il signe en plus le scénario de cette histoire de magie noire où la reine d'une communauté de jeunes et belles sorcières invoque les esprits malins et sacrifie les mâles à leur étrange culte.

Tout au long de sa carrière, Mikels s'intéresse aussi à la comédie musicale (n'oublions pas qu'il fut accordéoniste !), le film érotique et le film d'action, et produit ou distribue parfois les œuvres de ses collègues. **The Worm Eaters**, par exemple, de et avec Herb Robins, incarnant un illuminé adorateurs de vers, leur parlant, les mangeant, et forçant les gens à en avaler, ce qui va curieusement les tranformer en monstres rampants. Ou **The Undertaker and his Pals**, une bluette aimablement sordide où, à la manière du **Comedy of Terrors**, de Tourneur, des croque-morts se procurent la marchandise essentielle à leur activité en faisant trépasser leurs prochains.

Il ajoute à sa filmographie une activité de cameraman avec des films aussi inconnus que **Jungle Hall, Day of the Nightmare, Night of the Beast, The Hostage**, et, quand même, le fameux **Children Shouldn't Play with Dead Things** de l'ami Bob Clark.

Ted Mikels aime trop la provocation, le mauvais goût agressif et les tournages amateurs pour que nous ne reconnaissions pas en lui un de ces quelques fous encore capables de livrer aujourd'hui autre chose que cet éternel cinéma yankee pré-digéré dont on connaît toutes les ficelles, tous les cheminements, toutes les conclusions heureuses, toutes les esbroufes. Une fois rentré dans son jeu, il est permis de prendre un plaisir extraordinaire à ses films où la naïveté, l'humour noir, la simplicité et la bonne santé éclatent à chaque plan.

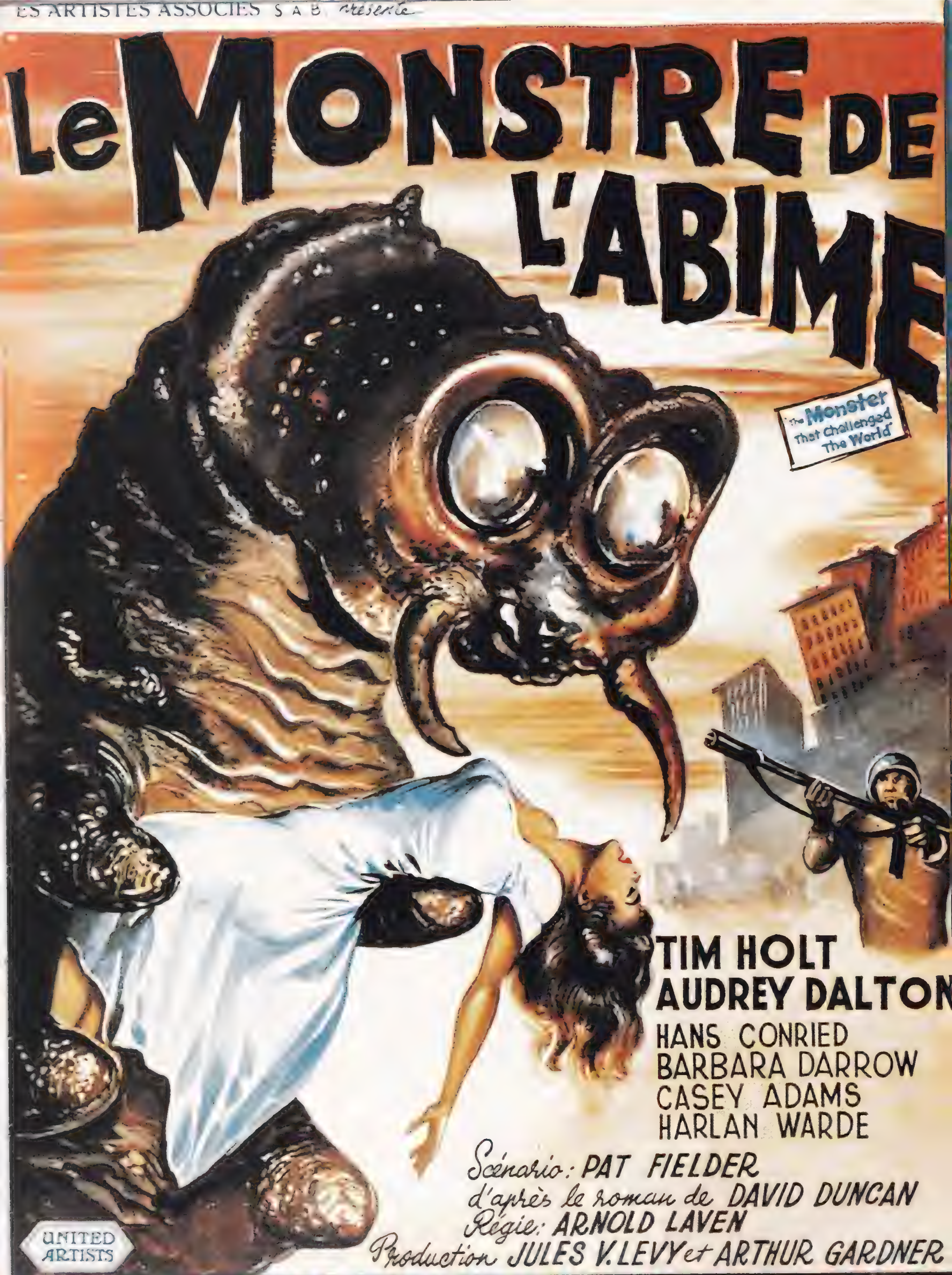
Chantre de l'impossible, fou de l'image, Mikels emprunte aux banques pour tourner, vend sa maison, emploie des non professionnels ou dirige parfois des équipes de trois personnes. Il ferait n'importe quoi pour sa dose quotidienne de pellicule. Un vrai accro !

FILMOGRAPHIE

1967 Astro-Zombies/Fiend with the Electronic Brain
1971 The Corpse Grinders
1972 Blood Orgy of the She Devils
1974 The Dolls Squad (Superflics en Jupons)

ES ARTISTES ASSOCIÉS S A B présente

Le MONSTRE DE L'ABIME



TIM HOLT
AUDREY DALTON
HANS CONRIED
BARBARA DARROW
CASEY ADAMS
HARLAN WARDE

Scénario: PAT FIELDER
d'après le roman de DAVID DUNCAN
Régie: ARNOLD LAVEN
Production JULES V. LEVY et ARTHUR GARDNER

UNITED ARTISTS

HET MONSTER UIT HET DIEP

Andy MILLIGAN

Cinéaste underground, et généralement rejeté par ses pairs, Andy Milligan poursuit une carrière où sexe, gore et vulgarité semblent intimement mêlés. Le miracle américain n'éclate guère sous le regard cruel et agressif de cet ouvrier textile quittant son emploi dès qu'il peut enfin s'acheter pour 700 dollars sa caméra 16mm.

1923 - 1991

Quand il est de bonne humeur, Andy Milligan se vante de n'avoir jamais dépensé plus de 70.000 dollars pour tourner un film. Ce qui, même en ces périodes de dollar bas (attention, il remonte !), ne représente quand même pas grand chose. Il faut dire que le bougre connaît l'art de faire avec ses pauvres moyens et d'accommoder les restes comme il peut. Il filme généralement dans une maison de Staten Island (une île du côté de Manhattan), dont il prétend qu'elle peut tout figurer, aussi bien un manoir de la vieille Angleterre, qu'une villa dans le sud de la France. Fuyant les extérieurs par trop coûteux, il adore filmer deux gars en train d'évoquer l'action ou le drame en train de se nouer :

- *Oui alors, lorsque je suis arrivé, l'hélicoptère tombait en flammes et j'ai pu rejoindre le temple avec mes deux cents gars avant que la division blindée n'attaque en masse...*

Mine de rien, pensons à l'argent qu'on pourrait dépenser à tenter d'illuster la scène.

Ajoutons que Milligan filme la plupart du temps en 16 mm, ce qui économise d'autant sur le budget.

Andy Milligan démarre sa carrière au début des années soixante, en tournant des trucs assez inidentifiés où l'humour, le gore, (il adore notamment les décapitations), le graveleux, la violence et les sévices corporels constituent autant de défis jetés à une Amérique, soucieuse de son image et de sa moralité. Milligan se vante d'avoir été le premier à employer le terme "fuck" dans ses films ("faire des bisous", d'après Michel Druker, lorsqu'il est en direct, face à feu Gainsbourg...). Tout comme il revendique le fait d'avoir pour la première fois montré des nus intégraux, masculins et féminins. Son premier film d'horreur, **The Naked Witch**, il le tournera en 1961, mais plusieurs versions et sorties successives verront le jour. Il s'agit de l'histoire d'un étudiant ayant imprudemment ôté le pieu fiché dans la poitrine d'une sorcière détruite quelques siècles plus tôt, et qui devient l'esclave de celle-ci. Milligan met le film en boîte pour la bagatelle de 10.000 dollars et, pratique, se met à la recherche d'un producteur en potassant le bottin.

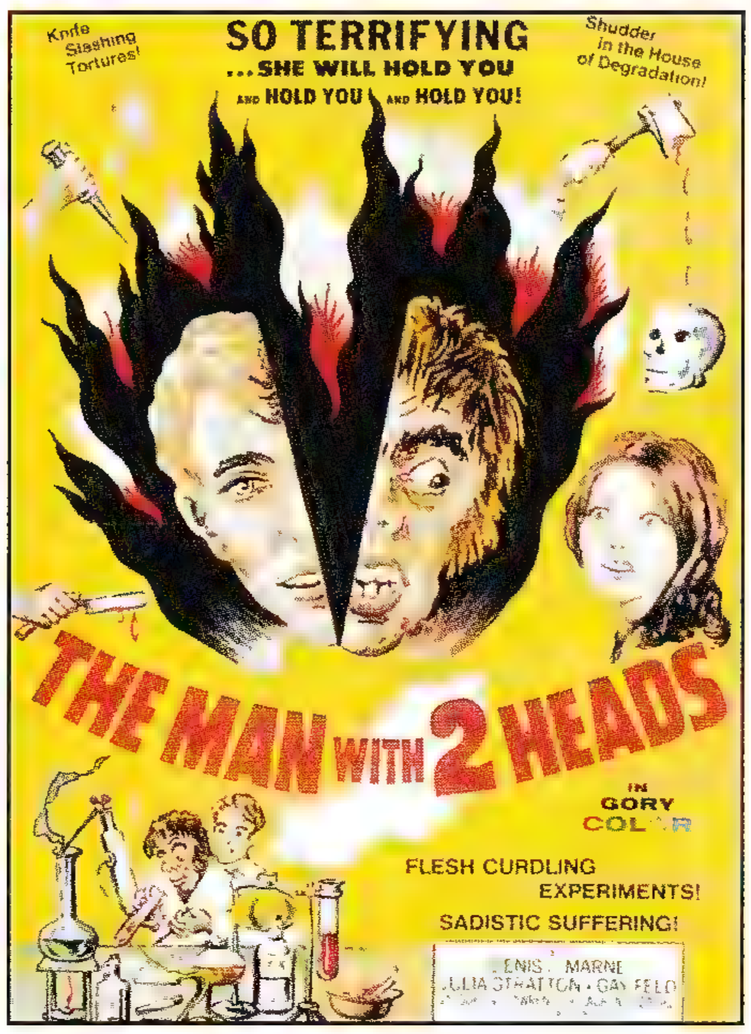
Évidemment, c'est le pire de tous qui répondra présent, Bill Mishkin, lequel prétend qu'on peut tourner un film pour nettement moins que ça. Et en effet, on raconte que Milligan lui fournira certaines productions pour la gentille somme de 7.000 dollars, pas un cent de plus !

Volontairement excessif, ce stakanoviste amateur rêve de scandaliser, d'écœurer, par sport ou par révolte, ça dépend. Dans **The Ghastly Ones**, un bossu dévore des lapins vivants. Dans **The Rats are Coming !...**, la fille d'une famille de loups-garous élève des rats mangeurs d'homme, dans **The Body Beneath**, le prêtre est un vampire, dans **Bloodthirsty Butchers**, un sadique tue des gens par cupidité, puis fabrique des pâtés à la chair humaine pour se débarrasser des corps, dans **Monstrosity**, un individu assez mochouillard se voit fabriqué, façon Frankenstein, au moyen de débris d'animaux, etc...

Généralement, Milligan se charge d'à peu près tout : réalisation, prise de vues, effets spéciaux, décors, scénario, et jusqu'à la fabrication des costumes, qui le fascinent depuis qu'il a quitté un emploi dans l'industrie textile.

Costumes qu'il réutilise à outrance en changeant quelques détails, en fonction de l'époque et du lieu requis. Réaliste, Milligan court, sinon après les honneurs, du moins après l'argent. Il n'hésite pas à tourner les scènes avec les rats de son **Curse of the Full Moon** pour exploiter le succès de **Willard**, en rebaptisant au passage le film d'un titre assez folklo. Il est vrai que le terrible Mishkin le pousse très fort dans cette voie, soit-disant pour étoffer un métrage jugé insuffisant. En 1983, et après cinq ans d'absence sur les écrans, il mélange **Poltergeist** et **Amityville** pour son propre **Carnage**, l'histoire d'une famille emménageant dans une maison maudite où un jeune couple s'était suicidé le jour même de son mariage.

Amateur, brouillon, speedé, iconoclaste, Andy Milligan ne produit pas vraiment des films, mais plutôt des choses bizarres restant encore à définir. Ceci dit, trop de gens le haïssent pour qu'il ne brille pas quelque part chez lui un soupçon de talent. Le pire, celui qui dérange...



MONSTROSITY, le bien nommé...

FILMOGRAPHIE

1964 The Naked Witch
1966 The Degenerates
1969 The Ghastly Ones
1970 The Bloody Beneath
Torture Dungeon
Bloodthirsty Butchers
1971 Curse (ou Night) of the Full Moon/ The Rats are Coming, The Werewolves are Here
Guru, The Mad Monk
1972 The Man with Two Heads/Dr. Jekyll and Mr. Blood
1973 Blood
1978 Legacy of Blood
1984 Carnage (vidéo : Tuerie)
1987 Monstrosity
1988 Weirdo, the Beginning
1989 South of Large

FRANKENSTEIN 1970

TELLOR FILMS *présente*

un film hallucinant

SPACEMAN

CONTRE SATELLITES

TEGEN SATELLIETEN

MÉ EN BELGIQUE

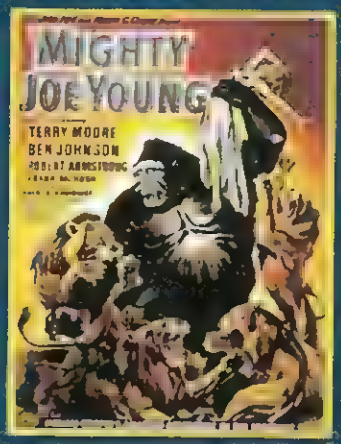
EDICOLOR

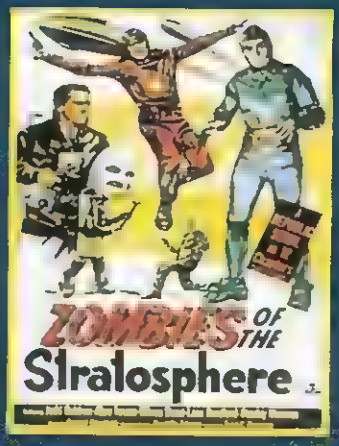
Ci-joint la liste des suspects - stop - Riez sans sommation - stop

THE

CRAIGNOS MONSTERS

Part 8 : Déjà, comme le temps passe !





Voici la huitième partie (et aucune n'est revenue, jusqu'à présent) de notre album secret si riche en découvertes hallucinantes. Vampires, loups-garous, extraterrestres, monstres japonais, super-héros poussifs, démons, tueurs fous et robots d'opérette s'y côtoient joyeusement dans une ambiance torride de kermesse rétro. Et pendant ce temps-là triomphaient de soi-disant chefs-d'œuvre sur nos écrans. Quelle injustice ! Rendons-leur vite cet hommage aussi tardif qu'amplement mérité.

LA LOBA

1964. Mexique. De Rafael Baledon. Avec Kitty de Hoyos et Joaquim Cordero.

Un vilain loup-garou sème la terreur les nuits de pleine lune. Or, au Mexique, il faut se voir qu'il y a davantage de pleines lunes que partout ailleurs, puisque le film se déroule essentiellement la nuit et toujours en période de pleine lune. Oui, c'est très curieux. Alors que les autorités comptabilisent sans entrain les victimes, nous apprenons en fait qu'il existe, non seulement un loup-garou, mais aussi une louve-garou. Aouuouuouhh ! Résultat, les deux personnages, traqués par la population, mourront dramatiquement dans les bras l'un de l'autre. Et encore, il ne faut pas trop se plaindre, car ils auraient bien pu nous faire des petits entretemps, les coquins...

THE GREEN SLIME

(Bataille Au-delà des Etoiles)

1968. Japon/ U.S.A. De Kinji Fukasaku. Avec Richard Jaeckel et Luciana Paluzzi.

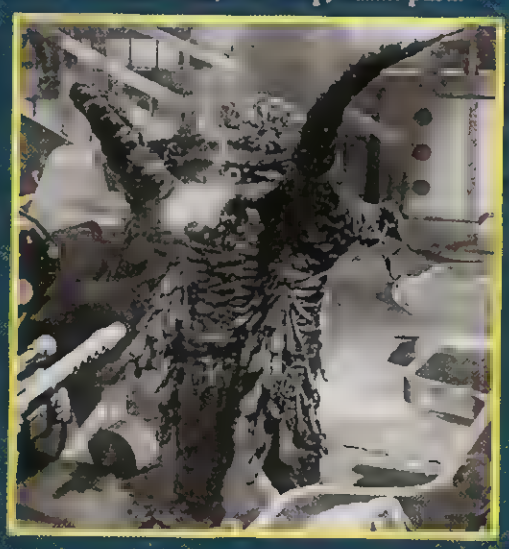
Tourné en 68, mais renvoyant directement aux films de SF des années 50, ce **The Green Slime**, co-produit par le Japon et les U.S.A. (était-ce bien nécessaire de se mettre à deux pour nous balancer ce ? s'avère assez croquignolesque.

Des astronautes ayant explosé un astéroïde menaçant de venir heurter la Terre en ramènent une bave verte (the green slime, you known ?) qui va bientôt se changer en plusieurs monstres à tentacules passablement rigolos. En effet, jamais figurants en costumes de caoutchouc n'ont autant ressemblé à... des figurants en costumes de caoutchouc ! Comme ces créatures bouffent de l'énergie et se reproduisent comme des bêtes, tout le monde est bien contrarié. Heureusement, le beau commandant se sacrifiera pour la survie de l'humanité. Merci mon Commandant, c'est trop, fallait pas...

SATANIK

1968. Italie/ Espagne. De Piero Vivarelli. Avec Magda Konopka, Julio Peña et Armando Calvo.

Tiré d'une BD italienne, tout comme le Danger Diabolik de Bava l'année précédente, Satanik conte les exploits meurtriers d'une femme très laide. Son savant de patron ayant découvert un stupéfiant sérum de jouvence, elle le supprime et l'absorbe (le sérum, bien sûr !) pour devenir une perfide aventurière à la beauté fatale. Hélas, les effets de la potion ne durent guère et, telle un Jekyll/Hyde, mais à l'envers, elle redevient souvent la vilaine mégère du début (en clair, on lui recolle vite fait des produits de maquillage plein la figure, pour les lui ôter après absorption de la drogue. Comme quoi, c'est assez simple). La malheureuse, bientôt lasse et pistée par la police - quelle idée aussi de se faire appeler Satanik ? Pour se faire repérer, c'est vraiment de première... - sautera elle-même de la berge d'un ravin (pas juif s'abstenir. Ou alors c'est moins drôle...) où elle demeure encore actuellement.



FOUR SKULLS
UN JOURNALIST DOUBLE

[illegible]. D'Edward L. Cahn. Avec Eduard Franz, Valerie French et Henry Daniell.

Une étrange malédiction frappe une famille dont tous les hommes meurent dès qu'ils atteignent l'âge de 60 ans. Une maladie très rare où les secours de la médecine s'avèrent souvent sans effets. A l'origine, nous découvrirons une vengeance datant de deux siècles, provoquée par le massacre d'une tribu d'Indiens réduiseurs de têtes, et dont le sorcier survit de nos jours en cousant sur son corps la figure d'autres personnes. Son serviteur, les lèvres cousues, lui aussi (suffit plus qu'à lancer un avis de recherche dans *Modes et Travaux* pour découvrir le coupable...), sans doute pour ne pas qu'il dénonce son maître, exécute ses sentences jusqu'à ce que le méchant sorcier retombe en poussière à l'issue du récit. Bien fait pour lui !

DEVIL GIRL FROM MARS

[illegible] cia Laffan, Hazel Court et Adrienne Corri.

Une jolie Martienne, assistée de son fidèle robot, Chani, vient chasser des mâles robustes qu'elle destine à la reproduction fébrile auprès de ses consœurs martiennes. Résultat, tout le monde se tire, pensant qu'il s'agit de se taper le robot. Faut le comprendre, le monde. Pourtant le monstre d'acier est mignon comme tout, avec son joli giro-phare sur la tête et un tableau de bord design sur la poitrine, par ailleurs ferme et galbée.
Un solide héros saura généreusement se sacrifier pour notre belle patrie, en sabotant la soucoupe et en supprimant du même coup cette entreprenante envoyée spatiale. Quant aux Martiennes, elles nous attendent toujours, si ça se trouve..

[illegible]

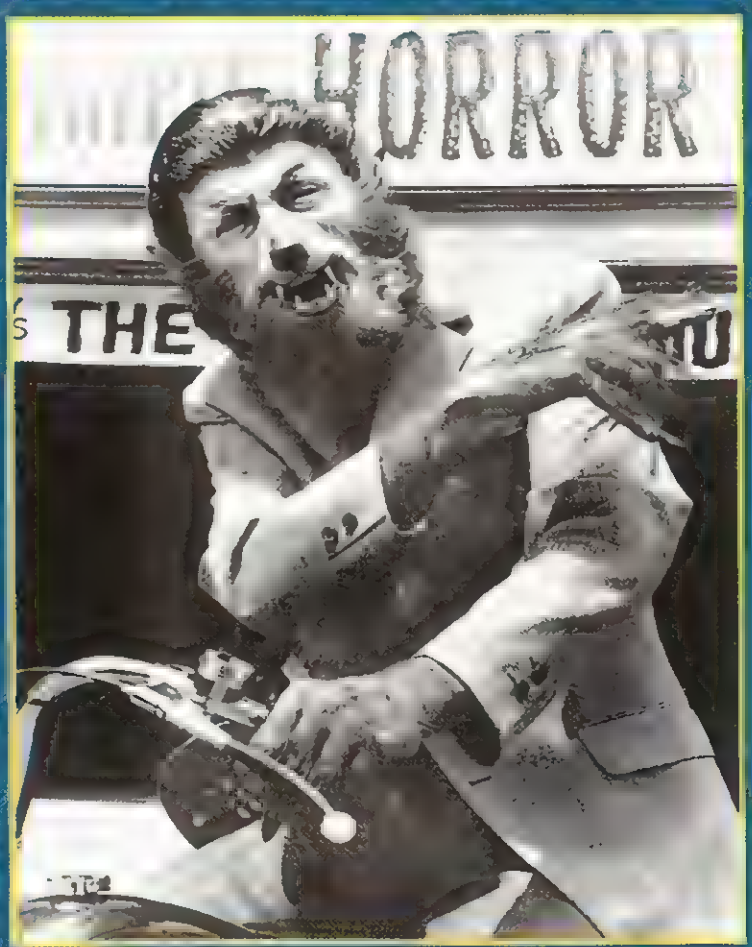
1967. U.R.S.S. De Constantin Erchov et Georgui Kropatchov. Avec Leonide Kouravliev.

Tirée d'un conte ukrainien de Gogol, qui inspira notamment **Le Masque du Démon** de Mario Bava, l'histoire relate les démêlés d'un jeune apprenti moine (faut déjà être vicieux !), responsable de la mort d'une sorcière, avec une cohorte de créatures innommables autant qu'innombrables surgies des enfers. Il doit, durant trois nuits, résister à de nombreux sortilèges et, buvant abondamment pour surmonter sa peur, il aperçoit hélas encore davantage de monstres. Et plus il boit, plus il en voit (pas étonnant...). L'ennui, c'est que plus il en voit et plus il se remet à boire, évidemment. Il vient d'inventer le mouvement perpétuel.
Il va maladroitement tenter d'exorciser tout ce joli monde, avant de succomber au matin du troisième jour. C'est presque aussi triste que la Chèvre de Monsieur Seguin, ce truc !

MALTESE BIPPY

1969. U.S.A. De Norman Panama. Avec Dan Rowan, Dick Martin, Carol Linley et Fritz Weaver.

Le jour où l'on dressera les chiens à conduire eux-mêmes les kakawazakis, sûr que nos problèmes de trottoirs se verront enfin résolus. De plus, il leur suffira de battre l'air de la queue pour, en même temps, faire gouvernail et économiser l'essence. De quoi éliminer la guerre le long des golfes pas très clairs, pas vrai ?
Dans une vieille demeure, hantée bien entendu (vous êtes ici chez vous...), on tourne un film érotique, ce qui ne peut pas faire de mal, mais cela va bientôt tourner au drame, lorsque les protagonistes se transforment, qui en homme-loup, qui en vampire burlesque (attention au retour du jet d'ail !). On s'aperçoit vite qu'il s'agit d'un rêve, où les situations progressent en fonction de la volonté du dormeur. Malgré l'issue assez tragique (tout le monde meurt), on pourra à loisir reprendre le récit et proposer ainsi plusieurs fins différentes aux spectateurs.



UCHUJIN TOKYO NI ARAWARU
(Le Satellite Mystérieux)

1956. Japon. De Koji Shima. Avec Toyomi Karita, Keizo Kawasaki et Shozo Manbu.

Je m'excuse d'interrompre votre lecture, mais il se passe des choses graves. De gigantesques extraterrestres venus de la planète Paira envahissent en effet notre monde. Tels les envahisseurs chers à notre David Vincent, ils diffèrent très légèrement de nous. Avec, notamment, une taille d'une dizaine de mètres, une apparence d'étoile de mer et un œil au beau milieu de tout ça. Oui, réflexion faite, ils diffèrent même pas mal, excusez-moi.
Heureusement, ils vont prendre forme humaine pour nous avertir qu'un astre approche et vient nous menacer. Allons bon, à quoi vont ressembler ses habitants ?
Encore une fois, un brave savant découvrira une bombe ultra-sophistiquée qui réduira la menace en fumée, montrant bien là qu'il existe une bonne et une mauvaise utilisation atomique. C'est comme avec l'armement, mieux vaut succomber sous les coups d'armes défensives (on ne vend plus que des armes défensives, d'ailleurs), car elles font moins mal que les offensives.

[illegible]

1965. U.S.A. De Harvey Hart. Avec Leslie Nielsen, Gilbert Green et Warner Klempereur.

[illegible] ou moins parapsychologue tente d'élucider une série de meurtres particulièrement horribles. D'après lui, l'affaire est [illegible] c'est bien de crimes. C'est déjà ça !
Il s'apercevra que l'auteur de ces [illegible] autre qu'un authentique monstre venu des enfers dont il serait lui-même le frère. L'angoisse...
Heureusement que le très beau chapeau équilibre mollement la beauté farouche du personnage. Encore que...
Il s'agit là du pilote d'une série télé jamais tournée (**Black Cloak**), et déjà aperçu sur *FR3* sous le titre **La Creature des Ténèbres**. *FR3*, qui n'accueille heureusement pas que les programmes de la 7, parce que dans le genre "Au gros dodo ce soir", ils font assez fort !

[illegible]

1955. U.S.A. De Sherman A. Rose. Avec Richard Denning, Virginia Grey et Richard Reeves.

Après une attaque massive sur Chicago par des robots meurtriers (si, si !), seulement six habitants ont survécu et, manque de pot (compte-tenu du comme, évidemment), figurez-vous que certains sont des gangsters. Les robots poursuivent leur destruction et ne semblent pas prêts à plaisanter, avec leurs bras en forme de pince à sucre et leur œil meurtrier qui lance des rayons foudroyants. Mais un savant trouve le défaut de leur cuirasse sous la forme d'ultra-sons que les robots ne peuvent décidément pas supporter. Du rap français, sans doute ! Là, bien sûr, n'importe quel envahisseur sensé quitte aussitôt la planète. Déjà nous, si on pouvait...
Le couple gagnant survivra, tel des Adam et Eve dans un joli monde sans guerre restant à reconstruire. Et tout ça pour engendrer bientôt de nouveaux marchands d'armes, vous allez voir !

[illegible] NUTS

1941. U.S.A. De Edward Cline. Avec Dorothy Farrell, Stuart Ewin, Mischa Auer, William Frawley et Shemp Howard.

Formé à l'école du burlesque américain, le réalisateur ne pouvait que verser dans la gaudriole en abordant la science-fiction. Ce qu'il fait sans complexe, le bougre, dans cette comédie tournant autour d'un robot comme on les aime ici, portant à la fois une très jolie perruque et la main sur le sexe faible. L'acteur, évidemment très prisonnier du rôle (comment faisait-il pour sortir de son costume ?) n'était autre que Shemp Howard, le frère d'un des trois Stooges, qu'il remplacera d'ailleurs plus tard au sein du trio.
Petite déception vers la fin, car on apprend qu'il s'agissait d'un faux robot. Exit l'argument science-fictionnel. On se disait aussi...

[illegible]

1963. U.S.A. De Robert Hutton. Avec Robert Hutton, Susan Hart et Les Tremayne.

- Coucou, qui c'est ?
- C'est The Slime People, aïe, au secours...
- Damned, I'm decouverted... Flûte alors !

De curieuses créatures sortent des égoûts et terrorisent moyennement la population, tout en faisant crouler de rire les spectateurs. Décidées à s'installer chez nous, elles veulent ériger un dôme de brouillard sur Los Angeles, ceci afin de faire baisser la température, car elles adorent le froid. Au lieu d'émiger tranquillement au Pôle Ouest, les connes ! Je dis ça parce que les pôles Nord et Sud sont encore décidément par trop fréquentés. En fait personne ne croit à cette pittoresque invasion, d'autant que les malheureuses bêtes n'apparaissent qu'une par une, le producteur ayant, une fois pour toutes, décidé de rentabiliser au maximum le costume de lézard figurant les créatures. De l'amateurisme à point-là, ça en devient émouvant !

[illegible]

1966. G.B. De Frédéric Goode. Avec William Sylvester, Diane Clare et Terence de Marney.

Et voici l'histoire du lépreux chevalier. Silence dans le fond, on écoute. Notre héros, rejoignant l'équipe d'une expédition archéologique au Maroc, tombe amoureux d'une splendide jeune femme qu'il rencontre nuitamment dans un superbe palace. Jugez de sa surprise lorsqu'il découvre au petit jour la belle demeure changée en ruines et qu'il apprend plus tard que la demoiselle cache en fait une princesse vampire tentant de le rallier à ses pratiques sanglantes.
Tout cela finira très mal, d'autant que la musique est signée John Shakespeare. Comment, ça n'a rien à voir ? Tiens oui, c'est vrai, ça n'a rien à voir !

[illegible]

[illegible] *A. De Nathan Hertz. Avec John [illegible], Joyce Meadows et Robert Fuller*

[illegible] rigolote, [illegible] son le reconnaît justement à ses yeux) (bon oui, ses yeux... hagards) [illegible] un savant nucléaire. Il tombe un beau jour sur un cerveau baladeur extraterrestre se morfondant dans une grotte dans l'attente d'un corps à habiter. Mais non, c'est pas équivoque, c'est de la SF. Où vous allez vous ? Nommé Gor, et venu de la planète Arous, l'esprit l'utilise aux fins habituelles. A savoir utiliser la force pour conquérir la Terre. Faites pas attention, ils sont [illegible] comme ça...

Heureusement, un autre cerveau, venu de la même planète, mais gentil, lui, investira le corps d'un chien et fournira aux humains les moyens de combattre le méchant. Il c'est ainsi qu'il périt. Gor... arrêter de rire, c'est triste, là).

[illegible]

(Les Monstres Attaquent)

[illegible] *De Shigeo Tanaka. Avec [illegible]*

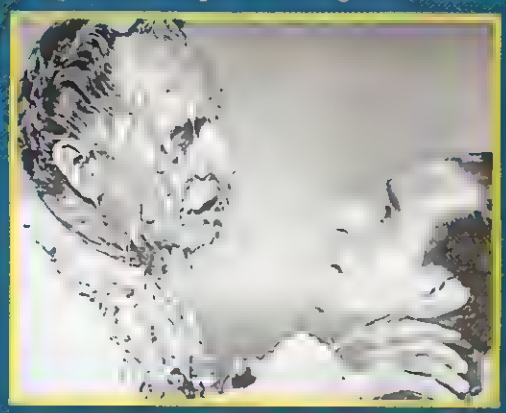
[illegible] par la présence d'une somptueuse opale longue et géante, un groupe de japonais débarque sur une petite île. Le héros la découvre dans une caverne et, lorsque l'opale longue casse, y dit (démentiel, non ? J'ai bien envie d'arrêter là d'ailleurs). "Tiens, c'était un oeuf" ! Car, en effet, le terrible Barugon (à droite) vient d'éclore et il va rapidement tuer du monde au moyen de son rayon réfrigérant. Là-dessus, Gamera, la tortue géante envoyée dans l'espace lors d'un précédent film, revient incidemment sur Terre et engage aussitôt le combat contre Barugon, ce qui arrange bien nos militaires déjà à court de projectiles. Gamera, qui sait que Barugon déteste l'eau (comme beaucoup d'entre nous, hélas, personne ne lui jettera le premier verre), attire le monstre dans un lac où il périra. To be continued...

[illegible]

[illegible] *De Roger Corman. Avec [illegible]*

Monsieur, échangeriez-vous votre gros pot de *Nutella* contre deux autres de marque indéterminée ? Hein ? Mais non je ne rigole pas, monsieur... Aïe, mais il est con lui, hé !

En fait Vincent Price (à gauche sur votre écran) ne fait rien qu'à se venger de son bourreau qui, l'ayant vu mourir sous hypnose, le garde en son pouvoir et tente de lui faire révéler les secrets de l'au-delà, tour en le trompant de l'autre main (enfin, façon de parler...) avec sa propre femme. Tromperie posthume, évidemment, mais quand même : Edgar Poe revenant doucement à la mode ces temps-ci, George Romero vient de signer, dans **Two Evil Eyes**, un remake impressionnant du même sujet, qui parvient même à dépasser le simple trame originale.

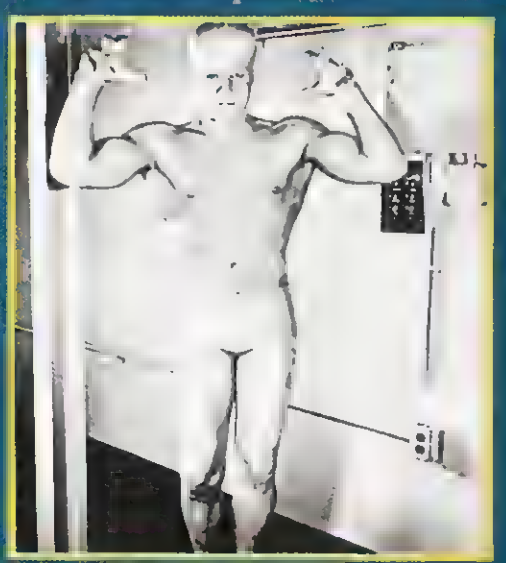


[illegible]

[illegible] *De W. Lee Wilder. Avec Ted [illegible], Nancy Nash et James Ivey.*

W. Lee Wilder, dont nous avons déjà bien cerné la carrière (hélas, même cernée elle ne se rend pas !) nous raconte aujourd'hui l'histoire assez lacrymale d'un pauvre extraterrestre (pire qu'E.T., vous allez voir).

Lui, il n'a pas de pot, qu'est-ce que vous voulez. Fraîchement débarqué sur Terre, il assassine impunément car il est invisible (pas vu, pas pris !). Mais il se fait remarquer quand même, car il oublie que sa tenue, elle, ne l'est pas. Il quitte donc sa combinaison (on laisse ici planer un doux parfum d'érotisme pour les amateurs) et, cette fois, il se fait encore repérer par des infra-rouges. De plus, il s'aperçoit d'un oubli navrant : il a besoin de son casque qui contient l'air de sa planète ! A peine revigoré, il se prend les pieds dans une échelle et tombe mortellement blessé sur le sol où il va devenir enfin visible aux grands éclats de rire de toute la salle de cinoche. Ah y'a des jours où on resterait bien sur sa planète, vous savez !



[illegible]

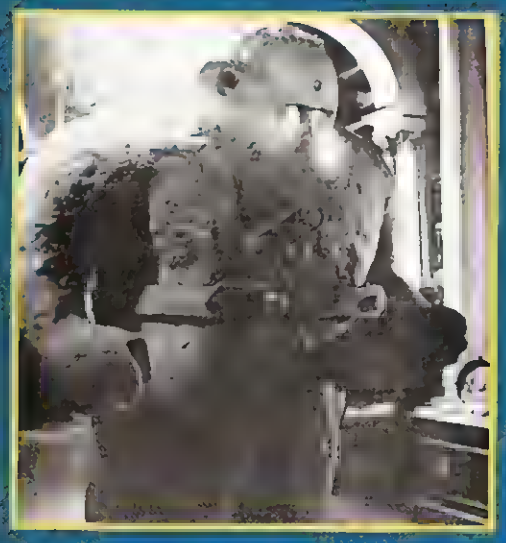
[illegible] *De [illegible]*

Mais où les japonais trouvent-ils des monstres si moches ? Ah bon, c'est une créature extraterrestre ? Ouf, vous m'avez fait peur !

Gigan, aidé du mastodonte tricéphale Guidrah, venu d'un autre monde lui aussi, combat les monstres terriens Godzilla et Anzilla. Déjà qu'on n'est pas trop content, mais on s'aperçoit en plus que les méchants (traduisez par "ceux qui ne sont pas Terriens", évidemment) se font manipuler par des extraterrestres venus conquérir la Terre, car leur planète meurt de la pollution. Gonflé, non ?

Gigan, ici représenté, possède de longues griffes en forme de défenses d'éléphant, un costume qui plisse par endroits, et surtout lance un rayon meurtrier.

Bref, pas un gars comme nous. Y'a des jours où on comprend les racistes, vous savez !



GOLEM

(Le Boulanger de l'Empereur)

1951. Tchécoslovaquie. De Martin Fric. Avec Jan Werich, Maria Vasora et Natasha Gollova.

Avec une tête pareille, on comprend pourquoi la femme du boulanger n'arrêtait pas de se faire la malle... Il s'agit là du Golem, que l'empereur emploie à sa puissance, mais qu'un boulanger détourne au profit du peuple miséreux en lui faisant fabriquer du pain. Le Golem (déjà exploité dans les versions de 1915, 1918, 1920, et par le Français Julien Duvivier, en 1935) est une statue d'argile amenée à la vie par une science occulte au service du bien. On retrouve ici la démarche de l'homme tentant d'égaler son Dieu en créant la vie, ce en quoi il se verra irrémédiablement puni. Le Tchèque Martin Fric propose là une approche caustique du thème (il filme en caustique : très bien pour les parquets !) où l'allégorie politique s'évertue à comparer la Prague du 17ème siècle et celle de l'époque contemporaine.

CARRY ON SCREAMING

1966. G.B. De Gerald Thomas. Avec Harry H. Corbett, Kenneth Williams et Joan Sims.

Oh la vilaine bête, et en plus elle est sourde, dites donc !
Le Dr. Watt, appelé ainsi depuis qu'il ressuscita grâce à la fée électricité, aidé de sa sœur vampire, crée un monstre pas vraiment fini, dont le grand plaisir consiste à kidnapper des demoiselles. Comme ils ne savent pas très bien quoi en faire au bout d'un moment (j'aurais bien une idée, moi, bon... pas la peine de se faire excommunier pour si peu), ils les recouvrent de cire et les vendent comme mannequins dans un musée. Pas con ! Deux détectives particulièrement balourds enquêtent sans trop aboutir, tandis qu'apparaissent en toile de fond une momie et un Dr. Jekyll. Un bel échantillon de la série des "Carry on...", inédite chez nous, pourvue d'un humour bien britannique et particulièrement bon enfant.

UCHU DAISAKUSEN

58. Japon. De Teruo Ishii. Avec Ken Utsui et Minako Yamada.

Spaceman, dont nous avons déjà parlé, combat le mal avec sa force incroyable, ses super-pouvoirs, sa faculté de voler et surtout son invulnérabilité légendaire. Si vous voulez, y'a qu'au niveau du look que ça pêche un peu, mais il ne pouvait pas être bon partout, non plus. Et encore, là, il s'entoure de trois zouaves encore plus ridicules que lui, on se rend moins bien compte.
Il s'en prend ici à une organisation fasciste bien décidée à s'emparer de la Terre, et dont les manifestations s'étendent jusqu'au fond de l'univers. Elle kidnappe les enfants d'un savant terrien, et ça, les enfants, Spaceman ne supporte pas qu'on y touche. Enfin, que les autres y touchent, en tous cas. Il va donc poursuivre la fusée rebelle à travers l'espace, détruire "le Satellite Noir" (ça ne vous rappelle rien ?), délivrer les otages (et ça ?) avant de revenir tendre une poitrine méritante vers de glorieuses médailles prodiguées par la patrie reconnaissante. Pour l'hymne nippon, c'est quand vous voulez, les gars.

THE COLOSSUS OF NEW YORK

(Le Colosse de Ney York)

1958. U.S.A. De Eugène Lourie. Avec John Baragray, Mala Powers et Robert Hutton.

- Oui alors, tu vois, tu mets 2F dans la cabine là-bas, et puis elle s'ouvre, tu fais le gros caca, et quand tu sors ça nettoie tout...
- Ah dis donc, ça c'est de la SF, alors !
On transplante le cerveau d'un savant défunt dans le corps d'un gigantesque robot pour préserver toutes les bonnes idées subsistant en principe à l'intérieur. Mais hélas, son âme s'est envolée et le savant se comporte désormais en véritable hors-la-loi (mais, dites-moi, ne s'agirait-il pas là d'un film chrétien ?). Seul son fils (photo) pourra encore le raisonner, quant à sa femme, elle a perdu depuis longtemps le contact. Heureusement, conscient du mal qu'il répand, le robot préfèrera provoquer lui-même sa fin.
C'est beau la morale !

HERR JOE FOUNG

(Monsieur Joe)

1949. U.S.A. De Ernest B. Schoedsack. Avec Ben Johnson, Terry Moore et Robert Armstrong.

Voici encore un animal à la poursuite du fantasque King Kong, en tout cas moins ses fabuleuses recettes. Pour ce faire, le récit ratisse large pour plaire à petits et grands, sans oublier de bêtifier outrageusement au passage. Le grand singe, quasiment assimilé ici à un grand gosse désobéissant, vénère sa jeune maîtresse, sauve des orphelins, boit de l'alcool, mais le regrette aussitôt après, et assiste hilare à l'idylle entre le couple de héros. Bref, il accomplit tout ce qu'on peut attendre d'un scénario flattant le nationalisme et l'anthropomorphisme satisfaits.
Mais, au fait, comment se reproduisent-ils tous ces grands singes ? C'est vrai, on ne voit jamais leurs nénettes.

EL MONSTRUO RESUCITADO

1952. Mexique. De Chano Urueta. Avec Carlos Navarro, Misroslava et Fernando Wagner.

Du fond de son labo, caché dans un cimetière, le vilain Dr. Ling conçoit un projet bien émouvant. Etant né difforme, et souffrant de l'indifférence de tous, il décide de défigurer les gens présents à sa portée. Il se modère un temps, grâce à l'affection que lui porte une jeune journaliste, mais s'aperçoit très vite que celle-ci ne voit en lui qu'un "phénomène" pour son article à sensation. Se sentant trahi, il ressuscite un homme superbe à qui il greffe le cerveau d'un monstre taré, et lui ordonne d'assassiner la jeune femme car il ne peut pas lui faire de mal. La-dessus la journaliste et le beau zombie tombent amoureux. Du coup, bien sûr, il ne veut plus la tuer (on perd un temps !) et supprime à la place son maître, dont l'esprit passe alors dans le corps du zombie qui menace à nouveau la jeune femme (on s'en sort pas...). Elle s'en tirera quand même. Je serai bref : ouf !

Dossier réalisé par Jean-Pierre PUTTERS

Paul NASCHY

Paul Naschy peut être considéré comme le chef de file de la vague de cinéma fantastique qui déferla en Espagne de 1968 à 1975. Acteur, mais aussi scénariste et réalisateur sous son vrai nom de Jacinto Molina, il assure tous les rôles des grands monstres traditionnels, et surtout celui du loup-garou, qu'il interpréta une bonne douzaine de fois.

1938

Paul Naschy suit des études d'architecture, avant de devenir champion d'haltérophilie en Espagne. Depuis toujours amoureux des grands films classiques, principalement ceux de l'Age d'Or américain des années trente, de l'expressionnisme allemand et de la période *Hammer Films*, il tente d'approcher le monde du cinéma, et obtient quelques rôles de figuration dès le début des années soixante.
On l'aperçoit ainsi dans des films aussi célèbres que **Le Roi des Rois** ou **Les 55 Jours de Pékin**, ainsi que dans quelques westerns européens (**La Furia de Johnny Kid**, **Le Jour de la Colère**, etc...).
On le remarque pour la première fois dans un rôle fantastique avec **Agonizando en el Crimen**, d'Enrique Eguiluz, pour qui il créera l'année suivante le personnage de Waldemar Daninsky, le loup-garou. On cherchait un homme fort et trapu pour incarner un tel personnage, il est là. On cherchait aussi un scénariste capable de renouer avec les anciens mythes du cinéma fantastique, il est toujours là. Surnommé le "Lon Chaney espagnol, pendant une quinzaine d'années, il ne va pas mesurer ses efforts, incarnant tour à tour le loup-garou, Jack l'Eventreur, le docteur Petiot, Dracula, divers morts-vivants, la momie, Gilles de Rais, le Diable, la Mort et bien d'autres. Sans parler du couronnement de sa carrière, **El Aullido del Diablo**, où cette fois, jouant le rôle d'un ancien acteur spécialisé, il endosse les personnalités de Fu Manchu, Mr. Hyde, Le Fantôme de l'Opéra, le loup-garou, Barbe-Bleue, un zombie, le monstre de Frankenstein, Raspoutine, un spectre, Satan et Quasimodo !
Mais, pour l'heure, tout commence avec **La Marca del Hombre Lobo** (chez nous, **Les Vampires du Dr. Dracula**), en 1968, où Paul Naschy commence déjà à mêler les thèmes pour en tirer la subtantifique moelle.
Nous sommes au château des Wolfstein, où une bohémienne enlève fort imprudemment le poignard en forme de croix d'un corps allongé dans un cercueil de la crypte. Du coup, l'homme se réveille, se transforme en loup-garou et commence à tuer du monde, ainsi qu'à mordre le héros, Waldemar Daninsky, qui devient du coup loup-garou lui aussi. Mais attention, un loup-garou gentil. Surgit alors un couple de vampires auquel Waldemar va devoir se mesurer, en même temps qu'il affrontera le méchant loup-garou. Etc... D'une façon aussi servile que désinvolte, les situations et éléments narratifs sont ici volontiers repris de productions américaines antérieures. Mais on voit aussi arriver une nouvelle école, qui ne s'embarrasse pas de vraisemblances, qui paraît simpliste et naïve, mais qui possède quand même un souffle incroyable. Aux silhouettes figées, apparaissant dans un halo de brouillard et accomplissant leurs forfaits soigneusement hors champ des films *Universal*, Paul Naschy préfère une violence physique beaucoup plus démonstrative (son loup-garou est le plus méchant des lycanthropes de l'écran). Tandis que la couleur vient encore souligner la brutalité des agressions, par un abus des effets sanglants et de grands coups d'éclairages bleus et rouges magnifiquement irréels. Evidemment, les procédés parent au plus pressé et font ce qu'ils peuvent, mais il en ressort pourtant une indéniable efficacité, inhabituelle dans ce domaine du film de série de facture courante.
Film de série, en effet, car à partir de là, Paul Naschy est pris d'une véritable frénésie. Frénésie qui se communique d'ailleurs à toute la péninsule ibérique, où les productions fantastiques se multiplient, tandis que naissent des vocations et que surgissent de nouveaux mythes (Amando de Ossorio et ses films de templiers, par exemple).
Naschy tournera deux films en 1971, puis carrément dix en 1972, où il explore une bonne partie du bestiaire ou de la galerie de portraits du cinéma fantastique. Aucune tâche ne le rebute et il n'hésite pas à s'attaquer à des rôles auquel son physique ne le destinait pas spécialement, tel celui la momie ou surtout, celui du racé comte Dracula dans **El Gran Amor del Conde Dracula**.
Là encore, dans ce film, Naschy en appelle à la structure narrative la plus traditionnelle, allant chercher ses sources du côté de la *Hammer Films*. Certes, Naschy ne se prend pas pour Christopher Lee, question de mor-

Paul Naschy dans LES VAMPIRES DU DOCTEUR DRACULA.

phologie tout d'abord. Mais il confère au personnage une aura poétique inattendue, livrant au spectateur les tourments de sa condition de prince des ténèbres, et se détruisant finalement quand il voit que la jeune fille qu'il aime ne veut pas le suivre dans son monde éternel. On retrouve toujours le poids de la malédiction s'abattant sur les épaules du pauvre mortel (ou immortel, dans ce cas), dont il retire tout le bénéfice d'un héros tourmenté au romantisme exacerbé.
Pareillement à son interprétation du loup-garou, sa momie est une des plus violentes et pataudes qui soient, mais là l'entreprise se voyait déjà condamnée à l'avance par la mise en scène besogneuse au possible de Carlos Aured, qui signera les pires films de la série, et qui s'attache ici complaisamment à montrer les effets sanglants avec une régularité frisant la gourmandise. Puis, du héros romantique, Naschy vire à la brute épaisse, sadique, et paillarde quand il le faut. C'est l'époque pour lui des Gilles de Rais (**El Mariscal del Infernio**), du Diable lui-même (**Inquisicion** et **El Caminante**). L'époque aussi où bientôt (1976) la mode du fantastique vient à passer. Quelques uns des réalisateurs spécialisés du septennat héroïque (1969-1975) versent dans le porno, qu'une libéralisation après franquiste vient d'autoriser en Espagne.
Or, si Naschy se complaît souvent à glisser quelques scènes érotiques dans ses films - pour l'exportation, dit-il... -, il aime trop le genre pour le quitter aussi tragiquement. Désormais, il devra réaliser ses films lui-même s'il veut poursuivre son itinéraire. Et c'est ce qu'il fait, allant parfois chercher l'argent jusque chez les investisseurs japonais. Comme pour **El Ultimo Kamikaze** et **La Bestia y la Espada Magica** où, dans ce dernier, son loup-garou fuit au Japon et rencontre un samourai qui va l'aider à lutter contre sa malédiction.

Sa carrière actuelle oscille entre le film documentaire, le court-métrage et des apparitions à la télévision espagnole dans des TV séries. Son **Aullido del Diablo**, tourné il y maintenant quatre ans, pourrait bien devenir le testament spirituel d'un homme qui a, contre vent et marée, toujours défendu le cinéma qu'il appréciait et connaissait sur le bout des doigts. On a pu remarquer son étonnante érudition sur le sujet dans les divers festivals du fantastique qu'il a fréquentés (Paris, Bruxelles...).
A travers ses films, Naschy tente justement de faire revivre une certaine tradition du gothique. De même sa thématique tourne inlassablement autour des mêmes sujets. La malédiction s'abattant sur les épaules d'un être humain, l'amour qui pourra sauver le héros (dans les films de Paul Naschy, seule une femme qui l'aime peut venir à bout du loup-garou...), la mort, toujours rédemptrice, et surtout la confrontation, voire la confusion des mythes et des personnages. Il n'hésite pas à faire se rencontrer vampires et loups-garous, Dr. Jekyll et loup-garou, monstre de Frankenstein, momie, Dracula et encore loup-garou, etc...
Rencontres parfois totalement inattendues, comme celle qui voit son loup-garou affronter dans les neiges un

Une ribambelle de rôles pour cet acteur-caméléon rêvant d'endosser tous les grands personnages du répertoire fantastique. Le voici en Mr. Hyde, Fu Manchu, Barbe Bleue, Quasimodo et monstre de Frankenstein, dans EL AULLIDO DEL DIABLO.

LE BOSSU DE LA MORGUE. Un film où Paul Naschy (à droite) montre de réels talents de comédien dans le rôle d'un assistant difforme, et bien sûr, amoureux sans espoir.

vigoureux et surprenant yéti (**Dans les Griffes du Loup-Garou**). Il faut dire que là il met la dose, car on y voit encore un personnage nommé Larry Talbot, un vilain tyran qu'on croirait sorti d'un péplum, ainsi que des magiciennes, vampires et cannibales, par ailleurs prêtresses d'un dieu paien. C'est quand même beaucoup !
Mais, ce qui le sauve, c'est son honnêteté foncière vis-à-vis de ce qu'il filme ou interprète. Car Paul Naschy essaie toujours d'en donner au spectateur pour son argent. Il est parfaitement sincère. Et ce mélange des thèmes, cette multiplication des personnages, qui à d'autres époques et en d'autres pays avaient annoncé la décadence du genre, participent au contraire ici d'un jeu convenu entre le spectateur et lui. On va voir un film de Naschy en sachant déjà à peu près ce qu'on va y trouver.

Sous les bandelettes : Paul Naschy. LA VENGANZA DE LA MOMIA.

Ce qui n'empêche pas ses films d'échapper à un certain ridicule, tant sa dramaturgie convenue relève d'une autre époque, tandis que son sérieux inébranlable cadre mal avec la bouffonnerie involontaire de certaines séquences.
De son œuvre, il restera tout de même quelques joyaux comme l'excellent **Dr. Jekyll y el Hombre Lobo**, et surtout son interprétation dans **Le Bossu de la Morgue**, qui lui valut justement le prix du meilleur acteur au second Festival du Film Fantastique de Paris, en 1973.

EL ESPANTO SURGE DE LA TUMBA.

FILMOGRAPHIE

1967 Agonizando en el Crimen
1968 La Marca del Hombre Lobo (Les Vampires du Dr. Dracula)
Las Noches del Hombre Lobo
1969 Los Monstruos del Terror (Dracula contre Frankenstein)
1970 El Vertigo del Crimen
1971 La Noches de Walpurgis (La Furie des Vampires)
1971 La Furia del Hombre Lobo
1972 Doctor Jekyll y el Hombre Lobo
Jack el Destripador de Londres
Los Crimenes de Petiot
La Orgia de los Muertos (Orgies Macabres)
El Espante Surge de la Tumba
Disco Rojo
El Gran Amor del Conde Dracula
La Rebelion de los Muertos
El Jorobado de la Morgue (Le Bossu de la Morgue)
Los Ojos Azules de la Muneca Rota
1973 La Venganza de la Momia
El Retorno de Walpurgis (L'Empreinte de Dracula)
El Asesino esta Entre los 13
Tarzan en las Minas del Rey Salomon
Las Ratas no Duermen de Noche (Le Viol et l'Enfer)
1974 Una Libelula para cada Muerto
El Mariscal del Infernio
La Diosa Salvaje
Exorcismo
1975 La Maldicion de la Bestia (Dans les Griffes du Loup-Garou)
Muerte de un Quinqui
1976 Inquisicion (+ réal.)
1979 El Caminante (+ réal.)
1980 Los Cantabros (+ réal)
El Carnaval de las Bestias (+ réal.)
El Retorno del Hombre Lobo (+ réal.)
1981 Misterio en las Isla de Los Monstruos
1982 Buenas Noches, Senor Monstruo
1983 Latidos de Panico (+ réal.)
La Bestia y la Espada Magica (+ réal.)
El Ultimo Kamikaze (+ réal.)
1987 El Aullido del Diablo (+ réal.)
1990 Aqui Huele a Muerto
1990 La Hija de Fu Manchu 72 (c. métrage)

DC FILMS

PAUL
NASCHY
DIANIK
ZURACOWSKA
ROSSANA
YANNI

LA MARCA DEL HOMBRE LOBO

EN RELIEVE HI-FI
STEREO 70 m/m

DIRECTOR
ENRIQUE EGUILUZ

EASTMANCOLOR

Kurt NEUMANN

Réalisateur, producteur et scénariste, né en 1908, en Allemagne, Kurt Neumann signe une soixantaine de films, mais est surtout connu pour sa série des Tarzan, ainsi que pour son film le plus intéressant,* La Mouche Noire. *Il est aussi l'auteur de quelques histoires originales, dont celle de* Return of the Vampire, *de Lew Landers.

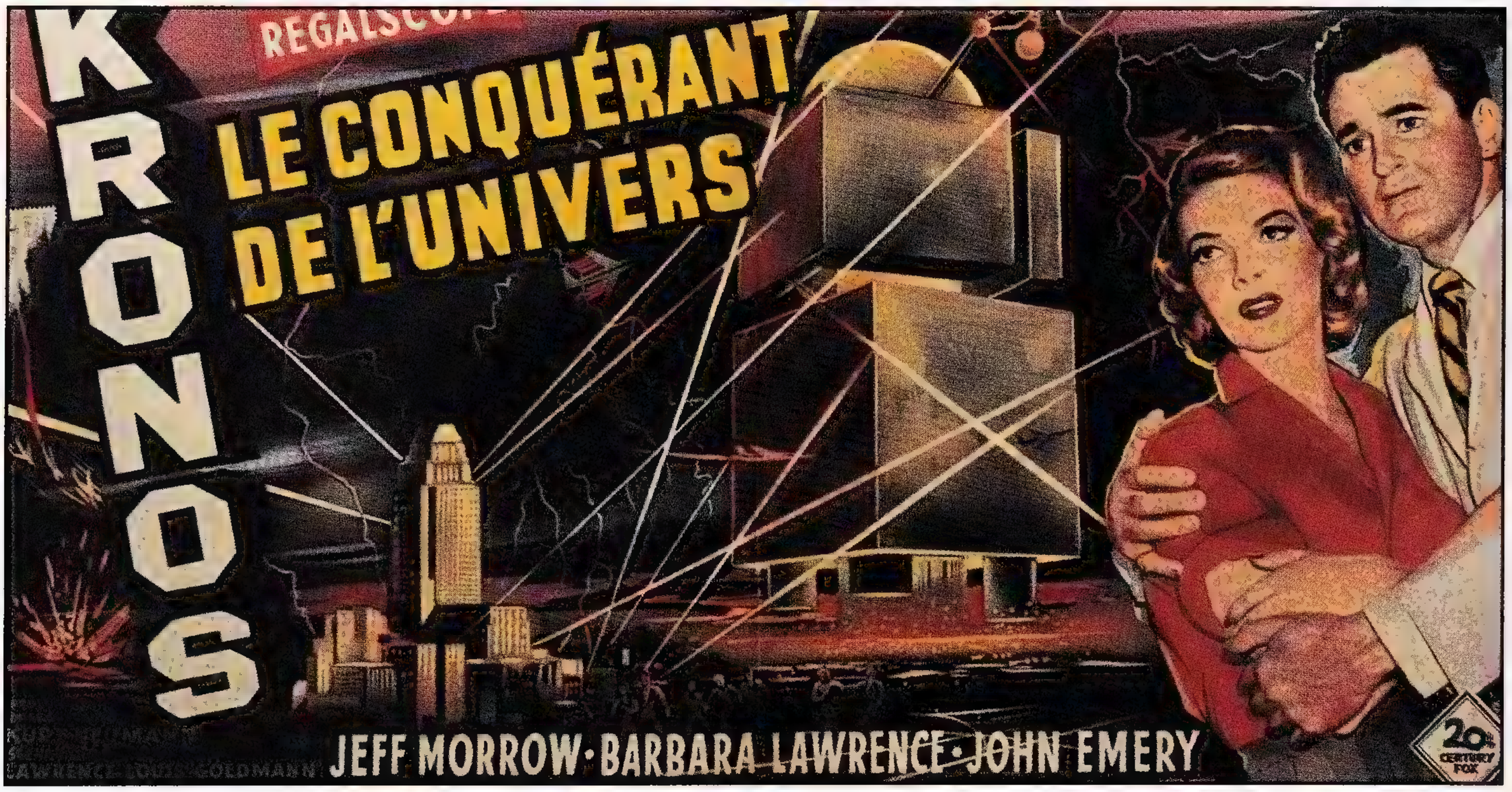
Vincent Price contemple la mouche humaine prise au piège de l'araignée dans LA MOUCHE NOIRE.

Kurt Neumann fut un des pionniers (avec Irving Pichel et son **Destination Moon**) de la grande période science-fictionnelle des années cinquante américaines. Bien évidemment, à cette époque des débuts de la guerre froide, de la recherche spaciale et des expérimentations scientifiques diverses, il s'agissait avant tout d'un cinéma destiné à faire passer des messages, souvent alarmistes, ou carrément dénonciateurs.

Rocketship X-M n'y manque justement pas, qui peut s'interpréter comme un lourd manifeste contre la prolifération de l'armement atomique. Un équipage terrien, parti pour se poser sur la Lune, se retrouve, suite à un incident de parcours, sur la surface de Mars, où la pellicule prend aussitôt des teintes rosâtres très prononcées. On ne s'appelle pas la planète rouge pour rien... Là, il va devoir affronter les survivants aveugles d'un holocauste nucléaire, revenus à l'âge de pierre. Le final, assez grandiloquent, prêche ouvertement pour le désarmement, avant que le vaisseau, en panne de carburant, se crashe définitivement sur la Terre. Bien sûr, comme toujours dans ces récits, l'humanité devra tirer un enseignement de cette expérience et la conquête spaciale pourra alors se poursuivre...

Après un **Fils d'Ali-Baba** faisant la part belle à un Tony Curtis juvénile et une Piper Laurie non moins fraîche, Kurt Neumann travaille un temps sur une adaptation de *20.000 Lieux sous les Mers* pour le producteur George Pal, mais qui se verra hélas abandonnée, suite à l'annonce du film de Richard Fleischer pour *Walt Disney*.

Faut souffrir pour être beau... LA MOUCHE NOIRE entre les mains du maquilleur Ben Nye...



Dans **She Devil**, il fait de Mari Blanchard la victime d'un traitement médical révolutionnaire qui va la transformer en tueuse. Puis, l'année suivante, il revient à la SF pure avec **Kronos**, où les habitants d'une planète lointaine manquant d'énergie nous expédient sur Terre un robot d'une trentaine de mètres (Kronos) chargé de récupérer toutes les sources d'énergie possibles. Sous la forme d'un double bloc de métal tenant sur quatre pieds, capable de glisser lentement sur le sol, et surmonté d'un dôme et de deux mignonnes antennes, indestructible et faisant de nombreux ravages, le monstre d'acier parvient même à digérer toute la puissance d'une bombe A lancée contre lui et s'en trouve d'autant ragaillardi. Le coquin se place également au-dessus des usines pour en pomper toute l'énergie, au grand dam de tout le monde. Les savants parviendront finalement à renverser ses pôles de façon à ce qu'il se détruise lui-même au moyen de sa propre puissance ainsi emmagasinée. Des effets visuels somptueux, orchestrés par l'excellente photographie de Karl Struss, donnent un air de fin du monde où la technique extraterrestre et l'humanité s'affrontent pour la survie de notre planète.

La Mouche Noire sera son dernier film puisqu'il meurt en 1958. On connaît la classique histoire, tirée de la nouvelle de George Langelaan, où un savant, en se téléportant, se retrouve pourvu d'une tête et d'un bras de mouche et se porte aussitôt à la recherche de l'insecte ayant en principe hérité des parties humaines correspondantes. Bien qu'un tel sujet prête discrètement à sourire, Kurt Neumann maîtrise complètement son récit grâce au suspense qu'il parvient à entretenir par la justesse de sa réalisation. En revanche, on ne manque pas de voir le savant se lamenter sur son propre sort, lequel nous parle de ses remords à avoir offensé Dieu et la nature avec ses folles expériences. Dommage que la moitié des films de SF de cette époque n'aient illustré des extrapolations scientifiques que pour mieux dénoncer les dangers de cette science, et tout cela, hélas, sur le mode le plus sentencieux et le plus naïvement moralisateur.

Kurt Neumann, noyé dans ce contexte alarmiste, n'a pas su imposer sa personnalité dans la science-fiction, comme il avait pu le faire dans ses films d'aventures. La froideur très contemplative de sa mise en scène (**Rocketship X-M** en fournit un parfait exemple) nuisant généralement à ce genre de productions où ne surnagent plus désormais que les seules intentions propagandistes du moment. Ne reste plus que la **Mouche Noire**, de toute évidence son chef-d'œuvre, et un film à revoir.

Tony Curtis et Piper Laurie dans LE FILS D'ALI-BABA.

FILMOGRAPHIE

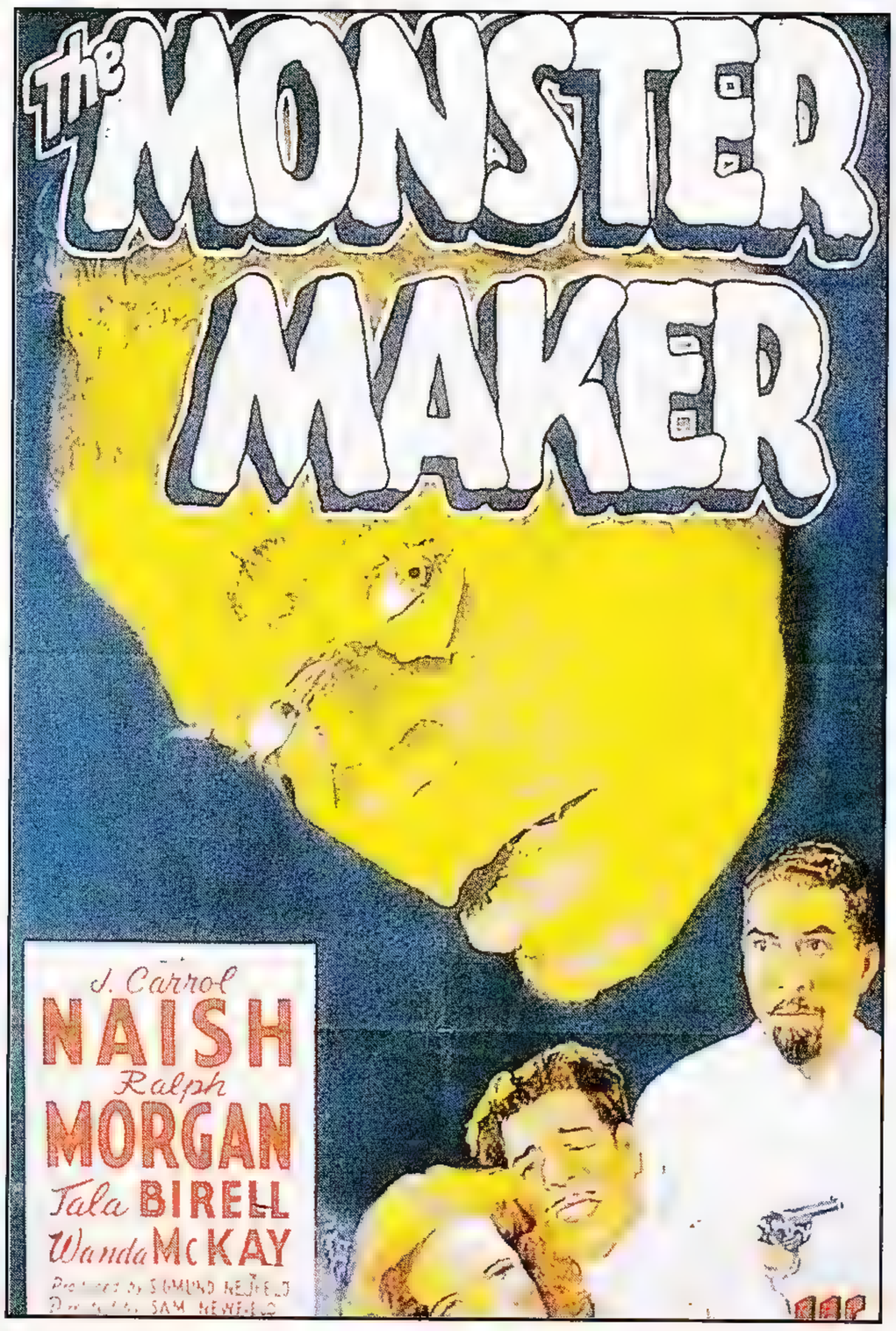
1933 Secret of the Blue Room
1943 The Unknown Guest
1945 Tarzan and the Amazons (Tarzan et les Amazones)
1946 Tarzan and the Leopard Woman (Tarzan et la Femme-Léopard)
Tarzan and the Huntress (Tarzan et la Chasseresse)
1950 Rocketship X-M (24 Heures chez les Martiens)
1952 Tarzan and the She Devil (Tarzan et la Diablesse)
Son of Ali-Baba (Le Fils d'Ali-Baba)
1956 She Devil
1957 Kronos
1958 The Fly (La Mouche Noire)

Samuel NEWFIELD

Né en 1899, Samuel, ou Sam Newfield, signe plus de 150 films regroupant la plupart des genres répertoriés, bien que ses préférences aillent plus volontiers au western ringard et au fantastique craignos. Hélas, la lourdeur de sa mise en scène et son mauvais goût agressif ont souvent découragé le plus aventureux des cinéphiles.

Sam Newfield travailla le plus souvent pour *P.R.C.* (*Producers Releasing Corporation*), une petite compagnie spécialisée principalement dans les tout petits westerns, et co-dirigée par Sigmund Neufeld, frère de notre Sam en question (qui préféra angliciser son patronyme). Evidemment, cela arrange bien les choses.
Sam Newfied se fit surtout apprécier de ses producteurs grâce à son optimisation maximum des temps de tournage. Avec lui, on pratiquait rarement une seconde prise, et il était courant de le voir terminer un film en quatre ou cinq jours. Pas étonnant s'il livra ainsi jusqu'à une quinzaine de productions en une seule année, et s'il lui fallut assez rapidement trouver des pseudonymes pour tenter de diversifier les produits qu'il tournait ainsi à tour de bras, tout en étoffant quelque peu le staff de la maison. D'où les noms de Peter Stewart ou Sherman Scott souvent au générique de ses westerns,

La grâcile bestiole de THE FLYING SERPENT. Attention, les jours de beau temps, on voit le fil !



et quelquefois à ceux de ses films fantastiques (**The Flying Serpent** ou **The Invisible Killer**). Père spirituel de Jésus Franco, à cet égard, Newfield tourne brouillon et très lourd. Que ce soit dans le choix de ses interprètes, nuls ou singulièrement has been, la convention de ses intrigues, la précarité de ses décors (certains rigolent encore pas mal de ceux de **Nabonga**, une jungle d'opérette dans laquelle l'héroïne, recueillie depuis des années par un vigoureux gorille, apparaît permanentée, bien habillée, et même affublée d'un sac à main !), la ringardise de ses costumes (notamment celui de John Carrol Naish, dans **Créateur de Monstres**, une synthèse !), ou bien l'abondance des stock shots, repiqués à droite à gauche, au hasard des besoins, le cher homme montre un mauvais goût et un sens rarement égalé de l'économie visible à l'époque sur grand écran. Il faut dire que Sam Newfield, complètement décalé, s'amusa toujours à reprendre les thèmes des années trente pour les replacer dans les années quarante, et ainsi de suite. Il aurait pu continuer comme ça longtemps s'il n'avait cessé toute activité cinématographique à partir de 1958. Il meurt quelque temps plus tard, en 1964.
Son cinéma vole au ras des pâquerettes et son propos illustre à peu près toujours la même histoire : en bref, la tentative d'un méchant quelconque pour s'approprier quelque chose qui ne lui appartient pas, ou à laquelle il n'a pas droit. Evidemment, c'est pas bien ! Le héros arrangera vite les choses, en sauvant du même coup l'héroïne généralement menacée par le méchant en question. Et il en va de même aussi bien pour ses innombrables westerns que pour ses polars ou ses films fantastiques.
On appréciera pourtant ses quelques coups de folie ou ses gentilles perversions. Lorsqu'il s'amuse à confronter femmes et gorilles dans de troublantes historiettes au symbolisme naïf. Ou quand il signe ces fameux westerns franchement destroy joués entièrement par des nains (**Terror of Tiny Town**, 1938), ou bien par des Noirs (**Harlem on the Prairie**, même année). On relève aussi dans sa filmo un curieux **Beast of Berlin**, où il fustige les agissements d'un certain Adolph Hitler, en dénonçant déjà les exactions du nazisme.
Malgré sa bonne volonté, nulle ambiguïté ne plane sur sa carrière et les observateurs les plus magnanimes se plaisent à penser que seul un certain second degré encore assez savoureux permit à Sam Newfield de véritablement se distinguer de ses confrères.

Dans les griffes de l'homme en costume de gorille. Une situation bien commune d'un certain cinéma d'aventures des années 40. WHITE PONGO.

FILMOGRAPHIE

1936 Ghost Patrol
1940 Invisible Killer
1942 The Mad Monster
1943 The Black Raven
Dead Men Walk (Créature du Diable/Le Vampire, Créature du Diable)
Nabonga (Nabonga, le Gorille)
1951 The Lost Continent (Le Continent Perdu)
1944 The Monster Maker (Créateur de Monstres)
1945 The Flying Serpent
White Pongo
His Brother's Ghost
1949 Radar Secret Service

2 NIGAUDS CONTRE LE Dr JEKYLL ET Mr HYDE

"ABBOTT AND COSTELLO MEET D' JEKYLL AND M' HYDE"

Bud ABBOTT & Lou COSTELLO

Boris KARLOFF

Universal International

REGIE ☆ CH. LAMONT

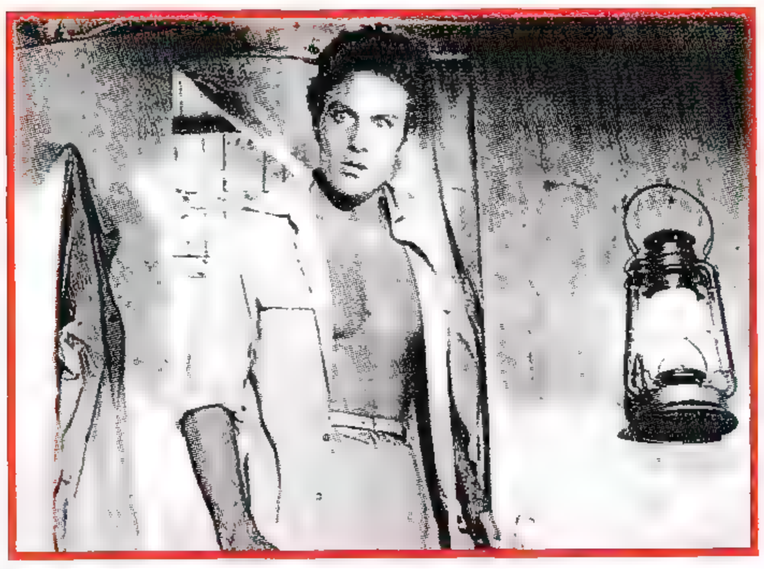
2 Snullen tegen D'Jekyll & M'Hyde

Arch OBOLER

Producteur, réalisateur et scénariste, venu de la radio où il produit et écrit de nombreuses pièces flirtant souvent avec le fantastique ou la science-fiction, Arch Oboler tourne ses premiers films en 1945, intéressé à la fois par la technique et la fonction pédagogique de l'œuvre de cinéma.

1909

Arch Oboler se fit d'abord connaître en tant qu'homme de radio, métier qu'il aborda dès l'âge de 20 ans. Ses émissions connaissant, du fait de leur succès, une longévité souvent exceptionnelle, allant de six à vingt-quatre ans parfois (*Everyman's Theater, First Nighter* ou, sa plus célèbre, *Lights Out*). Là il produit, écrit et réalise, s'intéressant particulièrement à l'accoustique et à la crédibilité narrative des histoires.
En 1945, il passe à la réalisation au grand écran avec **Bewitched**, justement l'adaptation d'une de ses pièces radiophoniques, *Alter Ego*. Un psychiatre s'intéresse à la maladie mentale d'une jeune femme, tentant de combattre chez elle un double maléfique, le fameux *alter go*.
La même année sort le curieux **Strange Holiday** (en fait réalisé plus tôt, mais jamais distribué) où le héros, Claude Rains, revenant d'un long séjour à l'étranger, retrouve une Amérique désormais dirigée par une police d'état nazie toute puissante. Oboler adapte et dirige cette histoire, encore tirée d'une de ses pièces de *Lights Out* : **This Precious Freedom**. Il décrit là une populace apeurée et éteinte, vivant sous le joug de l'envahisseur, ceci pour mieux chanter plus tard les louanges de la démocratie souveraine. Le film souffre hélas de nombreuses plages de dialogues, au détriment d'une action rarement montrée. On apprendra au final que cette affreuse société à la *1984* provenait heureusement d'un rêve. Mais il n'importe, le message se veut assez clair et le discours propagandiste passe assez bien, surtout dans cette période troublée.



Robert Stack dans BWANA, LE DIABLE.

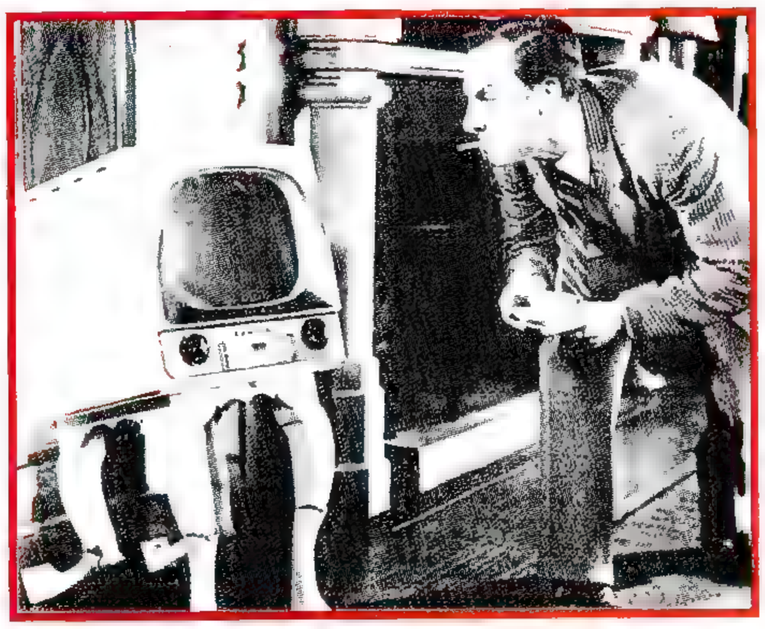
Il reviendra volontiers à cette politique-fiction avec son film le plus important, et aussi le plus controversé, **Les Cinq Survivants**. Lourd manifeste contre l'utilisation de la bombe, **Les Cinq Survivants** met en scène un monde post-apocalyptique où toute la population a péri, excepté nos... cinq survivants. Il y a là un employé de banque, une femme enceinte, un portier, un alpiniste assassin et un intellectuel sympa et idéaliste.
Après les querelles d'usage et diverses péripéties, il ne restera plus que ce dernier ainsi que la jeune femme, tels deux Adam et Eve rêvant bien sûr d'édifier un nouveau monde qui ne connaîtrait ni les armes, ni la violence. Et tout deux de se remettre symboliquement à cultiver la terre.

Responsable à la fois de l'écriture, de la réalisation et de la production du film, Oboler n'échappe pas à ses travers habituels qui visent à dialoguer sans cesse. L'action se déroule principalement dans une maison (celle du réalisateur, justement), et il s'agit pour les protagonistes de réaliser ce qui vient de se passer, ce qu'il vont devenir, ce qu'il faudrait faire, etc. Roger Corman s'en souviendra d'ailleurs certainement pour son prochain et plus rigolo **The Day the World Ended**.

LES CINQ SURVIVANTS.

Bwana Devil, quant à lui, a surtout le mérite d'expérimenter en premier un procédé relief, qui, à l'époque, rapporta pas mal d'argent et généra toute une production florissante (**L'Homme au Masque de Cire, Le Météore de la Nuit, Robot Monster, Le Crime Etait presque Parfait** et autres **Creature du Lac Noir**). La même année, il s'était intéressé de même au procédé *Cinérama* avec le documentaire **This is Cinerama**.
Sorti en France, en avril 1953, ce **Bwana, le Diable** décrit les angoisses d'un groupe de travailleurs construisant un chemin de fer au Kenya, et bientôt décimé par un couple de lions insaisissables. Oboler sacrifie au relief, qu'il réutilisera plus tard pour **The Bubble**, et dirige certaines scènes en fonction de l'effet spectaculaire escompté, tout en abusant d'une dramaturgie très premier degré, parfaite pour soulever les foules.
En 1953, il livre, avec **The Twonky**, une aimable allégorie de la nocivité de la télévision naissante (tout du moins pour ce qui concerne les programmes grand public) qui ne s'embarrasse pas de nuances.
Il faut dire qu'Arch Oboler, en bon cathodique non pratiquant, manifesta toujours une haine vis-à-vis de ce média, qui tournait parfois à la franche obsession. Il imagine là qu'un professeur de philosophie reçoit une nouvelle télévision et se voit progressivement conditionné par elle. L'appareil, en fait une sorte de robot venu d'un univers parallèle ou de notre propre futur, lui sert à la fois de serviteur et de directeur de conscience. Il lui dit ce qu'il doit faire ou ce qu'il doit penser, et intervient dans toutes ses affaires courantes. Tout cela finira par la destruction du maudit récepteur.
En clair, la télévision prend son public pour un irresponsable, pense à sa place et, finalement, vit à sa place.

Hélas, la satire est tellement épaisse et transparente, manque tellement d'humour ou de second degré que le film fait un flop gigantesque au box-office et, bien sûr, ne passe jamais à la télévision !
Outre un **One Plus One**, en 1961, Oboler ne reviendra à la réalisation que pour **The Bubble**, utilisant à nouveau un procédé relief. C'est l'histoire d'une petite ville, style celle du *Prisonnier*, où les habitants ne peuvent s'échapper, répètent sans cesse des phrases insignifiantes, tout en se comportant en véritables robots. Trois personnes, arrivées là par avion, tentent de repartir mais s'aperçoivent que la ville est bordée d'une gigantesque bulle invisible et infranchissable. Ils creusent sous terre pour trouver la base de cette barrière, jusqu'à ce que la bulle disparaisse tout aussi mystérieusement
Une nouvelle fois, Oboler nous montre des citoyens prisonniers d'on ne sait quoi, sans doute d'envahisseurs invisibles, et limite sa mise en scène à des effets sûrs mettant en valeur sa nouvelle *Space Vision*. Jambe d'une danseuse nous arrivant en plein visage, masques frôlant la caméra, projectiles divers ou camion fonçant à la tête des spectateurs, tout y passe, ramenant l'image à une gadgétisation visuelle atteignant la gratuité parfaite.
Manifestement, Arch Oboler ne se sent pas la fibre très cinématographique, et il se contente d'étendre son expérience radiophonique au grand écran, puis plus récemment à la télévision, pour qui il finira quand même par travailler.
Par ailleurs, son discours, pour intéressant qu'il puisse être parfois, ne se départit jamais d'un ton moralisateur qui tourne facilement au sermon le plus borné, sans autre distance et sans le moindre humour. Oboler possède très ancrée en lui sa propre vérité et tient à la faire connaître. A toute force. Et cela peut donner des couplets manichéens et naïfs du style **Les Cinq Survivants**, où l'on va séparer ceux qui méritent d'entrer au nouveau monde et ceux qui doivent périr (les ouvriers, les Noirs ou les marginaux, par exemple).



Une lutte au finish entre l'homme et la machine. THE TWONKY.

Convaincu de sa bonne foi et de ses idéaux, Oboler les assène aux autres avec une simplicité qui force le respect, même si le spectateur ne se montre pas toujours réceptif à ses idées, ni dupe de certaines consonnances quasi religieuses et passablement boy-scout.
Pour les amateurs, il a paru - aux USA, bien sûr - un disque regroupant quelques unes de ses meilleures pièces radiophoniques (*Drop Dead ! An Exercise in Horror*) dans lequel Oboler présente lui-même ses histoires.

FILMOGRAPHIE

1945 Bewitched
Strange Holiday
1951 Five (Les Cinq Survivants)
1952 Bwana Devil (Bwana, le Diable)
1953 The Twonky
1966 The Bubble/The Fantastic Invasion of Planet Earth

EXCELSIOR FILMS

JOSEPH COTTEN
ROSALBA NERI
PAUL MÜLLER
HERBERT FUX
PAUL WHITEMAN

COLOR

Lady Frankenstein

REGIE M.WELLS

SPHINX-FILM présente :

RILEY CONTRE LE VAMPIRE

ARTHUR
LUCAN
BELA
LUGOSI

Sphinx Film

RILEY TEGEN DE VAMPIER

Quand l'actualité vous paraît morose, il ne reste plus qu'un espoir :

THE

CRAIGNOS MONSTERS

Neuvième partie

Phantom Planet, Ne jouez pas avec les Martiens, El Baron del Terror, Santo en la Venganza de la Momia, Les Soucoupes Volantes Attaquent, Mad Ghoul, Killer Ape, Digby the Biggest Dog in the World, First Man into Space, Le Monstre de Venise, L'Amante del Vampiro... autant de titres comme on n'oserait plus en faire aujourd'hui, et qui disaient bien ce qu'ils voulaient dire. A l'époque le cinéma de genre ne faisait pas de genre, et c'était bon...

[illegible]

1957. U.S.A. De Joseph [illegible]. Avec [illegible] Cagney, Dorothy Malone et [illegible]

[illegible] Bon, arrêtez de chanter, j'explique. [illegible] qui décide de rendre un vibrant hommage à la grande vedette du muet, l'étonnant Lon Chaney. A travers la biographie romancée de l'acteur, les scénaristes illustrent donc ses rôles les plus marquants, n'hésitant pas à reconstituer certaines séquences célèbres, comme ici pour *Notre-Dame de Paris* (version 1923).
Hélas, deux bémols à ce [illegible] : ils ont choisi un acteur petit, dodu, et ne lui ressemblant définitivement pas (James Cagney), et surtout, ils semblent s'intéresser davantage au mélodrame et aux déboires conjugaux de l'acteur, qu'à son réel talent. Se faire trahir [illegible] quelle déchéance !

[illegible]

[illegible]

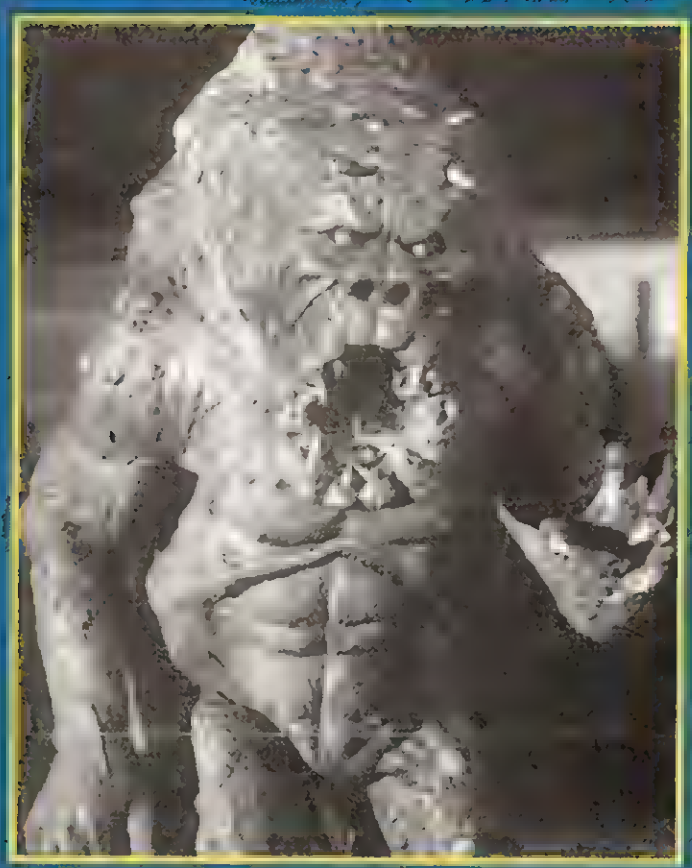
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] masque, il ne voit rien du tout !
Un savant [illegible] (Zucco) [illegible] le cerveau d'un exécuté et ne trouve rien de mieux que de le greffer sur le corps d'un gorille. Mais, comme le condamné était innocent, le gorille se met bientôt à la recherche des vrais coupables : ceux qui ont tenté de prostituer sa sœur. Attention, accrochez-vous, parce que le le singe mène l'enquête. Cela pourrait donner :
- Et vous êtes sûr q[illegible] de suspect, ma brav[illegible] ?
- Eh bien, [illegible] est... euh... normal quoi, enfin oui.
La SF des années quarante, des [illegible] presque peur.

[illegible] Ils vont découvrir là-bas quelques superbes créatures en bas résille, do[illegible] vivent encore à l'heure des cavernes. Ils devront aussi affronter quelques grosses bêtes, manipulées par d'énormes ficelles parfois visibles, dont cette araignée géante caoutchouteuse, désespérément inexpressive. Richard Cunha, un an après son retentissant *Frankenstein's Daughter*, montre qu'il peut aussi filmer en étant dans la Lune, mais ça, on le savait déjà.
Le film s'inspire également de quelques œuvres réalisées auparavant, dont *Cat Women on the Moon* et *World Without End*, ce dernier signé Edward Bernds. [illegible]



Contrairement à ce qu'on pourrait penser d'un tel titre, le monstre ne hante pas les cabinets (défense d'hanter, y'a déjà quelqu'un !), mais les placards. Closet = placard.
Bob Dahlin détourne gentiment tous les scénarios des films de SF des années cinquante dont nous faisons assez souvent notre ordinaire ici, avec cette histoire hilarante d'un monstre ringard, sortant des placards pour assassiner le monde. Les gags référentiels abondent, manifestement écrits par des gens connaissant bien le genre qu'ils parodient. On retiendra aussi celui, à répétition, de l'héroïne, fascinée par le héros dès que celui-ci retire ses lunettes. Fascination qui agit tout aussi bien sur le monstre en question.
Heureusement, les autorités trouvent la parade aux exations de la créature, ordonnant la destruction immédiate de tous les placards de la ville ! La scène qui s'ensuit, monument de délire, comptera dans la vie d'un spectateur.

1969. Mexique. De René Cardona. Avec Santo, Eric Del Castillo et Carlos Ancira.

Santo, le lutteur masqué bien connu (il le serait même davantage s'il ôtait parfois son masque...), fait partie d'un groupe de scientifiques fermement décidés à retrouver la tombe du prince Nonok (si vous riez, j'arrête de raconter...), lequel fut brûlé vif pour avoir enfreint un interdit. En bref, il s'était envoyé une fille sacrée, ce qui n'a rien à voir avec s'envoyer une sacrée fille, bien entendu. La malédiction opère aussitôt la tombe découverte, car une momie astèque abat tour à tour les profanateurs. Et en plus, elle brûle les provisions (la salope !).
Santo, qui sue comme une bête sous son masque, lutte finalement contre la momie et, ce faisant, s'aperçoit qu'elle aussi porte un masque ! Car il s'agissait en fait d'un des membres de l'expédition, qui désirait s'approprier le trésor. Le vilain fripon !
Idéal pour ceux qui aiment l'astèque saignant à la sauce mexicaine.

(ou La Horriplante Bestia Humana)
1968. Mexique. De René Cardona. Avec José Elias Moreno et Armando Silvestre.

Horror y Sexo... Vous voilà prévenus ! On a souvent confondu ce film avec le **Sex Monster** (1969) du même réalisateur, et il y avait de quoi, car il s'agit pratiquement de la même histoire. Elle-même reprise d'un film de 1962, **Las Luchadoras contra el Medico Asesino**. Comme quoi, les bonnes histoires, ça se raconte plusieurs fois..
Un scientifique comme nous les aimons, [illegible] *Dossiers de l'Ecran*, se décide hardiment à greffer le cœur d'un gorille dans le corps de [illegible] qu'on va bien s'amuser...
Évidemment, ça marche assez moyen, car le fiston va doucement se transformer en homme-singe. On ne lui en veut pas pour ça, mais en plus il se met à agresser, violer et trucider de pauvres victimes. Ces sinistres agissements seront interrompus par un flic et sa copine catcheuse (si, si

1954. G.B. De John Gilling. Avec Arthur Lucan, Bela Lugosi et Dora Bryan.

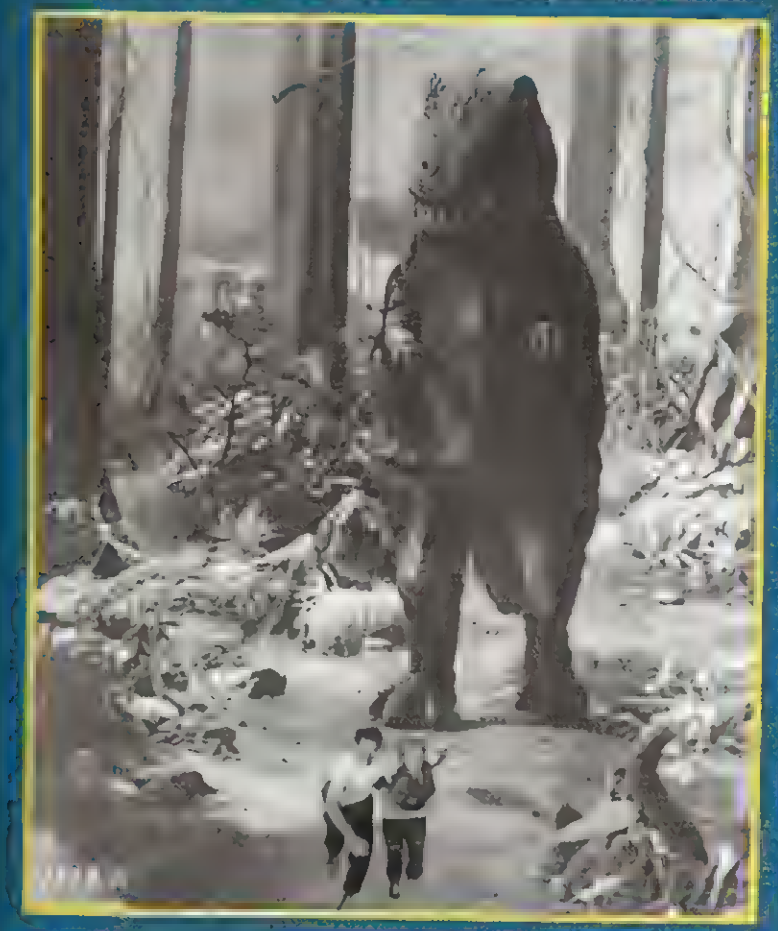
Un chapitre sans robots, et déjà ils nous manquent ! Celui-ci est aux ordres du Dr. Riley (Bela Lugosi), lequel est persuadé qu'il descend des Dracula et dort volontiers dans un cercueil. Il emménage auprès d'une vieille dame, Mother Riley, et bien entendu cette confusion de nom va favoriser moult quiproquos, poursuites et gags en tous genres. Et alors, c'est drôle, donc.
Cet humour, assez particulier, utilise les ta[illegible] à la manière des burlesques. Arthur Lucan, en travesti pour ce rôle de Mother Riley, interprètera cette même vieille dame trépidante à travers toute une série typiquement britannique, et restée inédite chez nous. A peu près pour cette raison, d'ailleurs (parce que trop britannique...).

1967. France. De Henri Lanoë. Avec Jean Rochefort, Macha Méril et Haydée Politoff.

Ou "quand les Martiens débarquent en Bretagne, ça fait très mal !"
Ils portent des casques de moto avec un aigle sur le dos (non, attendez, je me plante...). On a beau les reconnaître facilement avec leur casque, leur walkman et leurs yeux de chats, une Bretonne se laisse pourtant abuser, sans doute trompée par leurs chapeaux ronds... En bref, à force de jouer avec un Martien, elle se retrouve enceinte de sextuplés ! Dites donc, les Martiens, ça doit y aller... (les Bretonnes aussi d'ailleurs, comme nous le disait récemment notre envoyé spécial en Bretagne, l'ami Burel).
[illegible] eux leur progéniture. La présence anachronique de Pierre Dac, et d'un Jean Rochefort jouant les reporters ratés, indique assez bien le niveau moyen de l'entreprise.

THE LAND UNKNOWN (L'Oasis des Tempêtes)

1957. U.S.A. De Virgil Vogel. Avec Jock Mahoney, Shawn Smith, Phil Harvey et Henri Brandon.

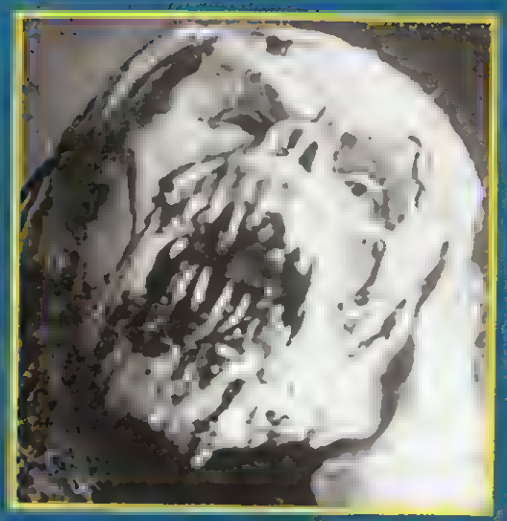


- Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi !

On signale une source d'eau chaude dans l'Antartique et les autorités délèguent aussitôt une équipe pour repérer les lieux.

A bord d'un hélicoptère trois hommes et une femme (à cette époque le quota féminin était très surveillé) descendent dans un gouffre et découvrent un site tropical où la faune préhistorique a survécu. Ce qui arrange bien notre futur Tarzan de Jock Mahoney.

La lutte contre les divers sauriens, plantes carnivores, et même le naufragé d'une précédente expédition retourné à l'état sauvage, articuleront le scénario jusqu'au traditionnel happy end, ceci dans des décors superbes. A priori la jeune femme et le fier commandant devraient plus que sympathiser dès le mot "Fin" survenu. On se demandait même s'ils allaient tenir jusqu'au bout.



THE BEAST

1981. U.S.A. De J.S. Cardone. Avec Sarah Kendall, Michael Holmes et F. J. Flynn.

Cette chose immonde hante les rêves, et peut-être aussi la réalité de l'héroïne, irrémédiablement cernée dans la trame d'un scénario à la **Vendredi 13** (ou **Freddy**, c'est quasiment la même chose...). Tout le monde meurt en effet autour d'elle, jusqu'à ce qu'elle se retrouve enfin seule, face au monstre.

Et si tout ceci n'était qu'un rêve ? Et si cela devait vraiment arriver ? Et si ce qui devait arriver n'était après tout qu'un rêve ? Et si je rêvais en écrivant ? Et si vous rêviez en me lisant ? Et si le libraire, en rêvant, vous avait rendu 80F sur votre billet de 20 en achetant *Mad Movies* ?

Bon allez, les gars, on se réveille... Ho, hé, ben alors ?

[illegible]

1953. U.S.A. De Spencer L. Bennet. Avec Johnny Weissmuller, Nestor Paiva, Carol Thurston.

Quand Johnny Weissmuller parut trop âgé pour continuer à Tarzaner, comme ça le pagne au vent, à faire rire toutes les girafes, il remit prudemment sa chemise et se lança dans la série des "Jungle Jim".

Dans cette pesante production Sam Katzman, un savant poursuit des recherches sur la violence en utilisant une certaine drogue sur des singes. Sa grande idée consiste à annihiler toute volonté agressive chez ses sujets, afin d'étendre plus tard le procédé à toute la planète, et prendre ainsi le pouvoir. Oui, lui aussi ! Finalement, un de ses cobayes, en le trucidant, met un terme à son étude de la violence. Jungle Jim viendra à la rescousse et brûlera l'animal dans la cave du savant, conjurant ainsi le cocasse péril. Quelle violence, tout de même !

[illegible] THE [illegible]

1973. G.B. De Joseph Mc Grath. Avec Jim Dale, Spike Milligan et Angela Douglas.

Pas si craignos que ça, le monstre, puisqu'il s'agit d'un gentil chien de berger ayant par hasard avalé une substance censée faire croître les légumes jusqu'à plusieurs mètres de hauteur. Et la brave bête, évidemment, grandit, et grandit encore. Au début, on l'exhibe dans un cirque, bien content de [illegible] les ennuis ne tardent pas à survenir lorsque l'animal se mêle d'aller se balader. Imaginez une seconde qu'il fasse son petit besoin gentiment au bord du trottoir, et paf, il assomme une contractuelle ! Evidemment, pendant ce temps-là elle n'embête pas le monde, mais quand même...

Alors que l'armée s'apprête à bombarder ce vieux Digby, son maître invente juste à temps une autre mixture destinée, elle, à faire rétrécir les chiens. Finalement, on s'en sort bien !

Notons la présence au générique du génial Spike Milligan, un des "Goons".

[illegible]

1956. U.S.A. De [illegible]

*- Bonjour, bonjour, c'est nous les jolis robots dans **Les Soucoupes Volantes Attaquent** !*

- Mais elle est folle, celle-là, qu'est-ce qu'ils vont penser, après, les lecteurs ?

Bon arrêtez une seconde, les robots, je travaille, moi. Donc, des envahisseurs venus d'une planète mourante s'amusent à intercepter des fusées terriennes, puis nous annoncent qu'ils vont prendre possession de la Terre. Vous nous connaissez, on n'est pas du genre à se laisser faire... Alors que la conquête s'effectue, le héros, tout en lutinant l'héroïne (admirez la dextérité au passage), bricole une sorte d'arme à ultra-son qui permettra de vaincre ces belliqueux visiteurs. Visiblement, on a cherché à montrer au public, alors sensibilisé aux OVNI, ce qu'il s'attendait à voir. Les effets spéciaux sont tantôt ratés (grat grat sur pellicule) ou parfois indéniablement réussis. Le vol des [illegible] par Ray Harryhausen [illegible]

SUPERMAN (Episode : The Gentle Robot)

1957. U.S.A. TV. De Howard Bretherton. Avec George Reeves et Wilkie DeMartel (le robot)

Mon Dieu ! Qu'est-ce ? Un remake du Magicien d'Oz, un nouveau design de boîte à sardines, un projet de Jean-Paul Goude, la version futuriste d'un poêle à charbon ? Que nenni, il s'agit tout simplement d'un "gentle monster" (et pour ceux qui parleraient encore français parmi vous : "le gentil monstre". D'ailleurs, s'il n'était pas gentil, Superman ne lui serrerait pas la main. D'abord...). George Reeves (vu dans Autant en Emporte le Vent) avait déjà incarné le super-héros dans Superman and the Molemen lorsqu'il entame cette longue série télévisée de 104 épisodes. Notre robot intervient dans le 99ème, créé par un génial (?) savant, pour une fois au service du bien.
George Reeves sombrera bientôt dans l'alcool, avant de se suicider deux ans plus tard.
Bon, arrêtons de parler de robots, j'ai l'impression que ça les attire !

MAD GHOUL

1943. U.S.A. De James P. Hogan. Avec George Zucco, Evelyn Ankers et Robert Armstrong.

Non ce n'est pas une momie, ni un vieillard précoce, mais une "Mad Ghoul". Déjà une ghoule, c'est horrible, mais "Mad", en plus, vous imaginez...
Tout ça c'est encore la faute à un savant fou (George Zucco, spécialiste de ce genre d'emploi) découvrant une substance bizarre capable de momifier vivant les individus. Très content de lui, il argue du fait qu'on l'utilisait déjà dans l'ancienne Egypte.
On s'interroge toujours sur l'utilité d'une telle démarche, d'autant que son assistant, qui lui a servi de cobaye, a désormais besoin d'un nouveau coeur à chaque révision des 10.000. Ce qui va encore poser d'autres problèmes. En plus, le zombie apprend que sa chanteuse de fiancée se tape son pianiste accompagnateur entretemps. C'est pas grave, on lui mettra une mauvaise note.
Y'a des jours, décidément !

QUEEN OF THE NORTHWOODS

1929. U.S.A. Serial de Spencer Gordon Bennet et Thomas L. Storey. Avec Walter Miller et Ethyline Clair.

S'agit-il d'un rêve, d'un fantasme, ou de la réalité ? En tout cas, l'héroïne s'imagine qu'un monstre canin l'emporte au fond des bois pour on se sait quels sombres desseins. On retrouve là toute la folie lyrique du serial dans cette histoire à dix épisodes narrant les agissements d'un criminel appelé Wolf Devil, lequel dirige toute une bande de viles créatures à ses ordres. Seul espoir pour la police : on les reconnaît facilement, ils ont des têtes de chiens ! Pour les confrontations devant témoins, mine de rien, ça aide :
- *Bon alors, la girafe, l'huître et le dromadaire, vous êtes libres, mettez les menottes au klebs.*
- *Ouaff, ouaff, je suis fait !*

VALLEY OF THE DRAGONS

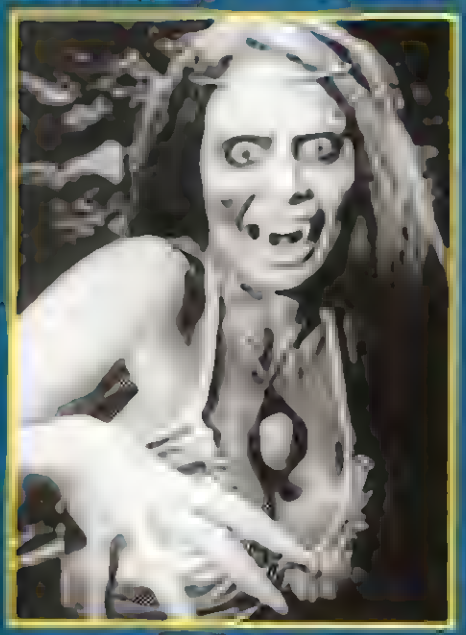
1961. U.S.A. D'Edward Bernds. Avec Cesare Danova, Sean Mc Clory et Joan Stanley.

Deux gentlemen s'occupent virilement à se battre en duel lorsqu'une violente tempête provoquée par le passage d'une comète les transporte très curieusement sur celle-ci. Bien sûr nos deux bretteurs se retrouvent décontenancés, d'autant que sur la comète ils rencontrent ce genre d'interlocuteurs même pas inscrits à votre club de golf, si ça se trouve. Heureusement qu'il y a aussi de belles néanderthaliennes (Joan Stanley, playmate dans *Play Boy* en 1958, et peut-être encore aujourd'hui dans *La Veillée des Chaumières*), et que cet incorrigible Edward Bernds s'amuse à refourguer plein de trucs marrants tirés d'autres productions, quand ce n'est pas de ses propres films.
A la fin de l'aventure, le différent engagé se transformera bien sûr en profonde amitié virile. On est des mecs, quand même, quelque part. Comment ça, où ?

EL BARON DEL TERROR

1961. Mexique. de Chano Urueta. Avec Abel Salazar, Ruben Rojo et German Robles.

Brûlé vif par l'inquisition, le Baron Betelius revient miraculeusement 300 ans plus tard pour se venger. Inutile de dire que ses juges en avaient profité entretemps pour disparaître, les lâches...
Respectable aristocrate dans la vie courante, il se transforme en ce monstre hideux, velu et rugissant lorsqu'il tue ses victimes afin de leur sucer le cerveau (quelle partouze !). Affublé d'une langue de serpent, les oreilles pointues et les bras prolongés de pinces (monseigneur, sans doute, vu sa noblesse), il s'attaque désormais aux descendants de ceux qui le condamnèrent. Signe des temps, on ne le brûlera plus sur un bûcher, mais au lance-flammes dans une scène finale assez torride. Notons les interprétations de Federico Curiel et René Cardona, deux autres réalisateurs mexicains, venus ici encourager leur confrère.



George PAL

1908 - 1980

George Pal naît en Hongrie où il travaille comme dessinateur, puis technicien et réalisateur de courts métrages d'animation. Il poursuit sa carrière aux U.S.A., à partir de 1940, avec des films publicitaires, courts métrages, animant de nombreuses poupées héroï'ques (Jasper, Puppetoons), avant de produire des long métrages de science-fiction et de passer lui-même à la réalisation.

George Pal s'intéresse très tôt au monde des effets spéciaux, de l'animation et des poupées animées. Considéré dans sa spécialité comme un précurseur, il reçoit dès 1943 un Oscar pour son travail d'animateur et s'occupe de plusieurs séries de courts métrages, de 1941 à 1946, mettant en scène ses célèbres poupées (**Modcap Models**, **Puppetoons** ou **Jasper**).

L'une de ses premières productions, réalisée par Iving Pichel, garde encore un pied dans cette discipline, puisqu'il fait intervenir son héros, Rupert, en fait un écureuil de carton, dans des décors réels, tout en donnant la réplique à de vrais acteurs.
L'obtention d'un nouvel Oscar pour les effets spéciaux de son **Destination Moon**, toujours d'Irving Pichel, et le considérable succès public du film vont sûrement décider à la fois de sa carrière dans la science-fiction, mais aussi favoriser le formidable essor de la production SF des années cinquante américaines.
Mais George Pal, s'il fut toujours un excellent technicien des effets spéciaux, au point de remporter à cinq reprises cet Oscar à Hollywood, montre aussi des ambitions philosophiques. Qu'il s'agisse de productions, ou de ses propres réalisations, tous ses films n'empruntent la voie de la science-fiction ou de la féérie que pour mieux délivrer un message ou un avertissement moraliste. Et son discours, suivant le cas, passe du conservatisme le plus effréné à une espérance démesurée dans le progrès de la science et la destinée de l'homme. Il livre même parfois de retentissantes bluettes manichéennes que n'auraient pas désavouées une Comtesse de Ségur au meilleur de sa forme (**Les Aventures de Tom Pouce**, ou **Les Amours Enchantées**).

William Tuttle et son travail, un des Morlocks de THE TIME MACHINE (notez la ressemblance avec le yéti de la page ci-contre).

Bas : Jim Danforth sur les effets de SEVEN FACES OF DR. LAO.

Parfois, certaines de ses productions prennent quasiment la forme d'un documentaire pour mieux délivrer le message : **Destination : Lune !** et **La Conquête de l'Espace**, par exemple, où, là encore, les bons sentiments dominent dans un propos plus volontiers "journalistique" et d'autant plus crédible qu'il semble issu de l'actualité la plus officielle. D'après Pal, il importe que les Américains soient les premiers à établir des bases lunaires ou martiennes afin de mieux régir l'univers et pouvoir observer notre planète. De plus, les montagnes lunaires regorgent d'uranium, alors ce serait bien bête qu'une telle richesse tombent entre des mains non éclairées.

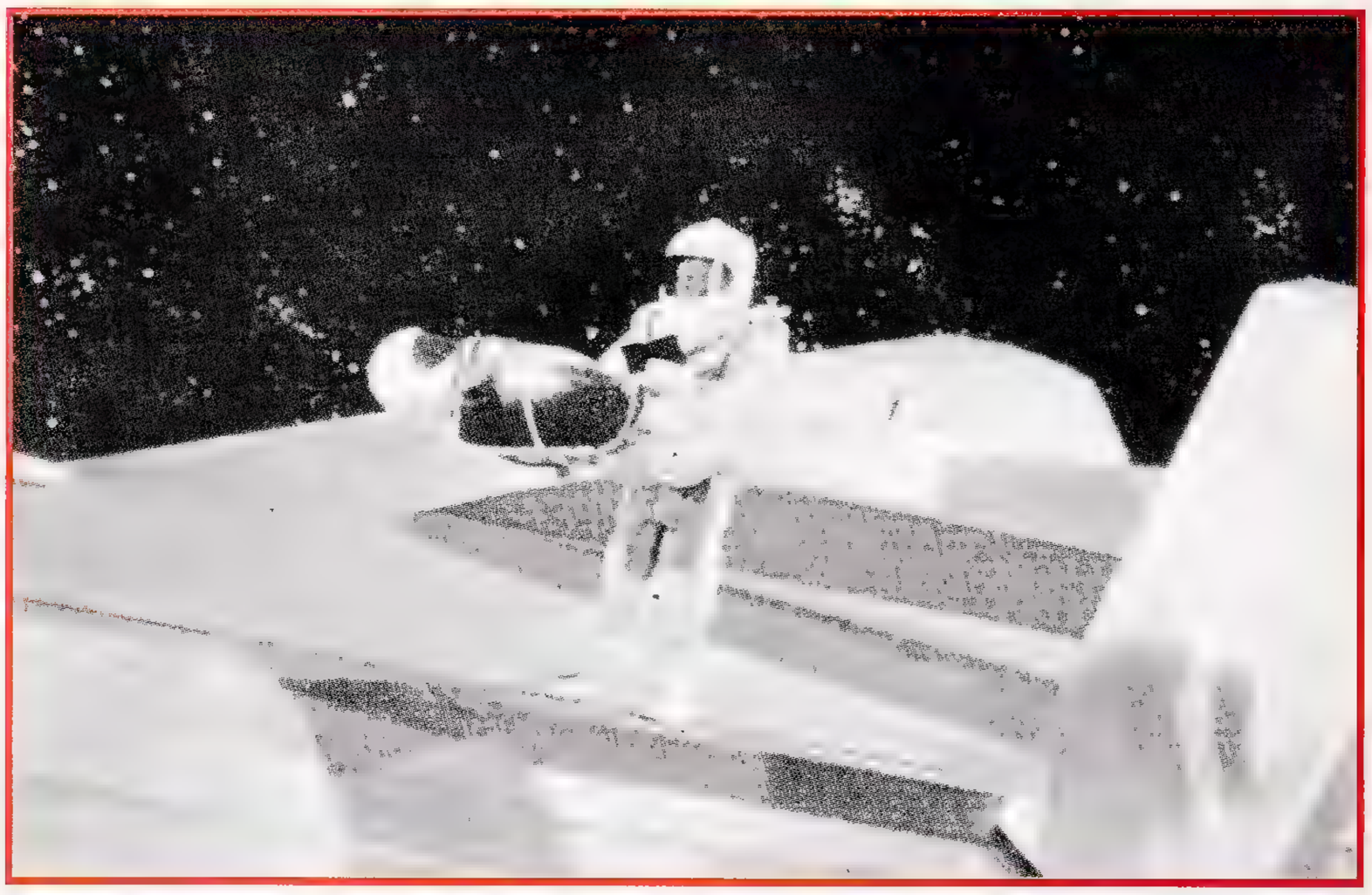
Le superbe dragon de THE WONDERFUL WORLD OF THE BROTHERS GRIMM.

Dans sa démarche évangéliste le Docteur Lao revêt diverses identités fort dissemblables. Le voici dans le rôle d'un yéti tout à fait... au poil.
THE SEVEN FACES OF DR. LAO.
Bas : La fière fusée terrienne prête à s'élancer à la conquête de l'univers. DESTINATION : LUNE ! (Irving Pichel), une production George Pal.

En fait, George Pal, s'il glorifie les valeurs morales, religieuses et hiérarchiques, milite aussi pour un renouveau de l'humanité. Il rêve toujours d'un monde futur et envisage même parfois la décadence, le grand cataclysme, pour mieux voir renaître cette humanité, une bonne fois pour toutes débarrassée de ces boulets que sont pour lui le matérialisme béat et la course à l'armement. Il aime à nous montrer que la science possède son bon et son mauvais côté, tout en nous indiquant bien sûr où se situe le bon. Tel le Taylor de la future **Planète des Singes**, le voyageur de **La Machine à Explorer le Temps** quitte son époque et ses amis pour trouver ailleurs (dans une autre galaxie, ou dans notre propre futur, la démarche est la même) un monde plus juste et plus moral.
Il est significatif de noter qu'à neuf ans de distance, deux de ses films (**Destination : Lune !** et **La Machine à Explorer le Temps**) se concluent par la même phrase sentencieuse : The end... of the beginning !
Quelque soit son sujet, le genre entrepris,

ou l'époque envisagée, George Pal nous parle de bons sentiments, d'humanisme, de paix et d'élévation religieuse. Cet esprit religieux, surtout, domine toute son œuvre, car pour lui, à n'en pas douter, il existe une instance suprême au-dessus de l'homme, qui peut juger et condamner, intervenant directement quand elle le veut sur sa destinée. Celle qui envoie l'astre destructeur devant heurter notre monde, pour que survive une poignée d'élus, hommes, femmes... et Américains, bien sûr (**Le Choc des Mondes**). Celle qui finit par anéantir l'envahisseur martien après que les hommes aient pris conscience de leur humilité (**La Guerre des Mondes**). Celle qui détruit la civilisation, révoltée par la violence de l'homme (**La Machine à Explorer le Temps**), ou encore celle qui pulvérise la trop belliqueuse Atlantide (**Atlantis, Terre Engloutie**).
A chaque fois, la justice divine immanente remodèle la Terre à son idée, dans l'optique d'une nouvelle société plus raisonnable qui saura profiter des enseignements acquis.

Les machines de guerre martiennes de LA GUERRE DES MONDES.
Le grand froid intersidéral de LA CONQUETE DE L'ESPACE.



Mais attention, cette société nouvelle dont il rêve ne devra pas se laisser aller au confort matériel, à une conception individualiste, anarchique, rousseauiste ou amorale du monde. Le libéralisme ou l'athéisme n'ont pas leur place dans l'approche philosophique de George Pal. Il suffit de contempler la colère de son héros en face des Elois (**La Machine à Explorer le Temps**) de l'an 802.000, vivant sans soucis, sans idéaux, sans projets futurs, usant seulement le présent et ne se consacrant qu'aux seuls plaisirs les plus matérialistes. C'est pourquoi, de retour à son époque, le voyageur de l'espace s'empresse de rapporter trois livres aux Elois qui, dans son esprit, permettront d'édifier une civilisation meilleure, et certainement basée sur le travail, le sentiment religieux et le code civil.

De même, le héros de **The Seven Faces of Dr. Lao**, apporte aux habitants d'un petit village des Etats-Unis la sérénité et la bonne conscience, là où ne régnaient que l'envie, les querelles et la cupidité, tout en éliminant au passage les méchants les plus irréductibles. En fait, ce Dr. Lao, capable de faire des miracles, de prêcher la bonne parole et de séparer le bon grain de l'ivraie, c'est George Pal lui-même, c'est le vrai magicien, c'est... Dieu en personne !

Mais, ceci dit, vus sous l'angle du simple divertissement, ses films possèdent une magie et un sens du décor incontestables qui en rendent la vision des plus sympathiques. Dans un film de George Pal, le public se sent en effet "confortable" et prêt à tout accepter, grâce à son immense talent d'homme de spectacle, qui n'hésite jamais à lui en donner pour son argent.

Chez lui, c'est toujours une symphonie des couleurs éclatantes, un sens de la mise en scène et de la dramaturgie qui vous en mettent plein les yeux, en faisant passer d'autant mieux ses pamphlets moralisateurs de grand tonton paternaliste. La fabuleuse destruction d'Atlantis, les images de la civilisation souterraine et cannibale des Morlocks, et les plans d'apocalypse de **La Machine à Explorer le Temps**, les attaques infernales des vaisseaux martiens dans **La Guerre des Mondes**, et même l'univers des jouets vivants dans **Les Aventures de Tom Pouce**, ou la féérie magique des trois contes des **Amours Enchantées**, comptent parmi les grands moments de cinéma que seul un créateur visuel de génie pouvait nous offrir.

A ce titre, George Pal mérite une place d'auteur à part entière, comme grand manipulateur de l'imaginaire.

FILMOGRAPHIE

(production)

1949 The Great Rupert
1950 Destination Moon (Destination : Lune !)
1951 When Worlds Collide (Le Choc des Mondes)
1953 Houdini (Houdini, le Grand Magicien)
The War of the Worlds (La Guerre des Mondes)
1954 The Naked Jungle (Quand la Marabunta Gronde)
1955 Conquest of Space (La Conquête de l'Espace)
1968 The Power
1975 Doc Savage, The Man of Bronze (Doc Savage)

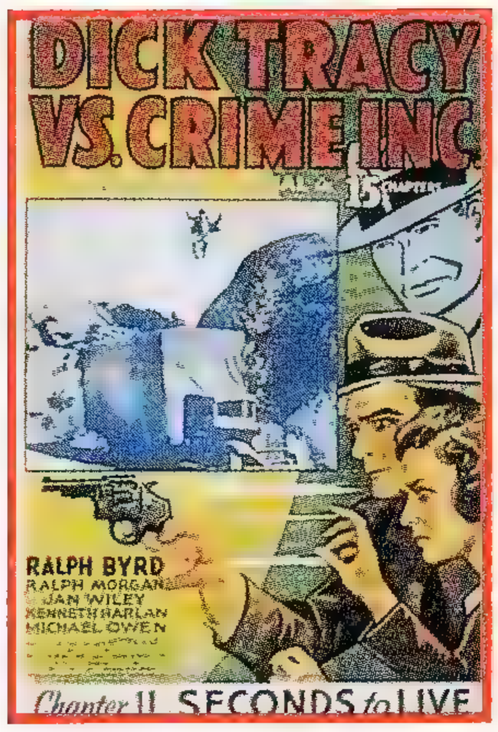
(réalisation)

1958 Tom Thumb (Les Aventures de Tom Pouce)
1959 The Time Machine (La Machine à Explorer le Temps)
1960 Atlantis, Lost Continent (Atlantis, Terre Engloutie)
1962 The Wonderful World of the Brothers Grimm (Les Amours Enchantées) (co-réal.)
1964 The Seven Faces of Dr. Lao

avec WARD RAMSEY . KRISTINA HANSON . PAUL LUKATHER réalisé par IRVIN S. YEAWORTH . produit par JACK H. HARRIS

Eddie PARKER

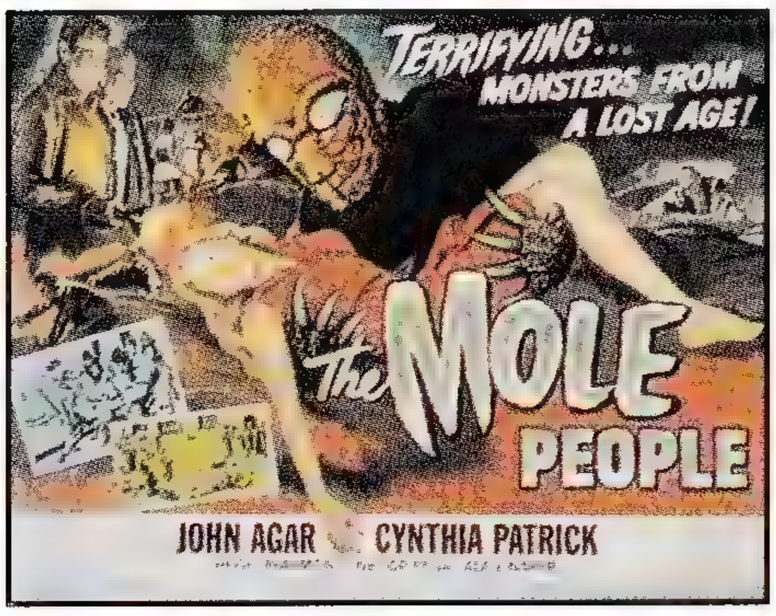
Acteur et cascadeur, doublure d'une quantité de grands interprètes, Edwin, ou Eddie Parker, fut certainement le plus beau porteur de masques de toute l'histoire du cinéma. Derrière le lourd maquilage, c'est souvent lui qu'on aperçoit, en lieu et place de la star du fantastique en haut de l'affiche, laquelle se réserve plus volontiers pour les gros plans.



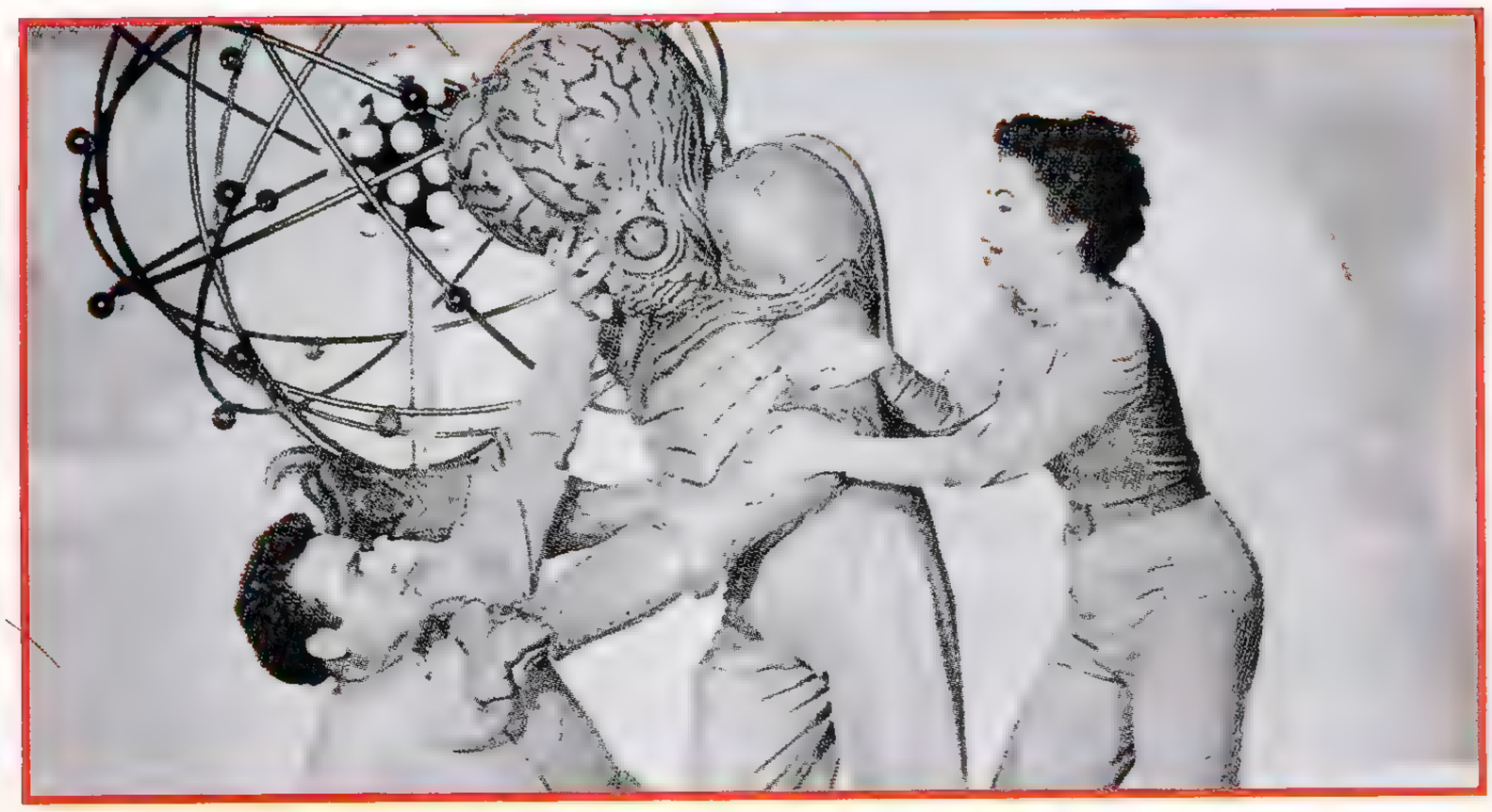
1902 - 1957

Eddie Parker dans LA MALEDICTION DE LA MOMIE et en monstre de Frankenstein dans HELLZAPOPPIN.

Eddie Parker commence à apparaître dès l'âge de 21 ans comme figurant dans de nombreux sérials (**Undersea Kingdom**, **Flash Gordon**, ou **Dick Tracy Returns**). Sa grande taille, sa vigueur et ses talents de cascadeur le destinent à jouer les utilités physiques. On le retrouve notamment en train de doubler Boris Karloff dans la scène finale de **Son of Frankenstein**. Il reprendra le même rôle dans les scènes d'action de **The Ghost of Frankenstein** et **Frankenstein Meets the Wolf Man**, doublant cette fois respectivement Lon Chaney Jr. et Bela Lugosi. Il se fait également une grande spécialité du rôle de la momie, doublant Lon Chaney Jr. sur les films de la série, notamment lorsque le monstre porte l'héroïne évanouie, ce qu'aime généralement bien les scénaristes dans ce genre d'aventures. C'est donc lui qu'on peut apercevoir dans certains plans de **The Mummy's Tomb**, **The Mummy's Ghost** et **The Mummy's Curse**, avant que le rôle ne lui échoit à part entière dans **Deux Nigauds et la Momie** (1955). Il s'agit hélas d'un des derniers films d'Abbott et Costello, et pas des meilleurs, où le personnage de la momie ne constitue plus qu'un simple faire-valoir, ce qui rejaillit d'ailleurs sur le maquillage de celle-ci, ici légèrement ridicule, d'autant qu'on peut rapidement remarquer la fermeture éclair ajustant le costume de la pauvre créature. L'année précédente, Eddie Parker avait déjà travaillé avec le tandem comique, en revêtant l'apparence du Mr. Hyde, en principe joué par Boris Karloff, de **Deux Nigauds contre le Dr. Jekyll et Mr. Hyde**. Le maquillage consiste cette fois en un simple masque, bien qu'on assiste à une transformation par étapes de Jekyll en Hyde



Eddie Parker, en Mister Hyde, qui sert la plupart du temps de doublure à Boris Karloff. Ci-dessous, une étude de transformation, signée Bud Westmore, sur le visage de Karloff et pour le même rôle.



LES SURVIVANTS DE L'INFINI. Ci-dessous Parker atteint d'acromégalie dans TARANTULA.

sur le visage de Boris Karloff. Le rôle, très physique, sera en fait surtout tenu par Parker. Couvrant toutes les périodes du fantastique américain, Eddie Parker, venu du sérial, traversant l'âge d'or des années trente et quarante, fera également une notable carrière dans la fantastique galerie de monstres des années cinquante. Il assurera notamment les rôles du Mutant des **Survivants de l'Infini**, de l'homme-taupe leader du **Peuple de l'Enfer**, ou de l'affreux primitif du **Monstre des Abimes**. On raconte cependant qu'il quitta le tournage des **Survivants de l'Infini** pour une raison de salaire (on est vraiment peu de choses...), et qu'il fut alors remplacé par son collègue, Regis Parton. Deux films sortiront après sa mort, survenue en 1957.

FILMOGRAPHIE

1933 Whispering Shadow
1935 The Werewolf of London
1936 Darkest Africa
Undersea Kingdom
Flash Gordon
1938 Flash Gordon's Trip to Mars
Fighting Devil Dogs
Dick Tracy Returns
1939 Dick Tracy's G-Men
Daredevils of the Red Circle
Son of Frankenstein
1940 The Green Hornet Strikes Again
Flash Gordon Conquers the Universe
Mysterious Dr. Satan
1941 Dick Tracy Vs. Crime, Inc.
Hellzapoppin
1942 Invisible Agent
The Secret Code
The Mummy's Tomb
The Ghost of Frankenstein
1943 Frankenstein Meets the Wolf Man
The Masked Marvel
Secret Service in Darkest Africa
G-Men Vs. the Black Dragon
Batman
1944 The Mummy's Ghost
Haunted Harbor
Cobra Woman
The Tiger Woman
The Mummy's Curse
1945 The Monster and the Ape
Manhunt of Mystery Island
1946 The Crimson Ghost
1947 Jack Armstrong
The 13th Hour
1948 Dangers of the Canadian Mounted
Bruce Gentry
1949 Batman and Robin
King of the Rocket Men
Radar Patrol Vs. Spy King
1950 The Invisible Monster
1951 The Strange Door
1953 Abbott and Costello Meet Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Deux Nigauds contre le Dr. Jekyll et Mr. Hyde)
1954 This Island Earth (Les Survivants de l'Infini)
1955 Tarantula (Tarantula)
Abbott and Costello Meet the Mummy (Deux Nigauds et la Momie)
1956 The Bride of the Monster
The Mole People (Le Peuple de l'Enfer)
1958 Monster on the Campus (Le Monstre des Abîmes)
Curse of the Undead

Fred Olen RAY

Fred Olen Ray se passionne pour les classiques et pour le maquillage, avant d'entreprendre quelques courts métrages en 16 mm et devenir photographe de plateau. Pour produire son premier film professionnel, il racle les fonds de tiroir et hypothéque sa propre moto, puis il potasse un petit guide du parfait cinéaste, car il ne connaît pratiquement rien à la technique. L'aventure commence...

Fred Olen Ray. A droite, l'un de ses premiers maquillages sur DEVIL DOG, THE HOUND OF HELL.

Son premier film, **The Brain Leeches**, Fred Olen Ray ne veut plus en entendre parler tellement il lui paraît nul, et de toutes façons, il ne sort pas dans le circuit commercial. Seul le titre lui plaît bien, et il ne désespère pas en faire un jour le remake, juste pour le réemployer.

Sa carrière démarre donc officiellement avec **The Alien Dead**, qu'il attaque avec quarante dollars en poche et le masque de l'Alien en question. Comme le titre l'indique assez, le film louche du côté de celui de Ridley Scott alors en plein tournage. A cette époque, les vocations s'enflamment, et on voit dans le même temps sortir des **Alien Contamination, Alien Encounters, Alien Factor, Alien Zone, Alien's Return,** ou **The Aliens are Coming**, sans parler des films qui se débaptisent en souplesse pour vite venir prendre le train en marche.

Sur ses tournages, Fred Olen Ray touche un peu à tout, d'autant que l'écriture lui est familière, qu'il a travaillé dans le fanzinat et qu'il signe parfois quelques dossiers sur des réalisateurs aimés dans les revues spécialisées. Il possède aussi quelques dons de maquilleur, qu'il utilise évidemment sur ses propres films, mais également sur ceux des autres (**Meurtres en Trois Dimensions**, **Queen of the Jungle**, **Rottweiler**, **Devil Dog, the Hound of Hell**, etc.)

Ses films n'articulent jamais une thématique bien complexe, mais exploitent au contraire une simple idée de base, prétexte le plus souvent à une orgie de meurtres sanglants. Ainsi, une entité venue d'une autre planète transforme quelques jeunes en zombies agressifs (**Alien Dead**). Des étudiants ouvrent une tombe indienne, dont l'esprit vengeur va les exterminer tour à tour (**Scalps**). Une jeune médium communique à travers l'espace, puis téléporte incidemment quelques monstres d'une autre galaxie (**Biohazard**). Une déesse maléfique de l'ancienne Egypte se réveille et agresse des profanateurs (**The Tomb**). Des bandits et divers espions tentent de s'emparer d'une moto futuriste et d'un nouveau principe de carburant (**Cyclone**). Une jeune fille infiltre une sorte de secte d'adorateurs de la tronçonneuse, menée par Gunar Hansen (**Massacre à la Tronçonneuse**) pour venger la mort d'un ami (**Hollywood Chainsaw Hookers**). Une révolution gronde sur un vaisseau-prison de l'espace où l'on torture les prisonniers (**Prison Ship**). Quelques jeunes draguent des call-girls qui se révéleront être des vampires (**Beverly Hills Vamp**). Un évadé galactique se réfugie sur Terre où va le courser un curieux robot androgyne (**Alienator**). Un groupe de scientifiques vient passer un week-end dans une maison méchamment hantée (**Spirits**). Un livre maléfique libère quelques monstres de cartoon aussi rigolos que libidineux (**Evil Toons**), etc, etc...

A travers tous ces exemples, on sent à la fois la précarité du propos, mais aussi combien l'argument de base peut devoir à d'autres productions antérieures ou contemporaines. Car Fred Olen Ray s'adapte à toutes les disciplines, peut donner dans tous les genres. Ce qui ne l'empêche nullement de montrer toujours plus ou moins la même chose. En effet, quelque soit le tueur ou le décor utilisé, il s'agit toujours de la traque plus ou moins systématique de victimes, et de la mise à mort de chacune d'elles, avec une recherche souvent distrayante à travers le cérémonial employé.

Proches de l'amateurisme, ses films, surtout à ses débuts, tombent évidemment dans le piège de la naïveté et des gros effets. Les

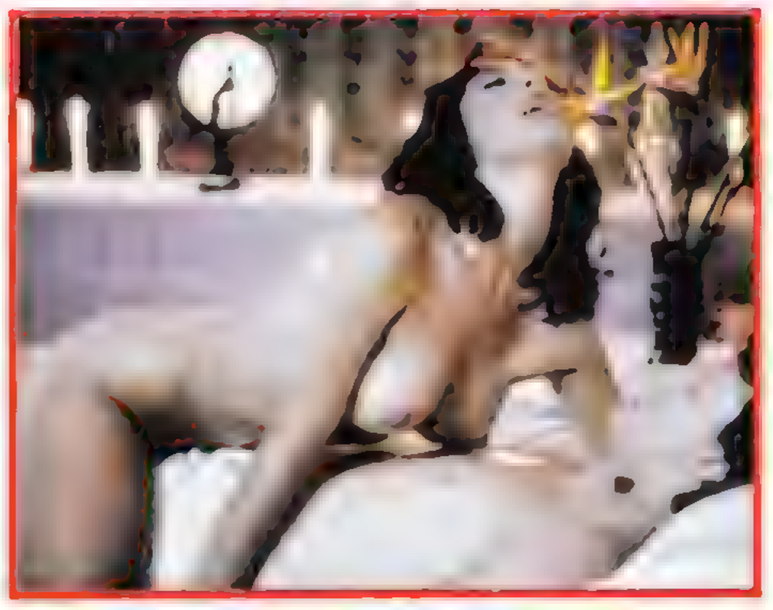
Du sang et des filles... Toute la thématique d'un auteur populaire. Michelle Bauer dans HOLLYWOOD CHAINSAW HOOKERS et le dieu vengeur et pourfendeur de jeunes étudiants dans SCALPS.

héroïnes crient très longtemps et très fort, l'apparition du monstre est soulignée plutôt trois fois qu'une, et on retrouve à peine transformées quelques scènes provenant d'autres productions plus connues.
C'est là le grand plaisir de Fred Olen Ray, qui ne se prend pas pour un auteur, mais veut avant tout tourner des films. Il retrouve le plaisir simple de ces anciens films de série, pétris de bonne santé, où les mêmes situations produisent toujours les mêmes effets. Ses films sont *outdated* au possible, mais ils marchent bien et ses producteurs lui font confiance, lui accordant des budgets de plus en plus importants.
Déjà, autour de lui, la petite famille des acteurs fétiches s'agrandit. Et celles des actrices tout aussi bien, qu'il aime assez déshabillées, même lorsque le scénario ne le justifie pas vraiment. Là comme ailleurs, Fred Olen Ray se fait plaisir.
Mais son indéniable nostalgie d'une époque révolue le conduit à diriger d'anciennes gloires du fantastique ou du cinéma bis, parfois surgies du fond des âges. Comme Carol Borland (**Mark of the Vampire**, datant de 1936 !), Kirk Alyn (Superman des années quarante), Buster Crabbe (Flash Gordon), ou Huntz Hall, qui cabotine outrageusement dans le rôle d'un garagiste dans **Cyclone**, et qui fut l'un des membres permanents de la fameuse troupe des *Bowery Boys* durant les années quarante et cinquante.
On rencontre encore chez lui John Agar (habituel héros de SF dans les fifties), Martin Landau, Robert Quarry, Cameron Mitchell, John Carradine, Jeffrey Combs, Aldo Ray, Sybil Danning, Russ Tamblyn et quelques autres spécialistes du fantastique, dont la revenante Martine Beswick (**Cyclone**), ancienne habituée de la *Hammer Films* dans ses dernières productions.
Cet amour de la pellicule, de la tradition, du film de série, des gros trucs qui marchent, du cinéma premier degré, Fred Olen Ray le communique avec une telle chaleur, une telle sincérité, que l'on ne peut s'empêcher de prendre son parti pour que survive encore la vraie légende du cinéma populaire.

La jolie secte des adorateurs de la tronçonneuse de HOLLYWOOD CHAINSAW HOOKERS.

Le gore. Un exercice de style et une acception très premier degré du phénomène cinéma. Les deux photos : SPIRITS

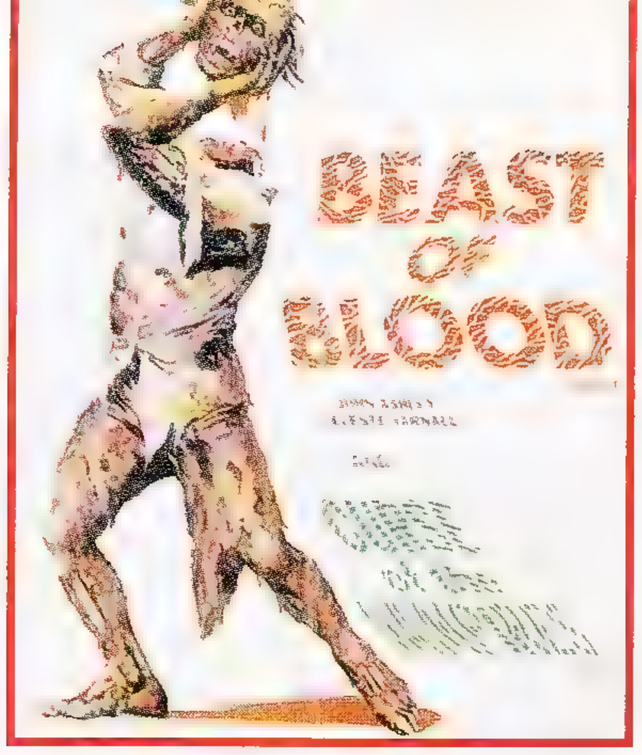
L'érotisme chez Fred Olen Ray : sensuel ou bien burlesque : THE TOMB et EVIL TOONS.



FILMOGRAPHIE

1977 The Brain Leeches
1978 The Alien Dead
1982 Scalps
1984 Biohazard
1986 The Tomb (Vidéo : Le Mystère de la Pyramide)
1987 Cyclone
Hollywood Chainsaw Hookers
Star Slammer, The Escape/Prison Ship
Evil Spawn (prod.)
1988 Deep Space (Vidéo : L'Invasion des Cocons + passages TV)
The Phantom Empire
Demented Deathfarm Massacre
Warlords
Spirits
Bad Girls from Mars
The Haunting Fear
1989 Demon Sword
Beverly Hills Vamp
Alienator
1990 Evil Toons
Little Devils
Inner Sanctum

Eddie ROMERO



Producteur/réalisateur/scénariste philippin, le plus souvent associé à son collègue Gerardo de Leon, Eddie Romero collabore avec Roger Corman (Women in Cages, The Big Doll House), et se lance très tôt dans la très éprouvante série des "Blood island".

Eddie Romero se fait connaître en 1959, en tournant en noir et blanc une version inavouée du thème de L'Ile du Dr. Moreau. Cette fois, il s'agit du Dr. Girard (Francis Lederer, le vampire de **The Return of Dracula** l'année précédente) changeant un léopard en un homme fauve qui va, bien entendu, retourner à l'état sauvage. Puis, avec son compatriote, Gérardo de Leon, auteur de quelques films de vampires (**The Blood Drinkers**, **Curse of the Vampires**) il démarre la longue série des "Blood Island", dont Roger Corman sera parfois le producteur exécutif avec sa toute nouvelle compagnie, *New World Pictures*.

Le thème ne varie guère tout au long de la série. Une menace plane sur la petite île en question et d'horribles meurtres surviennent, pimentés de quelques saynettes érotiques. Les titres donnent d'ailleurs assez bien le ton en mêlant toujours au mieux les termes blood, beast, horror ou island. L'un d'entre eux, le premier de la série, **Brides of Blood** (1968) connut ainsi de nombreuses autres appellations, du genre **Island of Living Horror, Terror on Blood Island, Bride of Death, Orgy of Blood, Brides of Blood Island, The Island of Horrors** et **Blood Brides**. Belle imagination !
De cette prolifique école, nous ne connaissons que le fameux **Médecin Dément de l'Ile de Sang** sorti très tôt en France, mais n'ayant pas connu une notoriété démentielle.
Il faut dire que les deux compères filment au premier degré et soulignent leurs effets comme un réalisateur mexicain n'oserait même plus le faire. Chaque apparition du monstre provoque ici une frénésie filmique se traduisant par d'incessants zooms rapides avant/arrière, durant parfois une minute entière, tandis qu'une musique agressive martelle les oreilles pour bien faire mesurer l'intensité de l'horreur. Un procédé bien pratique pour cacher au passage les maquillages rudimentaires le plus souvent réduits à de simples masques exagérément pustuleux. Au bout de la dixième fois, évidemment, ça lasse un peu.
La violence extrême, surtout pour l'époque, explore toutes les outrances, montre des décapitations, démembrements, viscères, jets de sang et autres horreurs d'usage. Mais, contrairement aux films de Herschell Lewis, ou aux productions Jerry Gross (**I Eat your Skin, I Drink your Blood**) où l'humour noir vient tempérer le propos, Eddie Romero filme le plus sérieusement du monde comme s'il tournait **La Nuit des Morts-Vivants**. Et cet exemple n'est pas innocent si l'on considère que la série démarre la même année que le film de Romero et utilise des thèmes assez voisins. **Le Médecin Dément de l'Ile de Sang** ira même jusqu'à s'appeler un temps **Tomb of the Living Dead**.
Dans **Brides of Blood**, des radiations transforment bêtes, plantes et gens en monstres meurtriers. **Le Médecin Dément de l'Ile de Sang** voit quelques sujets, soignés pour la leucémie et traités aux extraits de chlorophylle, muter en vilaines créatures verdâtres. **Beast of Blood** reprend les personnages du précédent, mais en plus meurtriers. **Beast of the Yellow Night** montre un disciple du Diable se changer en horrible créature. **Twilight People** reprend le thème du Dr. Moreau où, cette fois, homme-singe, femme-loup, homme-antilope et même femme-arbre (!) traquent les personnages dans la petite île, etc., etc...
Seul **Beyond Atlantis** détonne un peu avec ces héros à la recherche d'un trésor caché sur une île des Philippines, qui vont rencontrer les descendants des Atlantes, créatures amphibies aux yeux de poisson.
La plupart de ces productions utilisent le maigre talent de John Ashley (spécialiste des films de plage pour teenagers dans les années cinquante, et vu dans **How to Make a Monster**, **The Eye Creature** et l'inoubliable **La Fille de Frankenstein**), qui deviendra bientôt co-producteur sur la série. Après avoir connu le désagrément de tourner ses films de plage en plein hiver (c'est vache...), afin qu'ils puissent sortir en été, et joué les utilités dans pas mal de petites productions *AIP*, John Ashley trouve enfin un relatif vedettariat sur le premier film de la série, puis tourne les suivants, fidèle à la formule consacrée du "ça marche, on continue..."
Eddie Romero tourne encore **WomanHunt**, inspiré des **Chasses du Comte Zaroff**, mais plus porté sur la chasse aux demoiselles que sur celle des mâles vigoureux de son fameux prédécesseur. Il s'attaque à un **Black Mama**, puis, sans doute moyennement satisfait du résultat, filme tout de suite après un pas vraiment meilleur **White Mama**. Pourquoi pas ?
En fait, Romero ne s'embarrasse jamais d'une thématique ambiguë et filme à l'efficacité pour un public de base à qui il dispense sa dose habituelle de gore et d'érotisme. Les dialogues se contentant de reprendre les évidences déjà montrées à l'image en faisant preuve d'une extrême banalité.
Il s'agit là d'un cinéma épidermique, naïf, maladroit ô combien, mais dont le succès ne se démentit pourtant pas, tant il sut idéalement rencontrer son public. Et n'est-ce point là, après tout, l'objectif de tout cinéaste ?

Une constante de tous les films de la série que cette image du monstre exagérément putréfié se libérant d'un quelconque séjour pour venir agresser le pauvre monde. De haut en bas : THE BEAST OF BLOOD, LE MEDECIN DEMENT DE L'ILE DE SANG et BEAST OF THE YELLOW NIGHT.

FILMOGRAPHIE

1959 Terror is a Man
1964 Moro Witch Doctor
1968 Brides of Blood (+ nombreux autres titres. Voir texte)
1969 The Mad Doctor of Blood Island/Tomb of the Living Dead (Le Médecin Dément de l'Ile de Sang)
1970 Beast of Blood/Blood Devils/Return to the Horrors of Blood Island/Beast of the Dead
Beast of the Yellow Night
1971 The Twilight People

COLUMBIA Films S.A.B. PRESENTE

LE FILS DU DR. JEKYLL

„THE SON OF DR. JEKYLL"

avec

LOUIS HAYWARD

Jody LAWRANCE Alexander KNOX

Réalisation SEYMOUR FRIEDMAN

DE ZOON VAN DR. JEKYLL.

LES ENVAHISSEURS ATTAQUENT

AKIRA KUBO · JUN TAZAKI · ANDREW HUGHS · YUKIKO [illegible]

EASTMANCOLOR - CINEMASCOPE

HONDA

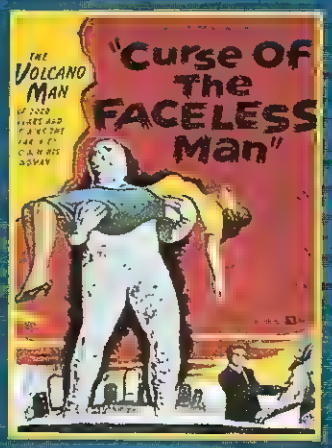
TOHO COMPANY

And now, introducing the gorgeous rubrik - clap clap clap - Thank you i'ts trop gentil... Here is :

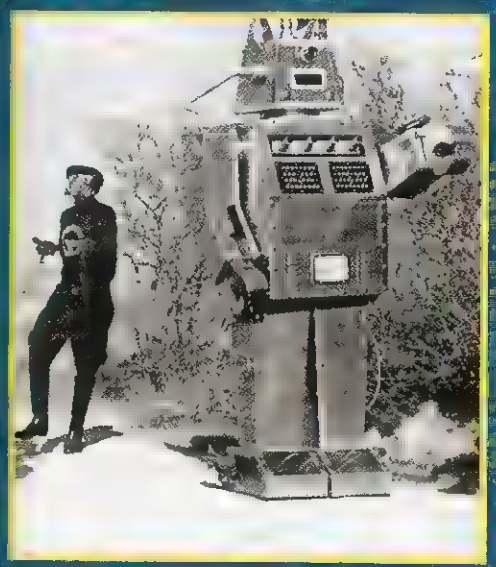
THE

CRAIGNOS MONSTERS

Tenth Lesson



Pour ceux qui auraient raté le début : venus du fond des âges et du recoin des filmographies les plus honorables, voici les vilains petits canards habituellement rejetés par les encyclopédies sérieuses du cinéma . Autrement dit par toutes les encyclopédies du cinéma.
Prenez place, m'sieurs dames, le spectacle va commencer.
The show is marching on, même n'ayons pas peur des mots.



SUPERSONIC MAN

1972. Espagne. De Juan Piquer. Avec Michael Curry, Cameron Mitchell et Diane Polakow.

Passé au carbone 14, on pourrait croire que ce tas de ferraille remonte aux origines du cinéma. Eh bien pas du tout, ce robot à roulettes date seulement d'une douzaine d'années.
Un an après **Superman**, Juan Piquer, un bel hidalgo opportuniste (voir son **Sadique à la Tronçonneuse**, et bien d'autres), mélange vigoureusement les thèmes de **Star Wars**, James Bond et **Superman** pour obtenir cette solide mayonnaise.
Supersonic Man vient de l'espace, se cache sous l'apparence d'un privé, peut voler, possède des super pouvoirs (du genre suivre *Tapis Vert* sans zapper ou lire *L'Humanité* sans sourire), renvoie les balles à son expéditeur, et surtout arbore un ravissant costume. Un vrai héros, quoi. Comme on aimerait en voir plus souvent.

GORE GORE GIRLS

1972. U.S.A. De Herschell Gordon Lewis. Avec Frank Kress, Amy Farrell et Henry Lougman.

Celle-là, on vous la passe vite fait, parce qu'elle n'aurait pas tenu un chapitre de plus. Herschell Gordon Lewis, pape du gore dans les années soixante, pousse ici le mauvais goût à son paroxysme et s'amuse bien.
Un mystérieux assassin décime les go-go girls d'une boîte de nuit, tandis qu'un détective et un journaliste s'efforcent de résoudre l'énigme. Tout y passe : visage fracassé contre une glace, sel répandu sur d'affreuses plaies, masque brûlant appliqué sur un visage, mutilations, tête grillant dans un bain à frites, etc... Et tout ça avec une bonne humeur réjouissante, une maladresse, un sens de la provocation qui emportent le film dans un surréalisme fort prisé des amateurs.
La censure apprécia moins, puisqu'il s'agit d'un des premiers films à subir l'X violence aux U.S.A.

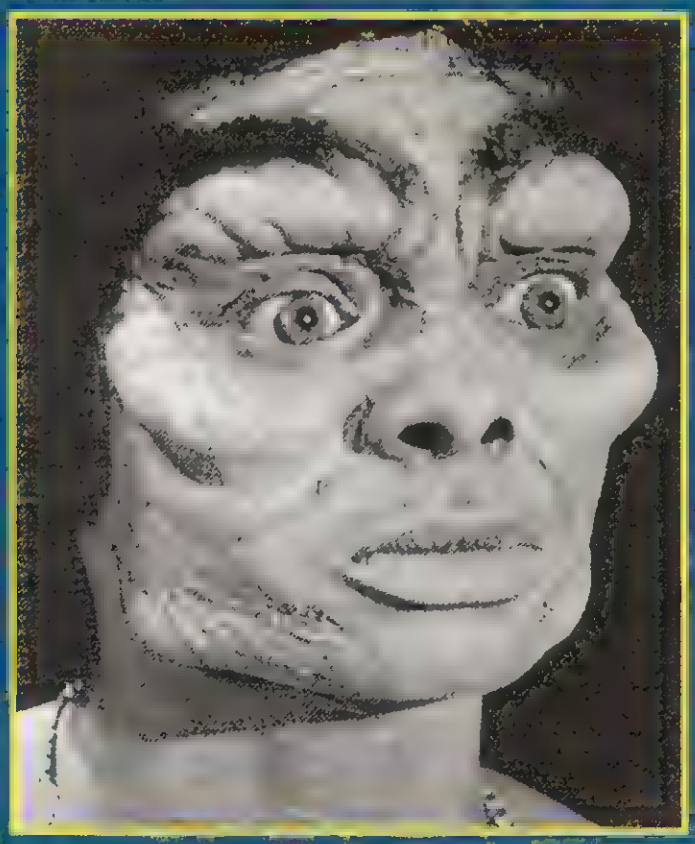
[illegible]

(L'Invasion des Soucoupes Volantes)
1977. Canada. De Ed Hunt. Avec Robert Vaughn, Christopher Lee et Daniel Pilon.

Quand les envahisseurs prennent la grosse tête, ça fait très mal. Des hommes disparaissent et vivent une expérience sexuelle avec de belles extraterrestres. Chouette alors. En revanche, ils meurent tous un peu plus tard. Zut alors. Evidemment, on peut pas tout avoir. Il s'agit, bien entendu, d'une manœuvre pour envahir une nouvelle fois notre bonne vieille Terre.
Par bonheur, il existe aussi de bons extraterrestres, et pour que le spectateur comprenne bien, les gentils s'habillent en blanc et les méchants en noir, ça aide. D'autant que le super méchant de service a la tête de Christopher Lee, ça aide aussi.
Mais on dirait que le réalisateur a furieusement manqué d'argent pour payer son scénariste et surtout ses effets spéciaux. Je vais d'ailleurs avoir l'immense plaisir de passer parmi vous... A vot' bon cœur, siouplait !

[illegible]

1953. U.S.A. De [illegible]. Avec [illegible]



C'était au temps où les Noirs se révoltaient. Au temps où l'on prit enfin conscience que Dracula était blanc. Frankenstein était blanc, la momie était blanche (pour le peu qu'on en voyait, tout du moins). Et le loup-garou ? Blanc ! Et le Dr. Jekyll ? Blanc aussi ! Et le Yéti ? Vert ! Allons, il y a marche pas. Bref, de toute façon il fallait que cela arrive et l'on vit dans les années soixante-dix surgir un Blackenstein, un Blacula, un Dr. Jekyll and Mr. White, etc...

Donc, emporté par l'élan, et un an après le succès au box-office d'un certain **L'Exorciste**, William Girdler reprend la recette et décrit un cas extrême où la pauvre héroïne tombe sous l'influence démoniaque d'une entité forcément méchante. Du coup on appelle à la rescousse un exorciste... Noir, bien évidemment. Faut tout vous dire ! Qu'il se dépêche, elle a l'air bien possédée, la malheureuse.

GIANT GILA MONSTER

1959. U.S.A. De Ray Kellog. Avec Don [illegible]

L'auteur inspiré et futur responsable du retentissant **The Killer Shrews**, s'était occupé, la même année, d'un autre monstre géant.

- Et vous n'avez pas peur que cela vous coûte très cher en effet spéciaux ? La créature, par exemple...

- Quels effets spéciaux, mon cher ? Vous me vexez ! Ce monstre ne coûtera pas un sou et on va le garder à l'écran, ne craignez rien !

- Ah bon !

C'est comme cela que ce reptile géant, venu d'on ne sait où, se retrouve à l'assaut d'une petite ville et en effraie les habitants avec un certain enthousiasme. Ceci avant que le héros s'en débarrasse en le dynamitant purement et simplement.

Ray Kellog fera mieux plus tard, enfin si on aime, en co-réalisant avec John Wayne le très militariste **Les Bérets Verts**.

[illegible]

[illegible]. Avec [illegible]

Avec une tête pareille (et griffes), on ne penserait jamais qu'il s'agit d'envahisseurs aussi méchants. Et pourtant, ils débarquent chez nous sans crier gare, les fredaines, massacrent la population, réveillent les morts (quoi c'est déjà fait ?) et les retournent contre les vivants :

Ah, tiens, c'est grand-père...

- Prends ça dans les dents, pourri va !

Bref, c'est l'horreur !

Le héros, pilote d'essai, revenant de station en l'état en revenant d'un vol et va se débrouiller, avec quelques survivants, à détecter, puis détruire la source d'énergie des extraterrestres. Terence Fisher, jusqu'ici fidèle à l'horreur gothique, signe avec Earth Dies Screaming le premier d'une série de trois films de science-fiction qui brillera plutôt moins qu'à l'ordinaire.

ROBOT MONSTER

1953. U.S.A. De Phil Tucker. Avec [illegible]

Au hit-parade des films de SF le plus nul, **Robot Monster** conserve encore toutes ses chances. Bien que certains chercheurs perchés sur la question (écroulés, même...) lui préfèrent parfois le fameux **Plan Nine From Outer Space**.

Pendant qu'on se les regardera pas, une météorite atroïdale a décimé toute la population. Allons bon ! Il ne reste plus qu'un groupe de six personnes, immunisées grâce à un miraculeux vaccin contre les terribles rayons des envahisseurs. Ceux-ci, sortes de gorilles avec aquarium sur la tête et antennes paraboliques au sommet, déclarent comme rien qu'il vont émettre un rayon à réveiller les dinosaures, et alors, qu'on ne vous en voie. Et effectivement, des stock-shots des créatures de **One Million Years B.C.** viennent aussitôt nous prouver qu'ils ne plaisantaient pas. On s'aperçoit finalement qu'il ne s'agissait que du rêve d'un petit garçon. La Terre l'a encore échappé belle.

[illegible]

[illegible]. U.S.A. De William Marshall. Avec Dean [illegible]

Dans le futur proche, en 1968, plus exactement !, un astronaute se voit détourné de sa route par un champ d'astéroïdes, et se retrouve sur un corps céleste servant de vaisseau spatial, et où les habitants ne mesurent qu'une dizaine de centimètres.

Il n'aura guère le temps de se moquer d'eux car il va bientôt rétrécir à leur échelle. Il rencontre un monstre assez original, convenable à ses heures, et joué par Richard Kiel, le Jaws de **L'Espion qui m'Aimait** et **Moonraker**. Le héros le combattra, tout en draguant une belle autochtone, nouvelle mais jolie quand même. Eternel miracle du cinéma américain : le monstre sera vaincu, la belle retrouvera sa voix et le héros son chemin. C'est vraiment le bonheur, et nous mêmes que ce numéro ne se termine comme des petits pains.

THE MAN WITH TWO HEADS

1972. U.S.A. De Lee Frost. Avec Ray Milland, Rosey Grier et Don Marshall.

Un chirurgien génial, mais très raciste, se meurt d'un cancer et décide qu'il pourrait se faire greffer sa propre tête sur le corps d'un autre, de manière à échapper ainsi à la maladie. Une expérience qu'il a déjà réussie avec succès sur deux singes. Ce qui va se produire avec lui, mais hélas, à la dernière minute, on greffe sa tête sur le corps d'un noir recherché par la police. Au réveil, il n'en finit plus d'agonir d'injures son alter ego, ordonnant qu'on le réopère, tandis que le Noir, de son côté, entreprend de résoudre l'affaire dans laquelle il est impliqué.
Les effets spéciaux, rudimentaires à l'extrême, passent d'une fausse tête posée sur le corps de Rosey Grier pour les plans éloignés, aux deux hommes l'un derrière l'autre pour les gros plans. Un vrai monument et une excellente comédie pour les soirs de déprime.

KONGA

1961. G.B. De John Lemont. Avec Michael Gough, Claire Gordon et Margo Johns.

Après le succès de la série des *I Was a Teenage...*, le producteur Herman Cohen pensa un moment intituler son film *I Was a Teenage Gorilla*, puis choisit finalement le titre de **Konga**, plus référentiel au mythe du grand singe.
Un savant encore mieux, marqué par un voyage récent en Afrique injecte des enzymes provenant de plantes carnivores à un petit chimpanzé (non, on ne sait pas pourquoi, mais lui le sait...). Contre toute attente, celui-ci grandit très vite et repasse vite fait le rôle à un comédien revêtu d'un costume de gorille, lequel va aussitôt se prendre pour King Kong ! Tiens, il lui ferait bien Fay Wray !
Au début, le savant l'utilise à se venger de quelques personnes gênantes, mais le singe n'arrêtant pas de grandir, il échappe à son contrôle et sera finalement abattu par plein de militaires attirés sur les lieux. Toujours aussi inexplicablement, le gorille géant redevient petit chimpanzé dans la mort.

THE HEADLESS GHOST

1959. G.B. De Peter Graham Scott. Avec Richard Lyon, Clive Revill et David Rose.

Dans la classique lignée de la comédie d'épouvante britannique, un groupe de jeunes gens débarque dans un très vieux château hanté pour les vacances. Oui, enfin, le château est hanté toute l'année, ce sont les jeunes qui y viennent en vacances, je veux dire. Donc, il vont rencontrer là un spectre fort marri d'avoir autrefois égaré sa tête dans une exécution capitale assez stupide, et depuis il la recherche infructueusement dans la région. Comme le spectre a l'air plutôt gentil, nos héros vont se porter à son aide, après moult frayeurs et moult quiproquos.
Heureusement que Mad Movies l'a pas trouvée avant eux. Ne vous inquiétez pas, on la rendra aussitôt après utilisation.

GODZILLA VS. THE SEA MONSTER

1966. Japon. De Jun Fukuda. Avec Yosuke Natsuki et Hiroshi Koizumi

Y'en a quand même qui accumulent les tares. Ainsi cette grosse bestiole est à la fois monstrueuse, méchante, tricéphale et, en plus, ELLE VIENT D'UNE AUTRE PLANETE ! Mais que fait donc le Front National ? Du coup, Mothra, autre monstre du bestiaire de la *Toho*, tente d'élaborer une action tripartite, avec Rodan et Godzilla, visant à refouler l'intruse. Mais évidemment, personne ne la comprend (elles ne parlent sans doute pas la même langue !). C'est pourtant dans la lutte que les forces nationales retrouveront l'unité et renverront dans l'espace cet émigré inter-galactique. Ce qui ne l'empêchera d'ailleurs pas de revenir dans le film suivant, *Invasion Planète X*.

DESTROY ALL MONSTERS

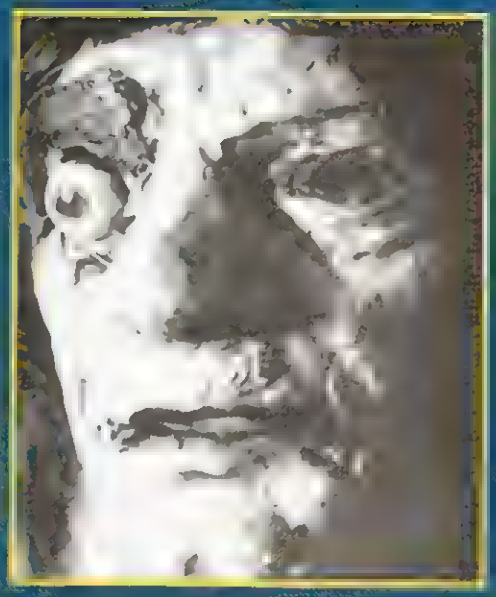
1968. Japon. De Ishiro Honda. Avec Akira Kubo, Jun Tazaki et Kenji Sahara

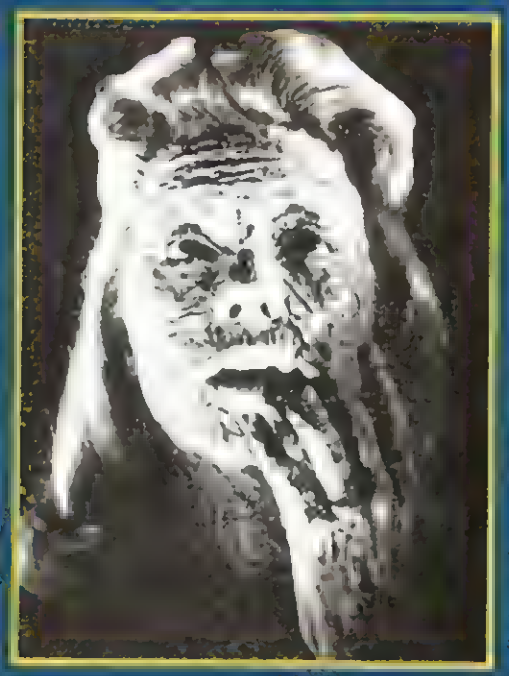
Cette grosse bête n'est pas là pour rigoler. Il s'agit d'Anzilla, laquelle, avec ses copines Rodan, Godzilla, Manda, Mothra et Chantal Goya (tiens !) ont décidé de détruire la planète.
Elles ne le font d'ailleurs pas exprès, manipulées qu'elles sont par des extraterrestres belliqueux, comme souvent chez les extraterrestres.
Heureusement, les Terriens, qui ne sont pas des imbéciles, sinon, ça se saurait, libèrent les monstres de l'emprise aliénée et les retournent contre eux. Du coup, ceux-ci nous opposent le vilain Guidrah, monstre étranger de la colonne ci-contre (attention, il nous regarde !). Mais Godzilla dégage en touche, et les autres monstres se portent en avant.
Je dois rendre l'antenne, nous tiendrons nos chers lecteurs au courant de l'issue du match. A vous la pub. Hein ? ou Jean-Pierre Foucauld ? Oui, c'est pareil. Aussi tarte.

[illegible]

[illegible] *Avec John Carradine, Allison Hayes et Tor Johnso*

[illegible] le temps, le fantastique faisait une consommation abusive de savants fo[illegible] Toujours à vouloir greffer des trucs sur des autres, créer des surhommes, découvrir une arme nouvelle, conquérir la planète, cha[illegible]ger les animaux en humains, ou les humains en animaux (à la limite, il [illegible] geaient leurs cobayes, [illegible] repartait content), etc.
Mais on leur pardonnait parce que c'é[illegible] des savants fous, et puis surtout, ils avaient le don de [illegible]ous faire rire. Donc, ici [illegible] scientifique (John Carradine) se mêle de découvrir un sérum de jeunesse éternelle [illegible]u'il expérimente sur des patients un peu [illegible]érangés se transformant très vite en d[illegible] très vilains mutants. Une de ses cobayes se demande justement s'il elle ne va pas aller [illegible]e plaindre à *50 m*[illegible] *teurs*.





[illegible]

[illegible]

[illegible] qu'on mesure toute [illegible] car en plus ils sont [illegible]

[illegible]

[illegible] *Dinger. De James Goldstone. Avec David Mc Callum et Jill Haworth.*

Voilà à quoi nous ressemblerons dans le fut[illegible]. Bref, il va falloir changer de lunettes, de chapeau, et même de paire de gants, car nous disposerons d'un sixième doigt. Mais s[illegible] comptez bien. Qu'est-ce qu'on va en fair[illegible] ? (silence, dans le fond, ou je le répète à vos parents !

Un généticien invente un appareil capable d'accéler le principe évolutif de l'espèce et l'expérimente sur un pauvre gars. En diverses étapes, celui-ci va alors devenir un génie, apte à résoudre les équations du 18ème degré, jouer du piano en virtuose sans avoir jamais pratiqué, assimiler le principe de numérotation de notre confrère américain *Cinefantastique*, et surtout comprendre enfin la pensée de Jean Edern Hallier, ce qui d'ailleurs ne sert strictement à rien.
Sa fiancée, qui l'aime toujours, fera repartir la machine en marche arrière, comme quoi c'est assez simple la SF, en fait. Hélas le cobaye en mourra. Ah oui, quand même...

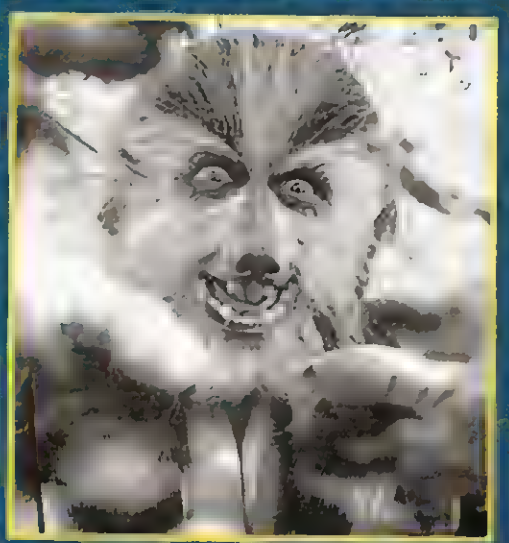
[illegible]

L'explosion soudaine d'[illegible] un gigantesque monstre em[illegible] les glaces de [illegible] d'une dizai[illegible] [illegible]-même, dégage des flammes, pui[illegible]vole telle une soucoupe volante. O[illegible] n'est pas sorti [illegible]
Fina[illegible]

[illegible]

[illegible] *Deury et Scott Sealey.*

Oh, le joli ouaf ouaf ! Personne ne se douterait une seconde qu'il s'agit d'un vilain ouaf ouaf. D'autant que l'acteur sous le maquillage, Kerwin Matthews, incarna en son temps aussi bien OSS 117, Sinbad que Jack, le tueur de géants.
Pourtant, une série de meurtres terrifie la ville, et le petit garçon qui crie au loup tout au long du film n'est autre que le fils de notre héros, persuadé que son père se [illegible]ne lune. Personne ne le croit, jusqu'au final où le monstre trouve la mort, juste après avoir mordu son propre fils. La relève est assurée. Et on attend toujours un éventuel **Son of the Werewolf.**



héros vont rencontrer diverses créatures ma-

descendants d'anciens conquistadors perpé

l'attaque crustacés

de jeunes fill

Mais, contrai ool, le ta lus tard ne bonifie pas pour autant ce nu le prudent, à plus

Un jeune niais, à masque de Dracula, trémoussant un court instant en compagnie de jeunes filles dévêtues sur une piste de danse, un soir de bal costumé, justifie à seul un titre français des plus trompeurs A la surprise générale, le vampiri l'érotisme promis par une publicité racoleuse aussi cruellement que dans les religieuses du dimanche matin à e qui n'est pas peu dire...

(Le Monstre Vient
1955. U.S.A. De Robert Gordon. Avec Kenneth Tobey, Faith Domergue et Ian Keith.

Rendue radio-active par des essais nucléaires, une gigantesque pieuvre n'arrive plus à trouver sa nourriture, car les poissons la reniflent désormais à plusieurs lieues à la ronde (ça renifle, au fait, les poissons ?). Imaginez e seconde le Macdo s'éloignant à mesure ue vous tendez les bras, quel supplice. emarquez, quand vous l'avalez, c'est pire ncore...
Elle s'attaque donc aux hommes et détruit plusieurs navires avant de prendre d'assaut ccupés à flirter, la biologiste et le commandant du sous-marin finiront par réagir, et notre beau héros plantera son harpon bien entre les deux eux du monstre, avant de revenir entre les ras tout aussi tentaculaires (bien que moins nombreux) de sa nouvelle dulcinée.

isé par **Jean-Pierre PUTTERS**

de King Kong), et qui resservira à Ray Harryhausen pour **La Vallée de Gwangi**, le récit mêle monstre préhistorique et décor de western. re héros, cow-boy, entend parler d'un rep- et mène pour le capturer. ue comme sur la photo. Du coup, la bataille s'engage immédiatement. On a sa fierté, quand même.

Roy Del RUTH

1895 - 1961

Gagman chez Mack Sennett, directeur de la photo sur le très beau* Dr. Jekyll*... de Mamoulian, Roy Del Ruth tourne des courts métrages burlesques, puis passe aux longs à partir de 1925. Il signe notamment la première version du* Faucon Maltais, *en 1931. Sa filmographie, portant sur une centaine de films, reflète à la fois le stress et le strass de toute une époque.

Très peu spécialisé dans le fantastique, Roy Del Ruth aborde pourtant le genre dès 1928 avec un **The Terror** qui dit bien ce qu'il veut dire. Ce film fait figure d'événement dans la mesure où il s'agit de la seconde production entièrement parlante de l'histoire du cinéma (après **The Lights of New York**, la même année). Adaptation d'une pièce d'Edgar Wallace, le film retrouve l'ambiance à suspense, genre les multiples versions de **The Cat and the Canary**, avec maniaque assassin, vieille maison inquiétante et séances de spiritisme.
En 1941, il remplace Norman Z. Mac Leod sur la série des **Topper**. Le premier film, avec Constance Bennett et Cary Grant, montrait ce couple, heureux, marié et assez fortuné, succombant à un accident de voiture, puis contraint de revenir sur terre à l'état de fantômes pour y accomplir une bonne action. Les effets spéciaux, pour la plupart une juxtaposition de deux scènes, multipliaient les gags de situation en illustrant les pieux efforts du couple à tenter de faire le bien. L'énorme succès du premier engendra deux séquelles : **Fantômes en Croisière**, et celui de Roy Del Ruth, **Topper Returns**, où Joan Blondell vient remplacer Constance Bennett. Il s'agit toujours d'aider Topper (Roland Young dans les trois films de la série), un banquier martyrisé par son épouse possessive, ici aux prises avec une série de meurtres intervenant dans une maison dite hantée.
Bien plus tard, et déjà vieillissant, Roy Del Ruth s'attaque au *Double Assassinat dans la Rue Morgue* d'Edgar Poe, avec ce **Fantôme de la Rue Morgue** tourné en 1953, et exploité à l'époque en relief. Claude Dauphin y incarne le fameux Dupin, ancêtre de tous les Sherlock Holmes et Hercule Poirot de la planète, aux trousses de Karl Malden. Celui-ci se sert d'un singe pour commettre ses méfaits et le met en condition de tuer à l'aide de sonneries de cloches. Roy Del Ruth s'attache particulièrement à restituer là le Paris de l'époque (en studio) et surtout le mystère inhérent à ce style de scénario.

- Mais si, Harry, je vous aimerai toujours...
Le déchirant mélodrame des couples désunis dans ALLIGATOR PEOPLE.

Mais c'est avec **Alligator People** qu'il entre dans notre Panthéon imaginaire des monstres farceux en décrivant les pénibles tourments d'un homme se transformant en alligator ! Est-ce son expérience des burlesques et des comédies musicales qui fait de ce film un monument de second degré ? Toujours est-il qu'il paraît difficile de garder son sérieux devant les expériences d'un savant dont le patient tourne progressivement au saurien sous prétexte qu'il le soigne avec un sérum aux extraits de glandes d'alligator. Imaginez l'inquiétude de ceux qui utilisent l'huile de foie de morue... Quelle angoisse !
Beverly Garland crut bien ne jamais pouvoir sortir sa réplique lorsqu'elle tente dans le film de consoler son pauvre mari, victime de la terrible mutation. "*Au moment de lui lancer : "Mais je t'aimerai toujours de toute façon", je n'arrêtais pas de rire. Et il m'a fallu une demi-journée pour reprendre mon sérieux. J'ai failli mourir... Dire une chose pareille à quelqu'un qui se change devant vous en crocodile, ça peut vous rendre folle !*" évoque-t-elle encore de nos jours (in *Fangoria* #50).
Manifestement pas dans son élément, Roy Del Ruth signe là son avant-dernier film avant un **Why Must I Die** tourné l'année précédente de sa mort. Une douloureuse prémonition, en quelque sorte !

FILMOGRAPHIE

1927 Wolf's Clothing
1928 The Terror
1941 Topper Returns
1954 Phantom of the Rue Morgue/Le Fantôme de la Rue Morgue
1959 The Alligator People

Une Sélection la Coordination Cinématographique

Reg lewis / Margaret lee DANS

MACISTE CONTRE LES MONSTRES

un film de GUIDO MALATESTA / eastmancolor

distribué par SOFRADIS. PARIS / FEMINA DISTRIBUTION. MARSEILLE

Fred F. SEARS

Acteur de théâtre et de télévision, Sears passe à la réalisation en tournant principalement des westerns et des policiers. Mais il peut tout faire tant sa bonne volonté semble évidente et son ambition limitée. Il signe à partir de 1955 quatre films de SF assez décisifs dans leur cocasserie, dont un seul, hélas, sortira sur nos écrans.

Les envahisseurs des SOUCOUPES VOLANTES ATTAQUENT.

Né en 1913, à Boston, il entre à la *Columbia* à la fin des années quarante où on l'emploie aussi bien à tourner des films de rock (**Rock around the Clock, Don't Knock the Rock**, avec Bill Haley), de guerre (**Mission over Korea, Sky Commando**), policiers (**Meurtres à Miami, Meurtres à Responsabilité Limitée**), des musicaux bizarres (**Calypso Heat Wave, Cha Cha Cha Boom** (!), des westerns (**Ambush at Tomahawk Gap, Snake River Desperados**) ou même des biographies (**Cellule 2455, Couloir de la Mort**, contant l'interminable attente de l'Américain Caryl Chessman avant son exécution finale).
Une telle diversité devait amener Sears à la science-fiction, alors fort à la mode en ces années cinquante. Il épaule tout d'abord Spencer Gordon Bennett sur son sérial en 15 épisodes, **Blackhawk**, tiré des comics du même nom, avant de s'aventurer en solo sur **Les Soucoupes Volantes Attaquent**. Le film stigmatise à la fois la curiosité et l'angoisse de tout un public pour ce phénomène nouveau que constitue l'apparition d'objets volants non identifiés. Là, comme à l'habitude, des extraterrestres prétendent envahir la Terre, mais l'invention d'un savant américain parviendra à les détruire. Bien sûr, l'armée attaque avant de se défendre, refuse de chercher à comprendre avant de se battre.

Car en fait, les envahisseurs venaient surtout nous demander asile, leur planète se trouvant désintégrée, mais le processus guerrier s'enclenche avant qu'ils puissent s'expliquer.
Qu'importe, le monde libre l'emportera grâce au sacrosaint gendarme yankee. Air connu.
The Werewolf illustre pour sa part une expérience scientifique prenant pour victime un pauvre hère qui ne pourra que se retourner contre les vilains apprentis-sorciers l'ayant fait muter en loup-garou, juste avant de se faire lui-même abattre.
The Night the World Exploded montre un géologue aux prises avec son sismographe lui prévoyant d'affreuses choses, pendant qu'un nouvel élément menace de faire exploser la Terre. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas le couple de héros de batifoler platement (dépêchons-nous, c'est la fin du monde, le temps presse...).
Mais c'est avec le savoureux **The Giant Claw** que Fred Sears atteint les limites du supportable, avec cet oiseau géant venu de l'espace (traduisez par un animal rigolard et empaillé, baladé par quelques fils, et ouvrant son bec de temps à autres devant la caméra pour pousser un cri particulièrement laid !). It's Superman ? No, it's a bird, c'est vraiment le monde à l'envers. La méchante bête arbore un bec crochu et tordu, un cou pelé, des yeux comme dans les cartoons et un très mignon plumet au-dessus du bec.
Compte-tenu de l'aspect folklo de l'animal, on comprend dès lors difficilement le ton sentencieux du commentaire en voix off, la musique dramatique et surtout cet air terrifié des gens rencontrant la bête. Et plus le film avance, plus ça devient drôle, et plus les personnages sont terrassés. On atteint le paroxysme insoutenable lorsqu'un savant, une grosse plume à la main, explique aux militaires que cette plume ne vient pas de la Terre, et d'émettre doctement la terrible sentence : "THIS BIRD COMES FROM OUTER SPACE !"
Bien sûr la méchante bête se mêle aussitôt de détruire New York et commence même à pondre un œuf. Au passage, Sears n'oublie pas de replacer, pendant qu'on ne le regarde pas, quelques habiles stock-shots de son précédent **Les Soucoupes Volantes Attaquent**, ce qui économise les effets spéciaux. Finalement abattu, le piaf envahisseur coule tragiquement tandis qu'un "The End" vient se placer sur l'image d'une serre qui s'engloutit lentement. Quelle émotion !
Fred F. Sears n'a pas son pareil pour donner dans l'humour involontaire et gâter les bonnes causes qu'il semble parfois vouloir défendre. Sous ses doigts, les dangers de la science deviennent jeux de scientistes gâteux, ses monstres géants des marionnettes à plumes, et ses représentants de l'ordre de gros fascistes, forts de leurs droits et de leur pouvoir.
Tant de maladresse peut-il s'excuser par la présence du redoutable et démagogue Sam Katzman, producteur de la plupart de ses films ? Quoi qu'il en soit, Fred F. Sears est mort en 1957 et la postérité n'a toujours pas répondu...

FILMOGRAPHIE

1952 Blackhawk
1956 The Werewolf
Earth V.S. Flying Saucers (Les Soucoupes Volantes Attaquent)
1957 The Night the World Exploded
The Giant Claw

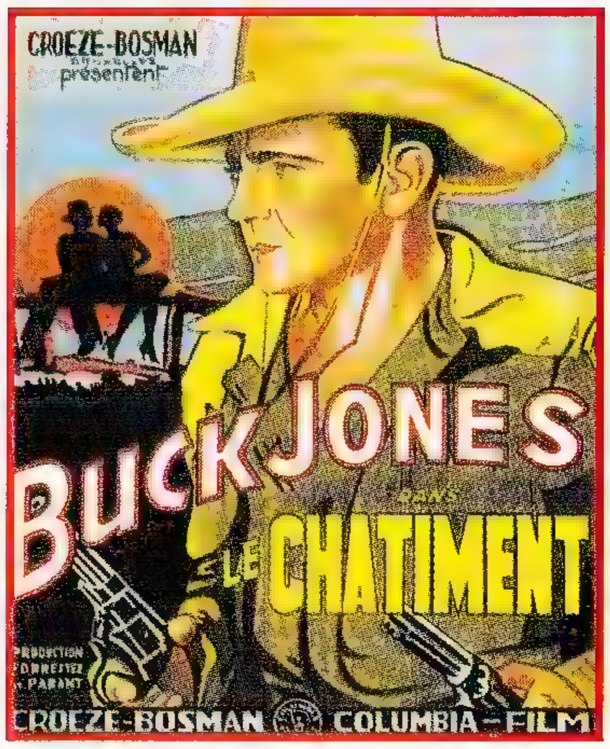
une Production TOHO de TOHO's PRIDE KING

Tirage de

Lesley SELANDER

1900 - 1979

Spécialiste du western de série on ne peut plus simpliste, Lesley Selander tourne ses premiers films en 1936. Assistant d'Howard Hawks ou de Fritz Lang, pendant un temps, il se laisse aller à la facilité, travaillant le plus souvent pour des maisons de production négrières, où les réalisateurs semblent interchangeables.



Si l'on considère la carrière de Lesley Selander dans son ensemble, on s'aperçoit avec horreur que pas un film n'a surnagé. Ce qui paraît déjà fascinant, vu qu'il en a tourné une bonne centaine. Il faut dire que Selander donne à fond dans le fim de série, illustrant tour à tour les exploits de Buck Jones, Kit Carson et autres héros batailleurs.
Il se stabilise un temps sur cette interminable saga des aventures du cow-boy décoloré et habillé de noir, Hopalong Cassidy (William Boyd). Puisque, sur 66 films, il en tourne une petite moitié, dont certains sortent en France, sur grand écran (**Au Cœur de l'Arizona**, 1938, **Bataille Rangée**, 1939, **Trois Hommes du Texas**, 1940, **Aventures en Eldorado**,

Sous la burlesque menace de THE CATMAN OF PARIS.

Pirates à Cheval, 1941) et à la télévision. Il s'agit toujours d'aventures à la thématique immuable : des hors-la-loi convoitent une mine d'or, un troupeau de chevaux, une ville tranquille, la paie des ouvriers du chemin de fer (encore de belles grèves en perspective...), et Hopalong Cassidy vient aussitôt y mettre bon ordre sur son cheval blanc, sans autre surprise notable. Ses westerns ordinaires procèdent du même schéma avec ces titres aussitôt oubliés que furent **Le Justicier Masqué**, **La Furieuse Chevauchée** (!), **L'Heure de la Vengeance** ou la rigolote **Panique Sauvage au Texas**.
A la file, il enchaîne aussi films de guerre et d'aventures, signant même dans la tourmente un Charlie Chan, **Sky Dragon**, pour la *Monogram*, et un serial en 15 épisodes flirtant avec le fantastique, pour l'affreux mercantile Sam Katzman, **Jungle Raiders**.
Il aborde vraiment le genre en 1945, avec son **Vampire's Ghost**, vaguement inspiré de l'histoire écrite par Polidori, à la suite de ce fameux soir où, avec Mary Shelley et Lord Byron, chacun promit d'écrire l'histoire la plus épouvantable. Un pari qui devait donner à la littérature fantastique le fameux *Frankenstein*. L'action se déroule en Afrique où un vampire terrorise la population et menace l'héroïne. Incorrigible, Selander parvient quand même à y glisser, vite fait, une petite scène de bagarre dans un saloon. Pourquoi forcer sa nature ?

Mais c'est tout de même avec **The Catman of Paris** qu'il se fait repérer des gourmets du ratage filmique. La firme *Republic*, sans doute dans le but d'économiser le budget plus que de raison, compose là un Paris de pacotille délicieux à souhait, et nous offre l'un des maquillages les plus fauchés de la décennie, encore qu'il annonce vingt ans à l'avance la mode des oreilles à la Spock. Le film décrit les tourments d'un personnage persuadé qu'il se transforme parfois en homme-chat et commet ainsi divers meurtres.

Timide percée de la mini-jupe dans la SF des années cinquante : THE FLIGHT TO MARS. Anne Francis sacrifiera largement à la tendance dans le prochain PLANETE INTERDITE.

Mais le final nous apprend qu'il s'agissait en fait de quelqu'un d'autre.
Avec **Flight to Mars**, il sacrifie à la mode space-opéra des années cinquante, innovant pourtant dans ce registre puisqu'il filme cette fois en couleurs, et pour la *Monogram*, soucieuse d'exploiter le filon étrenné l'année précédente avec **Destination Moon** et **Rocketship X-M**.
Cameron Mitchell, alors à l'aube d'une carrière prometteuse dans l'univers du cinéma-bis, conduit une équipe terrienne sur Mars et y découvre une civilisation souterraine avancée qui refuse de laisser repartir nos hommes et, au contraire, décide d'utiliser leur fusée pour nous envahir. On s'en tirera de justesse.
Quoiqu'un peu bavard (on bavarde avant de s'élancer à la conquête de l'espace, on bavarde dans la fusée, on bavarde encore avec les dirigeants martiens), **Flight to Mars** dispense de bien belles images. Que ce soit pour visualiser la surface désertique de Mars, au ciel d'un magnifique orangé, ou pour visualiser le monde souterrain, avec cet extraordinaire plan d'une mégalopolis traversée de transports aériens fonctionnant dans tous les sens. Ceci dit, les effets spéciaux rudimentaires, et cet atterrissage fracassant sur la planète, quand la fusée heurte de plein fouet une falaise sans dommage apparent pour les passagers, indiquent tout de même assez que les moyens manquent et que l'on ne nous a pas dérangés pour un chef-d'œuvre impérissable.
Economie toujours, on peut reconnaître sur le dos des Martiens les costumes déjà utilisés dans **Destination Moon**. Y'a pas de raison...
Cinéaste d'une grande humilité, Lesley Selander signe une humble carrière et laissera un humble souvenir. Juste logique des choses.

VAMPIRE'S GHOST.

FILMOGRAPHIE

1945 Vampire's Ghost
Jungle Raiders
1946 The Catman of Paris
1949 Sky Dragon (Charlie Chan et le Dragon Volant)
1951 Flight to Mars

HERBERT J. YATES présente:

TOBOR DE GROTE

Lee SHOLEM

Lee Sholem se fit connaître des adeptes de la série B en mettant en boîte deux Tarzan pour la RKO, avec Lex Barker. Puis il passe à Superman, aux westerns, aux films d'aventure et, bien sûr, à la science-fiction où il s'intéresse d'abord au thème du robot pensant, sur fond de maccarthysme vigilant.

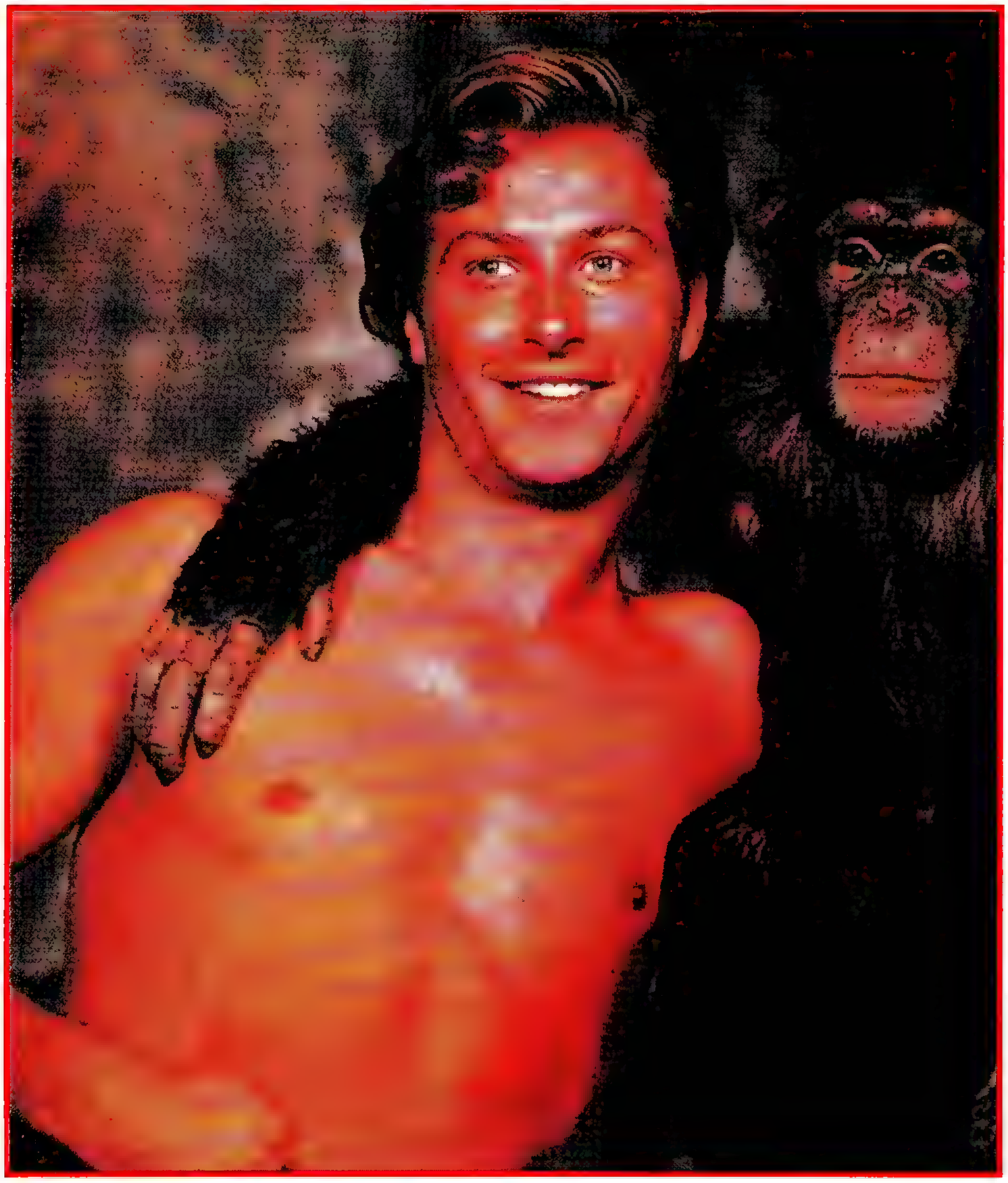
1900

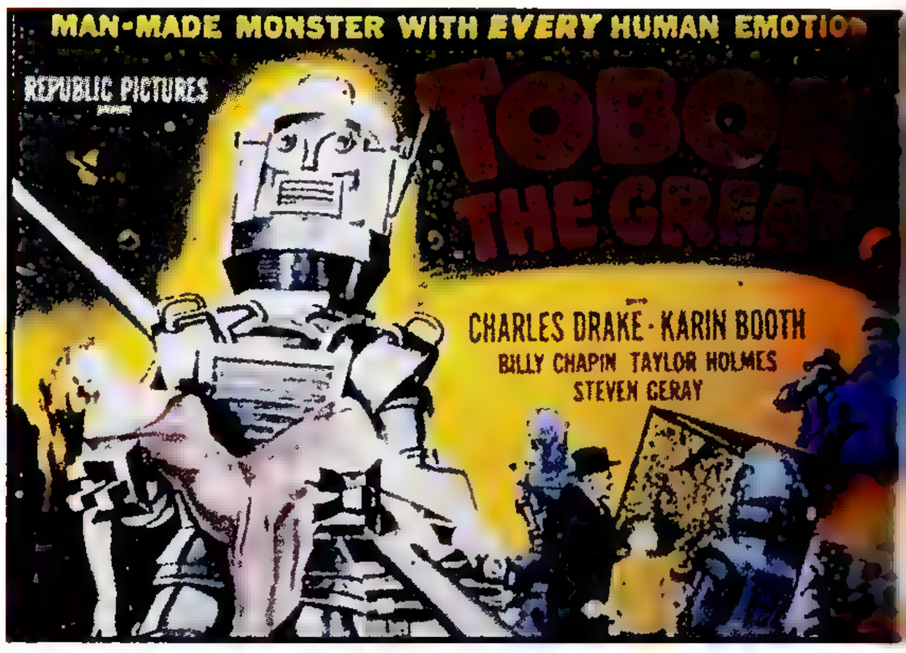
Lee Sholem sur le tournage de TARZAN ET LA BELLE ESCLAVE.

Ses premiers films disent assez combien Lee Sholem manque d'ambition et comment il dut se plier aux exigences des studios qui l'employaient ou de producteurs tels que Howard W. Koch et le fameux Sam Katzman, ce dernier sur la série des Jim la Jungle, alors en perte de vitesse.
D'ailleurs, vers la fin, Jim la Jungle (joué par Weissmuller après sa série des Tarzan) perd son nom pour prendre carrément celui de... Johnny Weissmuller ! Une méthode purement publicitaire pour solliciter l'intérêt, tandis que quelques éléments viennent pimenter une action conventionnelle : sorcière vieille de deux cents ans, homme-crocodile costumé ou cannibales féroces. Ceci dans les deux films de la série tournés par Lee Sholem , **Les Aventuriers de la Jungle** et **Sous la Menace des Cannibales**.
Que ce soit dans ses westerns (**Rawhead from Wyoming**, **The Stand at Apache River**), ses films d'aventure (les deux "Weissmuller"), ses films de Tarzan (**Tarzan et la Fontaine Magique**, **Tarzan et la Belle Esclave**), ou bien encore dans ses films de science-fiction, comme nous allons le voir, Lee Sholem raconte toujours la même chose, répète inlassablement les mêmes histoires. A savoir : le monde se divise en gentils et en méchants, et il convient que les premiers l'emportent sur les seconds. Finalement, c'est comme aux courses, quoi ! Mais là, hélas, semble s'arrêter toute la thématique de ce réalisateur.

Un succédané du thème de la momie : THE PHARAOH'S CURSE.

Surnommé Roll "em" Sholem, car il tourne très vite et a toujours une caméra qui marche quelque part, il filme comme un grand enfant, n'épargnant nulle naïveté, ni surtout nul sentimentalisme.
Par ailleurs, Lee Sholem ne sait pas montrer les choses, il se contente de les faire expliquer à ses acteurs, en de longs palabres sensés faire avancer l'action, et qui en fait ne font que la ralentir.
Qui donc pouvait mieux que lui entreprendre ce **Superman and the Mole Men** ouvrant sa carrière science-fictionnelle ? Il s'agit d'une sorte de pilote pour une série TV qui comprendra 104 épisodes, dans laquelle George Reeves vient remplacer le jusqu'ici tenant du titre, Kirk Alyn.
On y voit l'échantillonnage d'un petit peuple souterrain dérangé par des extractions pétrolifères subir quelques misères sous prétexte qu'ils sont nains, étrangers, moches, faibles, radioactifs et, bref, différents, quoi. Superman va y mettre un terme, étant donné que tout ça c'est pas bien, évidemment.
Sur **Tobor the Great** (**Le Maître du Monde**), il ouvre d'une façon documentaire en nous parlant des dangers de la bombe atomique, de la beauté des voyages dans l'espace, et nous présente Tobor, un robot se comportant en chien fidèle et ressentant une vive affection pour le petit fils de son inventeur, un gamin de 11 ans. Capable de ressentir des émotions, donc, Tobor s'interpose lorsque des espions ennemis s'emparent du petit garçon et de sa famille, ceci pour accaparer les découvertes du savant. Incroyablement manichéen, le film parle beaucoup, et statue sans vergogne sur ce qui est bien et ne l'est pas, tout en versant dans un sentimentalisme exubérant, surtout lorsqu'on décide en fin de compte d'expédier Tobor dans l'espace, car il commence à disfonctionner gentiment.





Lex Barker et la fidèle Cheeta, dans une pose bucolique issue de TARZAN ET LA FONTAINE MAGIQUE.

Le défenseur de la démocratie américaine a les traits d'un robuste robot. Hélas, il deviendra fou ! TOBOR THE GREAT.

Pharaoh's Curse, quant à lui, relate avec dix ans de retard l'éternelle histoire de la malédiction de la vallée des rois et le réveil d'une momie millénaire, sans autres surprises notables qu'une direction d'acteurs soporifique et un manque d'inspiration évident.
C'est déjà très vieillissant qu'il s'attaquera à **Doomsday Machine** (commencé en 1967, mais seulement fini et distribué en 1973), lequel ressemble à tant de films des années cinquante qu'on se demande si cela valait bien la peine d'attendre si longtemps. On y retrouve une morale à l'emporte-pièce bien faite pour épater un public moyen, avec la morale alarmiste d'usage en ce genre de productions. Nous sommes en plein futur (1975 !) et l'équipage d'un vaisseau spacial lancé sur Vénus contemple, navré, à travers ses hublots, la complète désintégration de la planète Terre. Heureusement, le petit groupe est mixte, et déjà les couples se rapprochent pour mieux pouvoir ensemencer tout l'univers de la fière race humaine. Seule variante, cette fois, le danger ne vient plus des vilains Soviétiques, mais des Chinois, qui à l'époque, démarraient leurs propres essais nucléaires. Si vous voulez, l'armement c'est bien, mais surtout quand c'est le vôtre. Sinon, c'est mauvais.
Lee Sholem en profite pour nous balancer au passage l'inévitable couplet d'une nouvelle humanité qui devra repartir sur de nouvelles bases, exclure la violence, construire une nouvelle société plus juste, américaine, par exemple, et toutes ces sortes de choses.
Incorrigible, Lee Sholem conclut sa carrière excatement comme il l'avait commencée, et ne semble n'avoir rien appris du tout dans l'intervalle. Pathétique !

FILMOGRAPHIE

1949 Tarzan's Magic Fountain (Tarzan et la Fontaine Magique)
1950 Tarzan and the Slave Girl (Tarzan et la Belle Esclave)
1951 Superman and the Mole Men
1953 Superman (épisodes TV, de 1953 à 1957)
1954 Tobor the Great (Le Maître du Monde)
Jungle Moon Men (Les Aventuriers de la Jungle)
Cannibal Attack (Sous la Menace des Cannibales)
1957 The Pharaoh's Curse
1959 Men Into Space (TV)
1973 Doomsday Machine

Curt SIODMAK

Romancier et scénariste, Curt Siodmak passe à la réalisation et à la production en Allemagne, avant de fuir son pays sous l'avancée nazie. Etabli à Hollywood, il entamera une carrière cinématographique fournie, parallèlement à l'écriture de quelques romans policiers ou science-fictionnels.

1902

Curt Siodmak aborde le cinéma en 1931 par l'écriture d'un scénario pour son frère, le metteur en scène allemand, Robert Siodmak. Il collabore à nouveau avec lui, cette fois aux USA et en 1943, sur **Le Fils de Dracula**, interprété par un Lon Chaney Jr. encore tout auréolé de son succès deux ans plus tôt dans **Le Loup-Garou** de George Waggner. Le principal intérêt du **Fils de Dracula**, essentiellement bavard et plutôt statique, réside en des transformations à vue du vampire en chauve-souris, et réciproquement.
Avec **Bride of Gorilla**, en 1951, il entame une carrière de réalisateur, pour rivaliser avec son frère prétendront d'aucuns esprits grincheux. Il réutilise là Lon Chaney Jr., dans le rôle d'un inspecteur de police, qui se demande si , oui ou non, Raymond Burr, victime d'une sorcellerie, se transforme vraiment en gorille pour commettre divers crimes défrayant la chronique.
Puis, en 1953, il déploiera tout son talent dans le fauché, mais assez réussi **Le Monstre Magnétique**, abordant le thème très à la mode à l'époque du savant dépassé par ses travaux. Travaux qui vont parfois le détruire, comme c'est le cas ici. Les survivants se retrouvent alors face à ce "monstre magnétique", un élément atomique immatériel, se nourrissant d'énergie et doublant de volume deux fois par jour. L'électricité parvient un temps à réguler sa croissance, mais l'entité risque alors de digérer toute l'énergie de la planète et finir par la recouvrir.
Le producteur Ivan Tors n'hésite pas à utiliser certaines scènes d'effets spéciaux provenant d'un film allemand de Serge de Poligny, tourné 20 ans plus tôt, dans lequel d'identiques machines scientifiques servaient à fabriquer de l'or artificiel. Un hasard qui crée un plaisant parallèle entre deux sortes de pouvoirs : l'or et l'atome.
C'est une des constantes de l'œuvre de Siodmak - développé aussi bien dans ses livres et dans ses films - que ce thème de l'apprenti-sorcier dont les sources cinématographiques remontent à l'immédiate après-guerre, avec les expériences atomiques et les premiers envols dans l'espace. Ses scénarios traduisent parfois la même inspiration (**The Lady and the Monster**, **Vengeance** et **Donovan's Brain**, tout trois tirés de son célèbre livre, mais aussi **The Creature with the Atom Brain**, **The Ape**, **Le Retour de l'Homme Invisible**, **Riders to the Stars**, **Black Friday** ou même **Frankenstein Contre le Loup-Garou**).

Lon Chaney Jr. dans le rôle du démon de THE DEVIL'S MESSENGER.

Dans les griffes de la redoutable bête de l'Amazone ! CURUCU, BEAST OF THE AMAZON.

En 1956, il se tourne vers le film d'aventures exotiques, auquel l'écriture d'un "Tarzan" pour le cinéma l'avait peut-être préparé. Sur **Curucu, Beast of the Amazon**, qu'il a accepté pour des raisons purement financières, il n'a cependant qu'une idée : terminer le film et repartir au plus vite, d'autant que toute l'équipe crève de chaud et lutte contre diverses maladies virales. Il faut dire que cette histoire de monstre en forme de concombre à cornes terrorisant une plantation tropicale n'a pas vraiment de quoi l'enthousiasmer. Il s'applique en revanche davantage sur le très curieux **Esclave des Amazones**, en 1957, où un archéologue, à l'époque contemporaine, tombe entre les mains de femmes-guerrières toute vertes ! Il s'aperçoit au réveil qu'il ne s'agissait que d'un colorant de camouflage, mais il apprécie pourtant moyennement lorsque ces amazones lui apprennent qu'il va demeurer là pour servir à la reproduction de l'espèce, et qu'on abat son prédécesseur pour l'occasion. Il s'enfuira finalement avec une autre prisonnière d'une expédition précédente.
Avec son dernier film, **Ski Fever**, une co-production autrichienne datant de 1966 et tournée en Tchécoslovaquie, il donne dans la comédie musicale érotisante en dirigeant un groupe de jeunes filles délurées, face à l'ancien champion du monde de ski, Tony Sailer.
Comme on le voit, Curt Siodmak paraît devoir s'adapter à tous les genres, toutes les entreprises, et poursuit vaillamment sa tâche, même si l'on sent chez lui davantage un écrivain (voir *La Ville du Ciel*, *La Mémoire du Mort* et surtout l'excellent *Cerveau du Nabab* (*Donovan's Brain*), disponible chez *Poche*) qu'un véritable montreur d'images.

FILMOGRAPHIE

(réalisation)

1951 Bride of the Gorilla
1953 The Magnetic Monster (Le Monstre Magnétique)
1956 Curucu, Beast of the Amazon (Quand la Jungle s'Eveille)
1957 Love Slaves of the Amazon (Esclave des Amazones)
1960 The Devil's Messenger/13 Demon Street

LIKE NOTHING YOUR EYES HAVE EVER SEEN BEFORE!

"CURUCU, BEAST OF THE AMAZON"

in EASTMAN COLOR

A Universal-International Picture starring

JOHN BROMFIELD · BEVERLY GARLAND

Un MONSTRE de DEMAIN...

...le nouveau démon de l'ère atomique

BORIS KARLOFF

FRANKENSTEIN 1970

CINEMASCOPE

TOM DUGGAN · JANA LUND · DONALD BARRY · ... AUBREY SCHENCK

... EDWARD WOOD JR. · ... RICHARD LANDAU ... GEORGE WORTHINGTON YATES

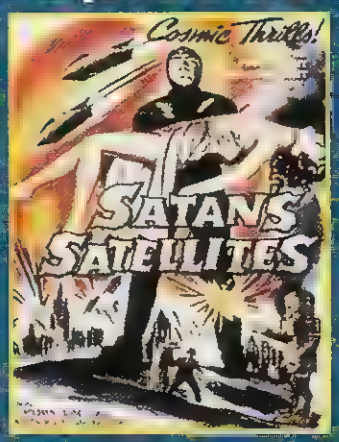
"ALLIED ARTISTS"

Mad Movies et le Ministère de la Culture présentent :

THE

CRAIGNOS MONSTERS

Onzième épisode



L'atelier culturel de la création dadaïste dissidente, branche expression ludique, vous présente enfin le résultat de ses travaux pour ce dernier bimestre. Un onzième chapitre qui trônera bientôt au beau milieu de votre déjà colossale collection. Et, croyez-moi, ça fait du bien quand les onze y trônent ! (c'est pas moi, on m'a forcé...).

RETURN OF COUNT YORGA

1971. U.S.A. De Bob Kelljan. Avec Robert Quarry, Mariette Hartley et Roger Perry.

Tous ces vampires, on se demande s'ils se lavent bien les dents après chaque morsure. Quand on voit l'état des victimes, il est permis de se poser la question.
Ce film fait suite au précédent de la série (logique jusqu'ici), **Count Yorga, Vampire** ayant obtenu un fort estimable succès.
Yorga revient donc pour tenter de vampiriser une douce jeune fille, et tout irait pour le mieux si son fiancé ne montrait pas devant ce projet une mauvaise volonté tout à fait déconcertante.
Les lecteurs versés dans la linguistique comparée auront déjà noté que Yorga est un des rares noms à faire en l'inversant le mot "Agrov". Ce qui n'avance pas essentiellement nos travaux, mais enfin c'est comme cela que la sémantique, elle aussi, progresse à petits pas.

WHITE ZOMBIE

(Les Morts-vivants)

1932. U.S.A. De Victor Halperin. Avec Bela Lugosi, Madge Bellamy et John Harron.

Ces rudes énergumènes aux faciès supérieurs représentent sans doute les premiers zombies de toute l'histoire du cinéma. Le terme "zombie" s'étant répandu un peu plus tôt dans le domaine public, suite à la parution d'un livre (*The Magic Island*, de William B. Seabrook) et la sortie d'une pièce de théâtre (*Zombie*).
Bien sûr, ils étranglent un peu avec leur accent balourd et leur côté propre sur eux, mais on se console en se disant qu'au moins ils sont blancs (ben si : **White Zombie** !).
Bela Lugosi les soumet à sa volonté jusqu'à ce qu'ils finissent par se révolter. C'est ça que je n'aime pas avec les zombies : on ne peut jamais leur faire confiance. Victor Halperin récidivera quatre ans plus tard avec, justement, son **Revolt of the Zombies**.
Conseil aux spectateurs : apportez de quoi tricoter avec vous, parce qu'il se passe bien certaines choses, mais elles arrivent très lentement dans le film. Euh, dans le fond, j'avais dit "tricoter" par "tripoter". Merci.

CURSE OF THE DEMON

(Rendez-vous avec la Peur)

1957. G.B. De Jacques Tourneur. Avec Dana Andrews, Peggy Cummins et Niall MacGinnis.

Un démonologue inspiré invoque cette effrayante entité satanique pour se débarrasser de ceux qui gênent ses travaux. Il lui suffit de remettre, parfois à son insu, un certain parchemin à un malheureux, pour que celui-ci tombe aussitôt victime du monstre. Sauf si l'intéressé parvient à confier le grimoire à quelqu'un d'autre avant l'assaut fatal.
Le dénouement verra deux protagonistes se refiler fiévreusement l'objet funeste avant que la créature ne s'empare évidemment du plus méchant des deux. Bien joué le monstre... Bon, au pied, maintenant !

THE WONDERFUL WORLD OF THE BRITHERS GRIMM

(Les Amours Enchantées)

1962. U.S.A. De Henry Levin et George Pal. Avec Laurence Harvey, Karl Boehm, Russ Conklin, Terry Thomas et Yvette Mimieux

Fumer est dangereux pour la santé, mais notre fier animal n'en a vu dans ce segment des contes de Grimm, **L'Os qui Chantait**.
Terry Thomas s'en vient ici combattre un dragon, mais il est très peureux et comble de malchance, le dragon est très méchant. Finalement, son serviteur terrasse lui-même l'animal. Pratique, le Chevalier trucide alors le valet pour s'attribuer la victoire. Classique mais efficace, et tout le monde en aurait fait autant à sa place...
Plus tard, la découverte d'un os provenant du cadavre favorisera la résurrection de la victime et le châtiment du coupable. Comme on voit, la malhonnêteté ne paie plus. Du moins au cinéma.

THE CAT CREATURE

1930. Espagne. De George Melford. Avec Antonio Moreno, Lupita Tovar et Manuel Granada

Il s'agit de la version espagnole du film de Rupert Julian (qui signa **Le Fantôme de l'Opéra**, avec Lon Chaney, en 1925), tiré de la célèbre pièce de John Willard, *The Cat and the Canary*, déjà adaptée à l'écran dans une version muette par Paul Leni, en 1927.
Imaginez une maison mystérieuse, des personnages inquiétants et une sinistre question d'héritage traitée façon Agatha Christie. Les questions d'héritage restent d'ailleurs souvent sinistres, surtout quand on n'hérite pas.
Une héroïne doit rentrer en possession des biens d'un parent défunt, sauf si l'on peut établir qu'elle ne jouit pas de toutes ses facultés mentales. Il n'en faudra pas plus pour qu'un petit rigolo tente de la rendre dingue en se déguisant en cet affreux monstre tentant de l'assassiner. En déduire que le coupable se cache parmi les autres héritiers potentiels relève désormais du simple exercice de style.
George Melford récidivera l'année suivante en adaptant le **Dracula** de Tod Browning.

DR. JEKYLL AND MR. HYDE

1980. U.S.A. De Charles B. Griffith. Avec Oliver Reed, Sunny Johnson et Mel Welles

Cette adaptation méconnue de l'œuvre de Stevenson reprend la démarche d'un Fisher dans son **Two Faces of Dr. Jekyll** (comment Tonton Mad ? En français : **Les Deux Fesses du Dr. Jekyll** ? Dehors !), ou celle d'un Jerry Lewis dans son décisif et virulent **Dr. Jerry and Mr. Love**. A savoir que le Dr. Jekyll, assez moche, et ici nommé Heckyll pour raison de droits, bien certainement, se transforme en un Mr. Hyde (Hype) relativement séduisant (enfin, ce n'est jamais qu'Oliver Reed !).
Charles B. Griffith, autrefois scénariste de Corman, écrit et dirige cette histoire, en faisant du héros un pédicure qui, en tentant de se suicider au moyen d'une potion amincissante (pas idiot...) connaît cette étrange mutation. Sous l'emprise de la drogue, il devient très méchant à l'égard des femmes qui le méprisèrent si longtemps.
A défaut d'un film canon, c'est une production *Canon*. On ne peut pas tout avoir !

[illegible]

1968. Mexique. De Gilberto Martinez Solares. Avec Santo, Blue Demon et Carlo Ancira.

Tout au long de sa carrière, Santo tape joyeusement sur toute sorte de méchants. Tellement joyeusement d'ailleurs que certains finirent par le surnommer "le gai tapant" (si, si !). A propos, il tombe dans celui tendu par une panoplie de monstres réunis pour l'occasion. Un vampire, un zombie, un monstre de Frankenstein, une momie (pas connue craignant les coups, elle a amené ses bandelettes), un petit monstre au cerveau apparent, et même un cyclope !
Du coup, Santo va se faire aider de son ami Blue Demon. Mais le méchant de l'histoire fabrique alors un double de ce dernier pour tromper le bon Santo (à la limite, le lutteur étant masqué, il aurait gagné du temps à ne copier que le masque, mais bon, on ne saurait penser à tout).
Bref, le suspense atteint ici son maximum et peut-être même davantage.

[illegible]

(La Quatrième Dimension)

1961. U.S.A. Episode Mr. Dingle, the Strong. De John Brahm. Avec Burgess Meredith, Don Rickles et Edward Ryder.

Ce vieux brigand de Burgess Meredith incarne le timoré Dingle sur lequel de cocasses frères siamois cybernétiques jupitériens tentent une expérience. Le Terrien va développer alors une force extraordinaire qu'il utilise à de vaines démonstrations d'esbroufe. Déçus, les extraterrestres lui retirent tout pouvoir.
Mais voici qu'apparaissent ensuite deux Vénusiens aux maquillages ravageurs et aux ravissantes antennes, qui vont lui transmettre cette fois une surdose d'intelligence dont il ne va pas, hélas, faire un meilleur usage. La morale de l'histoire cherche à nous convaincre que la force et le savoir doivent servir avant tout de nobles causes, et non servir de prétexte à de futiles fanfaronnades.
Et c'est tout à fait vrai. Ainsi, regardez-nous, nous avons fait *Mad Movies*...

END OF THE WORLD

(Destruction Planète Terre)

1977. U.S.A. De John Hayes. Avec Christopher Lee, Sue Lyon et Kirk Scott

Soucieux de préserver l'Univers, des Aliens ont décidé de supprimer purement et simplement notre planète et, pour ce faire, ils utilisent un curieux procédé. Ils se déguisent en religieux et occupent un couvent qui leur sert de tête de pont. D'après eux, notre Monde ne pense qu'à rire, à tout détruire, à forniquer, et il importe donc de l'éliminer, comme dirait *Contrex*, tels les Sodome et Gomorrhe des anciens temps bibliques.
Des gens qui veulent détruire la Terre, on en voit depuis les origines du cinéma et ça n'est pas fait pour nous impressionner, mais pour une fois, ils vont vraiment y parvenir car le film se termine sur notre destruction complète. Zut alors ! Avec des têtes pareilles on ne les aurait jamais cru aussi méchants. Moi, dans le doute, je ne fréquente déjà plus les églises, on ne sait jamais...

STAR TREK

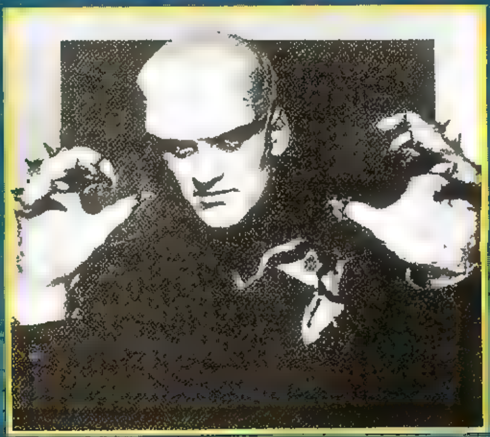
1966. U.S.A. Episode The Galileo Seven. *De Robert Gist. Avec William Shatner and Co.*

Avec une tête comme ça, moi je dis que les gens devraient se faire tout petits. Eh bien pas du tout. Il s'agit de belliqueux hommes préhistoriques rencontrés sur une planète lointaine, Taurus 2, qui, bien entendu, vont aussitôt s'en prendre à l'équipage de l'Enterprise. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? Décidément, les problèmes de l'immigration ne vont pas se résoudre de si tôt. Les étrangers pourraient faire un effort, quand même.

THE BOWERY BOYS MEET THE MONSTERS

1954. U.S.A. De Edward Bernds. Avec Huntz Hall, Leo Gorcey et Bernard Gorcey.

Et quand j'appuie ici, ça vous fait [illegible] ? Humpf, arghh, [illegible], humpf ! Oui, je vois que ça va beaucoup [illegible] être déjà moins fort !
Leo Gorcey, un des leaders du team des Bowery Boys, tombe entre les mains d'un savant fou rêvant de greffer un cerveau humain à son gorille favori. Drôle d'idée, mais ils sont souvent comme ça, les savants fous. Les pitreries de l'intéressé lui feront peut-être renoncer à ce curieux projet.
On croise encore au détour d'un scénario, n'hésitant pas à en faire trop, un vampire, un robot et un amateur de plantes carnivores cherchant quelque pâture humaine pour jeter à ses monstres végétaux. La folie quoi.



THE THING

(La Chose d'un Autre Monde)

1951. U.S.A. De Christian Nyby. Avec Kenneth Tobey, Margaret Sheridan et James Arness.

Dans ce genre, les militaires font semblant de s'attaquer à une créature extraterrestre mais vous savez, si elle était terrienne et communiste de surcroît, ce serait pareil, et toc !).
La Chose d'un Autre Monde fait assez fort. Entre le discours scientifique pétri de tolérance, soucieux d'échange et de fraternité, et celui des militaires ne connaissant que le classique "je lui tire déjà dans les fesses et on verra après", le film de Nyby fait clairement son choix. Il illustre assez bien la méfiance de rigueur en cette période de Guerre Froide à l'égard de tout ce qui venait de l'étranger ou d'ailleurs. La "Chose", végétale et vampire, mourra donc sacrifiée sur l'autel de la sécurité nationale. Triste !

OCTAMAN

1971. U.S.A. De Harry Essex. Avec Kerwin Mathews, Pier Angeli et Jeff Morrow

Ce splendide animal représente le premier vrai travail professionnel du maquilleur Rick Baker au cinéma.
Conçu, dit-on, pour la somme de 500 dollars, cet homme-pieuvre trimbale huit tentacules. Les quatre premiers pour les bras et les jambes de l'acteur supposé normal figurant la bête, et les quatre autres manipulés hors champ par des fils en nylon invisibles et maintenus par des cannes à pêche (Arrêtez le tournage, les gars, ça mord, j'en tiens un gros !).
L'animal figure ici une espèce mutante surgie d'une eau polluée, qui va semer la panique, et aussi un solide fou rire.
Le scénariste Harry Essex (**La Créature du Lac Noir**, **Le Météore de la Nuit**) se croit encore ici dans les années cinquante et dirige cette tête de chou à ventouses comme s'il réinventait les classiques. Emouvant.

[illegible] THE WORLD

1965. Japon: De Inoshiro Honda. Avec Nick Adams, Tadao Takashima et Kumi Mizuno.

Lassé d'enregistrer des échecs répétés, Bernard Tapie investit très fort en amenant ce nouveau transfuge au sein de l'équipe de France. Est-ce vraiment fair-play ?
Putaingggg, congggg, si on gagne pas cette fois-ci, je mange ma machine à écrire. Putaingggg ! Et je pèse mes mots... Tzzybxwt... zblurgkzx ! Faites pas attention, c'est la machine à écrire qui proteste.
Bien sûr, nous avons déjà parlé de ce film, mais quand on aime on ne compte pas. A gauche, nous trouvons toujours le monstre de Frankenstein à l'issue de son étonnante croissance. Bel athlète !

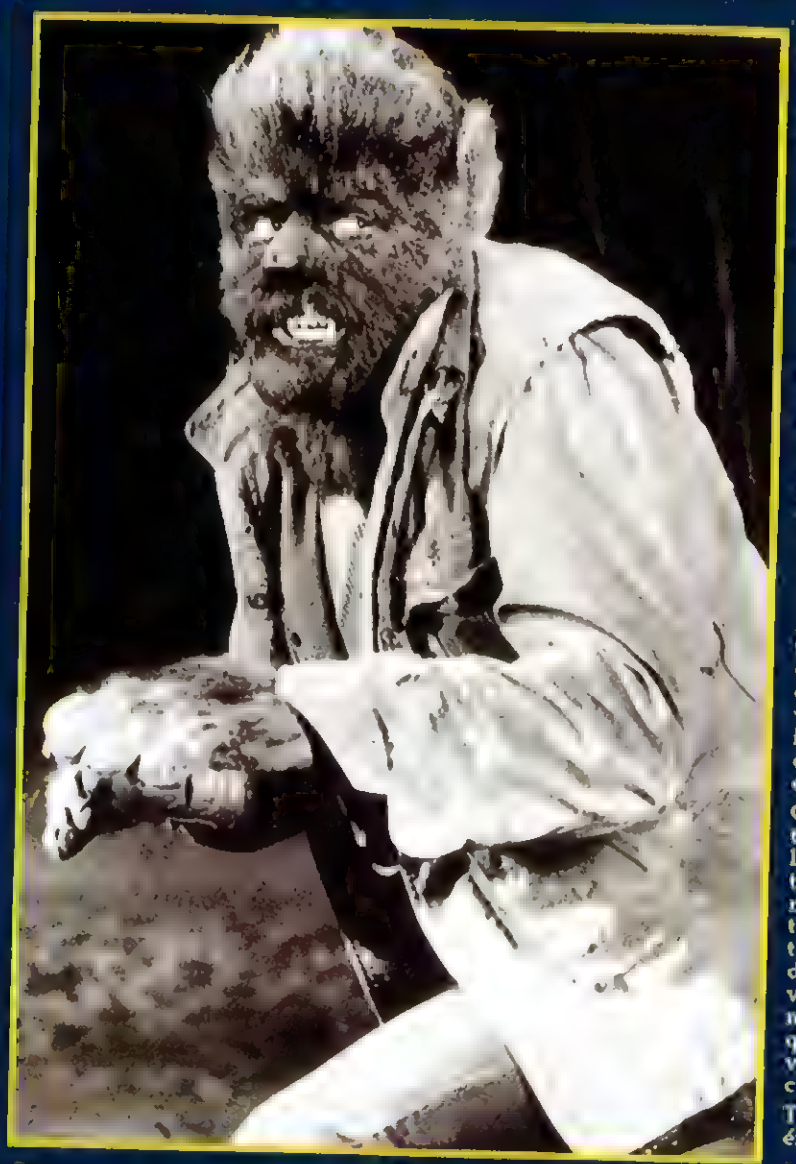
[illegible] LOS MONSTRUOS

1973. Mexique. De José Estrada. Avec Pepito Romay et Chabelo.

Le burlesque et le fantastique se heurtent assez durement dans cette bluette mexicaine résolument bon enfant.
Chabelo et Pepito sont deux gamins débrouillards et insupportables qui vont devoir affronter un loup-garou, un vampire et cette curieuse créature du lac noir servilement repompée sur le classique de Jack Arnold.
Le costume plisse bien un petit peu, mais si l'on ne force pas trop sur les éclairages et si elle court assez vite, ça devrait aller quand même. Et viva Mexico !

WEREWOLVES ON WHEELS

1971. U.S.A. De Michael Levesque. Avec Stephen Oliver, Billy Gray et Barry McGuire.



Un loup-garou à roulettes, quelle bonne idée !

Entendez pas là que notre héros chevauche une moto avant de subir la classique transformation griffue et pelue, laquelle comptera dans l'histoire des lycanthropes à l'air niais.

Quelques motards se moquent d'une secte de serviteurs du diable, qui vont les changer en loup-garou, pour, bien sûr, se moquer d'eux à leur tour. Un peu de sexe (très peu, merci, je suis au régime...), quelques effets gore, de la musique branchée (dix dollars à celui qui veut bien la débrancher...) motiveront l'intérêt des inconditionnels, à défaut de celui des cinéphiles.

On notera la posture particulière de l'animal reconstituant dans son malheur la position idéale du motard assis. Un coup d'oeil dans le rétroviseur arrière, et il ne lui reste plus qu'à faire "vroum-vroum" pour s'y croire tout à fait !

Tout cela est bien émouvant...

REPTILICUS

1962. U.S.A./ Danemark. De Sidney Pink. Avec Carl Ottosen, Ann Smyrner et Mimi Heinrich.

Un savant découvre un tissu animal dans une mine et décide de façon péremptoire qu'il s'agit d'un fragment de grand reptile. Et de se mettre aussitôt à la recherche des autres morceaux, ceci au grand divertissement de ses collègues. Il prétend que l'animal constitue le lien entre le reptile et le mammifère, puis déclare que sa chair peut se régénérer à volonté.
Mine de rien, pendant que les autres rigolent, l'élément placé dans une cuve à nourrir les dinosauriens (j'abrège, pour ne pas lasser...) commence à proliférer jusqu'à ce que s'échappe soudain... REPTILICUS ! Ce qui tombe assez bien, attendu qu'il s'agit du titre du film. On n'est pas des cons !
Militaires et scientifiques tomberont enfin dans les bras les uns des autres pour conjurer ce nouveau péril. C'est assez beau, en fait...

OUTER LIMITS

(Au-delà du Réel)

1964. U.S.A. Episode Counterweight. De Paul Stanley. Avec Michael Constantine, Jacqueline Scott et Larry Ward.

Un équipage de six personnes pérégrine doucement dans l'espace à bord d'un gigantesque vaisseau à destination d'une planète lointaine (quand c'est Bételgeuse, vous me réveillez, c'est là que je change...). Mais on s'aperçoit qu'il s'agit d'une simulation de vol, entreprise pour tester les réactions des passagers. Ça se passe plutôt mal, d'autant qu'un Alien, peu soucieux de voir débarquer des Terriens chez lui, décide de prendre les choses en main. Enfin, façon de parler...
La créature végétale ici représentée, animée de mauvaises intentions, l'est aussi par le grand spécialiste Jim Danforth. Quel raccourci !

[illegible] KOESU YONGKARI

(Monster Yongkari)
1967. Corée du Sud. De Kiduck Kim. Avec Yeongil Oh, Chongim Nam et Soonjae Lee.

Un tremblement de terre se produit en Corée à la surprise générale. Finalement, ce n'est qu'un reptile géant qui se secoue les plumes en sortant d'une léthargie de quelques millénaires. Bien sûr, celui-ci se met à tout détruire, comme s'il avait déjà visionné toute la série des Godzilla. Là où les militaires ne sont plus d'accord, c'est quand ils s'aperçoivent que l'animal se nourrit de produits pétroliers. Ah non alors, et la crise de l'énergie ?
Un petit garçon et un savant parviendront heureusement à vaincre la grosse bête.
Plus ringard que n'importe quel produit nippon, le film tente surtout de faire passer un message anti-rouge des plus virulents. Effort tardivement couronné de succès par la chute du grand dinosaure communiste. Boum ! (C'est quoi ce "boum" ? La chute ? Ah bon ! Merci l'ingénieur du son, alors...)

THE THREE STOOGES MEET HERCULE

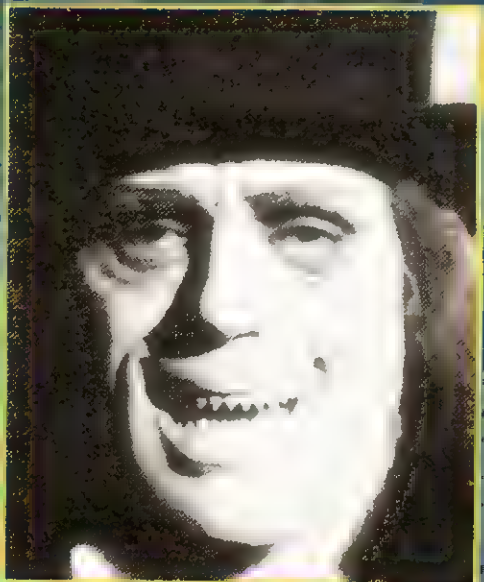
1962. U.S.A. De Edward Bernds. Avec les trois Stooges, [illegible]

En remontant à l'antiquité, on découvre ces étonnants ancêtres des frères Bogdanoff, monstres siamois cyclopéens à la pillosité généreuse. Et eux, au moins, ils ne nous parlent jamais de la cosmogonie universelle du temps relatif, ce qui nous fait des vacances.
Ils tentent de faire moins de bêtises que les Trois Stooges réunis et, finalement, n'y parviennent pas.
Entre autres connaissances, on trouve encore Achille, Ulysse, Hercule et une machine à explorer le temps. L'action se déroule au moins 900 ans avant que Jésus crie, et c'est assez dire s'il était long à la détente.

UNKNOWN ISLAND

(L'Ile Inconnue)
1948. U.S.A. De Jack Bernhard. Avec Richard Denning, Virginia Grey et Philip Reed.

Un gorille rouquin et un tyrannosaure, joués par deux hommes dans des costumes idoines, s'affrontent dans une île du Pacifique où subsiste encore toute une faune préhistorique : dinosaures, iguanodons, cinéphiles abonnés à *l'Ecran Fantastique*, etc.
Le scénario se complaît dans la romance de l'héroïne hésitant entre les bras de l'ex-aviateur militaire passionné de photographie, et un marin membre de l'expédition ayant fait autrefois naufrage sur l'île.
Beaucoup de dialogues et une tendance à ne pas mêler les monstres aux personnages, ceci afin d'éviter des effets spéciaux par trop compliqués. Evidemment, si le spectateur s'aperçoit que les dinosaures accusent la même taille que les acteurs, où va-t-on !



HALF HUMAN

1955. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Akira Takarada, Akemi Negishi et Momoko Kouchi.

Les yétis, on en parle toujours mais on ne les voit jamais. En voici un, merci *Mad Movies*. Le bruit court qu'un yéti séjournerait dans une montagne du Japon. Quelques jeunes scientifiques explorent la région et tombent sur des restes humains visiblement massacrés (les humains, hein, pour massacrer les restes, faudrait vraiment être pervers !). On découvre que cet homme des neiges fait l'objet d'un culte auprès des montagnards du coin et vit de leurs offrandes.
Là-dessus, un businessman farouche rêve d'exploiter l'animal comme attraction, et fait enlever le fils du monstre qui, hélas, mourra dans l'action. Evidemment, le papa va dès lors s'employer à le venger.
La dissection du rejeton révélera qu'il fut l'objet d'une mutation provoquée par les radiations d'une ancienne expérience atomique, et que les yétis cachent en fait des hommes comme vous et moi. Enfin, surtout comme vous, je suppose.

LONDON AFTER MIDNIGHT

(Londres après Minuit)
1927. U.S.A. De Tod Browning. Avec Lon Chaney, Conrad Nagel et Henry B. Walthall.

Voilà ce qui risque d'arriver aux présentateurs TV lorsqu'ils vieillissent. Evidemment, à force d'être contents de tout, du temps qu'il fait, de l'invité surprise, des chansons niaises qu'on barrit dans leurs émissions, de leurs jeux pour demeurés mentaux (au fait, avez-vous bien découpé votre bulletin dans *Télé-Star* ?), on finira bien par leur laisser des traces.
En fait, il s'agit ici de Lon Chaney (le père) incarnant un faux vampire dans une scène destinée à confondre un coupable.
La trame resservira huit ans plus tard pour La Marque du Vampire du même Tod Browning.

Dossier réalisé par Jean-Pierre PUTTERS

Ray Dennis STECKLER

Ray Dennis Steckler produit, dirige, et écrit aussi parfois des films aux titres au moins aussi originaux que les récits qu'ils racontent. Il ne déteste pas apparaître à l'écran, sous le pseudonyme de Cash Flagg, le plus souvent pour y incarner un tueur halluciné à la poursuite de jeunes filles.

1939

A gauche: Ray Dennis Steckler imitant Hunt Hall, des Bowery Boys, dans LEMON KIDS MEET THE MONSTERS. A droite le véritable Huntz Hall.

Comme il se plait à le dire, un réalisateur connaît autant de problèmes avec un budget de 20 millions de dollars, qu'avec seulement 10.000. Vous n'avez jamais ce que vous voulez, de toute façon. Mais au moins, en produisant seul, vous êtes libres et ne subissez aucune pression.

Cette liberté, Ray Dennis l'acquiert très tôt en filmant ses premiers sujets à 15 ans, au moyen d'une caméra super 8. Plus tard, à l'armée, il s'initie à la photographie et travaille comme cameraman. Puis, de retour à la vie civile, il collabore à quelques films professionnels, avant de devenir officiellement directeur de la photographie sur **Drivers in Hell.** Puis, il tourne à 23 ans son premier film, **Wild Guitar**, en se donnant le rôle principal.

C'est avec sa seconde production qu'il tape très fort avec ce titre gag de **The Incredibly Strange Creatures who Stopped Living and Became Mixed-Up Zombies**. Un titre copié sur celui du film de Kubrick, **Dr. Strangelove, or How I Learned to Stop Worrying and Love the Bomb**, tout aussi provocateur. Un temps, Kubrick envisagera même d'entamer une procédure, mais abandonnera, désarmé par la bonne humeur et les intentions on ne peut plus innocentes du jeune copieur. Ces titres à rallonge, Steckler les adore justement, et il récidivera joyeusement avec ces **The Hollywood Strangler Meets the Skid Row Slasher**, ou **The Lemon Grove Kids Meet the Green Grasshopper and the Vampire Lady from Outer Space** !

Avec **The Incredibly Strange**..., Steckler esaie de faire quelque chose de différent, du jamais vu à l'écran, et il y parvient, le bougre. Il interprète à nouveau là le rôle principal, sous le pseudonyme de Cash Flagg, un teenager attardé et désabusé tombant sous la coupe d'une diseuse de bonne aventure criminelle. De nombreuses parties chantées, façon rock, ou mélodie crooner, alternent avec des scènes de fête foraine, le film passant constamment d'un cabaret de danseuses à l'environnement de la voyante en question. Celle-ci hypnotise des gens, les utilisent à de sombres desseins, puis prend un plaisir évident à les défigurer à l'acide, et à les séquestrer dans un local attenant à son officine.

Les personnages sont pour la plupart alcooliques, une danseuse tombe même ivre-morte au cours de son numéro sur scène, et les meurtres commis sont visualisés par une caméra complètement folle. Comme les cauchemars vécus par notre héros sous l'emprise de la sinistre voyante, qui constituent un bon moment de trip halluciné. Mais le délire culmine à la scène finale, lorsque tous les zombies s'échappent pour venir semer la panique parmi les danseuses et les clients du cabaret.

Bref, du cinéma on ne peut plus underground, fait de bouts de ficelle, tourné pour une somme dérisoire de 38.000 dollars, aux maquillages monstrueux (dans tous les sens du terme), et où l'amateurisme, la provocation et le mauvais goût font bon ménage.

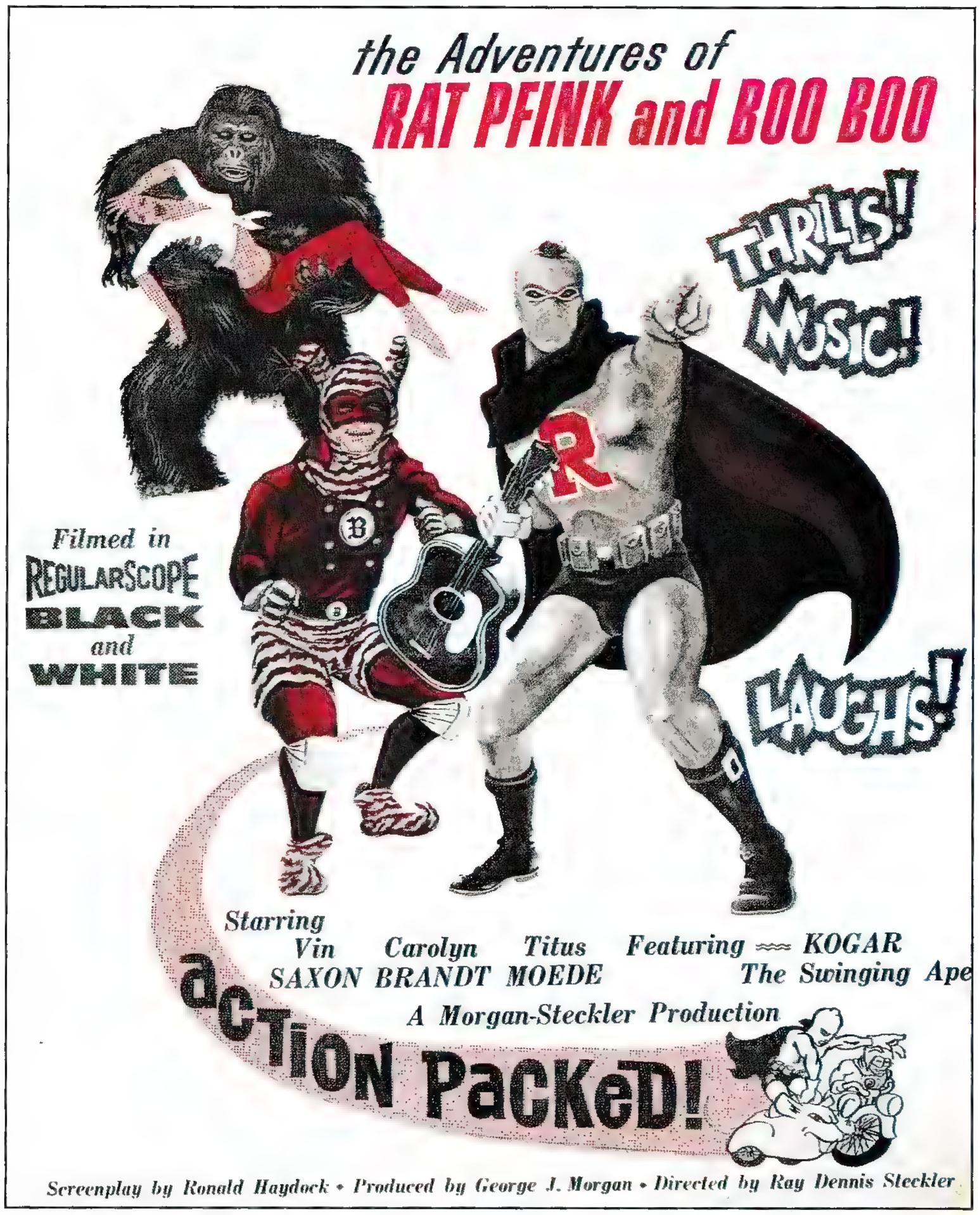
Son **The Thrill Killers**, tourné l'année suivante, reprend une forme quelque peu identique, et pourrait se lire comme une version première du mythe du psycho-killer, avec une poursuite interminable vers la fin, où l'héroïne tente de sauver sa vie. Là, un tueur sauvage (toujours son alter ego, Cash Flagg) agresse des jeunes filles, tandis qu'un trio de dingues s'amuse à décapiter le monde. Le film se verra retitrer plus tard en tant que **Maniacs on the Loose**.

Avec **The Lemon Grove Kids Meet the Monsters**, Ray Dennis Steckler/Cash Flagg conduit une équipe de balourds directement copiée sur le team comique des Bowery Boys, lui-même singeant outrageusement les mimiques du leader de l'ancienne troupe burlesque, Huntz Hall. En fait, ce film est un composite de deux courts métrages, sur les trois que tourna Steckler avec les Lemon Grove Kids. A savoir, et dans l'ordre, **The Lemon Grove Kids, Lemon Grove Kids go Hollywood** et **The Lemon Grove Kids Meet the Green Grasshopper and the Vampire Lady from Outer Space**, déjà évoqué plus haut.

Le film intègre le premier et le dernier de ces épisodes, qui reprennent quelques situations clé des comédies fantastiques des années quarante, avec vampire, gorille, et même momie, ainsi qu'une version rigolarde d'**Invaders from Mars**, où Cynthia Steckler, fille de Ray, repousse une invasion extraterrestre conduite par Carolyn Brandt (femme de Steckler et présente dans la plupart de ses films), sous les traits blafards de la dangereuse vampire de l'espace.

Les références, Steckler les aiment, comme l'on voit, et il n'hésitera pas, dans **Rat Pfink A-Boo-Boo**, à s'attaquer au mythe de Batman pour le tourner façon beatnik décadent. A son habitude, Steckler filme à l'instinct, de façon échevelée, syncopant les images, comme s'il s'agissait d'annoncer la mode clip des délires d'aujourd'hui. Le héros, Rat Pfink, en fait une star du rock ne se déplaçant jamais sans sa guitare et poussant la chansonnette aux moments et aux endroits les plus inattendus, se fait aider du fidèle Boo-Boo pour ramener la justice dans la cité. Evidemment, Steckler se fout doucement

Un des incrédibles monstres de THE INCREDIBLY STRANGE CREATURES WHO STOPPED LIVING AND BECAME MIXED-UP ZOMBIES... (ouf !)



des super-héros à la sauvegarde des valeurs morales et de l'*American Way of Life*. Il suffit d'entendre Rat Pfink annoncer fièrement : "*Viens Boo-Boo, allons combattre le Crime !*" Et nos deux héros de s'élancer, Boo-Boo conduisant un side-car, Rat Pfink carrément debout à ses côtés sur le fragile habitacle, la cape au vent, se mettant dès lors à poursuivre les ravisseurs d'une jeune femme, l'héroïne, Carolyn Brandt.
On retrouve là immédiatement les grands sujets favoris du maître : l'agression d'une jeune femme, ce qui excite toujours sa caméra (faute de mieux...) laquelle se met alors à bouger dans tous les sens, et l'éternelle poursuite. Car Steckler adore filmer les poursuites. En voiture, mais aussi à pied. Et plus elles sont longues, plus il les aime. L'allusion sexuelle et la proximité moite le passionnent également, et il entoure ici son héroïne (toujours sa propre femme) des symboles les plus empressés. N'hésitant pas à placer dans une même scène les fesses de celle-ci (bien au premier plan) et la bagarre des héros contre les bandits.
Les agresseurs manipulent les armes les plus conventionnelles : chaînes de vélo, marteau, planches, tandis que Rat Pfink et Boo-Boo utilisent leurs seuls poings, sans autres pouvoirs apparents. Boo-Boo tente d'imiter son maître, mais en moins bien, et ses coups résonnent comme de timides bouchons de champagne. De plus, il s'inquiète autant d'avoir cassé sa montre dans la bagarre, que de l'issue de celle-ci. Il faudra bien sûr toute la noblesse d'une cause juste pour qu'ils puissent enfin venir à bout du crime.
Evidemment les références abondent : les délinquants se font refiler un tas de comics et de monster's magazine au lieu de liasses de billets, un singe s'approche de l'héroïne pendant qu'elle observe la bagarre, et finit par l'enlever à la barbe des justiciers. D'où nouvelle poursuite, etc...
En fait Steckler se fait plaisir, filme en parfait amateur et manie sa caméra comme un véritable jouet. Il s'est bien amusé, et cela lui suffit. Lors de la sortie du film, il a la surprise de voir que le producteur a mal orthographié son titre, et que **Rat Pfink A-Boo-Boo** remplace désormais le **Rat Pfink & Boo-Boo** prévu au départ, mais pas contrariant, il adopte sans problème ce nouveau titre.
Mais Steckler ne fait pas que d'irrévérencieuses parodies, il sait aussi faire preuve d'originalité, puisqu'avec **Sinthia, the Devil's Doll**, il va fournir la trame prémonitoire du prochain **L'Exorciste**, une petite fille commettant divers meurtres, possédée qu'elle est du démon.
Du nouveau pseudonyme de Wolfgang Schmidt, il signera encore **Blood Shack**, **Revenge of the Ripper** et **The Hollywood Strangler Meets the Skid Row Slasher**, avec toujours des histoires de tueurs psychopathes poursuivant leurs victimes. Dans le dernier, il prend un vif plaisir à filmer la douce confrontation de Carolyn Brandt, en tueuse au coutelas, et d'un psycho-killer étrangleur.
Ray Dennis Steckler cherche avant tout à surprendre et à s'amuser de ce qu'il fait. Sa démarche s'apparente à celle de ses étudiants dissipés cherchant à semer le désordre. Les scènes de meurtres le ravissent, qu'il filme toujours les plus longues possibles. Déjà, la simple idée de l'agression, nous l'avons vu, le transporte au nirvana. Son grand plaisir, à la première de ses films, était d'ailleurs de se déguiser en tueur encapuchonné (sa grande spécialité), et d'agresser en plein climax du récit les spectateurs tranquillement assis dans la salle de cinéma, criant et courant dans les rangées, parfois avec une hache à la main...
Soit Steckler est un doux irresponsable, soit il se moque du monde, mais dans les deux cas, il semble bien s'amuser.
Inutile de dire dès lors qu'un tel auteur ne pouvait pas se prendre au sérieux... Et ça, les critiques le lui ont bien rendu !

Rat Pfink and Boo Boo, nos deux super-héros à la poursuite du crime.

FILMOGRAPHIE

1963 The Incredibly Strange Creatures who Stopped Living and Became Mixed-Up Zombies
1964 The Thrill Killers/Maniacs on the Loose
Rat Pfink A-Boo-Boo
1966 The Lemon Grove Kids Meet the Monsters
1970 Sinthia, the Devil's Doll
1971 Blood Shack/The Chooper
1972 Revenge of the Ripper/Bloody Jack the Ripper (film non sorti en circuit commercial)
1979 The Hollywood Strangler Meets the Skid Row Slasher
1990 The Las Vegas Strangler
The Las Vegas Thrill Killer

Herbert L. STROCK

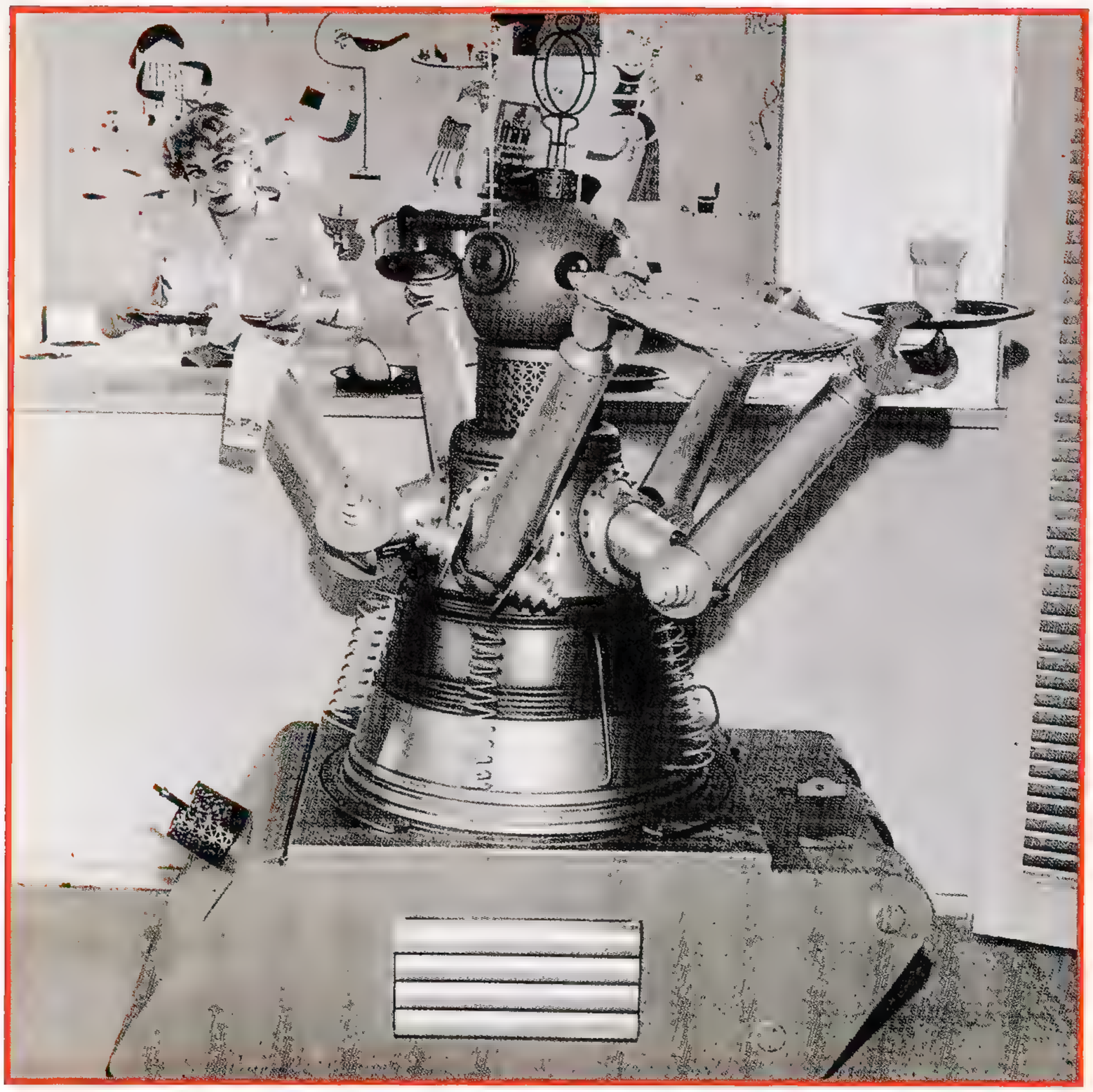
Venu du montage, Strock trouvera sa voie en tournant de nombreuses séries pour la télévision américaine (dont quelques épisodes de* Science-Fiction Theatre*). Après quelques films de SF bien sentis, il retournera poursuivre sa carrière à la télévision.

1918

Herbert Strock aborde sa carrière sur grand écran avec **Storm over Thibet**, puis s'en va prêter main forte à un Curt Siodmak très en difficulté sur son **Magnetic Monster**. Le producteur, Ivan Tors, lui explique alors que le film a besoin d'un réalisateur connaissant bien le montage, dans la mesure où une partie du métrage, à savoir les principales scènes d'effets spéciaux, proviennent d'un autre film tourné 20 ans plus tôt ! De quoi mettre notre homme dans l'ambiance et, justement, il tourne l'année suivante, pour ce même Ivan Tors, un **Gog** exploitant à la fois le procédé relief alors à la mode, la robotique et le spectre de la guerre froide, très à la mode, elle aussi.
En 1957, il tombe entre les griffes du producteur Herman Cohen, très excité à cette époque par les premiers succès de la *Hammer Films* et la rediffusion des grands classiques de *Universal* à la télévision américaine. Un des tout premiers, Cohen comprend que l'argent doit se prendre dans la poche des adolescents, et il se met à exploiter à outrance le terme "teenager" qui fait alors fureur. C'est ainsi qu'il estampille ses films de ce nouveau label : **I Was a Teenage Frankenstein**, **I Was a Teenage Werewolf**, **I Was a Teenage Dracula** (devenu **Blood of Dracula**), etc...

Dis-moi, beau miroir, qui est vraiment le plus moche ? I WAS A TEENAGE FRANKENSTEIN.

Un maquilleur réduit au chômage décide de jouer réellement ses scènes d'horreur : HOW TO MAKE A MONSTER.



Le robot multi-services de GOG. Enfin de la cybernétique à la portée de tous...

Pas question de lui jeter la pierre, alors que se tournent parallèlement des **Teenage Zombies**, **Teenage ApeMan**, **Teenage Monster**, **Teenagers from Outer Space**, **Teenage Caveman** ou même l'impensable **Teenage Frankenstein Meets Teenage Werewolf**, commis par l'attachant autant que prolifique Don Glut.
Strock attaque donc avec lui un **I Was a Teenage Frankenstein**, où le mauvais goût et la minceur du scénario rivalisent joyeusement. Alors que Frankenstein recherche un corps pour ses expériences, un crash automobile résonne au bas de sa résidence. Eh oui, c'est le cobaye idéal qui vient mourir à sa porte et auquel il va redonner vie, avant de tester sa raison en le faisant parler de la Bible. "*Allons, réponds*", demande-t-il, "*je t'ai bien recousu une langue*"!
Pratique, Frankenstein jette des membres inutiles dans un sas où baigne un redoutable crocodile qui semble attendre ce genre de victuailles. Pince sans rire, il ira même jusqu'à y pousser sa propre fiancée, devenue par trop curieuse !
Strock poursuit sa quête hasardeuse avec le décisif **Blood of Dracula** où n'apparaît nullement le grand Saigneur, mais une étudiante toute surprise, et nous avec elle, de se retrouver vampire.
Les plus sérieux des observateurs finissant tout de même par se marrer doucement à tout ceci, on décide brutalement qu'après tout, Herbert Strock possède peut-être une vocation de comique inexploitée. C'est donc sur le ton de la comédie qu'on lui concocte un scénario maladroit, **How to Make a Monster**, où vont se rencontrer son monstre de Frankenstein, déjà bien ravagé physiquement, et le loup-garou new-look du **I Was a Teenage Werewolf**, de Gene Fowler (justement une autre production Cohen, ce qui tombe assez bien). La scène finale où meurent tous les protagonistes passe alors inexplicablement du noir et blanc, utilisé jusqu'ici, à la couleur. Très curieux.
Dans les années 60, Strock continue justement de filmer en noir et blanc avec son **The Crawling Hand**, où la main d'un astronaute, seul vestige d'un retour sur Terre assez brutal, s'est faite posséder par un alien belliqueux et investit à son tour le corps d'un homme. Strock, imperturbable, peinturlure de noir le tour des yeux de la victime pour bien montrer qu'elle est alors sous l'influence alienne. Comme ça tout le monde comprend...
Puis, il retrouve Curt Siodmak sur **The Devil's Messenger**, en fait la reprise d'épisodes TV d'une série datant de 1960, où Lon Chaney Jr. compose un diable assez fripon, puisqu'il s'amuse à livrer à l'humanité souffrante les secrets de l'arme atomique. Après l'apocalypse prévisible, cette même humanité rejoindra Satan aux enfers. On savourera la finesse de la parabole!
Strock conclue sa carrière en intervenant sur des tournages abandonnés par d'obscurs réalisateurs, où ses talents de monteur tentent vaguement de colmater les brèches. C'est le cas du curieux **Monstroid**, apparemment très inspiré des **Dents de la Mer**, et mâtiné d'un rien de monstre du Loch Ness, ou de **Witches' Brew**, avec Richard Benjamin et Lana Turner, narrant les mésaventures censément amusantes de sorciers modernes.
Malgré sa maladresse notoire et le peu d'invention de sa mise en scène, il faut reconnaître à Herbert Strock un certain sang-froid pour avoir illustré des scripts aussi incohérents, juste destinés à choquer un public pas très exigeant. De l'humilité à ce point là, c'est peut-être ça le vrai talent, après tout...

Le maquillage qui tue : Sandra Harrison dans BLOOD OF DRACULA.

FILMOGRAPHIE

1953 The Magnetic Monster (Le Monstre Magnétique), non crédité au générique.
1954 Gog
1957 I Was a Teenage Frankenstein
Blood of Dracula/I was a Teenage Dracula
1958 How to Make a Monster
1960 The Devil's Messenger/13 Demon Street
1963 The Crawling Hand
1979 Witches' Brew

Del TENNEY

Del Tenney touche un peu à tous les métiers, dont celui d'acteur (*Stalag 17, L'Equipée Sauvage*), avant de devenir assistant réalisateur au début des années soixante. Durant deux ans, il va suivre les traces d'Herschell Gordon Lewis, alors en train de tourner ses premiers films gore. Son but : s'amuser et plaire à tout prix.

En 1963, Del Tenney écrit en collaboration le scénario de **Psychomania**, et trouve lui-même l'argent auprès de connaissances pour financer le film. Il tourne là une quantité de scènes, bien que le crédit aille entièrement au réalisateur en titre, son ami Richard L. Hilliard.

La bonne vieille recette des yeux sur le plat de I EAT YOUR SKIN !

Sorti en France en 1966, sous le titre de **Violence dans la Nuit**, **Psychomania** ouvre la porte aux psycho-killers de tout poils. Son meurtrier s'attaque aux jeunes filles, tranchant et taillant dans les chairs à grand renfort d'hémoglobine avec un plaisir évident. L'action se déroulant dans le milieu des modèles, et tout près d'un collège, dont le directeur aime à jouer les voyeurs, la matière première ne manque pas. Une nouvelle mode est en train de naître...
Poursuivant sa collaboration avec Hilliard, qui deviendra son cameraman et également son co-scénariste, Del Tenney va foncer dans la brèche ouverte avec ces deux monuments du genre que constituent **The Horror of Party Beach** et **The Curse of the Living Corpse**. Deux films cherchant avant tout à plaire aux jeunes, et qui mixent tous les éléments susceptibles d'interpeler très fort le teenager. S'y entrecroisent pêle-mêle les thèmes alors en vogue de la moto, du rock'n roll, de la comédie de plage, du meurtre gratuit, des voitures de sport, tout cela bien entendu joué par des interprètes plus ou moins juvéniles et incarnant des personnages passablement irresponsables.
Il produit ces deux films pour moitié avec un investisseur intéressé par son travail, Alan V. Iselin, utilise pour décor la propre résidence de son beau-père et participe à l'écriture des scripts avec sa femme et le fidèle Hilliard.
Comme on le voit, une entreprise tout à fait privée et fonctionnant en huis clos.

Il démarre par **The Curse of the Living Corpse**, offrant du même coup son premier rôle au comédien Roy Scheider. Le film prend pour trame une sombre histoire d'héritage et de cadavre baladeur semblant devoir assassiner les héritiers après sa mort. Suivent quelques scènes du plus pur grand guignol, avec des meurtres complaisamment étalés et d'un mauvais goût réjouissant. Le climax intervient lorsqu'on découvre, au repas, la tête décapitée de la jeune fille de la maison sur un plateau. Bien sûr, au final, le mystère s'explique de la façon la plus naturelle du monde
The Horror of Party Beach participe de la même veine en abordant cette fois le thème de l'écologie prudente. Des monstres écailleux, proches du batracien, émergent en effet d'une tourbe issue de diverses pollutions et viennent s'en prendre aux jeunes vacanciers d'une petite plage californienne. La grande force de Del Tenney est qu'il ne se prend pas au sérieux, et qu'il s'amuse lui-même de ses effets sanglants, rejoignant en cela les premiers travaux encore tout chauds d'un Herschell Gordon Lewis. Le film, vrai festival de rock et de danse par ailleurs, remporte évidemment un succès pas possible auprès des jeunes, et explose au box-office.

CURSE OF THE LIVING CORPSE.

Les deux photos : les monstres issus de la tourbe de THE HORROR OF PARTY BEACH.

Cela va décider Del Tenney à mettre en chantier un **Voodoo Blood Bath**, appelé aussi **Zombies**, qui se verra sept ans plus tard redistribué sous le titre de **I Eat your Skin**, de façon à pouvoir mieux le coupler avec le **I Drink your Blood** de David Durston. L'histoire anticipe sur le prochain et mémorable **Médecin Dément de l'Ile de Sang**, puisqu'on y voit un scientifique chercher un remède contre le cancer à travers diverses substances tropicales. Ses expériences, hélas, produisent une quantité non négligeable de zombies cocasses et pas beaux, qui vont aussitôt s'attaquer aux autochtones. Il s'agit malheureusement du moins bon de sa courte filmographie.
Après cette irruption furtive dans le fantastique, Del Tenney cesse bientôt toute activité pour le grand écran, en laissant l'image d'un dilettante, uniquement venu se faire plaisir tout en exploitant au passage un genre alors en pleine expansion.
Sa technique cinématographique, pour rudimentaire qu'elle y paraisse, ne manque pourtant pas de force par cet élan libérateur, outrancier, récréatif enfin, qu'il sut apporter à son travail. Amateur il fut, amateur il reste, et le cas est assez rare.

FILMOGRAPHIE

1963 Psychomania (co-réal. non crédité)
The Curse of the Living Corpse
The Horror of Party Beach
1964 Voodoo Blood Bath/Zombies/I Eat your Skin

RICHARD EGAN
CONSTANCE DOWLIN
HERBERT MARSHALL

Eastmancolor

gog

Pr[illegible]ction: IVAN TORS

UNITED ARTISTS

Regie : HERBERT L. STROC[illegible]

Harry THOMAS

Harry Thomas se distingue des grands maquilleurs que furent, à l'époque, Jack Pierce, Ben Nye, Bud Westmore et bien d'autres, par le fait qu'il n'œuvra pratiquement jamais pour les grands studios. Et bien sûr, les petits budgets entraîneront de petits effets.

Harry Thomas

De fréquentes visites au maître Jack Pierce sur les plateaux d'*Universal* décidèrent de la carrière d'Harry Thomas. Client des films fantastiques, et grand amateur de la série des Frankenstein, il travaille comme assistant maquilleur sur de nombreux films pour les grands studios, mais sans jamais voir son nom au générique.

L'incroyable créature de NIGHT OF THE BLOOD BEAST.
Et la cocasse invasion de KILLERS FROM SPACE. Ça c'est de la SF...

Même sans contrat, il élabore pour son propre plaisir des masques et apprend très tôt à travailler tout seul.
Une de ses premières tâches en solo, où l'on relève son nom au générique, est **Superman and the Mole Men**, pour lequel il maquille les nains jouant les représentants du monde souterrain. Et là, déjà, il comprend qu'il devra se débrouiller tout seul et avec très peu d'argent. Il utilise les produits les plus simples : coton, bonnets de bain (pour les rendre chauves), faux sourcils, caoutchouc, crayon gras, etc. Ce système D du grimage élémentaire, cet éternel souci d'économie, Harry Thomas l'expérimentera tout au long de sa carrière, car il va travailler avec les plus économes des producteurs, et aussi avec les plus avares en jours de tournage des réalisateurs. Comme les frères Corman (**The Monster from Ocean Flour, Night of the Blood Beast, The Little Shop of Horrors**), Richard Cunha, Edward Cahn, et surtout Edward D. Wood Jr., pour qui il travaille pratiquement sur tous ses films.
Harry Thomas fut l'homme qui inventa les fameuses balles de ping pong coupées en deux figurant les yeux des méchants envahisseurs de **Killers from Space**. Une technique qu'il affinera plus tard avec **Frankenstein's Daughter**, où son maquillage sur Sandra Knight se résume à ce genre d'yeux globuleux, un dentier lui sortant monstrueusement de la bouche, de gros sourcils bien broussailleux et quelques coups de crayon pour parachever le tout. Le résultat dépasse les espérances au niveau de l'humour involontaire, d'autant que l'interprète court ainsi dans les rues, tourne la tête pour regarder la caméra, ressemblant davantage à une pauvre victime qu'à un monstre-femelle menaçant. Il ne maquillera pas le monstre de Frankenstein, bien abimé lui aussi, mais par contre, il crée pour le même film le visage du savant défiguré à l'acide, maquillage qu'il conçoit et réalise en quelques minutes seulement. Un travail dont il est assez fier, encore aujourd'hui.
Une autre de ses grandes réussites reste le monstre de **The Neanderthal Man**, et peut-être aussi la victime brûlée au dix-huitième degré du fameux **Navy Vs. the Night Monsters**. A la fin des années soixante, Harry Thomas abandonne le cinéma pour enseigner dans quelques écoles de maquillage. Quoi qu'il arrive, le spectacle doit continuer et la relève semble assurée.
D'après lui, à défaut de n'avoir pas toujours été bien payé pour son travail, Harry Thomas s'est toujours bien diverti sur ses tournages. Et après tout, n'est-ce point là l'essentiel ?

Le look ravageur de LA FILLE DE FRANKENSTEIN. Comment doit être la grand-mère !

FILMOGRAPHIE

1951 Superman and the Mole Men
1953 Invasion U.S.A.
Glen or Glenda
Cat Women of the Moon
The Neanderthal Man
Project Moonbase
1954 Killers from Space
The Monster from the Ocean Flour
1956 Bride of the Monster
Voodoo Woman
Plan Nine from Outer Space
1957 From Hell it Came
The Unearthly
1958 Frankenstein's Daughter (La Fille de Frankenstein)
Terror in the Haunted House
Night of the Blood Beast
1959 Missile to the Moon
Night of the Ghouls
1960 The Bride and the Beast
The Little shop of Horrors
1961 Terrified
1965 Space Monster
1966 The Bubble
The Navy Vs. the Night Monsters
1967 She Freaks

BLOB,

TERREUR SANS NOM

'THE BLOB.'

STEVEN McQUEEN

AHETA CORSEAUT • EARL DOWF

PRODUCTEUR
JACK H. HARRIS • MISE EN SCÈNE IRVIN S. YEAWORTH, JR.

UNE PRODUCTION IONYLEN • COULEURS DE DE LUXE

C'est un film Paramount

BLOB, VERSCHRIKKING ZONDER NAAM

Chano URUETA

Chano Urueta est un des réalisateurs mexicains qui filmèrent ces incroyables histoires de savants fous, de têtes coupées, de sorcières maudites et surtout de ces inévitables lutteurs masqués. Il fut à l'origine du début de carrière de Blue Demon, un grand concurrent de Santo, dans les années soixante.

Chano Urueta met en boîte, tout comme ses confrères, les mêmes atroces images illustrant les scénarios les plus fous, mais il semble apporter une certaine distance à ce qu'il filme. Car le bougre doit parfois raconter des histoires auxquelles il ne croit pas lui-même.

En tête au palmarès des super-héros mexicains, voici Blue Demon (ci-dessus) et l'indétrônable Santo.

Dans **El Monstruo Resucitado**, un savant défiguré ressuscite les morts à volonté. Dans **La Bruja**, ça ne s'arrange pas, avec cet autre toubib plus ou moins chirurgien esthétique qui voit son laboratoire dévasté à cause de la jalousie de ses collègues, et dont il va se venger au moyen d'une horrible femme, rendue belle pour l'occasion. **El Jinete sin Cabeza** voit la tête de Pancho Villa conservée dans un coffret, tandis que des cavaliers galopent sans tête. **El Baron del Terror** montre un sorcier brûlé sur le bûcher revenir par voie de météore, et capable de se changer en reptile humain, ceci pour exterminer les descendants de ses bourreaux. **La Cabeza Viviente** reprend l'histoire de la profanation des tombeaux aztèques. **El Espejo de la Bruja** traite de sorcellerie et du spectre d'une femme revenant menacer son mari assassin et la seconde femme de celui-ci, etc... etc...
Conscient que de telles histoires peuvent légèrement pécher au niveau de la crédibilité, Urueta manipule une certaine ironie, qui ne gâte d'ailleurs rien à cette veine typiquement grand-guignolesque, proche parfois du surréalisme. Encore qu'ici les effets sanglants ne soient pas trop montrés à l'écran.
Puis Chano Urueta fréquente les milieux des combats de catch, comme tout le monde à cette époque et au Mexique. Il avait déjà tourné, en 1952, un **La Bestia Magnifica**, sorti en France, qui contait justement l'histoire de deux lutteurs rivaux.
Il va s'attacher à la carrière de Blue Demon, censé concurrencer l'invincible Santo. Invincible au grand écran, mais aussi au box-office. Les deux catcheurs, après une carrière parallèle, lutteront plus tard souvent ensemble, face aux monstres les plus divers.

Au masque d'argent de Santo, Blue Demon oppose un très joli masque bleu, comme l'indique son nom, qui cache, nous dit-on, un visage horriblement défiguré. Il va rencontrer aussitôt un loup-garou (**Blue Demon, el Demonia Azul**), une troupe de lutteuses qui, pour pallier leur manque d'intelligence par rapport aux hommes (!), extraient de la matière cervicale provenant d'intellectuels et de beaux catcheurs (re !) (**Blue Demon contra Cerebros Infernales**). Il affronte encore d'autres lutteuse malfaisantes (**Blue Demon contra las Diabolicas**). Puis il s'associe avec Santo, dans **Santo y Blue Demon contra el Poder Satanico**, où les deux lutteurs en décousent avec un groupe de suppôts de Satan, aidés de leurs fidèles servants catcheurs.
Et encore ne s'agit-il là que des films signés par Urueta, car le fier Blue Demon, interprété par l'acteur Alejandro Cruz, tourna encore **La Sombra del Murcielago** (1966), **Aranas Infernales** (1966), **Blue Demon y las Seductoras** (1968), **Santo y Blue Demon en la Atlantida** (1969), **Santo y Blue Demon en el Mundo de Los Muertos** (1969), **Santo contre les Momies de Guanajuato** (avec Blue Demon, Santo, mais également Mille Masques, 1970), puis carrément **Santo y Blue Demon contra Dracula y el Hombre Lobo** (1971), ceci pour faire bonne mesure ! Comme on le voit, il a du pain sur la planche, le malheureux.

LA BRUJA et EL ESPEJO DE LA BRUJA.

Pour revenir à Chano Urueta, les fanatiques reconnaissent quelques qualité à **El Monstruo Resucitado**, à **El Espejo de la Bruja**, ainsi qu'au disjoncté **El Baron del Terror**, qui verse pourtant pas mal du côté de la gaudriole. Il n'empêche qu'aucun ouvrage de cinéma ne cite jamais son nom, pas plus qu'il n'a droit à une seule ligne dans les divers dictionnaires corporatifs. Une lacune qu'il convenait de combler, même si ses films sont pour l'instant toujours invisibles en nos contrées. A moins que du côté de la vidéo, quelque jour ?

FILMOGRAPHIE

1953 El Monstruo Resucitado/Dr. Crimen
La Bruja
1956 El Jinete sin Cabeza
1961 La Cabeza Viviente
El Baron del Terror/The Brainiac
1962 El Espejo de la Bruja
1963 Blue Demon, el Demonio Azul
1965 Santo y Blue Demon contra el Poder Satanico
1967 Blue Demon contra Cerebros Infernales
Blue Demon contra las Diabolicas

ro Goldwyn Mayer présente

Robert HORTON · Luciana PALUZZI · Richard JAECKEL

Bataille au-delà des Etoiles

THE GREEN SLIME

Bruno VE SOTA

1922 - 1976

D'un psysique grassouillet et d'un visage assez veule, Bruno Ve Sota tire souvent de savoureuses silhouettes d'ivrognes menaçants ou de tenanciers de bar. Familier de la bande à Corman, celui-ci va lui confier la réalisation de deux films, qu'il rate avec beaucoup de panache.

Bruno Ve Sota se fait connaître en co-produisant et en interprétant l'un des films les plus glauques de toute l'histoire du cinéma, **Dementia**, également sorti sous le titre de **Daughter of Horror**. Réalisé en noir et blanc par John Parker et Ve Sota lui-même, ce film d'une heure annonce déjà l'expressionnisme poisseux d'un **Eraserhead**, mais en plus sadique. Il s'agit du trip nocturne d'une jeune fille mentalement perturbée, agressée par l'affreux Ve Sota, et traversant un tas de lieux plus surréalistes les uns que les autres. Proche du cinéma expérimental, et filmé, dirait-on, sous l'effet d'un hallucinogène quelconque, avec des plans volontairement distordus, qui font d'autant mieux ressortir le look cauchemar du propos, le film connut de multiples ennuis de censure et demeure une curiosité joyeusement malsaine. Il est passé il y a quelques années en rétrospective au Festival d'Avoriaz et on peut en voir quelques extraits dans la scène du cinéma de **The Blob (Danger Planétaire)**.
Une atmosphère que Bruno Ve Sota retrouve à un degré moindre l'année suivante avec **Female Jungle**, où un flic ivrogne, joué par john Carradine, tente de retrouver l'auteur d'un meurtre dont on l'accuse.
Puis, il va faire partie de l'équipe Roger Corman aux premiers jours de *L'AIP*. En tant qu'acteur, il va composer là quelques personnages savoureux, exploitant son lourd physique un peu inquiétant dans les propres films de Corman ou dans quelques unes de ses productions. A l'époque, le meilleur moyen de le flatter était de lui affirmer qu'il ressemblait à Orson Welles ! Dans **Attack of the Giant Leeches**, il tient un des premiers rôles, en interprétant un personnage ignoble, n'hésitant pas à livrer sa femme infidèle aux mains (façon de parler...) des redoutables sangsues géantes en question.
Sans doute pour le récompenser de ses loyaux services, Corman va lui confier, en 1958, la réalisation du très fauché **Brain Eaters**. On y voit de curieux parasites, sortis d'un engin sphérique venu d'un satellite de Saturne, prendre possession du cerveau des humains, en leur laissant deux traces vampiriques sur la nuque. Désormais acquis aux aliens, les possédés aideront à une nouvelle et hypothétique conquête de la Terre.

L'invasion ne fait que commencer, et on relève déjà la première victime... morte de rire !
INVASION OF THE STAR CREATURES.

On retrouve là, à la fois le style de Roger Corman, et un des thèmes favoris du maître au début de sa carrière. Les deux hommes récidiveront d'ailleurs bien vite pour le quatrième film de Bruno Ve Sota, l'incroyable **Invasion of the Star Creatures**.
Tourné avec un budget anémique de 25.000 dollars, le film tient dans le peloton de tête des films de SF les plus ringards du monde. Deux aliennes assez bien balancées et un peu vamps sur les bords, scientifiques de surcroît, décident de conquérir la Terre. Pour ce faire, elle cultivent une poignée de plantes très méchantes qu'elles veulent utiliser en guise d'armée, car elles peuvent quitter leur pot en grandissant. Attention, ce sont les "Star Creatures" ! L'invasion va heureusement tourner court grâce à deux militaires balourds dont nos jolies aliennes vont immédiatement tomber amoureuse. Il faut dire que l'espèce mâle n'existe pas sur leur planète et, évidemment, dès qu'elles en rencontrent, elles les trouvent très beaux. Et c'est vrai que nous sommes tous très beaux, d'ailleurs.
Par contre, les monstres sont carrément moins séduisants. Bien qu'assez rigolos quand même, avec des collants aux jambes, des sacs à patates sur le dos, une large cagoule sur la tête, les habituelles balles de ping-pong à la place des yeux, plus quelques broussailles sortant de la tête et de l'extrémité des bras pour accentuer le look végétal des bébêtes envahisseuses. De plus, elles possèdent une forme d'intelligence assez primaire et ne comprennent pas toujours ce qu'on leur commande télépathiquement. Bref, c'est mal barré !
Le scénario, gribouillé par ces deux plaisantins de Dick Miller (acteur fétiche de Corman, et plus tard de Joe Dante), non crédité au générique, et Jonathan Haze (**La Petite Boutique des Horreurs**) atterrit un beau jour sur le bureau de Roger Corman, qui s'empresse aussitôt de le refiler à quelqu'un d'autre, tellement à la lecture il subodore déjà le navet à plein nez.
Bruno Ve Sota tente de s'en sortir en accentuant le côté farce du sujet, très dans le ton cormanien de **La Petite Boutique des Horreurs**, d'autant qu'on retrouve là l'élément végétal de base... Dès lors, la séquence anthologique de l'attaque d'une base américaine par ces grandioses carottes humaines se veut surtout une parodie de tous ces films alarmistes à base d'envahisseurs plus ou moins agressifs et plus ou moins à consonance anti-rouge. Un film à réserver aux stricts amateurs, bien évidemment.

FILMOGRAPHIE

(interprétation)

1953 Dementia
1954 Bait
1956 The Undead
1957 War of the Satellites
1958 The Devil's Hand
1959 The Wasp Woman
Attack of the Giant Leeches
A Bucket of Blood
1961 Night Tide
1963 The Haunted Palace (La Malédiction d'Arkham)
Attack of the Mayan Mummy/The Momia Azteca
Creature of the Walking Dead
1966 The Wild World of Batwoman/She Was a Hippy Vampire
Wild Wild West : épisode The Night of the Steel assassin (TV)
1967 A Man Called Dagger
Hell's Angels on Wheels
1972 Something Evil

(Réalisation)

1953 Dementia (co-réal.)
1954 Female Jungle/The Hangover
1959 The Brain Eaters
1962 Invasion of the Star Creatures

A lone U.S. astronaut
pitted against all the odds beyond this earth!

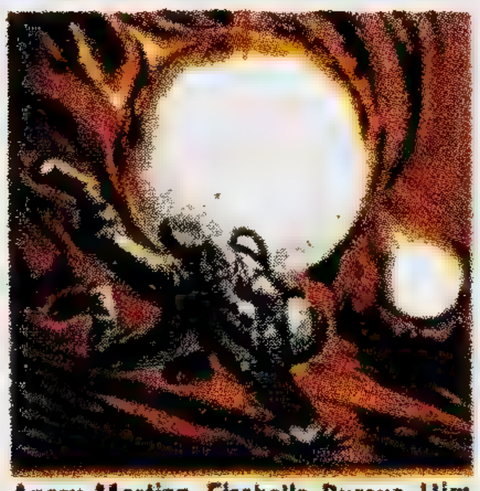
ROBINSON CRUSOE ON MARS

TECHNICOLOR®

THIS FILM IS **SCIENTIFICALLY AUTHENTIC** ...IT IS ONLY ONE STEP AHEAD OF PRESENT REALITY!

Laser-beam Gun at the Ready for Any Weird Space Visitors That Come!

SPACE-SHIP WRECKED IN THE SKY! ONLY HIS NERVE AND KNOW-HOW TO SAVE HIM!



Angry Martian Fireballs Pursue Him Fiercely across Awesome Craters!

Trapped by Strange Volcanos under Deep, Dangerous Martian Canals!

Gasping His Last Oxygen Till H Stumbles on Life-giving Bloodstones

TECHNISCOPE® STARRING PAUL MANTEE · VICTOR LUNDIN AND MONA, THE WOOLLY MONKEY · PRODUCED BY AUBREY SCHENCK · DIRECTED BY BYRON HASKIN · IB MELCHIOR AND SCREENPLAY BY JOHN HIGGINS

A SCHENCK ZABEL PRODUCTION

A PARAMOUNT RELEASE

SOMEWHERE

IN

THIS

WORLD

STALKS

A

THING

THAT

IS...

NOT OF THIS EARTH

Starring

Paul BIRCH • Beverly GARLAND • Morgan JONES

A ROGER CORMAN PRODUCTION • Screenplay by CHARLES B. GRIFFITH and MARK HANNA

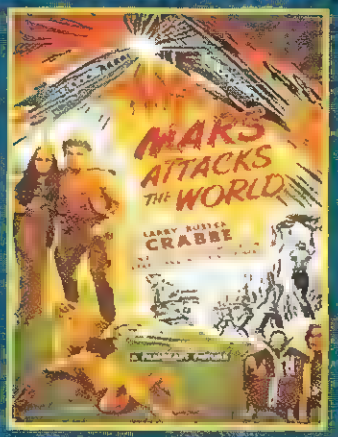
Produced and Directed by ROGER CORMAN • An ALLIED ARTISTS PICTURE

Si vous avez manqué le début : reprenez tout depuis la page 13...

THE

CRAIGNOS MONSTERS

Chapter 12 : the last crusade



Voici enfin le dernier volet de notre tour d'horizon des tronches les plus allumées. Je sais, c'est dur pour tout le monde, mais il faut bien fermer les volets une fois pour toutes, car on finirait par s'attacher...
Nous n'avons fait qu'explorer une partie de cette production fertile. D'autes films restent à découvrir, d'autres documents à retrouver. Puisse cet ouvrage favoriser l'intérêt des exploitants vidéo, et surtout la curiosité des cinéphiles, pour que revive, au moins sur nos petits écrans, la folle magie du grand cinéma populaire.

THE LOCH NESS MONSTER

1977. U.S.A. De William B. Stromberg. Avec Richard Cardella, Glenn Roberts et Mark Siegel.

Le pêche, c'est chouette, surtout quand ça mord. Mais attention, il y a des fois où ça mord un peu trop fort !
Le passage d'un météorite heurtant un pic glaciaire met à jour un oeuf de bonne proportion, reposant là depuis des millénaires. Celui-ci va incuber, pour libérer une vilaine bête se nourrissant bientôt d'un tas de trucs peu ragoûtants : déchets atomiques, rebuts divers, Mc Donald's, etc.
La splendide créature amphibie se livre alors à une destruction systématique de objets et personnages qu'elle rencontre, jusqu'à ce que les autorités en fassent enfin preuve (d'autorité !) en plaçant face à l'animal un chasse-neige géant, seul adversaire à sa véritable mesure.

GOKE, BODY SNATCHER FROM HELL

1969. Japon. De Hajime Sato. Avec Hideo Ko, Tamami Sato et Eizo Kitamura.

Avec un nom aussi sympa que Goke, on comprend difficilement comment une créature peut être aussi méchante.
Venue d'outre-espace, une entité s'empare progressivement des corps de rescapés d'un accident d'avion perdus en plein désert. Ceux-ci vont désormais se comporter en véritables vampires.
A la manière de Hidden, l'entité, liquide et semblable à du métal en fusion, pénètre les corps par une brèche s'ouvrant en plein milieu du front des victimes (dans Hidden c'était par la bouche... Beurk !). La police enquête et repère vite les coupables : ils n'avaient pas leur carte d'entité ! (Oui c'est nul, mais ça fait tellement de bien...)

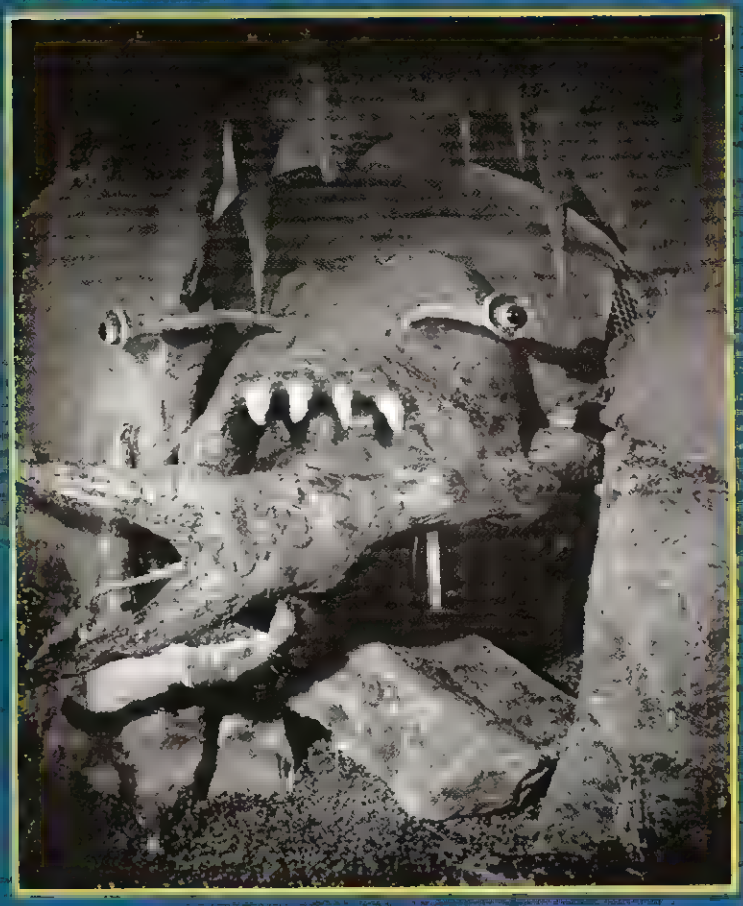
THE BEAST

1959. U.S.A./Japon. De Kenneth B. Crane et George P. Breakston. Avec Peter Dyneley.

Le docteur Suzuki, japonais et savant fou, bricole à la maison et rate assez souvent ses expériences (même sexuelles). Sa femme et son frère en savent quelque chose, qu'il a réduits à l'état de mutants pas montrables et qu'il garde fort prudemment en cage.
Assez satisfait d'une formule de synthèse dernièrement inventée, il l'expérimente sur un cobaye humain. Celui-ci découvre alors, effrayé, un oeil lui pousser sur l'épaule, suivi bien vite d'une tête patibulaire (*vas-y, pousse c'est un garçon !*), tandis que lui-même commence à éprouver des pulsions criminelles.
Après avoir fait quelques victimes, le personnage se dédoublera carrément, pour que le bon puisse enfin affronter son double maléfique, sous les yeux de sa fiancée et de témoins très impressionné.

JOURNEY TO THE [illegible] PLANET

[illegible] *Ottosen et Ann Smyrner*



Tudieu, la vilaine bête ! On a beau se dire qu'elle vit sur Uranus, ça fait peur, quand même.

Une équipe de fiers astronautes débarque sur cette planète et découvre, contre toute attente, une région fertile ressemblant à la Terre, où ils retrouvent des éléments, des souvenirs, et jusqu'à des personnages féminins issus de leur propre passé.

En fait, un cerveau super-puissant recrée pour eux cet univers factice, où intervient aussi la matérialisation de leurs peurs inavouées.

Les Terriens repartiront dégoûtés, en emmenant tout de même les femmes, avec eux (pas con). Mais hélas, y'a des jours comme ça, celles-ci disparaîtront à mesure qu'ils s'éloignent d'Uranus.

Il circule une version abrégée où certains monstres, pourtant fort sympathiques, n'apparaissent pas. Et c'est vraiment du gâchis.

[illegible]

[illegible] Nick Ad[illegible]

[illegible] nouvelle de Lovecraft [illegible] montre un savant américain venant rejoindre sa fiancée dans une région désertique tout près d'Arkham (c'est donc bien de Lovecraft !). Il y découvre d'horribles choses et notamment que le père de sa dulcinée aide d'un serviteur fidèle, poursuit là d'étonnantes expériences, mais sans les rattraper vraiment. Il tombe en effet [illegible] galerie invraisemblable de monstres, [illegible] tats de leurs occultes travaux.

Le père (Boris Karloff) finira [illegible] informe verdâtre, victime de la terrible mystérieuse "couleur tombée du ciel".

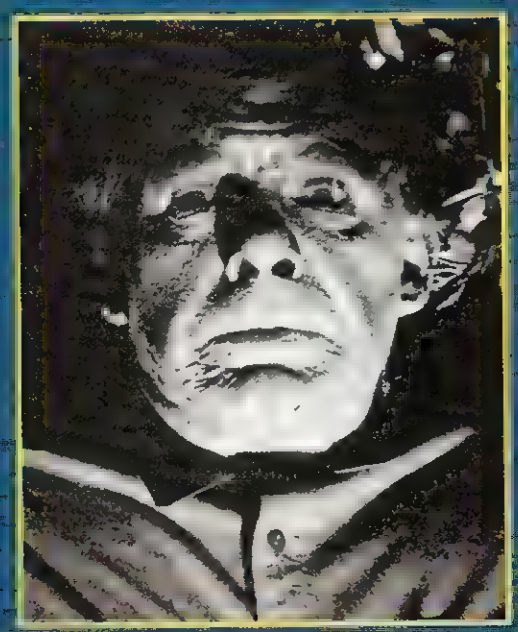
[illegible]

[illegible] Échappe de la Chaise Électrique)
1941. U.S.A. De George Waggner. Avec Lon [illegible]

Seul survivant d'un accident de circulation, Lon Chaney la tombe entre les mains de Lionel Atwill, qui rêve d'inventer une nouvelle race d'homme électrique : *"bon, c'est pas [illegible] mais [illegible] la prise ?"*

Le cobaye devient dès lors indestructible et parvient même à foudroyer ceux qu'il [illegible]. Condamné à la chaise électrique, il [illegible] du châtiment suprême : *"ah oui, vas-y, c'est bon là, change pas de voltage !"* La vraie bête, quoi !

L'illumination sera complète lorsque notre homme se retournera enfin contre son créateur. Air connu.



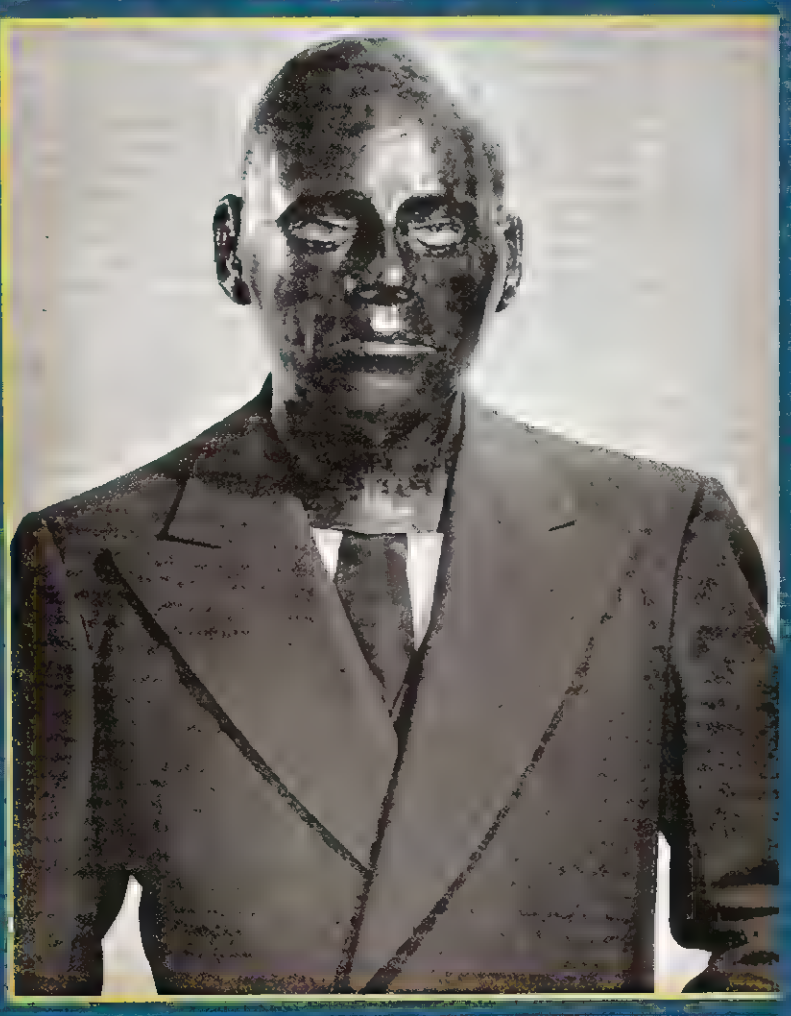
DICK TRACY [illegible]

1941. U.S.A. Sérial en 15 épisodes de [illegible] Ralph Bird, Ralph Morgan et Michael [illegible]

Quatrième sérial à la gloire du célèbre détective, resacralisé récemment par Warren Betty, **Dick Tracy Vs. Crime Inc.** ne fait pas dans la dentelle. Le héros se lance à la poursuite d'un super-méchant, appelé the Ghost, car il peut se rendre invisible à volonté pour échapper aux recherches. Est-ce vraiment sportif ? Evidemment, dans ce cas, le crime ça devient facile...

Semblable au célèbre Fantômas, the Ghost déambule en s'abritant derrière un masque cachant sa véritable identité.

Celle-ci nous sera finalement révélée au cours du dernier épisode, juste avant que le vilain bandit ne connaisse son juste châtiment. Plus moral qu'eux, c'est bien simple, tu meurs...



EL CONQUISTADOR DE LA LUNA

(ou El Lunatico)

1960, Mexique. De Rogelio A. Gonzalez. Avec Clavizallo et Ana Luisa Peluffo.

Houla, les vilaines bêtes ! (je parle évidemment de celles qui sont à l'extérieur...).
Le célèbre comique Clavillazo (célèbre principalement au Mexique, à son club de belote et dans les années soixante) est un mécanicien. Et voilà qu'il trafique l'invention du père de sa fiancée, savant fou de sa profession, lequel vient justement de mettre au point un vaisseau spatial.
Notre farceur va se retrouver assez étourdiment sur la Lune, où il va rencontrer des Sélénites sympas, mais aussi de méchants Martiens qui s'apprêtent à détruire la Terre. Comme tous les méchants Martiens de notre connaissance, d'ailleurs.
Les classiques pitreries du héros viendront à bout de ce funeste complot.
La Terre : 1 Mars : 0. Et maintenant, cyclisme.

SUPERMAN SERIES [illegible]

1978, U.S.A. Ex Rod Sallo. Avec Nicolas Hammond, [illegible]

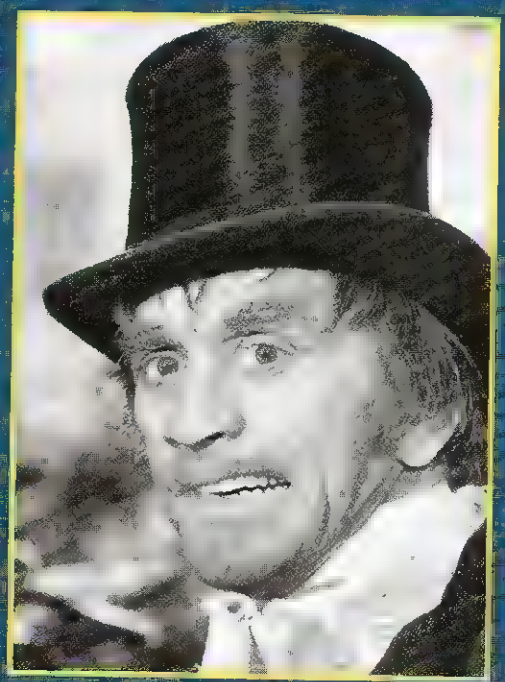
Après **Spiderman (L'Homme Araignée)** l'année précédente, voici le second film sur le sujet. Un étudiant piqué par une araignée radioactive (y'en a toujours qui ne sont pas prudents !) ressent désormais les pouvoirs de l'arachnide, ainsi qu'une irrépressible envie de tisser...
Il travaille pour un journal où tout le monde ignore sa dure condition, et se lance à la poursuite d'un voleur de bombe, lequel réclame un milliard de dollars pour la restituer. Les références à Superman ne manquent évidemment pas, d'autant que le film de Richard Donner ne date jamais que de quelques mois. Faut comprendre, super-héros ou pas, on reste humain après tout...

WHEN DINOSAURS RULED THE EARTH

(Quand les Dinosaures Dominaient le Monde)

1968, G.B. De Val Guest. Avec Victoria Vetri, Patrick Allen, Magda Konopka et Imogen Hassall.

Après le succès d'**Un Million d'Années avant Jésus-Christ**, la *Hammer-Films* joua à fond la carte des gros monstres préhistoriques et des belles filles en bikinis à poils (oui, c'est-à-dire, ce sont les bikinis qui sont en poils de fourrure, hein !).
Le dialogue, surtout, dispense de grandes joies aux amateurs.
Oumgah ahmbalaoué krasuki pouet pouet ?
Mdouga poulou poulou tsoin tsoin...
Ce qui ne manque pas d'une certaine répartie.
En effet tout le film emploie cette langue étrange, qu'on suppose préhistorique, et qui nous replonge en plein exotisme bestial. Plouf ! (vous apprécierez au passage l'effort effectué au niveau des bruitages, merci).
L'héroïne, bien en chair, et plus ou moins dévêtue suivant les versions, élève là un bébé dinosaure tout à fait ravissant. Faudrait pas que ça grandisse...



[illegible] AND MR. HYDE

1975, U.S.A. (TV). De David Winters. Avec Kirk Douglas, Susan George et Donald Pleasence.

Quand la télévision s'empare des grands mythes, elle joue plutôt soft. Evidemment, il ne s'agit pas de choquer les chères petites têtes blondes. Entre le fantastique et la niaiserie, la téloche a fait son choix depuis longtemps.
Bref, c'est ici Kirk Douglas qui s'y colle dans l'interprétation du rôle-titre. Je dis ça, car bien peu d'entre nous l'auraient reconnu sous l'affreux maquillage l'ayant ainsi transformé en cet horrible Mr. Hyde. Vite un peu de pub, qu'on reprenne notre souffle !

[illegible]

(ou The Touch of Satan, ou Curse of Melissa)

1971. U.S.A. De Don Henderson. Avec Michael Berry, Emby Mellay et Lee Amber.

Tu viens, chérie ? Euh... fallait me le proposer avant la guerre de 14, maintenant j'hésite !

En fait, cette jeune fille de 130 ans a survécu au bûcher qui devait la détruire comme sorcière, après que sa sœur, Melissa, ait vendu son âme au diable pour... la sauver.

Les deux femmes vivent encore de nos jours, l'une ayant conservé à travers le temps son étrange beauté, et livrant des proies humaines à la seconde, recluse dans une mansarde et subissant l'outrage des ans.

Le final, peu courant dans ce genre de récit, verra la victoire complète du pouvoir satanique. Un truc qui ne serait plus possible, de nos jours, où le fantastique s'adresse aux moins de 12 ans !

[illegible]

1955. U.S.A. De Bert I. Gordon. Avec Bill Bryant, Wanda Curtis, Douglas Gallagher.

Une nouvelle planète s'insinue sournoisement dans notre système solaire. Aussitôt, les autorités dépêchent une expédition afin de l'explorer. Quatre scientifiques, deux hommes et deux femmes (ce qui tombe assez bien, mais là n'est pas la question...), débarquent donc sur l'astre pour y découvrir une contrée florissante, mais hélas parcourue de grosses bestioles dinosauriennes. L'une d'elles, justement, leur porte un vif attachement et refuse de les quitter d'une semelle. Ils s'enfuiront à la faveur d'un combat entre gros monstres et lanceront une bombe nucléaire avant de revenir sur Terre. L'humanité peut dormir tranquille, elle a laissé son message !

[illegible] OF TROY

1966. U.S.A. De Albert Band. Avec Gordon Scott, Paul Stevens et Roger Browne.

Albert Band, auteur de savoureux films bis, et père du réalisateur/producteur Charles Band, dirige ici Gordon Scott (ex-Tarzan), lequel saute l'épée à la main pour combattre une décidément très vilaine créature marine.

La bête, tenant à la fois de la chenille, du crabe, de l'araignée de mer et du monstre de fête foraine, suit un régime alimentaire des plus stricts puisqu'elle ne consomme que des jeunes filles vierges. Evidemment, les jeunes filles ne sont pas très contentes (et pourtant, il leur suffirait de pas grand chose pour couper au sacrifice. Enfin, ce que j'en dis...), mais la cruelle Princesse de Troie (Diana Hyland) tient pourtant à perpétuer ce rite sanglant. Encore du boulot pour le brave Hercule...

Une belle panoplie de bisseux hante ce film où George Ardisson, Paul Stevens et Roger Browne (interprète de pas mal de sous-James Bond à la même époque) incarnent des héros mythologiques n'ayant d'ailleurs pas toujours strictement voisinés.

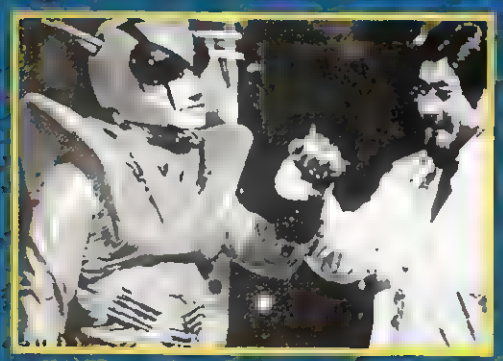
MASTER MINDS

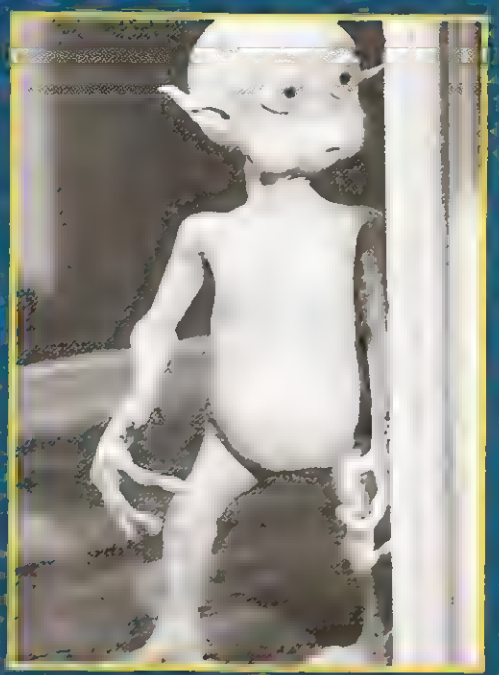
1949. U.S.A. De Jean Yarbrough. Avec Leo Gorcey, Huntz Hall, Alan Napier et Glenn Strange.

Glenn Strange, par trois fois monstre de Frankenstein dans la série *Universal*, incarne cet impressionnant homme-singe géant nommé Atlas. Belle bête !

Comme il est très moyennement intelligent – disons le niveau footballeur moyen, quoi – un scientifique inspiré décide de lui greffer un nouveau cerveau. Hélas, il choisit celui du pire des imbéciles venus, incarné par Huntz Hall, du groupe des Bowery Boys, dont la seule lueur de génie consiste à prédire l'avenir lorsqu'il attrape une rage de dents.

Plus prosaïque, madame Soleil s'en remet pour sa part à son dentier, mais chacun fait comme il le sent, vous savez... De toute façon, ça ne marche pas davantage...





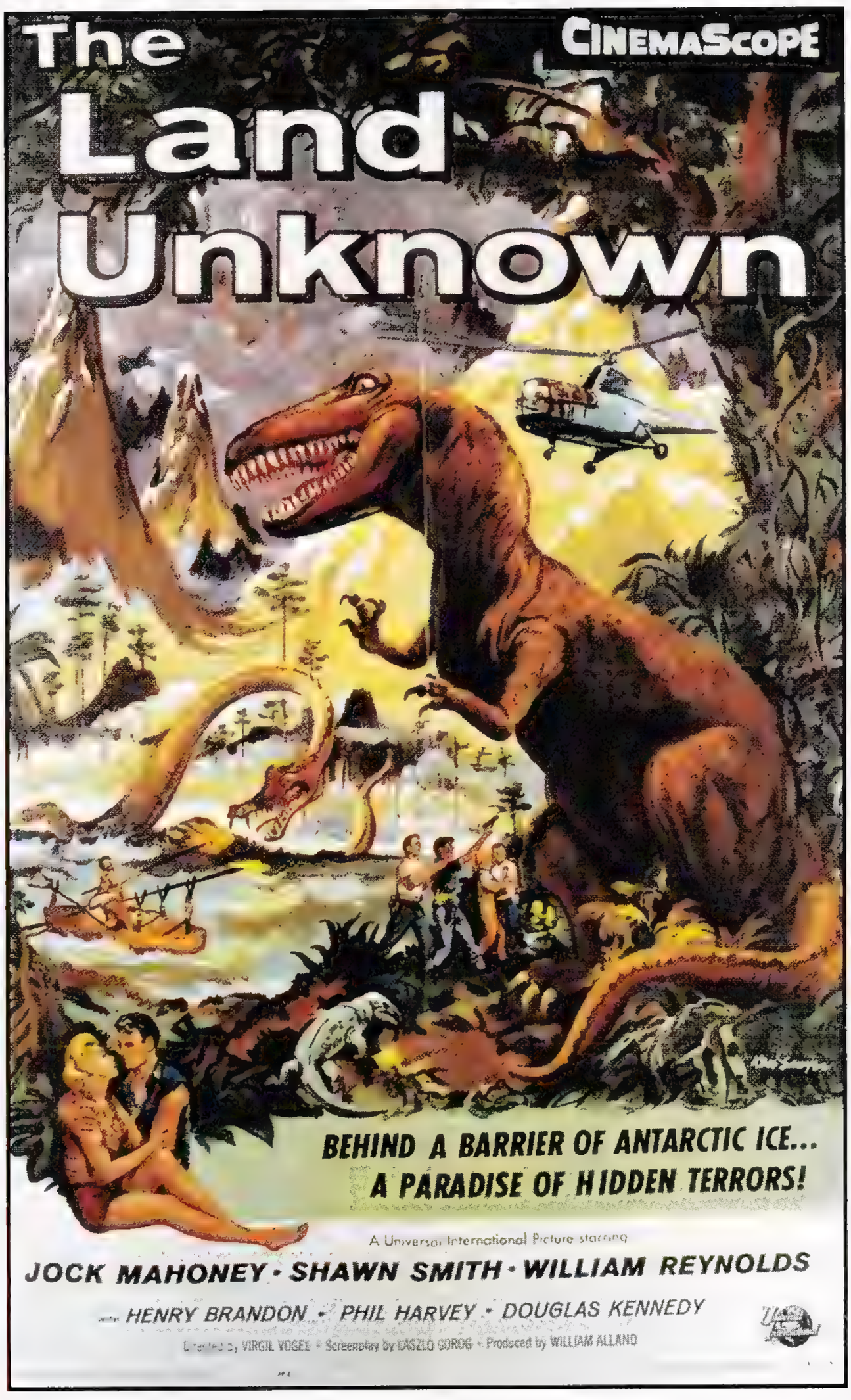
Virgil W. VOGEL

Virgil Vogel travaille pour Universal, ***en tant qu'assistant monteur, puis monteur lui-même, sur*** **Son of Ali Baba** ***ou*** **Les Survivants de l'Infini.** ***Histoire d'échapper à la routine, il devient assistant-réalisateur et finit par entreprendre son premier film, toujours pour*** Universal, **Le Peuple de l'Enfer,** ***dirigeant là une armée d'hommes-taupes dessinés par Jack Kevan. Il assistera également Orson Welles sur*** **La Soif du Mal.**

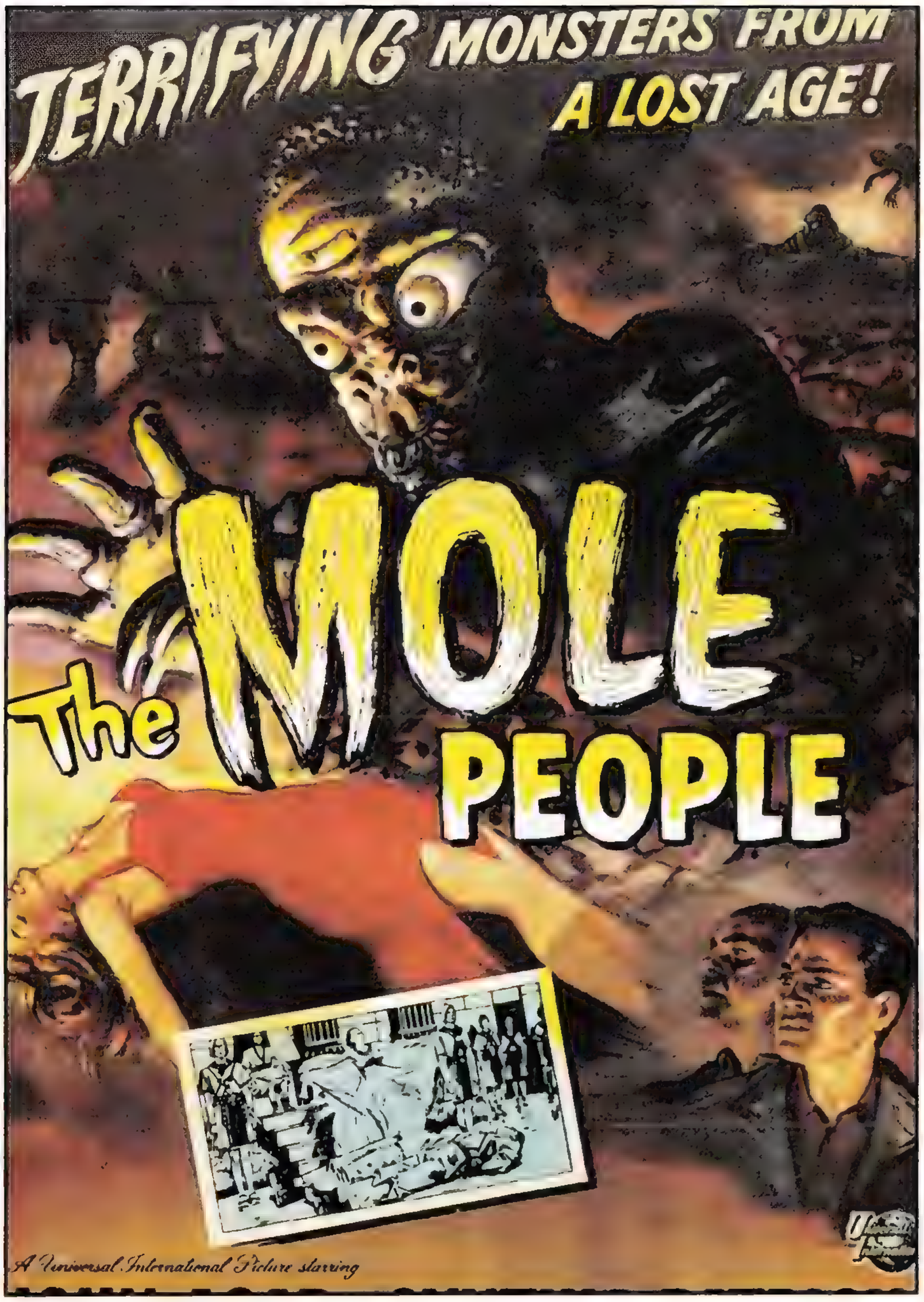
Plutôt que d'aller explorer les planètes inconnues, comme nombre de ses confrères, Virgil Vogel reste sur terre et préfère nous faire découvrir des contrées encore vierges ou des civilisations ignorées.
Dans **Le Peuple de l'Enfer**, ce sont des archéologues à la recherche de l'antique race sumérienne qui, fouillant un sol riche en vestiges, découvrent un texte ancien leur apportant la preuve que cette civilisation échappa au déluge en se réfugiant sur la cime d'une montagne d'Asie. Explorant celle-ci, ils suivent une crevasse profonde qui les conduit à une vaste cité souterraine où se trouve une tribu d'albinos n'ayant jamais vu la lumière du jour. Ils vivent sous le régime de la royauté, adorent les Dieux, pratiquent les sacrifices humains et entretiennent une armée d'hommes-taupes vivant dans les profondeurs du sol, et travaillant dur pour la race supérieure. Les membres de l'expédition, en parfaits érudits, connaissent bien sûr le langage de la tribu et apprennent qu'ils ont été chassé de la surface de la terre en raison de leurs péchés ! Les autorités ne voulant pas remettre en cause leur propre conception du monde, les intrus devront être supprimés...
Evidemment la démocratie vaincra, d'autant que les archéologues utilisent leur lampe-torche comme un rayon paralysant sur ces hommes n'ayant jamais connu la lumière. Et le petit groupe emmènera au passage l'une des jeunes filles, mutante, puisque étonnamment rose dans cette population de faces blêmes. Tandis qu'un tremblement de terre anéantira le monde d'en bas, cette gigantesque Metropolis où l'on ne respecte pas les droits de l'homme.

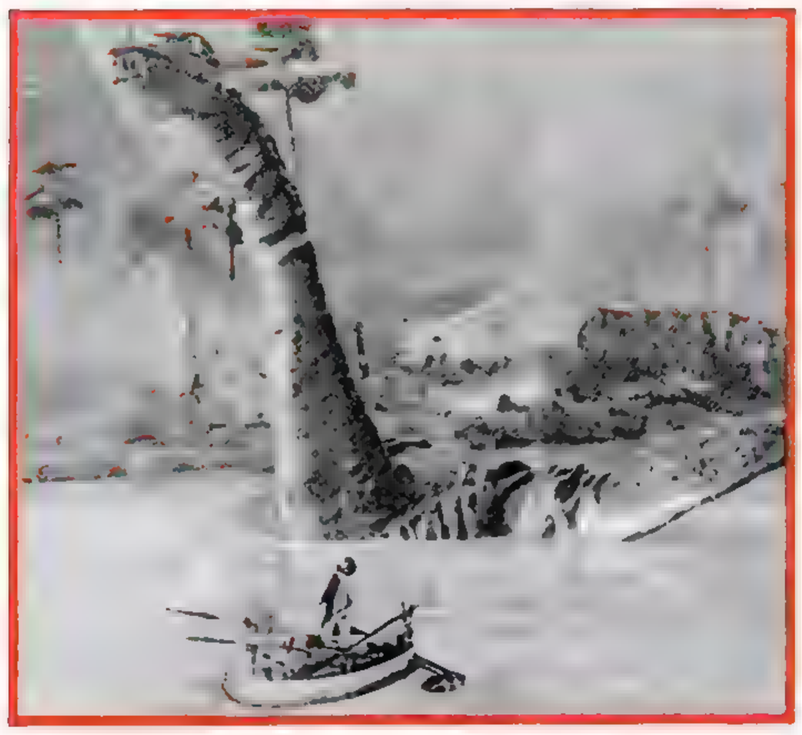
C'est très beau, très américain. Dans la mesure où il s'agit ici de comparer la sacro-sainte démocratie à cette civilisation intolérante sacrifiant au fanatisme, à l'esclavagisme et à la violence. Fait significatif : à la fin de l'histoire le peuple des hommes-taupes se révolte, aidant du même coup nos héros, mais sans pouvoir jouir cependant du nouveau privilège des seigneurs. La révolte, d'accord, mais dans l'ordre ! Pas de miséricorde, exploitants et exploités succomberont ainsi dans le même cataclysme justicier.
Toujours pour le producteur William Alland, et les studios *Universal*, Virgil Vogel se retrouve sur le tournage de **L'Oasis des Tempêtes**, originellement prévu pour le ténor science-fictionnel Jack Arnold. Mais *Universal* dépense tellement d'argent sur les effets spéciaux de cette production, et principalement sur la fabrication des divers monstres, qu'il faut absolument réduire les coûts et abandonner Arnold, ainsi que le cast prestigieux un moment envisagé. Et il est de fait que le film mise avant tout sur les créatures, ici manipulées de toutes les façons possibles. Véritables reptiles d'une trentaine de centimètres, maquillés pour l'occasion, puis grossis à l'image, marionnettes baladées au bout d'un filin (le ptérodactyle), mais aussi véritable machinerie articulée par des systèmes hydrauliques complexes permettant divers mouvements de la tête. Le reste du corps évoluant grâce à un acteur dans le costume. Le résultat, bien qu'un peu pataud, mais qui colle pourtant bien avec la lourdeur supposée de ces monstres antédiluviens, apparaît tout à fait crédible et saisissant. L'histoire décrit l'aventure de trois hommes et une journaliste en observation au-dessus d'une source d'eau chaude en plein milieu de l'Antarctique, qui vont tomber dans un gouffre après la collision de leur hélicoptère avec un invraisemblable ptérodactyle. Immobilisés au sol, à plusieurs centaines de mètres en dessous du niveau de la mer, ils découvrent là une véritable oasis polaire où la faune préhistorique a survécu du fait de la chaleur et de l'humidité. Après quelques bagarres, la rencontre d'une énorme plante carnivore et la découverte d'un homme des cavernes, rescapé d'un précédente expédition, ils quittent miraculeusement ce redoutable mais pourtant magnifique séjour.
C'est en effet sur l'aspect pictural de l'œu-

Un des hommes-taupes du PEUPLE DE L'ENFER



vre qu'on peut s'extasier, car le scénario emprunte la trame classique des accidentés en un milieu hostile, avec une timide exploration des lieux et la lutte contre les impressionnants locataires. Car ce qui intéresse avant tout Vogel, on le sent bien en observant sa timide direction d'acteurs, qui font un peu n'importe quoi, c'est la découverte de l'oasis. Avec ses geysers d'eau chaude, ses gaz surgissant d'une tourbe visqueuse, ses brouillards opaques derrière lesquels apparaissent les dinosauriens, ses arbres rectilignes semblant vouloir rejoindre la surface, et cette végétation tropicale dont la luxuriance même accuse encore davantage l'aspect claustrophobique de l'endroit.
Vogel se cantonne à la beauté de ses décors et aux canons du film d'aventure, nous évitant le couplet moralisateur habituel. On se demande même au passage ce que peuvent bien faire sur ce navire autant de militaires réunis. S'agissait-il d'installer dans les lieux une base stratégique ?
Pas plus d'idéologie ni de propagande travestie dans son délirant et suivant **Terror in the Midnight Sun**, qui se verra remonté et redistribué plus tard par Jerry Warren sous le nouveau titre plus évocateur de **Invasion of the Animal People**. Il s'agit d'une co-production avec la Suède racontant l'évasion d'un homme-singe géant d'un vaisseau spacial extraterrestre. Celui-ci sème la panique parmi les Terriens avant sa récupération et le départ des mystérieux visiteurs de l'espace. Dans la nouvelle version de Jerry Warren, John Carradine participe à l'action et commente celle-ci, de manière à justifier les coupes et nouvelles scènes.





Les bestioles dans L'OASIS DES TEMPETES.

Après un **Sword of Ali Baba**, reprenant certaines séquences d'un vieux film d'Arthur Lubin (**Ali Baba and the 40 Thieves**, avec des effets spéciaux du magicien John P. Fulton (**L'Homme Invisible**), Virgil Vogel termine sa carrière à la télévision pour laquelle il tournera beaucoup, et parfois certains épisodes de séries plus ou moins fantastiques. Il filme également le pilote d'une autre série TV qui ne se poursuivra pas, **Condor**, où un duo de flics, dont une androïde femme, maintient énergiquement l'ordre dans une société futuriste. Un téléfilm ayant très fortement inspiré, dit-on, le **Robocop** de Paul Verhoeven.

FILMOGRAPHIE

1956 The Mole People (Le Peuple de l'Enfer)
1957 The Land Unknown (L'Oasis des Tempêtes)
1958 Terror in the Midnight Sun/Invasion of the Animal People
1964 The Sword of Ali Baba
1965 Honey West : épisode The Princess and the Paupers
1977 Fantastic Journey : épisode An Act of Love (TV)
Man from Atlantis : épisodes Melt Down et The Mud Worm (TV)
1984 à 1986 : épisodes de la série Airwolf
1986 Condor (TV)

Jerry WARREN

Jerry Warren produit et réalise des films parmi les moins chers de toute l'histoire du cinéma. Il rachète ausi des bandes mexicaines auxquelles il ajoute quelques scènes de son cru, et tente de recoller le tout au moyen d'un narrateur commentant l'action. Mais souvent, ça adhère mal !

Le monstre pelucheux de INVASION OF THE ANIMAL PEOPLE.

Peu connu des historiens de cinéma, Jerry Warren gagnerait pourtant à l'être. Tourmenté par le besoin de filmer dès son enfance, il saute sur l'occasion en 1956, avec son **Man Beast** et cette sombre histoire de yéti écrite par Arthur Cassidy. A cette époque, on parlait beaucoup de l'abominable homme des neiges, et déjà plusieurs films s'y consacraient (**Half Human**, **The Snow Creature**...). Pour monter le film, Warren cherche de l'argent comme il peut, emploie des acteurs inexpérimentés, puis commence par acheter quelques stock-shots de montagnes enneigées, pour mieux faire couleur locale. Il réfléchit un moment sur le look de la créature, puis finit par adopter le costume de singe d'une production antérieure, dont il va se contenter de modifier légèrement le visage. Question abominable homme des neiges, le spectateur est servi !

Pour le scénario, pas de quoi prendre la grosse tête : une expédition, à la recherche d'une personne disparue dans l'Himalaya, se fait progressivement décimée par la vilaine bête. Et ça suffit...

Il se lance ensuite sur la trace florissante de la mode "teenager" avec son **Teenage Zombies**, moitié film de plage, moitié film d'épouvante, où une scientifique un peu disjonctée invente un gaz permettant de transformer les gens en esclaves soumis, ceci à seule fin d'acquérir le pouvoir. Elle s'en prend aussitôt à quatre jeunes gens, adeptes du ski nautique, jusqu'à ce qu'un zombie, victime d'expériences précédentes, ne détruise son laboratoire, et elle avec.

Sur **The Incredible Petrified World**, Warren connaît les plus grandes difficultés. Au moment de tourner, il s'aperçoit que le costume de son monstre a rétréci ! Même en forçant, l'acteur requis pour le rôle n'arrive plus à rentrer dedans. Il trouve péniblement un gars plus mince, mais qui refuse obstinément de jouer, arguant du fait qu'il n'est pas un acteur, et qu'il serait ridicule là-dedans (à la limite, on se contentait de cette dernière raison). La propre femme de Warren, Bri Murphy, déjà actrice sur quelques uns de ses films, va donc s'y coller vaille que vaille, avant que celui-ci laisse décidément tomber la scène prévue. On a sûrement manqué quelque chose !

John Carradine y dirigeait là une équipe de plongeurs, échouant par accident au fond de l'océan, et découvrant une caverne recélant les vestiges d'une antique civilisation.

C'est alors que Jerry Warren trouve tout cela bien fatiguant et se décide plutôt à américaniser des productions étrangères, le plus souvent mexicaines, et de les distribuer comme de nouveaux films. Il coupe ce qui ne lui plaît pas, retourne quelques séquences et, pour éviter le doublage, utilise la voix d'un narrateur (Bruno Ve Sota ou John Carradine) pour expliquer ce qui se passe à l'écran. Et plus l'action paraît compliquée, plus il explique ce qui se passe. Ce qui fait généralement qu'au bout de trente minutes, le public n'y comprend plus rien du tout.

C'est ainsi qu'il produit **Attack of the Mayan Mummy**, tiré d'un film de Rafaël Portillo (**La Momia Azteca**). **Face of the Screaming Werewolf**, tiré de **La Casa del Terror**, de Gilberto Martinez Solares, où une momie cache un redoutable loup-garou (Lon Chaney Jr.) ! **Creature of the Walking Dead**, anciennement **La Marca del Muerto**, de Fernando Cortès, contant l'histoire d'un savant retrouvant la formule d'immortalité de son ancêtre et parvenant ainsi à le faire revivre.

De même, **Terror in the Midnight Sun**, tourné par Virgil Vogel pour une co-production Suède/USA, devient **Invasion of the Animal People**, où des extraterrestres pas beaux laissent échapper quelques monstres encore moins beaux. On relèvera notamment un singe yéti à la fourrure généreuse et aux pattes d'éph' du plus bel effet, etc...

Il bat toutefois son propre record avec **Curse of the Stone Hand**, qui mixe un film chilien datant de 1946 et un film mexicain réalisé en 1959, qu'il ressortira aux USA en 1965. Bel exercice de style.

Mais il tournera encore pour lui, et notamment ce **The Wild World of Batwoman**, que des tracas judiciaires avec les *D.C. Comics* lui feront prudemment rebaptiser **She Was a Hippy Vampire**, quitte à retourner certaines scènes pour justifier ce nouveau titre. Les connaisseurs pensent qu'il s'agit de son plus mauvais film, alors que d'autres saluent l'humour volontaire, pour une fois, de cette histoire d'aventurière masquée, avec cape et collant noir. Elle et sa Bat-Girl déjouent là les plans d'un savant voulant conquérir le monde au moyen d'armes redoutables : une bombe atomique et des pilules euphorisantes qui forcent les victimes à danser et à chanter !

Après une bonne interruption, d'une quinzaine d'années, il revient au cinéma avec **Frankenstein's Island** et filme comme si le temps s'était suspendu pendant sa longue absence. Mélangeant du mieux qu'il peut les mythes, il lâche quatre aérostiers sur une petite île perdue où séjourne une tribu d'amazones pratiquant la magie noire, dont on apprend qu'elles sont les descendantes d'anciens extraterrestres de passage. Vivent là une descendante de Frankenstein et son monstre favori, mariée à un certain Von Helsing âgé de quelque deux cents ans. On y voit encore le spectre du vrai Frankenstein et quelques zombies qu'on croirait sortis de son ancien **Teenage Zombies**. Après ce violent brassage des thèmes, il termine son édifiante carrière et meurt en 1988. Apparemment d'autre chose, comme on dit...

FILMOGRAPHIE

1955 Man Beast
1957 Teenage Zombies
1959 The Incredible Petrified World
1962 Invasion of the Animal People/ Terror in the Midnight Sun (1958)
Terror of the Blood Hunters
1963 Attack of the Mayan Mummy/La Momia Azteca (1959)
1965 Creature of the Walking Dead/La Marca del Muerto (1960)
Face of the Screaming Werewolf/La Casa del Terror (1960)
Curse of the Stone Hand
1966 The Wild World of Batwoman/She Was a Hippy Vampire
Blood of the Man Devil/House of the Black Death/Night of the Beast
1981 Frankenstein's Island

CREATURE OF THE WALKING DEAD

CINETONE
FILMS

Victor
Carole

MATURE
LANDIS

TUMAK
fils de la Jungle

avec
LON CHANEY Jr.
MISE EN SCÈNE HAL ROACH

DE STRIJD OM HET LEVEN

DISTRIBUE PAR
VERDEELD DOOR

CINETONE
FILMS
BRUXELLES

Bud WESTMORE

Membre de la dynastie des Westmore, ayant marqué le monde du maquillage hollywoodien, Bud Westmore se consacre principalement au cinéma fantastique et devient célèbre en élaborant le costume de la fameuse Créature du Lac Noir, une première fois utilisée dans un court métrage burlesque.

1918

Pour Bud Westmore, le maquillage est avant tout une histoire de famille. Fils du maquilleur George Westmore (décédée en 1931), il est le frère de Percy, Mont, Eror, Wally et Frank Westmore, tous également maquilleurs. Mais Bud possède la filmographie la plus fournie des six frères, suivi de Wally (lequel conçut quand même le Mr. Hyde de Mamoulian et les créatures hommes-animales de **L'Ile du Dr. Moreau**, en 1932). Cette filmographie regroupant une quantité non négligeable des monstres les plus bizarres dont nous faisons volontiers notre quotidien dans cet ouvrage.

Bud Westmore démarre sa carrière chez *P.R.C.* puis *Monogram*, avant d'entrer au département maquillage d'*Universal* où il va remplacer le talentueux Jack Pierce, depuis 15 ans dans la maison et à l'origine des concepts visuels de tous les grands monstres du studio (Dracula, Frankenstein, Loup-garou, Momie, Zombies, etc.).

Sur **Deux Nigauds contre Frankenstein**, en 1948, il va connaître l'opportunité d'intervenir directement sur trois des créations de Jack Pierce, ici justement jouées par leurs interprètes habituels. Bela Lugosi en Dracula, Lon Chaney Jr., l'éternel loup-garou, et Glenn Strange en monstre de Frankenstein.

Sa technique ne diffère pas de celle de son brillant prédécesseur, dans la mesure où il s'agit ici d'un film de série, et il importe avant tout que le public puisse reconnaître les monstres maison.

Il va poursuivre son travail sur une bonne partie de la série fantastique des Abbott et Costello, avec notamment **Deux Nigauds chez les Tueurs**, **Deux Nigauds contre le Dr. Jekyll**, où son maquillage se borne hélas à un simple masque porté tour à tour

LA CREATURE DU LAC NOIR
Let's twist again!

Le mutant des SURVIVANTS DE L'INFINI, et Leo G. Carrol, très atteint dans TARANTULA.

par Boris Karloff ou sa doublure, Eddie Parker, ainsi que **Deux Nigauds et la Momie**. Ses créations marquent moins l'époque, car la vedette va davantage au tandem comique qu'au monstre censé venir les effrayer.
Mais c'est surtout avec la marée science-fictionnelle des années cinquante que Bud Westmore va pouvoir valoriser son talent. Car à partir de 1953 il ne va plus arrêter de concevoir monstres humains ou animaux, créatures d'un autre monde ou venues du fond des âges, mutants, morts-vivants et autres personnages épouvantables.
En 1953, justement, le producteur William Alland cherche à tourner pour *Universal* une histoire de chaînon manquant entre l'homme et le règne animal, qu'il voit aquatique, porteur d'écailles, mais capable d'évoluer aussi bien sur la terre ferme que sous les eaux. Celui-ci s'adresse évidemment au responsable du département maquillage de *Universal*, Bud Westmore en personne. Aidé de Jack Kevan, Chris Mueller et Bob Hickman, Bud va livrer la célèbre créature du lac noir, immortalisée par les deux films de Jack Arnold, ainsi que par une seconde séquelle, de John Sherwood. Curieusement, la créature effectuera ses premiers pas cinématographiques dans un court métrage burlesque, intitulé **Abbott and Costello Meet the Creature** (encore eux !), et programmé ultérieurement dans le ***Abbott and Costello Show*** à la télévision.
A partir de là les choses se précipitent et la renommée de Bud Westmore va grandissante. On lui doit notamment les déformations surprenantes des visages rongés d'acromégalie de **Tarantula**, le design impressionnant des mutants de la planète Metaluna dans **Les Survivants de l'Infini**, le vieillissement accéléré de Coleen Gray dans **La Femme Sangsue**, l'apprence terrifiante des hommes-taupes du **Peuple de l'Enfer**.
Il crée encore le curieux Xenomorphe aperçu fugitivement dans **Le Météore de la Nuit**, la créature de néanderthal **du Monstre des Abîmes**, la tête du fameux **Décapité Vivant**, les créatures simiesques de **Skullduggery**, etc.
C'est également lui qui connaît la redoutable tâche de faire de James Cagney la réplique du grand Lon Chaney (senior) dans

Des femmes à poils (!!!) dans SKULLDUGGERY.

L'Homme aux Mille Visages, à travers les figures célèbres du Fantôme de l'Opéra ou de Quasimodo. Une véritable gageure, pour ceux qui connaissent la différence de morphologie entre les deux personnages.

LE PEUPLE DE L'ENFER.

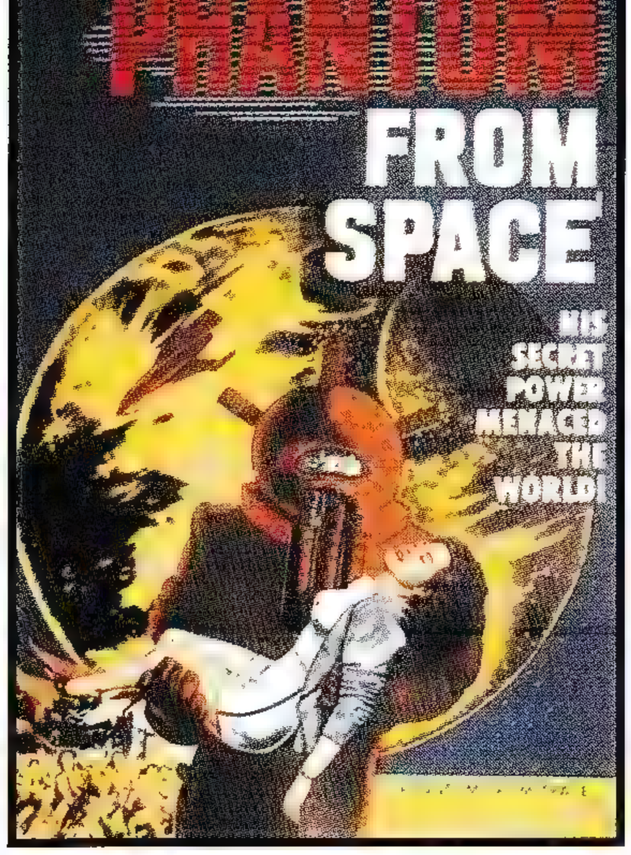
Les maquillages de Bud Westmore se reconnaissent volontiers par leur aspect sauvage, voire parfois grossiers. Il affine moins son trait, comme pouvait le faire un Jack Pierce, lequel recherchait avant tout l'effet artistique à travers ses créations. Bud Westmore, lui, veut surprendre, faire dans l'efficacité. Les front sont bas, les traits caricaturaux, les lèvres épaisses, le nez arqué, les sourcils toujours très soulignés et fournis. Les cheveux, abondants, couvrent le plus de surface possible, jusqu'à manger parfois le visage.
En fait, Bud Westmore tente toujours de faire transparaître la brute épaisse lorsqu'il maquille un personnage. Jack Pierce, au contraire, s'ingéniait surtout à laisser percer la nature humaine derrière le visage de ses monstres les plus bestiaux. Dans ce subtil distingo réside toute la différence entre les deux artistes.
Comme on le voit, il s'agit d'une autre école, et de deux objectifs différents, motivés, pour ce qui concerne Bud Westmore, par une époque plus démonstrative et visuellement plus efficace.

FILMOGRAPHIE

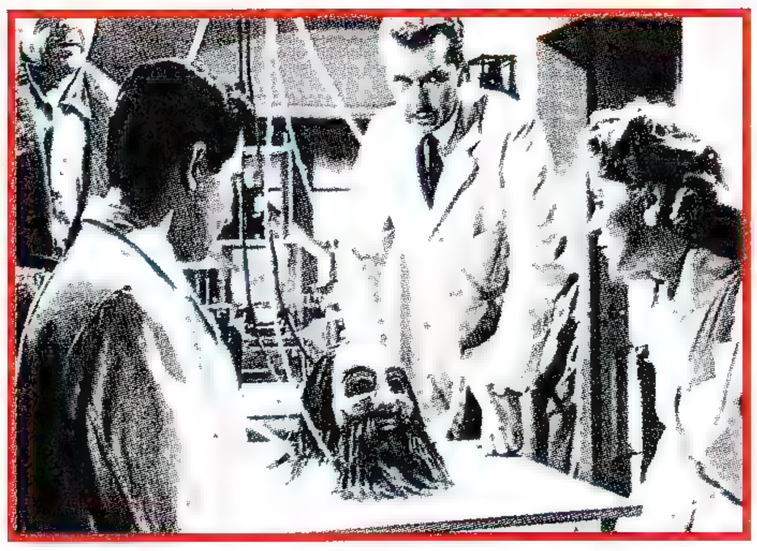
1945 The Flying Serpent
Strangler of the Swamp
1946 Devil's Bat Daughter
1947 The Lost Moment
1948 Abbott and Costello Meet Frankenstein (Deux Nigauds contre Frankenstein)
One Touch of Venus
1949 Abbott and Costello Meet the Killer (Deux Nigauds chez les Tueurs)
Francis
1950 Harvey (Le Lapin Invisible)
Francis Covers the Big Town
1951 Abbott and Costello Meet the Invisible Man (Deux Nigauds et l'Homme Invisible)
1953 Abbott and Costello Meet Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Deux Nigauds contre le Dr. Jekyll et Mr. Hyde)
It Came from Outer Space (Le Météore de la Nuit)
1954 Creature from the Black Lagoon (L'Etrange Creature du Lac Noir)
1955 Cult of the Cobra
Abbott and Costello Meet the Mummy (Deux Nigauds contre la Momie)
Tarantula (Tarantula)
Revenge of the Creature (La Revanche de la Creature)
1956 This Island Earth (Les Survivants de l'Infini)
The Mole People (Le Peuple de l'Enfer)
The Creature Walks among us (La Creature est parmi nous)
1957 The Monolith Monsters
The Man of a Thousand Faces (L'Homme aux Mille Visages)
The Deadly Mantis (La Chose Surgie des Ténèbres)
The Land Unknown (L'Oasis des Tempêtes)
1958 The Monster on the Campus (Le Monstre des Abîmes)
The Thing that Wouldn't Die (Le Décapité Vivant)
1959 Curse of the Undead (Dans les Griffes du Vampire)
Private Life of Adam and Eve
The Leech Woman (La Femme Sangsue)
1964 The Brass Bottle
The Night Walker (Celui qui n'Existait pas)
1965 Dark Intruder
1966 Munster Go Home
1969 Eye of the Cat (Les Griffes de la Peur)
1970 Skullduggery
The Forbin Project (Le Cerveau d'Acier)
Hauser's Memory
1971 The Andromeda Strain (Le Mystère Andromède)
1973 Soylent Green (Soleil Vert)

W. Lee WILDER

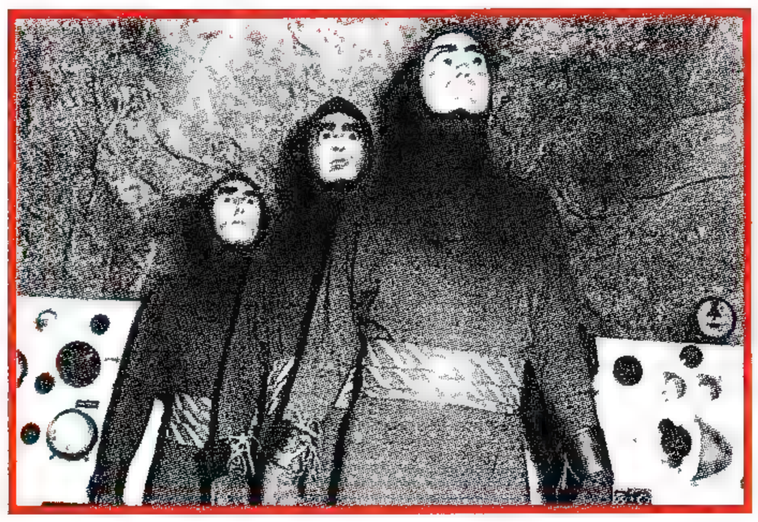
Frère de Billy Wilder, et copieusement ignoré des dictionnaires de cinéma, W. Lee Wilder poursuit une modeste carrière de producteur et de réalisateur. Ses films se tournent à l'économie et ses idées prennent souvent leurs sources dans le devoir des autres. Qu'importe, le spectacle continue...



Avec W. Lee Wilder, nous entrons dans le bizarre. Producteur de petits films policiers dans les années quarante, il saisit pourtant l'opportunité de s'occuper du **Strange Impersonation** d'Anthony Mann, en 1946. Un film flirtant presque avec le fantastique, puisque de curieux praticiens expérimentent là certaines drogues procurant d'horrifiants cauchemars à leurs patients.
Puis, dans les années cinquante, Wilder monte sa propre maison de production, *Planet Filmplays*, pour se lancer dans la fabrication de petits budgets destinés à suivre les thèmes des grands films de SF des années cinquante. Attentif aux modes et au box-office, Wilder s'ingénie à refaire en moins coûteux ce qui se tourne couramment à l'extérieur. Chez lui, on sent le gars qui connaît la valeur de l'argent et désire en dépenser le moins possible. Son yéti de **The Snow Creature**, par exemple, reste quelque chose d'assez valable à contempler, dans la mesure où il affuble l'acteur d'un costume de fourrure le dissimulant complètement, sauf toute la partie du visage, restant étonnamment glabre. Et lorsque le monstre évolue, ça ne s'arrange guère dans la mesure où le costume fait des plis que ça en devient pathétique, et tout ceci dans le sérieux le plus général. La pauvre bête, capturée dans les montagnes, puis ramenée à la civilisation, s'échappe plus tard avant de trouver lamentablement la mort, traquée dans les égoûts. Emouvant !
Sur **Killers from Space**, c'est lui qui trouve l'idée géniale de la balle de ping-pong coupée en deux figurant les yeux de ses envahisseurs meurtriers. Tout ça parce qu'il refuse de payer le prix pourtant modique que lui demande alors le maquilleur, Harry Thomas (qui en fit lui-même bien d'autres sur **Frankenstein's Daughter** !). Larry Buchanan s'en souviendra sûrement quand, tout aussi économe que Wilder, il fignolera les créatures vedettes de son **Curse of the Swamp Creature**. Des coups à faire remonter sans crier gare le cours des accessoires de ping-pong...
Pour **Phantom from Space**, il recouvre son acteur d'un bonnet de bain, lui colle un slip moulant, puis sans doute moyennement satisfait du résultat, décide que, tout compte fait, son extraterrestre sera invisible ! Tout juste le découvre-on un peu vers la fin, et encore brouillé par un rayonnement le dissimulant en partie.
Il serait vain de multiplier ainsi les exemples, d'autant que les films eux-mêmes n'en valent pas toujours la peine, alourdis qu'il sont par une mise en scène naïve et surtout d'interminables bavardages. Sur ce même **Phantom from Space**, il faut attendre une demi-heure de vains palabres pour apercevoir sur un toit un gugusse en habit de scaphandrier courir maladroitement. Du reste, le pauvre alien n'en finit jamais de s'échapper durant tout le film, même devant ce chien vindicatif semblant particulièrement lui en vouloir. Pour le modèle du fier envahisseur, il faudra chercher ailleurs.
Passons sur la scène où cet alien invisible se coiffe de son casque de scaphandrier, (façon Tintin dans Le Trésor de Rakham le Rouge) alors que l'on voit fort distinctement le câble censé faire évoluer ce casque dans les airs. Câbles qui resserviront certainement dans la séquence suivante, lorsqu'il s'agit de faire s'écarter quelque buissons au passage de la créature, toujours invisible. Triste !
En 1956, il laisse un temps la science-fiction pour adapter *Le Cœur Révélateur* et *Le Scarabée d'Or*, d'Edgar Poe, pour son **Manfish**, montrant Lon Chaney Jr. à la poursuite d'un fabuleux trésor dans les mers du Sud. Il y revient pourtant l'année suivante avec **The Man without a Body**, co-réalisé avec Charles Saunders, où il s'agit cette fois, ni plus ni moins, de faire revivre la tête de Nostradamus de façon, à lui extirper quelques tuyaux boursiers ! Il fallait y penser...
En 1960, il fait de George Sanders le Barbe Bleue de son **La Dixième Femme de Barbe Bleue**, tourné en Angleterre. Puis en 1968, il co-produit avec les Philippines **The Omegans**, une curieuse histoire de rivière contaminant les indigènes, se croyant alors ensorcelés. Avec la belle Ingrid Pitt (**Countess Dracula**), ici à l'aube de sa carrière fantastique.



La tête de Nostradamus (THE MAN WITHOUT A BODY) et les Aliens ultra-gols de KILLERS FROM SPACE.



W. Lee Wilder ignore toute préoccupation politique ou sociale, et passe apparemment à côté des lourds avertissements coutumiers de la SF de cette période. Du genre : surveillons le ciel, ne jouons pas avec la bombe, méfions-nous des communistes ou évitons certaines expériences dangereuses. S'il place des radars, c'est parce qu'ils crédibilisent le récit et font joli, rien de plus. Mais cette innocence d'intention n'en bonifie par pour autant son style et on se prend vite à regretter l'artillerie lourde de la plupart de ses collègues. Ses effets nous parviennent toujours avec une grue et ses personnages sont niais à en pleurer. A telle enseigne qu'il se voit souvent contraint de dépeindre des monstres encore plus idiots pour tenter de valoriser les héros ou militaires lancés à leurs trousses. A cet égard, ceux de son tryptique fou, **Killers from Space**, **The Snow Creature** et **Phantom from Space**, pourront servir d'exemples dans notre musée imaginaire.

George Sanders dans LA DIXIEME FEMME DE BARBE BLEUE.

FILMOGRAPHIE

1953 Phantom from Space
1954 Killers from Space
The Snow Creature
1956 Manfish/Tell Tale Heart Manfish
1957 The Man Without a Body
Fright
1958 Spy in the Sky
1960 Bluebeard's Ten Honeymoons (La Dixième Femme de Barbe Bleue)
1968 The Omegans

LE MONSTRE EST PARMI NOUS

THE CREATURE WALKS AMONG US

JEFF MORROW
REX REASON
LEIGH SNOWDEN

HET MONSTER IS ONS NABIJ

Universal International

Edward D. WOOD JR.

1921 - 1978

Sans doute le seul réalisateur devenu célèbre grâce à la médiocrité de ses œuvres. Ne dit-on pas en effet que* Plan Nine from Outer Space *représente le plus mauvais film jamais réalisé ? Edward D. Wood Jr. démarre sa carrière comme assistant réalisateur, puis il signe, écrit, et produit parfois, ses propres films qui se reconnaissent aisément par leur incroyable script, la présence d'un Bela Lugosi vieillissant et une petite équipe d'acteurs restés fidèles.

Edward D. Wood Jr. adore les classiques de l'âge d'or américain, et cela se sent. Il rêve même de les reproduire vingt ans plus tard, ou plutôt vingt ans trop tard, et ce avec des budgets on ne peut plus ridicules.
C'est avec **Bride of the Monster** qu'il engage les hostilités, faisant de Bela Lugosi (payé 1000 dollars sur ce film, dit-on), un savant créateur de surhommes, ceci à l'aide d'un rayon atomique, qui tue invariablement les cobayes au lieu de les faire évoluer. Bref, ça ne marche pas très bien, puisqu'à part une sorte de pieuvre géante vivant dans un bassin, et un colosse plutôt moche (Tor Johnson), il n'a pas créé grand chose. Le rayon retourné contre lui va le transformer en un monstre surpuissant et il tombera finalement victime de la pieuvre, pourtant bien inoffensive, immobile qu'elle est et ne levant un tentacule que lorsqu'un assistant hors champ, et parfois l'acteur dans le plan, veut bien tirer sur une ficelle. De l'aveu général, l'animal ressemblait davantage à un vieil imperméable fripé qu'à un fier octopus.
Sur ce film, Wood connaît les plus grandes difficultés, s'arrête de tourner lorsque l'argent manque et se voit contraint d'engager le fils d'un des producteurs, absolument pas professionnel, pour en faire son héros.
Mais les difficultés ne s'arrêtent pas là puisqu'il entreprend la même année son film phare, son oriflamme filmique, son œuvre culte, **Plan Nine from Outer Space**. Le "plan nine", pour ceux qui l'ignoreraient encore, c'est le projet d'extraterrestres belliqueux qui décident d'envahir la Terre. Pour ce faire, ils vont ressusciter les morts et les retourner contre les vivants. Arme imparable, se dit-on, avant de voir en quoi consiste l'armada cadavérique. Elle se réduit à un

Tor Johnson dans son emploi habituel de colosse muet et disgracié. BRIDE OF THE BEAST.

PLAN NINE FROM OUTER SPACE.

Bela Lugosi en vampire impotent, Tor Johnson, dans son habituel numéro de brute épaisse, et Vampira, dans son non moins habituel rôle de ghoule assoiffée de sang (1).
Bela Lugosi figure bien dans quelques scènes, mais il décède, en fait, à peu près à l'époque du tournage. La légende dit même "sur le tournage", mais il semble bien que jamais l'acteur n'a mis le pied sur le plateau. Car Edward Wood Jr. utilise là quelques essais mis en boîte pour un projet non abouti, **Tomb of the Vampire**, qu'il justifie dans le récit par un commentaire en voix off accompagnant les images.

Au pied du mur, Wood engage alors un acteur non professionnel, ressemblant très vaguement à Lugosi, mais surtout plus grand d'une vingtaine de centimètres, lequel se promène le long du film, sa cape bien au devant des yeux pour mieux cacher la supercherie. Comment fait-il pour ne pas tomber ? Mystère !
Le vrai Bela Lugosi, lui-même, en fait des tonnes, serrant son mouchoir et se lamentant de façon archi-théâtrale à l'enterrement d'un ancêtre dans la scène d'ouverture du film.
Pas étonnant dès lors qu'on sente une certaine imprécision dans le déroulement de l'intrigue, d'autant que, suite à ces divers tripatouillages, certaines scènes commencent à la nuit et finissent au jour, ou réciproquement.
En fait, l'invasion en question se réduit à quatre envahisseurs, trois morts-vivants et deux ou trois soucoupes volantes découpées dans du papier et baladées devant un ciel étoilé. Comme quoi, la Terre aurait tort de s'inquiéter davantage. C'est pas grave, nos aliens feront certainement mieux dans le plan dix ou onze. Bon, allez, disons plutôt vingt ou trente...

Comble du paradoxe **Plan Nine from Outer Space** fut monté avec une part d'investissement provenant de l'église baptiste. Comprenne qui peut !
Malgré toutes ces raisons, ou pour toutes ces raisons, le film trimbale à travers les générations une réputation de film culte. Surtout pour ceux qui ne l'ont pas vu, d'ailleurs.
Sa prochaine intrusion, toute aussi irréelle, verra le jour en 1959, avec **Night of the Ghouls**. Certains critiques avançant d'ailleurs qu'il s'agissait d'une suite au film précédent. Ne faites pas attention, ce sont sans doute ceux du paragraphe précédent.

Il faut dire que cette nouvelle œuvre resta longtemps en boîte, du fait d'un détail assez ballot : Wood ne réussit jamais à trouver l'argent nécessaire pour régler le laboratoire. Heureusement pour la postérité, et pour le cinéma en général, le film ressortit en 1983 dans le circuit vidéo.
Sur **Night of the Ghouls**, il fait tout ce qui est humainement possible pour entretenir un climat effrayant. Il nous balance tour à tour des squelettes, quelques tombes, une pleine lune, des sons de cloches lugubres, des hurlements de loups, quelques éclairs et bruits de tonnerre, et souligne parfois ses effets d'un retentissant coup de tonnerre. Le héros, appelé le Dr. Acula et parfait sosie de Lon Chaney Jr., un torchon à vaisselle sur la tête, façon turban, y préside quelques séances de spiritisme où l'on observe des choses fort curieuses. Un fantôme traverse la pièce en sifflant, un esprit joue (très mal...) de la trompette, qui se balade toute seule dans les airs, un corps se soulève joyeusement de son cercueil et déclare des trucs péremptoires. Pendant ce temps, dehors, une ghoule (merveilleusement incarnée par Vampira), l'air très méchant, fait peur au monde, et surtout à ce policier qui tire sur elle, recule de peur, heurte une branche de la tête, tombe sur le sol, perd son képi, etc. Apparemment satisfait du numéro clownesque, Wood utilise là un acteur qui tenait déjà un rôle identique dans deux de ses précédents films.
Une séance de spiritisme s'ouvre avec sept personnes autour d'une table, dont deux squelettes sagement assis avec les autres, sans autre explication apparente.
Tor Johnson, lui, reprend son rôle de Lobo issu de diverses productions précédentes, et ce colosse balourd de 140 kilos fait "euh... ah... euh.. ah..." avec beaucoup de conviction (il est muet), tandis qu'à la fin les morts ressuscitent, puis retombent à l'état de squelettes pour une raison encore assez énigmatique.
Bref, on ne sait plus à quel saint se vouer, ni si Edward D. Wood Jr. compte réellement nous faire peur avec son film, ou s'il joue délibérément la carte du burlesque. A mon avis, le mystère demeure.
Il écrit aussi accessoirement le scénario des autres, et c'est ce qu'il fait pour **Orgy of the Dead**, de A.C. Stephen (en fait Steven C. Apostoloff, un réalisateur bulgare, spécialiste des nudies) film sorti en France sous le titre de **Orgie Macabre**, et tout aussi délirant que ses propres œuvres.
Wood verse également dans le western, **Crossroads Avenger**, le psycho-killer, **Jail Bait**, où Steve Reeves poursuit un meurtrier, bien avant les exploits de son futur Hercule, dans le film fétichiste et plus qu'ambigu **Glen or Glenda**, où Wood joue lui-même un travesti (pour lui, pas vraiment un rôle de composition, d'après certaines rumeurs), et termine sa carrière avouable avec **The Sinister Urge**, encore une histoire de psycho-killer, avant de se lancer dans l'écriture, et parfois la réalisation, de quelques films érotiques plus ou moins underground. Au début des années 70 il signe encore quelques pornos (**Take it out in Trade** ou **Necromania**), avant que de disparaître professionnellement parlant.
La force d'Edward D. Wood Jr., c'est qu'il visualise ses films dans sa tête, et ne travaille jamais d'après un scénario écrit. De là naît cette incertitude du récit qu'on appréciait tant chez lui et qui fit qu'aussi bien producteurs, comédiens ou spectateurs, se demandent encore aujourd'hui ce qu'il voulait réellement dire à travers toute son œuvre. Un génie méconnu, en quelque sorte...

(1) Vampira, en fait l'actrice Maila Nurmi, promena ainsi son personnage à la Elvira à travers divers films (**Sex Kittens to College, L'Epée Enchantée** ou **Night of the Ghouls**), et apparut également en tant qu'actrice dans **If Winter Comes to College, The Beat Generation, The Big Operator, Bungalow Invaders** ou **Population : One**. Amie de James Dean, elle prétendait correspondre avec lui après sa mort !

Vampira (Maila Nurmi), actrice culte dans le cinéma de SF des années cinquante.

FILMOGRAPHIE

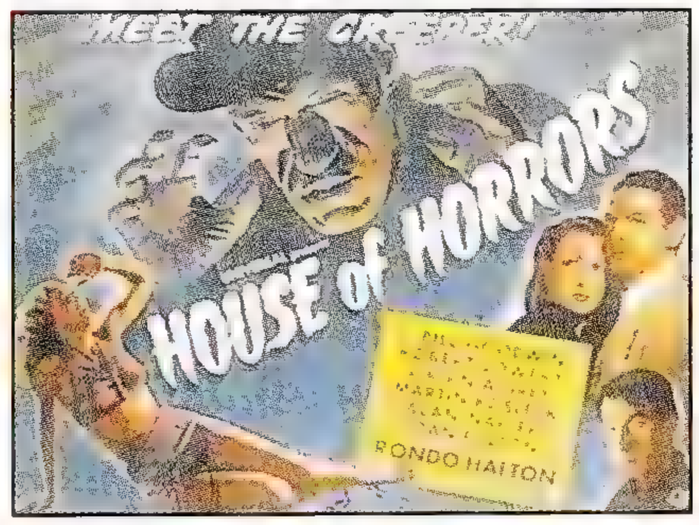
1953 Glen or Glenda/ I Changed my Sex/ He or She/ The Tranvestite
1955 Jail Bait
1956 Bride of the Monster/Bride of the Atom
Plan Nine from Outer Space
1959 Night of the Ghouls
1961 The Sinister Urge

Jean YARBROUGH

Gagman chez Hal Roach, Jean Yarbrough assiste longtemps les réalisateurs de l'Universal avant de se lancer lui-même dans la mise en scène. Avec des courts métrages tout d'abord, puis des thrillers, comédies et films fantastiques de série.

Jean Yarbrough, né en 1900, et considéré comme un spécialiste du burlesque, travailla un temps avec les Bowery Boys et Abbott et Costello sur des bandes inégales allant du réussi **La Poule aux Oeufs d'Or** (Jack plante un haricot, puis monte au gigantesque tronc qui en résulte, pour découvrir en haut tout un monde magique. Avec Abbott et Costello), au lourdingue **Crashing Las Vegas** (où Huntz Hall, des Bowery Boys, prévoit les numéros gagnants aux tables de jeu). Sa carrière, portant sur une bonne soixantaine de films, nous demeure inaccessible puisqu'à part **Deux Nigauds au Collège**, **Deux Nigauds en Alaska** et cette **Poule aux Oeufs d'Or**, pratiquement aucun de ses films ne devait sortir en France. Et encore, ces trois-là doivent surtout leur visa au relatif succès que remportaient alors en France les aventures des duettistes Abbott et Costello. Le réalisateur suivra d'ailleurs le duo comique à la télévison en produisant et dirigeant, à partir de 1952, leur "*The Abbott and Costello Show*".

Mais Jean Yarbrough fut aussi un des derniers défenseurs du film de série fantastique lorsque *Universal*, lassé de dix ans de monstres en tous genres, commença à espacer les productions. Voltigeant alors d'*Universal* à *Monogram*, en passant par *P.R.C.*, Yarbrough se veut l'artisan d'une école s'ingéniant à ranimer (pour ne pas dire réanimer) les thèmes de la décade précédente (sauf ceux redevables de droits, du genre Dracula ou Frankenstein), ceci en des films aussi souvent fauchés que leur scénario pouvait délirer. Savant fou créant une chauve-souris géante assassinant les porteurs d'un certain parfum (**The Devil Bat**, avec Bela Lugosi). Professeur transformant des noirs en zombies pour en faire de bons soldats disciplinés (**King of the Zombies**). Sculpteur "génial" envoyant un tueur monstrueux (rôle tenu par Rondo Hatton, acteur réellement atteint d'acromégalie) zigouiller ceux qui n'ont pas le bon goût d'apprécier ses travaux (**House of Horrors**). Jeune femme se persuadant qu'elle devient loup-garou parce qu'une malédiction pèse sur sa famille et qu'une série de meurtres intervient (**She-Wolf in London**). Scientifique défiguré par l'acide devenant dès lors le tueur rencontré déjà dans **House of Horrors**, (**The Brute Man**, toujours avec Rondo Hatton). Assassin supprimant ses victimes au moyen de griffes de chat lui poussant après l'absorbtion d'un mystérieux



sérum (**The Creeper**). Savant foldingue décidant de transplanter le cerveau (lent !) d'un des Bowery Boys sur son homme-singe géant (**Master Minds**), etc...
A travers tous ces exemples on voit bien que la démarche de Yarbrough consiste en la résurgence de trucs éculés qu'il pousse volontairement au non-sens.
Il aborde le fantastique sous un angle très naïvement grand guignolesque (le gore en moins), suivant une recette justement très à la mode à cette époque dans les studios de *Monogram* ou de *P.R.C*, à savoir en faire un maximum au chapitre délire. Avec toujours un humour perçant discrètement sans que l'on sache vraiment s'il faut le prendre au premier ou au second degré.

Abbott et Costello, une carrière flirtant constamment avec le fantastique. LA POULE AUX OEUFS D'OR (tournage).

Bela Lugosi et sa dernière création, une chauve-souris géante et meurtrière : THE DEVIL BAT. Bas : l'attaque griffue de SHE WOLF OF LONDON.

Rondo Hatton, une "gueule" du cinéma fantastique des années quarante. THE BRUTE MAN.

Après une fin de carrière guère plus éclairée, il reviendra au genre avec cet incroyable **Hillbillys in a Haunted House**, où il semble vouloir délivrer là son véritable testament spirituel. S'y succèdent tous les ingrédients chers aux années quarante : maison hantée, passages secrets, vilains espions, ahuris de service, savant fou, formule secrète et personnage dans une défroque de gorille, tandis qu'il embauche pour l'occasion les has been pas trop coûteux de l'époque. Lon Chaney Jr., Basil Rathbone et John Carradine y trimballent en effet leur dégaine pittoresque aux furieux accents d'une musique country. Très surprenant...
Cinéaste du suranné et de la grosse ficelle, Jean Yarbrough a toujours plus ou moins tenté de greffer des idées passe-partout sur des productions au budget généralement misérable.
Pas étonnant que les résultats obtenus demeurent désespérément au niveau de ces endémiques prétentions.

FILMOGRAPHIE

1940 The Devil Bat
1941 King of the Zombies
1946 House of Horrors
She-Wolf of London
The Brute Man
1948 The Creeper
1949 Master Minds
Henry, The Rainmaker
1952 Jack and the Beanstalk (La Poule aux Œufs d'Or)
1956 Crashing Las Vegas
1967 Hillbillys in a Haunted House

L'EMPREINTE DE FRANKENSTEIN

"THE EVIL OF FRANKENSTEIN"

EASTMANCOLOR

PETER CUSHING

PETER WOODTHORPE

DUNCAN LAMONT

SANDOR ELES

KATY WILD

DAVID HUTCHESON

SCENARIO: JOHN ELDER • REGIE: FREDDIE FRANCIS • PRODUCTIE: ANTHONY HINDS

PROD. HAMMER FILM

DISTRIBUE PAR

HET MERK VAN FRANKENSTEIN

INDEX DES FILMS CITES

A

A des Millions de Kilomètres de la Terre. 90
Abby. 160
Adventures of the Spirit. 74
The Aftermath. 162
The Age of Reptiles. 74
Agonizando en El Crimen. 132
Alice au pays des Merveilles. 80
Alien Dead. 154
Alien Factor. 115
Alienator. 154
Alligator People. 42, 47, 164
L'Amante del Vampiro. 147
Les Amours Enchantées. 148, 150
The Angry Red Planet. 61, 116
The Ape Man. 22, 96
Aranas Infernales. 56, 188
Astro-Zombies. 122
Ataragon. 94
El Ataud del Vampiro. 56
Atlantis, Terre Engloutie. 149
Atom Age Vs. the Martians Invaders. 74
The Atomic Submarine. 114
Attack of the Crab Monsters. 17, 50
Attack of the Fifty Feet Woman. 91
Attack of the Giant Leeches. 27, 100, 190
Attack of the Mayan Mummy. 200
L'Attaque des Soucoupes Volantes. 48
El Aullido del Diablo. 132, 133
Aventura al Centro de la Tierra. 46
Les Aventures de Tom Pouce. 148

B

El Baron del Terror. 146, 188
Battle in outer Space. 147
The Beach Girls and the Monster. 80
Beast of Berlin. 138
Beast of Blood. 156
The Beast of Hollow Mountain. 163
Beast of the Yellow Night. 156
Beast with one Million Eyes. 26, 45
Beauty and the Beast. 37
Beginning of the End. 82, 83
Bela Lugosi Meets a Brooklyn Gorilla. 22, 58
La Bestia y la Espada Magica. 133
Las Bestias del Terror. 52
Beverly Hills Vamp. 154
Bewitched. 140
Beyond Atlantis. 156
Billy the Kid Vs. Dracula. 22, 23
Biohazard. 154
Blackhawk. 166
The Black Scorpion. 65
The Black Sleep. 16
Blacula. 197
The Blob. 58, 190
The Blood Drinkers. 156
Blood Feast. 106
Blood of Dracula. 32, 182, 183
The Blood of Dracula's Castle. 23
Blood of Ghastly Horror. 18
Blood Orgy of the She Devils. 122
Blood Shack. 181
Bloodlust. 54
Bloodthirsty Butchers. 124
Blue Demon contra Cerebros Infernales. 188
Blue Demon contra las Diabolicas. 188
Blue Demon, el Demonio Azul. 188
Blue Demon y las Seductoras. 188
The Body Beneath. 124
The Boogie Man Will Get you. 102
Le Bossu de la Morgue. 134
Le Boulanger de l'Empereur. 131
The Bowery Boys Meet the Monsters. 24, 177
Bowery to Bagdad. 24
The Boy who Cried Werewolf. 91, 162
Brain Eaters. 190
The Brain from Planet Arous. 90, 130
The Brain Leeches. 154
Bride of the Gorilla. 58, 65, 172
Bride of the Monster. 206
Brides of Blood. 156
La Bruja. 188
The Brute Man. 208
The Bubble. 140

C

La Cabeza Viviente. 188
Calling Dr. Death. 104
El Caminante. 133
Captain America Vs. the Mutant. 74
Captain Sinbad. 85
Carnage. 124
Carry on Screaming. 131
La Casa del Terror. 42, 111
El Castillo de los Monstruos. 56, 64
Castle of Evil. 95
The Cat Creeps. 176.
The Cat Girl, 27
The Catman of Paris. 79, 168
Cat Women of the Moon. 54
Chabelo y Pepito contra los Monstruos. 178
La Chambre des Tortures. 51
Chandu le Magicien. 118
Les Chasses du Comte Zaroff. 42
Children shouldn't Play with Dead Things. 122
Le Choc des Mondes. 149
La Chose Surgie des Ténèbres. 33, 90, 91
La Chute de la Maison Usher. 51
Cinderella 2000. 18
Les Cinq Survivants. 140
Color me Blood Red. 106
Le Colosse de New York. 108, 131
Condemned Men. 22
La Conquête de l'Espace. 84, 148
El Conquistador de la Luna. 195
Le Corbeau. 51
Count Dracula. 114
Cracked Nuts. 129
The Crater Lake Monster. 193
The Crawling Hand. 183
Créateur de Monstres. 96, 124
Creature from the Haunted Sea. 50
Creature of Destruction. 34
Creature of the Walking Dead. 200
Creature with the Atom Brain. 36
The Creeper. 208
The Crimson Ghost. 14
Curse of the Faceless Man. 93
Curse of the Fly. 97
Curse of the Living Corpse. 184
Curse of the Stone Hand. 200
Curse of the Swamp Creature. 34, 204
Curse of the Vampires. 156
Curucu, Beast of the Amazon. 172
Curse of the Demon. 175
Curse of the Faceless Man. 37
Cyclone. 154, 155
The Cyclops. 48, 82, 83

D

Les Daleks Envahissent la Terre. 77
Dans les Griffes du Loup-Garou. 134
Dark Intruder. 129
The Day I Vanished. 74
The Day the World Ended. 25, 26, 34, 50, 80, 140
De la Terre à la Lune. 84
Dead Man's Eye. 104
The Dead One. 112
Le Décapité Vivant. 163, 203
Dementia. 190
Les Démons. 68
Destination : Lune ! 148, 149, 168
Destination Terre, Mission Apocalypse. 71
Destroy all Monsters. 161
Deux Nigauds chez les Tueurs. 202
Deux Nigauds contre Frankenstein. 74, 202
Deux Nigauds contre le Dr. Jekyll et Mr. Hyde. 17, 152, 202
Deux Nigauds et la Momie. 104, 115
The Devil Bat. 208
Devil Girl from Mars. 128
The Devil's Messenger. 183
Dick Tracy Vs. Crime Inc. 194
Digby, the Biggest Dog in the World. 145
Dimension de la Mort. 18
Diplodocus at Large. 74
La Dizième Femme de Barbe Bleue. 204
Dr. Blood's Coffin. 95
Doctor Cyclops. 97

Dr. Heckyll and Mr. Hype. 176
Dr. Jekyll and Mr. Hyde (1920). 32
Dr. Jekyll and Mr. Hyde (1973). 195
Dr. Jekyll y el Hombre Lobo. 113, 134
Dogora, the Space Monster. 89, 114
Doomsday Machine. 171
Doomwatch. 111
Dracula Prisonnier de Frankenstein. 46, 67
Dracula Vs. Frankenstein. 18, 42, 46

E

The Earth before Man. 74
Earth Dies Screaming. 160
Ebirah, Horror of the Deep. 70
L'Empire de la Terreur. 51, 62
L'Empire des Fourmis Géantes. 82
End of the World. 177
Les Enfants de l'Espace. 20
L'Enterré Vivant. 51
Les Envahisseurs de l'Espace. 48
L'Epée Enchantée. 47, 82, 207
Esclave des Amazones. 172
El Espejo de la Bruja. 188
L'Etrange Créature du Lac Noir. 20
L'Etrange Histoire du Juge Cordier. 104
Evil Toons. 154
Exorcisme et Messes Noires. 68
Les Expériences Erotiques de Frankenstein. 67
The Eye Creatures. 34

F

Face of Marble. 22
Face of the Screaming Werewolf. 200
Le Fantastique Homme-Colosse. 27, 78, 82, 83
Le Fantôme de la Momie. 42, 80, 104
Le Fantôme de la Rue Morgue. 164
Fantômes en Croisière. 164
La Femme Reptile. 32
La Femme Sangsue. 13, 203
Fiend with the Electronic Brain. 18
Fight that Ghost. 23
La Fille de Frankenstein. 29, 54, 204
Le Fils d'Ali-Baba. 136
Le Fils de Dracula. 42, 172
First Man into Space. 147
The Flame Barrier. 103
Flash Gordon. 33
Flight to Mars. 168
The Flying Serpent. 45
Four Skulls of Jonathan Drake. 128
Frankenstein (1910). 33
Frankenstein Conquers the World. 63, 178
Frankenstein Meets Dracula. 74
Frankenstein Meets the Space Monster. 17
Frankenstein Meets the Wolf Man. 152
Frankenstein s'est échappé. 63
Frankenstein's Island. 200
Frankenstein Unbound. 51
La Furie des Vampires. 98

G

Gamera the Invincible. 162
Gamera Vs. Barugon. 130
Gamera Vs. Gaos. 78
Gamera Vs. Viras. 96
Gappa, le Descendant de Godzilla. 30
Gargoyles. 96
The Ghastly Ones. 124
Ghost Catchers. 43
Ghost Crazy. 22
Ghost in the Invisible Bikini. 48
The Ghost of Dragstrip Hollow. 27
Ghost on the Loose. 22
The Giant Behemoth. 80, 108
The Giant Claw. 166
Giant from the Unknown. 54
Giant Gila Monster. 160
The Girl in the Room 13. 54
Godzilla. 88
Godzilla 80. 17, 71
Godzilla contre Mecanik Monster. 71
Godzilla Vs. Gigan. 130
Godzilla Vs. Hedorah. 197
Godzilla Vs. the Thing. 89

Gog. 47
Goke, Body Snatcher from Hell. 193
The Gore Gore Girls. 106, 159
Gorgo. 108
El Gran Amor del Conde Dracula. 132
The Green Slime. 127
La Guerre de l'Espace. 71
La Guerre des Cerveaux. 85
La Guerre des Mondes. 30, 84, 85, 150
La Guerre des Monstres. 49
Guidrah, the Three Headed Monster. 161

H

Half Human. 88, 179
Hand of Death. 49
The Hand of Night. 129
The Headless Ghost. 161
Hercule à la Conquête de l'Atlantide. 78
Hercule and the Princess of Troy. 196
The Hideous Sun Demon. 31
Hillbillys in a Haunted House. 43, 209
Hollywood Chainsaw Hookers. 154
The Hollywood Strangler Meets the Skid Row Slasher. 181
El Hombre y el Monstruo. 31
L'Homme aux Mille Visages. 143, 203
L'Homme H. 88
L'Homme qui Rétrécit. 20, 83
L'Horrible Dr. Orlof. 66, 68
The Horror of Party Beach. 65, 184
Horror of the Blood Monsters. 18
Horror y Sexo. 144
House of Dracula. 23, 74
House of Frankenstein. 23, 74
House of Horrors. 208
House of Wax. 97
House on Bare Mountain. 163
How to Make a Doll. 106
How to Make a Monster. 27, 61, 183
Hypnotic Eye. 113

I

I Drink your Blood. 156
I Eat your Skin. 156, 184
I Married a Monster from Outer Space. 16, 59
I Was a Teenage Frankenstein. 15, 74, 182, 183
I Was a Teenage Vampire. 74
I Was a Teenage Werewolf. 30, 58, 74, 182, 183
L'Ile du Dr. Moreau (1932). 77, 202
The Incredible Petrified World. 200
The Incredibly Strange Creatures who Stopped Living and Became Crazy Mixed-up Zombies. 31, 180
Inquisicion. 133
Invaders from Mars. 78, 118, 180
L'Invasion des Profanateurs de Sépultures. 59
Invasion of the Animal People. 199, 200
Invasion of the Saucer Men. 27, 34 37, 58, 64
Invasion of the Star Creatures. 47, 190
Invasion Planète X. 81
L'Invasion Vient de Mars. 59
Invisible Invaders. 37
It. 63
It Came from beneath the Sea. 163
It Conquered the World. 26, 29, 34, 50, 51
It !, the Terror from beyond Space. 14, 27, 37
It's Alive. 34
Itoka, le Monstre des Galaxies. 33

J

Jack, le Tueur de Géants. 91
El Jinete sin Cabeza. 188
Journey to the Seventh Planet. 116, 194
Jungle Captive. 112
Jungle Girl. 13
Jungle Jim in the Forbidden Land. 102
Jungle Woman. 104

K

Killer Ape. 145
The Killer Shrews. 112
Killers from Space. 29, 186, 204
King Dinosaur. 82, 83, 196
King Kong Vs. Godzilla. 94
King of the Rocket Man. 113
King of the Zombies. 208

Konga. 161
Kronos. 137

L

Laserblast. 95
The Last Woman on Earth. 50
La Légende de l'Epée Magique. 91
The Lemon Grove Kids Meet the Green Grasshopper and the Vampire Lady from Outer Space. 180
The Lemon Grove Kids Meet the Monsters. 180
The Little Shop of Horrors. 51, 190
Living Ghost. 23
La Loba. 127
The Loch Ness Horror. 34
London after Midnight. 179
Lorna l'Exorciste. 68
The lost Continent. 163
Lost in Space. 47, 112
The Lost World. 93
Le Loup-Garou. 33, 42, 172
La Lupa Mannera. 115

M

Mac and Me. 197
La Machine à Explorer le Temps. 15, 149, 150
Mad Ghoul. 146
The Mad Monster. 81
Madmen of Mandoras. 115
Magie Noire à Haïti. 52
The Magnetic Monster. 182
La Maîtresse des Singes. 34
Les Maitresses du Dr. Jekyll. 66
La Malédiction d'Arkham. 42, 51, 77
La Malédiction de la Momie. 42, 104
Maltese Bippy. 128
Man Beast. 200
The Man from Planet X. 16
Man-Made Monster. 194
The Man without a Body. 204
El Mariscal del Infernio. 133
Mars Needs Women. 34, 115
The Mask. 95
Le Masque de Dijon. 102
Le Masque de la Mort Rouge. 51
Master Minds. 196, 208
Matango. 89
The Maze. 119
Le Médecin Dément de l'Ile de Sang. 79, 156, 184
Metempsycho. 115
La Meurtrière Diabolique, 40
Mighty Joe Young. 131
Missile to the Moon. 54, 143
Misterious Dr. Satan. 79
Mr. Sardonicus. 46
Le Monde Perdu (1925). 62
Monster A Go-Go. 81
The Monster and the Ape. 48
The Monster and the Girl. 143
The Monster Club. 79
The Monster from Ocean Flour. 50, 186
The Monster from Green Hell. 27, 46
Monster in the Closet. 144
The Monster of Piedras Blancas. 15, 58
Monster of Terror. 194
Monster on the Campus. 58
Monster Rumble. 74
Monster Yongkari. 179
Le Monstre. 24
Le Monstre au Masque. 32
Le Monstre aux Filles. 49
Le Monstre de Londres. 65
Le Monstre de Venise. 147
Le Monstre des Abîmes. 15, 20, 153, 203
Le Monstre des Temps Perdus. 108
Le Monstre Magnétique. 172
Le Monstre sans Visage. 45
Monstroid. 183
El Monstruo Resucitado. 131, 188
Moon of the Wolf. 114
Le Mort dans le Filet. 64
Mothra. 30, 89
La Mouche Noire. 15, 25, 137
The Mummy's Curse. 152
The Mummy's Hand. 104
The Mummy's Shroud. 112
The Mummy's Tomb. 152
El Mundo de los Vampiros. 113
Munster Go Home. 16
The Mutation. 17
Mutiny in outer Space. 49
Le Mystère du Château Noir. 42
Mystery of the 13th Guest. 23

N

Nabonga. 138
The Naked Witch. 124
La Nave de los Monstruos. 16, 95
The Navy Vs. the Night Monsters. 186
Ne Jouez pas avec les Martiens. 144
The Neanderthal Man. 13, 186
Necronomicon. 68
Night of the Blood Beast. 100, 186
Night of the Ghouls. 207
The Night Walker. 94
Night the World Exploded. 166
Nocturna, Grand Daughter of Dracula. 23
Not of this Earth. 26, 50
La Nuit de tous les Mystères. 41
Les Nuits de Dracula. 67
Nurse Sherri. 18

O

L'Oasis des Tempêtes. 145, 198
Octaman. 177
Old Mother Riley Meets the Vampire. 144
The Omegans. 204
One Million B.C. 42
Orgy of the Dead. 207
Outer Limits. 162, 178

P

Le Peuple de l'Enfer. 16, 153, 198
The Phantom Creeps. 15
The Phantom Empire. 112
Phantom from Space. 130, 204
Phantom Planet. 160
The Pharaoh's Curse. 171
Plan Nine from Outer Space. 206, 207
El Planeta de las Mujeres Invasoras. 52
La Planète des Monstres. 70
Planète Interdite. 25
Platillados Voladores. 61
La Poule aux Œufs d'Or. 208
Prehistoric Women. 56
Les Premiers Hommes dans la Lune. 91
Prison Ship. 154
Professor Creeps. 22
Les Proies du Vampire. 56
Project X. 41
The Projected Man. 94
Psycho A Go-Go. 18
Psychomania. 184

Q

Quatermass and the Pit. 111
Queen from Outer Space. 25, 46
Queen Kong. 81
Queen of the Northwoods. 146

R

Rat Pfink A-Boo-Boo. 180, 181
The Raven. 102
Reptilicus. 116, 178
Return of Chandu. 118
Return of Count Yorga. 175
The Return of Dracula. 103, 156
Return of Godzilla. 114
Return of the Fly. 25, 48
Return of the Vampire. 49, 102
Return of the Wolf Man. 74
Return on the Magic Island. 118
La Revanche de King Kong. 49, 89
La Revanche de la Créature. 20
Revenge of Dracula. 74
Revenge of the Ripper. 181
Robinson Crusoe on Mars. 85, 116
Robot Monster. 160
Robots 2000, Odyssée Sous-marine. 62
Rocketship X-M. 136, 137, 168
Rodan. 88

S

Le Sadique Baron Von Klaus. 66
La Saga de Los Dracula. 98
Santa Claus. 78
Santo contra los Villanos del Ring. 52
Santo contre le Poing de la Mort. 52
Santo contre les Momies de Guanajuato. 65, 188
Santo contre les Morts-Vivants. 52
Santo en la Venganza de la Momia. 144
Santo y Blue Demon en el Mundo de los Muertos. 188
Santo y Blue Demon en la Atlantida. 188
Santo y Blue Demon contra Dracula y el Hombre Lobo. 188
Santo y Blue Demon contra el Poder Satanico. 188
Santo y Blue Demon contra los Monstruos. 56
Santo y la Aguila. 52
Satanik. 127
Le Satellite Mystérieux. 128
Scalps. 154
The Scarlet Clue. 96
Le Secret du Lac Salé. 30
The Secret of the Telegian. 70
Le Septième Voyage de Sinbad. 90, 91
Serpent Island. 82
The Seven Faces of Dr. Lao. 114, 150
Les Sévices de Dracula. 14
Sex Kittens to College. 207
Sex Monster. 64
The She Creature. 26, 31, 34, 37
She Demons. 54
She Devil
She Freaks. 81
She was a Hippy Vampire. 200
She-Wolf in London. 208
The Sinister Urge. 207
Sinthia, the Devil's Doll. 181
Skullduggery. 203
The Slayer. 145
The Slime People. 129
Smuggler's Cove. 23
The Snow Creature. 63, 204
La Sombra del Murcielago. 56, 188
Son of Dracula. 103
Son of Frankenstein. 152
Son of Godzilla. 14
Les Soucoupes Volantes Attaquent. 145, 166
Soudain... les Monstres. 82
La Souris qui Rugissait. 20
Spaceman contre Satellites. 131
Space Master X7. 24
Space Monster. 47
Le Spectre de Frankenstein. 42
The Spider. 27, 118
Spiderman Strikes again. 195
Spirits. 154
The Split. 193
Spook Busters. 22
Sssnake. 100
Star Trek (TV). 62, 80, 177
Starship Invasion. 159
Strange Holiday. 140
Strange Impersonation. 204
Strawberries Need Rain. 34
Strike me Deadly. 122
The Super Inframan. 197
Superman (TV). 146
Superman and the Mole Men. 170, 186
Superman contre les Femmes Vampires. 52
Superman contre l'Invasion des Martiens. 52
Superman Vs. the Gorilla Gang. 74
Superman Vs. the Mole Men. 17
Supersonic Man 159
Les Survivants de l'Infini. 48, 74, 153
The Sword of Ali Baba. 199

T

Tales of Terror. 131
Tales of Tomorrow. 42
Tarantula. 20, 32, 203
Target Earth. 58, 129
A Taste of Blood. 106
The Teenage Caveman. 50, 100
The Teenage Frankenstein. 74
Teenage Frankenstein Meets Teenage Werewolf. 74
Teenage Monster. 58
Teenage Werewolf. 74
Teenage Zombies. 200
Teenagers from Outer Space. 58
Les Temps Sont Durs pour les Vampires. 14
Terrified. 102
The Terror. 164
Terror in the Midnight Sun. 199, 200
Terror of Tiny Town. 138
Thésée et le Minotaure. 97
The Thing. 177
The Thing with Two Heads. 161
The Three Stooges in Orbit. 14, 24
The Three Stooges Meet Hercule. 24, 179
The Thrill Killers. 180
The Time Travelers. 79, 116
The Tingler, 41
Tobor the Great. 64, 170
The Tomb. 147, 154
La Tombe de la Momie. 42, 104
La Tombe de Ligeia. 51
Topper Returns. 164
Torticola contre Frankensberg. 96
The Touch of Melissa. 196
Trog. 63
Il Trono di Fuoco. 68
Tumak, Fils de la Jungle. 25, 42
Twilight People. 156
Twilight Zone. 95, 176
The Twonky. 140
2.000 Maniacs. 106

U

El Ultimo Kamikaze. 133
Ulysse. 62
The Undead. 50
The Undertaker and his Pals. 122
The Unearthly. 162
Unknown Island. 179
Unknown Terror. 63

V

The Valley of Gwangi. 94
Valley of the Dragons. 25, 146
Las Vampiras. 56
The Vampire. 103
Le Vampire a Soif. 65
The Vampire. 33.
Vampire's Ghost. 168
Les Vampires du Docteur Dracula. 132
Las Vampiros de Coyoacan. 56
Vanishing Shadow. 32, 102
Varan the Unbelievable. 97
La Venganza de la Momia. 62
La Vengeance d'Hercule 81
La Vie Future. 118
Vij. 128
The Viking Women and the Sea Serpent. 50
Village of the Giants. 82
Voodoo Blood Bath. 184
Voodoo Heartbeat. 113
Voodoo Island. 97
Voodoo Man. 22
Voodoo Woman. 27, 31, 37
Voyage au fond des Mers. 30
Le Voyage dans la Lune. 93

W

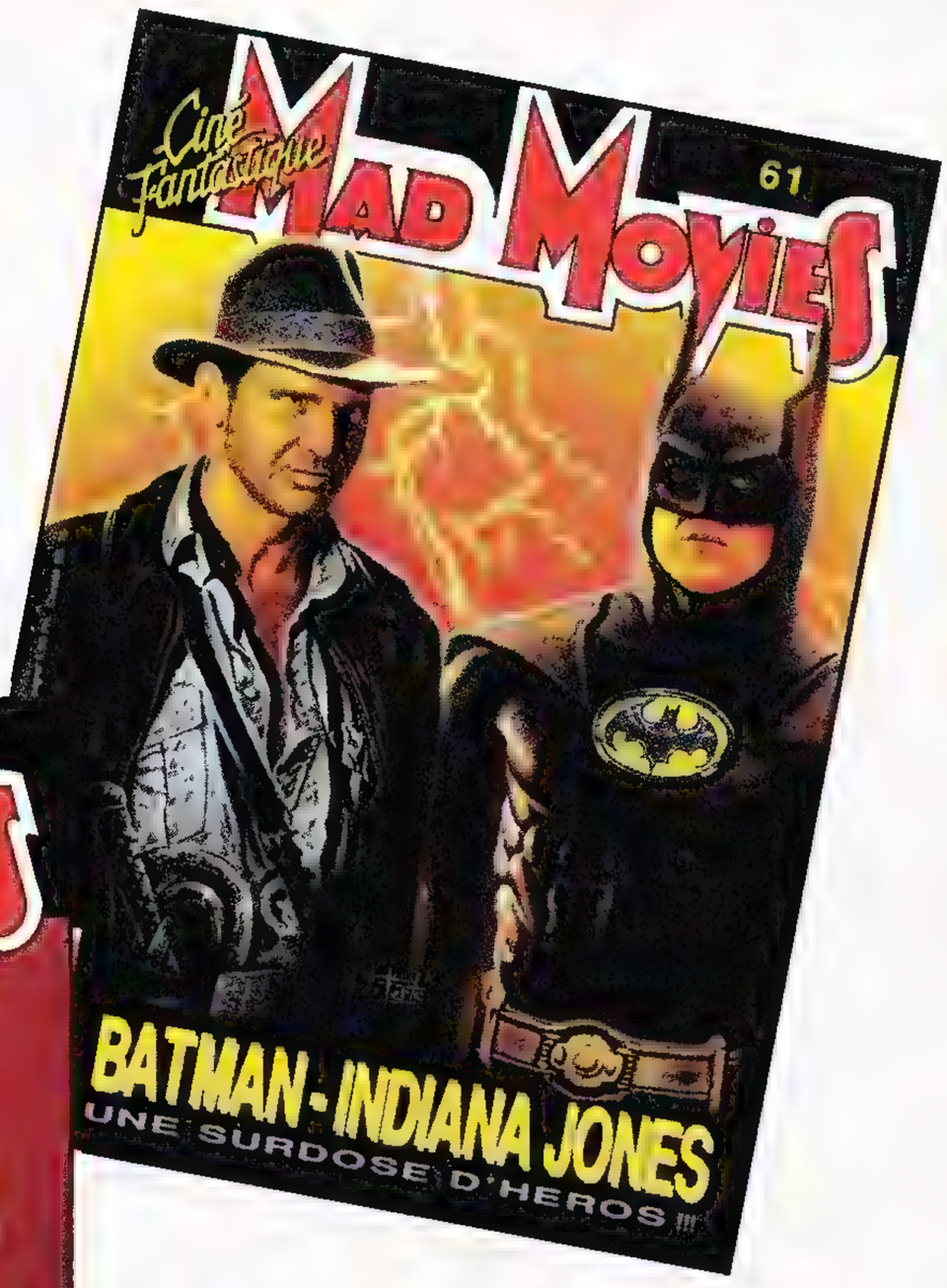
War of the Colossal Beast. 78, 82
War of the Satellites. 50
The Wasp Woman. 50
Weird Woman. 104
The Werewolf. 94, 166
Werewolves on Wheels. 178
When Dinosaurs Ruled the Earth. 195
Whip Hand. 119
White Gorilla. 31
White Zombie
The Wild World of Batwoman. 200
The Witches' Brew. 183
Wizard of Gore. 106
WomanHunt. 156
The Wonderful World of the Brothers Grimm. 176
World without End. 24, 25, 113
The Worm Eaters. 122

Y, Z

Yambao, la Fille de Satan. 52
Zombies of Maura Tau. 36
Zontar : the Thing from Venus. 34

MAD MOVIES

Le magazine du cinéma d'action, du fantastique et de la science-fiction



Paraît tous les deux mois. Entretiens, tournages, effets spéciaux, dossiers, actualités, vidéo, etc... Tout en couleurs. 20F. En kiosque ou maison de la presse.

Abonnement : 100F (un an) à Mad Movies, 4 rue Mansart. 75009 Paris.

QUAND C'EST FINI, ÇA RECOMMENCE !

RETROUVEZ VOS MONSTRES FAVORIS DANS

ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

Une exploration des grands thèmes du cinéma fantastique, à la recherche du trucage le plus indéniablement raté, du monstre le plus incrédible, de l'affiche publicitaire la plus ringarde possible. Explorant 95 ans de cinéma fantastique, ce second volume passe allègrement de Méliès à Kubrick, du VOYAGE DANS LA LUNE à TERMINATOR, à la rencontre des Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Extraterrestres Envahisseurs, Yétis et autres Géants Humains... 216 pages. Tout en couleurs. 600 photos et affiches reproduites. 249 F. Demandez à votre libraire ce qu'il en pense !

En vente dans toutes les bonnes librairies, FNAC, Virgin, maisons de la presse et autres lieux branchés.

Disponible également à la Librairie du Cinéma

MOVIES 2000

49 rue de La Rochefoucauld

75009 Paris

(ouverte du mardi au samedi, de 14 h 30 à 19 h)

Editions
VENTS D'OUEST
31/33 rue Ernest Renau
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 41 46 11 46
Fax : 40 93 05 58

Diffusion
ILIADE
31 rue Ernest Renau
92130 Issy Les Moulineaux
Tél.: 41 46 11 41
Fax : 41 46 11 10

Distribution
HACHETTE
Avenue Gutenberg
78316 Maurepas Cédex

ZE CRAIGNOS MONSTERS

LE CINEMA-BIS, DU NANAR AU CHEF-D'OEUVRE

JEAN PIERRE PUTTERS, éditeur et rédacteur en chef de la revue Mad Movies, explore à travers 80 ans de cinéma le thème du monstre dans le fantastique et la science-fiction.

Une approche à la fois pertinente, humoristique, visuelle et passionnée, dont l'originalité du sujet permet de découvrir à la fois des auteurs et des films méconnus, et de retrouver les héros de notre enfance.

L'obstination de l'auteur à dénicher le nanar le plus pur, le plus beau ratage de l'histoire du cinéma, ou bien l'affichette publicitaire la plus ringarde ne l'empêche pas de respecter les chefs-d'oeuvre lorsqu'il en rencontre.

Un livre unique, étonnamment illustré, essentiel pour une meilleure connaissance d'un certain cinéma-bis... et aussi pour quelques bonnes séances de fou-rire.

ISBN: 286967 159 8

séquences d'horreur, William Castle joue surtout sur la distanciation et ne se prend jamais réellement au sérieux. Pour **The Tingler**, il tente justement d'appliquer la méthode analytique en déclarant que le simple fait de crier sa peur permet ainsi de l'exorciser. Ce qui se passe réellement sur l'écran où un organisme créé par la terreur et l'angoisse se développe sur la colonne vertébrale des sujets et les tue, mais qu'on peut vaincre en extériorisant très fort sa peur, c'est-à-dire en criant. Malheureusement - ou heureusement ? - en bon commerçant, et bon humoriste, il ne peut s'empêcher de noyer ses prétentions préalables dans l'ironie de son génial slogan pour la sortie du film : "Si vous avez peur en voyant **The Tingler**, criez. Ne vous gênez pas pour votre voisin : il crie aussi !"
Ce talent de publiciste et son goût de la mise en scène outrancière le portent à gadgétiser la sortie de ses films, en organisant des séances spéciales où le spectacle se déroule aussi dans la salle. C'est ainsi que les sièges vibrent pour **The Tingler**, qu'un squelette traverse la salle de cinéma dans **La Nuit de Tous les Mystères** (procédé vite abandonné car les spectateurs n'attendaient bientôt plus que cet instant pour bombarder l'objet de tous les projectibles possibles), ou bien encore qu'on vote à l'issue de **Mr. Sardonicus** pour établir quel en sera le dénouement.
Hitchcock demande expressément que l'on ferme cinq minutes après le début du film les portes des salles où l'on projette **Psychose** ? William Castle réplique l'année suivante en laissant aux spectateurs le loisir de quitter les lieux avant les cinq dernières minutes, jugées par trop infernales. Et d'afficher plaisamment pendant 60 secondes une horloge à l'écran, alors que, bien évidemment, aucun client ne songe sérieusement à quitter les lieux.
Procédés de bateleur, certes, mais de bateleur génial, et qui réussit à créer l'événement à chaque sortie de l'une de ses œuvres.

L'apparition burlesque du fantôme dans LA NUIT DE TOUS LES MYSTERES.

En 1968, il déroge pourtant à sa longue série de films d'horreur grinçants pour filmer le très curieux **Project X**, un récit futuriste illustrant une guerre à la *1984* (groupe Chine/Asie contre U.S.A.) où le seul moyen de conjurer l'extinction du nouveau monde consiste à transformer les souvenirs inconscients d'un agent secret rendu amnésique par l'ennemi en hologrammes qu'on espère décryptables. Les effets spéciaux montrant cette matérialisation de la pensée utilisent une bonne moitié du film et furent créés pour l'occasion par les studios *Hanna Barbera*, jusqu'ici spécialisés dans le cartoon. Ils innovent de façon comparable à ce que *Walt Disney* avait pu faire pour **Tron** au début des années quatre-vingts dans l'image de synthèse.
Son fim le plus connu chez nous, **La Nuit de tous les Mystères**, pourra constituer une bonne approche de son œuvre tant il illustre bien sa manière filmique, où la sinistre machination, le faux semblant et les apparitions terrifiantes dominent un scénario à la Agatha Christie.
William Castle connut également son titre de gloire en produisant le film de Welles, **La Dame de Shangaï** et, plus tard, celui de Polanski, **Rosemary's Baby**.
Deux ans avant sa mort, survenue en 1977, il avait produit et écrit **Les Insectes de Feu**, de Jeannot Szwarc, louchant évidemment du côté de **Phase IV**, mais aussi témoignant d'une nouvelle forme de SF passablement pessimiste des années soixante-dix.

Entre Hitchcock et la Foire du Trône, 13 GHOSTS.

FILMOGRAPHIE

1944 The Whistler
Mark of the Whistler
1945 Voice of the Whistler
Crime Doctor's Warning
1946 Crime Doctor's Man Hunt
The Mysterious Intruder
1947 Crime Doctor's Gamble
1958 Macabre
House on Haunted Hill (La Nuit de tous les Mystères)
1959 The Tingler
1960 13 Ghosts
1961 Homicidal
Mr. Sardonicus
1962 Zotz
1963 The Old Dark House
13 Frightened Girls
1964 Strait Jacket (La Meurtrière Diabolique)
1965 The Night Walker (Celui qui n'Existait pas)
I Saw that you Did (Tuer n'est pas Jouer)
1966 The Spirit is Willing (Trois Fantômes à la Page)
Let's Kill Uncle
1968 Project X
1973 Shanks